

Bibliothèque numérique

medic@

Gazette de santé

1780. - Paris : Ballard et fils, 1780.

Cote : 90133



ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 2 Janvier.

S. LXXXIX.

LE POULIOT.

*C*UM vino choleram nigram potata repellit
Appositam veterem dicunt sedare prodigam.

Le jus du pouliot est sain
Quand on le boit avec du vin,
Il bannit loin de vous l'humeur mélancolique,
Quiconque de la goutte éprouve le tourment
Sur le membre affligé du moment qu'il l'applique
Reçoit un prompt soulagement.

Le suc du pouliot, (*mentha pulegium* Lin.) suivant Tournefort, rougit fortement le papier bleu, ce qui fait conjecturer que cette plante a naturellement un acide développé, quoique sa saveur qui est âcre & très-amère n'annonce rien de semblable. Elle a une odeur très-pénétrante & des vertus analogues à celles des autres labiées, c'est-à-dire qu'elle est tonique, stomachique, antiputride, mais échauffante & très-active. On en retire par la distillation une huile essentielle qui est très-peu employée en Médecine, mais les Médecins Anglois font un fréquent usage de son eau distillée.

On peut appliquer encore au pouliot ce qu'on a dit de l'hyssope, c. à. d. que c'est un pectoral incisif, un atténuant actif qui devient quelquefois emménagogue, mais qu'on ne doit jamais employer dans cette vue. Quant à la qualité que l'Ecole de Salerne lui attribue de calmer les douleurs de goutte; nous ne conseillons à personne d'en faire usage, de peur qu'on ne s'en repente. Les anciens donnoient le nom de *pulegium* à cette plante, à cause de la vertu attribuée à sa fleur, de chasser les puces lorsqu'on la brûle; mais cette

propriété paroît aussi peu fondée que celle que lui accordoient les Grecs, de faire bêler les brebis lorsqu'ils la brou-toient.

Conjectures sur la cause du tetanos ou mal de mâchoire qu'on observe à Cayenne & ailleurs; par M. B. D. R.

Il paroît, MM., par les réflexions que vous faites dans votre N°. 14, 1778, sur le mal de mâchoire, qui attaque les enfans à Cayenne, que vous croyez que cette maladie est particulière à cette Ile. Non, MM. elle est générale dans toute l'Amérique, & on a observé qu'elle y attaque plus les blancs que les negres. Mais depuis longtems, cette maladie n'est plus redoutée à la Martinique, ni aux autres Isles du vent, parce qu'on n'y baptise plus les enfans des blancs que le 9^e. jour après leur naissance, & après cette époque, ils en sont généralement préservés. Je suis persuadé qu'il en seroit de même à Cayenne, si on y suivoit la même méthode, ou qu'on y baptisât les enfans avec de l'eau un peu tiède. Ce qui me le persuade, c'est que m'étant aperçu il y a nombre d'années, que les deux tiers des enfans qui naissoient en hiver dans cette Province, (la Guyenne) périssoient de cette maladie (mal de mâchoire) ou de catarrhes, je me déterminai à engager quelques Ecclésiastiques à faire tiédifier l'eau des baptêmes, & à en mettre les trois quarts de moins qu'il n'en mettoient ordinairement. Depuis ce tems, j'ai eu



la douce satisfaction de voir que quelque âpre que fût le froid, ces pauvres innocens étoient préservés d'une mort certaine dans les 8 ou 10 premiers jours de leur naissance. La quantité d'eau qu'on met sur la tête des enfans qu'on baptise, ne vient que de l'usage où l'on est dans les Seminaires d'en jeter beaucoup sur la tête de pierre qui sert à cet usage; tandis qu'avec une coquille d'eau il y en a suffisamment, quelque quantité de cheveux qu'ayent certains enfans.

Vous voyez, MM., que les extrêmes dans les climats très-oppoſés peuvent opérer les mêmes effets. Ce n'est point à moi à prévenir les réflexions qui suivent nécessairement de ces observations. Il me suffit d'avoir fait appercevoir un usage qui peut être la cause d'une dépopulation considérable & qui paroît avoir échappé à tous les observateurs, pour espérer qu'on prendra des mesures pour y remédier. J'ai l'honneur d'être &c. B. D. R.

Réflexions sur ces conjectures.

Quoiqu'un voile impénétrable semble envelopper encore la cause qui produit le mal de mâchoire en question & qui dépeuple plusieurs de nos colonies; il paroît qu'on s'accorde assez généralement à l'attribuer à l'impression subite du froid, & si cela est, l'observation de M. B. D. R. deviendrait précieuse & bien digne d'attention, non-seulement pour les Colonies, mais pour tous les pays d'Europe. Mais, nous croyons qu'une cause plus puissante produit cet effet & qu'on doit la trouver soit dans la manière dont on coupe ou on lie le cordon ombilical, soit dans la nature des secours qu'on administre aux enfans, soit enfin dans la façon dont on les gouverne à l'instant de leur naissance. Nous sommes persuadés encore que si les negresses étoient accouchées par des Sages-Femmes d'Europe, on n'observeroit pas un semblable accident.

Extrait d'un Mémoire à consulter, par M. ANCESSY, Maître en Chirurgie à S. Felix de Sorgues.

Une personne âgée de 34 ans éprouve des douleurs vagues qui se font sentir d'abord à la nuque & à l'occiput, & se propagent ensuite sur tout le cuir chevelu, quelquefois aux côtes, à l'épigastre; il y a quelquefois un météorisme subit suivi d'une explosion de vents; les niem-

bres se roidissent, sont froids, engourdis, sujets aux tremblemens; le sommeil est interrompu, troublé par des rêves effrayant, l'appétit dérangé; enfin c'est un état spasmodique général qui offre une infinité de phénomènes bizarres & des symptômes par-fois effrayans, comme aversion des solides & des liquides, mélancholie sombre, nausées, vomissement, &c. &c. Cet état augmente dans les tems humides. Cette personne a fait usage des eaux minérales, (de Balaruc) des antispasmodiques, des vermifuges, des purgatifs répétés, des bouillons de différente espèce, d'un cautère à la jambe &c, mais tous ces secours n'ont produit qu'un succès éphémère. De trois personnes de l'Art consultées, l'une a attribué ces accidens à une affection hypocondriaque; l'autre à une humeur rhumatismale, la 3e. à la présence du ver solitaire. On demande des avis.

R. Nous croyons que la 1ere. est plus fondée que les autres. On ne peut méconnoître ici l'état vaporeux, état inquietant, qui augmente lorsque la transpiration est interceptée par une atmosphère humide, qui présente des symptômes divers toujours plus effrayans que dangereux. Nous conseillons au malade, outre l'exercice, la gaité, la dissipation, une occupation quelconque & journalière, d'observer un régime exact & bien ordonné, humectant & rafraichissant, composé de fruits &c, l'usage d'abord du petit-lait ou de l'eau de poulet en quantité, des bains tièdes continués très-longtems, ensuite celui des seules eaux minérales ferrugineuses, telles que celles de Passy, de Vals, de Spa ou de Chateldon, de Forges &c, en les coupant avec le petit-lait, si elles sont trop actives, & dans la saison, des bouillons faits avec la chicorée, la bourrache, la laitue, la dent de lion, la pimprenelle, le cerfeuil &c, & le veau, sans oublier les antispasmodiques lors des grands accidens.

LIVRES NOUVEAUX.

Extraits des Journaux tenus pour 82 malades qui ont été électrisés; lus dans les séances de la Société Roy. de Médecine & publiés par ordre du Gouvernement, par M. MAUDUYT. A Paris, de l'Imprimerie de P. D. Pierres, Imp. ord. du Roi & de la Société Roy. de Méd. rue S. Jacques, 1779. in-4°. de 49 pag.

Cet ouvrage est le précis du compte que M. Mauduyt a rendu à la Société Roy.

de Méd. du traitement électrique administré à 82 malades. Ce compte beaucoup plus étendu & plus détaillé doit faire partie du second volume des mémoires de la Société. La Compagnie après l'avoir entendu, a pensé qu'il seroit à propos d'en donner séparément un précis, surtout pour les personnes qui ne voudroient consulter que ce qui est relatif à l'électricité. M. le Directeur général des Finances, qui a procuré les moyens d'exécuter ces traitemens, ainsi que ceux que M. Mauduyt doit entreprendre, a également procuré les fonds nécessaires pour l'impression de ce mémoire qui est distribué gratuitement.

L'utilité de l'électricité dans la paralysie paroissant confirmée par les nouvelles expériences de M. Mauduyt, & dont on voit un tableau dans ce mémoire, la Société a désiré qu'on appliquât le même secours à d'autres maladies, comme aux rhumatismes simples, goutteux, à toutes les affections chroniques en général dépendantes de la transpiration supprimée, aux suites du lait épanché, à la goutte seréine, aux écrouelles ou humeurs froides, (ces derniers malades seront traités séparément). Elle a cru que l'électricité positive étant contraire aux personnes attaquées de maladies de nerfs & de tremblemens, on pourroit tirer quelque avantage de l'électricité négative, dans les mêmes cas & a invité M. Mauduyt à se procurer une machine électrique négative. Cette machine est prête. On peut assurer le public qu'il n'y a aucun inconvénient à en essayer les effets, attendu que déjà un Physicien, connu dans cette partie, paroît l'avoir employée avec succès, & que M. Mauduyt joint aux lumières de la physique celles d'un Médecin prudent, circonstances qu'on doit trouver réunies dans ceux qui tentent de pareilles expériences.

Il résulte du tableau, que M. Mauduyt expose dans ce mémoire, que sur 14 paralytiques qui ont suivi le traitement électrique aussi longtems qu'il leur a été conseillé, dix ont obtenu un soulagement marqué & 4 n'en ont éprouvé aucun, (3 avoient une profession manuelle qu'ils ont été en état de reprendre); - que de 28 paralytiques qui se sont retirés plutôt qu'on ne leur avoit conseillé, 21 ont éprouvé, pendant le traitement qui a duré au moins plusieurs semaines, un soulagement marqué; - que sur 5 malades

attaqués d'engourdissement aux membres & électrisés, 4 n'ont éprouvé aucun effet, & le 5e. s'en est trouvé plus mal; - que de deux malades attaqués de rhumatisme, l'un depuis dix-sept jours, l'autre depuis vingt-deux ans, le premier n'a plus éprouvé de douleur en peu de tems, l'autre âgé de 63 ans, a senti ses douleurs se déplacer & devenir vagues, de fixes qu'elles étoient; - que sur 6 malades attaqués de rhumatismes goutteux, 5 ont éprouvé d'abord un soulagement marqué, ainsi que le 6e., qui étoit sourd, mais que ce dernier, après avoir recouvré l'ouïe & un peu de mouvement dans les membres, a succombé à un crachement de sang qui est survenu; - que deux femmes qui avoient un lait épanché ont éprouvé un mieux sensible de l'électricité; - que sur 10 sourds, 7 ont été plus ou moins soulagés & les 3 autres n'en ont retiré aucun avantage; - que 3 malades attaqués de goutte seréine, en ont éprouvé d'abord quelque bien, mais que leur ancien état est revenu; - que sur 3 autres personnes atteintes de suppression de regles, cette évacuation périodique a été sensiblement rétablie chez l'une, a paru chez la seconde, 6 mois après l'électricité, & n'a point eu lieu chez la troisième.

Tel est le résumé des expériences d'électricité contenues dans ce mémoire. Elles méritent d'autant plus de confiance qu'on y rapporte avec fidélité les événemens heureux ou malheureux auxquels ce moyen a donné lieu, maniere qui devroit être sans doute celle de tous les Observateurs, mais qui n'est pas toujours suivie avec toute la rigueur qu'on remarque dans ce mémoire. Il contient d'ailleurs des détails intéressans sur la maniere d'employer l'électricité, sur les précautions qu'il y a à prendre en l'administrant, sur les différentes causes qui ont donné naissance aux maladies dont on a vu l'exposé; ce qui le rend très-précieux & le fera rechercher de tous ceux qui aiment la vérité & le bien public.

Effets de la tisane caraïbe proposée pour la guérison des maladies vénériennes; d'après le rapport de MM. DE S. LEGER, DE HORNE, BACHER, & ROUSSEL DE VAUZESAR, Commissaires nommés par M. le Lieutenant-Général de Police. A Paris, 1779. in-8°. de 101 pag.

Nous rendrons compte de ce mémoire dans la feuille prochaine.

ANNONCES DE PRIX.

L'Académie de Besançon qui avoit demandé pour le prix des Arts la description des plantes de l'un des Baillages de la Franche-Comté, n'ayant pas été satisfaite des mémoires envoyés, propose pour sujet de ce prix, de la valeur de 3 médailles d'or de 200 liv. chacune, la même description des plantes, ou bien, un mémoire sur la minéralogie de l'un des Baillages de la Franche-Comté, au choix des Auteurs. Le prix des Arts de l'année 1781 sera donné à celui qui indiquera de la manière la plus satisfaisante, les moyens de perfectionner les manufactures de poterie en Franche-Comté, de manière à remplacer les vaisseaux de cuivre, dont les inconvéniens sont connus, & les creusets que l'on tire de l'étranger.

NOTICE DES LIVRES DE MÉD. & C. PUBLIÉS CHEZ L'ÉTRANGER, DEPUIS 1774.

EPISTOLA gratulatoria de amygdalis & oleo amararum æthereo; auctore P. J. A. DARIES. A Leipzig, 1776. in 4°. de 14 pag.

L'Auteur de cette lettre, après avoir donné l'histoire Botanique de l'arbre qui porte l'amande ordinaire & établi la différence qu'il y a entre cette production de l'amandier & les autres semences analogues, assure que la différence qui existe entre les amandes amères & les douces, ne dépend que de la culture & du terrain. Après quelques conseils sur la qualité & le choix des amandes propres à fournir une excellente huile, l'Auteur recherche si les amandes amères ne contiennent pas une huile ætherée ou essentielle, indépendamment de l'huile grasse qu'on en retire. & il assure, contre le sentiment de Neumann, que l'huile ætherée est un des principes constitutifs des amandes amères. Il décrit la manière dont il l'a obtenue. C'est par la distillation. Cette huile se précipite toujours au fond du vaisseau. D'après plusieurs expériences, il paroît qu'elle ne résidoit que dans la partie résineuse de l'amande. Mais cette observation n'étoit pas exacte. Le principe vénéneux des amandes amères

qui, comme on fait, sans être nuisible à l'homme, fait mourir presque tous les oiseaux & beaucoup d'autres animaux, réside principalement, suivant M. Daries, dans cette huile essentielle. Pour le prouver, voici les expériences qu'il a faites.

Il a donné à plusieurs animaux le résidu de la distillation, (c'est-à-dire cette partie qu'on appelle dans une autre circonstance, pâte d'amande lorsqu'on en a tiré l'huile par expression) sans qu'il en ait résulté aucun accident. Il n'en a pas été de même de l'huile essentielle, qui a causé la mort à des oiseaux & à des grenouilles. En ayant fait avaler une seule goutte à un pinçon, l'Auteur assure que l'animal ne tarda pas à mourir dans des convulsions. Il lui trouva l'œsophage & le pylore enflammés, le sang coagulé dans le cœur, &c. Le défaut d'une grande quantité de cette huile ne lui a pas permis de suivre ses expériences sur un grand nombre d'animaux; mais d'après les observations, il pense qu'il n'est point indifférent dans la pratique de la Médecine, d'employer indistinctement l'huile d'amandes amères pour l'huile d'amandes douces. Quoique l'une & l'autre, lorsqu'elles sont tirées par expression, soient douces, celle des amandes amères contient presque toujours quelques portions de cette huile essentielle.

En exposant les propriétés de l'huile d'amandes en général, l'Auteur n'oublie pas de dire qu'elles servent de dissolvant aux résines & au camphre. Il annonce en finissant, qu'on peut se procurer de l'huile essentielle d'amandes amères, en s'adressant à M. Ohrtmann, Apothicaire à Hambourg.

Plusieurs Auteurs avoient déjà fait observer que le principe amer des amandes s'élevoit par la distillation & communiquoit à l'eau & à l'esprit de vin une saveur légèrement amère.

MM. les Souscripteurs de l'année 1779 recevront incessamment la Table des matières de cette année.

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine, ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur Miquignon, Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.

De l'Imp. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

N^o. 2.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 9 Janvier.

S. LXXX.

AURONE, SCABIEUSE.

ABROTANO crudo stomachi purgabitur humor.

Urbanus per se nescit pretium scabiosa.

Confortat pectus quod deprimit ægra senectus.

Lenit pulmonem, tollit laterumque dolorem.

Vino potatur, virus sic evacuat.

Pour purger l'estomac l'aurone est précieuse.

Mais à quoi ne sert point l'utile scabieuse !

Elle est bonne aux vieillards, adoucit leurs poulmons,

Corrige l'estomac, conforte la poitrine,

Apaise du côté la douleur intestinale,

Son jus pris dans du vin dissipe les poisons.

L'aurone mâle, (*Artemisia abrotanum* Lin.) est une plante qu'on ne trouve que dans les pays méridionaux & qu'on doit distinguer par conséquent de celle qui croît aux environs de Paris & ailleurs, qui est (*Artemisia campestris* Lin.)

L'aurone a passé dans l'antiquité pour un puissant contre-poison dans les morsures des scorpions, des couleuvres &c, c'est-à-dire pour des maux qui n'existoient pas ; car il n'y a point d'observation exacte qui prouve que la piquûre du scorpion & la morsure des serpents ordinaires ou couleuvres soient nuisibles. Ce qui prouve d'ailleurs qu'elles ne le sont pas, c'est que tout est bon pour les guérir. Les anciens ont reconnu à cette plante une autre qualité qui paroît ignorée des modernes ; c'est la vertu aphrodisiaque. Ils nous ont laissé par écrit que lorsqu'on en mettoit dans le lit des époux, c'étoit un puissant stimulant.

On la regarde aujourd'hui comme une plante propre à chasser les vers, les vents

des, premières voies, à rétablir les règles, comme un cordial, un pectoral incisif &c. Toutes ces propriétés dépendent principalement d'une partie résineuse & d'une huile essentielle que l'analyse chimique y a découverte, quoique la partie gommeuse ou extractive soit la plus abondante. Suivant la Pharmacopée de Londres, on la prive entière de son amertume & de sa saveur nauséabonde avec l'esprit de vin rectifié. Cette plante est très-peu employée intérieurement. L'usage le plus ordinaire est en fomentations & en demi-bains, dans le cas de suppression ou de retard des règles *ab atonia vel à causa frigida*. On l'emploie encore extérieurement comme un puissant anti-septique, pour arrêter les progrès de la putridité & de la gangrene.

La scabieuse (*scabiosa arvensis* Lin.) est une plante dont l'usage est beaucoup plus familier. Elle passe avec raison pour un vulnéraire détersif, pour un sudorifique & apéritif. On l'emploie fréquemment dans les maladies éruptives, & surtout dans les maladies chroniques cutanées. Dans le premier cas, on prescrit son eau distillée avec celle de chardon béni, une dose convenable de thériaque & quelques grains de camphre, pour pousser à la peau. Cette potion devient alexitère, sudorifique & calmante. Dans le second, on la fait entrer fréquemment dans les bouillons qu'on prescrit pour les maladies de peau. On peut l'employer en sûreté lorsqu'il s'agit de déterger les ulcères des reins, de la matrice, du poulmon. Quel-

ques Auteurs l'ont conseillée comme le plus excellent remède maturatif appliqué en cataplasme sur les tumeurs phlegmoneuses, surtout sur les anthrax. Son suc rougit un peu le papier bleu.

OBSERVATION sur des phénomènes singuliers observés dans une maladie putride maligne, survenue pendant la grossesse; par M. AUPETIT, Maître en Chirurgie, à Huriel en Bourbonnois.

Une femme, âgée de 40 ans, mère de plusieurs enfans & grosse de huit mois, fut attaquée au commencement du mois d'Août dernier, d'une fièvre qui présentait tous les signes d'une maladie putride maligne. Mon premier soin fut de lui faire faire usage de petit-lait clarifié, de lavemens & ensuite de doux minoratifs qui produisirent un effet si avantageux en apparence, que le 14 de ce mois, je la trouvai sans fièvre & sans accident quelconque.

Le soir du même jour, cette malade s'étant trouvée seule, se leva, mangea du gros pain, avec des poires sauvages. La nuit suivante, elle fut attaquée d'un redoublement de fièvre, de transport, de perte de connoissance & en peu de tems se trouva sans sentiment, sans mouvement & dans un état semblable à celui des asphyxiés. On lit dans les Auteurs de Médecine, qu'il se présente dans la pratique, des cas semblables qui en imposent aux Médecins, & qu'on a beaucoup de peine à distinguer de l'apoplexie (1).

Cette femme resta dans cet état d'insensibilité jusqu'au 17 du mois, sans avoir rien pris. L'on me dit que dès la pointe du jour, elle avoit donné quelques signes de vie & que la sensibilité s'étoit annoncée par de petites douleurs suivies d'une perte de sang considérable. En ta-

rant le pouls, je ne sentis qu'un léger frémissement; les yeux étoient tournés; les lèvres béantes, les dents serrées, la salive sortoit involontairement.

Craignant pour la mère & pour l'enfant, je touchai la matrice. J'observai que l'orifice se dilatoit à volonté, comme c'est assez l'ordinaire dans les pertes de sang. En répétant cette manœuvre, je suivis ce qui est indiqué par M. Puzos, dans un mémoire sur les pertes de sang, inséré parmi ceux du premier volume de l'Acad. de Chirurgie, & en moins de trois quarts d'heure je terminai l'accouchement. L'enfant ne donnoit que très-peu de signes de vie. A force de soins il y revint parfaitement. Je fis, demi-heure après, l'extraction du placenta dans un moment où le sang couloit moins abondamment, & l'enfant fut baptisé le même jour.

Le lendemain, je trouvai cette femme dans le même état; elle ne donnoit aucune espérance. En l'examinant, j'aperçus une tumeur grosse comme un œuf, située à la partie antérieure du col, sur laquelle j'appliquai un cataplasme de mie de pain & de lait; & comme les vuindanges étoient peu abondantes, la tête prise, j'appliquai en même tems de larges vésicatoires au gras des jambes, qui ont produit une suppuration des plus copieuses pendant quinze jours, & exigé pendant tout ce tems, trois pansemens par jour.

Cette femme a été dans cet état d'insensibilité l'espace de trois semaines, pendant lesquelles elle n'a pris que quelques gouttes de bouillon & de vin qu'on lui faisoit passer à travers les dents. Lorsque la connoissance lui est revenue, elle a demandé ce qui s'étoit passé, & à voir son enfant, qui est mort un mois après, comme je l'avois prédit.

La tumeur du col ayant disparu; la bouche étant devenue plus libre; je fus à portée de voir l'intérieur de cette partie qui étoit noire comme de la suie de cheminée. Elle fit usage de gargarismes détersifs. La surface de la langue, le voile du palais, les gencives se sont dépouillées d'une pellicule noirâtre. Il en est même sorti de semblables, de la poitrine par l'effet de la toux, qui avoient une odeur très-forte. La surface du corps est devenue très-brune encore & tout l'épiderme s'est détaché de la peau par larges écailles. Lorsque le pouls se releva,

(1) Note des Rédacteurs. On a déjà fait remarquer la différence qu'il y a entre l'état asphyxique & l'apoplectique. L'asphyxie complète est la perte absolue de tout sentiment, mouvement, &c. d. de sensibilité, de respiration, de pouls &c. Dans l'apoplexie au contraire, il y a mouvement des artères, respiration, à la vérité stertoreuse, & de plus, liberté, pour l'ordinaire, de déglutition. C'est ce défaut de distinction qui cause si souvent en Médecine des disputes inutiles, qui ont pour objet l'administration de certains secours ou méthodes qui réussissent, dit-on, & ne réussissent pas, parce qu'on ne s'étend pas. Il paroît que le cas exposé par M. Aupetit est un état spasmodique, comme on en observe, surtout dans les fièvres lentes nerveuses.

Jeus soin de faire passer de doux mino-
ratifs & de la tenir au régime le plus exact.
Enfin, cette femme après avoir été dans
le plus grand danger, s'est trouvée entie-
rement rétablie le 28 Novembre, au
grand étonnement de tous ceux qui
avoient eu connoissance de son état.

LIVRES NOUVEAUX.

*SYSTEME de la nature sur le virus écrouel-
leux, ou Médecine empirique, par le Doct.
CHAPPOT, Tom. I, in-8o. de 480 pages.
A Toulouse, de l'Imprimerie de J. F.
Desclausant, & se trouve chez l'Auteur,
au Puy en Velay.*

L'Auteur, après avoir exposé les rai-
sons qui l'ont engagé à écrire; après avoir
prémuni son lecteur contre l'illusion &
le danger des systèmes, des conjectures
sur le vice scrophuleux, paroît s'atta-
cher à la solution de deux questions qui
lui paroissent le plus importantes sur
cette maladie. *Quelle est la nature du mal
écrouelleux? Quelle en est la cause?* Pour les
résoudre de la manière la plus satisfai-
sante; il expose d'abord ce que les anciens
& les modernes ont dit sur ce mal, en citant
les passages les plus remarquables de leurs
écrits, les plus propres à faire connoître
leur doctrine sur ce point. M. Chap-
pot trouve en général que les Auteurs ne
se sont pas assez attachés à observer tou-
tes les altérations qui arrivent dans les
fluides & les solides. Pour suppléer à ce dé-
faut, il examine en détail & dans des cha-
pitres particuliers, l'état du sang, celui des
humeurs en général & des esprits vitaux;
celui des chairs, leur degré de sensibilité;
leur dépravation, l'état de la bouche, ce-
lui de la peau, du teint, le maintien du
sujet, les mouvemens musculaires; les
différentes fonctions & leurs altérations.
Il tâche de dévoiler les causes prochaines
de la disposition écrouelleuse, ce qui la
détermine & la constitue, enfin il en ex-
pose le remède.

En parcourant cet écrit, d'ailleurs bien
soigné, on est fâché d'y trouver beaucoup
de répétitions ou plutôt nombre de pé-
titions de principes, des longueurs, des
détails même inutiles; mais on en est dé-
dommagé par des observations, dont la
plupart sont malheureusement incom-
plètes; par quelques idées neuves sur la
cause du sommeil, que l'Auteur attribue
à la pression de l'air sur le cerveau, par
un développement d'une partie de l'an-
cien système des pneumatistes, que l'Au-

teur paroît vouloir renouveler; sur la
qualité des humeurs portées à l'épaississe-
ment ou plutôt à la tenacité dans cette
maladie. Enfin on regrette que l'Auteur
ait fait un in-8o. de 480 pag. pour expo-
ser quelques changemens dans l'écono-
mie animale, dont les détails n'avoient
pas été tracés par les Auteurs.

Ce qu'il y a de plus important dans
cet ouvrage, c'est un remède dont l'Au-
teur fait le plus grand éloge, & qu'il dit
tenir de M. Coste, D. R. de la Faculté de
Paris, qui en avoir pris les matériaux
dans le recueil des mémoires qui ont rem-
porté le prix à l'Académie de Chirurgie
depuis 1750 jusqu'en 1758.

Ce remède a trois préparations. La pre-
mière consiste à pulvériser parties égales
de nitre, de sel d'absynthe & d'antimoine
de Hongrie, (une once de chaque) à les
faire détonner ensemble dans un creuset,
à laver plusieurs fois dans l'eau chaude
ce qui reste dans le creuset & à porphy-
riser le tout pour le conserver dans un
bocal.

La seconde, à faire une forte décoction
de réglisse à laquelle on ajoute de la
scammonée d'Alep, & qu'on fait évapo-
rer jusqu'à consistance de syrop.

La 3e., à prendre du mercure & à le
purifier avec les yeux d'écrevisses & à
travers la peau de chamois.

On joint à ces trois préparations les
 ingrédiens suivans dans ces proportions.
On prend 2 onc. de scammonée, une onc.
& demie d'œtiops (minéral sans doute)
mercure, antimoine préparé comme ci-
dessus, & safran-de-mars apéritif, de
chaque 3 gros; deux gros de savon blanc
& autant de poudre de cloportes. On
fait une masse du tout avec quelque syrop
pour en former des bols de 17 à 18 grains
qui est la dose d'un adulte & qui doit
purger 3 ou 4 fois. On modère, on aug-
mente la dose suivant ses effets; on la
suspend, si elle fatigue trop le malade,
pendant quelques jours, qui sont alors
remplis par des boissons délayantes &
apéritives. Cela n'empêche pas le traite-
ment méthodique externe des tumeurs.

Ce remède nous paroît un peu com-
pliqué. La base est, comme on voit,
l'antimoine diaphorétique lavé, auquel
on joint le mars, le savon & les purga-
tifs résineux. Nous croyons en effet que
ces moyens peuvent être très-efficaces.
Mais le mercure surtout nous paroît inu-
tile.

*Effets de la tisane caraïbe.**Mémoire annoncé dans la feuille précédente.*

Ce mémoire est le Journal du traitement administré avec cette tisane à plusieurs sujets tirés de Bicêtre & atteints de maladie vénérienne. Le résultat en est, suivant le rapport de MM. les Commissaires, que cette tisane paroît être un remède dangereux; que bien loin d'avoir eu des succès entre leurs mains, elle a produit des accidens qui les ont obligés d'abord d'en diminuer la dose, ensuite d'en interrompre l'usage, enfin de l'abandonner tout-à-fait. Ils ajoutent qu'ils n'ont jamais manqué d'appeler le sieur de Mondragon, auteur du remède, à leurs visites qui se faisoient tous les 8 jours & qu'il en a signé les résultats avec eux & avec les Chirurg. des Maisons de santé où étoient les malades. Malgré la précaution que le sieur de Mondragon avoit prise de réduire les plantes, qu'il employoit pour la tisane, en poudre grossière; les Commissaires y ont aperçu avec une bonne loupe, des fragmens très-remarquables & en grande quantité de feuilles de fenné, quelques feuilles de thymelea, de marrube, de fumeterre, de mauve, de guimauve, de pariétaire, de scabieuse, de mercuriale, de melisse, de cigue, le tout mêlé avec de la racine de gentiane & du gayac. Ils se sont convaincus que le fenné & le gayac y dominoient. Cela leur a donné lieu à faire des réflexions pratiques sur l'usage des sudorifiques & des purgatifs en général, qui tendent à prouver que ces remèdes sont insuffisans, surtout dans nos climats, pour la guérison des maladies vénériennes.

ANNONCES DE PRIX.

Parmi les différens sujets de prix proposés par l'Académie de Dijon, il y en a un extraordinaire que cette Compagnie propose & qui sera distribué à l'ouverture du cours de chimie de l'année 1781, dont le sujet est,

De désigner les plantes inutiles & véni-

meuses qui infectent souvent les prairies, & diminuent leur fertilité, & d'indiquer les moyens les plus avantageux d'en substituer de salubres & d'utiles, de manière que le bétail y trouve une nourriture saine & abondante.

Comme l'Académie n'a point reçu de mémoires au sujet des *savons acides*, pour lequel elle avoit ouvert un nouveau concours, elle a réservé le prix extraordinaire qu'elle destinoit à celui qui auroit satisfait à cette question, & renouvelle ici la publication qu'elle a déjà fait faire de la délibération par laquelle cette Compagnie s'engage à donner ce prix à celui qui, en quelque tems que ce soit, enverra une solution satisfaisante de ce problème.

Tous les Savans, à l'exception des Académiciens résidens, seront admis au concours. Ils ne se feront connoître ni directement ni indirectement; ils inscriront seulement leurs noms. Les Auteurs adresseront leurs mémoires, francs de port à M. Maret, Docteur en Médecine, Secrétaire perpétuel. Il seront remis avant le premier Janvier 1781.

**NOTICE DES LIVRES DE MÉD. &c. PUBLIÉS
CHEZ L'ÉTRANGER, DEPUIS 1774.**

Il paroît à Vienne en Autriche, chez Kraus, un recueil de lettres, au nombre de 94, de Boerrhave adressées au Docteur Bassand, qui forment un in-8°. de 176 p. On y admire la modestie, le talent & la candeur de Boerrhaave. Ce recueil a pour titre, *Hermani Boerhaave Epistolæ ad J. B. Bassand, medicum cæsareum, &c.*

M. Hœfer de Cologne, Directeur des Eaux minérales du Grand Duc de Toscane, vient de publier à Florence un écrit en Italien (*Memoria sopra il sale sedativo &c.*) dont l'objet est de prouver que l'eau du lac *cerchiaco*, situé près de la montagne qu'on appelle *Monte rotundo*, est minéralisée par un sel qu'elle tient en dissolution & qui n'est autre chose, selon lui, que du sel sédatif qui forme du vrai borax; lorsqu'on l'associe à l'alkali minéral.

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine, ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur *MIGNON*, Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.

De l'Imp. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 16 Janvier.

S. LXXXI.

CRESSON.

*ILLUS succus crines retinere fluentes
Illius offeritur, dentisque levare dolorem.
Lichenas succus purgat cum melle perunctus.*

Prenez jus de cresson, frottez-en vos cheveux ;
Ce remède les rend plus forts & plus nombreux ;
Apaise la douleur des dents & des gencives.

Dartres farineuses ou vives
S'en vont quand par son suc avec miel apprêté
On corrige leur acreté.

On distingue deux sortes de cresson d'usage en Médecine, l'un est le cresson d'eau ou de fontaine (*Sisymbrium nasturtium* Lin.) c'est celui dont veut parler l'Ecole de Salerne ; l'autre est le cresson des jardins ou cresson alenois, (*lepidium sativum* Lin.) Ils sont tous les deux de la famille des crucifères & donnent par l'analyse des principes analogues.

Cartheuser est le premier, à ce qu'il paroît, qui ait mis en doute si le principe piquant & volatil des crucifères étoit un alkali développé, comme on l'avoit cru. Des expériences ultérieures ont convaincu que ces sortes de plantes ne doivent leur piquant qu'à un esprit sulphureux volatil, & Messieurs Baumé & Deyeux ont mis cette vérité en évidence. Ils sont parvenus à tirer de ces plantes un véritable soufre que nous avons vu plusieurs fois. Ainsi on est dans l'opinion aujourd'hui que les conjectures de Cartheuser étoient fondées, & que l'esprit qu'on retire de ces plantes est plutôt acide qu'alkali. Cette qualité s'accorde d'ailleurs beaucoup mieux avec leurs effets, & avec la théorie qu'on a sur les mala-

dies scorbutiques, qui sont avantageusement combattues par les acides.

Le cresson est employé fréquemment, non-seulement dans tous les cas où l'on soupçonne quelque vice ou disposition scorbutique dans les humeurs, en l'associant aux acides, mais encore toutes les fois qu'il faut reveiller le ton des solides, & opérer la dépuratation du sang, &c. La manière la plus ordinaire de l'employer consiste à en extraire le suc par expression & à le laisser reposer dans un endroit convenable. De cette manière, il dépose son sédiment & s'épure de lui-même, sans qu'il y ait aucune perte de ses principes. On le passe ensuite au papier gris. Cette manière est préférable à celle de le faire clarifier au blanc d'œuf, ou par tout autre moyen. La dose de ce suc est de 3 ou 4 onces ; mais on est obligé de le couper souvent avec de l'eau, pour le rendre supportable à certains estomacs.

On fait entrer encore souvent le cresson dans les bouillons que l'on prescrit dans la même vue, & dans les maladies de poitrine. On en prépare encore une bière antiscorbutique qui a été recommandée par les plus grands Maîtres en Médecine & qu'on regarde comme un excellent préservatif & remède du scorbut. On prend pour cet effet, quelques têtes de choux rouges hachés menus, douze poignées de cresson de fontaine, ou de cochlearia, une livre de raifort sauvage, qu'on laisse infuser à froid dans un tonneau de bière. Vanfwieten assure qu'il a vu des familles entières guéries du scorbut par l'usage de cette seule bière.

De Paris.

Il regne dans la Capitale une maladie ou plutôt une indisposition catarrhale, à laquelle on a donné, dans les Sociétés, les noms de *Grenade*, de *Coquette*, de *Savannah*. C'est le plus souvent un rhume qui n'a rien de dangereux, lorsqu'il est simple, & qui dépend évidemment d'une transpiration supprimée, occasionnée par la présence d'une atmosphère humide & froide, par des brouillards presque continus. Cette indisposition arrive inmanquablement, si le défaut de mouvement se joint à cette circonstance & surtout au sortir d'un lieu chaud. Ainsi les personnes qui y sont les plus exposées sont celles qui, au sortir du spectacle, d'un bal &c, sont obligées d'attendre quelque tems leur voiture. Le froid les saisit & la suppression de la transpiration devient presque inévitable. Ceux qui s'en mettent à l'abri sont les personnes qui font un exercice continu & qui peuvent garantir le corps surtout les extrémités inférieures de l'impression du froid. Ainsi, le seul préservatif est le soin d'être en mouvement & de se tenir chaudement. Chez les personnes qui ont de l'acreté dans le sang, quelque humeur particulière hétérogène, ces rhumes sont un peu plus longs & accompagnés de fièvre qui dure 3 ou 4 jours. Mais les tisanes pectorales mucilagineuses, surtout les loochs suffisent en général pour y remédier. On a remarqué que les pectoraux incisifs & les sudorifiques, tels que le kermès minéral, l'infusion des fleurs de sureau, la bourrache même réussissent mal, à cause de la disposition à l'état fébrile. Suivant la partie où l'humeur de la transpiration repercutée se porte avec plus d'abondance, on observe différens effets, tous dépendans de la même cause. Ainsi, c'est l'enchiffrenement ou *coryza*, si c'est la membrane qui tapisse la cavité du nez & les sinus frontaux; mal de gorge, ou rhume de poitrine, si c'est la gorge ou les bronches; dévoiement ou flux dysentérique, si ce sont les intestins. En général, les mucilagineux tirés de la mauve, de la guimauve, de la gomme arabique &c, & édulcorés avec le sucre ou la réglisse, joints aux huileux pour en former des loochs, sont les remèdes qui ont le mieux réussi.

✱ *Réflexions de M. HIRIART, D.M., à S. Sebastien en Espagne, sur les suites de la dysenterie épidémique.*

Vous avez inséré, MM., au N°. 49 de votre feuille, une lettre de M. Gallot, concernant une dysenterie épidémique dont les ravages & les suites ont excité le zèle & l'humanité de cet habile Praticien. Il expose que plusieurs malades échappés à cette maladie sont encore atteints, à sa suite, de la lienterie, de l'œdème des jambes, de douleurs sciatiques, de rhumatismes, de paralysies particulières, & que ces maladies secondaires cèdent difficilement aux traitemens ordinaires. Ce Médecin invite ses Confrères à donner leur avis sur ces affections, leur cause & leur cure.

Je pense, comme M. Gallot, qu'un hiver rigoureux pourroit aggraver ces maladies, & qu'un bon régime, un habillement chaud, le chauffage doivent faire la base des secours que l'humanité réclame en faveur de ces convalescens qui sont pauvres. Quant aux remèdes, je préférerois à tout autre le vin anti-scorbutique du codex, en ajoutant aux ingrédients qui le composent, le quinquina, la canelle, l'aloès & le cachou.

Cette épidémie nous fait voir que la dysenterie n'est dangereuse que par le caractère qu'elle prend; que ce caractère varie & dépend de la nature de la fièvre qui s'y mêle; que la cure principale doit être dirigée contre cette fièvre & variée suivant sa nature; qu'en ce cas la dysenterie doit être regardée comme une maladie secondaire, digne d'une cure palliative, mais que son traitement doit être subordonné à celui de la fièvre qui fait tout le mal, & de laquelle on a seulement tout à craindre. Cette épidémie prouvera aussi aux Médecins Météorologistes que le froid n'est pas toujours l'antidote des venins septiques.

Signé, HIRIART, D. M.

Mémoire à consulter.

Je suis âgé de 66 ans. Il y a environ trois ans que j'ai commencé à perdre & que je perds encore une partie de mes facultés intellectuelles. Quand on me parle, je ne puis me fixer aux idées des autres, & je suis les miennes. Vous voyez quel est mon malheur. Je dois vous faire observer que j'ai eu pendant fort long-

tems un très-mauvais estomac. Il y a environ 7 ans que je me déterminai à prendre tous les soirs une soupe de lait d'amandes bien fournie & sucrée. Je m'en suis depuis lors bien trouvé. Au mois de Mai dernier, mon Médecin m'assura que c'étoit ce lait d'amandes qui m'avoit causé la perte de ma mémoire. L'usage continuel que j'en ai fait, a produit, dit-il, un relâchement des fibres du cerveau & mon mal. En conséquence il m'a ordonné d'une opiate formée d'agaric, de poudre de guttete, de macis, de safran-de-mars avec le syrop d'absynthe, l'usage du thé de mélisse, & des fumigations avec la petite sauge. Au printemps, je dois aller à Bagneres pour mettre tous les jours ma tête 8 ou 10 minutes sous l'eau d'une fontaine chaude. Que dois-je espérer, MM. ? Je vous prie de me faire part de votre façon de penser ?

J'ai l'honneur d'être &c. M A N D E S ,
Curé de Dengwin, village du Béarn.

R. Nous doutons que les douches d'une eau thermale puissent être d'un grand secours dans ce cas. La maladie paroît dépendre d'une humeur déplacée, qui assiegeoit primitivement l'estomac ou ses environs & qui a été portée au cerveau. Les bains de pieds, les vésicatoires ou le cautere à la jambe & les purgatifs un peu actifs, c'est-à-dire les drastiques à petite dose & longtems continués, l'application des sangsues à l'anus, s'il y a eu jadis un flux hémorrhoidal ou une disposition à cette affection, enfin les stimulans appliqués aux parties éloignées, de la tête, & des points d'irritation ou une suppuration établie à la peau; voilà, selon nous, les grands moyens dont on peut attendre un changement dans cet état, si toutes fois il est possible à cet âge.

Demande.

On désireroit savoir ce qui s'est passé à l'Académie de Lyon au sujet du prix proposé sur ce sujet : *Quelles sont les maladies qui procèdent de la plus ou moins grande quantité du fluide électrique du corps humain, & quels sont les moyens de remédier aux unes & aux autres ?*

Prix dont la proclamation avoit été fixée au jour de S. Louis dernier.

Signé, un des Concurrents.

LIVRES NOUVEAUX.

DISSERTATION contre l'usage des bouillons de viande dans les maladies fébriles ; par M. P. C. DE LAUDUN, Doct. en Médecine

de la Faculté de Montpellier, Méd. à Tarascon en Provence. A Paris, 1779. in-12. de 163 pag. avec cette épigraphe tirée des écrits de Vanhelmont :

Lædunt namque febrientes, quia caro, ova, pisces & juscula facillè tum cadaverantur ac minimè nutriunt.

chez Dessain, Imprim. Lib. quai des Augustins, & chez Méquignon l'aîné, Lib. rue des Cordeliers.

L'Auteur a pour objet de prouver dans cet écrit que l'usage des bouillons de viande quelconque est pernicieux dans les maladies fébriles. Pour démontrer la vérité de cette assertion, M. Laudun commence par définir l'état fébrile, & par établir que cet état est toujours accompagné d'une tendance dans les humeurs à la putridité; que la putréfaction étant toujours la fin des substances animales abreuvées de liquides, dans la proportion où se trouvent celles du corps, la disposition à ce mouvement intestin se trouve éminemment dans les maladies accompagnées de fièvre, & que l'état fébrile formant les huit neuvièmes des maladies courantes, on ne sauroit être en général trop circonspect sur l'usage des bouillons de viande, dans les maladies.

Il rapporte ensuite ce que les Médecins anciens & modernes ont pensé à cet égard. Il prouve que le plus grand nombre & surtout les Médecins de la plus grande réputation ont conseillé la diète végétale ou du moins les bouillons légers corrigés ou altérés avec les sucres des plantes; que l'horreur des malades pour les bouillons de viande dans la plupart des maladies, la tendance des humeurs à la putridité, (que les substances animales ne font qu'accélérer ou développer) & enfin l'expérience journalière qui apprend que les malades avec une diète végétale ont besoin de beaucoup moins de remèdes & sont plutôt guéris, sont des raisons plus que suffisantes pour déterminer les Médecins à l'adopter de préférence à la diète animale. Après avoir exposé, comparé, balancé les raisons pour & contre son opinion, il répond aux objections les plus fortes qu'on puisse faire contre le régime végétal.

Ces raisons nous ont paru fondées en général; les autorités que l'Auteur cite, les plus respectables & les sources dans lesquelles il a puisé, les plus pures. L'ouvrage est d'ailleurs bien écrit, à quelques fautes typographiques près, & se fait

lire avec plaisir, parce qu'on y trouve une notice historique sur chaque Auteur dont il parle & quelques digressions qui ne sont pas toujours étrangères à son sujet.

Mais en applaudissant aux talens de l'Auteur, on ne peut disconvenir qu'il n'y ait une infinité de cas où la diète rigoureusement végétale est impraticable, surtout dans les pays septentrionaux & dans les tems froids, ainsi que dans certaines maladies où cette tendance à la putridité ne se trouve pas. D'ailleurs, il y a la force de l'habitude à laquelle il faut accorder quelque chose. Il est encore un âge (l'enfance) en général, où ce régime ne peut être admis, à cause de la pente des sucres des premières voies à l'acidité qu'il augmenteroit à coup sûr & du besoin urgent d'une nourriture déjà faite & animalisée. On en peut dire autant de l'état de grossesse, où cette disposition acide des humeurs se remarque souvent; de beaucoup de tempéramens chez lesquels l'acide domine; d'un grand nombre de maladies où l'on est obligé d'avoir recours aux absorbans, & dans lesquelles l'expérience prouve que les bouillons de substances animales, surtout lorsqu'ils sont bien dégraissés ou plutôt faits avec des parties maigres des animaux, comme le veau & la poule maigres ne nuisent pas, au contraire sont utiles. Néanmoins quelques nombreuses que soient les exceptions; on peut dire en général, que dans les maladies surtout dans les putrides, l'usage des substances végétales est infiniment meilleur que tout autre; que les secours même que nous offrent les végétaux surtout acides ne peuvent être remplacés par aucune substance dans la nature, & qu'il est avantageux pour l'humanité que cette doctrine ait beaucoup de partisans & des défenseurs aussi habiles que M. Laudun.

NOTICE DES LIVRES DE MÉD. & C. PUBLIÉS
CHEZ L'ÉTRANGER, DEPUIS 1774.

ADVICE to lying-in Women &c. c. à. d. Avis aux Femmes en couche concernant l'usage de se faire tirer les seins &c; par M. C. CATWEL, Chirurgien. A Londres, chez Dilly, 1779.

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine, ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur MÊQUIGNON, Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.

De l'Imp. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

✱ L'Auteur a pour but de faire voir que la succion, dans le cas d'engorgement du sein à la suite des couches, est un moyen peu propre d'y remédier & prétend que l'expérience s'accorde avec son opinion.

Le célèbre Linnœus, peu de tems avant sa mort, avoit présidé à Upsal à plusieurs dissertations en forme de thèses dont il étoit l'auteur & dont on n'a pas eu connoissance en général dans les pays éloignés du nord. Comme ses productions toutes marquées au bon coin, sont recherchées, nous croyons faire plaisir aux personnes de l'Art, de leur en donner avis. Ces dissertations ont pour objet, les unes l'examen & l'usage de l'opium, de l'ipécacuanha, du marum, du *ledum palustre*. On en trouve quatre autres, dont l'une est sur le scorbut; la 2^e. sur les médicaments purgatifs; une 3^e. sur la transpiration insensible, & la dernière sur quelques aphorismes de Médecine. Celle-ci est de 1776; les deux premières sont de 1774, & les cinq autres de 1775. Comme elles sont toutes du format in-4^o, nous invitons les Libraires du Nord à en faire des collections & à en faciliter l'acquisition au public.

SEB. SEVERII Commentarius in quo medicatæ quassæ vires expenduntur. A Pavie, chez Porro & Bianchi, 1776. in-4^o. de 120 pag.

Cet ouvrage a pour principal objet l'examen chymique & l'usage médical du bois amer de surinam ou bois de quassif, qu'on a voulu substituer depuis quelques années au quinquina dans le traitement des fièvres intermittentes. Il résulte de l'analyse chymique, que ce bois contient une terre grasse ou plutôt un mélange de trois sortes de terre, qui sont l'argilleuse, la calcaire & la martiale; une partie gommeuse & une résineuse qui est plus amère que l'autre; une huile essentielle, un gluten, de l'air-fixe, & un sel alkalin particulier, de figure hexagone, d'une saveur amère, qui par le sentiment de froid qu'il laisse à la bouche & sa détonation fait croire qu'il est nitreux. C'est de la combinaison de ces principes que dépend la vertu fébrifuge, stomachique, antiputride de ce bois.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 23 Janvier.

S. LXXXII.

L'ÉCLAIRE.

CECATIS pullis hæc lumina mater hirundo
(Plinius ut scripsit) quamvis sint eruta reddidit.

L'éclaire pour les yeux est, dit-on, admirable ;
Pline la loue en ses écrits.

Peut-être prendra-t-on ceci pour une fable ;

L'hirondelle, dit-il, s'en sert pour ses petits ;

Ont-ils les yeux crevés, elle leur rend la vue.

Telle cure aisément ne sauroit être crue ;

C'est d'après lui que je le dis.

Aristote, Dioscoride & Pline ont cru que le suc de l'éclaire ou chélidoine avoit la propriété de rendre la vue, lorsque les yeux étoient crevés, & que les hirondelles se servoient de ce moyen lorsque cet accident arrivoit à leurs petits. Celle essaya de refuter cette erreur. Il est certain que le globe de l'œil peut être ouvert, sans qu'on cesse de voir, comme l'expérience des opérations sur cette partie le prouve ; & alors qu'on applique le suc de chélidoine ou de toute autre plante d'une vertu analogue ou qui ne soit pas nuisible, l'animal verra également ; mais si le globe est ouvert, de manière que toutes les humeurs de l'œil soient évacuées, il est bien douteux, pour ne pas dire impossible, que l'éclaire retablisser les yeux.

Si l'on en croit quelques Auteurs, les anciens druides faisoient grand cas de cette plante & l'emploioient indifféremment à la place du samole, pour les maladies des yeux. On sait aujourd'hui que l'éclaire n'a rien de merveilleux pour les maladies de l'œil & qu'elle agit seulement comme un puissant déterfif, lé-

gerement catérétique dans le cas des des taies aux yeux, qu'elle enlève quelquefois. Elle agit encore de la même manière, lorsqu'on l'emploie pour emporter les verrues de la peau. On emploie son eau distillée pour les collyres détersifs.

C'est encore une de ces plantes qu'on appelle *signées*, c'est-à-dire, marquées par la nature pour remédier à certains maux ; & comme son suc est jaune, on a cru qu'elle devoit être efficace pour la jaunisse. Ce préjugé même paroît s'être soutenu jusqu'à nos jours ; & il n'est pas rare de voir prescrire la chélidoine pour la jaunisse. Mais cette plante est amère, âcre & brulante ; ne peut convenir dans la plupart des jaunisses, surtout dans celles où il y a douleur au foye, un peu d'éretisme & une disposition à l'état fébrile. Il est vrai qu'on la corrige un peu en l'associant à la crème de tartre & au vin blanc, mais ce dernier véhicule même est contraire dans ce cas, & l'expérience prouve que dans la plupart des jaunisses, l'éclaire, l'absynthe, le marrube &c. ne réussissent pas, & que les bouillons légèrement apéritifs & les saveurs doux ou certaines eaux minérales telles que celles de Vichy sont préférables.

*Lettre de M. DE HARSU, aux
Redacteurs de la Gaz. de Santé.*

Permettez moi, MM., de me laver de la prétention à la priorité sur l'usage de l'aimant en Médecine, que me suppose M. l'Abbé le Noble, dans votre Gazette.

Depuis 1776 que j'ai écrit sur ce sujet, je me suis fait un devoir de nommer les Auteurs & Observateurs (1), dont les écrits m'ont été utiles dans les recherches auxquelles j'ai été conduit par ma mauvaise santé. Il en résulte que l'action de l'aimant sur le corps humain étoit connue depuis plus de douze siècles. Voyez donc combien ma prétention seroit ridicule & inconsequente. J'aspire à quelque chose de plus solide que cette vaine gloire; au bonheur d'être utile, surtout à mes semblables, à des malades incurables comme je l'étois, par les secours familiers aux Médecins. C'est ce motif qui m'a conduit à présenter à la Société Royale de Médecine les discours que vous avez sans doute entendu sur l'usage externe & interne de ce remède, afin d'en multiplier les effets salutaires d'une manière propre à les garantir du soupçon d'illusion, de fanatisme &c, dont la vanité des faux savans blessée ne manque pas d'accueillir depuis tant de siècles les vérités qui les offusquent.

Ce desir d'être utile aux malades me conduit à faire connoître par votre Gazette, l'effet le plus récent de l'aimant que j'aye éprouvé. Comme sa disposition relâchante, (plus sur moi que sur d'autres) me tient fort réservé sur son usage, je me sentoisi au commencement d'octobre dernier assez incommodé d'une retraction spasmodique des doigts de ma main droite, qui se courboient, au point que leurs ongles bleffoient la peau de ma main; je m'avisai d'en munir deux ou trois de bagues ou viroles d'acier aimanté, qui me soulagerent en peu de jours. Quand le mal revient, je lui oppose le même remède avec un succès assuré.

Une Dame de mon voisinage, depuis longtems affectée de même, a fait usage de pareilles bagues avec succès, ainsi que d'autres malades. Cette indisposition est assez commune surtout parmi les paralytiques, & gens affectés de goutte, de tubercules & rhumatisme goutteux. Ainsi j'ai lieu de croire que dans une ville comme Paris, ces petites pieces pourront être utiles à bien des malades, on en trouvera chez le Sr. Fillet, chez M. Lallemand, Maître Perruquier, rue des Fossés de M. le Prince, vis-à-vis celle de Condé; on le trouvera muni

des différentes pieces convenables aux malades dans le traitement de leur maladie.

J'ai l'honneur d'être &c. DE HARSU.

A Messieurs les Auteurs de la Gazette de Santé.

D'Arras le premier Janvier 1779.

Vous avez offert de nouveau, MM., au bénéfice de l'humanité, & sans doute à la satisfaction des gens de l'Art, la ressource précieuse des consultations gratuites; je m'empresse de profiter de cette offre, en vous priant d'insérer l'observation suivante.

Une femme d'Arras est parvenue à sa 52^e. année, au milieu des maux continuels qui sont les suites d'un relâchement considérable de l'estomac ou de la foiblesse de ce viscere. Des indigestions auxquelles elle est sujette depuis 15 ans, le plus souvent de jour à autre, ont porté le plus grand désordre dans l'économie des fonctions intestinales. Dans ses accès, elle avaloit beaucoup d'eau tiède, & le vomissement qu'elle provoquoit par ce moyen étoit seul capable d'enlever l'oppression, les anxiétés, &c. Le 18 octobre dernier elle fut tout-à-coup saisie d'une violente douleur à la région hypocondriaque droite, & il y parut en même tems une tumeur interne, flottante dans l'abdomen, de la grosseur, en apparence, d'un œuf d'oie, formant une éminence, en forme d'anse, dont la convexité étoit extérieure & si douloureuse, que le moindre attouchement à cette partie faisoit pousser des cris à la malade & lui étoit l'usage de la respiration.

Les saignées, les lavemens, les topiques émolliens, n'apportoient aucun soulagement. Cet état dura jusqu'au 25, que la tumeur disparut & fit cesser la douleur, comme par miracle, sans cause apparente & sans autre changement sensible, qu'une évacuation considérable d'excrémens. Le 4 décembre, à 11 heures du soir, la même douleur, la même tumeur & tous les symptômes précédens revinrent, & la malade fut soulagée aussi inopinément le lendemain à 9 heures du soir.

Enfin, le 23 du même mois, la tumeur & la douleur se représentèrent avec un plus grand degré d'intensité que dans les accès précédens; les vomissemens fréquens, & les défaillances ajoutoiént à la cruauté des symptômes. La malade ne

(1) V. entr'autre l'Encyclopédie de Novembre 1776, pag. 132.

pouvoit remuer le corps, ni le plier pour s'asseoir, elle n'étoit pas sans danger. La flaccidité des artères empêcha le sang de couler de la veine. Un lavement stimulant fit sortir une quantité d'excrémens, mais il fut suivi d'un effet singulier, apparemment à cause des contractions qu'il excita dans les portions inférieures des intestins. La tumeur remonta, les excréments nichés, suivant toute apparence, dans l'arc du colon, rétrograderent & formerent la tumeur dans la région épigastrique. Les souffrances de la malade furent encore augmentées par ce changement.

La cause du mal n'étant plus à la portée des injections, je prescrivis une tisane légèrement émétisée, par le moyen de laquelle on vit, après que le vomissement eut cessé, la tumeur descendre peu à peu & suivre les circonvolutions des intestins, jusqu'au 30, qu'une selle copieuse la guérit, *ipso facto*.

On demande des éclaircissimens sur la maniere de se conduire en pareil cas, pour procurer, s'il est possible, un plus prompt soulagement, & des conseils pour prévenir les rechutes.

Je suis, &c. RETZ, D. M.

Nous invitons les personnes de l'Art à donner leur avis sur cette observation.

LIVRES NOUVEAUX.

MÉMOIRE sur les étangs, couronné par l'Académie de Lyon, le 1^{er} Septembre 1778; par M. HUGUENIN, Avocat en Parlement. A Lyon, & se trouve à Paris, chez Segaud, Lib. rue des Cordeliers, & à Nancy, chez Bonthoux, Lib. 1779. in-12. de 82 pag.

Cet ouvrage est la réponse à la question intéressante proposée par l'Académie de Lyon en 1777, savoir, si les étangs considérés du côté de l'agriculture & de la population, étoient plus utiles que nuisibles.

L'Auteur, après avoir posé pour principe que la richesse & la force d'un état ne viennent que de la population & que celle-ci naît essentiellement de l'agriculture, développe & tâche de mettre en évidence ce principe fondamental. Après l'avoir solidement établi, il examine de quel côté il y a plus d'avantages, soit pour la population, soit pour les douces de la vie, ou en laissant les étangs tels qu'ils sont, pour en tirer du poisson, ou en les convertissant en terres labou-

rables ou à mettre en valeur de toute autre maniere; & il prouve que les avantages résultans de ce dernier parti sont incomparablement plus grands. Cette vérité nous a paru portée à la démonstration, & l'ouvrage fait pour honorer son auteur. Il seroit à souhaiter que les étangs, les marais, surtout ceux qui sont sujets à se dessécher & qui ne sont point environnés d'arbres, fussent convertis en terres labourables.

Essai sur l'art d'imiter les eaux minérales ou de la connoissance de ces eaux & de la maniere de se les procurer en les composant soi-même dans tous les tems & dans tous les lieux; par M. DUCHANOT, D. M. de la Faculté de Paris. A Paris, chez Méquignon, l'ainé, Libraire, rue des Cordeliers. in-12. de 402 pag.. Prix 3 liv. relié.

Nous donnerons une idée de cet ouvrage dans la feuille prochaine.

ANNONCES DE PRIX.

Il y a deux ans que l'Académie Electorale Palatine de Manheim avoit proposé pour sujet d'un prix, de la valeur de 50 ducats, de déterminer par des observations incontestables, quelle est la cause de la mort de ceux qui périssent par l'effet de la foudre, soit naturelle, soit artificielle.

Parmi les mémoires qu'elle a reçus, il n'y en a aucun qui ait répondu parfaitement à ses vues. Les uns contiennent des faits reçus de l'antiquité qui ne sont rien moins qu'avérés, d'autres, des hypothèses, à peine vraisemblables. Elle a cru devoir remettre ce prix à l'année 1781, en faisant observer à ceux qui auroient intention de concourir, qu'on ne veut que des faits bien constatés, point de conjectures, & que des expériences sur les animaux qu'on peut faire périr d'un coup de foudre artificiel, peuvent mettre aisément sur la voie de la solution du problème. Le prix sera de cent ducats, & les mémoires seront remis avant Pâques de 1781, à M. André Lamey, Secrétaire perpétuel de l'Académie, à Manheim.

AVIS.

Le sieur Didot le jeune, Libraire, quai des Augustins, donne avis qu'il peut fournir au prix de 4 liv. 10 sols, broché, le *Système de la nature sur le virus écrouelleux &c.*, par M. Chappot, ouvrage annoncé dans le N^o. 2 de cette année.

NOTICE DES LIVRES DE MÉD. & C. PUBLIÉS
CHEZ L'ÉTRANGER, DEPUIS 1774.

Jo. FRIED. GMELINS, *der arzneik Dokt.*
&c. c. à. d. *Traité des plantes venéneuses*
de l'Allemagne, principalement de celles qui
croissent naturellement en Suede. A Stoc-
kholm, 1775. in-8°. de 228 pag.

M. Gmelin, élève, compatriote & rival
de Linnœus dans l'histoire naturelle, est
principalement connu parmi les Savans
par une flore de Sybérie, (*flora Sybirica*)
ouvrage très-estimé.

L'Auteur après avoir fait pressentir que
le véritable objet de la Botanique de-
vroit être la connoissance des plantes
nuisibles & bienfaisantes, essaye de faire
connoître celles du premier ordre. Il di-
vise les plantes venéneuses à raison de
leurs effets, en trois classes, en plantes
venéneuses âcres, ou stupéfiantes & en
astringentes. Il dit qu'en général les plan-
tes malfaisantes ont un aspect rebutant,
sont visqueuses ou d'une odeur désagréa-
ble, enfin ont quelque chose qui invite à
ne pas en faire usage; quoique cette règle
soit sujette à beaucoup d'exceptions.

Parmi les champignons suspects qu'on
trouve en Suede, il ne marque en particu-
lier que la fausse oronge, (*agaricus*
muscarius Lin.) Il fait observer qu'en
Russie & en France, ce champignon, à
raison des préparations qu'on lui donne,
devient un aliment délicat & que les habi-
tans de Kamtschata en préparent une li-
queur très-agréable & qui enivre. Nous
ne contesterons pas à l'Auteur ce dernier
fait, mais nous sommes très-certains
qu'en France personne ne mange im-
punément cette espèce de champignon,
quoiqu'il y ait des moyens, de le corri-
ger & de lui enlever sa partie nuisible.

Parmi les plantes incomplètes & vé-
néneuses, on voit une espèce d'arroche,
(*chenopodium hybridum*) le bois gentil, le
poivre d'eau, le cabaret ou oreille d'hom-
me, le pied de veau & la mercuriale vi-
vace (*mercurialis perennis*). Parmi les gra-
minées, on n'y trouve que l'ivraie, (*lo-
lium temulentum*.)

Parmi les Euphorbes ou tithimales, on
en trouve onze espèces qui sont, toujours
suivant la nomenclature de Linnœus,
Euphorbia chamaefice, *peplus*, *exigua acuta*,
paralias, *helioscopia*, *verrucofa*, *platyphyllos*,

* *esula*, *cyparissias*, *amygdaloïdes*, & *Silyaica*.
Elles sont faciles à connoître, en ce
qu'elles sont âcres & laiteuses.

Parmi les liliacées, on y voit le colchi-
que & l'hellebore blanc. Parmi les per-
tonnées, la pédiculaire & la digitale;
parmi les solanum, la pomme épineuse
& le *datula tatula*, le tabac, la bella-
done, la douce amère, la morelle, la
brionne. Parmi les polyandres, l'herbe
de Saint Christophe, deux espèces de
napel, trois espèces d'anémones, la co-
quelourde, celle des bois & la ranoncu-
loïde; deux espèces de clematite, toutes
les renoncules, le pied de griffon & le
souci d'eau. Parmi les ombellées, la
grande cigue, le sermontain, l'oenanthe,
le fenouil aquatique, la cigue vireuse,
le scandix odorant, le cerfeuil à feuille
de cigue, le bulbeux, le sauvage, la
cigue d'eau ou ciculaire rouge & blanche,
le persil, la berle, &c.

Il paroît à Leipzig, depuis 1776, le
premier tome de l'Histoire générale des
poisons, par le même M. Gmelin, en
Allemand, in-8°. de 530 pag. où l'on voit
que l'Auteur se propose de traiter d'une
manière plus étendue la partie des poi-
sons, & comprendre tous les corps nu-
isibles de la nature.

Après quelques généralités sur les poi-
sons, sur leurs antidotes & sur les divi-
sions données par les Auteurs, il en dis-
tingue deux classes générales; la première
comprend les poisons en vapeurs, & la
seconde, les poisons palpables. Sous la
première, sont comprises toutes les éma-
nations capables de donner la mort ou
de nuire; sous la 2^e, les corps tirés des
trois regnes qui méritent ce nom & qui
ne sont pas en vapeurs, soit qu'ils agis-
sent d'une manière mécanique ou phy-
sique. On trouve dans ce volume, après
l'énumération des corps méphitiques, celle
des animaux qui passent pour vénimeux.

Dans le 2^e volume qui a paru dans la
même langue à Nuremberg, en 1777,
on trouve toutes les plantes nuisibles; &
dans le 3^e, qui a été publié la même an-
née, dans la même ville, on y voit la
liste de tous les minéraux qui produisent
des effets funestes sur le corps humain.

Tous ces écrits nous ont paru au-dessous
de la réputation de l'Auteur.

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine, ou quelque chose de relatif à la santé
à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur
M^rQUIGNON, Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour
l'année, est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 30 Janvier.

S. LXXXXIII.

LE SAULE.

AURIBUS infusus vermes succus necat ejus.
Cortex verrucas in aceto cocta resolvit:
Hujus flos sumptus in aqua frigescere cogit
Inflandus veneris cundos, acres, stimulant;
Et sic desiccatur, ut nulla creatio fiat.

Le saule est ami des ruisseaux ;
 La force de son suc en l'oreille introduite
 Y fait mourir les vers, auteurs de mille maux.
 Le fort vinaigre où son écorce est cuite ,
 D'une peau qu'on en frotte extirpe les pores.
 Prise dans l'eau sa fleur éteint la flamme impure
 Qu'allume la lubricité,
 Et dans l'homme à tel point reprime la luxure
 Qu'il en vient l'impuissance & la stérilité

Les anciens nous ont laissé par écrit que le suc qu'on obtient d'un bâton de saule, lorsqu'on fait brûler un bout & qu'on reçoit l'eau que l'autre laisse échapper, remédioit aux maux d'oreille, comme à la surdité &c, en y faisant une injection de cette liqueur. L'Ecole de Salerne va plus loin ; elle prétend que cette eau y détruit les vers. Mais la nature a été plus prévoyante que l'Ecole paroît ne l'avoir imaginé. Elle a placé dans le conduit auditif une humeur cerumineuse qui est très-contraire aux vers & les empêche de s'y loger. Voilà pourquoi l'emploi de l'eau de saule dans ce cas, devient si souvent inutile.

Quant aux autres propriétés qu'on lui attribue ; il ne paroît pas d'abord que ce suc ait plus de vertus pour guérir les maux d'oreilles que l'eau chaude ou la vapeur, ou bien l'injection d'une eau émolliente ou d'un corps huileux. Pour ce qui est de celle de ses fleurs ; on sait que toute la plante est astringente, que

son usage à la longue dessèche, maigrit & par ce moyen peut reprimer en quelque sorte le feu de l'état physique de l'amour ; mais nous doutons beaucoup que l'Ecole de Salerne soit fondée à lui attribuer les effets qu'elle assigne ici. En général, tout ce qu'on a dit du saule, dans l'antiquité, est marqué au coin de la superstition.

De Paris.

Il s'en faut de beaucoup qu'on connoisse encore la véritable cause ni le vrai remède de cette maladie si familière en Amérique, surtout parmi les enfans, si formidable & connue sous le nom de *mal de mâchoire*. M. de Fourcroy, Conseiller du Roi au Baillage de Clermont en Beauvoisis, connu avantageusement du public par un traité sur l'éducation des enfans, qui a pour titre, *Les enfans élevés dans l'ordre de la nature &c*, ouvrage qui lui a mérité les suffrages les plus distingués, ayant lu ce qui a été dit dans le numero premier de cette année, au sujet de la maladie en question, a cru devoir rappeler à la Société Royale de Médecine, les principes qu'il avoit consignés dans son traité, pag. 60 & 302, sur la cause de cette maladie & sur les moyens avantageux de la combattre

Cet Auteur l'attribue principalement à la présence du méconium ou à d'autres matières contenues dans les premières voyes, capables de faire naître une inflammation aux entrailles, dont l'état spasmodique des muscles de la mâchoire

n'est qu'un symptôme ou un effet, mais presque toujours funeste.

M. Fourcroy dit, dans ce traité, qu'étant arrivé à S. Domingue en 1744, presque tous les enfans, c. à d. les huit dixièmes mourroient de cette maladie, mais qu'ayant conseillé de donner de la manne à la dose d'une once à un enfant nouveau né, celui-ci n'en fut point attaqué & que l'usage de ce remède s'étant répandu insensiblement dans toute l'isle, y a conservé des milliers d'habitans &c. Si un moyen aussi simple a eu tant de succès, il seroit bien à désirer que son usage fut généralement adopté & répandu dans toute l'Amérique, & nous nous hâtons de le publier. Mais que ce remède réussisse ou non; il nous paroît toujours avantageux de faire des recherches sur la cause qui peut produire un état inflammatoire ou spasmodique; & s'il n'y en a pas d'autre que la présence du méconium, il se présente une foule de difficultés & d'objections auxquelles il est, selon nous, bien difficile de répondre.

On peut demander, par exemple, comment arrive-t-il que la nature qui est si bienfaisante, qui semble avoir tout prévu pour notre conservation, prémuni l'homme, même contre ses travers, contre les effets les plus dangereux de ses excès en tout genre, n'ait pas donné au premier lait de la mere (au *colostrum*) la faculté de purger le méconium de l'enfant, & que ce phénomène s'observe dans un pays où toutes les meres les nourrissent, par conséquent où elles leur donnent ce premier purgatif préparé par la nature, enfin cette manne salutaire qu'on desire & dont l'expérience de tant de siècles & de tant d'espèces d'animaux a confirmé l'efficacité? Comment se fait-il encore que dans les climats où les circonstances ne permettent pas aux meres de nourrir leurs enfans & où ce premier secours est entièrement perdu pour eux ou difficilement remplacé, comment se fait-il, disons-nous, que cette maladie n'ait pas lieu, tandis qu'elle est endémique, suivant le rapport de Bontius, de Pison, de Bisset &c, en Amérique? Comment arrive-t-il que les Suisses (1), nation robuste & saine, la plus rappro-

(1) Voy. le premier vol. des *acta Helvetica* an. 1751, & la dissertation du Doct. Rahn, *mirum inter caput & viscera commercium* &c, publiée à Zurich en 1771.

chée de la nature, soit cependant le peuple de l'Europe dont les enfans y soient les plus exposés? Comment se fait-il encore que M. Poupé Desportes, qui a fait la Médecine avec distinction à Saint Domingue depuis 1732 jusqu'en 1748, & qui a exposé la méthode de tous les peuples d'Europe établis dans ces contrées, n'ait pas parlé de celle de M. de Fourcroy? Au milieu de tant d'incertitudes, il est permis de former des conjectures sur un objet aussi important & de s'égarer même sur la vraie cause, puisque personne ne la connoît.

Les observations de Bisset (2) Médecin de Neuchâste, qui a pratiqué la Médecine dans les Indes, prouvent que cette espèce de tetanos se forme quelquefois à la suite de l'inflammation de l'estomac. Les idées du Docteur Rahn, qui admet pour principe de cette maladie, quelque affection du bas-ventre, paroissent avoir donné lieu à cette opinion, que ce mal dépend du mauvais état des premières voyes, surtout de l'estomac qui s'enflamme. Mais dans cette hypothèse même & dans la seule crainte d'un état inflammatoire, peut-on se persuader qu'un purgatif quelconque soit le remède le plus sûr. La saignée alors seroit un secours plus puissant; mais M. Desportes fait observer que les Espagnols saignent dans ce cas, les malades jusqu'au blanc, qu'ils leur tirent le sang des deux bras à la fois, & que ce moyen est toujours sans succès. D'autres prétendent, entr'autres Bisset, sans doute d'après Hippocrate, que si la fièvre survient, c'est un moyen de guérison. Comment concilier ces systèmes, ces opinions avec l'observation exacte?

Ce qu'il y a de plus certain, c'est que dans cette maladie, le ventre n'est jamais libre, & que suivant M. Desportes, les purgatifs ne réussissent pas. Nous désirerions bien qu'on pût trouver un moyen de délivrer les Colonies d'un pareil fléau. Nous invitons tous les Observateurs à nous faire part de leurs idées à ce sujet. Mais nous restons dans la persuasion qu'on n'a encore trouvé ni la vraie cause, ni le remède. Du reste, nous pensons que la précaution de faire prendre aux enfans nouveaux nés un peu de miel ou du sirop de chicorée, ou de la manne, ne peut pas avoir d'inconvéniens.

(2) Voy. *Medical essays and observations* by CHARLES BISSET &c, 1766.

LIVRES NOUVEAUX.

Essai sur l'art d'imiter les eaux minérales &c, annoncé dans le N°. 4.

L'Auteur, après quelques généralités sur les divisions des eaux minérales par les Auteurs & sur les motifs qui l'ont engagé à écrire, distingue à son tour ces eaux en dix classes qui forment autant de sections particulières, à la fin desquelles il a ajouté un supplément sur les boues. Il a rassemblé, surtout sur les eaux gazeuses, tout ce qui a été fait par les Chymistes sur cet objet. Il donne ses idées sur la nature de l'air fixe. Il rapporte d'ailleurs sur les eaux les plus connues ce que MM. Venel, le Roy, Monet, Mitouard, Costel &c, ont dit à ce sujet; & d'après leur analyse, il donne la manière de les imiter, en ajoutant à une eau pure les principes qu'on a découvert & dans les mêmes proportions où on les trouve. Les Commissaires nommés par la Faculté de Médecine pour l'examen de cet ouvrage, disent qu'ils y ont trouvé des observations intéressantes à l'article des eaux vitrioliques, relativement à l'état du vitriol dans les eaux, soit lorsqu'il y est seul, soit lorsqu'il se trouve combiné avec différens sels.

Nous avons peu de choses à dire sur le mérite de cet ouvrage, qui nous a paru assez bien soigné pour la doctrine & les connoissances qu'on doit avoir en général sur les eaux minérales. Mais nous ne pouvons nous empêcher de faire observer que, quoiqu'il soit possible d'imiter certaines eaux, dont les principes & leurs proportions sont connus, il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'en imiter d'autres, surtout celles qui contiennent des sels imparfaits, telles que les eaux de Vichy, &c. Du reste, on doit savoir gré aux Auteurs des efforts qu'ils font pour découvrir le secret de la nature & l'imiter dans ses opérations. D'une part, il y a un avantage pour les progrès des sciences & d'un autre, une utilité réelle pour ceux qui ne peuvent pas se procurer des eaux minérales à un certain prix, ou qui en ont besoin dans des lieux & des circonstances où elles manquent.

S'il est permis de hasarder son avis sur cet ouvrage, nous croyons devoir faire remarquer qu'il y a quelques propositions qui nous ont paru un peu hasardées, comme d'avoir dit pag. 369 que les eaux

charrient du phlogistique; & page xiii de l'Avant-propos, que de tout tems, on avoit distingué les eaux minérales en deux classes, en chaudes ou thermales, & en eaux froides ou acidules (*acidulae*). Cela n'est pas tout-à-fait exact. Ce n'est pas sous la dénomination générale d'eaux acidules que celles qui sont froides ont été comprises, mais bien sous celle de froides, division en effet qui paroît la plus naturelle, qui est aussi la plus reçue, & qu'Hoffmann, M. le Roy &c, avoient adoptée.

On peut reprocher encore à l'Auteur de n'avoir pas parlé, dans un écrit destiné à nous faire connoître & à imiter les eaux les plus célèbres, au moins du Royaume, les eaux thermales sulfureuses de Bagnols dans le Gévaudan, sur lesquelles il y a un ouvrage assez étendu de M. Bonnel de la Brageresse (1), Docteur en Médecine, & qui sont très-efficaces dans une infinité de cas; d'avoir dit pag. 164, que les eaux de Forges se troublent & font un dépôt à l'air libre, qu'alors elles ne se colorent plus avec la noix de galle, qu'elles n'ont plus ni goût ni odeur. Mais les eaux de Forges déposent toujours, à l'air libre ou renfermées, & ce dépôt toujours constant est même un caractère distinctif qui sert à les faire reconnoître; de plus elles n'ont point d'odeur. M. Duchanoy dit encore, page 3, qu'il suffit de remuer une bouteille qui contient une eau gazeuse, de la déboucher seulement pour lui faire perdre le principe actif d'où dépend sa principale vertu. Nous croyons que c'est trop dire. Nous aurions encore désiré qu'il eut fait connoître les travaux de MM. Hartmann & Bergmann sur cette matière; que l'ouvrage fut mieux soigné du côté de la partie typographique. Nous sommes même obligés d'avertir le lecteur, que tout l'article sur les eaux de Couterets, (voy. pag. 290 & 291) a pour objet celles de Cauteretz.

MANIERE de connoître & de traiter les principales maladies aiguës qui attaquent le peuple, par M. RICHARD, Baron d'Uberhern, Conseiller d'Etat, premier Médecin des armées &c. A Paris, de l'Imprim. Royale, 1779. in 12. de 390 pag. sans compter

(1) Voy. Dissertation sur la nature, l'usage & l'abus des eaux thermales de Bagnols, en Gévaudan, par M. Bonnel de la Brageresse. 1774, in-8°. de 108 pag.

l'introduction & la table des formules.
Nous ferons connoître cet ouvrage dans la feuille prochaine.

NOUVELLES EN MÉDECINE.

La Capitale vient de perdre deux hommes qui honoroient également leur profession. L'un est M. Bucquet, Doct. en Médecine de la Faculté de Paris, de la Société Royale, de l'Académie des Sciences, Professeur de Chymie aux Ecoles &c, qui, quoique jeune, étoit déjà très - distingué par ses connoissances, surtout en chymie, en histoire naturelle &c, & par la manière de les rendre; l'autre est M. Levret, Professeur célèbre de chirurgie, également recommandable par ses travaux soit sur l'art des accouchemens, soit sur les polypes &c.

NOTICE DES LIVRES DE MÉD. &C. PUBLIÉS CHEZ L'ÉTRANGER, DEPUIS 1774.

DISSERTATIO chemica de arsenico, quam præfide M. TORB BERGMANN, defendit ANDREAS PIHL. 1777. A Upsal, in 4°.

Scheele avoit retiré un acide pur de l'arsenic en 1775; M. Monnet avoit regardé l'arsenic non comme une substance qui minéralise les métaux, mais comme un demi-métal, relativement à ses qualités métalliques & comme une substance saline ou demi-saline, eu égard aux qualités qu'elle partage avec les autres sels*.

M. Bergmann le considère comme un demi-métal & prouve qu'il en a les propriétés. La présence de la partie réguline est prouvée par son existence dans l'état naturel, ayant tous les signes qui l'annoncent & par le régule artificiel. Il y a une pyrite arsénicale qu'on appelle en Allemand *misspickel*, qui étant entièrement privée de son soufre & unie au fer prend une forme métallique. Le régule de l'arsenic s'unit par conséquent aux métaux; il ne contracte aucune liaison avec les sels alkalis. Avec son acide ou l'acide de l'arsenic sec, il se sublime avant d'en être pénétré, mais si on le joint à cet acide en fusion, il s'enflamme & donne une fumée blanche. Si on le distille avec le sublimé-corrosif, on obtient un beurre fumant, un peu de

mercure doux & du mercure coulant. Il se dissout dans le soufre & le foye de soufre. Voilà ce que produit la voye sèche.

Si on le traite par la voye humide, voici les phénomènes qu'il présente. L'acide vitriolique concentré attaque ce régule à l'aide du feu; l'acide nitreux se comporte de même à son égard. L'acide marin bouillant l'attaque un peu, & l'acide qui porte son nom le change par la digestion en chaux blanche.

Les dissolutions du régule natif donnent constamment du bleu de Prusse avec l'alkali phlogistique, ce qui dénote la présence du fer. Les huiles bouillantes dissolvent ce régule. On sépare, par l'eau régale ou par l'acide marin, l'arsenic & le fer, lorsque ces deux substances se trouvent naturellement unies.

M. Bergmann dit que l'arsenic blanc n'est autre chose que l'acide arsenical, différent de tout autre acide connu, chargé d'autant de phlogistique qu'il en faut pour sa coagulation. Sur cent parties, il y en a au moins 20 de phlogistique. Cet acide est fixe; mais lorsqu'on le met au feu, il prend du phlogistique & forme l'arsenic blanc. Cette dernière expérience sur l'arsenic donne lieu de croire que les métaux ne sont que des acides divers intimement saturés de phlogistique. Les chaux métalliques contiennent du phlogistique & plusieurs contiennent l'acide aërien.

M. Bergmann, après avoir exposé les phénomènes que présente l'arsenic dans ses diverses combinaisons avec les acides & les alkalis; son état dans les mines &c, parle de ses usages, de ses effets sur le corps humain. Il assure que les eaux thermales de Carlsbad en Bohême (*thermæ carolinæ*) (1) remédient aux ravages de l'arsenic dans le corps humain. On l'emploie pour découvrir les vins lithargirés; mais s'il y a de la craie dans les vins, cette épreuve, qui se fait avec le foye de soufre arsenical, devient infidèle; car la craie blanche en se précipitant & se mêlant au dépôt le rend moins noir. Un vin où le tartre abonde fait encore manquer l'expérience.

(1) Ces eaux, dont Hoffmann, Tiling, Tralles, Vanswieten &c, ont célébré les vertus, sont très-renommées dans toute l'Allemagne; elles sont minéralisées par un sel neutre, de l'alkali en grande quantité & par une terre calcaire.

* Voy. Dissertation sur l'arsenic qui a remporté le prix proposé par l'Académie de Berlin pour l'année 1773, par M. Monnet, à Berlin, 1774.

De l'Imp. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 6 Février.

S. LXXXXIV.

L'ABSINTHE.

*NAUSEA non poterit quemquam vexare marina
Antea commixtam vino qui sunserit istam,
Confortat nervos & causas pectoris omnes.
Serpentes nidore fugat bibulumque venenum
Auris depellit sonitum cum felle bovino.*

Prêt à vous embarquer buvez du vin d'absynthe ;
Contre les maux de cœur c'est un préservatif
Des vapeurs de la mer , de son sel purgatif,
Vous n'aurez tout au plus qu'une légère atteinte.
D'éloigner les serpens l'absynthe a la vertu ;
Elle émousse les traits du poison qu'on a bu ,
Conforte l'estomac & les nerfs ; aux oreilles
Mélée au fiel de bœuf elle fait des merveilles
Et corrige parfaitement
Leur incommode tintement.

L'absynthe (*artemisia absinthium* Lin.)
est une de ces plantes dont il faut attendre
plus de mal que de bien dans l'usage
de la Médecine , parce que sur dix mala-
des auxquels on l'ordonne , il y en a au
moins six qui n'en peuvent pas suppor-
ter l'usage ou qui s'en trouvent plus mal.
Elle est extrêmement amère , d'une odeur
très-forte & presque stupéfiante lorsqu'elle
est fraîche. Voilà pourquoi il est prudent
& même d'un usage ordinaire de ne
l'employer que sèche. On en tire , comme
de presque toutes les plantes amères ,
une partie gommeuse & une résineuse
confondues au point qu'il est très-diffi-
cile de les séparer. Le vin & les autres
liqueurs vineuses sont les menstrues les
plus propres à se charger des principes
de l'absynthe. On retire encore de son
suc un sel neutre qui a beaucoup d'ana-
logie avec le sel marin , & par l'inciné-
ration un sel livixiel ou alkalin. C'est à

raison de ces principes que l'absynthe est
très-active Elle l'est encore plus, lorsqu'elle
a dans toute sa force la partie aroma-
tique.

L'usage le plus ordinaire d'employer
l'absynthe est en infusion dans l'eau , le
vin ou la bière , surtout dans ces deux
derniers véhicules ; aussi le vin d'absyn-
the & la bière préparée avec cette plante
sont les liqueurs les plus en usage.
L'absynthe est reconnue pour un puis-
sant tonique , stomachique , antiseptique.
Elle est employée fréquemment dans
tous les embarras des viscères , avec
relâchement sensible dans les solides ,
dans les cachexies scorbutiques , dans les
menaces d'hydropisie , dans les fleurs
blanches , les pâles couleurs , l'éruption
tardive des règles &c. Mais on ne doit
l'administrer qu'avec prudence & avec les
précautions indiquées , surtout dans le
dernier cas. Lorsqu'il y a une atonie
évidente dans des solides , & que la bile
est pour ainsi dire épuisée , l'absynthe
est très-bien indiquée , elle supplée à
cette humeur & rétablit le ton des parties.

Quant aux autres propriétés que l'E-
cole lui attribue ; elles ne nous paroissent
point fondées.

De Lyon , le 10 Janvier 1780.

Tandis que les Physiciens , les Méde-
cins , les Académies , les vrais Savans ,
tout se réunit pour détruire des préjugés
funestes & qui deshonnorent l'humanité ;
tandis que les Magistrats profitent des
lumières du siècle , des conseils donnés

par les gens de l'Art, prennent de tous côtés des mesures pour secourir les citoyens dont la vie est exposée au danger des contagions; il se trouve des hommes qui n'ayant d'autres raisons que des systèmes pris dans des livres ou les préjugés de l'enfance, d'autre motif que leur cupidité, d'autre arme pour leur défense qu'une opiniâtreté aveugle & barbare, bravent & transgressent les loix les plus sacrées, celles qui sont instituées pour la sûreté publique. On vient d'en avoir un exemple récent dans cette ville.

Un particulier, le sieur Devillas Boiffier, sans avoir égard au jugement de la Sénéchaussée de Lyon, rendu le 9 Mai 1778, qui défend la pratique de l'inoculation dans cette ville, a fait inoculer deux de ses enfans dans sa maison. Les Magistrats instruits de ce fait, ont pris promptement des mesures pour que la contagion de la petite-vérole ne se répandit point dans le voisinage. Les inoculés ont été transférés hors de la ville, & l'Inoculateur ainsi que le pere de ces enfans, ont été condamnés chacun en 300 liv. d'amende par un jugement de la Sénéchaussée, rendu le 23 Décembre 1779. Il est à désirer que cet exemple soit suivi par tous les Magistrats qui respectent les droits de l'humanité & serve de leçon à ceux qui non contents d'exposer la vie de leurs enfans, veulent encore exposer celle des autres.

LIVRES NOUVEAUX.

ME'MOIRE pour servir au traitement de la dysenterie, par M. MARET, Docteur en Médecine, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Dijon &c, imprimé par ordre de M. Dupleix de Bacquencourt, Intendant de Bourgogne. A Dijon, de l'Imprim. de Frantin, Imprim. du Roi, 1779. 1e-8o. de 24 pag.

S'il y a un écrit sur la maladie qui a ravagé les Provinces du Royaume & les ravage encore, qui par l'ordre, la précision, l'exposition des symptômes & surtout par la manière de saisir & de remplir les indications, mérite d'être accueilli, c'est celui que nous annonçons.

L'Auteur distingue la maladie regnante en quatre périodes, qui forment le tableau de sa marche & des phénomènes qu'elle présente, indépendamment de la complication vermineuse, de la terminaison facheuse, & de la convalescence, qui sont traitées à part & forment au-

tant d'articles séparés. Les remèdes sont placés à la fin & indiqués par des chiffres de renvoi. Les symptômes & les indications à remplir qu'ils présentent, marchent ensemble & en deux colonnes. Le traitement que l'Auteur indique, composé principalement de mucilagineux, de vomitifs & d'antiputrides bien dosés & indiqués à propos, nous a paru le plus propre à remplir en général toutes les vues qu'offre la maladie, & nous ne saurions trop inviter ceux qui ont à cœur le soulagement des hommes & les progrès de l'Art, à faire l'acquisition d'un écrit utile & digne à tous égards de toutes sortes d'éloges.

Il n'y a qu'un secours, au sujet duquel nous croyons devoir faire remarquer qu'il faut quelque précaution en l'administrant; c'est celui qui est marqué sous le titre de *mélange*, page 24, composé de miel rosat & d'extrait de saturne, que l'Auteur indique pour toucher les aphthes qui commencent à s'exfolier. On doit faire en sorte que le malade n'avale point de ce mélange, dont une très-petite partie suffiroit pour causer une maladie d'un autre genre, mais aussi grave que la première.

La lecture de cet écrit nous a fait naître le desir de voir une solution satisfaisante des problèmes suivans: *En quoi differe essentiellement la dysenterie simple de celle qu'on appelle putride? ... Les éruptions à la peau ou les aphthes sont-elles un symptôme aussi constant dans cette dernière espèce que l'abbatement des forces (distingué de la faiblesse, suite des évacuations)? ... Ou bien, l'humeur éruptive, qui dans une autre circonstance se seroit portée à la peau, ne seroit-elle, dans la constitution dysentérique, que se porter sur le tuyau intestinal & produire la dysenterie putride, comme l'humeur de la transpiration repercutée peut y produire la dysenterie simple? ... N'est-ce pas la dysenterie putride ou éruptive qui est la seule contagieuse? ... Dans une constitution dysentérique n'y a-t-il qu'une humeur éruptive qui puisse produire une dysenterie d'un mauvais caractère & d'un autre genre? ... Une humeur de goutte, par exemple, une humeur dartreuse, érysipélateuse, ne peuvent-elles pas se porter sur les intestins, prendre la forme de dysenterie d'un caractère particulier & donner lieu à la distinction de plusieurs espèces de dysenterie, dans la même constitution?*

Ces questions pourroient servir de texte à un traité sur cette matière, mais il ne

pourroit être développé d'une manière satisfaisante que par une personne qui auroit beaucoup vu de maladies semblables.

MANIERE de connoître & de traiter les principales maladies aiguës qui attaquent le peuple &c. ouvrage annoncé dans la feuille précédente.

Le desir de faire connoître la vraie peste & la différence qu'il y a entre cette maladie & celles qu'on a appelées improprement pestilentiennes, a été, à ce qu'il paroît, le principal motif qui a déterminé M. Richard à publier cet écrit. Pour établir cette différence, il falloit traiter en particulier des maladies aiguës, surtout de celles qui peuvent avoir quelque rapport avec la première; c'est ce que l'Auteur a fait dans des chapitres particuliers, au nombre de 25; & quoique le traitement des maladies chroniques n'entrât point dans son plan, il a parlé néanmoins de quelques-unes, de la jaunisse, de l'hydropisie, comme étant souvent des suites des premières. Ainsi, il est question dans cet ouvrage de la peste, de la fièvre maligne, de la fièvre putride, de la fièvre ardente, de la petite-vérole, de la rougeole, &c. &c.

L'Auteur commence par la peste & prend pour exemple celle dont les Historiens Evagre, Agathias, Procope &c, nous ont laissé des descriptions; qui se déclara, non dans le 5e. siècle, comme le dit l'Auteur, mais dans le 6e., c'est-à-dire l'an 541, d'abord à Peluse d'où elle se répandit dans tout l'Orient, surtout à Constantinople, où il y eut une mortalité affreuse & où l'Empereur Justinien en fut attaqué. La description des symptômes de cette maladie, qui est la peste à bubons, copiée surtout d'après les écrits de Diemerbroeck, nous a paru assez exacte & fidelle, quoique incomplète & trop abrégée.

L'Auteur ne parle qu'en passant de celle dont Thucydide a fait mention. Il dit « que les sueurs & les pustules vésiculaires furent un caractère particulier de la peste de Londres ». On ne fait trop de quelle maladie M. Richard a voulu parler, en indiquant ici la peste de Londres. Hodges, Sydenham &c, ont décrit une peste qui regna à Londres, dans le 17e. siècle. Il paroît que ce n'est pas celle que l'Auteur a eu en vue, & que c'est plutôt cette maladie qui se ma-

nifestoit par des sueurs abondantes & qu'on désigna dans le tems, c.à.d. à la fin du 15e. siècle où elle parut en Angleterre, sous le nom de *sudor anglicus*, ou de *suette Angloise*. Mais l'exactitude des dates, des caractères des maladies étoit nécessaire, & c'est ce qu'on ne trouve point dans cet écrit.

M. Richard ne nous a pas paru plus heureux dans le tableau qu'il fait de la fièvre maligne. Il auroit dû marquer, selon nous, les différences qu'il y a entre les f. malignes qu'il appelle exanthématiques, c.à.d. les fièvres miliaires & pourpreuses & les fièvres malignes dans lesquelles il n'y a point d'éruption, telles que la fièvre lente nerveuse d'Huxham, la fièvre maligne proprement dite, suivie ordinairement de gangrène, & la f. m. analogue à celle-ci qui se manifeste constamment par des points douloureux, qui est souvent épidémique & qui exige un traitement différent de celui des autres. Toutes ces espèces se trouvent confondues sous le même nom. Cet écrit n'est en général qu'une répétition de ce qui est dans les autres livres. Par conséquent, il n'y a aucune vue nouvelle, rien qui soit digne de la curiosité d'un Médecin instruit ou d'un lecteur éclairé. Du reste, nous croyons qu'il pourroit être utile dans les campagnes, toutefois avec les corrections suivantes.

Nous avons sous les yeux, deux exemplaires nets de cet ouvrage. Dans l'un qui est sans avertissement, sans errata, sans marque de carton, on trouve à la dernière page de la table des formules:

Prenez 10 gros de gomme gutte, 3 pepins de coloquinte, une amande amère; on formera du tout 2 bols avec le syrop d'absynthe pour une dose, qu'on répètera selon le besoin, de 8 en 8 jours, jusqu'à ce que le ver soit expulsé.

Dans l'autre, au lieu de dix gros on trouve dix grains. Nous avons cru devoir faire observer cette différence, qui n'est sans doute qu'une faute typographique. Mais suivant la remarque de Rabelais, la différence d'une lettre dans une recette, peut quelquefois causer la mort. On voit évidemment que c'est la dernière dose qu'il faut suivre, en cas qu'on soit tenté de faire usage d'un pareil remède contre le ver solitaire.

L'édition vicieuse contient encore une faute sans errata, qui n'exposera pas sans doute aux mêmes conséquences. Il y est

dit, p. 327, lig. 3, on fera boire en grande quantité de la tisane, n°. 13. La tisane marquée sous le n°. 13 est de l'onguent de styrax mêlé aux fleurs de soufre. Dans un autre exemplaire cette faute ne se trouve pas. Mais comment distinguer le bon du mauvais, si tous les deux sont déjà livrés au public. Il falloit donc un avertissement quelconque. Indépendamment de ces négligences, il y en a quelques autres qui méritent à la vérité moins d'attention, comme d'avoir désigné la canelle blanche sous la dénomination de *cortex magellanica*; d'avoir forcé un peu les doses de certains remèdes, comme celles de la thérébentine, des fleurs de sureau que l'Auteur prescrit par poignée, de l'eau de melisse composée, du syrop de Betoine, &c.

Découvertes en Chymie.

M. d'Arcet n'eut pas plutôt publié ses expériences sur la volatilisation du diamant, déjà observée par le Grand Duc de Toscane, que les Chymistes à l'envi les uns des autres, jetterent indistinctement les pierres précieuses au feu le plus violent qu'ils purent produire. Il a résulté de tous ces essais, qu'on suit encore, deux vérités qui étoient déjà connues; savoir que le diamant se dissipe en brûlant à un degré de feu qui n'est pas suffisant pour fondre l'or, & que la plupart des autres pierres précieuses se décolorent, deviennent opaques, se ramolissent comme les rubis, ou prennent l'apparence du mache fer, comme les grenats.

Tandis qu'on s'occupoit ainsi à détruire les plus belles productions de la nature, un Chymiste s'occupoit, dans le silence, des moyens de réunir par la fonte, les fragmens des pierres précieuses, & le succès le plus complet a couronné son entreprise. Il est parvenu à fondre l'émeraude & le rubis, qu'on regardoit comme des pierres éminemment réfractaires, surtout la première. Cet habile Chymiste (M. Croharé) donne, par cette superbe découverte, la solution d'un problème, qui a longtems partagé les sçavans & justifie le rapport des Historiens sur ces belles émeraudes d'Egypte, dont on nioit l'existence ou plutôt dont le secret de les faire, connu des anciens Egyptiens, étoit entièrement perdu pour la postérité.

Dès le mois d'octobre dernier, M. Croharé avoit prélué cette importante dé-

couverte, par une autre bien intéressante encore pour les Chymistes. Stahl avoit dit que l'acide du nitre enlevait aux substances métalliques leur phlogistique & les convertissoit en chaux. M. Croharé a prouvé, dans son procédé ingénieux & nouveau (1) de faire de l'éthiops martial par l'intermède de l'acide nitreux versé sur la limaille de fer, que cet acide, au lieu de convertir le fer en chaux, se détruitoit lui-même, au point de disparaître entièrement, & laissoit le fer dans un état de division & de pureté semblable à celles qu'a l'éthiops martial préparé à la manière de l'émerai, c'est-à-dire, noir, attirable par l'aimant, &c. Il résulte encore de la même expérience que l'acide nitreux se change en air plus pur que celui de l'atmosphère.

En publiant de nouveau, dans le Journ. de Méd. d'Octobre, ce procédé, déjà indiqué dans le premier volume des mémoires de la Société Royale, M. Croharé annonçoit des recherches sur l'acide phosphorique qu'on retire des os, &c. Parmi les différentes propriétés de ce corps, déjà connu de Beccher, (2) ce Chymiste lui a découvert celle de rendre faibles l'émeraude & le rubis, sans altérer sensiblement leur beauté. Quant à leur dureté, elle se conserve telle que ces pierres font feu avec le briquet. Ces émeraudes fondues, que nous avons vues, nous ont paru très-belle, & nous croions que cette découverte, une des plus belles & des plus brillantes du siècle, est faite pour honorer infiniment & immortaliser son Auteur.

(1) Ce procédé consiste à mettre de la limaille de fer bien net dans une terrine de grès; à l'humecter avec de l'eau distillée, de manière qu'elle en soit couverte de quelques lignes; à placer la terrine sur un fourneau déjà allumé, & à y verser lorsque le mélange est chaud au point de ne pouvoir y tenir la main, de l'eau forte du commerce étendue dans une pareille quantité d'eau distillée. A mesure que le mélange s'échauffe, on l'agit incessamment avec une spatule de fer, on ajoute peu à peu de l'eau forte affoiblie & de l'eau chaude pure lorsqu'il se dessèche, enfin pour en séparer l'éthiops, on délaie la matière, dans une suffisante quantité d'eau.

(2) Voy. *Physica subterranea*, pag. 67, où Beccher lit: *Hi mo vitrum est, in vitrum redigi potest sicut & omnia animalia, d'aphanum, omnium vitrorum nobilissimum, fusile & sui generis colore tinctum, prioribus vitris mineralibus & vegetabilibus per omnia homogeneum &c.*

De l'Imp. de la Veuve B A L L A R D & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 13 Février.

S. LXXXXV.

LE POIVRE.

*Q*UOD piper est nigrum, non est dissolvere pigrum.

*Phlegmata purgabit concoctricemque juvabit.
Leucopiper stomacho prodest, tussique, dolorique
Utile, præveniet motum febrisque rigorem.*

Au poivre noir soit entier soit en poudre

Donnez les siéges à dissoudre,

Il aide à la digestion.

Pour l'estomac le poivre blanc est bon,

Il adoucit une toux violente,

Apaise les douleurs & l'une fièvre ardente

Détourne le cruel frisson.

Nous avons peu de chose à ajouter à ce que dit ici l'Ecole de Salerne. Le poivre blanc ou noir est un fruit d'une saveur acre & brûlante qui réveille l'appétit & convient en général à ceux qui ayant l'estomac paresseux, ont besoin d'un stimulant qui en relève le ton. C'est même un stimulant qui n'est pas de nature nuisible ou trop incendiaire; & en général c'est le propre des substances végétales piquantes de produire presque tout leur effet sur les premiers organes qu'ils touchent, sans laisser une impression trop vive sur les autres. Il n'est pas même rare d'entendre dire que le poivre bien loin de chauffer rafraîchit. L'expérience prouve néanmoins le contraire, & la raison le confirme. L'analyse chimique y découvre une huile essentielle & une substance gomme-résineuse très-échauffantes. Il est de fait qu'il altere, parce que pris en petits grains & peu broyé dans la bouche, il a besoin en cet état, d'un dissolvant & sa présence sur l'estomac sollicite à boire.

Il se dissout également dans l'eau & les liqueurs vineuses; il est évidemment aphrodisiaque.

En général les personnes qui ont de l'acreté dans le sang, une disposition à l'inflammation, qui sont seches, bilieuses, sujettes aux fièvres ardentes, aux ravages de la bile, doivent éviter avec soin son usage.

TABLEAU historique & raisonné des épidémies catharrales, vulgairement dites la grippe, depuis 1510 jusques & y compris celle de 1780, avec l'indication des traitemens curatifs & des moyens propres à s'en préserver; par M. SAILLANT, Doct. Rég. de la Faculté de Méd. de Paris. A Paris, chez Didot, la veuve Dessaint, Nyón, Méquignon, Libraires, 1780. in-12. de 131 pag

Rien de plus intéressant, dans l'histoire des maladies, que celle des rhumes ou catharres, tant à cause du rapport qu'ils ont, ou paroissent avoir avec les variations de l'air & les autres changemens remarquables dans l'atmosphère, qu'à cause des noms divers & des différentes opinions auxquelles ils ont donné lieu soit sur leur cause, soit sur leur traitement.

M. Saillant a eu en vue dans ce petit traité, d'offrir à ses lecteurs le tableau historique des catharres épidémiques observés; & comme l'antiquité en offre peu d'exemples, il a cru devoir commencer son tableau à l'époque de 1510 & le continuer, en suivant l'ordre chronologique jusqu'à 1780. Ce tableau se trouve composé de 18 époques remarquables.

L'Auteur, après avoir fait sentir la nécessité de l'observation dépouillée de tout système & le besoin d'un rapprochement de faits analogues pour en avoir des résultats instructifs, expose d'une manière succincte, l'histoire des catharres décrits par les Médecins, ainsi que leur sentiment sur les causes qui les ont produits, leur théorie & leur traitement. Ce détail historique, qui n'est qu'un extrait de quelques Auteurs, nous a paru fait avec soin, mais très-incomplet. L'Auteur rapproche ensuite les observations exposées, en tire des conséquences, en offre le résultat, & donne un traitement général & particulier applicable à tous les cas & à la circonstance présente.

Cette seconde partie de l'ouvrage, quoique le fruit d'une doctrine saine, nous a paru renfermer le défaut que l'Auteur paroît vouloir éviter d'abord, celui de théoriser, de conjecturer, de donner des explications des effets par certaines causes. Nous avons cru reconnaître encore une teinte de l'ancienne théorie sur le degré de chaleur des parties, comme celle des cerveaux froids & humides, secs &c, un peu trop de crédulité sur l'effet ou l'influence des météores, des phénomènes ignés, &c. Nous avons trouvé dans cet écrit des erreurs détruites depuis longtemps & qu'on y renouvelle; la même confusion qui regne dans certains Auteurs au sujet de quelques épidémies catharrales, comme de celles de 1729, 1734 & 1742, qui offrent clairement une complication de catharre & de pétéchies, ou de miliaire, dont quelques Médec. ont fait sentir la différence en les désignant sous le titre de *febris catharralis petechians* &c, que M. Saillant comprend indistinctement sous le nom de *catharres malins* & dont il semble attribuer la malignité aux brouillards &c, &c; d'où il résulte un nouvel ordre d'idées plus confus, plus difficile à démêler que celui qui existoit déjà. Du reste, le traitement indiqué nous a paru en général établi sur les principes les plus reçus.

Puisque M. Saillant avoit envie de nous donner le tableau historique des catharres épidémiques, il auroit dû du moins nous retracer ceux qui ont été les plus remarquables & qu'on trouve décrits par les plus grands Médecins. Nous avons encore été étonnés que l'Auteur n'ait pas rappelé à ce sujet ceux qui ont été observés à Paris dans le 15e. & 17e. siècles,

c. à. d. en 1403, en 1411, en 1427 & en 1679 & qui offrent tous des particularités remarquables.

Le premier survenu en avril suspendit les fonctions des Avocats au Palais; le second qui étoit une maladie de 3 semaines, eut pour crise une hémorrhagie du nez, de la bouche ou du fondement & personne n'en mourut; le 3e. qui dura depuis la S. Remy jusqu'à la Toussaint & qui n'épargna personne, débutoit par une douleur aux reins, duroit 8 ou 10 jours & finissoit par la formation d'une croute galeuse au nez & à la lèvre supérieure, on l'appella *ladendo*; le 4e. décrit dans toutes ses circonstances*, offre un fait qui n'est pas indifférent pour les gens de l'Art, c'est qu'une décoction d'orge dans laquelle on faisoit infuser des fleurs de coquelicot & édulcorée avec du sucre, fut mise généralement en usage & avec le succès le plus marqué.

M. Saillant auroit dû parler encore, ce nous semble, de l'épidémie catharrale observée en France & en Allemagne en 1675 & décrite par Etmuller, de celles qui ont été observées en Europe, surtout aux époques de 1591, 1593, 1673, 1675, 1712, 1747, 1750 & 1757 &c, & décrites par Sennert, Cagnatus, Etmuller, la Berthonie, & surtout par Geller, dans sa belle dissertation, *de russi epidemica infantum convulsiva* &c, maladie qui régna sur les enfans en 1747 en Angleterre, en Allemagne &c, & en 1757, dans le Duché de Meklenbourg.

Mais ce qui nous a le plus surpris, c'est que M. Saillant ait passé sous silence l'épidémie de ce genre peut-être la plus remarquable qu'il y ait eu & par les circonstances qui l'accompagnerent & par la manière dont elle a été décrite en Italie par Lancisi, sous le titre d'*historia romanæ epidemiciæ*, & en Allemagne, par le célèbre Hoffmann, à l'époque du fameux hyver de 1709.

Toutes ces descriptions oubliées par l'Auteur, lui auroient fourni des faits précieux & des détails intéressans.

L'ouvrage se ressent un peu de la précipitation avec laquelle il a été fait. On trouve tantôt *Schenkin*, tantôt *Schenkus*, & pag. 47, la *Wratistlavie* (1) au lieu de Breslau.

* Voy. Nouvelles découvertes sur toutes les parties de la Médecine, Décembre 1679.

(1) Des Auteurs, d'ailleurs très-estimables, se sont souvent trompés dans la traduction des noms

ANNONCES DE PRIX.

L'Académie de Lyon avoit proposé d'abord la question de savoir, si l'électricité de l'atmosphère avoit quelque influence sur le corps humain, & quels étoient les effets de cette influence ? Pour suivre son objet, l'approfondir & le rendre vraiment utile, après la solution de ce problème en 1776, elle demanda pour le prix de 1779, quelles sont les maladies qui procèdent de la plus ou moins grande quantité de fluide électrique du corps humain, & quels sont les moyens de remédier aux unes & aux autres ?

Sept mémoires ont été reçus au concours. Tous les suffrages se sont réunis pour partager le prix entre un mémoire françois & un mémoire latin, l'un & l'autre recommandables par de profondes recherches, une théorie lumineuse & plusieurs vues nouvelles.

L'Auteur du mémoire françois est M. l'Abbé Bertholon, de S. Lazare, de plusieurs Académies, à Beziers. L'Auteur du mémoire latin est M. F. J. Gardini, Docteur en Méd. de l'Université de Turin, à S. Damien, près d'Asti, en Piémont.

L'Académie a fait inviter les Auteurs à publier leurs ouvrages. Elle a arrêté en même tems qu'il seroit fait mention avec éloge d'un 3^e. mémoire, dont le billet n'a pas été ouvert & dont la devise est un passage de M. Hecquet, *Exemplaris aut speculi loco medicus habebit naturam &c.*

Cet Auteur, qu'il nous est permis de faire connoître, est M. Retz, Doct. en Médecine à Arras, qui est glorieux d'avoir concouru avec des savans aussi distingués & d'avoir obtenu le second rang après eux.

Le comité d'économie de la Société des Arts de Genève propose un prix de 24 louis pour le meilleur mémoire contenant,

1^o. Le Catalogue de toutes les plantes qui

latins des villes d'Allemagne; M. Cantwel, Méd. de la Faculté de Paris, induit en erreur par les Dictionnaires, traduisit *vindebona* par *vindebone*. Cette faute fut répétée quelques années après par M. P. M. G. prit la ville de Völsenbuttel pour une personne, & M. S. prend aujourd'hui la ville de Breslau pour une province. Ces négligences qui ne méritent pas, à la vérité, d'être relevées, prouvent néanmoins la nécessité d'un bon dictionnaire géographique de l'Allemagne, latin, françois & allemand.

croissent aux environs de Genève, dont l'expérience a constaté quelques propriétés utiles ou dangereuses, relatives à l'agriculture, aux Arts & à la Médecine, tant des hommes que des animaux; 2^o. une nomenclature exacte composée qui comprenne tous les noms de ces plantes, soit en françois, soit en patois du paysan, soit enfin dans les livres des meilleurs Botanistes avec le numero sous lequel elles sont désignées dans l'excellent ouvrage de M. de Haller, intitulé, *historia stirpium indigenarum helvetiae inchoata*. Bernæ 1768; 3^o. une description abrégée desdites plantes servant à les faire reconnaître facilement à leur aspect dans tous les tems & dans toutes les saisons; 4^o. quelques détails très-abrégés sur leurs principales propriétés.

Le même comité demande pour la seconde question,

Quel est le préservatif le plus propre à garantir de la colique ventreuse les bestiaux qui paîtront des treffles & sainfoins à la rosée ou après la pluie. Les moyens curatifs sont connus; on ne demande que des préservatifs.

Les mémoires & réponses à ces questions ne seront reçus que jusqu'au premier Novembre de cette année, & seront adressés francs de port, à M. Calandrini, Conseiller d'Etat & Président du Comité d'Economie. Les prix seront adjugés le premier Jeudi d'Août 1781.

L'Académie Royale de Chirurgie propose, pour sujet du prix de l'année 1781, consistant en une médaille d'or, de la valeur de 500 liv.

D'exposer les effets du Sommeil & de la Veille, & les indications suivant lesquelles on doit en prescrire l'usage dans la cure des maladies Chirurgicales.

Les mémoires écrits en françois ou en latin, seront adressés francs de port, à M. Louis, Secrétaire perpétuel de l'Acad.

Observation sur le claveau ou picotte des moutons, par M. THOREL, Médecin Vétérinaire au Département de Lodeve.

La maladie qui regnoit il y a un an dans le diocèse de Lodeve, & qui fit périr près de trois mille moutons, est connue sous le nom de claveau. Elle est la plus dangereuse après la peste; elle est épizootique & d'un genre inflammatoire. Elle se manifestoit par des boutons enflammés qui s'élevoient sur les parties dénudées de laine, telles que le ventre, l'ex-

térieur des cuisses & des épaules, le nez & le dessous de la queue.

Les uns avoient des boutons de plusieurs formes & de plusieurs couleurs, tantôt ronds, tantôt oblongs; ils commençoient par être rouges & durs, ils blanchissoient, devenoient mols, suppu- roient, se desséchoient & formoient une croûte noire qui tomboit par écailles. Les yeux, la situation de la tête & des oreil- les annonçoient peu de tristesse; l'ani- mal mangeoit & ruminoit.

Les autres perdoient l'appétit & ne ruminoient plus; les yeux étoient enflés, larmoyans, obscurs, les boutons se tou- choient, ils étoient violets, & au lieu de s'élever & de blanchir, ils s'applatis- soient & devenoient mols. Il survenoit une difficulté de respirer avec battement de flancs, le quatrième jour; l'halène & la matière contenue dans les boutons étoient d'une puanteur insupportable; une matière épaisse, tenace, couloit en abondance des naseaux; l'intérieur de la bouche & de la langue étoit garni de pustules, les yeux se fermoient, l'animal mourroit ordinairement le cinquième jour de l'éruption & quelquefois le sixième. Si la tête étoit attaquée, la maladie étoit plus dangereuse, mais elle ne l'étoit pas pour ceux qui mangeoient. Des dépôts se formoient sur les yeux de plusieurs; ils faisoient perdre la vue, mais sauvoient la vie à l'animal. L'éruption étoit ordi- nairement complète le quatrième ou le cinquième jour. La maladie se terminoit tantôt au bout de quinze jours, tantôt au bout d'un mois & même de six se- maines.

Dans les moutons dont la fièvre étoit vive & qui étoient menacés d'une forte inflammation, je faisois pratiquer une sai- gnée aux veines des yeux & couper le bout des deux oreilles; je faisois tirer à chaque mouton environ quatre onces de sang; on leur donnoit souvent de l'eau commune nitrée. On se hâtoit d'appli- quer un séton à la partie latérale interne des cuisses. On levoit pour cet effet la peau en la prenant entre deux doigts, ou la perçoit avec un canif, on passoit une meche de coton dans les deux ou- vertures, on en lioit les extrémités pen- dantes, on induisoit la meche dans toute

la longueur, d'onguent suppuratif, on la faisoit glisser entre peau & chair, on la nettoyoit tous les jours du pus qui s'y étoit amassé, & on renouvelloit l'on- guent.

Dans ceux dont les forces me paroif- soient languissantes & dont l'éruption devoit être difficile, je prescrivois la saignée; je leur faisois donner, à titre de diaphorétique, un gros de poudre de vi- pere jetée dans un verre de bon vin. Lorsque les boutons reparoissoient, j'en- tretenois la suppuration en donnant tous les jours un verre de bon vin. Me paroif- soient-ils violets & de couleur pourpre, je faisois jeter deux drachmes de quin- quina pareillement dans un verre de vin; j'avois même le soin d'y joindre quelques gouttes d'eau-de-vie camphrée dans la vue de prévenir la gangrène. Je faisois fomentier les yeux des moutons qui avoient reçu des atteintes avec une décoction d'ortie & d'écorce de grenade; je fai- sois nettoyer la langue de ceux en qui j'ap- percevois des pustules avec la même dé- coction; j'entretenois l'écoulement des naseaux en les lavant avec de l'eau char- gée de sel marin. Les moutons qui pou- voient manger avoient de tems en tems pour leur nourriture une petite quantité de son humecté avec de l'eau salée.

Ce traitement a eu les plus grands succès, puisque dans ce diocèse on ne regarde plus la picotte comme au-dessus des ressources & du pouvoir de l'Art; cette erreur tient encore parmi les pay- sans des autres diocèses du Bas - Lan- guedoc & cause les plus grands maux.

La ressemblance de la picotte des mou- tons avec la petite-vérole des hommes m'a frappé, surtout quand je l'ai exami- née dans ses effets. J'ai vu dans les paroif- ses de Salaise, d'Octon, du Puech &c. un grand nombre de moutons guéris à l'aide du traitement ci-dessus, dont la peau de la tête surtout près des levres, restoit marquée comme le visage d'un homme qui sort d'avoir la petite-vérole. J'en ai vu beaucoup qui avoient perdu un œil : ceux-ci étoient aveugles, ceux-là n'en avoient qu'un grain de la grosseur d'un petit écu; quarante moutons d'un seul troupeau en eurent à un pied, l'ongle tomba & ils furent estropiés.

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine, ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur Mequignon, Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.

De l'Imp. de la Veuve B A L L A R D & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 20 Février.

S. LXXXVI.

LE GINGEMBRE.

*Zingiber ante datum morbum fugat ; inveteratum
Postque datum mollit , veneris fastidia tollit ;*

Avant l'accès prenez de gingembre une dose,
Prenez le même après ; s'il est réitéré ;
Il chasse , il déracine un mal invétéré
Et guérit le dégoût que la fièvre vous cause,

Hermann & d'autres Auteurs ont attribué les vertus du gingembre à un principe alkalin , mais Cartheuser a détruit cette erreur , en démontrant que la qualité acre & irritante de cette racine est due à une huile essentielle , à un principe volatil spiritueux & camphré , & à une partie résino - gommeuse. C'est encore une de ces plantes douées d'une saveur piquante , qui a beaucoup d'analogie avec le poivre , la zedoaire &c , qui croît dans les pays chauds & dont on doit redouter l'usage dans les climats où la chaleur du corps étant plus concentrée , les fibres plus tendues & plus durcies , les maladies inflammatoires y sont plus fréquentes. Elle ne convient , en général , que dans le cas de foiblesse & de relâchement extrême des solides ; encore faut-il être très-circonspect sur son usage interne ; car elle est brûlante & inflammatoire. On ne l'emploie en général que rarement en Europe. Les Indiens lui attribuent beaucoup de vertus , surtout lorsqu'il est besoin de relever le ton de l'estomac , & après des maladies de langueur , comme dans les épuisemens à *nimio æstu venereo*.

De Paris.

La Société Roy. de Médecine a tenu sa séance publique , le Mardi 15 de ce mois. M. Vicq - d'Azyr , Secrétaire perpétuel , en a fait l'ouverture par la proclamation des prix qui devoient être décernés cette année & par l'annonce de ceux que la Société se propose de distribuer en 1781.

La Société avoit proposé dans sa séance publique du 23 Février 1779 , pour sujet d'un prix de la valeur de 300 liv.

De déterminer par un nombre suffisant d'observations & d'expériences exactes , si les maladies contagieuses , principalement la petite-vérole , peuvent se transmettre par l'intermède de l'air.

Ce prix , dont M. Rast , Médecin à Lyon & associé regnicole de la Société , a bien voulu faire les frais , a été adjugé dans la séance publique du 15 Février à Mons. Menuret , Médecin à Montelimart & associé regnicole de la Société , auteur du mémoire qui a été envoyé avec l'épigramme suivante : *Ne quid falsæ audeas , ne quid veri non audeas.*

Parmi les mémoires qui ont concouru , plusieurs contiennent d'excellentes observations. Il y en a deux surtout , que la Société croit devoir citer avec éloge. L'un porte pour épigramme : *Experientia quandoque fallax , judicium difficile* ; l'autre , *Felix qui potuit rerum cognoscere causas* ; mais les Auteurs s'étant trop écartés de la question , aucun n'a paru mériter l'accès.

Un Militaire distingué désirant exciter

l'émulation des Médecins & des Chirurgiens sur tout ce qui a rapport à la conservation des soldats, est dans l'intention de proposer, sous la forme de programmes, une suite de questions relatives à cet objet important, de sorte que de la collection des mémoires qui auront été couronnés, il puisse résulter un ouvrage utile à la santé des gens de guerre. La Société s'est prêtée avec empressement à des vues aussi bienfaisantes; en conséquence, elle propose pour premier programme dans ce genre :

*D'indiquer quelles sont les maladies qui re-
gnent le plus communément parmi les troupes
pendant la saison de l'automne? quels sont les
moyens de les prévenir, & quelle est la mé-
thode la plus simple, la plus facile & la moins
dispendieuse de les traiter?*

Les Auteurs qui concourront détermineront surtout les cas dans lesquels les secours suivis qui ne peuvent se trouver que dans les Hôpitaux, sont nécessaires aux soldats, & ceux dans lesquels un régime convenable ou des remèdes simples & faciles à administrer peuvent dispenser le soldat de se déplacer.

La Société invite MM. les Chirurgiens-Majors des Régimens à lui communiquer leurs observations à ce sujet; elle fera une mention honorable de leurs travaux dans ses séances publiques & dans ses volumes.

Ce prix, de la valeur de 300 liv. sera distribué dans la séance publique, qui aura lieu le premier Mardi après la fête de S. Louis, en 1781. Les mémoires seront envoyés avant le premier Juin de la même année, francs de port, à M. Vicq-d'Azyr, Secrétaire perpétuel, rue du Sépulcre, avec un billet cacheté, contenant le nom de l'Auteur & la même épigraphe que le mémoire.

La Société desire toujours qu'on lui adresse, par la voie ordinaire de la Correspondance, des mémoires pour concourir aux prix d'encouragement. 1°. Sur la description topographique & médicale des différens cantons de la France. 2°. Sur l'analyse des eaux minérales. 3°. Sur les maladies auxquelles les bestiaux sont exposés dans chaque pays.

Le public a entendu ensuite la lecture d'un précis historique de l'épidémie qui a régné à Dinan parmi les prisonniers Anglois, par M. Jean-Roy; celle du mémoire de M. Hallé, sur les différens phénomènes que l'urine présente étant considérée dans toutes les variations de

l'état naturel; l'éloge de M. Barbeau-du-Bourg, par M. Vicq-d'Azyr, qui a été fort applaudi; un mémoire de M. Coquereau sur la toux épidémique qui a régné à Paris à la fin de 1779 & au commencement de cette année. M. de Lafsonne le fils, a lu un mémoire sur le sel essentiel qu'on retire des tamarins. M. Caille en a lu un autre sur la dysenterie qui a régné dans plusieurs Provinces du Royaume; & M. Thouret a lu un mémoire sur le degré de compressibilité dont la tête d'un enfant est susceptible en venant au monde, ainsi que sur les avantages ou les inconvénients qui résultent de l'usage du forceps dans les accouchemens.

Mémoire à consulter.

Je suis âgé de 55 ans, il y en a 32 que j'exerce le saint ministère, & fais les fonctions de Vicaire ou de Curé. J'ai pendant tout ce tems beaucoup travaillé de mémoire & au confessional, surtout pendant les 20 premières années. A l'âge de 38 ans, j'eus une fièvre putride maligne des plus graves, suivie d'une rechute qui faillit me mettre au tombeau. Je pris beaucoup de remèdes, ma convalescence fut longue, & mes digestions étoient fort laborieuses. On me mit en différens tems, à l'usage du petit-lait & des bouillons rafraichissans. Ces remèdes n'ayant pas parfaitement réussi, on me conseilla d'aller aux eaux minérales de cette Province, (la Guienne) c'est-à-dire du Castéra, de Borbouton & de Bagnères. Ces eaux n'ont pas aggravé mon mal, mais elles n'ont pas opéré aussi un grand bien. Mon estomac est toujours très-lent à faire les fonctions, & au point qu'il arrive souvent qu'à dix heures du soir, à minuit & même le lendemain matin je n'ai pas fait la digestion de mon dîner de la veille.

A raison de la foiblesse de mon estomac, je ne soupe pas depuis fort longtemps. Si je prenois seulement une once de pain ou de viande, le soir je serois assuré d'avoir une indigestion, aussi je me contente le soir de boire deux verres d'eau mêlées de quelques gouttes de vin.

Si je bois le vin pur le soir, il me cause une indigestion; si au contraire je bois l'eau sans mélange de vin elle m'affaiblit l'estomac. Le café pur & les liqueurs fortes me causent des indigestions.

Les légumes farineux m'occasionnent des vents qui me défont. Je ne digère guère ni le laitage, ni les fruits verts, ni même les herbes potagères. Quand je n'ai pas d'indigestion, ce qui arrive rarement, je me porte au mieux. Mes indigestions ne m'occasionnent pas ordinairement des évacuations ni par haut ni par bas, mais un dérangement sensible pendant deux ou trois jours. Depuis ma convalescence de ma fièvre putride, je n'ai pas eu un seul accès de fièvre violent. Les digestions laborieuses sont ma principale incommodité. Pourriez-vous m'indiquer un remède favorable pour me tirer de cet état.

Signé, LUSSIGNET, Archiprêtre - Curé de S. Martial en Benauges près S. Maurice en Guienne.

R. En attendant d'autres réponses, nous croyons que l'état exposé est un de ceux auxquels on remédie avec le plus de facilité, lorsque le malade veut se soumettre à un régime convenable & faire usage de certains secours. Il y a lieu de penser que la faiblesse d'estomac dont M. L. se plaint, est une suite de la fièvre qu'il a eue, c. à d. un reste d'humeur qui n'a pas été évacuée dans le tems. Pour procéder avec méthode & succès, il seroit convenable que M. L. se préparât pendant quelques jours par une boisson délayante & qu'il se purgeât après avec une médecine ordinaire dans laquelle on feroit entrer la rhubarbe & le quinquina. Après ce préliminaire, M. L. se mettra à l'usage journalier pendant quelque tems ou de l'extrait de quinquina, ou de la rhubarbe, ou des eaux minérales ferrugineuses, ou du baume de Tréfencheld, en observant un régime exact, un peu d'exercice, mangeant peu & souvent, évitant ce qui est venteux, indigeste, viandes noires, boissons spiritueuses &c., & surtout attendant que la nature demande, c'est-à-dire qu'elle se fasse entendre par l'appétit, qui est l'affaiblissement à tous les mets, le plus exquis & le plus parfait qu'on connoisse.

Réponse au mémoire à consulter du
No. 4, par M. LACROIX,
D. M. M.

A la Ferté-Bernard, ce 6 Février 1780.

On se rappelle qu'il est question dans ce mémoire, d'accidens singuliers & douloureux qu'a éprouvé une femme par l'effet d'une élévation ou tumeur mobile

& roulante dans le bas-ventre. M. de Lacroix dit :

« On ne peut douter que les symptômes mentionnés n'annoncent plutôt le siège du mal dans l'intestin colon que dans les autres. Car le vomissement, les anxiétés & les faiblesses qui fatiguent l'estomac, sont consécutifs. Il est donc clair que l'irritation & la douleur se font sentir à ce dernier viscère par la direction inverse du canal intestinal, & augmentent par l'endurcissement des matières fécales arrêtées par les celules épaissies & calleuses de l'arc du colon. Cette maladie doit s'appeler passion iliaque chronique & périodique. Quelque rare qu'elle soit, on l'observe cependant dans le courant de sa pratique, & on peut consulter là-dessus le *sepulchretum* de Bonnet, & la Nosologie de Sauvages. Quoiqu'on n'ait pas fait mention de la sortie de matières purulentes avant ou après les m. fécales, on a lieu de le penser ; car il paroît qu'il y a eu antérieurement aux accidens actuels une inflammation qui se sera terminée par induration. Les excréments arrivés dans cette partie de l'arc du colon s'y arrêtent par le rétrécissement du diamètre du canal, & les callosités de ses celules, & forment cette tumeur qu'on sent à l'extérieur ».

« Il y a quatre indications à remplir dans ce cas-ci : 1°. il faut dans l'instant de l'invasion, suivant Sydenham, prescrire un lavement émollient & anodyn, & faire avaler aussitôt une dose de pilules cochées majeures. Si on observoit que la douleur & l'irritation fussent excessives, & suivies de vomissement, il faudroit faire précéder un narcotique mêlé à l'anti-émétique de Rivière. 2°. On répètera ces mêmes lavemens, & on les rendra peu-à-peu purgatifs, en ajoutant une petite dose de vin trouble émétique. 3°. On fera en sorte d'éloigner les accès soit avec les premiers lavemens donnés de 2 jours en 2 jours, & par une boisson composée de petit-lait, de jus de cresson & de crème de tartre. 4°. Pour prévenir les rechutes qui peuvent être nuisibles à la vie de la malade, (on doit se persuader que ces accidens termineront ses jours,) on se servira de lavemens détersifs composés de plantes vulnérables, de miel rosat, & de térébentine, ou de tout autre baume dissous dans un véhicule convenable, & enfin des eaux thermales. On lui fera observer un régime plus végétal qu'animal.

LIVRES NOUVEAUX.

MÉTÉOROLOGIE appliquée à la Médecine & à l'Agriculture, ouvrage qui a remporté le prix au jugement de l'Académie Imp. & Roy. &c., de Bruxelles en 1778, par M. RETZ, Doct. en Médecine, à Arras. On y a joint le traité du nouvel hygromètre comparable du même Auteur, avec fig. A Paris, chez Méquignon l'ainé, Lib. rue des Cordeliers, 1779. in-8°. d'environ 300 p.

Cet ouvrage est le développement du sujet du prix proposé par cette Académie en 1777, en ces termes :

Décrire la température la plus ordinaire des saisons aux pays-bas & en indiquer les influences tant sur l'économie animale que végétale ; marquer les suites fâcheuses que peuvent avoir des changemens notables dans cette température, avec les moyens d'y obvier.

M. Retz a rempli cet objet d'une manière satisfaisante. Nous donnerons une idée de cet ouvrage dans la feuille prochaine.

HISTOIRE médicale des maladies dysentériques qui affligent la Province du Maine en 1779. Moyens convenables pour combattre avec succès le mal principal, & les accidens qui en sont la suite ; par M. VETILLART, Docteur en Médecine, Membre du Collège des Médecins du Mans, Méd. de Monsieur, Frère du Roi, &c. Au Mans, chez Charles Monnoyer, Imprimeur ; & se trouve à Paris, chez Méquignon l'ainé, Lib. rue des Cordeliers. in-12. de 74 pag.

MÉMOIRE sur le Rakitis, ou malaïe de la colonne vertébrale, à laquelle les enfans sont sujets jusqu'à la pleine adolescence, avec un examen de ses causes secondes, ainsi que de tout ce qu'on met ordinairement en usage pour en corriger les effets. En outre, l'exposition d'un nouveau moyen des plus efficaces pour empêcher ses progrès : Ouvrage dont la connoissance est utile aux Médecins, Chirurgiens ; par M. Magny, Ingénieur-Physicien, &c. Auteur du Mémoire qui a remporté le prix d'encouragement, proposé par l'Académie Royale des Sciences, pour l'année 1777. A Paris, chez Méquignon, Lib. 1780. in-8°. de 184 pages, sans l'Avertissement. Prix 3 liv.

Nous rendrons compte de ces deux écrits dans la feuille prochaine.

LETTRÉ de M. MITTIE', Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, à l'Auteur de la Gazette de Santé. A Paris, chez Didot Lib. quai des Augustins.

L'Auteur de cette Lettre cherche à se justifier des reproches qu'on lui a faits dans le N°. 49 de cette Feuille, an. 1779, lorsqu'on a rendu compte de l'ouvrage qui a pour titre, *Observations sommaires sur tous les traitemens des maladies vénériennes*. M. Mittié revient à la charge & prétend être fondé à soutenir que la méthode qu'on peut appeler *végétale* est sûre, préférable à celle qui consiste à employer du mercure, ou tout autre minéral. Mais, malgré tous les efforts que M. M. fait pour persuader au public qu'il opère des miracles avec les plantes qu'on foule tous les jours aux pieds, c. à. d. en employant indistinctement toutes celles qui agissent comme des stimulans, nous avouons franchement que notre conversion n'est pas aisée & que tant que l'Auteur ne donnera pour preuve de ses succès que de semblables raisons, nous croirons être en droit de dire avec Horace, *credat judæus appella*.

NOUVELLES EN MÉDECINE.

La Faculté de Méd. de Paris vient de perdre un de ses Membres des plus respectables & des plus distingués. C'est M. Belletete, ancien Doyen de la Faculté, qui étoit généralement aimé & estimé. Sa mort a fait dans Paris une sensation générale & excite les regrets de tous ceux qui l'avoient connu.

NOTICE DES LIVRES DE MÉD. &c. PUBLIÉS CHEZ L'ÉTRANGER, DEPUIS 1774.

ACTA helvetica &c, vol. VIII. A Basles, 1777. in-4°.

On trouve dans ce volume des actes helvétiques ; plusieurs dissertations sur la nature des crises dans les fiev. aiguës ; des éclaircissémens sur quelques parties de la Botanique, par M. Jacquin ; l'histoire d'un ictère noir par M. d'Apples ; des observations de M. Hubert sur les rameaux de l'aorte, sur l'artere thyroïde &c ; l'histoire très-curieuse d'un lithophage ou mangeur de pierres ; des observations de Stehelin sur un foye dilacéré par un coup, & sur une suffocation subite causée par un morceau de boudin avalé précipitamment & engagé dans la glotte ; la description d'un accouchement laborieux causé par un hydrocephale externe de l'enfant & heureusement terminé par la rupture du sac qui contenoit les eaux ; enfin plusieurs observations botaniques, par les Doct. Mieg & Werner de Lachenal.

De l'Imp. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

N^o. 9.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 27 Février.

S. LXXXXVII.

LA MERIDIENNE.

S I T brevis aut nullus tibi somnus meridianus ;
Febris , pigrities , capitis dolor atque catharrus ;
Hæc tibi proveniunt ex somno meridiano.

Passiez-vous s'il se peut de la méridienne ;
Si non , faites qu'au moins les momens en soient
courts ;
Vous vous en abstiendrez , pour peu qu'il vous
souvienne
Des maux qu'elle produit toujours ,
Les suites de cette habitude
Sont fievres , fluxions , migraine & lassitude.

LETRE de M. SAILLANT, D. M. aux
Redacteurs de la Gazette de Santé.

Les Médecins doivent assurément vous
savoir gré , MM. , de les avoir mis à por-
tée de compléter le tableau que je leur
ai présenté des épidémies catharrales ; je
ne doute pas même qu'ils ne puissent en-
core ajouter aux nouvelles observations
que vous leur indiquez , & ils me feront
un vrai plaisir de m'en faire part. L'his-
toire complète d'une maladie épidémi-
que peut rarement être l'ouvrage d'un
seul homme ; ce qui prouve l'avantage
du concours des lumières pour l'observa-
tion. Cependant je vous priai de remar-
quer que je n'ai point passé sous silence
l'épidémie de 1675 , décrite par Etmul-
ler (1). Celle de Sennert se trouve à la

(1) Notes des Redacteurs. Voy. Etm. édit. de
Lyon, 1690, in-fol. tom. I, pag. 599, où cet
Auteur fait mention de l'épidémie catharrale
observée en 1675 ; M. Saillant la place à l'an-
née 1676 ; cela n'est pas exact. D'ailleurs s'il
eût consulté les registres de la Faculté, il y auroit

page 10 (2). J'en ai rapporté deux d'Hoff-
mann , ce qui suffisoit pour faire connoî-
tre les principes de l'Auteur. Si je n'ai
point parlé des épidémies observées avant
1510, c'est que je ne les ai trouvées dé-
crites que par des Historiens (3). Mon but
n'étoit point d'étaler une vaine érudition,
mais de chercher dans les ouvrages des Médecins Observateurs les plus
célèbres, Riviere, Baillou, Forestus,
Sennert, Wierus, Willis, Etmuller, Sydenham, Baglivi, Hoffmann, Jussieu,
Huxham, Sauvages &c, quelle étoit la
marche de la nature dans cette maladie,
la crise la plus ordinaire, & par consé-
quent la route que nous devions suivre
dans le traitement. Si celui que j'ai indi-
qué est établi sur les principes les plus reçus
& est le fruit d'une doctrine saine, mon ob-
jet a été rempli. On me pardonnera de
m'être servi des expressions des Médecins
que je copiois. Je ne pouvois les chan-
ger sans infidélité, & les Médecins in-
struits sauront aisément les apprécier.
Quant aux conjectures ; elles sont ap-
puyées sur l'observation. J'ai présenté

vû que la même maladie fut observée cette même
année 1675, à Paris, où elle fit périr un grand
nombre d'habitans & pour laquelle M. de la Rey-
nie, Lieutenant de Police, consulta cette Com-
pagnie sur les causes qui l'avoient produite &
sur les moyens de s'en garantir. (Voy. la réponse
de la Faculté).

(2) Sennert parle de plusieurs épidém. de ce
genre, de celle de 1580, de celle de 1591 &c.

(3) Pour faire un tableau complet & avoir des
résultats satisfaisans, nous croyons qu'on doit
consulter même les Historiens. Sans Thucydide
l'historien, on n'auroit qu'une idée très-impar-
faite de la peste d'Athènes.

mes sources : si l'on y puise une théorie plus exacte, j'y soulèverai le premier. Ce que j'ai dit des phénomènes ignés est une suite d'observations. Il est rare que les explosions des Volcans, les tremblemens de terre en imposent aux sens & à l'imagination. La crédulité sur ces objets m'est commune avec les Baglivi, les Sydenham & d'autres grands hommes. Est-il bien décidé que les pétéchies &c, soient une complication de la fièvre catharrale ? Ne peut-on pas croire avec les Auteurs que j'ai rapportés que c'est une dégénérescence de la maladie, que les plus grands Médecins ont remarquée principalement aux dernières époques de ces épidémies ? Les pétéchies mêmes sont-elles alors essentielles, ou seulement symptomatiques ? D'ailleurs, je le répète, pouvois-je falsifier les passages & les expressions ? Outre les fautes d'impression que vous avez relevées à la fin de votre extrait, il s'en présente quelques autres, par ex. pag. 64, trois gros de kermès, lisez, 3 grains.

J'ai l'honneur d'être, &c. SAILLANT.

Observation sur une maladie putride survenue à la suite d'une fièvre anormale, par M. TESSART, Chirurgien du Roi, servant par quartier.

Le nommé N. Pezin, cocher de Madame la Princesse de Tingry, fut attaqué vers le 12 ou 15 de septembre 1779, d'une fièvre d'accès. Il eut plusieurs accès de suite & plusieurs jours de remission sans régularité. Il fut saigné une fois, émétié & ensuite purgé avec des apozèmes fébrifuges & purgatifs. Les accès de fièvre continuèrent dans le courant du mois avec la même irrégularité ; les premiers furent accompagnés de tumeurs presque indolentes sous la peau & sur différentes parties du corps auxquelles on faisoit peu d'attention. Elles ne changeoient pas la couleur de la peau & faisoient peu de progrès. Il y en avoit aux bras, à l'épaule, aux cuisses, & une à chaque jambe, (c'étoient les plus considérables ;) elles étoient placées à la partie moyenne externe, sur le muscle jambier antérieur. Les mêmes accès se firent sentir le mois suivant (en octobre) avec cette différence seulement que quelquefois ils n'étoient marqués que par de légers fril-

Les fébrifuges purgatifs n'ayant pas réussi ; le malade fut mis à l'usage des boissons apéritives ; l'eau de veau avec les plantes nitreuses ne fit rien changer à cet état. On commença vers le 15 de ce mois, à s'occuper plus sérieusement des tumeurs qui paroissent augmenter un peu aux jambes. On demanda une consultation ; les tumeurs furent jugées lymphatiques & on appliqua dessus d'abord des emplâtres fondans, ensuite des cataplasmes des farines résolatives sans aucun changement aux tumeurs. Après 3 semaines d'application de ces topiques, les petits frissons continuoient par intervalles & une sueur gluante les terminoit. Le mal-aise qu'éprouvoit le malade ne lui permettoit que très-peu d'exercice qu'il s'efforçoit de faire comme il lui étoit ordonné. Dès le 20 du mois d'octobre, il avoit été mis à l'usage des antiscorbutiques jusqu'au 10 ou 12 de novembre, qu'on jugea à propos de lui faire prendre des bains & le petit-lait pour boisson.

Quant au traitement externe des tumeurs ; il fut résolu de tenter la compression pour tâcher d'en obtenir la résolution, plutôt que de chercher à les faire supurer. Dans cette vue, on a employé l'application des bas de peau de chien aux jambes qui n'ont fait qu'enfoncer les poches que formoient les tumeurs, sans les faire disparaître comme on se le proposoit.

Le 20 novembre a été l'époque de la disparition des tumeurs des bras, de l'épaule & des cuisses qui n'avoient souffert aucune application. Ce tems a été aussi l'époque d'un fâcheux dévoiement pour lequel le malade a été mis à l'usage de l'eau de riz pour boisson, de la crème de riz pour nourriture & d'un bol de diascordium le soir. La poitrine s'est embarrassée, la toux fatigante n'a pu être calmée par des loochs qu'il a pris très-longtems. Le reflux des matières purulentes a produit la perversion des humeurs. Il s'est fait une dégénération putride, & de deux tumeurs des jambes qui ont été longtems comprimées, l'une s'est ouverte par l'atténuation de la peau, & l'autre par un coup de bistouri ; on n'en a tiré qu'un sang noir & corrompu. La suppuration ne s'est point établie & il n'y a jamais eu qu'un écoulement sanieux. On a pansé les plaies avec le digestif animé & des emplâtres de styrax souffrés

pour contenir les plumaceaux. On a employé les lotions & les injections de décoction de quinquina, les compresses imbibées de vin aromatiques très-spiriteux, l'eau de chaux animée sur les parties environnantes qui étoient empâtées.

Au commencement de décembre, il est survenu sur le col du pied gauche un abcès volumineux qui paroissoit purulent & sembloit promettre une terminaison avantageuse; on en a fait l'ouverture pour évacuer un pus qui participoit de la nature du fluide contenu dans les premières tumeurs. Le mauvais succès n'a que trop confirmé le peu d'espérance que l'on a conçu à l'ouverture de ce dernier abcès. Il n'a pas mieux suppuré que les dépôts des jambes. Le mois de décembre s'est ainsi passé avec le dévoiement qui a épuisé le reste des forces du malade. L'embarras de poitrine augmentant, les plaies sèches & gangreneuses annonçoient une fin prochaine. Au commencement de Janvier 1780, on lui a ordonné le quinquina infusé à froid; aucun de ces moyens n'a pu le soulager. Ce malheureux malade avant l'invasion paroissoit de la meilleure santé possible; c'étoit un homme fort, vigoureux, gai, d'un tempérament sanguin. Il est mort le 15 Janvier 1780, ayant le corps dans un état de dissolution gangreneuse dont l'odeur cadavéreuse qui venoit de ses plaies & de ses déjections ne permettoit pas de l'approcher deux jours même avant sa mort.

Cette observation pourroit être de quelque utilité, si les personnes de l'Art qui la liront veulent bien se donner la peine de donner leur avis, savoir si dans pareil cas il y auroit un autre parti à prendre & si l'application des caustiques pour ouvrir dans les premiers tems les dépôts des jambes au lieu de les résoudre, n'auroit pas été un moyen propre à fixer l'humeur morbifique & à établir une meilleure suppuration qui auroit pu prévenir le dévoiement?

R. En attendant l'avis des personnes plus éclairées que nous; il nous paroît que cette fièvre d'un mauvais caractère, étoit d'un genre particulier & n'appartient pas à la classe des fièvres intermittentes. Les paroxysmes marqués par des frissons annonçoient une suppuration interne, & il est difficile de trouver de l'intermission dans cet état. Les tumeurs étoient critiques; il falloit ou les ou-

vrir dès leur première apparition ou les faire suppurer & entretenir une suppuration abondante. Le reflux de l'humeur purulente, qui n'a pu se faire jour convenablement par aucune voie, a causé la mort du malade. Nous croyons encore que les saignées, les vésicatoires ou les points d'irritation excités à la peau & l'ouverture des tumeurs étoient les principaux moyens à employer.

*Lettre de M. GERBIER, Avocat,
à M. R. son ami.*

Du 10 Janvier 1780.

Eh bien mon cher client, vous êtes donc parti sans que j'aye pu vous voir, j'en avois la plus grande envie, mais je n'en ai pas eu le tems. Je desirois cependant vous raconter le miracle de l'Abbé le Noble. Je n'en reviens pas. Depuis sept à huit ans j'étois horriblement tourmenté de mes nerfs. Le baromettre le plus parfait n'éprouvoit pas si sensiblement que moi l'influence de l'air; le chaud, le froid, le sec, l'humide, la moindre variation dans le tems distendoit mes nerfs & les affectoit plus ou moins douloureusement, mais toujours sensiblement. Eh bien mon cher ami, malgré les variations continuelles que nous éprouvons depuis un mois, malgré les plaidoiries, malgré un travail épouvantable, je ne sens plus mes nerfs, je n'éprouve plus ces douleurs dont vous m'avez vu souffrir à la tête, au col, & dans presque tout le corps.

Quel agent, quelle découverte! Il est bien précieux pour l'humanité que nos Physiciens & nos Médecins suivent attentivement ce phénomène, &c.

Signé, GERBIER.

LIVRES NOUVEAUX.

MÉTÉOROLOGIE appliquée à la Médecine & à l'Agriculture, ouvrage couronné par l'Académie de Bruxelles, annoncé dans la feuille précédente.

M. Retz, auteur de cet ouvrage, pour se conformer aux vues de l'Académie, expose d'abord la température la plus ordinaire des Pays-Bas. Il résulte de ses observations & de ses recherches exactes, qu'elle est variable, froide & humide. Cet exposé est suivi de celui de la qualité des eaux, du tempérament le plus ordinaire des habitans & des maladies les plus fréquentes qu'on observe dans ces pays.

L'Auteur passe ensuite à l'examen des maux qui dépendent évidemment du changement de l'air dans ses degrés de pesanteur & de légèreté, c'est-à-dire des variations indiquées par le baromètre, & il en résulte que des observations, suivies pendant vingt années consécutives dans les Pays-bas, offrent soixante époques notables, dont 32 marquées par des excès de légèreté dans l'air, se trouvent accompagnées ou immédiatement suivies d'apoplexies, d'épilepsies & de morts subites, & 28 dans la circonstance contraire, c. à d. marquées par des excès de pesanteur, ont été accompagnées évidemment d'asphyxies (vulgairement appelées apoplexies) & de morts subites, mais d'un genre différent des premières. Ce résultat, qui nous a paru prouvé & porté jusqu'à la démonstration, est un des plus solides fruits & peut-être le seul satisfaisant qu'on ait encore retiré des observations météorologiques appliquées à la Médecine. Il fait connoître que le corps humain est dans le plus fort danger dans les abaissements ou élévations remarquables, subites surtout, du mercure dans le baromètre; qu'il court par conséquent beaucoup plus de risques dans les extrêmes, ce qui est assez naturel & conforme aux notions qu'on a de l'économie animale. Cette connoissance acquise sur l'influence des variations dans le poids de l'air, est une découverte qui n'appartient qu'à notre siècle; & le parti qu'en a su tirer M. Retz prouve que les efforts dans ce genre ne sont pas toujours infructueux. Il est malheureux que la Physique & la Médecine ne connoissent encore aucun moyen de parer aux coups qu'un pareil état de l'atmosphère peut porter au corps animal.

Le reste du mémoire, beaucoup moins important pour nous, est employé à faire connoître l'influence des autres variations de l'air relatives aux degrés de chaleur, de froideur, de sécheresse, d'humidité &c, tant sur l'économie animale que végétale. L'ouvrage est terminé par un nouvel hygromètre comparable du même Auteur. En général cet ouvrage nous a paru bien fait. On y établit quelques vérités utiles; on y relève quelques erreurs absurdes, comme celle de croire qu'on éloigne les maladies

pestilentielles en allumant des feux &c. On y donne les meilleurs conseils pour se préserver des maladies regnantes qui dépendent des variations dont on a parlé. On y marche quelquefois avec ce doute réfléchi qui conduit à la vérité, & on n'y met pas toujours, comme dans presque tous les écrits de ce genre, en fait ce qui devoit être mis d'abord en question. Nous invitons l'Auteur à poursuivre un genre de travail qui peut conduire aux découvertes les plus brillantes & les plus importantes pour l'humanité.

MÉMOIRE sur le Rakitis, annoncé dans la feuille précédente.

Le mémoire de M. Magny a pour objet de démontrer l'avantage de l'application des corps élastiques dans le cas des vices de conformation de l'épine du dos, &c. Après avoir rappelé & discuté, à sa manière, les différentes opinions sur la nature & la cause du rakitis, il rapporte plusieurs observations qui prouvent que les corps élastiques dont il se sert ont été employés avec succès & cela sous les yeux des gens de l'Art les plus éclairés. Le style de ce mémoire est singulièrement négligé, & nous croyons que l'Auteur est plus propre à manier l'éguille ou la lime que la plume.

HISTOIRE médicale des maladies dysentériques, par M. VETILLART &c. ouvrage annoncé dans la feuille précédente.

M. Vetillart déjà connu avantageusement du public & qui a été employé plusieurs fois au traitement des maladies épidémiques dans la Province du Maine &c, vient de donner encore une nouvelle preuve de son zèle & de ses talents par les soins qu'il a pris des malades atteints de la dysenterie & par la publication de cet écrit, où l'on trouve exposé de la manière la plus satisfaisante tout ce qui a rapport à la maladie regnante, la description des symptômes, le traitement, les moyens de s'en préserver, &c. Nos bornes ordinaires ne nous permettent pas d'entrer dans un plus long détail à ce sujet. Nous ferons seulement remarquer que dans le cas de complication vermineuse, on a retiré les plus grands avantages de l'usage de la coralline de Corse.

De l'Imp. de la Veuve B A L L A R D & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 5 Mars.

S. LXXXXVIII.

LE SOMMEIL.

SEPTEN *horis dormire sat est, juvenique senique.*

Réservez à la nuit un sommeil limité
Pour un vieillard, pour un jeune homme,
Dormir sept heures d'un bon somme
C'est bien assez pour la santé.

Reflexions sur les douleurs ostéocopes des femmes en couche; observées par M. A. D. M. (voy. N°. 35, page 552, an. 1778) avec quelques remarques sur les maladies d'atonie qui surviennent pendant & après l'accouchement, par M. POINTE, D. M.

Il y a environ deux ans que j'avois observé une intermittence du pouls bien marquée chez deux femmes qui étoient en douleurs d'enfans. Ces deux observations furent insérées dans les feuilles N°. 29, 30 & 31 de l'an. 1778. Leur but étoit de mettre en garde contre la perte des forces contractiles de la matrice aux approches de l'accouchement & de recevoir quelque instruction à ce sujet.

Un Auteur anonyme, M. A. D. M. fit à cette occasion des observations sur des douleurs ostéocopes après l'accouchement, qui diffèrent de celles que j'avois observé, en ce qu'elles n'avoient pas été précédées par l'intermittence du pouls.

Il paroît ou que je ne me suis pas suffisamment expliqué, ou que M. A. n'a pas saisi le fond de ma question & a mal interprété les conséquences.

En étudiant la nature, j'ai remarqué que la débilité des forces générales d'une

femme en douleurs d'enfant, apportoit souvent un obstacle dangereux au succès de l'accouchement. Il m'a paru que cette débilité conduisoit ou pouvoit conduire aisément à une espèce d'atonie & de-là au spasme, & que l'irritation spasmodique dans ce cas n'étoit le plus ordinairement, pour ne pas dire toujours, qu'un effet ou un symptôme de la présence d'un enfant dans la matrice ou engagé dans son col & de la difficulté de sa sortie.

D'après ces vues, j'ai pensé que la foiblesse du système général des solides dans une femme en douleurs, comme l'irritation spasmodique qui peut survenir dans les circonstances de l'accouchement, présentoit une seule & même indication curative, qui pouvoit être remplie par les toniques. Car quoiqu'on ne doive remédier en général à la débilité dans la plupart des autres maladies qu'après avoir combattu l'irritation, il y auroit ici un danger évident à laisser languir les contractions musculaires pour ne s'attacher qu'à calmer l'irritation, lorsque celle-ci a pour seule cause la présence d'un enfant dans la matrice & les efforts insuffisans que cet organe fait pour son expulsion.

C'est dans ce cas, où j'ai cru, d'après de nouvelles expériences, qu'on pouvoit employer l'*hypericum* & le *quinquina* avec un certain succès; voilà pourquoi j'ai demandé: si le *quinquina* convient dans les maladies spasmodiques, ne pourroit-il pas faciliter l'accouchement, lorsqu'il est empêché par quelqu'un des symptômes que j'ai exposés N°. 31, pag. 130.

Dans le cas donc où le défaut de forces expose une femme à succomber à la durée & à l'insuffisance du travail d'enfant, à quels moyens doit-on recourir pour tirer du danger la mere & son fruit (1) ? Les différentes circonstances qui se présentent, dira-t-on, doivent décider du parti qu'il faut prendre dans ce cas urgent. Mais on suppose ces circonstances déterminées. Un pouls foible, languissant, même intermittent, un défaut de forces vitales, une cessation ou un ralentissement des douleurs, une inertie dans les forces expulsives de la matrice, la tête de l'enfant même arrêtée au passage & enclavée par l'insuffisance seule des contractions uterines, &c. En conséquence de quoi il survient à une femme des vomissemens, des défaillances, la prostration des forces, des spasmes ou autres accidens de cette espece, qui nous paroissent en partie les circonstances où le quinquina est indiqué.

Je suis persuadé qu'il y aura des personnes de l'art qui répondront que quelques remèdes qu'on administre à une femme en douleurs, le terme de l'accouchement ne sauroit être dévancé, ni retardé d'un instant contre les intentions de la nature. C'est ainsi que M. Bordeu a entendu, d'après ses observations, que la nature restoit invariable dans les crises des maladies, malgré les différens secours qui leur sont opposés par l'Art. Je ne suis cependant point de ce sentiment dans tous les cas; si cela arrive quelquefois, on ne voit pas moins souvent, que l'action d'un remède, d'un accident qui a quelque violence détourne entièrement une crise que la qualité du pouls & d'autres signes paroissent avoir présagé quelque tems auparavant. La sortie d'un enfant hors de la matrice ne peut que produire une révolution & un grand changement dans l'ordre des mouvemens vitaux de la mere, effet qui est bien capable encore de changer le penchant que la nature pourroit avoir à certaines crises indiquées par l'état du pouls. On fait aussi qu'une simple saignée arrête souvent avec danger une diarrhée. La perte de sang qui suit la sortie de l'enfant est donc une espece de saignée bien capable de

(1) On doit sentir que je n'ai point entendu parler des accouchemens contre-nature par la mauvaise situation de l'enfant & par les vices de conformation de la mere,

faire porter à faux le pronostic qu'on auroit pu tirer d'après l'intermittence du pouls, c'est-là une remarque que j'ai oublié de faire dans mes observations.

J'ai donc pu me tromper dans mon pronostic, mais on doit voir par mes observations mêmes que j'ai si peu compté sur la certitude de ce signe, (l'intermittence du pouls) que je l'ai regardé comme pouvant annoncer de symptômes plus graves que des douleurs ostéocopes.

Ces sortes de douleurs qui sont survenues en place d'une diarrhée, qui avoit plus de rapport avec l'intermittence du pouls & qui peut avoir été détournée par quelque un des obstacles dont j'ai parlé, m'ont paru avoir pour cause locale la débilité des fibres du périoste. Le régime fortifiant que j'ai fait suivre pour les combattre en est une preuve. Celles qu'a observées M. A. peuvent avoir été inflammatoires; les secours rafraichissans qu'il a employés pourvont en sa faveur. Il n'y a donc rien d'extraordinaire en ce que le pouls, sans présager ces douleurs, ait été intermittent chez ma malade, & que M. A. l'ait trouvé fort, plein, vigoureux chez la sienne.

Je n'ai observé que deux cas, où le pouls étoit intermittent pendant le travail de l'accouchement. Je n'ai pas prétendu que cette observation fût familière. Dans cette espece de disette de faits, pour décider d'un pronostic, il ne faut pas être porté pour une doctrine, au point de s'attendre toujours à une diarrhée. C'est sans doute parce qu'il est survenu des douleurs ostéocopes & point de diarrhée après un pouls intermittent, que l'anonyme a ajouté : *la doctrine du pouls est-elle applicable au cas dont il s'agit.* D'après tout ce qui a été dit cependant, il est probable, que mettant à part les changemens que le travail de l'accouchement peut apporter dans l'état du pouls & dans les crises qu'il peut annoncer, on peut faire un usage aussi avantageux de cette doctrine dans ce cas que dans toute autre circonstance.

Je n'ai point mis en question précisément, si on peut considérer le travail de l'accouchement comme une fièvre, dont la sortie de l'enfant seroit la crise.

Si j'avois donné cette question comme l'anonyme la présente, j'aurois à me retracter ouvertement, parce que je pense que ce seroit une erreur dangereuse dans

la pratique, que de considérer le travail de l'accouchement, comme un cours de travail fébrile. Il y a quelque différence à faire entre ces deux genres d'efforts de la nature, (voy. pag. 129 & 130.)

On ne doit pas douter, comme je l'ai déjà insinué plus haut, que le travail de l'accouchement ne soit capable de changer le génie d'une disposition réellement fébrile & de faire prendre à cette disposition différentes formes de maladie difficiles à distinguer. Toute la révolution de la nature, dans ce cas, peut devenir pour ainsi dire réversible sur le caractère de cette maladie prothéiforme, & alors le travail de l'accouchement ne suit plus les loix de la nature; il ne présente plus aux yeux du Médecin, qu'un travail de fièvre confus, ou une complication de douleurs d'accouchement, avec les effets symptomatiques de la débilité & du spasme; ce qui fait la base des mouvemens de la fièvre intermittente.

Dans ces circonstances, en proposant le quinquina, ou certains toniques donnés à titre de fébrifuges, il est contre notre intention d'y comprendre les fébrifuges incendiaires, encore moins les emménagogues. Le quinquina nous a paru avoir la propriété d'arrêter les menstrues & de les procurer suivant les circonstances où il est placé. Nous ne croyons pas qu'on puisse obtenir les mêmes avantages des toniques qui sans avoir rien d'astringent sont capables d'exciter de fortes hémorrhagies. Le castor, le succin & la plupart des autres anti-hystériques pourroient, par la même raison, procurer après l'accouchement quelque perte de sang abondante qui ne seroit point heureuse par les suites. Il n'en doit pas être de même de certains toniques qui en excitant le jeu des vaisseaux & l'action contractive des muscles, par l'effet d'une adstriction modérée, ne laissent après eux aucunes mauvaises traces. Une longue expérience est seule capable de décider sur le choix de ces espèces de toniques capables de suppléer au quinquina, que tout le monde ne trouvera peut-être pas applicable dans le cas dont il s'agit. En attendant cette nouvelle décision, les réflexions particulières que nos observations ont fournies, se bornent à désirer la solution de la question suivante :

Les maladies ou les accidens qui empêchent le succès d'un accouchement naturel à tous

autres égards, étant du caractère des maladies d'atonie ou de débilité du système général des solides, peuvent-elles être heureusement combattues par le quinquina à l'avantage de l'accouchement ? Voilà précisément le sujet de la question sur laquelle on auroit désiré quelques éclaircissemens.

*Réponse au Mémoire à consulter :
du No. 8.*

On se rappelle qu'il s'agit d'un dérangement d'estomac survenu à la suite d'une fièvre putride pour lequel M. Lussignat, Curé de S. Martial a demandé une consultation. Le Conseil soussigné dit :

La foiblesse & le dérangement d'estomac mentionnés dans le N^o. 8, sont une suite bien malheureuse de la fièvre dont M. L. a été attaqué. D'après le peu de succès des remèdes qu'il a fait, & vu l'ancienneté de la maladie, je crois qu'il faut avoir recours à un large cautère, qu'il sera important de faire couler journellement.

J'essayerois aussi d'aider & de favoriser les digestions par des amers toniques & laxatifs pris habituellement avec les alimens, & continués très-longtems; je donnerois la préférence à un grain d'extrait d'elixir de propriété, demi-grain d'extrait d'hellebore noir, six grains d'extrait de rhubarbe, huit à dix grains d'éthiops martial en bol avec la conserve d'aunée. Au bout de quelques jours, je donnerois le même bol le soir à l'heure du souper, faisant boire par-dessus les boissons accoutumées. On augmenteroit par la suite l'éthiops martial, ainsi que l'extrait & l'elixir de propriété, s'il étoit nécessaire, par demi-grain, dans le dessein d'obtenir toujours en 24 heures deux ou trois selles. Quant au régime, le malade est trop accoutumé à souffrir, pour n'avoir pas su juger par sa propre expérience, de ce qui convient le mieux à son estomac en fait d'alimens, c'est à sa raison, à son expérience, & à l'instinct de son estomac, que je m'en rapporterois entièrement. Je croirois, en général, qu'il faut qu'il s'exerce à pied & à cheval, qu'il s'égayé, qu'il évite les contentions d'esprit. Je conseillerois aussi l'usage d'une peau de lievre sur tout le ventre.

Signé, DE CAZAUBIEL, Médecin du
Roi à S. Hubert-le-Roy.

Observations sur le vertigo des chevaux, par M. THOREL, Médecin Vétérinaire.

Cette maladie est très-commune dans le Bas-Languedoc. Le cheval est celui des animaux qui en est le plus souvent attaqué. Il est étourdi, il porte la tête en avant; il la tient quelquefois dans l'auge, il pousse fortement la muraille avec la tête & le poitrail, les yeux sont étincellans, ils tournent de tous côtés, l'animal chancelle de tous ses membres, s'il est couché, il appuie le bout du nez à terre, il ne boit ni ne mange, il entre souvent en fureur, il s'agite, il se couche, il se leve en donnant de la tête contre tout ce qu'il rencontre, le flanc est grand & lent, la respiration n'est gênée que lorsque l'animal est sur le point de mourir.

La grande quantité de luzerne dont se nourrissent les chevaux de ce pays sous la forme d'un fourrage sec surtout après la fenaison, donne lieu à cette maladie. Cette nourriture soulève la masse & produit tous les désordres que peut occasionner la pléthore. Il en est de même de l'esparcette. C'est un aliment très-échauffant, soit que les tiges en aient été fauchées avant l'épanouissement des fleurs, soit qu'elles l'aient été entre fleurs & graines. On doit la mélanger avec la paille, sans quoi elle produit la maladie dont il s'agit, aussi est-elle très-commune à Béziers & à Pezenas, où l'on donne cette nourriture sans mélange & sans ménagement.

Les saignées copieuses & fréquentes surtout à l'arrière-main & à la queue par le moyen de la section de quelques nœuds, dans la vue de diminuer promptement le sang qui se porte au cerveau, les boisons tempérantes & rafraichissantes faites d'une décoction de manne & de parietaire, auxquelles je fais ajouter une once de sel de nitre pour chaque breuvage, des lavemens d'une dissolution de quatre onces de moëlle de cassé, afin de tenir le ventre libre, ont produit les effets les plus avantageux, dans les deux premiers jours de la maladie.

Si au troisième jour de la maladie, les mêmes symptômes subsistent, je fais appliquer les vésicatoires aux deux fesses, faits d'une once de cantharides & d'une once d'euphorbe, le tout en poudre, & incorporé dans trois onces d'onguent de laurier, après avoir fait raser la partie. Je fais promptement augmenter l'action de l'onguent en présentant à la partie une pelle chauffée au point de rougir, je fais panser la plaie produite par les vésicatoires avec l'onguent ci après.

Thérébentine de Venise, 4 onces;

Jaunes d'œufs, 2 onces.

On délaye la thérébenthine avec les jaunes d'œufs, on agite le tout jusqu'à mélange parfait & on continue l'usage de cet onguent jusqu'à parfaite cicatrisation.

Le vertige se termine souvent le premier & le second jour, par les saignées copieuses, & le quatrième jour par les vésicatoires. Il se termine le plus souvent par la mort le troisième jour. Je l'ai vu cependant durer jusqu'aux cinquième & sixième; mais ce cas est très-rare.

LIVRES NOUVEAUX.

DISCOURS prononcés aux Ecoles de Médecine, pour l'ouverture solennelle du cours de Chirurgie, le 6 Février 1780; par M. E. C. BOURRU, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, & Professeur de Chirurgie en langue française. Sur ce sujet: A quels points doit s'arrêter le Chirurgien dans les différentes sciences dont l'étude lui est nécessaire? A Paris, de l'Imprimerie de Quillau, Imp. de la Faculté de Médecine, rue du Fouarre, 1780. in-4°. de 23 pag.

On trouve à la fin de ce discours une approbation jugée de MM. Bertrand, Millin, Doublet & Simonnet, qui est terminée par ces mots: « La précision, » la clarté & la sagesse qui caractérisent » ce discours, confirment la justesse du » choix que vous avez fait en chargeant » M. Bourru de guider les Elèves en » Chirurgie dans leurs études, &c ». La lecture de ce discours répond à l'idée que MM. les Commissaires en ont donné.

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine, ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur MEQUIGNON, Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.

De l'Imp. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

N^o. II.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 12 Mars.

S. LXXXXIX.

*QUATUOR ex vento veniunt in ventre retento
Spasmus, hydrops, colica & vertigo, hoc res
probat ipsa.*

De lâcher certains vents on se fait presque un
crime ;

Et toutefois qui les supprime

Risque l'hydropisie & la convulsion.

Les vertiges cruels, les coliques affreuses

Ne sont que trop souvent les suites malheureuses
D'une triste discrétion.

En annonçant l'hydropisie comme une des suites des vents retenus, l'Ecole de Salerne n'entend parler vraisemblablement ici que de cette affection qu'on nomme si improprement hydropisie tympanite, & qui consiste non dans un épanchement d'eau, mais dans un amas d'air ou de vents. L'une & l'autre affection se trouvent quelquefois ensemble, & peuvent former alors une complication. Mais il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, qu'une hydropisie soit due à la seule présence d'un vent retenu. Il est certain que l'air qui se dégage des alimens peut devenir pernicieux par sa présence, & les connoissances chimiques modernes viennent à l'appui de cette assertion. Elles semblent prouver qu'il se dégage des corps, même alimentaires, un air fixe ou gazeux, qui peut devenir même inflammable ou approcher beaucoup de cette nature, lorsqu'il est surchargé de phlogistique. Ce phénomène peut avoir lieu dans le corps humain, & alors en retenant un vent, on risque de retenir une espèce de mophète qui ex-

pose aux accidens qui en sont la suite. Les découvertes modernes à cet égard semblent même justifier la théorie des anciens sur l'effet des vapeurs formées dans les premières voies & qui affectent diverses parties, le cerveau &c.

*Lettre de M. l'Abbe LE NOBLE,
aux Auteurs de la Gaz. de Santé.*

Ayant eu le bonheur de donner au fer un degré de vertu magnétique qui étoit inconnu, j'ai essayé d'en faire l'application au corps humain, dans la plupart des maladies chroniques. Les succès heureux & multipliés que j'ai obtenus ont reveillé l'attention des gens de l'Art, qui ont peut-être un peu trop négligé ce genre de secours. Il étoit naturel qu'un moyen de guérison semblable à celui-ci, devint l'objet des recherches des Médecins & Physiciens. C'est ce qu'on voit aujourd'hui, & je ne doute pas qu'un jour ce moyen se perfectionne. En attendant, j'ai cru que je devois à mon caractère, la profession de la Médecine, à la vérité & au soulagement des malades ; la publicité d'une ressource qui pourroit être perdue ou dénaturée, si elle étoit livrée aux mains & aux prestiges de l'empyrisme. Mes résultats sont encore peu satisfaisans, mais je les livre au public tels qu'ils sont, persuadé que les Médecins me sauront quelque gré de les leur avoir fait connoître.

En général, j'applique mes aimants au creux de l'estomac dans les palpitations de cœur. Dans les maladies convulsives générales, je suis quelquefois obligé

de les appliquer depuis la tête jusques aux pieds ; & la révolution qui se passe dans l'économie animale & qui en est la suite , est quelquefois une guérison radicale , en continuant pendant longtemps l'application de l'aimant. Dans les maux de dents , je me fers d'une boussole à deux fins , l'une pour orienter le malade , & l'autre pour toucher la dent , en conservant la même direction qu'elle avoit lorsqu'elle étoit fixée sur son pivot ; de manière que la face du malade soit tournée au pôle nord , & la pointe de cette aiguille qui étoit tournée au sud , touche pendant 4 minutes la dent douloureuse. La raison en est , que le fer aimanté a toute son activité étant ainsi dirigé.

Dans les douleurs locales , j'applique l'aimant sur l'endroit douloureux ; il excite quelquefois de la rougeur , des ébullitions à la peau , des sueurs , &c. Il m'est arrivé quelquefois d'avoir appliqué l'aimant sur le bas-ventre dans des cas semblables & d'avoir procuré presque sur le champ un calme subit de la douleur & un effet laxatif. Voilà en général ce que j'ai cru devoir vous communiquer sur les effets de l'aimant.

Mémoire à consulter.

Vous voudrez bien me permettre, MM. de recourir à vos lumières dans les réponses gratuites que vous donnés aux Consultations qu'on vous adresse , pour celle que voici.

Une fille âgée de 40 ans , environ une année après avoir essuyé une maladie de poitrine aigue avec un grand point de côté , devint un peu languissante & enfin fut attaquée d'oppression de poitrine & de suffocation , surtout à son premier sommeil , qui en étoit désagréablement interrompu. Ces accidens continuèrent & allèrent en augmentant avec la toux , & firent craindre pour une hydropisie de poitrine. Les remèdes ou le flux naturel des urines apportèrent de la modération dans ces accidens. Cependant ils revenoient de tems en tems , & enfin ils ont été suivis , il y a environ un an & plus , d'œdème aux jambes , aux cuisses & même aux extrémités supérieures avec épanchement au bas-ventre. Cet état déplorable , c'est-à-dire l'oppression , l'œdème & l'épanchement se trouverent dissipés par la cre-

vasse des jambes , d'où il découla une abondante sérosité & les jambes restèrent douloureuses avec une inflammation érétypélateuse.

La malade fut à peine quinze jours dans cet état , mais l'œdème a recommencé , & quand l'enflure des jambes a été à un certain point , le même écoulement s'est fait par les jambes & les pieds ; de sorte qu'elle a éprouvé ces alternatives environ quatre ou cinq fois depuis un an. Il faut noter que la malade n'a pas perdu la couleur assez bonne de son visage , qu'elle est presque toujours dégoûtée & qu'elle se sent des irritations intérieures. Le pouls est toujours fébrile , fréquent & le plus ordinairement duriculaire , tendu , en un mot un pouls d'irritation. On a eu recours à la saignée dans les commencemens , aux vomitifs & purgatifs , & dans la suite aux préparations de scille , aux tisanes diurétiques avec les sels & quelquefois la crème de tartre. Le petit-lait , la limonade sont les boissons dont elle se trouve le mieux , & on a presque abandonné les purgatifs parce qu'ils irritent , & qu'ils semblent augmenter ou rappeler l'enflure , apparemment en diminuant ou détournant le cours des urines & les sérosités des jambes. Depuis cet état maladif , elle n'a pas eu les accidens ordinaires à son sexe.

Dans ce moment , la malade commence à enfler généralement avec oppression , toux , & un pouls d'irritation , soif , dégoût. Le ventre se lâche par fois & avec irritation ; les urines sont supprimées ou très-diminuées ; les jambes continuent de couler ; elles sont rouges & douloureuses. Quand l'appétit revient un peu , la malade ne s'observe pas trop sur la qualité des alimens , & cela peut contribuer à ses rechûtes.

On a aussi déjà fait remarquer que les évacuations se font par les jambes & par les urines , & l'entretien de ces issues doit sans doute être l'objet principal du traitement. D'après cet exposé , on seroit bien aisé de savoir :

1°. S'il faut soupçonner obstruction ou une hydropisie de poitrine , qui se dissipe par manière de crise ainsi que l'ascite , & des tubercules ou obstruction aux poulmons ou ailleurs ?

2°. Quelle est la cause qui renouvelle ainsi comme périodiquement ces accidens ? Est-elle intérieure ou dépendante des variations des saisons ?

3°. Quels sont les remèdes intérieurs capables de guérir & d'empêcher les rechûtes de l'hydropisie & de l'oppression. On voudra bien en spécifier la dose & le tems de les prendre.

4°. Seroit-il utile & sans danger de repercuSSION, de fomentier les jambes avec quelque vin aromatique ou avec le sureau ou autres?

On fera remarquer qu'on a placé un égoût au jaret pour entretenir l'écoulement & tâcher de garantir la poitrine; mais cela n'a eu aucun succès. On désireroit réponse par la prochaine Gazette.

Signé, PATREL.

R. En attendant des avis plus éclairés, nous croyons être autorisés à penser que la maladie aigue que cette personne a éprouvée, a été due primitivement à une humeur érysipélateuse qui s'est développée dans une circonstance critique, & a produit d'abord cette maladie, qui ayant été imparfaitement jugée ou guérie, a laissé des traces de son impression sur la poitrine & ailleurs. Pour répondre directement aux questions; notre avis est qu'il n'y a point lieu de soupçonner à la poitrine des tubercules proprement dits, mais un état d'irritation extrême, avec spasme &c, dépendans de la présence de la même humeur qui gêne le jeu des bronches, des vésicules pulmonaires & la circulation du sang dans ces parties.

La cause vient d'être exposée; elle est interne & indépendante des saisons.

Les remèdes à cet état sont les saignées, l'usage des mucilagineux, des apéritifs doux, des pectoraux nitreux, tels que la décoction de bourrache, de buglosse, de chicorée &c d'abord, ensuite celui des pectoraux incisifs & des diurétiques puissans.

L'infusion des fleurs de sureau suffit pour la fomentation des jambes.

On ne doit avoir recours aux purgatifs ou autres évacuans de ce genre, qu'après avoir fait cesser entièrement l'irritation interne & l'état fébrile, sans quoi on ne peut se flatter d'aucun succès. Le petit-lait nous paroît bien indiqué, l'état de la malade grave, à cause de l'âge & des circonstances critiques où elle se trouve. Nous croyons que les toniques quelconques dans ce moment produiroient beaucoup de mal.

Extrait de la séance de l'Académie de Dijon, tenue le 14 Février 1780, pour l'ouverture des cours de Chymie & de matière médicale,

Cette Compagnie avoit proposé pour sujet d'un prix extraordinaire de déterminer la nature du charbon malin connu en Bourgogne sous le nom de pustule maligne; qu'on en désignât les causes & qu'on établit sur l'observation, la méthode la plus sûre à suivre dans son traitement.

Parmi les pièces envoyées au concours, il en est deux, dont les Auteurs, faute d'avoir saisi le vrai sens de la question, se sont écartés du but & ont laissé à leurs concurrens un avantage qu'ils étoient en état de leur disputer.

L'une de ces pièces a pour épigraphe ce passage d'Hypocrate:

Cranone anthracis aestate grassabantur &c.

Elle est l'ouvrage, dit-on, d'un savant Praticien, qui a eu souvent occasion de voir les charbons malins essentiels & symptomatiques, mais très-rarement des pustules malignes.

L'autre pièce à laquelle l'Académie a refusé avec regret les suffrages qui lui auroient valu le prix, porte pour devise:

Per varios usus artem experientia fecit,

Exemplo monstrante viam.

Il n'a manqué à cette pièce que des observations dont l'Académie avoit en quelque sorte imposé l'obligation aux concurrens.

Des deux pièces qui ont été couronnées & qui ont partagé le prix, l'une porte pour épigraphe:

O pueri, fugite, hic latet anguis in herbâ.

L'autre a pour devise:

Alitur vitium, vivitque tegendo.

L'Auteur du premier est M. Chambon, Maître - ès - Arts & en Chirurgie à Breuvanne sous Choiseuil, en Lorraine, associé de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris.

Celui du 2^e. est M. Thomassin, Maître en Chirurgie à Dôle en Franche-Comté & Chirurgien - major du premier Régiment des Chasseurs en garnison à Besançon.

Le mémoire de M. Chambon présente sur le charbon en général un travail que l'Académie n'avoit pas demandé. Mais l'Auteur considérant la pustule maligne comme une espèce de ce genre de maladie, n'a rien laissé à désirer sur ce qui la concerne. On trouve dans son mémoire

tout ce qui peut faire reconnoître la pustule maligne, tout ce qui peut diriger dans son traitement. Toutes ses assertions sont appuyées par des observations très-concluantes & faites pour inspirer de la confiance. Il a donné plus qu'on ne lui avoit demandé; mais tout ce qu'il a donné est utile, parce qu'il est excellent. On eut souhaité qu'il se fût renfermé dans la question proposée.

L'Auteur du second mémoire, M. Thomassin, s'est strictement renfermé dans la question proposée. La pustule maligne est l'unique objet des détails dans lesquels il est entré. Il la décrit dans son principe, dans ses progrès, de manière à rappeler ses différens traits à ceux qui ont eu occasion de l'observer, à la faire reconnoître dans tous ses tems à ceux qui ne l'ont pas encore vue.

Les causes de cette maladie sont déterminées avec autant d'exactitude que de sagacité, la curation est exposée avec clarté & avec le plus grand détail eu égard aux remèdes à employer suivant les circonstances & les progrès du mal. On auroit désiré un peu plus de précision & que les assertions de l'Auteur fussent étayées d'un plus grand nombre d'observations, surtout dans la partie du traitement.

A Dijon, ce 4 Mars 1780. MARET,
D. M. Sec. perpétuel de l'Acad.

NOTICE DES LIVRES DE MÉD. &c. PUBLIÉS CHEZ L'ÉTRANGER, DEPUIS 1776.

JOS. JACOB. PLENCK, *Chir. Doct. nec non chir. anat. atque artis obstetriciæ Professoris &c, Doctrina de morbis oculorum. Viennæ 1777. in-8°. de 219 pag.*

L'Auteur de ce Traité, M. Plenck, Professeur célèbre d'accouchemens dans l'université de Tirnau, donne dans cet écrit, d'abord l'énumération ou plutôt la nomenclature des maladies du globe de l'œil & des parties qui lui appartiennent, comme les paupières, les cils, les caroncules &c. Ce tableau présente 118 genres de maladies bien distinctes. Il en traite en particulier, en suivant les parties affectées & commençant par les sourcils. Sa manière est de présenter d'abord la définition de la maladie, ensuite ses causes, ses effets, & enfin les moyens

d'y remédier. C'est un ouvrage où l'on trouve l'ordre & la méthode nécessaires à ces sortes de traités; qu'on peut regarder comme élémentaire sur cette partie & un des plus étendus & de mieux faits que nous connoissions. Il est très-propre à donner une idée juste & précise des maladies des yeux.

SAMMUNG ausserlesener &c. c. à d. Recueil de dissertations choisies, à l'usage des Médecins cliniques, Partie 3. A Leipzig, chez Dieke. 1779.

Ce nouveau volume contient 1°. plusieurs mémoires de M. Geuns sur la déglutition; 2°. une dissertation sur l'utilité du mûsc dans la coqueluche par M. Berger; 3°. des recherches & observations sur les maladies du bas-ventre, par le même; 4°. un traité sur l'opium, par M. Wirtensohn; 5°. un mémoire sur l'efficacité de l'huile de Ricin contre le ver solitaire, par M. Odier, Médecin à Genève; 6°. les essais botaniques sur les plantes indigènes qu'on peut substituer aux exotiques, par MM. Coste & Willemet; 7°. une dissertation sur l'utilité des vésicatoires appliqués sur l'abdomen dans le cholera-morbus, par M. Aaskow, Médecin Danois; 8°. un mémoire sur la coqueluche qui a régné en 1768 & 1776, par le même; 9°. un traité sur les hémorrhagies des femmes enceintes & en couches, par M. le Roux.

TROTULA curandarum ægritudinum muliebrium ante in & post partum, libellus e recensione Aldi emendationibus atque animadversionibus illustratus; accessere Henrici Kornmanni quæstiones de virginum statu ac jure observationibus auctæ. A Strasbourg, chez Koenig; & à Leipfick, chez Bulchtrell, 1778. in-8°.

C'est la réimpression d'un livre très-singulier, dont la première édition fut faite à Strasbourg en 1544. M. Astruc, dans son tableau chronologique des Auteurs qui ont écrit sur les maladies des femmes, refuse l'opinion de ceux qui l'ont attribué à un certain Eros, Médecin de Julie, fille d'Auguste. Il donne de très-fortes raisons pour persuader que le véritable auteur est Trotula, sage-femme de Salerne, & qu'il a été écrit vers la fin du 13e. siècle. Les chapitres qui concernent la suppression, la conception, la suffocation sont intéressans.

De l'Imp. de la Veuve BAL LARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

N^o. 12.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 19 Mars.

S. C.

*ALLIA, ruta, pyra, raphanus cum theriacal
nux*
Præstant antidotum contra mortale venenum.

Poire, thue, ail, raifort, noix avec thériaque
Repoussent du venin la dangereuse attaque.

Hippocrate a consigné dans ses écrits que l'ail, la rhue, le poivre, le vinaigre &c, étoient des antidotes puissans contre certains poisons. On a accordé à la poire pendant longtems, la même propriété, surtout contre l'effet des champignons, & cette erreur est due aux Grecs. Mithridate, principalement, mit en vogue la noix; enfin la thériaque qui paroissoit la réunion de tout ce qu'il y a de plus puissant contre les venins, eut aussi son regne qui dure encore, & l'Ecole de Salerne a cru présenter presque tous les antidotes dans ces deux vers.

Mais il s'en faut bien que tout, ou plutôt ce qui devoit y être, y soit. Depuis qu'on examine de près les corps pernicieux de la nature, surtout ceux que fournit le regne minéral, on est obligé d'avoir recours à des armes plus puissantes pour combattre leurs effets, & le choix qu'on en fait, est ou doit être fondé sur des principes chimiques pour en opérer la décomposition, ou sur une expérience raisonnée & qui ne soit point aveugle.

Ce que propose ici l'Ecole de Salerne ne peut être applicable qu'à certains poisons végétaux, surtout aux astringens & stupéfiants, à ceux qui causent des foi-

bles, l'engourdissement, l'atonie des solides &c, encore leur doit-on préférer les acides végétaux, tel que le vinaigre &c, après avoir fait précéder les évacuans.

Voilà ce qu'on peut dire, en général, au sujet des antidotes, d'après les idées reçues. Mais il est aisé de prouver qu'à cet égard on est encore réduit à une sorte d'empirisme éclairé à la vérité par quelques faits. Il est certain, par ex. que les acides végétaux ne remédient pas toujours à l'effet de certains poisons tirés du même regne, tant qu'ils existent dans le corps. Quoique dissous par ces agens, ils ne laissent pas que d'exercer leur action sur les tuniques de l'estomac, des intestins & d'agir même sur les secondes voies. D'où on peut conclure que les évacuans sont ce qu'il y a de mieux jusqu'à la découverte des vrais spécifiques. Quant à ceux que l'Ecole indique ici; on peut les compter pour ainsi dire pour rien. Ils ne conviennent, comme on a dit, que pour remédier aux foiblesses; encore l'éther, l'huile essentielle d'anis, le vinaigre sont-ils préférables; & lorsque les stimulans, les cordiaux sont indiqués, c'est à ces derniers moyens que nous conseillons d'avoir recours, après les évacuans.

Cas particulier pour lequel on demande des avis.

Un sujet âgé d'environ 36 ans, a essuyé dans sa jeunesse deux gonorrhées vénériennes. La cure de la première fut longue; celle de la seconde, opérée par

le remède inséré dans le tome Ier. du Dictionnaire de santé, fut encore longue & difficile. Il y a 6 ans que cette personne, dans un voyage sur la côte d'Afrique, y contracta la maladie qu'on y appelle *pias*. Un traitement mercuriel par extinction (c. à d. sans exciter de salivation) fit disparaître les accidens. Mais six mois après son retour en France, il fut attaqué d'une forte douleur à la tête, accompagnée de tumeurs qui se manifestèrent à différentes parties du crâne (1). Les douleurs étoient plus fortes dans les tems froids. Il fut mis à l'usage des tisanes sudorifiques qui appaierent les douleurs & firent disparaître la plupart des tumeurs, qui furent réduites à deux, occupant la partie latérale droite de la tête. On détermina le malade à faire usage du sublimé-corrosif; mais ce fut sans succès. On le lui donna une seconde fois; on ne fut pas plus heureux.

On jugea à propos de lui faire prendre le mercure en frictions & de lui faire subir un traitement méthodique complet, consistant en bains, bouillons, frictions &c. Au bout de 45 jours, les douleurs & les tumeurs disparurent. Le malade se crut guéri; mais un mois ou deux après, les douleurs revinrent avec encore plus de violence. Il reprit les tisanes sudorifiques, mais sans un succès marqué. Fatigué de souffrir, il prit environ 1000 dragées de Keiser, pendant l'espace de 2 mois; il n'en fut que très-peu soulagé & les abandonna.

Le 7 décembre 1779, il a commencé l'usage de l'eau anti-vénérienne des sieurs Quertan & Audoucet, avec les précautions indiquées & a continué jusqu'à aujourd'hui 4 mars 1780. Il n'a éprouvé pendant cet espace de tems qu'une très-légère diminution de douleurs. Elles sont toujours à peu-près les mêmes. Il y a dans ce moment une tumeur qui occupe la partie antérieure de la tête. Cette tumeur ou bosse est molle, n'occupe que le cuir chevelu. Les fondans les plus forts appliqués dessus n'ont produit aucun effet. On prie les personnes de l'Art de vouloir bien dire leur avis sur ce cas, & quels sont les remèdes à employer.

Signé, BRUNET DE LA MARRE, Maître en Chirurgie, à la Rochelle.

(1) Note des Rédacteurs. On ne dit pas si ces tumeurs étoient des exostoses, ce qu'il étoit bien essentiel de noter.

Nous invitons ceux qui ont à cœur les progrès de l'Art & le soulagement des malades à dire leur avis. Nous pouvons nous tromper, mais ces tumeurs ne nous paroissent pas d'un caractère vénérien, ou plutôt syphilitique, quoiqu'elles puissent être combattues par les remèdes antivenériens.

Observation sur une mauvaise manœuvre pratiquée dans l'accouchement; par M. AUPETIT, Maître en Chirurgie.

Une femme âgée d'environ 30 ans, grosse de son premier enfant au terme de huit mois & demi, fit une chute qui lui causa des douleurs, &c. Elle fut saignée. Malgré ce secours, les douleurs continuèrent & s'animerent, au point que 5 jours après une main de l'enfant parut à la vulve. Un Chirurgien qui fut appelé, saisit cette main, prit un point d'appui avec le pied sur le lit, & tira, aidé d'une autre personne, cette main avec force & sépara, après plusieurs efforts, le bras de l'enfant dans l'articulation, malgré les cris de la mere.

Sur les cinq heures du soir du même jour, on vint me prier de porter du secours à cette femme. Le poulx étoit misérable; elle avoit des mouvemens convulsifs, le rire sardonique, des contractions fréquentes & douloureuses de la matrice. Je la touchai avec beaucoup de peine, après l'avoir mise dans une situation convenable. Les parties sexuelles & l'orifice de la matrice étoient resserrés au point qu'il ne me fut pas possible d'introduire un doigt à cause du spasme de ces parties. Je fis prendre à cette femme quelques cuillerées d'eau de fleurs d'orange par intervalles. Je vins enfin à bout de faire un peu de dilatation & parvins à toucher la partie qui étoit séparée du bras, c. à d. l'épaule. La clavicule portoit sur l'orifice de la matrice. Il me fut possible de la déranger & de la reporter sur les chairs divisées, & dès ce moment la femme fut plus tranquille. Mais telle tentative que je pus employer, je ne pus jamais venir à bout de la déplacer. J'étois gêné d'ailleurs par l'état de l'orifice de la matrice. Enfin cette femme, dans une foiblesse extrême s'endormit; je remis la fin de l'opération au lendemain. Si j'eusse pu déplacer les parties que l'enfant présentait, & qu'il y eût eu assez de dila-

ration, mon dessein étoit de prendre l'enfant par les pieds, mais je n'en pus venir à bout.

Cette femme fut tranquille jusqu'à deux heures du matin où les douleurs revinrent. Je la vis sur les neuf heures, son état faisoit pitié. La putréfaction de l'enfant s'annonçoit déjà par une odeur fétide. En la touchant, je trouvai que la dilatation étoit suffisante & que le bas-ventre de l'enfant remplissoit le passage. L'enfant s'étant affaibli, en portant une main sur son abdomen, je pus saisir les pieds, & l'ayant retourné, j'essayai de l'extraire. Mais malgré mes précautions, les deux pariétaux restèrent dans la matrice. J'en fis l'extraction, de manière à ne point causer de déchirement, ensuite je fis celle du placenta.

Le lendemain matin, je trouvai cette femme dans l'état le plus fâcheux. Le bas-ventre étoit météorisé; elle éprouvoit les douleurs les plus vives. Je lui donnai un lavement émollient & fis des fomentations de même nature sur le bas-ventre. Je prescrivis une potion pour les vuidanges. L'état du second jour parut donner de l'espérance. Mais le quatrième où elle commit sans doute quelque imprudence, il survint une toux opiniâtre, qui se calma enfin par les remèdes appropriés. Tous les accidens cessèrent peu-à-peu. Je fis passer de légers laxatifs; la fièvre qui avoit toujours paru s'allumer céda, au point que cette femme a été entièrement rétablie au bout de six semaines⁽¹⁾.

Signé, AUPÉRIT, Maître en Chirurgie.
Réflexions sur cette observation.

On a de la peine à croire que dans un siècle & surtout dans un pays où en général les sciences utiles commencent à se perfectionner, où le gouvernement prend des mesures pour répandre l'instruction dans les provinces & des principes solides sur l'art des accouchemens, il y ait encore des exemples d'une pareille impéritie. Nous l'avons déjà dit ou fait entendre. L'accouchement est une fonction naturelle, qui n'exige presque jamais le secours du fer ou des moyens violens. Dans le cas exposé, il falloit tâcher de retourner l'enfant & le tirer par les pieds. Il y a des exemples d'ailleurs de

positions semblables où l'enfant ainsi engagé s'est retourné de lui-même & a retiré son bras. On ne doit pas toujours, ni en général compter là-dessus, ni attendre que le bras seré par le col de la matrice soit tuméfié ou enflammé; mais la saine pratique veut qu'on essaie de retourner l'enfant en la prenant par les pieds. La manœuvre qui consiste à tenter de faire rentrer le bras en le repoussant, est très-difficile, ne réussit presque jamais & expose la mère & l'enfant à des accidens mortels.

Voici une lettre qui prouve les précautions que le Gouvernement a prises pour prévenir les suites des mauvaises manœuvres. Mais le fait qu'on vient d'exposer démontre en même tems que la saine doctrine se propage difficilement en Province, même parmi les gens de l'art, quelque précaution qu'on prenne. Il seroit à souhaiter qu'il eut des réglemens sages à ce sujet plus rigoureusement observés.

De Civray, le 8 Août 1779.

Par l'article 77 des Statuts & Réglemens généraux pour les Maîtres en Chirurgie des Provinces du Royaume, du 24 février 1730, registrés au Parlement le 13 août 1731, il est ordonné que les femmes qui voudront exercer l'art des accouchemens dans les villes, bourgs & villages, seront interrogées par les Lieutenans du premier Chirurgien du Roi, & reçues après avoir prêté le serment ordinaire. Bien loin de satisfaire à cette obligation, une foule de femmes ignorantes se livroient sans principes à l'exercice de cet art qui exige tant de prudence & d'adresse. Le Gouvernement touché des suites meurtrières que l'impéritie de ces femmes entraîne après elle, a cherché à y remédier, en établissant dans toutes les Capitales des provinces un cours gratuit d'accouchemens, où il est facile de prendre les connoissances nécessaires & indispensables en pareille circonstance. En suivant les leçons & démonstrations du Chirurgien chargé de ce cours, la vigilance de M. de Blossac, Intendant, & le zèle éclairé de M. Maure, Maître en Chirurgie, à qui il a confié le cours établi dans la Capitale de cette province, l'ont rendu tous les ans très-nombreux & très-propre à produire les bien que le Gouvernement a eu en vue. Mais malgré toutes ces précautions, ce bien ne se fait que lentement & avec

(1) La femme qui fait le sujet de cette observation, est l'épouse d'un Meunier des moulins de Mauflague appartenant à M. le Marquis de Bartillac, à une demi-lieue d'Huriel, en Bourbonnois.

peine par l'entêtement & par l'imbécillité de la plupart des gens de la campagne. Ils ne savent en tout que s'asservir à une routine aveugle. Ils préfèrent d'avoir recours aux Sages-Femmes de leurs villages, qui n'ont d'autre expérience que d'avoir fait périr plusieurs meres & plusieurs enfans. C'est ce qui vient d'arriver dans cette Sénéchaussée. Malgré les exhortations de MM. les Curés, les parois-annes de la majeure partie de ces paroisses se sont obstinées à ne pas employer les femmes qui avoient suivi ce cours; de sorte que l'avantage qu'a voulu procurer le Gouvernement est devenu pour ainsi dire nul.

M. le Procureur du Roi de ce Siege, pour tâcher de faire jouir le peuple d'un bienfait qu'il rejette, a fait rendre depuis peu de jours, une ordonnance par laquelle en exécution de l'article 77 des Réglemens cités, il est fait défense sous peine de 20 liv. d'amende (dont les maris seront & demeureront responsables) à toutes les femmes des paroisses en question qui, n'ayant pas des lettres de maîtrise délivrées par le Lieutenant du premier Chirurgien du Roi, se mêlent d'exercer l'art des accouchemens, de continuer ledit exercice, & aux habitans des dites paroisses de s'adresser à d'autres Sages-Femmes qu'à celles qui, après avoir fait leur apprentissage ou suivi le cours dont il s'agit, se sont rendues dignes de recevoir la maîtrise. Il a été au surplus ordonné que MM. les Curés & Syndics des paroisses seroient invités à donner connoissance de cette ordonnance par la publication & affiche qu'ils en feroient.

Voilà qui est fort sage; mais ne seroit-il pas prudent aussi que la plupart des Chirurgiens de campagne fussent examinés, & qu'il y eut même une école particulière & supérieure pour cet objet, composée de Médecins & de Chirurgiens éclairés, de laquelle émaneroient toutes les lettres de maîtrise pour cette partie.

LIVRES NOUVEAUX.

DESCRIPTION & usage de quelques lampes à air inflammable, par M. F. L. CHAMANN, Licencié es Loix, & Démonstrateur de physique expérimentale. A Strasbourg, chez Hertz, 1780. in-12.

Cette description est accompagnée de figures nécessaires pour en rendre l'intelligence facile. C'est un ouvrage digne

de la curiosité des Physiciens & des Chymistes.

MEMOIRE sur les vertus, l'usage & les effets de la douce amère ou solanum scandens dans le traitement de plusieurs maladies, & surtout des maladies dartreuses; par M. CARRERE, Professeur Royal émérite en Médecine, Médecin du Garde-Meuble de la Couronne, Censeur Royal, de la Société R. de Médecine &c. A Paris, chez Cailleau, Imp. Lib. rue S. Severin. 1780. in-8°. Prix 1 liv. 4 s.

NOTICE DES LIVRES DE MÉD. &c. PUBLIÉS CHEZ L'ÉTRANGER, DEPUIS 1776.

DER Zucker ein neues preservatif &c, c. à. d. du sucre comme nouveau preservatif contre le scorbut, par M. l'Abbé HELL, avec un écrit où l'on examine les causes du scorbut & les propriétés du sucre, d'où l'on déduit la réfutation de l'opinion de M. l'Abbé HELL; par M. D'ALBERTIZ. A Vienne en Autriche, chez Sahn, 1779. in-8°.

M. l'Abbé Hell ayant fait un voyage à l'Isle de Wardhus, en Norvege; les gens de son vaisseau souffroient beaucoup du scorbut & en mouraient. Il fit prendre à cette occasion aux scorbutiques du sucre & du syrop dans leurs boissons & leurs alimens & cela en assez grande quantité. L'usage de ce sucre fit cesser la maladie. M. l'Abbé Hell s'empresse de publier cette observation. M. d'Albertiz revoke en doute les conséquences qu'en a tirées M. l'Abbé Hell, & prétend qu'on ne doit attribuer la guérison de ces scorbutiques qu'au régime exact qu'ils ont eu soin de suivre. Reste à savoir lequel des deux est le mieux fondé dans son opinion.

GUILLEL. JOANN. CONRAD. HENNE-MANN, Medicinæ Doctor. lectiones suas per semestre æstivum in Academia Georgia. Augusta habendas indicis præmittuntur primæ Lineæ nosologiæ morborum animalium. A Gottingue, chez Boffiegel, 1778. in-40. & à Strasbourg, chez König.

C'est seulement le plan & le programme d'une nosologie sur les maladies des animaux. L'Art Vétérinaire commence à être soigneusement cultivé dans le nord. Nous invitons M. Hennemann d'exécuter un traité sur les maladies du bétail d'après son plan.

De l'Imp. de la Veuve BAILLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 26 Mars.

S. C. I.

LUMINA mand, manus gelida muloens lavet unda.

Hac, illac modicum pergat; modicum sua membra extendat, erines peccat, dentes fricet; ista confortant cerebrum, confortant cetera membra.

D'abord, lavez vos mains dans une eau fraîche & claire;

Baignez-en vos yeux pour les bien rafraîchir.

Un peu de promenade est alors salutaire.

Étendez jambe & bras pour les mieux dégourdir.

Peignez-vous les cheveux; dégraissez-vous la tête;

Nettoyez & frottez vos dents;

Ces six points sont très-importans.

Suivez-les chaque jour, sans que rien vous arrête;

Le cerveau s'en ressent; même de tout le corps

Ils fortifieront les ressorts.

Nous croyons que le conseil que donne ici l'Ecole de Salerne est bon. On n'imagine pas tout le bien qu'on peut retirer d'une semblable habitude. Ces précautions coutent peu & on y trouve les plus grands avantages.

Lettre aux Rédacteurs de la Gazette de Santé.

On lit dans le Journal politique de Bouillon du 15 mars, pag. 48 : Un chien enragé a mordu sur la fin de janvier à Senlis, 17 personnes. M. Andry, Médecin de la Faculté de Paris, appelé sur le champ, a administré le remède de M. Portal, dont la mercurure fait la base; & ceux que cet animal a maltraités se portent au mieux. Cette annonce est répétée dans le Mercure de France du 18 mars, pag. 134. L'exposé suivant fera connoître les faits tels qu'ils se sont passés.

M. l'Intendant de Paris ayant engagé, par une lettre du 28 janvier dernier, la Société Royale de Médecine à se charger du traitement de 15 personnes mordues à Senlis, le 27 de ce même mois, par un chien enragé, la Société s'empresse de répondre au zèle & à la confiance de ce Magistrat, en nous nommant pour Commissaires, MM. Desperieres, Andry, de la Louette le fils, Thourer & moi. M. de la Louette a resté à Senlis pendant 41 jours. M. Thourer y a demeuré pendant une semaine, & les autres Commissaires y ont fait de fréquens voyages. — La Société Roy. croit devoir attendre encore plusieurs mois, pour rendre au public un compte détaillé des effets du traitement qui a été mis en usage. Mais elle n'a point employé celui de M. Portal. Il n'existe pas même de remède contre la rage, dont la découverte puisse être attribuée à ce Médecin. Son nom a sans doute été inséré par erreur dans les Journaux cités.

La Société, qui m'a chargé de vous adresser cette lettre, vous prie de la publier au plutôt.

Je suis, &c. VICQ-D'AZYR, Secrétaire perpétuel.

Lettre de Madame BRONOD à M. l'Abbé LE NOBLE. (1)

A Paris ce 4 Janvier 1780.

Vos aimans, M., me font des effets

(1) Madame Bronod, mere de M. Bronod, Notaire, rue de Bracq, est une Dame âgée d'environ 75 ans.

surprenans , & dont je n'osois me flatter. Depuis le 20 octobre que vous me les avez appliqués, j'ai commencé à en ressentir du soulagement au bout de 3 jours, ce mieux n'a fait qu'augmenter. Je ne pouvois ni me moucher, ni manger, ni parler sans éprouver des douleurs aiguës & continues; ce qui m'a fait passer 18 mois dans l'état du monde le plus triste; ayant été obligée de me sequestrer de toute société. J'avois essayé de plusieurs remèdes sans aucun succès. Mon estomac ne faisoit plus ses fonctions, & j'éprouvois d'autres incommodités qu'il est inutile de rappeler. En me rendant la parole, vous devez juger de l'importance du service rendu à une femme. J'en connois aussi tout le prix & ma reconnaissance est égale au bienfait. Puisque votre principal objet est de soulager les malades, je crois qu'on ne sauroit faire trop connoître l'avantage de vos aimans. Je publie à toutes les personnes que je vois, les obligations que je vous ai. Mais je voudrois vous voir stable à Paris, où vous seriez à portée de multiplier vos actions charitables.

J'ai d'autant plus de plaisir à vous écrire, que c'est vous qui m'avez rendu cette faculté. Au mois d'octobre dernier, je n'aurois pas pu vous écrire six lignes.

Par tous les avantages que vous m'avez procurés vous devez juger de l'étendue de ma reconnaissance.

J'ai l'honneur d'être, &c.

CALLEY BRONOD.

Aux Auteurs de la Gazette de Santé.

Il n'est sans doute aucun de vos souscripteurs qui ne vous sache gré d'avoir inséré dans votre N°. 38, an. 1779, la lettre de M. P. D. L. au sujet de l'établissement d'une société de Botanique, à Angers. J'ai été d'autant plus charmé de la lire, qu'elle a rapport avec des observations que bien d'autres sans doute ont faites avant moi. Je crois qu'il n'est pas inutile de les rappeler au public.

On ne peut assez louer le zèle des membres de cette Société; & il est à présumer qu'ils en seront récompensés par les bons effets qui ne peuvent manquer d'en résulter. M. P. D. L. observe que la Botanique est accueillie favorablement à Paris. Cela est vrai, & la raison en est que toutes les sciences y reçoivent le même accueil. Cependant on peut dire que de toutes les sciences utiles, la Botanique

si elle n'est pas la plus négligée, est une des moins considérées, quoiqu'il y ait des savans du premier ordre, adonnés à cette science, tels que MM. de Jussieu, le Monnier, Adanson, Guertard, le Chevalier de la Marck, &c.

Ce qui me surprend le plus; c'est que de tous ces savans aucun ne s'empresse, à ce qu'il paroît, de faire observer que si l'ignorance des herboristes de province expose le public au danger des quiproquos, ce danger existe dans le sein même d'une capitale où la Botanique accueillie à pour amateurs & pour partisans des hommes distingués dans toutes les professions, surtout parmi les Médecins.

Qui croiroit que la même ville soit la siége de la science la plus profonde en ce genre & en même tems celui de l'ignorance la plus grossière, & que dans la même cité, habitée par un grand nombre de Botanistes savans, la seule partie vraiment intéressante, le seul emploi vraiment utile de cette science, (je veux dire la distribution des plantes usuelles) soit abandonné à quiconque veut l'entreprendre, sans qu'on exige desdits soi-disant herboristes, aucun examen, aucune preuve de capacité ou de connoissance sur cette partie. Cette négligence de la part de ceux qui devoient s'en occuper, a entraîné le mépris de cet état, au point qu'il est presque vil, tandis qu'on devoit attacher une sorte de considération à une profession qui en mérite par l'importance de son objet, par sa nature même & par les connoissances qu'elle exige pour être bien exercée.

Le mépris d'une profession que tout le monde peut exercer indistinctement entraîne des abus & des quiproquos dont je pourrois citer plusieurs exemples & qui exposent la vie des citoyens.

Il existe, à Paris, un certain nombre d'herboristes, suffisamment instruits, dont on pourroit faire choix & qui, après avoir subi un examen & les formalités requises, seroient capables de rassurer le public sur les dangers auxquels il est livré & donneroient aux Médecins une sorte de tranquillité sur l'exécution de leurs ordonnances. Un règlement à ce sujet me paroît aussi facile à faire qu'il seroit avantageux pour tout le monde. L'herboriste instruit se tiendroit sur ses gardes. Il y en auroit moins; l'état en seroit meilleur & le public y gagneroit davantage.

Je vous prie de m'excuser, si j'ai fait un si long article sur un si petit sujet. Il m'a paru si intéressant pour le public, que je me serois étendu davantage, si les bornes de vos feuilles ne m'en eussent empêché.

J'ai l'honneur d'être, &c. MONY.

Il seroit à souhaiter que l'on profitât des réflexions sages & judicieuses de M. Mony; mais il est à craindre que les vœux de M. Mony & les nôtres ne soient point exaucés.

Consultation.

Un sujet âgé de 44 ans, né d'un père, mort à 64, à la suite de la répercussion d'une humeur érétyelateuse, est attaqué depuis l'âge de onze ans, de la même maladie, & sujet à des hémorroïdes qui ne fluent que très-rarement & sans l'incommoder. Il y a deux ans qu'ayant été obligé de voyager, il fut atteint d'un virus pforique, dont il fut guéri par les bains, les purgatifs & les frictions dont la base fut la fleur de soufre. Depuis ce tems, l'affection érétyelateuse ne s'est plus manifestée.

Au mois de décembre 1779, après avoir été dans une position gênante, il ressentit à toutes ses extrémités, surtout aux articulations, des douleurs sourdes qui n'étoient point profondes.

Au mois de janvier, son Médecin jugea que tous les symptômes qu'il ressentait ne devoient leur origine qu'à l'humeur érétyelateuse qui avoit disparu, & peut-être à sa combinaison avec le virus pforique, & lui prédit qu'il auroit la goutte. Le malade prétendit avoir une maladie vénérienne qu'il croit avoir gagnée pour avoir couché en septemb. 1779, dans le lit d'un homme atteint d'une gonorrhée. Une démangeaison qui lui survint sur le gland avec une légère excoriation quelque tems après, fortifia cette idée. Mais cet accident léger disparut. Au mois de janvier il fut saigné, prit la décoction de racine de squine & des bains.

Le troisième jour de ce traitement, il y eut gonflement & douleur au ponce de la main droite; ensuite à l'orteil du pied gauche, enfin au ponce. Le sommeil revint, & les douleurs disparurent; mais ce gonflement s'étant dissipé, les mêmes douleurs revinrent.

Ce fut alors que le malade persuadé qu'il avoit une maladie vénérienne, vou-

lut essayer un traitement complet. En conséquence une personne de l'Art lui fit continuer ses bains au nombre de dix, & le 15 janvier, lui administra la première friction qu'il poussa jusqu'à trente; d'un gros de pomade à parties égales, ce qui fait 15 gros de mercure. Pendant le traitement, la poitrine du malade se trouva affectée, & les crachats furent sanglants. Les purgatifs firent évanouir cet accident.

Aujourd'hui notre malade ressent les mêmes douleurs qu'il éprouvait avant le traitement; mais elles sont moindres.

On demande 1°. si on peut soupçonner avec raison l'existence d'un virus vénérien dans le sujet en question, pour avoir reposé l'espace d'une heure dans le lit d'un homme qui avoit une gonorrhée? 2°. De quelle manière on doit caractériser les douleurs qu'il ressent? (nota qu'il a un frère sujet à la goutte). 3°. En cas qu'on ne soupçonne pas de virus vénérien, le malade ayant fait sa déclaration sur l'intégrité de ses mœurs, quels sont les remèdes à opposer à cette maladie? Signé, L. B. TUAL, Médecin du Roi pour le Militaire, à Bayeux.

Nous laissons la liberté aux personnes de l'Art de dire leur avis sur cette affection, qui ne nous paroît point vénérienne.

Moyens proposés pour la phthisie, par M. BOYER, Doct. en Médecine, à Carpentras.

Dans le N°. 30 de la Gazette de Santé, pag. 118, an. 1779, on demande quel est le nom de la maladie dont on expose les symptômes, & quels sont les remèdes qui conviennent à cet état. On a fait remarquer que le sujet, âgé de 25 ans, a une fièvre lente, a craché le sang, a une toux sèche, des douleurs à différentes parties du corps, des défaillances fréquentes.

Il me paroît que c'est la phthisie. Le lait & les autres adoucissans qu'on donne communément en abondance dans cette maladie, dans la vue d'adoucir le sang, de lubrifier les voyes, d'assouplir les solides, ces moyens, dis-je, sont presque toujours infructueux. Ils ne font que pallier le mal lorsqu'ils ne devancent pas la mort. Ils seroient plus dangereux encore dans l'état présent, vu la foiblesse de l'estomac de la malade.

Il y a un moyen plus simple & plus assuré, qui n'a pas les mêmes inconvé-

niens des premiers ; c'est un bain émollient suivi d'une onction par tout le corps avec une pommade cosmétique. Par ce moyen, on fournit du véhicule au sang sans énerver le suc gastrique. On nourrit & on affaiblit la peau, sans affaiblir les forces centrales. Les fluides perdent leur acreté & leur fougue. La réaction des solides diminue. Ceux-ci se nourrissent, cèdent aux efforts des liqueurs & prennent plus d'extension. La circulation, qui ne se faisoit que dans les gros troncs où il se formoit une plethore, devient plus uniforme & plus tranquille, à mesure que les vaisseaux oblitérés se rouvrent, & que le corps leur cede un plus grand espace. Ce seul remède aidé d'un régime doux & tempéré, a toujours fait des merveilles. L'esprit & le corps en ont ressenti des effets comme miraculeux. Je desirerai que l'expérience fréquente que j'en ai fait, puisse servir à ce malade, ainsi qu'à d'autres. Signé, BOYER, Médecin à Carpentras.

LIVRES NOUVEAUX.

OBSERVATIONS sur la rage, suivies de réflexions critiques sur les spécifiques de cette maladie ; par M. LE ROUX, Maître en Chirurgie, associé de l'Académie des Sciences de Dijon, & Chirurgien-major de l'Hôpital général de la même ville. A Dijon, chez Cappel, Imprim. 1780. in-8°. de 52 pag.

Nous ferons connoître incessamment cet ouvrage.

NOTICE DES LIVRES DE MÉD. & C. PUBLIÉS CHEZ L'ÉTRANGER, DEPUIS 1776.

APPARATUS medicaminum tam simplicium quam præparatorum & compositorum &c, Apparat de medicaments simples préparés & composés par M. MURRAY, Professeur de Médecine & de Botanique à Göttingue, membre de plusieurs Académies savantes du nord. A Göttingue, chez Dietrich, 1776, 1779. deux vol. in-8°.

Le premier tome de cette matière médicale parut en 1776 ; il est dédié au Roi de Suède. Il contient quatorze ordres tirés du regne végétal, savoir les végétaux conifères, les hédéracés, les amentacés, les composés, les aggrégés, les conglomérés, les ombellifères, les sarmenteux,

les étoilés, les cymiers, les cucurbitacés, les solanons, les campanulés & les entortillés.

Le second volume, qui vient de paroître, renferme onze ordres puisés également dans le même regne. Il y est fait mention des plantes à fleurs en roue, des septaires, des bicornes, des végétaux à feuilles rudes, des verticillés, des personnés, des erratiques, à brou, à filiques, des papillonacés, & des lomentacés qui approchent par leur ressemblance des plantes légumineuses. Le nombre des végétaux contenus dans ces deux volumes porte 328 especes particulieres, dont l'Auteur fait connoître les propriétés médicales, économiques, & alimentaires. Les détails exacts & circonstanciés dans lesquels ce Savant entre pour fixer le caractère spécifique & individuel de chaque végétal, ne laissent rien à désirer sur cet objet, & sont très-propres à éloigner les équivoques, toujours dangereuses en Médecine.

J. H. RAHN, M. D. *Adversaria medica practica. Mémoires de Médecine pratique, Tome I.* A Zurich, chez Fueffel ; & à Strasbourg, chez Konig, 1779. in-4°. de 408 pag.

Ce recueil est dédié à MM. Murray & Richter, Professeurs de Médecine à Göttingue. Ce premier volume ne traite absolument que du quinquina. Son histoire naturelle, son analyse chymique, ses diverses préparations, les méthodes pour l'administrer efficacement, ses doses, ses qualités antiseptiques, son usage dans les différentes especes de fièvres intermittentes, inflammatoires, bilieuses, putrides, nerveuses, exanthématiques ; tout cela forme trois sections & plusieurs chapitres très-intéressans.

ANTONII DE HAEN, Tom. III, *rationis medendi continuatæ, seu operum posthumorum vol. I.* Collegit ediditque MAX. STOLL, S. R. ap. maj. conf. & Prof. prax. P. O. A Vienne, chez Groëffer, 1779.

Des essais sur les lithontriptiques, surtout sur l'usage du savon & de l'eau de chaux ; le traitement de la petite-vérole simple & compliquée, la doctrine d'Hippocrate sur les urines, & une nouvelle édition sur le traité de la colique de Pott, sont les principaux objets dont il est question dans ce volume.

De l'Imp. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

N^o. 14.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 2 Avril.

S. CII.

LIVRES NOUVEAUX.

NO T E , *cale ; sta pranse , vel i ; frigesce minute.*

Du bain entrez au lit ; quand vous sortez de table

Restez debout ou marchez quelques pas ;

Un peu de froid rendra l'estomac plus capable De digérer votre repas.

Ce vers de l'Ecole , heureusement rendu par M. Bruzen de la Martiniere , renferme des préceptes qui ne sont point indifférens. L'usage de se réchauffer au sortir du bain , est une pratique utile en bien des cas , en ce qu'elle favorise l'effet du bain chaud , qui est d'augmenter la transpiration & de pousser à la peau les humeurs qui assiegent l'intérieur.

Quant au second conseil qu'elle donne de se tenir tranquille après le dîner ou de marcher un peu ; malgré l'apparence de contradiction qui paroît exister entre celui-ci & celui qu'elle donne ailleurs , (*post prandium sta , post cœnam ambula ;*) ces préceptes s'accordent , il est évident qu'elle a voulu dire qu'il faut être en repos après le dîner ou faire peu d'exercice , au lieu qu'après le souper l'exercice est nécessaire , ce qui convient surtout dans les pays chauds , où la chaleur du midi s'oppose à un exercice salutaire & où la fraîcheur du soir ou du serain exige un peu d'exercice.

On remarque en général que le froid léger qu'on éprouve après le repas , n'est point un mauvais signe. C'est souvent un indice certain que la chaleur nécessaire à la digestion se concentre & que cette fonction se fait bien.

MÉMOIRE à consulter & consultation chymico-médico-légale , signée ALPHONSE LE ROY , Doct. Rég. de la Faculté de Méd. de Paris , Professeur de Médecine & de matière médicale chymique ; pièces jointes à un mémoire pour le sieur BRAVER , marchand Brasseur , à Soissons , contre le sieur L. DAVID , adjudicataire général des fermes unies de France. A Paris , chez Simon , Imprimeur du Parlement , rue Mignon S. André des Arcs , 1780.

La question agitée dans ce mémoire est on ne peut pas plus intéressante. Un Brasseur fabrique pendant 2 mois , huit brassins qui produisent 700 pièces de bière. Les six premiers brassins échouent dans le tems de la fermentation , qui s'étoit d'abord opérée très-heureusement , mais qui s'est arrêtée tout-à-coup , & peu de tems avant l'entonnement. Cet accident se manifeste par un goût acide & fétide , par l'affaîssement subit de la mousse , par la cessation ou l'interruption du quillage dans le tonneau , & par la mauvaise qualité des levures que produit cette bière. Cependant , ce Brasseur n'a employé que des matières les mieux choisies pour la préparation de sa bière ; il fait observer qu'à chaque brassin il a pris de nouvelles précautions pour empêcher le même accident. Il a fait curer son puits , nettoyer les cuves & bacs , au sel & à l'eau bouillante. Il a changé chaque fois de levure , & toujours inutilement jusqu'au 7^e brassin qui a parfaitement réussi , sans qu'on eût changé de

matieres ni de procédés. Mais le 8e. dont tout sembloit garantir le succès, ayant échoué dans le même tems & par le même effet, à ce qu'il paroît, que les 6 précédens, il s'agit de savoir si le consultant a été fondé à prendre de l'inquiétude sur la présence d'une personne qui a paru à chaque brassin (excepté au 7e.) lors de la fermentation presque achevée, qui affectoit de découvrir les cuves, d'en aspirer la vapeur, de mettre les mains dans la biere & dans la levure, &c?

Les Brasseurs de Paris & de Rouen consultés à ce sujet, ont certifié qu'ils ont grand soin, lors de la fermentation de la biere, de ne laisser approcher personne en général de leurs cuves, surtout les femmes, dans le tems de leurs périodes, ceux qui ont l'haleine forte, & que plusieurs d'entr'eux ont connoissance particuliere d'accidens, arrivés lors de la fermentation, de la part d'ouvriers qui faisoient usage d'onguent mercuriel & d'autres drogues qui peuvent nuire à la biere; que la moindre indiscretion à cet égard peut produire les effets les plus facheux & le dommage le plus considérable.

M. le Roi dans sa consultation, examine la question en chymiste habile & en Médecin, instruit des mouvemens qui se passent dans l'économie animale. Il rappelle les grands principes sur la fermentation, posés par Becher, Stahl & Rouelle. Il la définit, la distingue en 3 especes, expose les conditions nécessaires pour qu'elle ait lieu & pour qu'elle soit bien faite. Il fait connoître quel est le corps dans la nature qui fermente, (le corps muqueux) & quels sont les principes de ce corps, (l'huile, l'acide, l'eau, la terre.) Cet examen le conduit loin. La vie, dit-il, elle-même est une espece de fermentation qui donne son gaz, (la transpiration) une atmosphere particuliere au corps animal & végétal dans lequel elle s'opere. Cette idée nous a paru sublime; elle est déduite naturellement des principes posés par l'Auteur, & tout semble la fortifier. M. le Roi, après avoir rapporté plusieurs faits qui justifient sa théorie sur l'effet des émanations des corps & sur l'influence qu'ils peuvent avoir sur la fermentation, conclut d'après les faits & par analogie que la présence d'une personne mal saine ou celle d'un foyer de quelque émanation contraire peut troubler la fermentation & rendre ses résultats imparfaits.

Cette consultation nous a paru très-intéressante & très-curieuse. Il paroît qu'elle a déterminé l'arrêt du 20 mars 1780, par lequel M. Brayer a gagné son procès au Parlement.

Mémoire à consulter.

Un sujet âgé d'environ 52 à 53 ans, d'un tempérament vif & sanguin, se trouve, depuis l'âge de 22, exposé aux plus vives douleurs & dans l'alternative la plus affligeante. Les accidens qu'il éprouve s'annoncent presque toujours quelque jour d'avance. Le malade ressent un froid soudain qui s'empare des extrémités supérieures & inférieures avec un engourdissement général. Aussitôt il se sent presque suffoqué par un état spasmodique de la poitrine. Il perd la parole, ou ne peut articuler que très-mal. Il sent distinctement comme un globe qui remonte du canal intestinal dans l'estomac & jusqu'à l'œsophage. Cet état est accompagné de borborigmes, de nausées, & quelquefois de vomissement, avec des foiblesses très-marquées, lesquelles ne cessent que lorsque le malade a pris des alimens solides. Il ne peut rester deux heures sans manger & sans sentir le besoin le plus pressant. Il ne dort pas. Si par fois il sommeille (ce qui est fort rare) ce n'est que pour être plongé dans des rêves affreux & avoir les idées les plus défagréables.

La saignée, qui ne paroît point indiquée relativement à l'appauvrissement du sang, le soulage & paroît calmer tous les accidens. L'expérience me l'a confirmé une infinité de fois dans les différens traitemens que j'ai fait à ce malade. Il ne peut point supporter la diete. Il paroît souvent des ébullitions de sang en différens parties de l'habitude du corps à la peau. Quelquefois c'est une éruption érysipélateuse; d'autres fois dartreuse, & fort souvent il paroît des furoncles. Il y a 5 à 6 ans qu'il a eu un charbon au bras, que j'ai été obligé de détruire avec l'instrument pour empêcher les progrès rapides du mal. Il fait souvent usage par mes conseils, de bouillons & d'apozèmes altérans faits avec le creffon, le bécabunga, le cochlearia, le raifort sauvage & quelque plante appropriée de la même classe.

Après différens avis qui annonçoient la persuasion où l'on étoit de l'existence du ténia ou ver solitaire, nous lui avons administré les anti-vermineux les plus

accrédités. Nous avons même mis en usage les remèdes de madame Nouffer, sans qu'aucun de ces remèdes ait eu du succès. Il n'a jamais rendu aucun ver solitaire, ni en totalité ni en partie. Il a rendu, à l'âge de 10 à 12 ans comme tous les autres enfans, des vers ronds ordinaires. Le malade, malgré tous ses maux, conserve une espèce d'embonpoint qui sembleroit détruire l'idée du ver solitaire.

J'ai observé constamment, pendant les paroxysmes, des mouvemens spasmodiques dans différentes parties du corps, spécialement dans les muscles orbiculaires & sourcilliers, dans les muscles fléchisseurs de la cuisse de la jambe droite. Ces contractions fortes & répétées ne donneroient-elles pas lieu de croire que cette affection pouvoit être la cause déterminante du désordre actuel qui a son siège dans tous les tissus nerveux? Le serrement & la compression de la poitrine ne procéderaient-ils point de la forte contraction des nerfs diaphragmatiques & du plexus cardiaque, le vomissement continu, de l'extrême irritabilité du grand intercostal, ou de la huitième paire du grand sympathique? Les bains, les antispasmodiques ne triompheroient-ils point de la maladie, plutôt que les antivermineux? Signé, BLAVOT.

R. Nous pensons que c'est une maladie nerveuse & qu'en effet les bains & les antispasmod. sont les principaux secours.

Lettre de M. DE FOURCROY, Conseiller au Baillage de Clermont en Beauvoisis, aux Rédacteurs de la Gazette de Santé.

Je me crois obligé, MM., de vous communiquer quelques réflexions relativement au tetanos, ou mal de mâchoire, auquel sont sujets les negres nouveaux-nés d'Amérique, dont vous faites mention dans les Nos. 1er. & 3 de votre Gaz. de cette année. Vous dites dans le N°. 1er. que si les negresses étoient accouchées par des Sages-Femmes d'Europe, on n'observeroit pas un semblable accident. Je ne crois pas que cette maladie puisse être attribuée à l'inéptie des femmes qui accouchent les negresses, comme il est aisé de le voir par le succès des moyens qui m'ont réussi pour en préserver un grand nombre d'enfans. D'ailleurs, les Sages-Femmes d'Europe sont la plupart

sans connoissances, sans adresse & sans prudence, comme en sont convaincues les personnes éclairées qui habitent les campagnes. On devroit parmi nous voir aussi le tetanos, comme parmi les enfans des negres, s'il dépendoit de cette cause*.

Dans un petit ouvrage que j'ai publié sous ce titre: *Les enfans élevés dans l'ordre de la nature*, j'ai avancé que je soupçonnois que le mal de mâchoire étoit dû à un défaut d'évacuation totale du méconium, & qu'il n'avoit pas eu lieu dans les enfans négrellons, auxquels on avoit donné, par mes conseils, une once de manne en naissant. Il paroît sans doute extraordinaire que le lait maternel des negresses n'ait pas, dans nos isles d'Amérique, la propriété de purger suffisamment les enfans & qu'il faille avoir recours à l'Art. Cela tient apparemment à des circonstances particulières. Mais il est de fait qu'en conseillant ce moyen, de l'efficacité duquel vous doutez dans votre N°. 3, j'ai préservé de cet accident un grand nombre de négrellons à Saint Domingue.

Au lieu de ne donner qu'un extrait imparfait de l'article de mon livre, où je parle du mal de mâchoire, vous m'aurez fait plaisir de le transcrire tout entier, afin que le public fût à portée de connoître le fait dont il s'agit; voici comme je m'exprime, pag. 61. » Je posai à un de mes parens, qui me parloit des pertes que le mal de mâchoire lui avoit occasionnées, de faire prendre une once de manne fondue dans une suffisante quantité d'eau au premier négrellon qui lui naîtroit; l'essai que nous en fîmes, nous ayant réussi à souhait, il fut recommencé avec un égal succès sur tous ceux qui lui vinrent; aucun ne fut attaqué du mal de mâchoire &c.

D'après cette expérience j'étois autorisé à faire le raisonnement qu'on lit à la pag.

* Note des Rédacteurs. Nous sommes fâchés que M. de Fourcroy ne nous ait pas entendu ou que nous soyons mal expliqués. Nous avons dit que nous croyons ou que nous étions persuadés que si les negresses étoient accouchées par des Sages-Femmes d'Europe, cet accident n'arriveroit pas. Mais ce n'est pas à raison de l'impéritie des negresses, ou de la supériorité des talens des Sages-Femmes d'Europe, comparés à ceux des negresses que nous l'avons dit; c'est parce qu'il est probable que la cause de cette maladie tient à quelque pratique particulière en usage parmi les Accoucheuses negresses & inconnue à celles d'Europe.

303. » Le mal de mâchoire n'a d'autre cause que le manque d'évacuation du méconium, qui par un trop long séjour dans l'estomac & les intestins y occasionne une inflammation mortelle, dont le tetanos est le symptôme &c.

La suite à l'ord. prochain.

De Bruxelles, le 19 Février.

L'Académie Impériale & Royale des Sciences & Belles-Lettres de cette ville, propose pour un prix extraordinaire, qu'elle distribuera en 1781, le sujet suivant.

Comme les pommes de terre dépérissent d'une année à l'autre dans la Châtellenie d'Oudenarde, MM. les Hauts-Pointres de cette Châtellenie ont prié l'Académie de proposer, à leurs frais, un prix extraordinaire de trois cens florins à celui qui, au jugement de l'Académie, aura découvert la nature & l'origine du mal & qui en aura trouvé le remède.

Pour mettre les concurrens au fait de la question, l'Académie a cru devoir donner le résultat des avis présentés par les villages subalternes au chef-College de la Châtellenie.

» Depuis huit à dix ans, dit-on, l'on l'on observe que la fane (c. à. d. la feuille) des pommes de terre se rétrécit, & que la plante meurt avant de parvenir à la maturité ».

» Aucune sorte de pommes de terre n'a été exempte de cette espèce de contagion; la seule différence étoit du plus au moins ».

» On a essayé d'y remédier, en semant la graine des pommes de terre; le fruit (1) qui en est provenu s'est rétréci comme les autres ».

» On appelle communément les tiges de ces pommes de terre, dont la fane se corrompt, *gestropté pataters*. Elles ne sont pas tout-à-fait stériles; elles donnent un petit fruit (2) d'un mauvais goût; elles

(1) Il y a apparence qu'on veut parler de la pomme de terre même, qui est prise ici pour le fruit ou le produit.

(2) C'est vraisemblablement encore la racine dont on veut parler. On doit observer que ce sont ces cultivateurs & non des botanistes qui parlent.

» poussent rapidement en sortant de terre; pour mourir incontinent après ».

» Quelques personnes ont observé des vers qui attaquoient le cœur de la plante-mère (3); ils sont d'une figure oblongue & mince, au ventre jaune & dos noir ».

» On a vu des pommes de terre qui, en poussant, avoient la fane rétrécie, jusqu'à ce que la tige eût gagné la hauteur d'un demi-pied, & qui pour lors ont reconstruit une végétation naturelle ».

» Quelques-uns disent avoir remarqué qu'une partie de leurs pommes de terre, plantées le matin ou la veille, (c. à. d. le soir) ne se rétrécissoient pas, tandis que dans le même champ le contraire arrivoit à l'autre partie, plantée l'après-midi ou le lendemain (4).

» D'autres enfin sont du sentiment que la quantité de ces plantes, autrefois importées d'Angleterre, ne suffit pas pour les perpétuer dans ces pays, & qu'il est nécessaire d'en faire venir de nouvelles. Ils pensent que si on veut conserver l'espèce, ce renouvellement est indispensable, après un certain nombre d'années. Ils fondent leur opinion sur l'expérience journalière que fournit le froment du village de Caiken, pays de Terremonde, & celui d'Armentières, qui, après avoir été semé ici trois ou quatre fois, dégénère considérablement ».

Si les concurrens croyoient avoir besoin d'éclaircissements ultérieurs, ils peuvent s'adresser à MM. les Hauts-Pointres, qui les leur communiqueront aux frais de la Châtellenie. Au reste l'Académie exige que les Auteurs fassent leurs recherches & leurs expériences sur les lieux, & qu'ils produisent, quant à la vérité des faits, des certificats des Echevins ou Gens de Loi.

Les mémoires doivent être écrits en latin, en françois, ou en allemand, & d'un caractère lisible. Ils seront adressés & remis, francs de port, à M. Desfouches, Secrétaire perpétuel de l'Académie, avant le 16 Juin 1781.

(3) Nous croions qu'on veut parler encore de la pomme de terre même; c'est-à-dire de la racine.

(4) Nous croyons qu'on a voulu dire, lorsque le soleil est encore sur l'horizon.

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur Miquignon, Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement pour l'année est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.

De l'Imp. de la Veuve BA L LARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 9 Avril.

S. CIII.

*Si capitis dolor est ex potu, lymphæ bibatur,
Ex potu nimio nam febris acuta creatur.
Si vertex capitis vel frons æstu tribulentur,
Tempora, fronsque simul moderate sape fricentur
Morella cocta, necnon calidaque laventur.
Illud enim credunt capitis prodesse dolori.*

Vous sentez-vous un mal de tête ?
S'il vient d'avoir trop bu, la médecine est prête ;
Buvez de l'eau, c'est votre guérison.
Souvent d'un excès de boisson
Une fièvre aigue est la peine.
Si le mal vient d'une migraine,
D'eau de morelle alors frottez-vous bien le front.
Le foulagement sera prompt.

LETTRE de M. DE LA ROBERDIÈRE, Doct.
en Med. de la Faculté de Caen, associé du
College Roy. des Médecins de Nancy &c, à
M. le BARON DE SERVIERES, Officier au
Régiment d'Orléans, Cavalerie &c. sur deux
petites-véroles avec recidives. A Vire, le 5
mars 1780. in-8°. de 6 pages.

L'objet de M. de la Roberdiere n'est
pas de démontrer la possibilité des ré-
cidives de petite - vérole, tant après
l'accidentelle qu'après l'inoculée, ni
de diminuer le mérite de l'inoculation.
« Il n'appartient, dit-il, qu'à des fana-
« tiques ou à des séducteurs de mécon-
« noître les faits, de nier les recidives.
Celles de la fille de Timoni, de Made.
la Comtesse de Tessé, de M. le Prési-
dent d'Héricourt, de M. le Chevalier
d'Arpajon, repris de la petite - vérole à
Pont-à-Mousson en 1771, & quelques
autres semblables lui paroissent de nature
à ne pouvoir être contestées. Le soin

qu'on a pris, selon lui, de les recueillir,
prouve qu'elles sont rares.

Le but de l'Auteur est de présenter
en Médecin instruit & en historien fidele
un accident de cette nature arrivé
aux filles d'un Seigneur des environs
de Vire en Normandie, dont l'une,
(Mademoiselle de Chaulieu) après avoir
été attaquée accidentellement de la pe-
tite-vérole au mois de juin 1779, dans un
tems d'épidémie, & l'autre (Mademoi-
selle des Rotours, sa sœur) après avoir
été inoculée dans le même tems, à la
Suttonienne, ont été prises l'une & l'au-
tre au mois d'octobre de cette année
de la même maladie, pour avoir donné
leurs soins à leur oncle qui en étoit atta-
qué dans le pays d'Auge. M. de la Rober-
diere donne jour par jour le détail des
symptômes qu'ont éprouvé ces deux per-
sonnes dans leur première maladie, qui a
été chez les deux une petite-vérole réelle
discrete, mais bénigne, reconnue telle
par un Médecin célèbre de Paris, &
assure avoir vu les traces des deux au-
tres qui ont été suivies avec exactitude
& reconnues par un Médecin instruit.

Lettre de M. DURANDE, Doct. en Médecine,
de l'Académie de Dijon &c, aux Redac-
teurs de la Gazette de Santé.

De Dijon, le 3 Avril 1780.

Vous annonçâtes, MM., l'année der-
niere, dans la Gazette de Santé, l'Ordon-
nance des Magistrats de la ville de Dijon
relative aux moyens d'arrêter la conta-
gion de la petite - vérole. Peu de tems

après cette publication , l'épidémie cessa. Il est vrai que la saison plus froide sembla moins propre à entretenir la contagion. Quoiqu'il en soit , la maladie s'est perpétuée dans les villages des environs ; elle existe encore à une lieue de la ville. Nos Magistrats viennent de nouveau de faire publier & afficher leur Ordonnance , persuadés qu'en la renouvelant chaque année , ils conserveront les jours d'un grand nombre de citoyens.

Pendant l'épidémie que nous avons alors , les peres qui consentirent à séquestrer celui de leurs enfans qui le premier avoit pris la petite - vérole , n'eurent que ce seul malade ; tandis qu'au contraire , faute de ce soin , la maladie attaqua constamment tous ceux d'une même famille qui en étoient susceptibles.

Dans une communauté de cette ville , une Religieuse prit la petite-vérole , elle la communiqua à une autre qui en mourut. Deux pensionnaires tombent malades. Appelé pour l'une de ces dernières , je trouve les Religieuses très - alarmées & je leur propose d'arrêter la contagion en séquestrant les deux variolées. Quelques précautions faciles suffirent pour faire cesser son cours , quoiqu'il y eût dans cette maison dix Religieuses & plus de vingt pensionnaires qui n'avoient jamais essuyé cette maladie.

Plusieurs personnes indiscrettes ont porté la petite - vérole dans différens villages où elle a fait ensuite plus ou moins de ravages. M. Thevenot , Chirurgien de Mirebeau , gros bourg à quatre lieues de Dijon , n'a point voulu que son fils infectât son pays. Ce jeune homme arrivé chez son pere avec la fièvre , eût ensuite une petite - vérole confluyente. Le pere le séquestra & personne de Mirebeau n'en fut atteint. On voit que la prudence de ce Chirurgien a conservé les jours d'un grand nombre d'habitans.

Il paroît donc qu'en séquestrant les variolés , on pourroit anéantir la petite-vérole , ou au moins la rendre si rare , que ce ne seroit plus qu'un de ces dangers éloignés dont l'homme auroit à se garantir , non par des précautions qu'inspire la terreur , mais par celles que dicte la prudence. S'il étoit sans cesse effrayé par les différens maux qui le menacent de loin , sa vie ne seroit plus qu'une maladie continuelle.

Ces vérités , MM. , qu'on a si bien établies , & que la préoccupation seule

empêche de sentir , sont quelquefois aisément saisies par ceux qui ne consultent que l'expérience , seul garant des opinions dans l'art de guérir.

Au commencement de l'hiver , je rencontrai deux enfans qui n'avoient aucune marque de petite-vérole , quoiqu'ils habitassent l'une des rues où cette maladie avoit fait le plus de ravages. Je demandai à la mere comment elle avoit pu les garantir. Elle me répondit sans hésiter , mes enfans ne sortent point & je vois peu de monde. Elle s'étoit donc convaincue que la petite-vérole n'est point dans l'air & que le contact immédiat pouvoit seul la transmettre.

J'ai l'honneur d'être , &c. DURANDE.

R. Nous joignons nos vœux pour les précautions générales à ceux dont M. Durand a fait ressentir les effets à la ville de Dijon , & nous ne pouvons qu'applaudir à un zèle si louable , si éclairé.

Nous apprenons de Grenoble que la Chambre des Vacances du Parlement de cette ville a suivi l'exemple de Lyon , de Dijon , de S. Omer &c , & il y a lieu de croire que cette conduite sera suivie par tous ceux qui ont à cœur le bien de l'humanité & qui connoissent le prix des vérités utiles.

Aux Auteurs de la Gazette de Santé.

De Draguignan , en Provence , le 29 Mars 1780.

Dans une petite ville de Provence , MM. bien exposée au midi , battue par les vents , située sur le penchant d'une montagne éloignée de la mer de quatre lieues & habitée par six mille personnes , il s'y est élevé , depuis quelques années , une fabrique de sel de saturne. Depuis cet établissement , personne ne s'est plaint & on ne s'est point aperçu que les exhalaisons aient nui à qui que ce soit. On en a construit encore deux petites depuis peu. Les voisins & autres personnes craignant que cela n'influe sur leur santé voudroient être tranquilles là-dessus. Comme Médecin & citoyen je me suis proposé de vous demander votre sentiment sur une question qui est de votre compétence , & qui regarde d'une part la santé publique & de l'autre les intérêts de quelques particuliers. Je vous prie , MM. de me faire passer votre décision par la Gazette de Santé , afin que les esprits puissent être

tranquilles là-dessus, & que justice soit rendue à qui elle appartient.

Signé, BOUSQUET, D. M.

R. Puisqu'on demande notre avis, nous ne pouvons dissimuler que le voisinage d'une fabrique de sel de saturne ne puisse être dangereux. Lorsqu'on fait le mélange de la ceruse & du vinaigre, il se fait une effervescence & il s'en élève un gas chargé de parties métalliques qui peut nuire. Les vapeurs du plomb, de la peinture fraîche, dont la ceruse est le principal ingrédient, ont toujours été redoutables & avec raison. La colique des Peintres ou des Plombiers & d'autres accidens de ce genre prouvent incontestablement les dangereux effets de ce métal dans un état de division ou d'évaporation. Cela nous autorise à conclure qu'on ne sauroit prendre trop de précautions en formant des établissemens de la nature de ceux dont on parle, & qu'il seroit très-prudent d'isoler les maisons destinées à ces sortes de fabriques.

Suite & fin de la lettre de M. DE FOURCROY, sur le tetanos des enfans.

Le moyen que j'ai employé sans doute est simple; mais c'est une raison de plus pour y avoir confiance. Il n'est point étonnant que M. Poupée Desportes, qui étoit en même tems que moi à Saint Domingue n'en ait pas eu connoissance. Car S. Domingue est une île d'une très-grande étendue, possédée, comme on sait, pour plus des deux tiers par les Espagnols. Il se trouve néanmoins dans la partie françoise, des quartiers à plus de 100 lieues les uns des autres, qui n'ont entre eux aucune relation, tels que ceux du Fort Dauphin & du fond de l'Île à Vache.

Au reste, soit que M. Poupée Desportes n'ait point entendu parler du moyen que j'ai indiqué, ce qui ne seroit point étonnant; soit que ne voulant exposer que la méthode de tous les peuples de l'Europe, il ait négligé l'avis d'un simple particulier, il n'est pas moins vrai qu'en faisant donner à des négrillons nouveaux une once de manne, peu de tems après leur naissance, je les ai préservés du mal de mâchoire. Tous les raisonnemens possibles, toutes les conjectures, toutes les obmissions ne peuvent nuire à des faits qui sont en Médecine, à ce qu'il me semble, la seule bouffole qui puisse servir de guide.

Je vous prie, MM., d'insérer ma lettre dans une de vos feuilles.

J'ai l'honneur d'être, &c. FOURCROY.

Mémoire à consulter.

Un de mes enfans, âgé de 5 ans, bien constitué & sans incommodité d'ailleurs, a un bégayement qui revient exactement toutes les fois que le tems veut changer, de beau en pluvieux ou venteux, & cela, quelques jours auparavant. Il est quelquefois porté au point, que l'enfant ne peut achever le mot qu'il a commencé. La pluie & le vent cessant, le bégayement diminue, & quelques jours après l'enfant parle avec facilité. Je crus dans le commencement, que ce qui pouvoit donner lieu à cette difficulté de parler, étoit un relâchement des muscles de la langue, ou un embarras dans les nerfs de cet organe, entretenu par une humeur pituiteuse; en conséquence je lui donnai le tartre stibié à la dose de deux grains dans une chopine d'eau, que je partageai en six prises. Il n'en prit que trois prises qui lui firent rendre quelques matieres glaireuses. Je ne me suis aperçu d'aucun changement depuis ce tems, & l'enfant est toujours dans l'état où il a été depuis deux ans. Je demande si on ne pourroit pas dans cette circonstance, employer les remèdes qui conviennent à la paralysie de la langue, tels que la décoction de quelques plantes aromatiques, ou autres remèdes qu'il vous plaira m'indiquer.

Signé, PATENOSTRE, Chirurgien, à Montmort, par Epernay.

R. En attendant d'autres réponses, nous croyons que ce bégayement n'est point à redouter & qu'il se dissipera puisqu'il n'est qu'accidentel. On doit s'assurer de l'état du frein de la langue. Des véscicatoires placés derrière les oreilles ont quelquefois réussi.

LIVRES NOUVEAUX.

TRAITE' de la chataigne, par M. PARMENTIER, pensionnaire de l'Hôtel des Invalides, Censeur Royal, Membre du College de Pharmacie de Paris, de plusieurs Académies, &c. A Bastia, & se trouve à Paris chez Monory, Libraire, rue de l'ancienne Comédie-Françoise. 1780 in-8°. de 160 pag. sans compter l'avertissement.

Personne n'étoit plus en état de faire un traité satisfaisant sur la chataigne que M. Parmentier, connu très-avantageusement du public par ses lumieres en

physique, chymie, & surtout par ses travaux sur les substances farineuses en général & spécialement sur les pommes de terre &c.

L'examen de ce problème, savoir *s'il est possible de faire du pain de chataignes & l'avantage qui pouvoit en résulter* surtout pour le Limoulin, pays très-riche en ce genre de production, mais très-pauvre d'ailleurs, entrevu & désiré par M. Daine, Intendant de cette Province, paroissent avoir donné lieu à ce travail.

L'Auteur a cru devoir répondre, dans l'avertissement, aux reproches que lui avoit fait M. Linguet dans les Annales, & rétablir la réputation du pain de froment. Cette réponse se réduit au bon mot de la niece de Dom Quichotte. *Croyez - moi, mon cher oncle; il n'y a pas de meilleur pain que celui de froment.*

Quant à celui qu'on a prétendu faire avec la chataigne; M. Parmentier, sans en nier la possibilité, croit être autorisé à dire qu'au lieu d'un véritable pain, on n'en obtient qu'une substance matte, qui ne mérite pas le nom de pain. Après différens essais, il n'a pu parvenir à faire lever la pâte de chataignes, & il y a lieu de présumer que puisque M. P. n'a pas réussi, d'autres ne seront pas plus heureux.

Tel est le principal résultat de ce travail. D'ailleurs, tout ce qui a rapport à la culture du chataigner, à l'appât de son fruit pour la nourriture, se trouve exposé dans cet écrit, d'une manière à ne rien laisser à désirer. On y trouve aussi la manière usitée parmi les Corfès de faire le prétendu pain de chataigne, qui n'est qu'une galette. L'analyse chymique découvre dans la chataigne, de l'amidon, un véritable sucre & une matière extractive.

Observation sur le tetanos des mulets & des chevaux; par M. THOREL, Médecin Vétérinaire au département de Lodeve.

J'appelle *tetanos* une maladie vulgairement appelée *mal de cerf* par les maréchaux. Elle est très-fréquente en Bas-Languedoc. Si le mal affecte le col, l'animal ne peut remuer ni le col ni la tête; si c'est la mâchoire, il ne peut la remuer; si c'est l'avant-main, les extrémités antérieures sont roides & sans mouvement; si le mal attaque toutes les parties du

corps, l'animal semble être tout d'une pièce, il est roide de tous ses membres. Les muscles de l'œil sont en contraction; le globe tourne sans cesse dans l'orbite, il fait de grands mouvemens quand la tête se trouve attaquée.

Les violents exercices, la nourriture échauffante donnée en trop grande quantité telle que l'avoine, la luzerne, sont les causes ordinaires de cette maladie.

Les saignées copieuses & répétées sont les remèdes les plus prompts à employer. J'en ai retiré des effets merveilleux dans quelques mulets & notamment dans un cheval appartenant à un habitant de Lodeve. Cet animal venant de faire un voyage au-dessus de ses forces, tomba malade en arrivant. Ses jambes & l'épine du dos étoient roides & tendues. On ne pouvoit point lui ouvrir la mâchoire malgré toute la force qu'on employoit. La mastication & la déglutition ne pouvoient par conséquent avoir lieu à cause de la violente contraction des muscles de la mâchoire, l'animal ne pouvoit se mouvoir sans courir risque de tomber à terre. Je le fis saigner cinq fois dans la journée au plat de la cuisse & à la queue; il fut guéri le lendemain, c'est-à-dire le second jour.

La saignée ne m'a jamais paru avoir l'effet désiré le second jour. Il est ordinairement l'époque de la mort de l'animal. Il faut au contraire se hâter d'appliquer des setons ou des vésicatoires aux parties latérales de l'encolure, si le col & la tête sont spécialement attaqués, ou bien aux cuisses ou aux fesses, si c'est l'arrière-main. On ne doit point oublier les lavemens émolliens dans le premier jour. On peut les rendre purgatifs, en y ajoutant quatre onces de pulpe de casse.

La plupart des maréchaux de cette Province rapportent la cause du tetanos à un ver existant dans la tête du cheval qui occupe tout le canal de l'épine jusqu'à la queue. Ce prétendu ver n'est autre chose que la moëlle allongée de la moëlle épinière. Pour détruire ce ver, ils percent la nuque près l'os occipital avec un fer rouge & l'appliquent tout le long du ligament cervical. Cette pratique ne produit aucun bien. L'ouverture de la tête des animaux morts de cette maladie dément évidemment cette superstition.

De l'Imp. de la Veuve BAILLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 16 Avril.

S. CIV.

*EST mos post escam dormire , nimisque moveri ,
Ista gravare solent auditus , ebrietasque.*

S'endormir en sortant de table ,
Ou par une autre extrémité ,
Faire un rude travail avec activité ,
Et l'ivresse , autre excès non moins déraisonnable ,
Feront venir la furdité.

*Observation sur une hernie (descente) cru-
rale , compliquée de gangrene ; par M. MA-
RIGUES , Chirurgien-major de l'Hôpital
Royal de Versailles , Lieutenant de M. le
premier Chirurgien du Roi , &c. &c.*

Une femme d'un village des environs de Versailles , portoit au pli de la cuisse du côté gauche , une hernie crurale accompagnée de tous les symptômes de l'étranglement. Le Chirurgien du lieu lui donna les premiers secours ; mais une discussion déplacée entre le Curé & lui sur la nature de la maladie & les indications curatives , fit perdre à la malade la confiance qu'elle avoit en son Chirurgien , & celui-ci se retira. On envoya chercher un de mes confrères ; il étoit à Fontainebleau. Son élève le suppléa & vint voir la malade. Il se concilia avec le Curé , qui a probablement quelques connoissances en Médecine , & ils ordonnèrent conjointement les remèdes qu'ils estimèrent convenables. Ces remèdes n'eurent aucun succès ; la hernie ne rentra pas. Cependant les accidens augmentèrent , & l'état de la malade devint alarmant.

Dans cette conjoncture , l'élève en chi-

rurgie eut la prudence d'amener un consultant , ancien Maître en cette science & art , qui fit continuer les topiques indiqués. Mais ils ne faifirent pas l'indication de l'opération , qui étoit devenue nécessaire par l'augmentation & la continuité des accidens , ni le moment favorable de la pratiquer. Il faut convenir que leur occupation journalière ne leur permettoit pas de faire tous les jours une lieue pour épier les instans où ils auroient pu faire cette opération avec avantage.

L'intestin , qui dans ce cas n'étoit que pincé par les bords de l'arcade des muscles du bas-ventre , eut le tems de se gangrener dans la portion étranglée , & bientôt il se perfora. Le sac herniaire cédant aussi à l'impulsion des excréments , ceux-ci s'épanchèrent sous les tégumens. Dès-lors il se forma dans la partie une grosse tumeur stercorale qui , peu de jours après , s'ouvrit spontanément. Il se fit à la faveur de cette ouverture une évacuation considérable de matieres , qui procura beaucoup de soulagement à la malade & fit cesser tous les symptômes. Les jours suivans les matieres continuèrent de couler ; mais comme elles étoient stercorales , la malade & son mari en prirent de l'inquiétude & me firent prier par un homme en place , sous les ordres duquel ils travailloient , d'aller au secours de cette femme.

Je m'y transportai le premier novemb. 1778. Il y avoit dix jours que la tumeur étoit ouverte , & la perforation ronde qui s'y étoit faite n'avoit pas plus de diamètre qu'une plume d'oie ordinaire. La

matiere qui en découloit étoit vraiment stercorale ; & en sondant la plaie dont les bords étoient enflammés & douloureux par l'acrimonie des matieres , je reconnus sous les tégumens un cul-de-sac assez profond qui se dirigeoit vers la partie interne de la cuisse. Les matieresomboient en partie dans le cul-de-sac & y séjournoient. J'ouvris ce sinus jusques dans son fond ; j'étendis l'ouverture haut & bas , de maniere à mettre bien à découvert la perforation de l'intestin , afin que les matieres coulant facilement fussent absorbées par la charpie seche dont je recommandai l'usage dans les pansemens ultérieurs. Je nettoyai la plaie avec du vin chaud & je reconnus par le toucher , que la circonférence de l'ouverture de l'intestin avoit contracté des adhérences solides avec les parties environnantes. Je pansai la plaie selon les regles de l'Art , & après avoir réglé le régime que la malade devoit observer , j'en remis la conduite au Chirurgien qui avoit été congédié. Il continua les pansemens comme je lui avois prescrit. Il les fit plusieurs fois dans la journée pour entretenir la plus grande propreté dans cette plaie. Il la lava chaque fois avec du vin chaud. Peu-à-peu la plaie de l'intestin se resserra & les matieres reprirent leur cours par l'anus qui , depuis longtems avoit été intercepté. Insensiblement cette plaie se referma tout-à-fait , & celle des tégumens ne tarda pas à en faire autant ; de sorte qu'en moins de cinq semaines la malade fut parfaitement guérie. Je lui ai fait porter depuis , un bandage , seulement comme moyen prophylactique.

Signé, MARIQUES.

Réponse au Mémoire à consulter de M. BRUNET DE LA MARRE , inséré dans le No. 12 , datée de Rochefort du 6 Avril.

On se rappelle qu'il y est question d'une tumeur à la tête qu'on a regardé comme une suite de la maladie que le sujet avoit contracté en Afrique & qu'on croit être un reste du pian.

L'Auteur de cette réponse pense , comme nous , que cette tumeur n'est point vénérienne ; que le vice contracté est de nature à épaissir les humeurs , surtout la lymphe ; que le mercure en effet ne pouvoit le détruire radicalement , quoique l'indication à remplir fût & soit encore d'atténuer les humeurs. Il voudroit qu'a-

près une saignée , si elle est nécessaire , on fit prendre des bains au malade & des eaux minérales ferrugineuses.

Pour le traitement local , il conseille d'envelopper la base de la tumeur d'une bandelette de toile un peu forte chargée d'emplâtre de diachylum. On serre cette bandelette de maniere que la circulation qui se fait dans la tumeur soit très-génée. L'on applique ensuite sur la tumeur une calotte de linge chargée d'un mélange de chaux vive en poudre & de savon noir. Tous les jours on serre un peu la bandelette & on applique une autre calotte. Le 8^e. jour de ce pansement est ordinairement l'époque de la chute de la tumeur.

L'Auteur ajoute qu'il profite de l'occasion pour publier ce moyen , qu'il a vu réussir un grand nombre de fois dans des cas semblables. On voit évidemment que ce n'est qu'une espee de pierre à cauter adoucie par l'huile du savon & que la méthode proposée est l'application d'un caustique.

Réponses aux Mémoires à consulter des numeros 11 , 12 & 13 , par M. AUF AUVRE , Maître en Chirurgie , à Vichy.

On sait que dans le premier cas , il est question d'une menace d'hydropisie de poitrine , d'œdème aux extrémités , de difficulté de respirer , accompagnés d'un état fébrile.

M. A. en attribue la cause à une humeur acrimonieuse qui réside dans le tissu de la peau , & qui le corrode , &c. Il conseille d'abord les frictions seches avec la flanelle , le petit-lait avec la fumeterre , & l'application de l'écorce de garou , ensuite l'usage des bains domestiques & celui des eaux thermales sulphureuses suivi de douches avec les mêmes eaux , enfin celui des eaux acidules ferrugineuses , telles que celles de Chateldon. Il rejette les purgatifs comme contraires à cet état.

Dans le second cas , qui est celui qu'on vient de rappeler dans l'article précédent , M. A. pense que la tumeur dépend d'une accumulation de matiere muqueuse dans le tissu cellulaire , qui n'a pu être évacuée & qu'on doit considérer comme corps étranger. Il a l'expérience de pareils engorgemens , surtout aux viscères du bas-ventre après l'usage du sublimé-corr. Dans cette circonstance , les eaux de Vichy

font rendre constamment aux malades des urines louches dans lesquelles on voit flotter des atomes qui se déposent & forment un sédiment plus ou moins abondant, composé d'une matière fibreuse & écailleuse. M. A. croit que les embrocations, les douches sur la tumeur, faites avec les eaux de Vichy ou avec des sels lixiviels analogues, mettroient les humeurs qui la forment en fonte & en état d'être évacuées ensuite à l'aide d'un égoût placé par exemple derrière les oreilles & fait avec les vésicatoires. On y joindroit l'usage interne des eaux de Vichy.

Dans le 3^e. cas, où il est question d'un gonflement douloureux aux articulations survenu à la suite de la guérison d'un vice psorique, M. A. ne croit pas qu'il y ait lieu de soupçonner un virus vénérien. Il regarde les douleurs des articulations comme rhumatismales; il conseille les frictions sèches avec la flanelle, l'usage des camisoles de même étoffe sur la peau, les bains d'eaux thermales sulfureuses, telles que celles de Bourbon l'Archambault, & enfin le cautère à la jambe.

LIVRES NOUVEAUX.

LETTRÉ à M. LINGUET, en réponse aux observations sur la question si l'air contribue à la propagation de l'épizootie contagieuse, insérées dans le N^o. 24 des *Annales*, Tom. III, pag. 475 & suiv. signé DE BERG, à Bruxelles, 12 Février 1780. in-4^o. de 24 pag. suivi d'un extrait de l'ouvrage de M. Vicq-d'Azyr, Médecin-Consultant de M. le Comte d'Artois, Commissaire général en France pour les épizooties &c. &c. intitulé, *Exposé des moyens curatifs & préservatifs contre les maladies pestilentielles des bêtes à cornes &c.* (édition de 1776, grand in-8^o. de 720 pag. &c.)

Pour mettre le lecteur au fait de la question; on doit se rappeler que la Société Roy. de Médecine ayant proposé pour sujet d'un de ses prix, dont M. le Duc de Charost voulut bien faire les frais, de déterminer, par une description exacte des symptômes, à quel genre de maladie on devoit rapporter l'épizootie de 1774, 1775 & 1776 dans la Flandres, l'Andraisis, le Caloisis, le Boulonois &c, quelle a pu être sa source & par quelle voie elle s'est communiquée? S'il y a des faits bien constatés qui prouvent que l'air ait contribué à sa propagation?

M. de Berg ayant concouru; son mémoire fut couronné au jugement de la

Société Roy. A peine étoit-il couronné, que M. Linguet en eut communication & en rendit compte au public. Mais il fit quelques objections à l'Auteur & lui opposa entre autres le sentiment & les observations de M. Paulet, qui tendent à établir que l'air n'a aucune part à la propagation des maladies contagieuses en général & en particulier à celle de l'épizootie dont il s'agit.

La lettre que nous annonçons est la réponse à ces objections de M. Linguet. L'Auteur ne s'effraye, pour combattre le sentiment de M. Paulet, que des observations de M. Vicq d'Azyr & des siennes; & quoiqu'il paroisse exister un accord parfait entre ces deux Auteurs, nous doutons encore que M. Vicq d'Azyr ait rien dit de directement contraire à l'opinion de M. Paulet. Il y a apparence que celui-ci répondra à cette lettre, puisqu'elle est honnête, & qu'elle ne tend, comme on voit, qu'à la découverte de la vérité.

Les grands remèdes contre la Rage, l'épilepsie, les vertiges & vapeurs qui ont atteinte à ce mal & autres infirmités; par M. LE JOYANT, Curé de Notre-Dame de la Quinte, près le Mans. Au Mans, chez Monnoyer, Lib. 1760, petit in-12. de 38 p.

Nous en rendrons compte dans la feuille prochaine.

Observation sur la gourme des chevaux.

Les chevaux depuis l'âge de deux ans jusqu'à l'âge de quatre & quelquefois de cinq, sont sujets à la gourme. Elle se fait jour de trois manières, 1^o. par un écoulement d'une humeur visqueuse, gluante & blanchâtre qui sue par les naseaux; 2^o. par l'engorgement des glandes lymphatiques de dessous la ganache, & quelquefois des glandes porotides appelées avives par les maréchaux, qui tombent en suppuration; 3^o. par des dépôts qui se fixent sur différentes parties du corps de l'animal.

La gourme, qui se manifeste seulement par un simple écoulement d'humeur par les naseaux sans être accompagnée de fièvre, de dégoût, de battemens de flancs, de toux pénible, est facile à guérir. La maladie étant contagieuse, on sépare le cheval qui en est atteint; on doit avoir surtout l'attention de ne pas le faire boire dans les auges ou les seaux qui servent à abreuver les chevaux sains. On doit le

mettre à l'eau blanchie avec le son de froment & à la paille. Le foin, l'avoine, la luzerne, l'esparcette lui doivent être retranchés. On le couvre, on enveloppe la ganache d'une peau d'agneau, la laine en dedans, après avoir frotté le dessous de cette partie à l'endroit des glandes avec un peu d'onguent d'althea. Si au milieu de la glande engorgée, on sent une pelotte dure & que la douleur soit vive, il faut favoriser la formation du pus en appliquant le cataplasme suivant.

Prenez quatre oignons blancs, faites cuire sous la cendre; pilez avec quatre poignées de feuilles d'oseille; faites cuire le tout dans du sain-doux jusqu'à un épaississement convenable pour un cataplasme, renouvelez-le deux fois par jour, & jusqu'à ce que la suppuration soit établie.

Quant à la gourme qui se montre avec fièvre, dégoût, tristesse, battements des flancs, difficulté de respirer, toux pénible; elle est plus rebelle & difficile à guérir. J'ai souvent hasardé la saignée; c'est le remède dont j'ai eu jusqu'ici le plus grand succès. Cette opération bien loin d'empêcher, selon le préjugé ordinaire des maréchaux de ce pays, l'évacuation de l'humeur par les naseaux, l'a rendue au contraire très-libre & plus abondante. J'ai observé que c'est le remède le plus prompt & le plus efficace pour abattre l'inflammation qui, dans la gourme de cette espèce, attaque des parties essentielles à la vie, telles que le poulmon. On doit faire respirer à l'animal la vapeur des décoctions des plantes émollientes; on doit appliquer sur les glandes des cataplasmes faits avec le lait & la mie de pain. On doit le faire boire tiède; si l'écoulement se fait par les naseaux, on doit y injecter au moyen d'une petite seringue, deux fois par jour la décoction ci-après.

Prenez orge entier deux poignées, feuilles d'aigremoine ou de ronce deux poignées; faites bouillir dans environ trois livres d'eau commune jusqu'à diminution de moitié, & dissolvez dans la colature une drachme de sel ammoniac.

On empêche par ce moyen les parties acres de la matière qui coule par les naseaux, de s'attacher à la membrane pi-

stituaire, d'y former des ulcères & de produire la morve comme il arrive souvent dans cette espèce de gourme.

J'ai observé que dans les chevaux en qui l'écoulement par les naseaux n'est pas assez abondant, qu'un reste de la matière se fixe sur le poulmon, le moyen le plus prompt est de passer un cautère au devant du poitrail. Il m'a réussi dans un cheval appartenant à Mgr. l'Evêque de Lodeve.

NOTICE DES LIVRES DE MÉD. &c. PUBLIÉS CHEZ L'ÉTRANGER, DEPUIS 1776.

Jos. J. PLENK, *Chir. Doct. &c, Doctrina de morbis dentium ac gingivarum*. Viennæ, apud R. Groëffer. 1778, in-8°, de 113 p.

C'est encore un traité élémentaire de Plenck sur les maladies des dents, semblable à celui qu'il a publié sur les maladies des yeux. On y trouve le même ordre, la même clarté, la même étendue de connoissances que dans ses autres écrits.

Nous avons remarqué dans celui-ci que l'Auteur conseille en général d'emporter avec un instrument ce qui est gâté dans une dent qu'on vient d'arracher, & de la remettre. Nous n'y avons rien trouvé d'ailleurs de nouveau sur la dentition, ni sur les moyens de parer à ses effets. Nous avons même regretté que, dans un ouvrage élémentaire de cette nature, on n'y trouvât pas toutes les connoissances modernes, surtout l'exposé de la doctrine de M. Hebert, dentiste de Lyon, qui attribue presque tous les maux que cause la dentition difficile non à la pousse des dents ni à l'effort qu'elles font contre la gencive, mais à l'écartement des deux lames des os maxillaires & à la pression que la dent exerce sur le périoste. Cette théorie, si elle est vraie, fait voir combien les moyens de ramollir, d'ouvrir la gencive & que Plenck conseille, sont insuffisants, incapables de remédier à ces sortes de maux, puisqu'on n'attaque pas la cause. La doctrine de M. Hebert est faite pour mériter toute l'attention des gens de l'Art, & il est à désirer que les Dentistes s'en occupent.

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur Méquignon, Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.

De l'Imp. de la Veuve BAILLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 23 Avril.

S. C V.

*M*OTUS longa fames, vomitus, percussio,
casus,
Ebrietas, frigus, tinnitum causat in aure.

Le travail, de la faim la trop longue détresse,
La chute, un coup, un froid, un grand vomisse-
ment

Et surtout la fréquente ivresse
Font que l'oreille entend sans cesse
Un incommode tintement.

LETTRE de M. SUMEIRE, Docteur en Mé-
decine à Marignane en Provence, à M.
SUMEIRE, Doct. en Médecine à Trets,
sur la poudre d'Ailhaud.

La poudre d'Ailhaud a été & elle est en-
core si en vogue; elle a procuré une si
grande fortune à son Auteur; on en a
dit tant de bien & tant de mal, qu'il est
curieux, me dites-vous, de produire les
raisons solides qui peuvent fonder un
jugement définitif sur l'usage de ce re-
mède. Vous exigez de moi cette petite
tâche; je vais l'acquitter bien plus pour
vous obéir que pour vous satisfaire.

La bonne médecine-pratique, la seule
médecine universelle est la connoissance
des procédés qu'emploie le principe d'ac-
tion qui dirige le mécanisme du corps
animal pour le délivrer des maladies, jointe
à celle des moyens divers & souvent très-
simples que le hasard, l'observation,
l'esprit de recherche ont découverts pour
seconder ou pour suppléer les efforts de
l'action animale. Parmi le grand nombre
de remèdes qui ont été trouvés, on dis-
tingue ceux qui ont une vertu directe

efficace, prompt contre les causes des
maladies & auxquels on a donné le nom
de *spécifiques*. Mais dans le sens rigou-
reux de ce mot, il n'est point de remèdes
qui méritent exactement de porter ce
titre, parce que ceux même qui l'ont
obtenu le plus légitimement, exigent
jusqu'à un certain point, le concours &
la coopération des mouvemens naturels.
On doit bien moins l'accorder, ce titre im-
posant, à beaucoup de remèdes qui ne
touchent point directement aux causes
des maladies, quoiqu'ils contribuent
beaucoup & le plus souvent au succès des
opérations animales, en déterminant, en
aidant, en facilitant, soit directement,
soit indirectement le travail de la nature.

Ainsi un remède purgatif peut être l'un
de cette dernière classe. Il peut avoir
les facultés les plus décidées & les plus
étendues pour produire les effets avanta-
geux qui sont la suite de l'évacuation al-
vine & de l'action secondaire de certains
remèdes sur la masse humorale. Mais un
tel purgatif n'est jamais un spécifique,
encore moins un remède universel. C'est
donc à tort que M. Ailhaud avoit donné
à une poudre de son invention, le titre
de *Médecine universelle & de remède spéci-
fique*.

Mais s'il est absurde de proposer,
sous ces titres fastueux & faux, la pou-
dre d'Ailhaud, faut-il la proscrire com-
me un remède dangereux & intolérable,
ainsi que l'ont voulu faire des Médecins
célebres & en particulier M. Tissot, qui a
traité & l'Auteur & la poudre avec le
dernier mépris? Un jugement réfléchi &

impartial reclame contre leur prononciation absolue & exclusive.

Il est bien décidé par l'expérience que dans beaucoup de maladies & surtout dans les maladies chroniques, les purgatifs forts & stimulans, qu'on appelle *drastiques*, réussissent bien & sont souvent nécessaires, soit pour exciter plus de jeu dans la fibre relâchée ou trop inactive, soit pour atténuer & pour détacher des sucres trop épais & trop tenaces, soit pour jeter dans la masse humorale une espèce de fonte qui serve à débrouiller la matière morbifique & à la rendre assez libre pour se séparer par les différens couloirs. Or la poudre d'Ailhaud peut mériter un rang distingué & peut-être une préférence particulière parmi ces sortes de remèdes. Je n'en ai jamais fait usage; mais en considérant les cures nombreuses & authentiques qu'elle a faites, sa composition qui consiste vraisemblablement en des principes résultans de plantes purgatives violentes, mais corrigés par la torrefaction, ou par d'autres moyens & la facilité que l'on trouve, comme on le dit, à la prendre, on ne peut refuser de l'admettre dans la pratique de la Médecine; non dans les vues que l'Auteur a voulu établir, mais comme un remède purgatif, qui peut trouver souvent une place avantageuse & avoir un succès distingué dans le traitement de beaucoup de maladies chroniques, dans lesquelles on se propose de déterminer & d'évacuer par les felles les différentes matières morbifiques qui ne demandent que cette direction ou qui peuvent être disposées à la prendre.

Il y a même lieu de croire qu'elle peut être propre à faire passer par d'autres couloirs, surtout celui des urines, l'humeur morbifique qui a acquis la propriété de se séparer. Je crois qu'il est inutile de faire observer que l'usage que l'on peut en faire dans les maladies aiguës doit être fort restreint, parce que l'excès de mouvement & de chaleur dans les fluides, celui de tension & d'agitation dans les solides, qui se rencontrent dans ces sortes de maux refusent l'application & les effets des substances capables de porter un surcroît d'action sur les uns & sur les autres. L'expérience a confirmé la pratique généralement suivie dans le traitement des maladies aiguës, laquelle consiste à n'employer que des délayans tirés surtout des végétaux savonneux, ra-

fraichissans entremêlés de légers évacuans & à attendre la coction & la dépuration entière de la matière morbifique du propre travail de la nature, qui étant ainsi dirigée réussit le plus souvent à amener l'une & l'autre.

Il est encore bien nécessaire de remarquer que l'usage de la poudre d'Ailhaud comme de toutes celles de ce genre, doit être limité par la prudence du Médecin, qui doit avoir égard à la délicatesse, à l'irritabilité, à la sécheresse de certains sujets & faire en sorte surtout que son action purgative ne soit pas trop souvent répétée, mais qu'elle soit bornée à enlever les humeurs morbifiques & qu'elle touche le moins possible à la mucoité qui sert d'enduit & de défensif aux parois intérieures de l'estomac & des intestins. L'ignorance ou la négligence de ce grand principe sur l'usage des purgatifs trop forts donne lieu à un abus qui a été bien vu par le célèbre Boerhaave & qui est trop peu aperçu en général.

On prie MM. les Auteurs de la Gazette de donner une réponse à la question suivante de Médecine - pratique.

Dans le cas où il y a une matière d'un caractère inconnu, laquelle n'est sensible que par ses effets, qui est principalement attachée aux fibres du cerveau ou au fluide nerveux, ou qui prenant sa source dans quelque humeur particulière, est portée sur l'un ou sur l'autre, dont l'action dans des accès irrégulièrement périodiques, est de dépraver & de troubler l'exercice de l'entendement, tandis que cet exercice est habituellement lésé, quoique la faculté du bon sens & de la raison subsiste en grande partie; quels moyens peuvent fournir les connoissances actuelles de l'Art, soit pour corriger, du moins pour énerver, soit pour expulser un tel hétérogène particulièrement dans le cas où l'on a affaire à un tempérament chaud, sec & très-irritable, & où l'on rencontre une disposition héréditaire?

R. Des bains, des délayans, des points d'irritation à la peau, & des purgatifs répétés, la tranquillité d'esprit, l'exercice modéré, du lait ou du petit-lait, des fruits & de l'eau.

Aux Auteurs de la Gazette de Santé.

Le but de ma carrière étant de concourir aux découvertes utiles, il entre dans mon plan de chercher à les faire connoître.

tre à mesure qu'elles se présentent & d'exciter l'émulation des jeunes gens pour les vérités chymiques, par quelques problèmes capables de piquer agréablement & avantageusement leur curiosité. Je n'ai point imaginé de meilleur moyen de remplir ce double objet, que d'employer la voie de la Gaz. de Santé.

Il seroit trop long & inutile d'exposer ici des découvertes théorétiques. Mes découvertes pratiques concernent principalement les sels, les pierres & les métaux.

J'ai réussi, par exemple, à faire plusieurs especes de borax inconnus, des pierres calcaires, du sable noir ferrugineux, du sable blanc médiocrement transparent, du quartz, des cailloux opaques, de l'arsenic, du fer, du mercure, &c. Je me contenterai pour cette fois d'indiquer ici mes procédés relatifs à la production de l'arsenic, tels que je les ai pratiqués il y a quelques années & annoncés & écrits à M. Macquer le 23 Août 1778.

Maniere de faire l'arsenic.

Prenez égale quantité de terre précipitée de l'alun de rome ou de roche par un alkali-fixe & de sel phosphorique ou microcosmique de premiere crySTALLISATION & par conséquent roux & phlogistiqué. Mettez ces matieres dans des creusets de rencontre, sans les lutter. Placez cet appareil sur un fort petit feu, pour faire sublimer le régule d'arsenic qui recouvrira les parois internes du creuset supérieur d'un enduit métallique très-resplendissant.

On réussit également en traitant la litharge avec le même sel dans les mêmes proportions & de la même maniere.

Le précipité occasionné par l'acide phosphorique dans la dissolution du mercure par l'acide nitreux, le sublimé-corrosif, les précipités rouge & blanc, tous les autres précipités mercuriels, enfin le mercure lui-même, traités avec le sel désigné & par les mêmes manipulations, donneront pareillement du régule d'arsenic.

Nota. Il faut enlever le creuset, qui sert de couvercle, à chaque demi-quart d'heure, pour mieux suivre la marche de l'opération. Si l'on pouvoit les matieres à un grand feu continué, sans y toucher, ni regarder, on ne verroit point de régule, parce qu'il seroit totalement dissipé.

Il résulte évidemment de ces expé-

riences que l'arsenic n'est qu'un sel neutre composé uniquement d'acide phosphorique & de terre mercurielle, qui est le véritable élément terreux & la terre commune des métaux, comme je l'ai prouvé ailleurs.

J'observerai à ce sujet que la terre argilleuse pure, qui est un des principes de plusieurs métaux, n'a point de ductilité ou de liant par elle-même & qu'elle n'est pas exactement la même chose que le précipité d'alun, comme l'ont cru tous les Chymistes qui m'ont devancé & en particulier MM. Pott & Macquer, mais que le précipité terrestre dont il s'agit est lui même un mélange des trois terres principes, dont je parlerai plus amplement lorsque je donnerai la table des métaux, & qui servent de bases aux substances métalliques, aux pierres, à la porcelaine, au verre, aux acides, aux huiles, aux bitumes &c, en constituant les différences spécifiques de ces diverses matieres, plus composées que ne le pense l'Ecole de Stahl; je veux dire un mélange des terres mercurielle, vitrifiable & argilleuse, dans lequel celle-ci se trouve en effet en proportion dominante par rapport aux deux autres.

Les procédés que je viens de décrire mettent sous les yeux la terre mercurielle qui forme de l'arsenic avec l'acide phosphorique. D'ailleurs on peut l'obtenir en nature de mercure coulant. La présence de la terre vitrifiable dans le précipité d'alun, est prouvée avec la plus grande évidence, en ce qu'il est facile de l'en extraire & de la reproduire sous la forme de pierre assez dure pour entamer le verre le plus compact; extraction que j'ai faite par la voie humide ou la crySTALLISATION, à l'aide des intermedes & par les moyens que j'indiquerai dans la suite, si MM. les Auteurs de la Gazette de Santé & le public me font l'honneur de me témoigner quelque desir de les connoître (1).

La suite à l'ord. prochain.

LIVRES NOUVEAUX.

OBSERVATIONS sur la Rage, par M. LE ROUX, ouvrage annoncé dans le N°. 13.

L'objet de M. le Roux, après avoir rapporté l'histoire de 5 femmes mordues par un chien en 1777 & dont une seule

(1) Nous joignons nos prieres à celles du public pour inviter l'Auteur à nous faire part de ses découvertes importantes bien faites pour l'honneur.

a éprouvé l'horreur de l'eau & des mouvemens convulsifs auxquels elle a succombé, est de prouver, à ce qu'il paroît, que le traitement local ou de la plaie est celui qui mérite le plus d'attention & qu'on devroit s'attacher à perfectionner, comme le plus propre à éloigner les symptômes d'hydrophobie; que le traitement interne expose les sujets à des accidens qui forment un surcroît de maux, qui dans quelques circonstances peuvent avoir même des suites funestes indépendantes de l'action du virus hydrophobique. Nous croyons que cette opinion est fondée à quelques égards & que lorsqu'on emploie des remèdes qui ne sont point indifférens on doit agir avec beaucoup de prudence. Mais aussi que n'auroit-on pas à se reprocher si, pour avoir négligé des remèdes internes, on exposoit les malades à périr de la maladie la plus affreuse qu'on connoisse. Nous pensions donc avec Celse qu'il vaut mieux tenter des remèdes incertains que de n'en éprouver aucun, & qu'aux grands maux les grands remèdes.

Extrait de l'ouvrage de M. JOYAND, des grands remèdes contre la Rage, &c. annoncé dans la feuille précédente.

Le remède de M. Joyand n'est autre chose que la poudre de Julien le Paulmier (ou *Palmaris*) à laquelle il a joint, par le conseil des Médecins, celle d'écailles d'huîtres calcinées, la reine des près & quelquefois la poudre de vipères. Tout cela est connu & répété dans vingt ouvrages différens. (Voy. *Recherches sur la rage*, par M. Andry). En 1757, M. Vandermonde fit connoître dans le Journal de Médecine le remède de M. Joyand. Cela n'empêche pas que ce petit écrit, qu'on vient de réimprimer, ne contienne d'excellens conseils pour se préserver de la rage.

L'Auteur distingue cinq sortes de rage parmi les chiens; 1^o. la rage chaude, la plus dangereuse, qui leur rend la gueule noire, quelquefois sans écume, leur fait tenir la queue droite & les jeter sur tous les animaux qu'ils rencontrent; 2^o. la rage courante, ou celle qui les fait courir en renards, la queue entre les jambes, & ne les anime que contre les

chiens; 3^o. la rage tombante, qui les empêche de se soutenir & les fait souvent tomber; 4^o. la rage endormie, qui les tient couchés & assoupis; 5^o. la rage mue, qui les empêche de manger, qui leur serre le gosier comme s'il y avoit quelque os, ou autre chose qu'ils tâchent d'arracher avec la pâte & les fait vautrer dans la boue ou dans l'eau même, quoiqu'ils n'en boivent pas.

Pour s'assurer si un chien qui a mordu quelqu'un est enragé, on applique sur la plaie pendant une heure une pâte de noix broyée avec la mie de pain, ensuite on la jette à une volaille; si elle ne périt pas le même jour, c'est une preuve que l'animal n'est pas enragé. Il y a encore une épreuve rapportée dans ce livret, qui consiste à présenter à un autre chien du pain imbu du sang de la plaie récente. S'il le mange, c'est une preuve que l'autre n'étoit pas enragé.

On sent combien toutes ces épreuves peuvent être infidèles & trompeuses. Cependant cela satisfait & rassure quelquefois & rien n'est indifférent quand il s'agit d'une maladie aussi cruelle. Le conseil que l'Auteur donne de quitter le vêtement sur lequel la bave de l'animal a été déposée & de le purifier, nous paroît fort sage & bon à suivre.

Le seul fait remarquable rapporté dans cet écrit est celui qui concerne la femme de S. Calais, chez laquelle il s'étoit déclaré des symptômes d'hydrophobie, après la morsure d'un chien enragé, & qui vit encore. C'est peut-être le seul sujet existant en France dont la cure ait été bien constatée. La Faculté de Médecine de Paris fut consultée dans le tems. On conseilla, après les remèdes généraux, un mélange fait avec le musc, le cinabre artificiel, les écailles d'huîtres calcinées, chacun à la dose de 12 grains & un demi-grain d'opium, à prendre deux fois le jour dans une infusion de fleurs de camomille romaine, les frictions mercurelles, &c. (1). Cette femme avoit pris par le conseil de M. Boulard, Chanoine de S. Calais, la poudre de Paulmier.

(1) Voy. Gazette de Santé an. 1777, pag. 132, où ce fait se trouve rapporté avec tous les détails nécessaires.

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur MÊQUIGNON, Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols; port franc par tout le Royaume.

De l'Imp. de la Veuve B A L L A R D & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 30 Avril.

S. C V I.

*B*AINEA, vina, venus, ventus, piper, allia, fumus, Porrum cum capis, faba, lens, fletusque, sinapi, Sol, coitusque, ignis, labor, idus, acumina, pulvis;
Ista nocent oculis, sed vigilare magis.

Le bain, le vin, l'amour, le vent, l'ail, la lentille, Le pourceau, les oignons, les fèves, les poreaux, La moutarde, les pleurs, le soleil quand il brille, La poussière, le feu, le heurt, les grands travaux, Aux yeux causent bien du dommage; Veiller, nuit encor bien davantage.

L'ombre de Glafer. (1)

Quoique les problèmes chymiques suspendent rarement mon sommeil, ne voilà-t-il pas que la prétention rivale de deux Chymistes qui s'enorgueillissent de reprendre à l'or fulminant ce qu'ils lui ont donné, me fait veiller plus que de coutume. Plus je m'obstine à percer ce mystère, plus le premier défulminateur me paroît incertain. Je me lasse enfin, j'abandonne le problème & je m'endors. Mais, ô prodige! un spectre, tel à-peu-près qu'on nous peint le vénérable Hermès, entrouvre doucement mes rideaux & me parle ainsi. « Ami cher, car je t'aime, parce que tu aimes les Chymistes laborieux & que tu ris des spéculateurs oisifs; saches que des morts illuf-

(1) Deux Chymistes célèbres de la Capitale se disputent l'honneur d'avoir trouvé un moyen d'empêcher l'or fulminant, (c. à. d. l'or précipité par l'alkali-fixe de sa dissolution dans l'eau regule) de fulminer. C'est cette prétention, rendue publique, qui a donné lieu à ce rêve.

tres ont défulminé l'or. Beguin, Glauber, le Febvre mon Maître (à ce trait je reconnus Glafer) (1), se sont amusés de ce joujou chymique; je les ai moi-même imités. Tiens, ajouta-t-il, en me présentant un livret, prends & lis. A mon reveil, ce prends & lis si sec & si imposant m'intrigue & me tracasse. Je saute du lit, je cours à ma cassette aux livres, (car ne conservant que les livres originaux, une cassette me suffit) j'en tire le traité de chymie composé en 1670 par mon ami le spectre, & j'y lis p. 87, cette fulmination peut être empêchée par plusieurs voyes, qui tendent à rompre l'union des esprits nitreux d'avec le sel de tartre, desquels il reste toujours une bonne quantité avec l'or fulminant. Car après toutes les lotions qu'on peut faire de l'or fulminant, il se

(1) Il y a entre les deux derniers Chymistes qu'on vient de nommer une conformité étonnante soit par leur génie soit par leurs malheurs. Le Febvre fut le premier qui enseigna publiquement à Paris, la Chymie au Jardin Royal; & on peut le regarder comme le Créateur de cette science en France. Il ne dut qu'à lui seul toute sa gloire. Il fut persécuté par ses compatriotes & obligé de se retirer en Angleterre, où Charles II, protecteur des Savans, l'accueillit, le fit Apothicaire de sa personne & de sa maison. Il y mourut l'ami de Harvée & membre de la Société Roy. naissante.

Glafer, son disciple, également Pharmacien de la maison du Roi, marcha sur les traces de son maître. Il fut malheureux ainsi que lui & enfermé à la Bastille, où il manqua d'être victime de la haine de ses rivaux. L'exemple de ces deux grands hommes sert à prouver que le génie & les talens supérieurs ont toujours été persécutés par la médiocrité.

20 trouvera ordinairement d'un quart ou
 20 presque d'un tiers plus pesant que l'or
 20 qui a été dissout & précipité. Pour donc
 20 détruire l'action de ce sel, il faut broyer
 20 l'or fulminant avec le triple de fleurs de
 20 soulfre, mettre ce mélange dans un
 20 creuset sur un petit feu; le soulfre s'en-
 20 flamera, & pendant son exhalaison,
 20 ses parties salines acides s'attacheront
 20 aux parties salines lesquelles envelop-
 20 poient l'or & les emportera avec soi,
 20 & l'or demeurera au fond du creuset du
 20 même poids comme devant, qu'on peut
 20 réduire en corps métallique avec l'addi-
 20 tion d'un peu de BORAX par le feu de
 20 fusion; ou bien on peut mêler l'or ful-
 20 minant avec l'huile de vitriol ou de
 20 soulfre, ou avec l'esprit de sel marin
 20 & le mettre alors hardiment dans un
 20 creuset sur le feu, sans rien appréhen-
 20 der, &c.

LETTRE aux Auteurs de la Gazette de Santé,
 sur les épidémies du Bas-Poitou, par
 M. GALLOT, D. M. M. à S. Maurice - le
 Girard.

J'ai eu l'honneur de vous rendre compte, MM., dans le mois de novembre dernier, de la nature & des effets de l'épidémie dysentérique qui a fait tant de ravages dans cette province ainsi que dans plusieurs autres. J'exposais les suites fâcheuses auxquelles nos malheureux villageois avoient été sujets, & je priois les gens de l'Art de donner leur avis sur cet objet & d'indiquer les meilleurs moyens de prévenir les funestes effets de l'hiver & du froid. Le seul M. Hiriart a daigné répondre à cette invitation. Je le prie d'en recevoir ici les témoignages d'une juste reconnaissance. Les réflexions judicieuses de cet habile Praticien confirment la réputation dont il jouit. J'aurais voulu pouvoir mettre en usage les remèdes qu'il avoit indiqués. Mais des affaires particulières m'ayant éloigné de ma résidence pendant les mois de janvier & février, je n'ai pu donner mes soins à mes infortunés compatriotes, comme je l'aurais désiré. J'ai vu à mon retour, avec la plus vive douleur, qu'il y en avoit encore beaucoup de languissans, faute de secours nécessaires.

La rigueur du froid n'a point encore entièrement dissipé l'épidémie, (ce qui s'accorde avec ce qu'avance M. Hiriart,) nous avons vu des dysenteries dans le mois de mars, & il y en a encore dans

celui-ci. A la vérité la plupart sont dépuratoires & peu dangereuses lorsque la fièvre ne s'y joint pas. On cite cependant des paroisses où cette cruelle maladie reparaît comme dans l'automne. D'après cela, que ne doit-on pas craindre pour l'été & l'automne prochains, si la température n'est pas favorable, ainsi que nous l'éprouvons depuis longtems ?

Après l'épidémie dysentérique ou plutôt sur son déclin, il en a regné une autre moins dangereuse, mais plus généralement répandue, c'est la catarrhale, qui s'est fait sentir dans presque tout le royaume & à laquelle la mode a donné plusieurs noms aussi singuliers que ridicules. Outre cette épidémie, celle de la petite-vérole a aussi regné dans mon canton pendant l'hiver & jusques au printems. Elle étoit bénigne & discrète. Il y a eu aussi quelques fièvres malignes & des putrides bilieuses dans ces derniers tems.

Les affections catarrhales ont souvent gardé le caractère simple de rhumes ordinaires avec un coryza plus ou moins incommodé. D'autres fois il s'y joignoit un engorgement, un gonflement des glandes cervicales. Ce dernier symptôme a été fort commun à la Rochelle où j'ai passé les deux premiers mois de cette année. On lui donnoit le nom trivial de jottreaux. Les cataplasmes diffusifs, la diète, les boissons délayantes & quelques fois la saignée suffisoient pour la guérison. Souvent il se faisoit une métastase (que j'ai observée ci-devant dans ma pratique) de l'humeur fixée sur la gorge, aux testicules. Cette observation n'est pas rare. Lorsque par le défaut de régime ou de secours, le catarrhe se fixoit sur les poulmons, la fièvre s'allumoit; il y avoit vraie fluxion de poitrine. Les saignées alors devenoient utiles, ainsi que les vésicatoires, les béchiques & les expectorans. Quelquefois malgré tous ces secours, les malades périssoient.

L'épidémie catarrhale, loin de cesser aux approches du printems, a été plus répandue dans mon canton pendant le mois de mars & celui-ci. Le changement subit du froid au chaud a donné de l'intensité à la cause générale & rendu les affections regnantes plus universelles parmi toutes les classes de citoyens. Mais on doit être persuadé que les malheureux paysans dépourvus de secours en ont été les principales victimes & que les boi-

sons, le régime & la bonne nourriture leur seroient encore bien nécessaires. Il seroit surtout bien important pour l'humanité & pour l'intérêt de l'Etat, qu'on confiât le soin de la santé du peuple à des Médecins honnêtes & instruits qui, en indiquant des remèdes efficaces, l'empêcheroient d'abuser (comme cela n'a eu que trop lieu dans la dysenterie) d'une foule de recettes offertes par l'ignorance & par le charlatanisme & dont le moindre inconvénient seroit de n'être qu'inutiles & ridicules. Mais souvent elles sont très-dangereuses & on voit avec douleur des gens sensés les accréditer. On a vu dans les papiers publics des arcanes, des spécifiques annoncés & vantés pour une maladie, qui ne reconnoit d'autre spécifique qu'un traitement méthodique, sagement administré.

Mémoire à consulter sur des douleurs excessives.

Une Dame de 60 ans, d'une complexion délicate & maigre, sujette à une toux presque continuelle, depuis les catarrhes de 1775, fut atteinte l'année dernière d'un violent mal de tête, de bourdonnemens d'oreille avec des étourdissemens, de quelques mouvemens de fièvre auxquels succéderent des douleurs très-vives aux jambes, accompagnées d'une tumeur légère au périoste du tibia de la jambe gauche & d'une enflure considérable à la droite, comme si c'étoit du sang extravasé, depuis le genou jusqu'au pied. Les saignées, les fomentations émollientes, résolutives, spiritueuses & les bains de pieds furent mis en usage, mais l'enflure & les douleurs ne disparurent que 5 ou 6 mois après. Le mal s'est renouvelé, plusieurs fois depuis, & il y a toujours eu une difficulté plus ou moins grande de marcher.

Au mois de décembre dernier, les maux de tête, bourdonnemens, étourdissemens, un peu calmés d'abord par les purgatifs, ont été suivis des mêmes douleurs aux extrémités inférieures & supérieures. Ces douleurs sont vagues, continuelles, déchirantes, quelquefois profondes, on ne peut pas plus vives, sans augmentation dans la nuit & sans changement à la peau. Les embrocations huileuses n'ont rien fait. La toux est de la partie. Il n'y a point de soupçon de goutte.

On désire une réponse & un prompt secours.

R. En attendant celle des autres, nous conseillons à la malade d'abord l'usage interne & externe des délayans, des mucilagineux, des émolliens, des calmans, les bains, un régime doux & humectant, ensuite des purgatifs répétés ou des eaux minérales ferrugineuses.

Suite de la Lettre de M. MATHA, sur la Chymie.

Problèmes.

1°. Faire un borax assez fusible & pénétrant pour se fondre à un moindre degré de chaleur que l'étain, & persévérer en fusion non interrompue dès le commencement de la première liquéfaction jusqu'à la vitrification complète.

2°. Combiner le mercure avec des matières salines ou non salines, qui le fixent absolument & au point de soutenir l'incandescence la plus forte & la vitrification parfaite, sans qu'il s'en élève un atome.

3°. On a déjà proposé le 3e. problème qui est, de réduire sans feu & dans la minute en savon parfait la moitié d'une quantité donnée d'une huile essentielle quelconque; j'en donnerai bientôt la solution, si personne ne la trouve.

Tel est précis que je vous prie de consigner dans votre Gazette. J'ai l'honneur d'être, &c. MATHA, D. M. à Marnay.

Réponse au Mémoire à consulter du No. 15, sur un bégayement.

M. Cazaubiel, D. M. à S. Hubert-le-Roy, conseille pour l'enfant attaqué d'un bégayement, l'usage journalier & suivi pendant longtems d'un gros de crème de taitre en une ou deux prises & par dessus un verre ou deux d'eau de chicorée sauvage, pris le matin à jeun.

Avis sur le hoquet.

Quelques personnes nous ayant demandé des avis sur le hoquet auquel les jeunes sujets surtout sont exposés, quoique assez bien d'ailleurs, nous croions les obliger de les avertir que le remède que M. Cazaubiel conseille pour le bégayement, a également réussi dans le hoquet, ainsi que dans quelques vomissemens continuels, après les remèdes généraux.

Avis sur la petite-vérole.

Nous apprenons de S. Germain-en-Laye, que quelques particuliers ont dessein de faire inoculer leurs enfans dans

la ville. Nous croions devoir avertir que c'est une imprudence dont il est du devoir des Magistrats d'arrêter les effets. Il suffit de savoir que la négligence des précautions en pareil cas, peut faire naître une épidémie de petite-vérole dans une ville.

LIVRES NOUVEAUX.

ELEMENS de Médecine en forme d'aphorismes, par M. BARBEU DU BOURG, Doct. & ancien Professeur de la Faculté de Médecine de Paris, &c. A Paris, chez Didot, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, in-12. de 104 pages. Prix 1 liv. 4 s.

Ce petit traité, divisé en quatre parties, contient un précis de physiologie, d'hygiène, de pathologie & de thérapeutique. Chacune de ces parties renferme plusieurs sentences ou aphorismes, exposées d'une manière claire & concise & dont la plupart sont tirées des écrits d'Hippocrate. C'est comme un très-petit code des loix les plus reçues en Médecine. Ce n'est pas qu'il n'y ait beaucoup de propositions singulières & d'autres un peu hasardées; mais le grand nombre des bons principes l'emporte de beaucoup sur ceux qui pourroient ne pas l'être. Par exemple, on doit respecter celui du No. 18, IIe. partie, où l'on dit que dans un tems d'orage, celui qui se réfugie sous un arbre court beaucoup plus de risques d'être frappé du tonnerre que celui qui est mouillé & en pleine campagne. Les habits mouillés servent alors de conducteurs à l'électricité & écartent les effets de la foudre,

SUITE des éloges lus dans les séances publiques de la Société Royale de Médecine, par M. VICQ-D'AZYR, Docteur. Régent de la Faculté de Médecine de Paris, de l'Académie Roy. des Sciences & Secrétaire perpétuel de la Société. A Paris, de l'Imprimerie de P. D. Pierres, Imprim. ordinaire du Roi & de la Société Roy. rue S. Jacques, 1780. in-4°. de 18 pag.

Cette suite d'éloges contient ceux de MM. Linnæus, Arnaud de Nobleville, Macbride, & Dubourg. Ces éloges ont déjà été applaudis du public, nous ont paru bien faits, bien écrits & seront

lus vraisemblablement avec plaisir. Quelques personnes persuadées que les *anecdotes de Médecine*, ouvrage assez piquant, étoient une des productions de M. Barbeau du Bourg, s'attendoient à en voir une notice dans l'énumération des ouvrages attribués à ce Médecin. Du reste, nous pouvons nous tromper sur le véritable auteur d'un ouvrage anonyme.

AVIS aux citoyens sur les causes, les divers caractères & les vrais remèdes de l'aveuglement, de la surdité & des principaux accidens vénériens &c. où l'on a joint des observations sur tous ces objets & sur la propriété de quelques secours &c. 10. pour rappeler à la vie les enfans nouveaux-nés, les noyés, les suffoqués &c.; 20 pour l'hydropisie, 30. pour calmer les douleurs de l'enfantement, de la goutte, de la colique, des rhumatismes, du cancer &c. &c. par M. ANDRIEU, Doct. en Méd. & en Chir. de l'Université de Montpellier. A Paris, chez l'Auteur, rue de la Comédie-Françoise, & chez Belin, Lib. rue S. Jacques. 1780. in-8°. de 86 pag.

NOTICE DES LIVRES DE MÉD. &c. PUBLIÉS CHEZ L'ÉTRANGER, DEPUIS 1776.

Jos. J. PLENCK, Chirurg. Docteur, &c. *Doctrina de morbis cutaneis, qua hi morbi in suas classes, genera, & species religuntur.* Viennæ, apud R. Græffer, 1776. in-8°. de 124 pag.

C'est encore un traité élémentaire de Plenck sur les maladies de la peau. Cet Auteur a employé dans celui-ci la même méthode & le même ordre qu'il a suivi dans les autres. Point de théorie, point de systèmes; il expose seulement les causes les plus vraisemblables. Nous n'y avons rien vu d'ailleurs qui méritât une attention particulière. On y trouve, ainsi que dans beaucoup d'autres écrits, un moyen de détruire certaines envies de naissance d'un mauvais caractère &c. Ce moyen consiste à employer un emplâtre fenêtré dont l'ouverture cerne la difformité. On y applique un mélange, à parties égales, de chaux vive & de savon de Venise. Environ 12 heures après, il s'y forme une escarre dont la chute est suivie d'une suppuration & de la destruction de la tache.

On prie tous ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur MÉRIGNON, Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.

De l'Imp. de la Veuve BAILLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 7 Mai.

S. C VII.

*Æ O N S , speculum , gramen , hoc dant oculis
relevamen.
Mane igitur montes , sub serum inquirito fontes.*

Vous récréiez vos yeux , quand vous leur faites voir
La verdure des champs , l'eau coulante , un miroir.
Tel aspect leur est salutaire.
Variez ces objets ; offrez - leur , pour bien faire ,
Des côteaux le matin & des ruisseaux le soir.

*Avantages du Cack - stoel ou Cack - stoul
des Hollandois,*

Tandis qu'on s'occupe sérieusement en France de tant d'objets frivoles , nos voisins nous surpassent , en général , sur tout ce qui concerne les commodités de la vie & sur ce qui tend directement à la conservation de l'espèce humaine. L'éducation physique des enfans , c. à. d. la première & principale éducation de l'homme , celle qui devoit être perfectionnée avec le plus de soin , paroît être cependant la moins connue , ou du moins la plus négligée parmi nous. Elle y est livrée ou à l'ignorance des nourrices des campagnes , ou à des coutumes souvent meurtrières , fondées la plupart sur des préjugés ou sur des sophismes. De - là , tant de victimes des systèmes ; aucune police pour les garantir des contagions ; aucun usage utile généralement établi pour mettre en sûreté leur vie continuellement exposée. Au contraire , toutes les méthodes vicieuses adoptées , toutes les maladies possibles réunies ; la teigne , le rakitis , le vice scrophuleux , la rougeole , la petite - vérole , les vices héréditaires , &c. &c. exercent tour - à -

tour & quelquefois ensemble leur empire sur ces frères créatures. Comment échapper à tant de maux ? Aussi n'y a-t-il peut-être pas de peuple au monde où la mortalité des enfans soit plus considérable , proportion gardée , qu'en France.

Quelque foible que soit notre espérance de voir adopter des méthodes avantageuses pour les enfans , en usage chez nos voisins , nous croyons devoir en faire connoître une. Nous voulons parler de la chaise roulante , connue en Hollande sous le nom de *Cack - stoel*. Voici sa construction.

Extérieurement elle a la forme d'une chaise , avec un petit dossier. Intérieurement il y a une chaise percée sur laquelle l'enfant est assis. Pour lui donner la facilité de jouer , il y a une tablette mobile sur laquelle il est appuyé. Il y a de plus 3 portes , l'une en devant qui sert à faire entrer ou sortir l'enfant , l'autre qui ferme la partie inférieure dans laquelle on place une chaufferette , & une 3^e. sur le derrière qui sert à vider la chaise percée. L'enfant tient au dossier au moyen de sa lisière qu'on passe autour. Il ne peut ni se blesser , ni tomber. Il a les mains & les pieds libres.

Cette chaise est montée sur quatre roulettes , au moyen desquelles on a la facilité de le faire rouler dans un appartement , sans qu'on ait à craindre aucun accident. Si quelques personnes sont curieuses d'en faire construire de semblables , elles pourront consulter la feuille prochaine , dans laquelle on en donnera une figure gravée , avec une description

détaillée, capable d'en donner une idée juste. Nous ne saurions trop inviter les parens qui ont de petits enfans à conserver & à contenir, à en faire construire sur ce modele.

Avis aux Citoyens, ouvrage de M. ANDRIEU, annoncé dans la feuille précédente.

L'Auteur annonce dans un Avis au public, qui précède cet écrit, les motifs de son travail, & de nouveaux ouvrages sur les objets les plus importants de la Médecine; un par exemple qui aura pour titre, *Essai sur les moyens de garantir l'espece humaine de la mort subite, &c.* auquel on joindra des recherches sur les causes & les remedes de la stérilité & des maux de nerfs, avec un plan dogmatique dans un nouvel ordre de typographie pour écrire plus utilement en Médecine & y initier promptement les jeunes Praticiens, &c. &c.

Celui qui paroît distribué par articles, en contient sept, un résumé sommaire & une table formant en tout 86 pag.

Dans le premier article, l'Auteur traite de l'aveuglement, c'est-à-dire de la cécité; dans le 2^e. de la surdité; dans le 3^e. des maladies vénériennes; dans le 4^e. des moyens de rappeler les asphyxiques (ceux qui paroissent morts) à la vie. Le 5^e. est destiné à exposer des secours prompts, simples & efficaces pour guérir l'hydropisie, dans les cas même les plus désespérés; le 6^e. à faire connoître un moyen de calmer les douleurs de l'enfantement, des accès de goutte, du cancer &c; le 7^e. à exposer des découvertes en Médecine & en Chirurgie.

Le plan que l'Auteur a suivi dans les deux premiers articles consiste à exposer en deux colonnes les causes & les moyens de guérison. Tel est l'ordre auquel il s'est assujéti dans les articles *aveuglement & surdité*, qui sont comme des traités particuliers sur ces deux affections.

Ces deux premiers nous ont paru les mieux soignés. Dans une colonne, on voit l'exposition des causes qui peuvent produire la cécité & la surdité, & dans l'autre, les moyens d'y remédier. Quelque envie que nous ayons eu de trouver du neuf dans ces deux articles, nous sommes obligés de convenir que rien ne nous a paru bien digne de fixer l'attention des personnes de l'Art. On sait bien que la sur-

dité, par exemple, peut être produite par plusieurs causes, & que dans les cas de relâchement, d'atonie, il faut employer des toniques, des stimulans. Il n'y a aucun Médecin qui ignore ces principes, & s'il les ignoroit, il ne seroit pas Médecin. Mais l'énumération des causes & des secours en général, propres à remplir les indications, ne suffit pas pour avancer la science. Cela est consigné dans tous les livres, & c'est toujours multiplier les êtres sans nécessité que de répéter ce qui est partout. Pour rendre un vrai service à l'Art & à l'humanité, il falloit s'attacher à développer le diagnostic, c'est-à-dire, les signes qui distinguent & caractérisent chaque espèce de surdité qui dépend d'une cause différente; marquer la différence, p. ex. qui existe entre celle qui dépend de l'obstruction des trompes d'Eustache & de celle qui a pour cause, selon l'Auteur, l'épaississement des humeurs ou bien l'engorgement sanguin des nerfs auditifs, &c. On répondra à cela, c'étoit bien difficile; il faut avoir vu & suivi long-tems ces maladies. Sans doute. Si vous ne les avez pas assez suivies, si vous n'avez point d'idées neuves, si vous ne donnez aucune vue nouvelle de guérison, pourquoi écrire?

Le 3^e. article ne nous a pas paru plus neuf que les premiers. Le 4^e. renferme des faits qui méritent d'être lus & qui tendent à prouver que dans bien des cas, après avoir essayé inutilement de rappeler à la vie les asphyxiques, c. à. d. les noyés, les nouveaux-nés, les suffoqués, on ne doit point négliger l'irritation mécanique de l'intérieur du nez avec la barbe d'une plume. Mais cela se trouve encore ailleurs & pouvoit se dire en 8 ou 10 lignes, & l'Auteur emploie 15 pag.

Le 5^e. article qui concerne les moyens de remédier à l'hydropisie, même *désespérée*, comme dit l'Auteur, a pour objet de prouver que les onctions huileuses sont ce moyen si efficace dont il veut nous parler. On fait que tous ces moyens ne sont pas nouveaux, nous avouons néanmoins qu'on ne sauroit trop multiplier ces sortes d'observations.

Le 6^e. a pour objet de présenter un calmant pour les douleurs de l'enfantement, pour les accès de goutte, les rhumatismes, &c. Ce calmant est un grain d'opium préparé par une longue digestion & uni à dix grains de nitre. L'Auteur dit en avoir éprouvé les meilleurs effets dans tous ces

cas. Mais qui est-ce qui ne connoît pas l'effet de l'opium & surtout les inconvéniens, que malheureusement M. A. ne fait pas assez sentir ?

Le 7e. & dernier article renferme ce que l'Auteur appelle des découvertes en Médecine & en Chirurgie. Ces découvertes sont 1°. que la jaunisse des enfans nouveaux-nés dépend quelquefois de la compression de la tête de l'enfant au passage; cependant il a toujours trouvé le foye altéré, abscedé, ulcéré dans ce cas; 2°. que l'application subite des corps froids comme celle de l'eau, de l'air, est très-nuisible aux enfans nouveaux-nés, & qu'il seroit utile que les Prêtres se transportassent chez le particulier, pour baptiser l'enfant avec des précautions; 3°. que dans la dysentérique épidémique, le lait, quoique contre-indiqué en apparence, est d'un grand secours; 4°. que les lavemens d'eau froide remédient aux hémorrhagies du nez; 5°. qu'une fièvre épidémique vermineuse qui a régné en 1772 & 1773 dans le Haut-Languedoc dépendoit de substances alimentaires ensesencées de vers par des vapeurs putrides, par une atmosphère chargée de germes vermineux, & que le tartre stybié est le remède qui a le mieux réussi.

Réponse à un Mémoire à consulter daté de Marseille.

Une personne, après avoir essuyé différens symptômes de mal vénérien & des traitemens en conséquence, après avoir pris par le conseil de quelques personnes de l'Art, différens remèdes, entre autres du baume de Copahu, des pilules astringentes, &c. éprouve encore des douleurs dans les membres, des cuissens, des difficultés d'uriner &c. & demande si son état est susceptible de guérison? Nous répondons qu'il l'est, mais qu'il est bien douteux qu'il guérisse parfaitement entre les mains des charlatans. Nous lui conseillons de donner sa confiance à une personne de l'Art approuvée & dont la probité soit aussi reconnue que les talens.

Réponse ou Mémoire à consulter, daté de Paris.

La personne âgée de 33 ans, qui, après des maladies vénériennes bien ou mal guéries, se trouve attaquée d'une phthisie pulmonaire, qui se manifeste par des crachats purulens, par des sueurs noc-

turnes &c. & qui a envie de voyager, d'aller aux eaux de Cauterets, fera très-bien de prendre ce dernier parti. Elle nous permettra de suspendre notre jugement sur les suites de sa maladie. Il suffit de dire que c'est une situation très-délicate & sur laquelle on ne sauroit prononcer sans avoir vu.

Réflexions sur la nécessité de la ponction dans la tympanite, & question faite aux personnes de l'Art, par M. GALLOT, D. M.

Après vous avoir fait part des maladies qui ont régné pendant l'hiver dans mon canton, & de mes réflexions sur la nécessité de secourir les pauvres malades des campagnes, je crois devoir vous communiquer une observation sur la tympanite (amas de vents avec tension au bas-ventre) & sur l'utilité dont pourroit être la ponction rarement pratiquée en pareil cas. Mais auparavant, je souhaiterois avoir l'avis des Praticiens sur un autre. Le voici.

Un enfant de onze ans, bien constitué, qui m'a été amené le 6 du courant, a depuis sa naissance, les deux amygdales beaucoup plus grosses que dans l'état naturel. Ces glandes ont continué à augmenter de volume, au point qu'il n'y a pas deux lignes d'intervalle entre les deux. Elles sont dures, renitentes, vraiment squirreuses. L'enfant se porte bien d'ailleurs, mais parle & avale avec peine. On m'a demandé des moyens curatifs pour remédier à cet état. J'avoue que je n'en ai indiqué aucun; parce que je n'en connois pas de certains. Cependant j'invite les gens de l'Art à communiquer leurs idées à ce sujet.

Le 29 septembre 1779, je fus appelé pour une Demoiselle sujette depuis long-tems à des coliques. Elle en étoit plus fatiguée depuis trois mois. Enfin le ventre s'étoit élevé depuis quelques jours; il y avoit tension, resonnance, &c. la constipation étoit absolue, les douleurs vives, les vents fort incommodes &c. L'apparition des regles m'empêcha de prescrire beaucoup de remèdes & me les fit borner aux délayans & aux lavemens pendant quelques jours. Le premier octobre, la malade étoit beaucoup plus mal; la tympanite étoit bien caractérisée, le ventre tendu comme un ballon, les douleurs atroces, les vomissemens, la fièvre, &c. Les regles étoient cessées, les cata-

plâmes, les lavemens, les boissons n'apportoient aucun soulagement; je prescrivis quelques carminatifs & proposai la ponction.

Le 2, les choses alloient encore plus mal, l'enflure gaignoit la poitrine, la malade souffroit cruellement; rien ne passoit par le bas; je proposai une consultation pour déterminer si l'opération convenoit, & assurant que je la regardois comme l'unique moyen à tenter, quoique je n'en assurasse pas le succès. *Sed melius est anceps tentare remedium quam nullum.*

Le 3, je me rendis auprès de la malade où se trouverent un autre Médecin & deux Chirurgiens qui eurent bien de la peine à se rendre à mon avis. Tous pensoient cependant comme moi sur l'impossibilité de guérir la malade par les remèdes ordinaires. En conséquence, on se décida pour la paracathèse qui fut pratiquée aussitôt par l'un des Chirurgiens dans le lieu d'élection du côté droit, au-dessous du foie entre l'ombilic & la crête de l'os des isles. Il sortit de l'air très-fétide, & aussitôt l'abdomen se ramollit & diminua de volume. Mais comme il y avoit de l'air dans les intestins, l'enflure ne pût se dissiper entièrement. Après l'air, il sortit de la sanie d'une odeur fétide qui annonçoit la gangrene des intestins, ou du moins qu'elle étoit très-prochaine; ce qui me fit observer aux consultants que les antiseptiques & les amers étoient les seules remèdes à tenter.

Quoique la malade eut été sensiblement soulagée & qu'elle se crût guérie, je portai un pronostic fâcheux sur sa situation. En effet, le lendemain 4 du même mois, elle étoit dans le même état qu'avant l'opération. Elle souffroit horriblement; rien ne passoit de l'estomac dans les intestins; elle rejettoit tout ce qu'elle prenoit, les lavemens ne faisoient rien. Je prescrivis quelques légers narcotiques & ne crus point devoir céder aux instances de la malade qui désiroit une seconde opération. Mais elle auroit été infructueuse, puisque l'air auroit rempli aussitôt la capacité du bas-ventre, & les intestins en étoient pleins. Cette Demoiselle a vécu dans les souffrances jusqu'au 20 du même mois, où elle y a succombé.

Si cette observation ne démontre pas l'utilité de la ponction dans la tympanite

dont il a été question, elle me semble prouver que cette opération ne seroit pas dangereuse & pourroit sauver bien des malades, si l'air n'étoit contenu que dans la capacité du bas-ventre, & si on la pratiquoit dans les premiers tems de la maladie. Signé, GALLOT, D. M.

(*) Réponse de JACOB ABBALAE, élève d'un Adeptre, au 2^e. problème proposé dans la Gaz. de Santé, par M. MATHA.

Le procédé de l'opération proposée est connu depuis longtems, on le trouve décrit dans les ouvrages des Alchimistes⁽¹⁾; ces livres divins que les Chymistes de nos jours méprisent, parce qu'ils ne les entendent pas, contiennent cependant les vrais mystères de la nature. Voici ce qu'on y lit sur l'article d'un des membres de la question. » Enlevez du ciel le mes- » sager des Dieux, punissez-le de son » inconstance, en le noyant dans l'acide » des os; quoiqu'insensible dans cette » mer, il y fera tout entier, il n'échap- » pera plus, à quelque violent feu qu'il » soit exposé, si on lui fait subir cette » torture, il y sera fixé pour jamais, il » fera alors un corps dur & transparent.

Puisqu'il m'est permis de révéler ce petit mystère de mes maîtres, je traduirai ce passage dans la langue des Chymistes modernes. Dissolvez le mercure avec l'acide phosphorique⁽²⁾ & vitrifiez ce mélange, la fixité du dissolvant ne permettra pas au mercure de s'enlever⁽³⁾.

(*) Notes des Rédacteurs. Sans vouloir ni pouvoir juger de la valeur de cette pièce, nous la donnons au public telle que nous l'avons reçue.

(1) L'Auteur auroit dû nous dire quels sont ces ouvrages où le procédé en question se trouve indiqué.

(2) Nous désirerions bien pour notre instruction & pour celle du public, que les Chymistes, surtout ceux dont la doctrine est fondée sur l'action de ce corps, voulussent bien nous dire ce que c'est que l'acide phosphorique; car enfin il faut s'entendre.

(3) Sans prétendre garantir cette solution d'un des plus beaux & des plus difficiles problèmes qui aient occupé les Chymistes, nous pouvons assurer que nous avons vu chez un des principaux de la Capitale, du mercure vitrifié. On sait qu'un jour le grand Rouelle parvint à fixer, c'est-à-dire à vitrifier le mercure.

De l'Imp. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 14 Mai.

S. C V III.

FENICULUS, verberna, rosa, chelidonia,
ruta,
Ex istis aqua fit, quæ lumina reddit acuta.

Prenez fenouil, verveine, éclaïre, rose & rhue ;
On en distille une eau très-saine pour la vue.

OBSERVATIONS & réflexions sur l'opération de la symphise & les accouchemens laborieux, par M. ALPHONSE LE ROY, Doct. Régent, Professeur de Médecine & de Chirurgie des Ecoles de la Faculté de Paris. A Paris, chez Leclerc, Libraire, quai des Augustins, 1780. in-8^o. de 55 pag. avec figure. Prix, 1 liv. 4 s.

L'Auteur, par des méditations profondes, par des travaux assidus & surtout par l'effet de son génie étant parvenu au point, d'avancer ces deux propositions si consolantes pour l'humanité, 1^o. qu'aucune femme ne doit périr dans l'accouchement; 2^o. que le forceps doit être banni de l'art des Accoucheurs, fait tout ce qu'il convient pour établir son opinion, & quoique au premier coup-d'œil, ces deux propositions paroissent hardies & presque téméraires, on voit en parcourant les écrits de l'Auteur, qu'elles naissent d'une persuasion intime & d'un grand fond de connoissances tant sur l'économie animale & l'état des humeurs de la femme dans ces circonstances, que sur les causes des obstacles qui s'opposent aux accouchemens heureux.

Nous ne suivons pas M. A. L. dans les détails des observations rapportées dans cet écrit ; il suffit de dire qu'on y trouve

partout de quoi s'instruire tant sur les questions les plus importantes relatives à l'art des accouchemens, que sur les positions les plus embarrassantes où puissent se trouver les Accoucheurs.

On y lit d'abord l'histoire de deux opérations de la symphise du pubis, qui ont été suivies du plus heureux succès, puisque les meres & les enfans ont été sauvés. On y trouve la description & la figure de l'instrument dont l'Auteur s'est servi. C'est un scalpel Anglois nommé mordache, dont le bord tranchant est convexe, & dont la pointe est recourbée en dehors. M. le Roy fait voir l'avantage qu'il y a de s'en servir & les raisons qui doivent le faire préférer à d'autres instrumens. Il indique les précautions qu'il faut prendre en pratiquant cette section, pour épargner celle de la vessie & d'autres accidens. L'ouvrage est rempli de vues nouvelles & de réflexions qui rendent soit à rendre raison des phénomènes & des obstacles qui accompagnent l'accouchement, soit à démontrer l'avantage des moyens qu'on propose pour éloigner les accidens qui paroissent autrefois insurmontables dans cette importante fonction de la nature.

L'Auteur fait grand cas, par exemple, & se loue beaucoup de l'application des corps chauds, comme de serviettes chaudes sur le bas-ventre dans ces circonstances critiques, & assure qu'on en tire les plus grands avantages. L'ouvrage est terminé par des remarques sur l'état catarrhal & d'inertie de la matrice, & par une réponse à une observation sur

un accouchement laborieux & extraordinaire consignée dans le No. 13 de la Gaz. de Santé, an. 1779.

Réponse au Mémoire à consulter du No. 14, par MM. DE LACROIX, D. M. & AUFAUVRE, Chirurgien.

On se rappelle que la personne pour laquelle on a demandé des avis, ressent des accidens qui débutent par un froid soudain aux extrémités, suivi d'un engourdissement général, d'un état spasmodique de la poitrine surtout & que le symptôme le plus marqué est la sensation comme d'un globe qui remonte du canal intestinal jusqu'à l'estomac & l'œsophage.

M. de Lacroix regarde les accidens mentionnés comme des accès d'épilepsie de cause externe, c'est-à-dire de quelque point d'irritation à l'une ou à l'autre extrémité. Il cite plusieurs Auteurs de Médecine qui ont observé des accès de ce genre qui dépendoient d'une pareille cause. Il est d'avis qu'on applique un vésicatoire à l'endroit même où se manifeste le froid soudain, & le caustère actuel, (c. à. d. le feu) si les accidens reparoissent de nouveau. Il conseille, après la chute de l'escarre, d'entretenir une longue suppuration avec des onguens actifs & d'y faire même une incision dans laquelle on répandra quelques gouttes d'huile de thérebentine bouillante; de faire prendre au malade quelques verres de décoction de quinquina avec une cueillerée de vin des Canaries, entremêlés de quelques doses de valériane, & de faire précéder le tout de purgatifs absorbans. En cas de répugnance de la part du malade, il voudroit qu'on essayât d'arrêter l'accès au moyen d'une forte ligature au-dessus de la partie affectée. Il ne croit point la saignée efficace dans ce cas.

M. A. pense que cet état n'est pas simplement une maladie nerveuse; que c'est l'effet d'une double pléthore, dont l'une est sanguine, l'autre muqueuse, accompagnée d'un défaut de liberté dans les fonctions des excrétoires de la peau; que pour y remédier, la saignée d'abord, ensuite les bains domestiques, les frictions sèches, le petit-lait nitré au sortir du bain, pris pendant un mois, & l'eau acidule de Vichy, appelée des Célestins, soutenue des bains des eaux thermales du même lieu, coupées avec l'eau

de rivière, seroient les secours les plus convenables à cet état. Il ajoute que dans les paroxismes, un morceau de linceu imbibé de douze gouttes d'éther tenu dans la bouche, ou pris dans deux ou trois cueillerées d'eau, calmeroit les spasmes, &c.

Description d'un Accouchement laborieux causé par un hydrocéphale de l'enfant, par M. MONTALLIER, Chirurgien.

Le 12 décembre 1779, je fus appelé à Castelnau en Medoc, par le sieur Bonhomme, Chirurgien du lieu, pour y voir la femme du nommé Jérôme Mercé. Ce Chirurgien & Petrouille Prévoist, Sage-Femme de cet endroit, étoient occupés auprès de cette femme, qui étoit dans le travail d'un accouchement douloureux. M. Bonhomme me déclara que depuis environ midi du même jour, qu'il avoit été requis par ledit Mercé pour aider à l'accouchement de sa femme, il avoit inutilement fait, de concert avec la Sage-Femme, toutes les tentatives possibles, pour accoucher la malade, & qu'il croyoit que l'enfant présentait la hanche.

Après avoir examiné attentivement l'état des choses, je jugeai qu'il se présentait une masse charnue, épaisse & de consistance de partie molle, sans qu'il y eût aucune partie dure. Après de fortes & profondes pulsations sur la partie que présentait l'enfant, & après avoir fait une embrocation avec le beurre, je me déterminai à accoucher la femme.

Je trouvai d'abord une grande difficulté à repousser ce qui se présentait au passage, mais je fus chercher les pieds, & je terminai l'accouchement d'un garçon. Quel fût mon étonnement & celui de tous les assistans, de voir après la sortie de l'enfant, une tête monstrueuse ! L'hydrocéphale prenoit naissance à la partie supérieure des sourcils & des oreilles, & se terminoit en cercle parfait à l'occiput. La hauteur du sac, depuis les sourcils jusqu'à sa partie supérieure qui se terminoit en pointe, étoit de onze pouces & quelques lignes, & sa longueur d'une oreille à l'autre, d'environ sept pouces. J'examinai avec attention la boîte osseuse, & tous les os du crâne me parurent avoir leur fermeté naturelle, ainsi que les sutures qui me parurent également dans l'état naturel.

Le visage, le corps, & les membres de l'enfant étoient dans l'état de la plus extrême maigreur, & ce que l'on peut appeller atrophie. Pour avoir une idée juste de la figure du sac, il faut se représenter une vessie de bœuf aux trois quarts pleine d'eau & posée à terre.

La mere de cet enfant se porte parfaitement bien, à l'exception d'une foiblesse dans les cuisses. Cet accouchement étoit son septieme. Je dois observer que cet enfant étoit mort en naissant, & qu'il exhaloit même une odeur de putréfaction.

2^e. *Observation sur un accouchement naturel.*

Le vendredi 25 février 1780, je fus appelé dans la paroisse de Brache pour y voir la nommée Jeanne Vacqué, femme de François Ormond, habitant de ladite paroisse. Lorsque j'y fus arrivé, je trouvai cette malheureuse femme (qui souffroit depuis le samedi matin 19 dudit mois) épuisée de douleurs & de fatigues. L'orifice interne n'étoit dilaté que pour l'introduction du doigt, & je reconnus que l'enfant se présentait naturellement.

On avoit gorgé cette pauvre femme d'alimens & de liqueurs chaudes, & on lui avoit ôté, par ce traitement, toutes les ressources que la nature lui avoit données pour accoucher. A neuf heures & demi du soir que j'arrivai, je mis en œuvre les lavemens, les embrocations de beurre, les bains de vapeur, & une boisson abondante. Le tout fut continué jusqu'au samedi matin à six heures & demi qu'elle accoucha heureusement d'un garçon mort, qui étoit son premier enfant. Le nombre d'accouchemens que j'ai fait de cette espece est si grand, qu'il seroit fastidieux d'en faire le détail.

Le 2 mars suivant, la fièvre, un point de côté, le ventre douloureux, & le pouls fréquent furent les accidens qui survinrent à cette femme; je la saignai d'abord au bras, je réitérai la saignée le lendemain. Une diete sévère, une boisson abondante & beaucoup de lavemens ont fait disparaître tous ces accidens. Elle jouit actuellement d'une parfaite santé.

Que l'on me permette d'observer que l'incapacité des Sages-Femmes dans les provinces, & particulièrement dans les campagnes éloignées des villes, est un malheur qui entraîne les plus funestes

suites. L'accouchement décrit ci-dessus le prouve.

On verra les réflexions de l'Auteur à ce sujet, dans la feuille prochaine.

Réponse au Mémoire à consulter, daté de Bordeaux, & signé PENICAUD.

Un sujet âgé de vingt-deux ans, qui a éprouvé différens genres d'accidens, comme d'avoir eu le corps couvert de boutons, d'avoir ressenti des accès de fièvre, la dysenterie &c, à la suite d'une reperçussion d'humeur; auquel on a été enfin obligé de faire porter une chemise de galeux & d'établir un exutoire au bras avec la pomade épispastique de M. Thierry, demande des conseils sur sa santé. Il annonce que l'humeur reperçutée est bien sortie, mais que son corps est d'une maigreur extrême.

R. Nous ne voyons point d'inconvénient dans l'usage des bains, du lait, du chocolat de santé, de la tisane de racine de patience, & surtout des remèdes appropriés à la gale, tels que les pomades faites avec le soufre & le mercure.

Réponse au Mémoire à consulter, daté de Rocroy, signé RIONDEL.

On demande des conseils pour une personne de 22 ans, à laquelle il est resté à la suite d'un mal de gorge, une rougeur légère aux amigdales, à la luette, arriere-bouche &c, avec des ulcères comme chancreux, superficiels, ressemblans à une morille, mais qui ne gênent que fort peu la déglutition. Les bains, les bouillons de veau avec des plantes altérantes, le petit-lait préparé avec le creffon; les gargarismes antiscorbutiques, détersifs, astringens, anodins &c, n'ont produit aucun changement à cet état, enfin on n'a pas été plus heureux avec le sublimé-corrosif, dont la malade a pris huit grains avec les précautions convenables. On demande si des lotions animées avec de légers escharotiques conviendroient à cette affection qu'on peut regarder comme locale.

R. En attendant d'autres avis, nous croyons que les sangsues d'abord, ou les vésicatoires, appliqués au cou, ensuite les fondans les plus puissans, tels que les préparations antimoniales combinées avec les mercurielles pris intérieurement sont les plus grands secours à employer, & qu'on doit agir avec beaucoup de prudence en employant les escharotiques.

Description de la Chaise Hollandoise.

La Chaise que l'on voit ici représentée & dont il a été question dans la feuille précédente, a en tout trois pieds & quelques pouces de haut, y compris les roulettes & le dossier.

La tablette que l'on voit détachée de l'autre figure, & qui est mobile, se fixe à un des côtés de la chaise & de manière à ne pouvoir vaciller. Pour cela, on y pratique un trou dans lequel une de ses branches s'enclave. Depuis cette tablette jusqu'au siège sur lequel l'enfant est assis, il y a six pouces & demi; depuis le siège jusqu'au marche-pied sur lequel sont appuyés les pieds, six pouces; depuis la tablette jusqu'à terre, quinze pouces; depuis le marche-pied jusqu'à terre, environ trois pouces. C'est dans cet intervalle qu'on pratique une ouverture pour placer une chaufferette, & pour cet effet il y a une petite porte.

Cette chaise a six faces ou pans. Le pan de derrière a onze pouces trois lignes de largeur; celui de devant en a sept, les autres de huit à neuf. Le diamètre latéral est d'un pied six pouces; le diamètre antérieur, d'un pied six pouces & demi; la circonférence est d'environ 58 pouces.

Le tout est monté sur deux essieux qui ont chacun deux roulettes de bois de hauteur égale & qui débordent la chaise. On doit faire en sorte que le bois qu'on emploie à la construction ait une certaine solidité, ainsi que celui de la tablette. On sent bien que cette chaise dans ces dimensions n'est destinée que pour les enfans au-dessous de trois ans & qui ne marchent point encore. Nous croyons que jusqu'à cet âge elle est très-propre à les garantir d'une infinité d'accidens.

Notez que la chaise n'est pas aussi haute qu'elle le paroît dans cette gravure.



*Chaise Hollandoise
ou
Cack-Stoel.*

De l'Imp. de la Veuve BAILLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 21 Mai.

S. CIX.

*S*ic dentes serva ; porrhorum collige grana.
 Ne careas thure , hæc cum. jusquiamo simul ure.
 Sicque per inbotum fumum cape dente remotum.

Afin de conserver vos dents,
 Mettez sur la braise allumée
 La graine de poireau, jusquiame & l'encens,
 Et par un entonnoir prenez-en la fumée.

Il est essentiel d'avertir nos lecteurs qu'il n'est pas prudent d'employer la graine de jusquiame pour une pareille fumigation, à cause des étourdissemens qui peuvent en être la suite. Nous savons qu'il y a eu & qu'il y a encore des Charlatans qui, sous prétexte, comme ils le font entendre, de détruire un ver qui ronge les dents & cause leur douleur, se servent de cet artifice pour tromper le public. Ils mettent de la graine de jusquiame sur du charbon allumé & en font recevoir la vapeur dans la bouche. Cette vapeur fait rendre de la salive & des mucosités du fond de la gorge qui en tombant dans l'eau & en s'épaississant, ont quelquefois l'apparence d'un ver. L'effet stupéfiant de cette vapeur est tel, que souvent la douleur se trouve calmée par ce moyen, mais ce calme n'est que momentané & les suites peuvent en être très-dangereuses.

*Extrait des registres de la Société Roy.
 de Médecine.*

La Société Roy. de Médecine ayant entendu dans sa séance tenue le 10 septembre 1779, le rapport des Commissaires qu'elle avoit nommés pour préparer

le Rob du sieur Laffecteur, suivant la recette qu'il avoit communiquée, avec les drogues qu'ils se sont eux-mêmes procurées; il résulte de ce rapport que ce remède ne contient pas de mercure.

Ayant entendu depuis la séance, tenue le 7 avril 1780, le rapport des Commissaires qu'elle avoit nommés pour administrer le Rob du sieur Laffecteur, ainsi préparé, à des malades atteints de maladies vénériennes;

Il résulte de ce second: 1^o. Que sur six malades, un a été rejeté, parce qu'il s'est manifesté, dès le commencement du traitement, des symptômes produits par le mercure que ce malade avoit pris à Bicêtre, peu de jours auparavant. 2^o. Que deux autres ont été jugés complètement guéris par la disparition totale de symptômes très-graves, dont aucun n'est revenu depuis trois mois que le traitement est fini. 3^o. Que deux autres malades ayant été traités par la même méthode, leur santé a été bien rétablie, & tous les symptômes vénériens ont également disparu, excepté quelques excroissances qu'il est indispensable d'enlever dans toutes les méthodes, & à l'extirpation desquelles les malades se sont constamment refusés. 4^o. Que le dernier est également bien rétabli; qu'une excroissance très-considérable placée auprès de l'anus, ayant été extirpée dans l'époque convenable du traitement, la plaie s'est bien cicatrisée, & qu'aucune trace de cette excroissance n'a reparu; que des excroissances moins considérables, situées dans l'intestin, ont disparu sans opération;

qu'il en est seulement resté quelques-unes très-petites & dures que la première cachoit, & à l'extirpation desquelles le malade n'a jamais voulu consentir ; ce qui fait présumer que la première excroissance, qui étoit très-volumineuse, n'ayant point pullulé longtems après son extirpation, il en auroit été de même des autres tumeurs très-petites, si elles eussent été enlevées.

La lecture de ces deux rapports ayant été entendue, la Compagnie a pensé : 1°. Que le Rob du sieur Laffecteur, tel qu'il a été préparé, ne contient point de mercure. 2°. Que le remède & la méthode du sieur Laffecteur peuvent guérir les maladies vénériennes confirmées. 3°. Que cette méthode n'exclut point les traitemens particuliers accessoires, les précautions & les modifications relatives aux circonstances qu'il est impossible de désigner, & qui doivent être laissées à la prudence du Médecin. 4°. Que ce remède ne contenant pas de mercure, peut devenir surtout utile dans les cas où l'on auroit quelque inconvénient à craindre de l'usage, soit intérieur, soit extérieur, des préparations mercurielles, tel que seroit, par exemple, une complication des virus vérolique & scorbutique.

Je certifie que le présent extrait est conforme à l'original contenu dans les Registres de la Société Roy. de Médecine, le 20 avril 1780.

Signé, VICQ D'AZYR, Secrétaire perpétuel.

Réflexions sur l'observation de M. MARIGUES, insérée dans le No. 16, par M. LERAY, Chirurgien à Couëron, près Nantes.

L'observation de M. Marigues prouve les ressources de la nature dans le cas de hernies gangreneuses, formées sous l'arcade crurale & suivies d'un anus artificiel. La promptitude de la guérison n'a rien qui surprenne, lorsque l'intestin est simplement pincé, comme le dit M. Marigues. Mais quel est l'intestin le plus susceptible de l'être, sous cette arcade, & au point de devenir gangreneux ? Dans quelles circonstances l'est-il ? Dans quel cas peut-on espérer un succès pareil à celui qu'on a exposé, & quels sont les signes qui l'annoncent ? L'Auteur pourroit nous en donner ; son observation seroit encore plus intéressante ; en attendant, voici les miens, d'après l'observation.

Il y a quelques années que je vis une fille qui avoit depuis quinze jours, à la suite d'une hernie gangreneuse qui s'étoit formée sous l'arcade crurale du côté droit, un anus artificiel d'une grandeur à pouvoir y introduire le doigt, & qui augmentoit de moitié lorsque les matières en sortoient. Elle en avoit la sensation un moment avant, sans pouvoir en suspendre la sortie. Au commencement de sa maladie, une Dame charitable lui avoit donné des lavemens qui entraînoient toujours quelques matières. Lorsque l'intestin fut ouvert, elle cessa d'en donner, parce qu'une portion des lavemens passoit par l'ouverture. Ayant essayé, lorsque je la vis (douze jours après) d'en donner, pour savoir si une portion passoit par la plaie, cet effet n'eut lieu. Il n'en étoit pas moins vrai qu'au commencement cela étoit arrivé. Ce ne pouvoit donc être qu'un des gros intestins qui étoit perforé. Je lui conseillai de laver la plaie avec du vin & d'appliquer dessus une emplâtre d'onguent de la mere. Au bout de quelques mois, la plaie se cicatrifa, & les matières reprirent leur cours par la voye ordinaire.

Quelque tems après, je fus appelé pour secourir une femme attaquée également d'une hernie crurale ancienne du côté droit, accompagnée de tous les symptômes de l'étranglement, lesquels n'avoient eu lieu que depuis l'augmentation de la tumeur. Je ne pus la saigner à cause de la circonstance du flux menstruel où elle étoit. Je tentai plusieurs fois la réduction, j'y parvenois aux trois quarts, mais la tumeur revenoit grosse comme une noix ; ce qui me fit soupçonner adhérence. J'appliquai des cataplasmes & donnai des lavemens qui furent sans effet. Les symptômes ayant augmenté, nous nous décidâmes, un de mes confrères & moi, à faire l'opération. C'étoit le 4e. ou 5e. jour de l'époque de l'augmentation des accidens.

Après l'ouverture des régumens, nous ouvrimus la saillie que formoit l'aponévrose du *fascia lata*, au lieu du sac. Nous aperçûmes sur le champ notre erreur, & ayant fait l'ouverture du sac, nous séparâmes la portion adhérente qui avoit empêché la réduction. Nous tirâmes un peu de l'intestin au dehors pour nous assurer qu'il n'étoit pas gangrené. C'étoit un intestin grêle ; nous en fîmes la réduction. Quelques heures après, les ma-

tieres reprirent leur cours naturel & la malade guérit.

Dans la première observation, l'on voit que c'étoit un des gros intestins qui avoit été pincé, gangrené & ouvert sous l'arcade crurale. N'y a-t-il pas lieu de croire que la guérison ne s'est opérée ainsi naturellement, que parce que c'étoit un des gros intestins, dont il n'y avoit eu vraisemblablement qu'une portion du canal pincée.

Dans la seconde observation, si l'intestin eût été perforé, la malade auroit-elle pu espérer de guérison ? La tumeur n'étoit que de la grosseur d'une noix & nous reconnûmes que l'intestin formoit une anse.

La grandeur de l'arcade crurale, différente de celle de l'anneau, ne permet pas que la hernie d'un intestin grele, seulement pincé, à la suite d'un relâchement, le soit au point de se gangrener. Il n'y a que la hernie précédée de rupture où la gangrene ait lieu. On ne peut s'y tromper, puisque les accidens se déclarent aussitôt que la tumeur se forme. Dans la 2^e. observation, la hernie s'étoit formée à la suite d'un relâchement. L'intestin y étoit pincé, même adhérent. Cependant il n'est survenu des accidens que lorsque la tumeur a augmenté & formé anse.

Mais un gros intestin peut être pincé sans rupture & au point de former une tumeur qui peut dégénérer en gangrene, dont il résulte un anus artificiel, susceptible de guérison, même naturellement. C'est le cas de la première observation.

Celle de M. Marigues peut être dans l'un ou l'autre de ces deux circonstances, ce qu'il lui sera possible de vérifier. Si c'est une hernie, par rupture, d'un intestin grele, la tumeur aura dû être fort petite & les accidens auront paru aussitôt que la tumeur. Mais si la tumeur a été plus grosse qu'une noix, à la suite d'un relâchement, je serois tenté de croire que c'étoit un gros intestin. Dans ce cas, un lavement auroit pu lever la difficulté.

Nous ne pouvons qu'applaudir aux réflexions de M. le Ray, qui tendent à éclaircir le diagnostic & surtout le pronostic des hernies avec gangrene, & nous invitons M. Marigues à répondre à ses questions. Mais cette doctrine à établir ne porte que sur un fait qu'il seroit bien essentiel de constater auparavant ; savoir s'il est possible qu'un des gros intestins puisse former une hernie ? Il semble qu'il n'y a que le

jejunum ou l'ileum qui puissent être dans ce cas. Du reste, nous ne prétendons pas nier les faits ni donner des doutes ; & s'il y a des observations qui prouvent qu'une portion d'un lavement dans ce cas a sorti par la plaie, nous croyons en effet qu'on peut conclure que c'étoit un des gros intestins ; ce qui est très-difficile à concevoir, vu leur position & leurs attaches dans le bas-ventre.

Mémoire à consulter.

Un enfant continue à dépérir dès l'âge de deux ans. On en accuse les vers, & le mercure doux en fait rendre plusieurs. Cependant la langueur faisant des progrès, l'enfant, dans le cours de 30 mois, a été réduit au marasme. On lui a fait prendre chaque jour, & pendant 5 ou 6 mois, quelques gouttes d'une liqueur mercurielle inconnue. Il rend une grande quantité de vers, & pour remonter le ton des organes affaiblis, on lui permet depuis près d'un an, le vin pur & le café. La santé paroît se rétablir pendant quelques mois d'été, mais les froids de l'hiver ramènent la langueur avec difficulté de mouvement dans les parties inférieures. Au retour du printemps, nouvelle guérison & nouvelle rechûte à l'entrée de l'hiver. Les extrémités inférieures sont presque immobiles, une douleur continue se fait sentir au dos, dont la première vertèbre se déjette en arrière. La partie supérieure du sternum est enfoncée, & la partie inférieure proportionnellement relevée.

Dès l'arrivée des beaux jours, on fait usage des bains qui, au milieu des sueurs, font disparaître & la douleur du dos & l'impuissance au mouvement, sans toutefois changer la difformité de la poitrine. Les accidens reviennent avec l'hiver ; la poitrine se déforme de plus en plus & les extrémités inférieures prennent une rigidité qui maîtrise la volonté du malade. Il ne peut plus les remuer ; elles conservent constamment la place qu'on leur donne. Si on veut les étendre ou les écarter l'une de l'autre, on trouve la plus grande résistance ; on parvient plus aisément à les fléchir ou à les rapprocher.

Les chaleurs de l'été triomphent encore de cet état par le moyen des sueurs, & l'hiver qui lui succède triomphe à son tour des avantages de l'été. Mais cette alternative a été interrompue à ce printemps 1780, le malade étant alors âgé de dix ans. Les sueurs, qui sont survenues

comme à l'ordinaire , n'ont fait qu'augmenter la rigidité & l'immobilité des extrémités inférieures. On prie MM. les Auteurs de la Gazette de Santé de vouloir bien indiquer par quels moyens ils pensent qu'on pourroit attaquer avantageusement cette maladie.

R. Avant d'avoir d'autres avis , le nôtre est que les bains domestiques , les gelées des substances animales surtout , & les purgatifs absorbans sont les principaux secours à employer. Quant aux moyens de détruire les vers , nous ne saurions trop recommander l'usage de la coralline de Corse dont l'expérience confirme tous les jours l'efficacité ; & à ce sujet , nous nous hâtons d'annoncer qu'un habile apothicaire de Paris , M. Croharé , rue des Cordeliers , est parvenu à en faire un Syrop qui est plus agréable pour les enfans que l'infusion de la plante & qui conserve la même propriété. La dose de ce Syrop est d'une cuillerée à café pour les enfans à la mamelle & d'une cuillerée à bouche pour les enfans au-dessus de deux ans. On peut la porter jusqu'à 2 & 3 cuillerées dans la journée pour les enfans au-dessus de 5 ans. Nous insistons d'autant plus sur l'usage de la coralline pour le sujet en question , qu'il est à craindre que l'usage du mercure ne porte à la longue une dissolution générale dans les liquides , & n'attaque enfin les solides.

Quant à la courbure de l'épine , on doit avoir recours aux moyens mécaniques connus.

Suite des observations de M. MONTALLIER , sur les accouchemens , & réflexions à ce sujet.

Il seroit à désirer que MM. les Lieutenans de M. le Premier Chirurgien voulussent concourir à l'établissement d'un Sous-Lieutenant , pour un arrondissement dans les campagnes , & de choisir à cet effet le sujet le plus intelligent auquel on auroit recours dans les cas graves. Il tiendrait la main à ce que les Sages-Femmes ne prissent pas trop sur elles. On ne leur permettroit point d'exercer en aucune manière les accouchemens qu'au préalable le Sous-Lieutenant de leur arrondissement ne les eût instruites des principes de cet Art.

Ce Sous-Lieutenant auroit de même l'inspection sur les jeunes Chirurgiens qui , par témérité ou par ignorance , font

des entreprises au-dessus de leurs forces , ainsi qu'on en pourroit citer plusieurs exemples , notamment l'histoire tragique arrivée à Listrac en 1777.

Un jeune Chirurgien de cette paroisse , & presque sans aveu , fut appelé pour accoucher la femme d'un payan , dont le bras de l'enfant sortoit en dehors. Après avoir fait de puissans efforts pour arracher cet enfant , & avoir excité par cette manœuvre un gonflement considérable dans les parties , il crut n'avoir d'autre moyen à employer que la section du bras qu'il n'avoit pu détacher par ses secousses. En conséquence , il demanda un couteau & coupe sur le champ le bras de l'enfant ; & pour arrêter l'hémorragie qui l'effraya , il prit une corde dont il se servit pour faire la ligature ; il abandonne ensuite à son malheureux sort la malade qui périt peu de momens après avec sa victime. Cet événement qui pénétra d'effroi & de douleur toutes les âmes sensibles , engagea les Officiers de la juridiction à sévir contre ce malheureux qui , pour se soustraire à la punition qu'il savoit mériter , prit la fuite & s'échappa.

Que de meres & d'enfans ne sauroit-on pas , si les gens supérieurs en place vouloient bien désormais tenir la main à de pareils désordres ! L'Etat leur devroit assurément un nombre de citoyens. Signé , MONTALLIER , Maître-ès-Arts , ancien Chir. d'Ivry-sur-Seine , près Paris.

Nous entrons pleinement dans les vues de M. Montallier. Mais il ne suffit pas d'avoir du zèle , il faut que ce zèle soit éclairé ; & quoique nous n'ayons jamais douté de la capacité d'une infinité de Chirurgiens , surtout de ceux de la Capitale sur l'art des accouchemens , nous croyons qu'il se présente bien des cas , bien des circonstances , qui sont entièrement du ressort de la Médecine & où les lumières de ceux qui la professent sont absolument nécessaires. Pour bien faire , il seroit donc avantageux que ceux d'entre les Médecins qui se sont livrés à cette partie , fussent concurremment avec MM. les Chirurgiens , chargés d'examiner ceux qui se dévouent à cet Art & leur expédiaient à cet effet leurs lettres de maîtrise. Alors , il y auroit moins de risques pour le public & l'Etat y gagneroit à coup sûr.

De l'Imp. de la Veuve BAL LARD & Fils , Imprimeurs du Roi , rue des Mathurins.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 28 Mai.

S. C. X.

N U X , oleum , capitis frigusque , anguilla-
que , potus.

Et pomum erudum faciunt hominem fore raucum.

Anguilles & fruits crus , rhume , huile & vielles
noix

Rendent rauque une belle voix.

MÉMOIRE chymique & médicinal sur la nature,
les usages , & les effets de l'air , & des airs ,
des alimens & des médicamens , relative-
ment à l'économie animale ; ouvrage qui a
remporté le prix double , proposé par l'Ac-
adémie de Toulouse pour l'année 1778 , par
M. THOUVENEL , Médecin de la Faculté de
Montpellier , Aggrégé à la Société Roy. de
Méd. de Paris & au Collège Roy. des Méd.
de Nancy , Intendant des eaux minérales de
Contrexeville , en Lorraine A Paris , chez
Didot le jeune , Libraire , quai des Au-
gustins , 1780. in-4^o. de 60 pag.

Ce mémoire est divisé en deux parties.
La première , comprise en trois sections ,
a pour objet l'analyse & les effets des
différentes especes d'air sur le corps hu-
main ; la seconde , l'examen des alimens
& des médicamens en général.

L'Auteur , après un coup-d'œil général
sur l'air & les airs , analyse d'abord celui de
l'atmosphère. » C'est un cahos , dit-il , un
» assemblage hétérogène de toutes les ex-
» halaisons de la terre , & aussi des émana-
» tions de quelques corps célestes. » Toutes
ces substances se mêlent , se confondent ,
se combinent , & il en résulte les diffé-
rentes especes d'air , que notre siècle a
distingué , tels que l'air commun ou at-

mosphérique , l'air déphlogistique , l'air phlogisti-
qué , l'air inflammable , l'air fixe , l'air acide ,
l'air alkalin , l'air nitreux , qu'on pourroit
appeler , dit l'Auteur , l'air neutre ; puis-
qu'il résulte de la saturation de l'acide
nitreux par le phlogistique. L'hypothèse
sur les parties constitutives de l'air atmos-
phérique , qui paroît la plus vraisembla-
ble à M. Thouvenel , est celle qui admet
pour ses principes , de l'acide nitreux , de
la terre & autant de phlogistique qu'il
en faut pour le rendre élastique. On voit
par là que l'opinion de Mayow sur le
sel nitreux & le sel aérien se rapproche
beaucoup de celle de nos jours.

M. Th. examine ensuite l'air fixe , re-
lativement à ses rapports & ses qualités
physiques & chymiques. Dans la 3^e.
section , l'Auteur considère l'air comme
aliment. Il est persuadé que l'air & le
feu entrent pour beaucoup dans la nour-
riture de l'homme , le mouvement des
fluides , leur coloration , la nutrition des
parties solides , &c. Cette opinion s'ac-
corde encore assez avec celle qu'Hip-
pocrate a exposé dans son traité de *flaui-
bus* , où l'on voit qu'il attribue , pour
ainsi dire , la vitalité du corps animal à
la propriété qu'a l'air de s'insinuer dans
le torrent des humeurs & de pénétrer
toutes les parties du corps.

Le chapitre 2^e. de la 3^e. section , dans
lequel M. T. considère l'air comme poi-
son ou comme principe de maladie , ne
contient que des généralités sur l'influen-
ce que peut avoir l'air dans la formation
des maladies épidémiques. L'Auteur pro-
met ici une table pneumato-pathologi-

que qui sera un résumé des observations météorologiques & qui fera connoître le degré de confiance qu'on doit ajouter à ce qu'on a dit & observé à ce sujet. M. Th. termine ce Mémoire par l'examen des effets de l'air considéré comme médicament & par des remarques sur les aliments en général.

Nous avons cru reconnoître partout les meilleurs principes de chimie & de physique réunis aux lumières de la saine Médecine. On trouvera dans cet écrit, des choses neuves sur les qualités des aliments, sur la digestion, la chylickation, &c. &c. (1)

On voit, par cette note, combien de lauriers M. Th. a déjà cueillis dans la carrière qu'il parcourt; il vient d'en recevoir un nouveau, qui est comme le complément des autres. Le public éclairé apprendra sans doute avec plaisir que c'est M. Thouvenel qui vient d'être choisi pour la continuation du travail, entrepris par feu M. Venel & continué par M. le Roy, Professeurs de la Faculté de Médecine de Montpellier, sur les eaux minérales du Royaume.

Observation sur des vers sortis par l'oreille, par M. SAUVEUR ALTEYRAC, Chir. à Beaumont-sur-Oise.

Je fus appelé il y a quelque tems au Menil-Saint-Denis, à une lieue de Beaumont-sur-Oise, pour voir un enfant de 8 à 9 ans, à qui il venoit, dit-on, de sortir trois gros vers par l'oreille. L'on me dit que l'on en voyoit encore qui étoient prêts à sortir; que l'enfant pouffoit des cris affreux. Je m'y transportai;

(1) L'Auteur annonce que ce mémoire doit entrer dans la collection de plusieurs autres mémoires académiques déjà jugés, entre lesquels il y a beaucoup de rapports & qui sont destinés à former, par la suite, un ouvrage complet de chimie médicale. En attendant, on les trouvera à mesure qu'ils paroîtront, chez le même Libraire. On y trouve déjà le mémoire sur le mécanisme & les produits de la sanguification, couronné à Petersburg en 1777; le mémoire sur les substances médicamenteuses, tirées du règne animal, couronné à Bordeaux en 1778. Trois autres mémoires de chimie, relatifs à la Médecine, couronnés par diverses Académies, paroîtront dans le courant de l'année prochaine. On trouve encore chez le même Libraire, le mémoire analytique sur les eaux minérales de Contrexeville, publié en 1774, auquel l'Auteur destine une suite, qui contiendra l'histoire des maladies chroniques pour lesquels ces eaux ont été employées.

je visitai l'oreille, & j'y vis en effet plusieurs pointes de vers, qui sembloient vouloir sortir de la conque. Je fis mon possible pour les extraire; je n'en pus venir à bout, parce qu'ils rentroient en causant des angoisses horribles. J'examinai avec soin ceux qui étoient sortis. Ils ont huit à neuf lignes quand ils s'allongent, cinq à six quand ils sont rassemblés dans leurs anneaux. Ils sont de la grosseur d'une plume à écrire, qu'on appelle bout-d'aile. Il y a une extrémité qui est terminée par un petit point noir, c'est la tête, sur les côtés de laquelle on aperçoit de petites éminences comme l'on en remarque à de certains insectes & qui ressemblent à des pattes; l'autre extrémité est sans queue, terminée en rond avec un petit allongement; leur enveloppe est assez dure (1).

Je ne crus pas me tromper en conjecturant que ces vers étoient de la classe de ceux qui vivent dans les substances putréfiées. Pour les faire sortir, on avoit injecté dans l'oreille, du lait, du jus de morelle, un mélange de suc de brou de noix écrasé, de poivre & de vinaigre. Ces remèdes n'avoient causé que de grandes angoisses sans effet. Je crois qu'on auroit plutôt réussi à les tuer, en employant des liqueurs alkales, l'eau de chaux, la lessive de cendres, de soude, la dissolution de savon dans lesquelles ils noircissent & meurent. Je n'osai pas cependant conseiller ces moyens; je crus devoir en employer de plus simples & de plus doux en tâchant de les attirer au-dehors. Pour y parvenir je me proposois de mettre dans l'oreille un mélange de viande gâtée & de vieux fromage qui me paroissent avoir de l'analogie par leur odeur avec l'humeur de l'oreille. N'en pouvant trouver, je me déterminai à y mettre un morceau de chair de bœuf, dans l'idée qu'il seroit bientôt corrompu. En effet, il n'y fut pas plus d'une heure, que les vers sortirent pour y aller. L'enfant les sentit remuer, prétendoit les entendre manger. La mère ayant soulevé avec précaution la tête de l'enfant, attention que j'avois recommandée pour ne pas les effaroucher, elle retira la viande sur laquelle il s'en trouva deux. Elle la remit, & au bout d'une demi-heure elle fut encore obligée de la retirer par les

(1) Si l'on étoit curieux de voir ces vers, j'en conserve encore plusieurs dans l'esprit de vin.

solicitations de l'enfant. Elle en trouva un qui étoit si fort entré dedans, qu'elle ne peut l'en ôter qu'en le déchirant.

Ce ne fut que depuis la sortie du quinzième ver que l'enfant fut tranquille. Je fis injecter de l'eau salée dans l'oreille, tant pour atténuer la matière qui commença alors à couler, & qui étoit fort épaisse, que pour résister à la putréfaction. L'oreille n'a pas perdu la faculté d'entendre. Il paroît que cet accident a été la suite d'un coup qu'avoit reçu l'enfant, depuis environ six mois, de la botte d'un cavalier qui le jeta par terre sur le côté, la tête portant sur une éminence de terre. Six semaines après, il y eut un écoulement par l'oreille qui s'arrêta environ trois semaines avant la sortie des vers. Les vers s'assimiloient-ils cette humeur, ou en empêchoient-ils la sortie par leur présence dans le conduit? Sont-ils nés de la putréfaction? Est-ce des œufs charriés par la circulation, ou introduits par le conduit extérieur?

Nous croyons qu'on peut expliquer facilement ce phénomène sans avoir recours à des œufs de vers dans les humeurs. Il est plus naturel de croire que des insectes, dans l'état de papillon & du genre de ceux qui déposent leurs œufs sur les substances animales, avoient déposé les leurs dans le conduit auditif externe, & qu'étant éclos dans ce conduit, ils s'y étoient nichés & causoient les accidents en question. Il y a beaucoup d'exemples de pontes semblables, dans les oreilles & les naseaux des animaux, surtout lorsqu'ils sont malades & que ces endroits se trouvent abrévés de quelque humeur putride.

On trouve dans les observations de Henry à Moinichen, un cas semblable sur l'homme. On employa l'esprit de vin en injection, ce qui réussit.

Mémoire à consulter sur une douleur fixe à la région de l'estomac, qui revient par intervalles.

Une femme âgée de 27 à 28 ans, grasse & d'un bon tempérament, sujette seulement à une constipation opiniâtre depuis son enfance, se voit exposée depuis six mois à la cruelle épreuve d'une douleur fixe, qui occupe la région de l'estomac seulement, & qui répond dans le dos, à la 2^e. ou 3^e. vertèbre dorsale. Cette douleur qui revient par accès, se fait sentir tout-à-coup dans le moment où la malade s'y attend le moins, (n'étant annoncée par aucun symptôme précur-

seur). La diète ou l'usage des alimens, ne paroissent pas la déterminer. Elle se déclare avant comme après le repas, dans le sommeil le plus tranquille comme dans un exercice modéré. Sa durée & son période ne sont point réglées. L'accès qui se renouvelloit à-peu près tous les mois s'est rapproché & revient actuellement jusqu'à deux fois par semaine; mais il dure moins, quoiqu'avec la même intensité de douleur. Il quitte ensuite tout-à-coup & comme par enchantement, ne laissant qu'un sentiment de douleur lorsqu'on presse avec la main le lieu qu'elle occupoit. La malade alors soulagée se leve, boit, mange avec appétit, & vaque à ses exercices ordinaires sans être incommodée, ne lui restant que le souvenir de ces violentes douleurs.

Pendant l'accès, le visage se défait, devient d'une pâleur extrême, & se couvre d'une sueur froide. Les yeux se creusent, le nez s'effile; alors le pouls est petit, foible & lent. Il survient quelquefois un vomissement d'un peu d'humeur glaireuse, avec un petit reste d'aliment qui ne soulage pas.

Lorsque l'accès dure longtems, c'est-à-dire 15 à 20 heures, il survient une jaunisse au visage, au col, & sur la poitrine seulement; l'accès fini, les urines deviennent extrêmement jaunes, tirans sur le rouge, & la jaunisse se dissipe en 24 heures.

Les boissons délayantes, adoucissantes, prises dans l'accès, ne soulagent pas. Il en est de même des calmans, & de quelques préparations d'opium. On a seulement observé que la liqueur minérale d'Hoffmann paroïssoit abrégier l'accès. Mais comme la douleur cesse subitement & sans gradation avant comme après avoir pris quelques remèdes, on ne peut guère compter sur son efficacité. Les lavemens émolliens répétés n'ont pas mieux réussi.

Il n'y a d'ailleurs aucun dérangement dans les excréments. La digestion se fait bien, & les alimens n'incommodent pas. Vu la constipation du sujet, seroit-ce des matières durcies, accumulées, qui passant par l'arc du colon, le distendroient au point de faire naître ces violentes douleurs? Le siège du mal paroîtroit assez l'indiquer; cependant on a entre-tenu pendant longtems la liberté du ventre, au moyen des doux laxatifs & de lavemens émolliens; moyens auxquels j'at-

tribue la diminution de la durée de l'accès.

On demande des éclaircissemens sur la manière de se conduire en pareil cas, pour procurer un prompt soulagement à la malade dans l'accès, & des conseils pour prévenir les rechutes.

Signé, FERRIERS, Chirurg. à Mouy.

R. En attendant d'autres avis, nous croyons être fondés à croire que le siège de la douleur est au foye, c'est-à-dire à la partie membraneuse de ce viscère, & qu'après des bains, des frictions sèches à la peau, un régime humectant & des boissons délayantes, il n'y a rien de mieux à employer que les eaux de Vichy.

Réponse à la demande de M. GALLOT, D. M.

Le déplorable état de l'enfant dont parle M. Gallot, dans votre Gazette de Santé N°. 19, nous touche singulièrement. A combien de maux ne peut-il pas être exposé! Le passage des alimens, des boissons, peut être intercepté un jour. Soit que les glandes amygdales de cet enfant aient naturellement un volume trop considérable proportionnellement aux autres parties, soit que ce même volume dépende d'un engorgement humoral quelconque, il ne faut point tarder à y porter remède. Nous pouvons dire avec bien d'autres Médecins, qu'en ce cas, *periculum in mora*.

La difficulté de porter sur ces parties, des médicamens ou des instrumens, propres à les fondre, ou à les enlever en totalité ou en partie, nous engage à conseiller le caustère actuel, (c. à. d. le feu). Hippocrate nous dit : *quæ medicamentum non sanat, ferrum sanat; quæ ferrum non sanat, ignis sanat; quæ ignis non sanat, insanabilia sunt*. La crainte imaginaire d'une dégénération cancéreuse, ni celle d'une trop violente douleur ne doivent point empêcher l'emploi d'un moyen qui est peut-être le seul salutaire à ce malheureux enfant. Aquapendente nous rassure en disant : *ferramento candenti adusti calli & expeditius & minori dolore auferentur*.

On l'appliquera d'abord à une de ces glandes. La légère inflammation & le petit gonflement, qui sont une suite né-

cessaire de l'application de ce moyen, & qui sont plus à désirer qu'à craindre, ayant disparu, & la suppuration étant établie, l'on se disposera à faire la même opération à l'autre glande. Il ne faut point craindre de la répéter. Un gargarisme fait avec une légère décoction de miel & d'aigremoine, à une chopine de laquelle l'on ajoutera quelques gouttes d'alkali-fixe; les sucres de cerfeuil & de fumeterre dans du petit-lait; des cataplasmes émolliens appliqués, pendant la nuit sur la gorge; un caustère au bras, surtout si l'on soupçonne une humeur quelconque; le régime végétal, sont les moyens accoutumés que l'on mettra en usage. Nous ne conseillons point les fondans tirés du règne minéral, à moins qu'il ne se déclare des raisons particulières qui les indiquent. Signé, GOGUELIN, D. M.

LIVRES NOUVEAUX.

BEcueil de deux anciens ouvrages relatifs à la santé des enfans, traduits en françois, savoir traité des maladies aiguës, par HARRIS, Médecin anglois, traité des maladies en général, par BOERHAAVE, commenté par Vanswieten. A Paris, chez Nyon, l'aîné, Lib. rue du Jardin, quartier S. André-des-Arcs, 1780. in-12. de 663 pag.

On fait que Boerhaave a fait dans ses aphorismes un article particulier pour les maladies des enfans, qui dans les commentaires de Vanswieten, termine le 4^e. volume. M. Paul, Médecin, des Académies de Montpellier & de Marseille, en donna une traduction en 1759, à laquelle on ajouta un extrait du mémoire de M. Bonnet sur le tœnia. On présente aujourd'hui la même traduction, sans changement & sous le mauvais titre qu'on vient de lire. On y a joint celle du traité de Harris, de *morbis acutis infantum*, qu'on trouve à la suite des Œuvres de Morton &c.

Le même Libraire prévient le public qu'il vend séparément la traduction de Vanswieten, 2 liv. 10 s. relié. Il donne encore avis qu'il vient de recevoir de Neufchatel, quelques exemplaires du *Voyage dans les Alpes précédé d'un essai sur l'histoire naturelle des environs de Genève*; par M. de Saussure, 1779. in-4°. avec fig. 12 liv. broché.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur Miquignon, Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.

De l'Imp. de la Veuve B A L L A R D & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 4 Juin.

S. CXI.

*JEJUNA, vigila, caleas daps, tuque labora,
Inspira calidum, modicum bibe, comprime flatum.
Hac bene tu serva, si vis depellere rheuma,
Si fluat ad pectus, dicatur rheuma catarrhus,
Branchus ar ad fauces, ad nares esto corixa.*

Pour chasser un rhume bien vite,
Suez, tenez-vous chaudement,
Travaillez, mangez peu, buvez bien sobriement
Et vous en serez bientôt quitte.
Le rhume a plusieurs noms pour le spécifier.
Rhume tombé sur la poitrine
Est catarrhe en langue latine.
Branchus est un rhume grossier
Qui ferre, enflamme le gosier.
Ces noms sont de grecque origine.
Corixa parmi nous seroit un mot nouveau,
Pour dire un rhume de cerveau ;
Bien qu'il soit le vrai mot, selon la Médecine.

SUPPLÉMENT aux observations de M. POINTE,
D. M. sur les accidens qui accompagnent
l'accouchement, & sur les moyens d'y ré-
médier.

Je pense bien que tout le monde
n'approuvera pas l'usage des fébrifuges
pendant le travail de l'accouchement.
J'ignore même si celui du quinquina,
jugé convenable par quelques personnes
de l'Art dans certaines maladies spasmodi-
ques, est généralement adopté. On sait
cependant que le caractère fébrile se
masque assez souvent sous toute sorte de
formes, & qu'il a un rapport singulier
avec le caractère convulsif ; de façon que
ces deux maladies se succèdent assez fré-
quemment. Pourroit-on tirer parti des re-
mèdes qui conviennent à ces états dans le
cas de convulsion dans l'accouchement ?

Le café, par exemple, est un fébri-
fuge, on n'en sauroit douter. Plus-
ieurs malades atteints de fièvre inter-
mittente, après avoir éprouvé l'insuffi-
sance du quinquina, ont été guéris avec
le café non brûlé, bouilli dans le via
blanc. J'ai guéri une femme âgée de
60 ans d'une fièvre intermittente erra-
tique, qui n'avoit point entièrement cédé
à l'usage du quinquina, en l'assujettis-
sant à prendre régulièrement du café
tous les jours, sous la forme ordinaire,
contre sa coutume. J'ai connu plusieurs
personnes qui étant accoutumées à pren-
dre du café tous les jours, & l'ayant
quitté à cause de légères indisposi-
tions attribuées à son usage, sont tombées
dans des maladies fébriles très-opiniâtres,
très-longues, & n'ont pu se rétablir par-
faitement qu'en reprenant l'usage de ce
végétal.

D'après cette propriété du café, on ob-
serve que dans plusieurs cantons du Lan-
guedoc & de la Provence, on est dans
l'usage familial d'en faire prendre aux
femmes en douleur d'enfant, sitôt que
leur travail traîne un peu en longueur
ou se ralentit ; & on se trouve bien de
cette méthode. On tient dans cette ville
(Lyon) un peu de cet usage. J'ai vu une
femme, après deux jours de fausses dou-
leurs, l'orifice de la matrice étant ou-
vert de la largeur d'un écu de six liv. &
l'enfant se présentant bien, prendre une
tasse de café un peu forte, après laquelle
les douleurs cessèrent entièrement. La
femme fut tranquille pendant quarante-
huit heures, sans souffrir d'aucune façon,

Après ce tems, les douleurs revinrent & la femme fut très heureusement délivrée dans l'espace d'une heure.

Les maux qu'on prévient dans ce cas, ne s'annoncent par aucun signe. Il n'est cependant aucun état de la vie où la femme ait plus de risques à courir que dans le travail de l'enfantement. C'est souvent un état spasmodique violent qui en traverse le cours, & qui passe pour une légère indisposition. On apperçoit un simple tremblement; les gardes-malades regardent cet accident comme un signe favorable, ou du moins comme un signe que la femme accouchera bientôt. Il est cependant quelquefois un obstacle à l'accouchement; en voici un exemple.

1^{re}. Observation sur un état spasmodique pendant l'accouchement.

Il y a quelques années qu'une femme étoit dans les douleurs d'un premier travail. Quand l'orifice de la matrice commença à s'ouvrir, il survint à toute l'extrémité inférieure gauche de la malade, des tremblemens si forts, qu'un homme avoit toutes les peines du monde à l'assujettir en situation convenable. Ces tremblemens venoient avec les douleurs & les accompagnoient jusqu'à leur cessation. Ils n'étoient pas également violens à chaque douleur; quelquefois ils étoient légers & permettoient de donner un peu de repos à ces parties pour faciliter l'accouchement.

Dans cette circonstance, je touchois fréquemment la malade, soit pour aider la dilatation de l'orifice de la matrice, soit pour examiner jusqu'à quel point le travail s'avançoit. J'observai constamment que toutes les fois que le tremblement étoit considérable, l'orifice de la matrice se portoit du côté gauche. La tête de l'enfant paroissoit s'y diriger & s'y arrêter, de façon que quelque effort que fit la malade, quelques vives que fussent les douleurs, la tête de l'enfant n'avançoit point du tout. Quand le tremblement étoit léger, au contraire, les douleurs paroissoient plus actives; elles sembloient, par leur violence, prendre le dessus sur le tremblement, le vaincre & le borner. Alors, ces douleurs étoient encore suivies d'une impulsion de la tête de l'enfant en ligne directe, & l'orifice se dilatoit à proportion. J'y distinguois cependant toujours un peu de penchant à se tourner du côté gauche. L'accouche-

ment fut long, mais il fut terminé naturellement.

Depuis cette observation, je n'ai pas rencontré un état spasmodique joint à une pareille déviation du col de la matrice si marqué ni si considérable. J'ai vu seulement plusieurs fois de ces tremblemens ou universels ou particuliers, qui accompagnoient les douleurs de l'enfantement; & j'ai toujours remarqué que plus le tremblement étoit rigide, moins la tête de l'enfant avançoit par les douleurs même les plus fortes. Bien plus, j'ai vu quelquefois que la tête de l'enfant reculoit d'abord plutôt que d'avancer dans le vagin, dans le tems de la douleur qui arrivoit en même tems que le tremblement.

Il n'est donc aucun doute que l'état de spasme le plus léger même ne soit un obstacle au succès de l'accouchement. Toutes les femmes ne sont pas également susceptibles de cet état convulsif; mais elles sont toutes exposées aux ravages sourds du spasme; de façon que souvent pour n'avoir pas apperçu le danger le plus pressant, par les symptômes les plus légers, les malades périssent lorsqu'on s'y attend le moins & sous les yeux les plus éclairés.

2^e. Observation sur le vomissement.

En considérant l'état de spasme & l'état fébrile, sous le même point de vue dans le cas d'accouchement, je peux y joindre le vomissement auquel sont sujettes beaucoup de femmes en travail d'enfant. Cet accident est regardé par le vulgaire du même œil que l'est le tremblement, c'est-à-dire, qu'il annonce un accouchement prochain. Quelques Auteurs même, tel que Mauriceau, le regardent comme salutaire. J'ai vu en effet quelquefois qu'un effort de vomissement spontané a expulsé comme précipitamment l'enfant au dehors, mais quelquefois il a été plutôt une cause de retard.

On sait que dans beaucoup de cas; (on excepte celui de l'accouchement) le vomissement paroît absorber pour ainsi dire, soit en totalité, soit en partie, les mouvemens fébriles & convulsifs, & on n'ignore pas que dans quelque-une de ces circonstances, le quinquina peut être placé avantageusement, surtout si les accidens sont sujets à des retours périodiques & accompagnés d'un état fébrile. Dans ces positions, on a eu

recours quelquefois à l'usage des vomitifs, des emménagogues, des toniques, en accusant la foiblesse des organes. Mais leur administration exige beaucoup de prudence & n'est pas toujours exempte de danger. En voici une preuve.

Une femme de Bully, bourg voisin de Lyon, avoit eu plusieurs accouchemens où ses enfans étoient toujours venus morts. Étant grosse de nouveau, elle consulta un Chirurg. d'un village voisin, sur les moyens de parer à un nouvel accident de ce genre. Il lui donna une poudre à prendre dans les douleurs, assurant qu'elle accoucherait d'un enfant vivant. La femme arrivée au terme de l'accouchement, les douleurs se déclarent avec leur force ordinaire; la poudre est prise; la femme vomit comme si elle avoit pris du tartre émétique. L'enfant vient au jour précipitamment & à vie; on est content; mais on ne fait pas attention aux suites de l'émétique; la femme meurt une heure après. Voilà donc un sacrifice de la mere, fait sans le savoir, pour avoir un enfant en vie.

Je n'entre point dans les considérations utiles qu'il y auroit à faire sur cet événement. Je me borne à proposer si, dans des cas semblables, il y auroit un moyen de conserver la mere & l'enfant. Il y a lieu de croire qu'il y a des moyens, mais convenons que l'émétique, dans ce cas est un remède bien suspect. On emploie sans doute avec bien moins de danger, surtout dans les campagnes, & lorsqu'on a à faire à des constitutions fortes, le vin de bonne qualité, le café, les liqueurs cordiales & stomachiques, l'eau d'angelique, de noix, quelques gouttes d'eau des Carmes, dans le bouillon gras, &c. Je crois être encore fondé à penser que dans bien des cas, on peut tirer un très-grand parti, comme je l'ai déjà dit, du quinquina & de l'hypericum.

Maladie particulière de la langue & de la bouche, pour laquelle on demande des avis.

Voici un cas qui mérite d'être connu & qui paroît exiger des soins. Le sujet s'en affecte & a recours aux personnes de l'Art, depuis que ses amis l'y sollicitèrent vivement, lui faisant envisager qu'il est menacé d'apoplexie, de paralysie &c.

C'est un Ecclésiastique âgé de 44 ans, petit, robuste, qui mange beaucoup, principalement du pain, dont la boisson

ordinaire est la bière qu'il prend seulement à la fin des repas. Il ne fait aucun excès.

Il paroît porter, dès sa jeunesse, un vice de conformation de la mâchoire inférieure, qui consiste en ce que la bouche étant fermée, chaque rangée de dents incisives des deux mâchoires (fixées comme elles doivent l'être dans leurs alvéoles) ne se rencontrant pas, on jugeroit cette mâchoire trop longue des branches; puisque les dents incisives dévancent de 4 lignes leurs semblables de la supérieure.

On a toujours remarqué qu'il prononçoit avec une certaine difficulté. C'est depuis huit mois que cette difficulté augmente. S'il parle, il trouve sa bouche inondée de salive (qu'il rejette en articulant) & semble mouiller & souffler les mots. Il souffre légèrement au-dessous la langue près du bout; ce qu'il attribue au frottement de celle-ci contre les dents. On la diroit trop longue. Lorsqu'il parle on la voit pliée, abaissée par les dents incisives de la mâchoire supérieure & toucher du bout celles de l'inférieure. Elle est visiblement trop épaisse (6 à 7 lignes vers le bout), trop large (30 lignes,) de sorte qu'il ne sauroit la sortir non roulée de la bouche sans qu'elle touche la commissure des lèvres.

Presque toutes les dents de la mâchoire inférieure sont enveloppées d'un quart de ligne de tartre, quelques-unes de la supérieure le sont aussi. Les gencives ne sont pas saignantes, soulevées, ni bien fermes. D'ailleurs, il n'y a point d'autre signe de scorbut, point de soupçon de notre part, d'aucun vice humoral.

Nous désirons avoir votre avis. Nous espérons aussi que d'autres Médecins daigneront nous faire parvenir le leur, par la voye de votre Gazette, avant d'en commencer le traitement; nous ferons part à notre tour des suites qu'il aura.

R. En attendant des avis plus éclairés, nous croyons être fondés à attribuer l'état du sujet à un vice particulier qui agit sur les humeurs destinées à humecter la bouche, la langue, les condyles des mâchoires &c. vice qui est l'effet d'un hétérogène quelconque & qu'il faut corriger & détourner de ces parties. Pour tâcher d'y parvenir, nous croyons qu'il seroit utile d'abord d'établir un séton ou un cautère à la nuque, d'employer en gargarismes les toniques spiritueux mêlés aux acides & antiscorbutiques &

de corriger la masse des humeurs avec des remèdes tirés de cette dernière classe, en leur joignant l'usage du lait.

Réponse au mémoire à consulter, signé FOURROT, D. M.

On demande des avis pour un jeune homme de 21 ans, qui à l'âge de 17, fut attaqué de la gale, pour laquelle on employa l'onguent mercuriel, dont l'effet fut la disparition de l'humeur, & à l'application duquel succéda une douleur de tête, à la partie antérieure du coronal, qui a résisté aux remèdes les plus puissans, & qui subsiste encore. Le sujet a repris la gale. Dans ce nouvel état, il a fait usage de la tisane des bois sudorifiques & de l'antimoine. Il a été saigné à la jugulaire, à l'artère temporale. On a employé les bols de soufre, de nitre, les vésicatoires, le garou, les bains, le petit lait &c, rien n'a réussi. Le mal de tête subsiste toujours.

R. Nous croyons qu'après les bains très-chauds des pieds & les bains tièdes du corps pris avec des douches d'eau froide sur la tête, un régime humectant & adoucissant, un séton à la nuque est un des plus puissans moyens qu'on puisse mettre en usage.

Prix proposé par la Société Zélandoise.

La Société des Arts &c, établie à Batavia en 1778, ayant fait remettre à la Société Zélandoise une partie de ses revenus avec pouvoir d'en disposer pour récompenser les Auteurs des mémoires sur des questions utiles, celle-ci promet une médaille d'or à celui qui, avant le premier janvier 1782, aura le mieux rempli les objets qu'on propose de traiter dans ce programme. On demande :

Le mémoire le plus court, le plus essentiel & le plus sûr, concernant la structure des Navires & ce qui y appartient, avant que cela influe sur la santé & le bien des gens de mer — L'entretien de l'équipage, soit à terre ou en rade, soit en pleine mer, eu égard à la bonté du logement, de l'habillement & des alimens. — La meilleure manière de saler, conserver & apprêter les provisions de bouche sur terre & sur mer. — Les boissons d'un usage journalier, qui sont les plus salutaires, *

pour prévenir le scorbut & les autres maladies qui regnent sur les vaisseaux, avec les préceptes & les mesures d'icelles. — L'amélioration nécessaire du biscuit pour l'équipage du vaisseau. — La meilleure manière de tenir propres les navires & les lits qu'on y emploie. — La séparation de ceux qui se portent bien, d'avec les malades, tant sur les navires à pont ouvert que sur ceux à trois ponts. — Et ce qui peut ultérieurement y être relatif.

Les Auteurs observeront de dresser ce mémoire de manière qu'il puisse servir de manuel à tous ceux qui ont quelque relation avec le soin de la Compagnie des Indes orientales, ou de pareilles Sociétés, & surtout à tous ceux qui se trouvent en mer, tant Officiers que Chirurgiens.

La Société desire que ceux qui écriront là-dessus, fassent un usage exact & judicieux de toutes sortes d'Auteurs & d'écrits, tant des Pays-Bas que d'ailleurs, surtout de ceux qui sont fondés sur l'expérience, & qui servent le plus à l'éclaircissement des divers points ci-dessus mentionnés.

Les réponses à toutes les susdites questions doivent être lisiblement écrites en Flamand, Latin ou François, munies d'un double & envoyées, francs de port, à M. Juste Ticeonk, Secrétaire de la Société Zélandoise des Sciences &c, à Flessingue.

LIVRES NOUVEAUX.

DESCRIPTION & usage de quelques Lampes à air inflammable, par F. L. ERMANN, Licencié es Loix & Démonstrateur de physique expérimentale à Strasbourg : avec une planche gravée en taille douce. A Strasbourg, chez J. H. Heitz ; & à Paris, chez Durand, Lib. rue Galande. 1780. in-8°, de 35 pag. Prix 1 liv. 4 s.

AVIS.

On a déjà vu dans une de nos feuilles que Madame Pluau avoit acquis une réputation dans Paris pour l'application des sangsues. Il étoit naturel qu'elle fit une élève dans son genre. Nous prévenons le public que Madame Neveu, Maîtresse Sage-Femme, rue de la Vieille Draperie, est la personne qui lui succède & qui est aussi heureuse dans cette application que celle dont elle tient cet art,

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur MIGNON, Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.

De l'Imp. de la Veuve BA L LARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins,

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 11 Juin.

S. CXII.

*AURIPIGMENTO sulphur misere memento,
Hæc decet apponi calcem, conjunge saponi.
Quatuor hæc misce; commixtis quatuor istis
Fistula curatur, quater ex his si repleatur.*

Mélez le soufre à l'orpiment
Chaux & savon pareillement.
Dans la fistule qu'on en mette,
En quatre fois la cure est faite.

On voit ici que l'Ecole de Salerne conseille l'application des caustiques les plus forts, c'est-à-dire d'une espèce de pierre à cautère formée par l'alkali du savon & par la chaux, pour la fistule à l'anus. Quant au soufre qu'on y joint, il nous paroît inutile, à moins qu'on ne l'ait mis dans la vue d'adoucir la causticité du mélange. L'orpiment, c'est-à-dire l'arsenic uni au soufre, ne nous paroît pas seulement inutile; il peut être dangereux en cas de resorption. Nous le croyons suspect, quoiqu'en ait dit Frédéric Hoffmann.

*Aux Auteurs de la Gazette de
Santé.*

L'avis que vous avez donné dans le N^o. 18, au sujet de la petite-vérole, me paroît très-prudent. Il seroit à souhaiter qu'il fût suivi partout. Mais malheureusement quand des hommes à systèmes en ont adopté un, & que parmi ces hommes il s'en trouve quelqu'un de célèbre ou très-intéressé, c'est un très-grand malheur pour la Médecine & pour le genre humain. Cependant, j'ai la satisfaction de croire que l'inoculation sera juste-

ment abolie, comme la transfusion du sang, puisque depuis le décret de la ville & banlieue de la Haye, je vois qu'on a défendu cette pratique dans les endroits les plus considérables, comme à Leyde, à Berne, à Grenoble, à Lyon, à Paris, à S. Omer, à Dijon, & que dans ces dernières villes surtout, on y a rendu les ordonnances les mieux conçues & les plus sages. Non-seulement, on y défend de pratiquer l'inoculation, mais on y indique les moyens de se préserver de la petite-vérole ordinaire. Je suis surpris qu'en France, où actuellement l'on s'occupe assez des moyens de conserver les hommes, on n'ait point encore fait un Règlement de police à ce sujet, qui serve pour tout le Royaume, ou bien quelque Ordonnance comme celle de St. Peterbourg concernant toutes les maladies épidémiques contagieuses.

Je supprime les réflexions qu'une pareille négligence fait naître, ainsi que les preuves qu'on pourroit donner, qu'à cet égard & en général pour tout ce qui concerne la conservation des hommes, nous sommes dans une espèce d'aveuglement & de l'éthargie qui nous met fort au-dessous des peuples les moins policés & même des siècles d'ignorance; puisque dans ces siècles mêmes, on prenoit des précautions contre la peste, contre la lepre dont on est venu à bout, & en général contre toutes les maladies contagieuses. En attendant qu'on ouvre les yeux à ce sujet, je crois devoir vous faire part de ce qui s'est passé dans la ville que j'habite & sous mes yeux.

*Journal d'inoculation pratiquée à Limoux,
en Languedoc.*

Décembre 1779. Le 16 de ce mois, on inocula deux frères âgés l'un de sept ans, l'autre de cinq. Leur petite-vérole fut très-heureuse; mais ils eurent l'un & l'autre les glandes inguinales & axillaires enflées & douloureuses, qui vinrent à suppuration & qui suppurerent longtems.

Le 31, on inocula un enfant de trois ans & demi, bien constitué, qui eut fort peu de boutons, mais il survint une éruption miliaire avec fièvre, ardeur, rougeur & enflure au visage.

Janvier 1780. Le 10 de ce mois, on inocula une fille âgée de sept ans qui, après quelques jours de mal-aise, tomba dans un état violent & convulsif, qui ne cessa que par l'éruption, pour laquelle on fut obligé d'appliquer les vésicatoires. Les boutons furent nombreux & confluents, les yeux longtems rouges, la bouche pleine d'aphtes.

Le 12, on inocula une fille de dix ans, qui eut une petite-vérole très-confluente. Elle avoit été déjà inoculée deux ou trois fois sans succès.

Le 14, on inocula une fille de seize ans, très-bien constituée. L'invasion fut très-sérieuse. Le mal-aise, l'inquiétude, un grand accablement, un grand mal de tête, des douleurs aux aines, aux épaules, aux reins, le délire, l'insomnie furent les principaux symptômes qui précédèrent l'éruption. Le pouls étoit mou, irrégulier. L'éruption calma ces accidens & la malade fut mieux jusqu'au 27, où il survint une hémorrhagie utérine. Les boutons pâlirent; il survint des inquiétudes, des suffocations, le pouls devint irrégulier, la déglutition difficile. La suppuration des plaies fut très-abondante & dura plus d'un mois & demi. Le 20 février, malgré cette suppuration, la malade fit sa première sortie. Le tems étoit beau, mais froid. Le soir elle eut mal à la tête & le lendemain le visage enflé, érysipélateux; la suppuration fut supprimée. On fut obligé de la saigner, de la purger. Heureusement l'érysipèle se porta sur les jambes qui devinrent enflées, rouges, tendues, prurigineuses & parsemées de petits boutons. La suppuration se rétablit & enfin la fièvre cessa.

Le 16, on inocula une fille de cinq ans. L'éruption fut abondante, les bou-

tons étoient petits & confluents, la plupart lymphatiques, les yeux fort rouges & le pouls petit, fréquent & mou. Je ne la vis qu'une fois.

Le 20, on inocula une fille de 10 ans, qui eut une petite-vérole fort heureuse.

Mars. Le 5, on inocula trois frères âgés l'un de treize ans, l'autre de onze, & le 3e. de cinq.

Le plus jeune eut une petite-vérole discrète & bénigne; mais vraisemblablement la dépuration des humeurs fut très-imparfaite. Les glandes des aines restèrent longtems gonflées, dures & douloureuses.

Le 2e. eut aussi fort peu de boutons, mais le même accident lui arriva. Il eut les glandes inguinales dans le même état, & de plus la parotide gauche fort engorgée & très-dure. La suppuration en diminua le volume, mais elle a resté toujours dure & l'est encore. La tête est devenue galeuse & jette beaucoup de matieres.

Le plus âgé ne fut pas aussi heureux que ses frères. Il eut une petite-vérole des plus confluentes & très-orageuse, qui le tint dans le plus grand danger, pendant vingt jours. Enfin le 20. il se fit un dépôt sur le pied droit qui s'ouvrit le 28 mars. Il en sortit une quantité prodigieuse de matiere, & la suppuration de cette partie a duré plus d'un mois. L'ulcère s'est enfin cicatrisé le 7 mars, mais ce malade n'est pas encore parfaitement rétabli. Il a les jambes engorgées & il y paroît des furoncles de tems en tems.

Un enfant de cinq semaines, qui habitoit la même chambre, prit bientôt la petite-vérole de ses frères inoculés, quoique l'Opérateur eût assuré la mere qu'il ne courroit aucun risque. Il eut une petite-vérole ordinaire & se porte bien.

Une sœur de la personne inoculée le 10 janvier, qui étoit encore à la mamelle, prit la même maladie. Celle qu'on avoit inoculé le 20, la communiqua également à un enfant de six mois. Je ne peux pas comprendre l'avantage qu'il y a à communiquer ainsi une maladie contagieuse. Nous voyons des épidémies dans cette Province, où à peine y a-t-il un sujet sur cent, gravement affecté. Le mal parcourt ses périodes sans danger & sans suites facheuses. Ne seroit-il pas plus prudent de ne point forcer ainsi la nature; de ne pas exposer des sujets parfaitement sains à un danger réel, ou à recevoir des

levains de maladies , qui prenant ensuite d'autres formes produisent des accidens très-graves. Il me semble qu'il seroit plus conforme à la raison , à l'humanité , de prendre des mesures sages pour éloigner la contagion des villes , surtout lorsque l'exemple des succès y encourage.

Alimoux , le 28 Mai 1780. Signé, ROUCH, D. M.

Observation sur une amputation de la main , suivie de la réunion , par M. CHARIERE , Chirurgien à Livron en Dauphiné.

Au mois de novembre 1768 , un nommé Arraud , habitant du domaine d'Allex , élection de Vallence en Dauphiné , occupé à tailler du bois avec la hache , eut le malheur de couper la main de sa fille , âgée d'un an & demi , qui jouoit à côté de lui. Le coup de hache porta en travers des quatre os métacarpiens ; ce qui forma une amputation exacte de cette partie de la main ; de manière qu'elle ne tenoit plus au reste du métacarpe que par une petite lanière de peau du côté du ponce. Je fus appelé dans l'instant , mais étant à une lieue de l'endroit , il y eut deux heures d'intervalle entre l'accident & mon arrivée.

Le pere avoit replié la partie de la main détachée sous le reste du métacarpe , & avoit enveloppé le tout dans beaucoup de linge. Je défis cet appareil & je trouvai l'hémorrhagie arrêtée. Je voulus expérimenter si cette partie de main détachée pourroit se réunir au poignet , en la plaçant convenablement , avec intention d'en faire la séparation totale , quelques jours après , si la réunion ne pouvoit pas avoir lieu. Pour cet effet , je fis d'abord un bandage de toile en forme de bracelet que je fixai sur le poignet au-dessus du ponce ; ayant ensuite replacé la main dans sa position naturelle , chaque partie d'os métacarpien vis-à-vis de sa partie correspondante ; j'assujettis le tout en cette situation , & j'employai les moyens suivans :

1°. Une compresse de linge percée de quatre trous , à travers lesquels je fis passer les quatre doigts , les chefs supérieur & inférieur de cette compresse fixés au bracelet par quelques points de couture.

2°. Une bande de trois aulnes de long sur neuf lignes de large , roulée à un globe ; j'assujettis le chef qui de-

voit être employé le premier au bracelet du côté du ponce. Je passai ensuite la bande entre le ponce & l'index , & puis entre l'index & le medius. Je la ramenai vers le bracelet , & là je l'arrêtai avec une épingle , j'en fis de même pour le medius , l'annulaire & pour l'auriculaire.

3°. Une petite plaque de bois de sapin bien amincie que je plaçai sous la main , pour servir d'appui au métacarpe & aux doigts étendus. Cette attelle fut retenue en situation par plusieurs révolutions d'une bande dont je relâchai les bouts par-dessus le poignet. Je dois faire observer que j'avois enduit de baume du Commandeur les deux parties que j'avois dessein de réunir , & que toutes les bandes & compresses de l'appareil furent trempées dans une eau d'arquebuse ; je plaçai l'avant-bras & la main dans une écharpe , & laissai passer cinq jours sans défaire cet appareil ; néanmoins je visitois l'enfant tous les jours , pour voir ce qui se passoit.

Le cinquième jour , je levai l'appareil avec les précautions convenables & j'eus la satisfaction de voir que la réunion étoit déjà très-avancée. Je pressai le bout des doigts , & j'observai que la pression faisoit pâlir l'extrémité pressée à laquelle la couleur de chair venoit quelques momens après ; ce qui me convainquit que la circulation commençoit à s'établir dans tous les doigts. Je remarquai cependant qu'il s'étoit formé quelques vessies sur le doigt annulaire que j'ouvris. Il s'étoit déjà établi une suppuration dans la plaie qui entourait les parties réunies. Je la pansai avec des plumaceaux chargés du digestif ordinaire , & je remis l'appareil tout entier comme le premier jour. Je continuai de panser ainsi chaque jour , en levant l'appareil une fois toutes les vingt quatre heures.

Ce traitement dura trente-huit jours , & la réunion se fit très-parfaitement ainsi que la cicatrisation , quoique dans cet intervalle cet enfant eussent la rougeole ; ce qui ne produisit d'autre effet sur la blessure qu'une suppuration plus abondante à la fin. Il est résulté de ce traitement que cette enfant a sa main gauche entière , & dans sa parfaite intégrité ; la circulation y a lieu comme dans le reste du bras. La sensibilité y est aussi parfaite. Son accroissement se fait proportionnellement à celui du reste du corps. Elle n'a cependant aucun mou-

vement dans les quatre doigts de la partie de la main réunie; ce qui provient sans doute de ce que les tendons ne se sont pas réunis comme les os, les muscles & la peau.

Cependant, cette main ne laisse pas que d'être très-utile à cette enfant. Elle s'en aide, par le secours du pouce qui a tous ses mouvemens ordinaires & au moyen duquel elle peut saisir les corps qu'elle veut porter en les tenant entre le pouce & les autres doigts.

Signé, CHARIERE, Chir.

*Réponse au mémoire à consulter du
N^o. 22 de la Gazette de Santé.*

Les accidens qu'éprouve la femme âgée de 27 à 28 ans, & leur constance indiquent suffisamment le siège de la maladie. La douleur fixe qui occupe la région de l'estomac, & qui revient par accès de plus en plus rapprochés, indique que le petit lobe du foye & les portions voisines se trouvent dans un état de phlogose fréquent. En conséquence, d'après l'observation d'un cas assez ressemblant, à la longueur près, où les mêmes remèdes n'ayant procuré qu'une cure apparente, la saignée me réussit comme par miracle, malgré le peu de pléthore apparente du poulx; je crois devoir conseiller la saignée, de la répéter même & de passer dès le lendemain à des bains très-peu chauds, d'une heure & demie ou de deux heures, auxquels on ajouteroit la décoction d'une bonne poignée de mauve & de guimauve. La malade prendroit dans la matinée quatre à cinq tasses d'eau de veau ainsi préparée. Prenez deux onces de maigre de veau; faites bouillir lentement dans cinq demi-septiers d'eau, réduisez à trois; ajoutez deux poignées de poirée, deux têtes de laitue, demi-poignée de chicorée sauvage.

Je voudrois continuer ce traitement jusqu'à ce que la plus légère sensibilité eût totalement disparu. Pour y parvenir au plutôt, je ferois observer un régime austère, c. à d. je tiendrois la malade au bouillon de veau & de volaille; je ne permettrois quelques petites soupes, que deux ou trois jours après qu'il n'y auroit plus la moindre sensibilité. Le peu d'indication que présentent les premières voies pour purger, me feroit éloigner

toute espèce de purgatifs. S'il y avoit nécessité, je n'userois que des plus doux minoratifs. Dès que l'état de la malade le permettroit, je passerois aux eaux de Vichy, ou à l'usage de quelque eau minérale légèrement ferrugineuse, qui seroit à la portée. Au défaut des eaux, je prescrirois les bouillons suivans:

Prenez rouelle de veau, demi-livre; racine de patience sauvage, une once; racine d'aulnée trois gros, si toutefois elle ne repugne pas trop à la malade; faites bouillir dans suffisante quantité d'eau pour deux bouillons, ajoutez sur la fin feuilles de cresson demi-poignée, chicorée sauvage une poignée qu'on ne fera qu'infuser; faites fondre dans la colature une dragme de tartre martial. La malade prendra la moitié du bouillon le matin à jeun, & fera un peu de promenade après, & l'autre moitié vers 6 à 7 heures, continuant une quinzaine de jours. Elle prendroit ensuite un gros par jour, & peu après, un gros & demi de terre foliée de tartre, ou à son défaut deux gros par jour, un le matin & l'autre le soir, de teinture de mars tartarisée dans un verre d'infusion de cresson. Ces remèdes seroient continués quelque tems, après même que la malade sera jugée bien guérie. Signé, CAZAUBIEL, Méd. du Roi à S. Hubert.

LIVRES NOUVEAUX.

MÉMOIRE sur les moyens d'employer pour s'opposer aux ravages de la variole, adressé à ses concitoyens, par M. MARET, Doct. en Médecine de l'Université de Montpellier, Agrégé au Collège des Médecins de Dijon, Médecin en survivance de l'Hôpital général & Secrétaire perpétuel de l'Académie de la même ville; Médecin désigné pour le traitement des épidémies; Censeur Royal; Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris, associé regnicole de la Société Royale de Médecine, &c. &c. A Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins; & à Dijon, chez Frantin, Imp. du Roi. 1780. in-8^o. de 185 pag. Prix 1 liv. 16 s.

Nous sommes fâchés que M. Maret, dont nous avons eu occasion de parler plusieurs fois avec éloge, ait mis tant de précipitation à faire cette brochure. Elle s'en ressent un peu. Nous en rendrons compte dans la feuille prochaine.

De l'Imp. de la Veuve BAILLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 18 Juin.

S. CXIII.

TEMPÉRAMENS.

QUATUOR humores in humano corpore constant
Sanguis cum cholera, phlegma, melancholia.

Quatre tempéramens distinguent les humains,
Le bilieux, le phlegmatique,
Le sanguin, le mélancolique,
On peut les reconnoître à des signes certains.

Accident extraordinaire.

Après des chaleurs excessives qu'on a essuyées pendant plusieurs jours à Paris & aux environs, le mercure étant monté au-dessus de 28 degrés au thermometre de Reaumur, il y a eu un orage dans la nuit du 4 au 5 juin. Le tonnerre a tombé à S. Maur dans un des potagers de Monseigneur le Prince de Condé, au jardin qu'on nomme de la Plaine. Il y a brûlé plusieurs sommités de rhue & d'absynthe. Une herboriste de Paris, nommée Made. Dreux, ayant été le lundi à la pointe du jour cueillir de ces plantes, qui étoient encore couvertes d'une rosée de couleur d'iris, sentit, en les cueillant, que les bras & les mains lui cuisoient, comme si elle étoit piquée par des fourmis. De retour à Paris, ses bras se sont enflés, sont devenus rouges, érysipelateux; il s'y est élevé des cloches semblables à celles que produit l'application du feu ou des vésicatoires. L'inflammation a gagné jusqu'aux épaules; la fièvre est survenue accompagnée de quelques momens de délire. L'application du beurre, celle d'une infusion de fleurs de sureau n'ont fait qu'aggraver le mal.

✕ Mais elle a été sensiblement soulagée par celle du lait & d'une décoction de plantes émollientes.

Nous avons vu cette personne le 13 juin. Ses bras n'étoient pas encore parfaitement guéris. On diroit qu'elle a été brûlée. Et en effet, c'est la matière électrique ou la matière du feu dont cette espèce de rosée étoit imprégnée qui a produit cet accident.

Cette observation est bien capable de rendre attentifs, surtout les habitans de la campagne, aux effets du tonnerre sur les plantes, & au danger qui peut en résulter pour les bestiaux. Nous ne doutons pas que, dans une circonstance semblable, si on les laissoit paître des plantes couvertes d'une pareille rosée, il ne pût survenir des maladies inflammatoires & mortelles. Ce phénomène même bien examiné pourroit conduire à la découverte de bien des causes de maladies, soit des grains, soit des bestiaux, dont on ignore souvent l'origine.

Réponse aux réflexions de M. LE REY, insérées dans le No. 21 de la Gazette de Santé; par M. MARQUES, Chirurgien-major de l'Hôpital Roy. de Versailles, Lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi, &c. &c.

Les réflexions de M. le Rey ne paroissent avoir été faites que d'après deux observations sur des hernies crurales. S'il avoit voulu consulter les livres de l'art, qui suppléent toujours utilement à ce que la pratique ne peut toujours nous faire connoître, il auroit trouvé partout la solu-

tion de ses questions. Il se seroit convaincu que les intestins ileum & colon peuvent également former ces especes de hernies, & que dans ce cas, comme dans les inguinales, une portion du diametre de ces intestins peut s'étrangler sans que le reste y soit compris. La position & les attaches du colon dans le bas-ventre, n'est pas une raison pour que, dans certaines circonstances, il ne puisse s'insinuer dans les ouvertures de la partie inférieure de cette capacité & former au-dehors des tumeurs herniaires. J'en ai vu plusieurs exemples; on en trouve dans les Auteurs & notamment dans les mémoires de *Georges Arnaud*. Mais le point de la question est de savoir si effectivement l'intestin ileum, dont le volume est peu considérable, n'engage dans quelques cas de hernies, qu'une portion de son diametre, laquelle fortement étranglée par les parties environnantes peut se gangrener à l'exclusion du reste. Pour répondre à cette question, je n'aurai recours qu'aux faits.

Il y a environ douze ans que je fis l'opération d'une hernie crurale à une femme de 35 ans. L'étranglement des parties depuis plus de huit jours avoit produit tous les accidens connus des Praticiens. Après avoir ouvert le sac herniaire & enlevé une grande portion d'épiploon mortifié, je trouvai dessous une portion de l'intestin ileum qui sûrement n'étoit pas assez considérable pour estimer qu'une anse entiere fut comprise dans l'issue herniaire. Cette portion étoit lisse & polie, mais livide & dans un état de mortification bien marquée. Je ne voulus pas la réduire, quoique j'eusse dilaté un peu l'arcade. Je reconnus quelques points d'adhérence à la faveur de cette dilatation; je les respectai & je laissai ainsi l'intestin dans la plaie. Trois jours après, l'intestin se perça & les matieres stercorales coulerent par cette ouverture. La malade fut pansée méthodiquement; l'intestin s'exfolia; la plaie se retrecit peu à peu, & environ deux mois & demi après, elle fut parfaitement guérie. Pendant le traitement on donna plusieurs lavemens à la malade, pour rappeler par en bas le cours des matieres, & la liqueur de l'injection ne passa pas par la plaie.

A cette observation j'en joindrai quelques autres. Un homme d'un certain âge portoit depuis long-tems une hernie inguinale qu'il avoit toujours contenu par

un bandage. Ayant depuis quelques tems négligé ce moyen, la hernie reparut avec les accidens les plus formidables & les plus pressans. Un homme de l'Art qui soignoit le malade, méconnut cet état & l'attribuant à des coliques causées par du cidre que le malade avoit bu & que l'on estimoit lithargiré; on négligea les moyens nécessaires & le malade mourut. A l'ouverture du cadavre, faite en présence du Juge, deux de mes confreres & moi trouvâmes l'intestin ileum serré par l'anneau dans les trois quarts de son diametre. L'autre quart quoique libre avoit trop peu d'étendue pour permettre aux matieres de suivre leurs cours par l'anus. Nous remarquâmes que la portion étranglée s'étoit allongée en forme d'appendice digitale & qu'elle étoit gangrenée.

M. Louis, dans un savant mémoire, a classé avec succès les hernies avec gangrene. Il a fait voir d'après plusieurs observations communiquées à l'Académie Roy. de Chirur. par des Chirurgiens de mérite, qu'assez souvent dans ces hernies l'intestin ileum n'est pincé & serré que dans une partie de son diametre. On trouve dans les Journaux de Médecine beaucoup d'exemples de hernies où, suivant l'exposé des Auteurs, dont la plupart n'ont pas paru faire attention à cette circonstance, il est manifeste que l'intestin n'a été que pincé; & quoique la plus grande partie de ces Auteurs n'ait pas spécifié l'intestin étranglé & gangrené, il s'en trouve néanmoins quelques-uns qui l'ont marqué d'une maniere positive. *M. Baratte*, dans une hernie de cette nature, a reconnu l'intestin ileum (1). *M. Dufouart*, dans un cas semblable où l'opération fut sans succès par le mauvais régime du malade, trouva à l'ouverture du cadavre que l'intestin qui, dans cette hernie avoit été pincé, gangrené & perforé spontanément avant l'opération, étoit l'ileum. Les bords de la plaie de cet intestin avoient contracté des adhérences solides aux environs de l'anneau (2). Dans une autre hernie; où il paroît que l'intestin n'avoit été que pincé, on trouva à l'ouverture du cadavre que c'étoit l'ileum, lequel étoit gangrené, percé de plusieurs trous & adhérent au ligament inguinal (3).

(1) Journal de Médecine, tom. VI.

(2) Académie de Chirurgie, tom. III.

(3) Journal de Médecine, tom. XXIV.

Ces exemples suffisent pour se convaincre 1^o que l'intestin ileum peut aussi bien que le colon ne s'engager qu'en partie dans les ouvertures du bas-ventre, & donner lieu par la mortification de la portion étranglée, aux accidens & aux dépôts stercoraux ultérieurs produits par la perforation spontanée de cette portion privée de vie; 2^o. qu'en cet état, l'ileum peut ainsi que le colon contracter autour de l'anneau & de l'arcade crurale des adhérences salutaires qui préservent les parties intérieures d'un épanchement dangereux. Ces adhérences qui sont les effets de l'inflammation précédent toujours heureusement la perforation de l'intestin: d'où l'on doit conclure que les hernies de l'ileum compliquées de gangrene dans l'espece dont il s'agit ne sont point incurables, comme on pourroit l'inferer d'une assertion de M. le Rey.

Le volume d'une tumeur herniaire n'est pas une raison qui doive faire croire que tout le diametre de l'intestin ileum soit compris dans la hernie. Quand cet intestin est seul, la tumeur sans doute est fort petite; elle l'est encore plus lorsqu'elle n'est formée que par une portion de l'épaisseur de sa masse. Mais les hernies dans lesquelles l'intestin n'est que pincé ne se rencontrent pas toujours de cette maniere. Souvent une petite portion d'intestin est profondément cachée sous une masse d'épiploon plus ou moins grande. Dans ce cas, le volume de la tumeur qui appartient plus à l'épiploon qu'à l'intestin ne peut rien faire connoître de relatif à la quantité de l'intestin sorti, & l'on ne peut acquérir de connoissances à cet égard qu'après avoir fait l'opération indiquée. Ainsi le diagnostic établi sur le volume de la tumeur doit dans ce cas être très-fautif.

Quant à l'étranglement de la portion intestinale, qui dans les hernies où l'intestin n'est que pincé, produit seul les accidens subléquens, il dépend ordinairement de la pression que les piliers de l'aponévrose du muscle grand oblique ou le ligament de Poupert, exercent sur elle lorsqu'elle est engagée dans l'anneau ou dans l'arcade crurale. Mais lorsque cette portion dans son issue est accompagnée d'une masse d'épiploon; s'il arrive que cette masse soit un peu considérable, elle contribue à cet étranglement & le rend plus certain & plus fort. *La suite à l'ordinaire prochain.*

Mémoire à consulter.

Une Dame, âgée de 40 ans, d'une grande sensibilité, eut à l'âge de 20 une petite-vérole qui suppura mal. Un an après elle devint percluse de ses membres. Cet état dura trois semaines avec intensité, le retablissement fut long, & pendant 7 années consécutives, elle a essuyé à différentes époques la même affection, mais avec moins de violence. Depuis cette petite-vérole, elle n'a eu presque plus d'appétit; la sensibilité de l'estomac a resté telle, qu'elle rejette toutes les drogues qu'on lui donne, à l'exception des calmans.

Depuis 18 mois, elle éprouve à la région de l'estomac une douleur qui a augmenté par gradation, au point qu'en janvier elle a été plus vive, accompagnée d'un peu de frisson & de chaleur, avec une teinte jaune dans toute l'habitude du corps. On découvre à cette région une dureté circonscrite de la grosseur d'un œuf de poule, accompagnée d'une douleur sourde en tout tems, & qui augmente par le toucher & lors des digestions. On demande des avis pour cet état.

R. En attendant d'autres lumieres, nous croyons être autorisés à penser que c'est un reste de petite-vérole qui a laissé son impression sur la partie membraneuse du foie & peut-être sur l'estomac même; qu'il faut user d'abord de délayans avec précaution & en abondance, comme du petit-lait avec la crème ou la terre foliée de tartre, d'eau de veau, enfin des eaux de Vichi coupées d'abord avec l'eau de veau, ensuite seules. Le régime doit être humectant, adoucissant & composé principalement de fruits, d'herbes potageres, de riz, de viandes blanches & de nourritures légères.

LIVRES NOUVEAUX.

L'ART du Distillateur & Marchand de liqueurs considérées comme alimens médicamenteux, par M. DUBUISSON, ancien Maître Distillateur. A Paris, chez l'Auteur, vis-à-vis l'Imprimerie du Parlement, rue Mignon; chez M. Dubuiffon fils, au Caveau du Palais Royal; & M. Cusin, au Caffé Dubuiffon, vis-à-vis l'ancienne Comédie-Françoise. 1779. 2 vol. in-8^o. l'un de 448 pag. l'autre de 370.

Nous rendrons compte, dans la feuille prochaine, de cet ouvrage intéressant, fait d'après les meilleurs principes.

MEMOIRE sur les moyens à employer pour s'opposer aux ravages de la VARIOLE (*) ; ouvrage de M. Maret, annoncé dans la feuille précédente.

Nous avons cru d'abord que l'Auteur, occupé des moyens de s'opposer aux ravages de la petite-vérole, & ayant été témoin des succès obtenus par les précautions prises contre cette contagion dans la ville de Dijon (1), s'efforçoit de concourir au bien qu'on a envie de faire, & donnoit ses idées, soit relativement aux moyens de perfectionner la méthode d'extirper cette maladie, soit relativement aux inconvénients qu'on n'avoit pas prévus pour cette ville. Nous nous sommes trompés. Ce n'est point là le but de M. Maret. On ne trouve pas un mot dans son mémoire, qui ait trait au règlement dont on parle, & dont toute l'Europe a loué & admiré la sagesse & les dispositions. L'Auteur nous laisse ignorer entièrement tout ce qui s'est passé à cette occasion dans la ville qu'il habite; quoiqu'on ait eu déjà occasion de voir que l'effet de ce règlement avoit été tel, que depuis son exécution, la petite-vérole avoit disparu de son enceinte; ce qui valoit bien la peine d'être noté.

L'objet de M. Maret n'est donc pas d'avouer les avantages qu'on peut se procurer, en s'y prenant de cette manière, mais de prouver que ces avantages sont illusoire & qu'on ne peut plus obtenir ce qu'on a déjà obtenu tant de fois dans plusieurs villes d'Europe. Dans cette idée, M. M. a cru qu'il falloit recommencer par examiner les ouvrages, dans lesquels on avoit établi la doctrine qui avoit conduit à ces précautions & qui est diamétralement opposée à la sienne; qu'il falloit renverser & détruire tous les principes avancés jusqu'ici sur cet objet, & dont le temps & l'expérience avoient confirmé l'utilité.

Pour soutenir sa Thèse, comme il convient, l'Auteur débute par un préambule, qu'il appelle son exorde, dans lequel, après avoir parlé du cœur apathique de M. de Fontenelle, qui fut inaccessible aux sentimens mêmes de l'amitié; des poudres de Sutton qui ne sont, selon lui, que des préparations d'antimoine, quoique M. de Villiers, Médecin de la Faculté de Paris, ait démontré par l'analyse, que leur base n'est point l'antimoine (2); il fait mention de la prétendue découverte du Chevalier Digby, qui imagina le premier, selon lui, que le germe de la petite-vérole résidoit dans le sang arrêté dans le cordon ombilical & qu'il falloit le vider exactement; quoiqu'Avicenne, & presque tous les autres Médecins Arabes, Gordon, Joubert, Du-laurent, Forestus, Riolan &c. eussent eu la même idée sur la cause de cette maladie, attribuée à un reste de sang menstruel, & que la méthode de dégorger ainsi le cordon ombilical, dans la vue

(*) L'Auteur dit partout, variole, au lieu de petite-vérole.

(1) Voy. l'Ordonnance de la Chambre du Conseil & de Police de la ville de Dijon, du 25 septembre 1779, qui ordonne les précautions à prendre contre la contagion de la petite-vérole.

(2) Voy. Manuel secret & analyse des remèdes de MM. Sutton &c, par M. de Villiers. On y voit que les principaux ingrédients de ces poudres ne sont que des préparations de mercure & d'étain.

de préserver de la petite-vérole les nouveau-nés; soit aussi ancienne que l'opinion, dont elle est une conséquence, & généralement pratiquée en Asie, surtout à la Chine, où toutes les sages-femmes sont dans cet usage & dans la même intention (3); sans qu'il y ait encore eu un seul Chinois, ni un seul Européen qui ait été préservé de la maladie par cette méthode. Mais, tel est l'effet de la superstition & de l'entêtement. Non-seulement les Sages-Femmes & les nourrices persistent dans leur erreur, mais encore ceux qui semblent faits pour la détruire. M. Maret, après s'être occupé de cette ligature, finit par être du sentiment de M. Levret, qu'il ne cite pas, & qui a parlé de cette prétendue découverte du Chevalier Digby, & de son intention, pour en faire voir le ridicule.

Après ce préambule léger, M. Maret entre en matière & commence ainsi :

« Le projet de l'extirpation de la variole, proposé depuis longtems en France & en Angleterre, » a été présenté de la manière la plus séduisante » par MM. Beer, Raft, Richard, le Camus, & » Paulet ».

L'Auteur auroit pu ajouter M. Venel, Auteur de la Thèse de M. Richard; Cothenius, premier Médecin du Roi de Prusse; Casimir Medicus, premier Médecin de l'Electeur Palatin, &c. qui ont tous eu la même idée & à-peu-près dans le même temps. Mais le dessein de M. Maret, comme on le verra bientôt, n'a pas été de faire connoître les personnes les plus capables d'accréditer une opinion, à laquelle il a refusé de souscrire. Son but est de diminuer le mérite des productions, dans lesquelles on trouve cette doctrine établie, & de persuader au Public que sa profonde érudition lui a fait connoître & détecter de vieux Auteurs, qu'il faut regarder comme les pères de toutes ces idées d'extirpation de la petite-vérole.

Ces vieux Auteurs, qu'il cite en note, sont Claude Chanvel (qu'il appelle Chauvet,) & Christophe Cachet, Médecins du 17^e siècle. C'est dans les écrits de l'un & de l'autre qu'on trouve, selon lui, les premiers aperçus de cette doctrine. Il est certain que si cela est, MM. Beer, Raft, Venel, &c. n'ont pas le mérite de l'invention, & que M. Maret vient de faire une brillante découverte. Il est fâcheux seulement que cet Académicien ait oublié jusqu'au nom des Auteurs qu'il vient de citer. S'il eût daigné les consulter de nouveau, il eût vu que ces vieux écrivains, dont il a été fait mention dans l'histoire de la petite-vérole, avec une courte analyse de leurs écrits (4), n'ont point eu l'idée de l'extirpation de cette maladie; mais qu'ils ont recommandé seulement des moyens préservatifs particuliers, c'est-à-dire des remèdes, des bains, la propreté, un régime approprié, enfin des moyens tels à-peu-près que les avoient indiqués les Arabes, Avenzoar sur-tout, & d'autres Médecins, Diemerbroeck, &c. Il est vrai que Chanvel & Cachet ont indiqué ces sortes de préservatifs d'une manière plus particulière (5); c'est aussi la raison pour laquelle on en avoit fait la remarque dans l'histoire de la petite-vérole.

(3) Voy. *Système des fièvres & des crises* &c, par Noël Falconer, pag. 132.

(4) Voy. tom. I, de l'histoire de la petite-vérole.

(5) Voy. *La Chasse-vérole des petits enfans*, par Chanvel. Avignon, 1620. in-12.

La mémoire de M. Maret n'est pas plus heureuse, lorsqu'il rappelle le sentiment de quelques Auteurs qui ont prétendu trouver des traces de la petite-vérole dans les écrits des Médecins Grecs, & lorsqu'il cite, entre autres, J. God. de Hahn, Méd. de Breslaw, (qu'il appelle Godefroy de Haën). Mais si M. Maret eût été de bonne foi, il auroit fait mention de la réponse que fit à ce God. de Hahn, le célèbre Werlhoff, Méd. du Roi d'Angleterre, qui lui prouva qu'il avoit eu tort de confondre les anthrax des Grecs avec la petite-vérole des modernes, & que cette dernière maladie avoit été entièrement inconnue (1). D'ailleurs cette discussion étoit faite & on en avoit rendu compte dans le tems. Ainsi M. Maret n'a d'autre mérite ici que celui d'avoir pris God. de Hahn pour M. de Haën. (*)

Il a cependant la générosité d'accorder à l'Auteur de l'Histoire de la p. v. l'honneur de citer quelquefois des Historiens; mais il a la malice de lui faire étropier toujours le nom de quelqu'un. Ainsi il lui fait citer *Pentopidan* au lieu de *Pontopidan*. Mais M. Maret ne prend pas garde que cette ruse ne peut pas lui réussir toujours, surtout lorsqu'il semble citer d'après lui-même.

Nous avouons néanmoins que cet Auteur, dont l'ouvrage a été imprimé à Paris, & dont la partie typographique est supérieurement bien traitée, peut avoir été trompé par l'ignorance de ceux à qui il a confié son manuscrit ou qui ont vu les épreuves. Mais il est malheureux que dans cette brochure tout y soit confondu, qu'il y ait si peu d'exactitude & de vérité. Nous allons voir s'il est plus heureux dans ses raisonnemens.

M. Maret en veut principalement à l'histoire de la petite-vérole. C'est contre cette histoire qu'il a dirigé presque tous les traits. On ne fait pour quoi. Il en tire la proposition que voici, suivant son style. « Les partisans de l'extirpation disent, la variolose est une maladie étrangère à nos climats; elle ne s'y entretient que par la contagion; aucune autre cause physique ne peut la faire naître & comme l'air ne se charge pas de miasmes varioliques, comme on se garantissant de la contagion, on se met à l'abri de l'influence de cette cause, il est physiquement possible d'extirper la petite-vérole.

Tel est le colosse que l'Auteur se propose de renverser. Pour l'ébranler, il cherche d'abord à insinuer que la variolose pourroit bien être plus ancienne qu'on ne pense. Mais sa pénétration & ses recherches ne pouvant pas lui découvrir une origine plus reculée que celle qui a été fixée dans l'histoire de cette maladie, c'est-à-dire à l'an 572; il en tire cette conséquence, que ceux qui ne l'ont rapportée qu'au tems des Croisades, se sont visiblement trompés. Cette petite instruction faite sur l'antiquité de la petite-vérole; il y joint le témoignage de God. de Hahn, & voilà ce qui fournit à M. Maret sa première victoire; voici la seconde.

La variolose, dit-il (p. 13) ne se déclare qu'après qu'une constitution sèche & modérément froide succède à une qui a été sèche & chaude, & précédée

(1) Voy. Werlhoff *Disquisitiones med. & philol. de variolis & anthracib.* Hannoveræ. 1735. in-4°.

(*) On verra bientôt combien on a raison de se plaindre de M. Maret & de le traiter de cette manière.

par une constitution humide & modérément chaude. Tel est le résultat des observations nosométéorologiques de cet Auteur. Mais comment se fait-il que dans Paris, où une constitution sèche & modérément froide succède si rarement à une constitution sèche & chaude, sans être précédée d'une constitution humide & modérément chaude, il y ait toujours des petites-véroles dans quelque quartier & que les Inoculateurs, pour l'ordinaire moins savans météorologues que M. Maret, fassent naître des varioloses & des variolettes, tant qu'on veut, sans le secours de l'observation, des baromètres, ni des constitutions.

M. Maret a établi ces conditions dans l'atmosphère pour prouver que sans elles la contagion ne sauroit avoir lieu, c. à d. ne sauroit répandre la maladie ni produire une épidémie. Pour le prouver, il cite l'exemple d'un enfant qui prit la variolose à quelques lieues de Dijon, qui vint en mourir dans cette ville, où il fut enterré, sans qu'elle se répandit. Il ajoute, c'est donc une preuve que le 3^e principe des partisans de l'extirpation, c'est-à-dire que la petite-vérole ne se communique que par contagion, ne porte pas ce caractère d'évidence propre à le faire adopter sans quelque restriction.

L'Auteur examine ensuite ce qu'il appelle le 3^e principe de ses adversaires, qui est que la petite-vérole ne se répand point par la voie de l'air.

Pour prouver qu'il la communique, M. Maret demande d'abord, si parmi les malades dont il suppose (toujours gratuitement) les maladies communicables par des miasmes, les varioloses seroient les seuls dont l'air ne dissoudroit pas les émanations? Il met en avant l'odeur qu'exhalent ces sortes de malades, comme un témoignage irréfragable de la présence de ces miasmes varioliques actifs. Il cite même un de ces malades, qu'il sentoit à trente pas de distance, à Dijon. Il conclut en disant; puisqu'il est certain que la matière contenue dans les pustules varioliques communique à l'air l'infection qu'on observe, il l'est également que ce fluide peut se charger & se charge en effet des miasmes varioliques. Cette conséquence est si naturelle, dit-il, qu'il me paroît qu'elle doit entraîner la conviction.

Mais sans avoir un odorat de la finesse de celui de M. Maret, ne pourroit-on pas lui demander si, toutes les fois qu'il a senti l'odeur d'un cancer, celle des fleurs blanches d'un mauvais caractère, l'idée lui est venue de tirer cette conséquence, que le cancer & les fleurs blanches se communiquent par la voie de l'air. Lorsque J. P. Alprun (2) eut la courage de distiller le pus d'un bubon pestilentiell, M. Maret auroit donc conclu sur le champ, qu'il alloit périr de la peste, ainsi que toutes les personnes de sa maison & du voisinage. Cependant personne n'en fut attaqué; quoiqu'Alprun dise qu'il fût vivement affecté de l'odeur.

Lorsqu'il n'est pas possible de connoître parfaitement la nature intrinsèque des corps, on est réduit à observer leurs effets. Que prouve l'observation au sujet de la petite-vérole? Que jamais on n'est parvenu à communiquer cette maladie, en volatilissant son virus, mais qu'on la

(2) Voy. de contag. vien. *experimentum medicum* D. J. B. Alpruni &c. Praga. 1780.

communiqué très-certainement, en l'employant dans un état de fixité. Pour être donc aux pairs avec les partisans de cette opinion, il faudroit leur opposer des faits de la même force que tous ceux de l'inoculation. Au lieu de les produire, on répète toutes les histoires déjà réfutées qui sont dans les livres. C'est toujours à recommencer. M. Maret termine cet article par de longs raisonnemens sur le froid, sur le chaud, sur l'humide, sur le sec, &c.

Il examine ensuite si l'on est fondé à admettre la possibilité de l'extirpation de la petite-vérole par l'exemple de la destruction ou cessation totale des maladies contagieuses analogues, telles que la peste, la lèpre, le feu Saint-Antoine, &c. Ici l'Auteur, comme l'argument qu'il se fait est pressant & l'objection un peu forte, se retranche & se borne à essayer de prouver 1°. que l'intérêt qu'on a de se préserver de la pet. vér. n'est pas aussi fort que celui qu'on a de se préserver de la peste; 2°. que d'ailleurs quarante jours étant suffisans pour anéantir le virus pestilentiel, puisqu'on a établi des quarantaines, on a terme connu, au lieu que pour la petite-vérole on n'en a pas.

N'est-ce pas dire : le serpent à sonnettes est le plus dangereux de tous, il faut se réunir pour sa destruction. Quant à toutes ces petites vipères qui ne sont pas si dangereuses & dont le nombre des écailles à la queue n'est pas parfaitement connu, il faut leur laisser faire tranquillement leurs morsures. D'ailleurs, n'a-t-on pas l'eau du Luce pour s'en garantir? Il est certain que le nouveau monde n'a pas été tout-à-fait dévasté par la pet. vérole, que le fer des Européens lui a ravi quelques victimes, & que toute l'Amérique n'est pas encore dépeuplée.

Les raisonnemens de l'Auteur sont à-peu-près de cette force, quand il parle de la lèpre. Il adopte à son sujet tous les romans qu'on nous a faits sur son origine. Les eaux stagnantes, les épaisses forêts de l'ancienne Gaule, la misère des peuples, &c; voilà les causes, selon lui, de cette horrible maladie. Mais ne fait-on pas que lorsque César fit la conquête des Gaules, il les trouva couvertes d'hommes & d'épaisses forêts, sans y trouver un seul lepreux. Qui est-ce qui ignore que cette maladie, originaire d'Egypte, fut apportée en Europe par les troupes de Pompée, à son retour d'Asie, que d'Italie elle se communiqua à la Lombardie, d'où elle pénétra bientôt en France; & dans presque toute l'Europe, où on ne la détruisit qu'en séquestrant les lepreux, en établissant des maladreries où on les enfermoit, en créant l'ordre de S. Lazare pour les secourir, & que l'histoire, les loix des Lombards, les Capitulaires de Charlemagne, les fondations pieuses créées à ce sujet, les écrits des Médecins du 14e. & du 15e. siècles, sont autant de monumens qui attestent ce fait. C'est donc aux précautions sages qu'on a prises dans le tems & dont on a trouvé le modèle dans les loix de Moïse, à cette heureuse ligue de la part des Souverains de l'Europe contre un fléau commun, & non à l'abbatement des forêts & au dessèchement des marais qu'on est redevable de sa destruction. Ainsi tous les systèmes, toutes les hypothèses que nous fabrique M. Maret sur l'origine & la destruction de la lèpre tombent en ruine & sont détruits par les faits les plus authentiques de l'histoire.

Le goût pour les hypothèses, pour les systèmes, pour les peroraisons est le goût dominant de M. Maret; aussi là-dessus, ne laisse-t-il rien à désirer à son lecteur.

C'est en parlant enfin de la possibilité de détruire la petite-vérole, que cet Auteur dissimule avec art toutes les facilités qu'offre cette maladie pour sa destruction, telles que l'impossibilité ou est le sujet de la cacher, lorsqu'elle est déclarée, les intervalles considérables qu'on observe constamment entre les épidémies, les succès obtenus en différens endroits par le moyen des précautions, &c. &c. & qu'il grossit (mais sans art) la somme des obstacles qu'on peut rencontrer dans l'exécution des moyens proposés. Mais ne fait-il pas que les armes dont il se sert sont déjà usées; qu'on a déjà répondu à toutes ces objections, qu'on ne cesse de faire depuis dix ans sur l'espèce des moyens à employer; que ce n'est point aux Médecins à les indiquer; que ceux qui sont chargés de la sûreté publique savent bien les trouver, lorsqu'il en est besoin & de conformes aux circonstances. M. Maret sait bien que les Magistrats de Dijon, ceux de S. Omer n'ont point été embarrassés sur la nature des moyens; que le principal point de la question n'étoit pas de savoir comment on s'y prendroit pour la détruire, mais d'établir que c'est une maladie étrangère à nos climats, à laquelle il n'y a pas plus de tribut à payer qu'à la peste, qui ne se répand que par contagion, & que du moment qu'on en est convenu, que tout le prouve, on doit employer des moyens, des précautions quelconques, & telles a-peu-près qu'on les a toujours prises contre les maladies épidémiques contagieuses du même genre.

Tous ces argumens connus & rebattus sont donc hors de saison. Il falloit les faire avant qu'on eût préservé les villes de la petite-vérole. Et cela fait, à quoi bon ces maximes : *Les loix les plus pressées, dit-il, sont sans force, d's qu'elles ne reçoivent pas leur sanction du cœur même.* Le Maître d'Ecole fait un long discours à l'enfant qui se noie; celui-ci ne lui demande qu'une branche pour se sauver. Au lieu de la fournir, M. Maret argumente. Il falloit être de bonne foi; nous avons déjà prouvé que M. Maret ne l'étoit pas. En voici de nouvelles preuves.

Cet Auteur rappelle, pag. 52, les observations déjà faites sur le virus variolique, sur la propriété qu'il a de donner la maladie au bout d'un certain tems, & après avoir tiré ces faits de l'histoire de la petite-vérole, qu'il cite, il ajoute que ces faits ont été puisés dans le Ve. vol. des commentaires de Vansvieten, &c. Cette manie dans M. Maret de vouloir toujours ôter aux autres ce qui peut leur appartenir est si forte, qu'il ne prend pas garde qu'il s'applique la réponse que faisoit au loup, l'agneau de la fable, lorsqu'il dit :

Comment l'aurois-je fait, si je n'étois pas né?

Il est certain qu'il est bien difficile d'avoir puisé en 1768 des faits consignés dans un livre qui n'a paru qu'en 1775.

Mais ce ne sont pas-là les seuls reproches qu'on ait à faire à M. Maret. Nous l'allons voir bientôt sortant de son caractère, supposer dans les ouvrages d'autrui ce qui n'y existe pas, marquant même les pages, & jouant dans l'affaire du monde la plus sérieuse.

La suite & la fin à l'ordinaire prochain.

De l'Imp. de la Veuve B A L L A R D & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 25 Juin.

S. CXIV.

*TERRA melancholicis , aqua confertur pituitæ ,
Aer sanguineis , ignea vis cholera.*

D'une comparaison on se sert d'ordinaire
Pour trouver aux tempéramens
Des rapports aux quatre élémens.
On prétend que l'atrabilaire
A la terre ressemble un peu

Le phlegme à l'eau , le sang à l'air , & la colere
Tient de la nature du feu.

Quoique l'article des tempéramens ne soit pas dans l'édition de Moreau, nous avons cru devoir en exposer le détail, parce que la version françoise nous a paru assez heureuse & que d'ailleurs beaucoup de lecteurs ne sont pas fâchés d'avoir une idée de cette manière de voir des anciens. Cet article en outre fait partie du véritable ouvrage de l'Ecole de Salerne & se trouve dans Arnaud de Villeneuve. Cette doctrine des anciens sur la division des tempéramens, relativement à l'humeur dominante est presque abandonnée des modernes, à raison du peu de solidité dont elle est érayée. En effet, elle est vicieuse à une infinité d'égards, & peut induire souvent en erreur.

1^o. Il y a des tempéramens, c'est-à-dire des constitutions, dans lesquelles le sang ne domine pas plus que la bile, la pituite n'est pas plus abondante que les autres, & qu'on ne fait par conséquent dans quelle classe ranger. En second lieu, telle personne a une surabondance de bile dans un tems, & en a une de sang dans un autre. En 3^e. lieu, on ne fait de quelle humeur ont voulu parler les anciens, en parlant de l'atrabile, qui

n'est pas une humeur primitive de notre corps, mais une dégénérescence d'une autre. En 4^e. lieu, si l'on vouloit classer les diverses constitutions à raison de l'humeur qu'on croit dominante, on seroit obligé d'en former tous les jours de nouvelles. La lymphe très-abondante pourroit en fournir une; les Eunuques en auroient une autre particulière; l'humeur pancréatique pourroit en fournir une troisième, &c.

Cependant, malgré tous les vices de cette doctrine, nous croyons qu'on en peut conserver une partie avec quelque avantage, & qu'on a raison de noter si un tempérament est bilieux, sanguin, ou pituiteux, lorsque la bile, le sang, la pituite ou le mucus qui enduit les cavités, sont sensiblement & constamment dominans dans les sujets. Cette connoissance est même essentielle pour le traitement des maladies; mais elle est sujette à tromper, si l'on s'y fie trop, & si l'on veut toujours se conduire d'après les principes qui ont été posés sur ce fondement.

Nous croyons que la peinture fidele des affections internes & de l'état extérieur du corps est plus capable de donner une idée juste des constitutions individuelles & des maladies qu'on veut faire connoître, qu'un tableau des diverses modifications d'humeurs tracé d'après les idées des anciens. Depuis qu'on parle d'irritabilité, de vices organiques, enfin des maladies des solides, le langage, à cet égard, est un peu changé en Médecine. Mais en adoptant de nouvelles opinions, il semble qu'on a donné dans un autre

excès, & qu'on a pris pour maladies des solides une infinité d'indispositions qui n'avoient leur source ou plutôt leur siège que dans nos humeurs. Ce changement de langage & d'opinions auquel la Médecine est si souvent sujette, doit mettre en garde contre toutes les innovations de ce genre & nous confirme dans l'opinion, que si l'on veut donner des idées justes des constitutions, il faut peindre l'état du corps plutôt que de chercher à le caractériser.

Il est inutile de dire que l'analogie qu'on a cru trouver entre la nature de l'atrabile & celle de la terre, entre le sang & l'air, la bile & le feu &c, n'est fondée sur aucun principe raisonnable, & que toutes ces assertions sont purement idéales.

L'ART du Distillateur & Marchand de liqueurs, par M. DUBUISSON, ouvrage annoncé dans la feuille précédente.

Quelqu'un a déjà dit qu'on avoit réduit en principes l'art de s'empoisonner agréablement. Ce reproche ne porte que sur l'abus qu'on fait de certaines liqueurs. Mais lorsqu'on n'a en vue que la manière de perfectionner ou de corriger non-seulement les liqueurs spiritueuses, mais la plupart des boissons aqueuses, dont l'habitude & le goût ont consacré l'usage; alors c'est rendre un service évident au public que de lui indiquer ces moyens de perfection. Tel est le mérite de l'ouvrage que nous annonçons. C'est le fruit d'une longue expérience, faite dans la ville où sont les meilleurs Juges, les palais les plus délicats & chez l'Artiste dont la réputation s'est le plus longtemps soutenue & se soutient encore. Tous les amateurs de ce genre connoissent le prix du café de Procope ou de Dubuiffon, & celui des glaces du caveau du Palais Royal.

M. Dubuiffon pere, retiré de son état, nous donne donc aujourd'hui le fruit de ses travaux & de ses loisirs. Il a la modestie & l'honnêteté d'attribuer aux instructions des personnes éclairées, surtout des Médecins, l'avantage qu'il a eu de faire à son art l'heureuse application des principes qu'il avoit puisés dans leurs écrits. Il est certain que la préparation de toutes les liqueurs potables sont du ressort de la Médecine & tiennent à l'hygiène, & que c'est aux Médecins primitivement qu'on doit les connoissances

meilleures qu'on ait sur cette matière.

De ce qui est écrit dans notre langue, spécialement sur cet art, on ne faisoit cas que du *Traité de la distillation de Dejean* & de celui de la *chymie du goût & de l'odorat*. M. de Machy a donné depuis quelques années l'*Art du Distillateur liquoriste*. M. Dubuiffon en parle beaucoup dans son ouvrage, mais c'est le plus souvent pour refuter ce Chymiste, non sur la doctrine, mais sur quelques points quelquefois étrangers au sujet. Tout le premier chapitre est employé à l'examen ou à la critique de cet ouvrage.

Celui de M. D. est distribué en 2 parties, qui forment deux volumes. La première comprend tout ce qui concerne les liqueurs spiritueuses, la fabrication de certains vins, des eaux de vie, leur combinaison avec les aromates, les diverses préparations qui en résultent, telles que le punch, toutes les eaux, huiles liqueurs &c. La 2^e. renferme les boissons aqueuses, telles que le café, le thé, le chocolat, les sorbets, l'orgeat, la limonade, les glaces &c.

La première partie contient des observations critiques & quelquefois des recherches tant sur l'art d'extraire les liqueurs spiritueuses que sur celui de les combiner avec les aromates. Deux des plus anciennes de ce genre sont l'hydromel, & celle qu'on appelle *hippocras* du nom de son auteur (Hippocrate), laquelle étoit composée avec le vin, la canelle & le miel. C'est celle, à ce qu'il paroît, qui a servi de type à toutes les compositions aromatiques vineuses, auxquelles on attribuoit différentes propriétés & dont on trouve abondamment des recettes dans les écrits de Galien, de Dioscoride surtout. M. Dubuiffon donne une idée de ces compositions & des changemens qu'on y a fait.

L'origine de l'eau-de-vie est remplie d'obscurité dans l'histoire. Les premières notions bien claires ne remontent pas plus haut qu'au tems de Raimond Lulle & d'Arnaud de Villeneuve. Cependant, en lisant ces Auteurs, on voit qu'ils n'en parlent pas comme d'une découverte moderne; & il y a lieu de croire que cet art n'étoit pas inconnu aux anciens peuples. Le nom seul de l'eau-de-vie (*aiga-ardent*) dans les Provinces méridionales, rappelle une origine ancienne, & son vrai nom, *aqua ardens*, que les latins lui avoient donné & que Raimond Lulle

employoit dans ses écrits. L'art de la distillation ainsi que les vaisseaux dont on se servoit, étoient d'ailleurs connus des anciens Egyptiens, comme on peut le voir dans la réponse d'Olof de Borch (1) à Conringius. Ainsi, il nous paroît que ceux qui ont attribué à Arnaud de Villeneuve, l'art de tirer l'eau-de-vie du vin, ne sont pas fondés, comme le remarque très-bien M. Dubuiffon.

On trouve dans cette première partie de l'ouvrage beaucoup d'observations, de réflexions utiles puisées dans les écrits des Médecins qui se sont le plus occupés soit des aromates, des huiles essentielles, de leurs principes actifs, soit des moyens de les dissoudre, de les rendre miscibles à nos humeurs. Cette partie est des plus intéressantes & on voit avec plaisir qu'elle est fondée sur les principes que nous ont donné là-dessus les meilleurs Auteurs, tels que Geoffroy, Cartheuser, Hofmann.

La seconde partie n'est pas moins précieuse. M. Dubuiffon a su y réunir les connoissances les plus essentielles qu'on a sur le café, le thé, le cacao, les différentes amandes dont on fait des liqueurs émulsives &c, & qu'il ne laisse rien à désirer soit sur leur qualité, leur origine, leur conservation, soit sur la manière de perfectionner les boissons qu'on en prépare. Nous ne saurions trop recommander la lecture de cet écrit à tous ceux qui ont intérêt de bien préparer ces sortes de liqueurs, ainsi qu'aux particuliers qui veulent consulter un livre de ce genre, fait pour servir de guide. Nous regrettons beaucoup que les bornes de ces feuilles ne nous permettent pas d'en faire une analyse plus étendue.

Suite de la réponse aux réflexions de M. LE REY, par M. MARIQUES.

La grandeur de l'arcade crurale, dit M. le Rey, ne permet pas que la hernie d'un intestin grêle seulement pincé à la suite d'un relâchement le soit au point de se gangrener. Personne n'ignore cela, aussi les hernies qui se trouvent dans une pareille circonstance rentrent-elles avec peu d'efforts. il n'y a donc que celles qui sont dans des circonstances tout-à-fait contraires qui soient susceptibles de tous les accidens dont nous avons parlé & qui sont connus des gens de l'Art.

(1) Voy. Hermet's, *Aegyptiorum & chemicorum sapientia &c*, per Olavum Borrichium, p. 156.

Tous les Anatomistes savent que l'arcade crurale n'est grande qu'en longueur, mais qu'elle est fort étroite. Il est également vrai que dans la plupart des sujets, le ligament qui la borde dans sa partie supérieure est très-dense & très-serré. Cela étant, on doit concevoir qu'une portion du diamètre de l'ileum engagée sous le ligament, soit seule, soit avec un peu d'épiploon, peut en être serrée de manière à donner en peu de tems les marques les plus certaines de l'étranglement qu'elle éprouve, lequel étranglement augmente encore par l'inflammation qui survient à toutes ces parties : d'où naissent les désordres qui sont les suites ordinaires de cet état contre nature. On doit donc conclure que le petit volume de l'ileum n'est point une raison qui doive faire refuser d'admettre que cet intestin de même que le colon, ne puisse s'engager en partie sous le ligament de Poupart & y éprouver le pincement, l'étranglement, l'inflammation & la gangrene lorsque les circonstances le déterminent, sans qu'il soit nécessaire, pour faire naître tous ces accidens, qu'une plus grande quantité de cet intestin se précipite dans l'issue herniaire, quoique dans quelques cas la chose puisse arriver.

Il m'a paru que la malade qui fait le sujet de mon observation étoit dans le premier de ces deux cas. J'aurois pu le déterminer si j'avois été appelé dans les premiers instans de la maladie, ou que j'eusse fait l'opération dans le tems utile. Mais je n'ai vu la malade que le dixième jour de l'irruption des matières fécales par la tumeur, percée spontanément, par conséquent fort longtems après les premiers instans de la hernie & dans un tems où cette tumeur n'existoit plus. Il m'a donc été impossible de rassembler tous les signes qui auroient pu me faire connoître la nature de cette hernie, que j'estimai pourtant, par comparaison avec d'autres faits connus, être une hernie de l'ileum où l'intestin n'avoit été que pincé. D'ailleurs, il faut convenir que les renseignemens que l'on peut prendre à cet égard des rapports d'autrui, n'instruisent pas comme lorsque la vue & le toucher d'un Observateur concourent à l'éclaircir dans ses recherches.

Le passage de la liqueur d'un lavement par la plaie peut bien quelquefois mon-

trer que l'intestin colon est la partie qui forme la hernie; mais il ne faut pas en conclure qu'il n'y a que les hernies du colon où ce phénomène puisse arriver. On sait que quelquefois le cœcum est la partie qui constitue cette tumeur. Dans ce cas, une perforation produite par la pourriture de sa paroi, peut également laisser passer la liqueur de cette injection par la plaie. J'ai vu les lavemens passer par la plaie d'une hernie formée par l'appendice vermiciforme, (cas bien rare) elle avoit conservé sa cavité & étoit ouverte dans son extrémité par un effet de la gangrene. Quoique la valvule du cœcum ferme ordinairement l'ouverture qui établit la communication entre cet intestin & l'ileum, cette occlusion dans certains sujets, n'est pas toujours si exacte qu'elle ne laisse passer quelquefois l'injection dans ce dernier intestin. Alors, s'il arrivoit que la portion de cet intestin qui forme la hernie fût assez proche du cœcum, ne s'en suivroit-il pas que l'injection forçant la valvule, se répandroit dans l'intestin & sortiroit ensuite par la plaie? De-là, il faut conclure que le passage des lavemens par la plaie n'est pas dans tous les cas, une preuve intuitive que ce soit le colon déplacé qui forme la hernie.

Au reste, dans le sujet de mon observation, les lavemens ne passèrent point par la plaie. Ils n'y passèrent pas non plus dans un exemple semblable rapporté par M. Finant, ni dans le grand nombre de ceux que M. Louis a rassemblés dans son mémoire; & il paroît certain que dans tous ces cas, l'intestin n'étoit que pincé. Ce phénomène, s'il eût eu lieu, étoit trop important pour que les Auteurs de ces observations l'eussent passé sous silence. Il suit donc de là que le cas de Chirurgie que j'ai fait connoître dans le numéro 16 de la Gazette de Santé étoit de l'espèce de ceux où une portion du diamètre de l'intestin ileum se trouve pincée & serrée dans l'arcade crurale ou dans l'anneau au point de se gangrener & de se percer spontanément, comme je l'ai dit.

Suite & fin du Mémoire sur les ravages de la variole.

Il seroit trop long & presque fastidieux de relever toutes les infidélités qu'on trouve dans l'écrit de M. Maret. Nous allons faire connoître les principales. Ainsi, dans l'énumération des différentes manières dont on peut prendre la petite-vérole, ce Médecin a soin de faire remarquer qu'on a dit, à telle page de l'histoire de cette maladie, qu'on pouvoit la prendre en foulant les croutes avec les pieds, & il ajoute, quoique bien chauffés. Ailleurs, il dit qu'on a conseillé, p. 361, ib. de tenir les fenêtres fermées en été dans la crainte que les mouches n'y entrent, quoique ce conseil ne se trouve nulle part. Il prétend, pag. 55, qu'on a conseillé, pag. 350 du même ouvrage, d'élever une barrière autour des lits des malades qui soit jointe au parquet de la chambre, de manière à interrompre toute communication &c; p. 56, que les Médecins, les Chirurgiens, les Apothicaires seront revêtus d'une espèce de sarreau de toile, semblable à ceux des rousiers & qui tombera jusqu'à terre &c, & l'on renvoie aux pages 353 & 354 de l'histoire de la petite-vérole, où l'on dit que ces passages se trouvent.

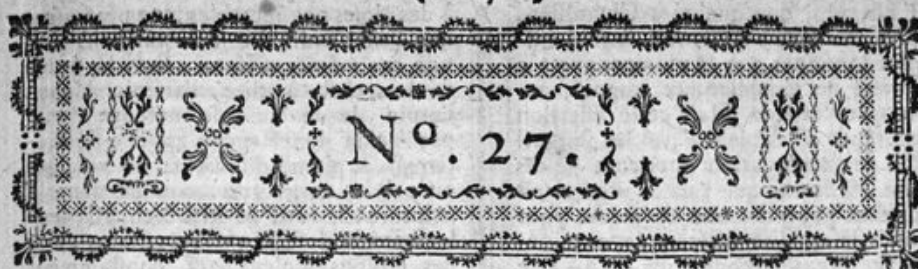
C'est ainsi que M. Maret s'est permis, contre toute bienfaisance, contre toute vraisemblance, de supposer dans un écrit, publié depuis plusieurs années & que tout le monde est à portée de consulter, des choses qui ne s'y trouvent pas, telles que celles qu'on vient de faire remarquer. Comment cet auteur a-t-il pu imaginer que ceux qui sont intéressés à le lire & faits pour détromper le public, lorsqu'on veut lui en imposer, lui passeroient des infidélités de ce genre? Comment un Médecin, le Secrétaire d'une Compagnie composée de personnes les plus distinguées & les plus respectables, fait par sa place pour inspirer la confiance publique, pour être le dépositaire des secrets, des découvertes, a-t-il pu s'oublier jusqu'à ce point? Nous avions toujours cru que ce Médecin respectoit assez le public, se respectoit assez lui-même pour ne pas le tromper, surtout dans une affaire où il ne s'agit de rien moins que de la vie des hommes. Nous sommes fâchés pour lui d'être obligés d'en faire la remarque.

On a donc eu tort de faire connoître aux hommes les précipices dans lesquels ils étoient prêts à tomber, d'indiquer les sources, les voies d'infection & de mort. M. Pringle a eu tort aussi d'écrire à l'Académie des Sciences de Paris, qu'il croyoit qu'on devoit attribuer l'augmentation de mortalité par la petite-vérole dans Londres, à l'imprudence des Inoculateurs qui n'avoient point pris de précaution, en visitant leurs malades inoculés & d'autres. S'il fait désormais de pareilles remarques, M. Maret va le couvrir d'un sarreau de toile. Malheur à quiconque fera à l'avenir quelque observation utile, si elle n'est pas du goût du Secrétaire de l'Académie de Dijon!

Nous aurions poursuivi l'analyse de cet ouvrage, mais des traits de fausseté de cette force nous ont arrêté & mettent l'Auteur au-dessous de toute critique.

AVERTISSEMENT.

MM. les Souscripteurs de la *Gazette de Santé*, dont l'abonnement expire à la fin de Juin, sont priés de le renouveler incessamment, afin qu'il n'y ait aucun retard dans l'envoi de ces Feuilles.

N^o. 27.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 2 Juillet.

S. CXV.

TEMPÉRAMENT BILIEUX.

*Est humor cholera qui competit impetuosis.
Hoc genus est hominum cupiens praeclere cunctis.
Hi leviter discunt, multum comedunt, citò crescunt.*

*Iade & magnanimi sunt, largi, summa petentes,
Hirsutus, fallax, irascens, prodigus, audax,
Asutus, gracilis, siccus, croceique coloris.*

L'homme en qui la bile domine
Est vif, ardent, impétueux,
Entreprenant, présomptueux,
Aux préférences il s'obstine;
Il apprend fort légèrement,
Mange beaucoup, croît promptement,
Courageux, libéral, enclin à la colère,
Il est hardi, malin, trompeur,
De son esprit tel est le caractère.

Son corps est grêle & sec, sujet à la maigreur,
Et son teint de la bile emprunte la couleur.

Réponse de M. CROHARÉ, Apothicaire de Mgr. le Comte d'Artois, à la lettre de M. D. S. M. insérée dans le N^o. 25, an. 1780, des Affiches de Province (*).

Il n'en est pas, M., des opinions que les Ecrivains répandent sur les arts

(*) Un particulier, M. D. S. M. ayant lu que dans un accident arrivé à Metz par l'arsenic, on avoit indiqué le vinaigre comme l'antidote de ce poison, fait des réflexions sur cette propriété attribuée au vinaigre & en tire cette conséquence, que puisqu'on a dit que l'étain n'étoit pas toujours exempt d'arsenic, on en peut conclure qu'il n'y a point de danger à laisser séjourner le vinaigre & les autres acides végétaux dans des vaisseaux d'étain même suspects. Ce raisonnement lui paroît conséquent; mais comme il a des doutes & qu'il n'est pas Chymiste, il s'adresse au Rédacteur de ces feuilles, & voici la réponse dont M. C. s'est chargé.

utiles comme de celles qui regnent dans les sciences de spéculation. L'expérience détruit ou assigne le degré de confiance qu'on doit aux premières, & les secondes ne sont que trop souvent remplacées par d'autres moins vraisemblables. Quoique depuis environ trente ans, on ait prodigieusement écrit sur la Chymie, & qu'en apparence le nombre des Chymistes soit devenu très-considérable; nous n'avons cependant acquis sur la nature, les principes constituans & la manière d'agir de l'arsenic, d'autres connoissances que celles qui nous ont été transmises par les Chymistes du siècle dernier.

Ils avoient observé que, dans quelques opérations, il fait en même tems le rôle de substance métallique & celui d'un acide puissant. Ces deux propriétés confirmées par l'expérience empêchent de le confondre avec les autres minéraux découverts jusqu'à présent. La sécurité que l'on cherche à inspirer à ceux qui auroient eu le malheur de prendre de l'arsenic, en les assurant que le vinaigre est l'antidote de ce poison ne s'accorde pas avec les observations de M. Majault, imprimées dans le recueil de la séance publique de la Faculté de Médecine de Paris en 1778, ni avec celles qu'il a lues à la séance de 1779, dont on attend la publication avec l'impatience qu'inspire un sujet aussi important pour la société (1).

(1) Dans ce nouveau recueil on trouvera, avec les nouvelles observations de M. Majault, celles de MM. Alphonse-le-Roy & de la Planche, tous trois Doct. de la Faculté de Méd. de Paris.

Il est vrai que quelques Chymistes, d'après une seule expérience, se sont empressés d'insinuer que le vinaigre avoit la propriété de remédier aux empoisonnements par l'arsenic. Mais cette assertion dangereuse est démentie par les faits. Il résulte de l'observation ultérieure de ces savans Médecins que l'acide végétal est insuffisant pour détruire & même pour adoucir la qualité délétère de ce minéral, & que s'il produit un bien-être momentané (peut-être à raison de plus de solubilité), on ne doit être que plus en garde contre ce minéral, dont l'effet est constamment mortel (1).

L'arsenic se combine avec le soufre en toutes proportions ; & cette substance ainsi minéralisée, est connue sous les noms d'*Orpin* & de *Réalgar*. Dans cet état, il est d'un usage très-fréquent pour la teinture, & en particulier pour les manufactures de toiles peintes. Mais l'orpin & le réalgar sont des poisons mortels, à raison de l'arsenic qui se trouve uni au soufre. Il y est, dit M. Majault, dans la proportion d'une partie contre quatre, quelquefois même de six parties de soufre.

Comme les mauvais effets de ces deux préparations sont moins prompts & beaucoup plus lents que ne le sont ceux de l'arsenic pris en substance, croiriez-vous, M., qu'on en a conclu que le soufre détruisoit la qualité vénéneuse de l'arsenic, & qu'un moyen sûr & efficace d'arrêter les suites de ce poison étoit de l'amener par la voie des combinaisons à la plus grande dissolubilité possible? Cette assertion, la plus dangereuse qu'on ait jamais imaginée en Chymie, a produit deux volumes de commentaires sur les petites affinités chymiques ayant pour titre : *Contre-poisons de l'arsenic &c.* & ce n'est pas le seul reproche qu'on puisse faire à cet ouvrage. Personne n'ignore que l'arsenic, le mercure, le plomb, le cuivre &c, pris intérieurement dans leur état métallique,

(1) A ce sujet, nous ne pouvons nous empêcher de témoigner la surprise que nous a causée la lecture du 2e. vol. des *Elémens de Chymie, pour servir aux cours publics de l'Académie de Dijon*, où l'on dit, pag. 300, que « la parfaite neutralisation du sel neutre arsenical semble annoncer qu'il peut être pris sans danger, au moins jusqu'à une certaine dose ». Cependant, la seule expérience que l'on rapporte en preuve n'est pas trop propre à inspirer la sécurité que cette phrase semble faire naître, puisque l'animal soumis à cette expérience, en est mort.

à des doses considérables, ne produisent que l'effet ordinaire des purgatifs, & que ces mêmes métaux, sous la forme saline, c'est-à-dire, l'arsenic blanc, l'orpin, le réalgar, le mercure divisé par l'acide du sel qu'on appelle *sublimé-corrosif*, le plomb dissous par le vinaigre ou par les corps gras, comme dans la peinture, le verd-de-gris &c, pris seulement à la dose de quelques grams, sont des poisons violens, & constamment mortels. A quelle cause, ou à quels principes doit-on attribuer des effets si contraires? Cette question intéressante méritoit bien d'être traitée, & sa solution auroit été infiniment utile pour l'humanité & pour les progrès de l'art.

D'autres Chymistes ont prétendu dans le même tems, les uns, que les alkalis combinés avec le soufre, les autres, que le vinaigre étoient des contre-poisons éprouvés & efficaces de l'arsenic. Des contradictions aussi manifestes suffisent pour convaincre que les acides végétaux & les soies-de-soufre sont des moyens qui ne peuvent détruire les effets mortels de ce minéral. La voie qui pourroit nous conduire à la précieuse découverte du véritable contre-poison, seroit celle des recherches & des expériences exactes & bien suivies sur la nature & les principes constitutifs de l'arsenic. Mais ce travail est trop désagréable & trop dangereux pour qu'il y ait lieu d'espérer de le voir entreprendre, à moins que les Chymistes n'y soient fortement encouragés.

Je viens, M., au second objet de votre lettre concernant l'étain. L'usage que l'on fait de ce métal pour les ustensiles de cuisine généralement adopté, même parmi les anciens, au rapport de *Pline*, liv. 34, chap. 17, suffiroit pour répandre des doutes sur la qualité délétère qu'on lui a attribuée dans ce dernier tems. *Schlutter* & *Henckel* sont les premiers qui aient fait suspecter ce précieux métal, en publiant qu'on le trouve minéralisé par l'arsenic. Dans le même tems, *Geoffroy* observa (*) que pendant la calcination, l'étain répand des fumées, & il ne doute pas qu'elles ne soient de l'arsenic. Vingt-un ans après, en 1749, M. *Margraf* entreprit une suite d'expériences pour établir l'opinion que la prévention lui faisoit regarder comme une vérité. Voilà les autorités dont on s'est servi jusqu'à présent,

(*) *Mémoire de l'Acad. des Sciences, an. 1728.*

pour calomnier l'étain. On a répandu la crainte, & une frayeur presque générale a succédé à la sécurité, qu'un usage non interrompu depuis plus de deux mille ans avoit acquise à ce métal. Je vais poser quelques propositions dont l'examen pourra servir à le venger & à le rétablir dans ses anciens droits.

1°. L'étain dans sa mine est-il combiné avec l'arsenic? 2°. M. Margraf a-t-il découvert de l'arsenic dans l'étain pur, c'est-à-dire exempt de plomb? 3°. Enfin, quels sont les reproches que l'on peut faire aux utensiles d'étain?

10. Lorsqu'on a dit que l'étain dans sa mine étoit combiné avec l'arsenic, on l'a avancé gratuitement. Aucun cabinet ne possède de mine d'étain minéralisé par l'arsenic: j'ai visité les plus riches; j'ai consulté un grand nombre d'ouvrages de minéralogie, & je n'ai trouvé nulle part aucune preuve de cette assertion. Il est vrai que dans les mines de Saxe, on trouve les cristaux d'étain dans une gangue qui tient de l'arsenic, ou du *misspickel*, c'est-à-dire, du fer minéralisé par l'arsenic. Mais ces cristaux eux-mêmes ne contiennent jamais ce poison. Ils sont implantés dans la gangue dont on les sépare, comme les plantes portent sur la terre; & le premier degré de feu, dans le grillage de la mine, volatilise l'arsenic contenu dans la petite portion de gangue. Qu'est-ce donc qui a produit l'erreur que je combats? C'a été vraisemblablement la pesanteur extrême de la mine de ce métal, très-léger par lui-même; pesanteur qui dans d'autres métaux appartient à l'arsenic qui les minéralise. Le même effet aura été ici dérivé de la même cause. M. Monnet, célèbre minéralogiste, en examinant mieux les faits, nous a dévoilé la cause de ce phénomène. « L'étain, dit-il, dans sa mine est en état de chaux & uni à une chaux de fer ». Or l'on sait que les chaux sont plus pesantes que les métaux qui les ont produites. La chaux d'étain mêlée à un douzième de fer, m'a produit un verre semblable par sa couleur aux cristaux isolés de mine d'étain que l'on conserve dans les cabinets. Ce verre donne beaucoup d'étincelles quand on le frappe avec l'acier. J'ai ramassé dans la partie supérieure interne du creuset, une portion de la chaux d'étain que la violence du feu y avoit sublimée sous la forme de fleurs cristallisées en aiguilles bien

transparentes. Au reste, M. Margraf lui-même, si intéressé à trouver l'arsenic dans l'étain, convient que les mines de ce métal en sont exemptes (1).

2°. Il s'agit de savoir si M. Margraf a découvert de l'arsenic dans l'étain pur? Ce Chymiste ayant soumis plusieurs fois à l'action du feu, dans des vaisseaux clos, un mélange de parties égales d'étain pur & d'arsenic, n'a jamais pu parvenir à les unir & à les fixer. L'arsenic a constamment enlevé le phlogistique à l'étain & s'est sublimé sous la forme de régule. Mais, comme le poids des métaux réduits ne répond pas à celui de leurs chaux, & que dans cette expérience la chaux d'étain excède d'un cinquième le poids du métal, M. Margraf en a conclu que l'étain absorboit plus d'un cinquième d'arsenic, & qu'il n'est plus possible de l'en dégager, ni de démontrer sa présence. J'ai répété cette expérience, & je m'interdis les réflexions qui se pressent en foule, par égard pour d'autres travaux utiles de ce savant Chymiste. Cependant, il ajoute qu'après avoir soumis cette chaux d'étain à un feu plus violent que le premier, une partie s'est convertie en verre de couleur brune, & qu'une petite portion s'est sublimée en fleurs. La dissolution de l'étain pour laquelle il a rencontré beaucoup de difficultés, lui a encore fourni un sel cristallisé qui, mis dans la cornue & poussé au feu, s'est sublimé. Dans cette opération, lorsque le feu a chassé les dernières portions de l'acide, la chaux se trouve dans une division extrême, & plus disposée à se sublimer. Quand on opère de même avec l'acide nitreux sur la plupart des autres métaux blancs, les dernières portions de l'acide se convertissent en gas déphlogistique, & dans quelques-uns le métal se réduit.

Le préjugé que M. Margraf avoit contre l'étain, lui a fait regarder l'imitation de la couleur de l'arsenic, combiné avec le soufre & connu sous le nom de réalgar, comme un complément à ses preuves. En conséquence, il a fait sublimer un mélange de parties égales de soufre & de sel d'étain: la couleur jauneroUGEÂTRE de cette espèce de foie-de-soufre a reçu sur le champ, sans examen ultérieur, & reçoit encore aujourd'hui parmi nos Chymistes la dénomination de

(1) Voy. ses Opuscules chimiques, tom. I, & la Collection Académique, partie étrangère.

véritable réalgar, c. à d. d'arsenic combiné avec le soufre. Mais 10. l'arsenic se volatilise au premier degré de feu, & la chaux d'étain ne se sublime que quand les vaisseaux sont dans l'incandescence ; 2°. j'ai répété cette expérience avec différentes chaux d'étain & avec celles d'autres métaux, ainsi qu'avec des terres non métalliques ; je peux assurer que celle d'étain ainsi que les autres jouissent toutes de la propriété de communiquer à cette espèce de soie-de-soufre une couleur plus ou moins rougeâtre. Il n'existe donc pas, il ne peut pas même exister d'arsenic dans l'étain ; & quand on allie ces deux substances, il suffit de calciner l'étain pour détruire & dissiper l'arsenic.

30. Les reproches que l'on fait aux ustensiles d'étain sont-ils fondés ? On doit les faire non à l'étain, mais au plomb qu'on lui allie ; & cet alliage est malheureusement autorisé par les loix. Les Médecins connoissent les funestes effets du plomb dans l'économie animale ; mais l'étain seul, à quelque expérience que je l'aie soumis (& j'en ai fait un grand nombre) ne m'a jamais donné un atôme d'arsenic. La salubrité de ce métal bien reconnue ; on ose assurer qu'on peut lui donner à peu de frais une dureté qui ne le rendroit pas moins agréable qu'utile. Tous les peuples de l'Orient, qui de tems immémorial en font usage, ont trouvé un moyen de le perfectionner inconnu à nos Artistes ; & il seroit bien à désirer qu'on s'appliquât à le trouver, au lieu de s'égayer dans de vaines discussions & de calomnier un métal si nécessaire.

Signé. CROHARÉ, Apothicaire de Mgr. le Comte d'Artois.

LIVRES NOUVEAUX.

MEMOIRE sur les effets salutaires de l'eau-de-vie de genievre, dans les Pays-Bas, froids, humides & marécageux tant en santé que dans la plupart des incommodités & dans plusieurs maladies, confirmés par l'expérience & par des observations multipliées, par M. DAIGNAN, Doct. en Méd. de l'Université de Montpellier, Conseiller-Médecin du Roi & de l'Hôpital militaire de Bergues, &c. A Dunkerque, chez de Boubert, Lib. rue de l'Eglise ; 1780. in-8°. de 86 pages, avec cette épigraphe :

Qui in paludosis degunt, iis stimulantia & calefacientia maxime prosunt.

En effet, tout ce mémoire ne tend qu'à prouver la nécessité où sont les peuples qui habitent les pays froids & marécageux de faire usage de stimulans, de liqueurs fortes. L'Auteur, après avoir établi cette nécessité, ne dissimule pas les inconvéniens qui peuvent résulter de leur usage. Entr'autres faits, il en rapporte un frappant arrivé à un Anglois qui fit le voyage exprès en France avec deux autres Anglois, pour y boire de nos liqueurs. Le résultat de cette fête fut que l'un d'eux, le plus fort, 24 heures après, eut toute la surface du corps rouge comme une écrevisse avec une hémorrhagie du nez & une syncope ; enfin il devint pourpre & mourut sept ou huit heures après. Il est vraisemblable que l'eau-de-vie dont il s'étoit gorgé, ayant passé dans le sang, sans avoir éprouvé aucune altération dans les premières voies, avoit tellement surchargé les humeurs de liqueur ardente, ou suivant le langage moderne, de phlogistique, qu'une raréfaction extrême, ainsi que la rupture des vaisseaux du cerveau en furent la suite.

Voici la manière de faire cette eau-de-vie de genievre, en usage dans tous les pays-bas, en Hollande &c. & qu'on y appelle *genievre*. On prend trois parties de farine de seigle sur une de celle d'orge qu'on appelle *sucrion*. On les mêle ensemble & on les met en fermentation dans l'eau pendant quarante-huit heures dans des cuves, dans la proportion à peu-près de trois livres de farine sur cinq de liquide. On soumet la liqueur à trois distillations successives. Par la première, sur quatre mille pesant de ce mélange on retire 1560 pots de liqueur. Dans la seconde, on réduit cette quantité à moitié & même au-dessous, à 720 pots. On ajoute sur cette mesure la valeur de 80 liv. de baies de genievre ; alors, on fait la 3e. distillation, qui produit 450 pots d'eau-de-vie de genievre dans sa perfection, telle qu'elle est dans le commerce.

Cette liqueur est spiritueuse, inflammable, très-active & très-pénétrante, chargée de l'huile du genievre qu'elle tient en dissolution. Elle convient dans les cachexies surtout scorbutiques, dans les engorgemens & infiltrations du tissu cellulaire, & en général dans toutes les maladies à *serosa colluvie*, très-fréquentes dans les pays froids & humides. On trouve dans le même ouvrage un tableau de comparaison des liqueurs spiritueuses les plus connues & de leurs qualités. Cette dissertation est très-bien faite, très-curieuse, & mérite d'être recherchée.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 9 Juillet.

S. CXVI.

TEMPÉRAMENT PHLEGMATIQUE.

*PHLEGMA dabit vires modicas, latosque brevesque**Phlegma facit pingues, sanguis reddit mediocres, Otia non studio, sed corpora somno.**Sensus hebes, tardus motus, pigritia, somnus;**Hic somnolentus, piger, in sputamine multus.**Est huic sensus hebes, pinguis facies, color albus.*

Le tempérament flegmatique

Rend l'homme court & gros, d'une force modique.

Grand ami de l'oisiveté.

Ne croyez pas qu'à l'étude il s'applique;

Ne rien faire & dormir, fait sa félicité.

Il a le sens bouché, sa démarche est très-lente,

Le travail lui déplaît, l'oisiveté l'enchanté;

Il abonde en pituite, & crache fréquemment;

Toujours dans l'engourdissement,

Chez lui l'esprit, le cœur, ne sont d'aucun usage.

La graisse qui reluit sur son large visage,

Indique son tempérament.

REPOSSE d'un Médecin de Paris à un Médecin de Province, sur le prétendu magnétisme animal de M. MESMER. A Vienne, & se trouve à Paris, chez Delalain le jeune, Libraire, rue S. Jacques. in-12. de 16 pag.

Jusqu'à présent ceux qui ont le plus exercé la patience des exorcistes, les magiciens, les forciers, les astrologues, les physionomistes, les chiromanciers, les Thaumaturges n'ont été que des écoliers auprès de M. Mesmer. On opéreroit bien quelques sensations au moyen des amulettes (1), des épithèmes, surtout lorsqu'on y faisoit entrer l'arsenic, le mercure, l'aimant blanc ou crégué. Les

(1) On vient de publier depuis peu la composition d'une de ces amulettes qu'on fait avec un demi-gros de poudre d'or dissous par l'eau regale

sachets d'Arnoud avoient eu de la réputation en France; le ptarmica appliqué sur le nombril des enfans jouissoit de ses droits; on faisoit tousser, cracher, éternuer avec des poudres jetées dans une chambre où l'on danse. Lorsqu'on redoutoit l'effet tranchant du senné, on se purgeoit délicieusement avec l'odeur des roses pâles. On avoit opéré des prodiges sans nulle application sur le corps des malades. Les philtres amoureux, les sympathies, la médecine magnétique, hermetique, spagyrique, la science mystique, cabalistique, magique, vampirique &c. étoient connus, ainsi que les caractères Gamaheu, Abracadabra &c. &c. &c. Une omelette (2) qu'on donnoit à manger à un chien, faisoit passer dans son corps la fièvre, la jaunisse. Il y avoit un moyen de faire venir la gale au siege de quelqu'un qui faisoit des ordures (3).

& desséchée par l'évaporation, 15 grains d'aimant réduit en poudre, un gros de borax & deux scrupules de limaille de fer, le tout en poudre fine & mêlé dans un sachet de soie noire qu'on fait électriser dans un flacon. Plusieurs personnes s'en occupent, s'en munissent, & M. Mesmer rit de leur sollicitude. Il a raison. Ce n'est pas-là son secret. Jeanor l'auroit peut-être plutôt découvert à la page 141 du traité de medicina magnetica de Maxuel.

(2) On trouve dans un livre très-curieux imprimé à Franeker en 1681, & qui a pour titre, de Lampade vita, une excellente recette pour faire passer promptement la fièvre, la jaunisse &c. Elle consiste à faire une omelette avec du sang du malade, des œufs &c., qu'on fait manger à un chien.

(3) Voy. Vanhelmont, de magnetica vulnerum curatione. Ce moyen consiste à mettre un fer rouge sur la chose même sortie du corps; cela suffit.

La poudre sympathique (1), l'onguent *armarium* (2), la terre de vitriol (3) mise dans une chaille percée faisoient des miracles. L'art de fasciner les yeux, de mykifier, de faire bailler tout un auditoire, étoit connu. Comus (*) avoit étonné par ses prestiges opérés au moyen de l'aimant & de l'électricité; Gassner avoit surpris toute l'Allemagne par ses exorcismes (4); enfin on avoit opéré une multitude de prodiges, sans toucher; on agaoit les dents en limant le fer, en passant le doigt sur le bord d'un verre, sur une table cirée, en tirant des sons de l'harmonica, de divers instrumens, &c; mais personne n'avoit porté la méthode perturbatrice des sensations nerveuses au point où la portée M. Mesmer. Plus puissant qu'Orphée qui faisoit remuer, dit-on, jusqu'aux pierres, il semble réunir en lui toutes les puissances, tous les pouvoirs magiques connus, & exercer sur tout ce qui l'environne une influence à laquelle il est impossible de résister.

Tantôt il dirige le magnétisme animal avec un doigt ou deux, mis en fourche vis-à-vis le front des pauvres malades, dont la tête est prise; tantôt il le conduit au moyen d'une corde qu'il leur passe autour du col, comme s'il prévoyoit qu'il fût nécessaire de les enchaîner au secret par une situation humiliante; tantôt il ne fait que les fixer d'un regard, sans prononcer aucune expression magique, sans même se servir de baguette; ce qui donne à M. Mesmer une supériorité incontestable sur tous ses prédécesseurs ou ses rivaux. Aussi, ses succès ne sont point équivoques. Il n'y a que les incrédules, cette espèce d'hérétiques dont Paris abonde, qui aient osé les revoquer en doute. Mais on a grand

tort de nier les faits; car il y en a qui déposent évidemment en faveur du magnétisme animal.

Il est vrai que dans les commencemens, M. Mesmer a poussé peut-être un peu trop loin la puissance qu'il fait agir. Mais tel est le sort de toutes les découvertes; elles ne peuvent être parfaites dans leur principe; & d'ailleurs il étoit assez naturel que M. Mesmer, comme Allemand, ne connût pas assez la sensibilité des constitutions françoises. De-là, il est arrivé que quelques coups d'essai ont été malheureux, peut-être en apparence; car il faut suspendre encore son jugement sur une chose qu'on ne connoît pas. Une Demoiselle, douée d'une extrême sensibilité, s'est soumise au magnétisme animal, pour un affoiblissement de la vue qu'elle étoit menacée de perdre; elle étoit sur le point de la recouvrer entièrement, dit-on, lorsqu'un accident imprévu (5), arrivé chez M. Mesmer, l'a lui a fait perdre tout-à-fait. Peut-être au reste, a-t-il été dans ses principes de la laisser devenir aveugle, pour lui faire supporter ensuite plus efficacement ses commotions; comme dans la cataracte, certains Opérateurs attendent la cécité pour opérer; ou comme dans la nouvelle manière de traiter l'hydropisie, on commence par inonder les malades, par les rendre une fois plus hydropiques, afin de pouvoir les guérir ensuite plus sûrement avec les toniques.

En attendant de nouvelles lumières sur ce traitement & sur l'intention de l'Auteur, nous sommes réduits à ne pouvoir former que des conjectures sur un art mystérieux & terrible que nous respectons beaucoup, & dont M. Mesmer connoît seul tout le prix. Il peut se faire d'ailleurs qu'il y ait dans cette méthode, des avantages que tout le monde n'est pas en état de saisir. C'est peut-être une nouvelle manière de décider, de mettre en évidence les maladies, lorsqu'elles ne sont encore que douteuses. Une Dame sujette à des absences, des disparates dans le raisonnement, qui inquiétoient beaucoup tous ceux qui la connoissoient, s'étant soumise, la nouvelle méthode n'a laissé aucun doute sur son état. Sa folie étoit intermittente, elle est aujourd'hui continue.

(1) La poudre sympathique se fait avec du vitriol de cuivre calciné au soleil & sur lequel on jette du sang du malade qu'on veut guérir. Entr'autres, le Chevalier Digby s'en est beaucoup occupé & prétend qu'on a opéré un grand nombre de guérisons par ce moyen.

(2) La grande vertu de l'onguent *armarium* dépend de l'usnée ou mousse du crâne humain qu'on mêle avec des corps gras pour en former un onguent dont on frotte le sabre ou l'épée qui a fait une blessure, & cela suffit pour être guéri. Schroeder a donné la composition de cet onguent.

(3) Knephelius conseilloit pour la dysenterie de mettre de la terre de vitriol dans le pot-de-chambre.

(*) Physicien très-instruit & très-adroit qu'on doit bien distinguer de la classe des Joueurs de go-belets.

(4) Voy. le Traité de *miraculis* de M. de Haën.

(5) Il s'est fait malheureusement une congestion d'humeurs sur les organes de la vue.

La maladie dans laquelle la méthode de M. Mesmer paroît avoir le plus d'énergie & de succès, c'est le cancer. Lorsqu'il y a un engorgement des glandes du sein qui devient iquirreux ou cancéreux, au moyen du tems & de la nouvelle méthode, le mal est bientôt tout ce qu'il peut être. Une Demoiselle atteinte d'un cancer occulte, & qui a soupiré après le magnétisme animal est dans ce cas. L'engorgement est devenu très-volumineux, & aujourd'hui le cancer est mûr & prêt à être opéré.

Mais, ce ne sont encore que des coups d'essai; & il faut espérer que cet art sera un jour au point de perfection où il doit être & où il tend tous les jours. Déjà le Frère Gerard en a éprouvé l'efficacité; une chaleur de tête incroyable s'est répandue comme par miracle depuis la tête jusqu'aux pieds. La jambe de Madlle. Premia, menacée d'atrophie, est parvenue, entre les mains de M. Mesmer, à cet heureux point de dessiccation où il n'y a plus à craindre aucune éruption d'humeurs. Il est vrai que M. Mesmer ne guérit point ses malades, mais qu'il importe, pourvu qu'il se fasse quelque changement dans leurs maladies. Mais on ne sauroit douter qu'il n'ait l'intention de les guérir, puisqu'il se fait aider par des personnes de l'art, avec lesquelles il s'est associé & qu'il a eu soin de se pourvoir de tout ce qui est nécessaire au traitement des malades, comme de rhubarbe, de senné, de crème de tarte, de syrop de quinquina, & même d'harmonica, &c. &c., & le tout à bon marché. C'est une précaution d'ailleurs très-sage pour ne pas effaroucher les malades accoutumés aux tisanes, aux purgations & à la musique.

Dans la lettre que nous annonçons on trouve beaucoup de choses avancées légèrement. On y ose regarder presque tous les miracles opérés par M. Mesmer, & que tant de gens sont prêts à signer, comme l'effet de l'imagination frappée. D'après la manière dont les opérations magiques & magnétiques s'exécutent chez le nouveau Thaumaturge, il semble que l'Auteur voudroit nous représenter les malades assemblés chez M. Mesmer comme une troupe de convulsionnaires. Cependant, il se peut qu'on ait pris pour mouvemens convulsifs, quelques contorsions qu'on y a vu faire à une Demoiselle & à un Abbé magnétisés, &c. &c. Du reste, le public doit savoir grand gré à

l'Auteur de cette lettre d'avoir été assez maître de lui-même pour traiter gravement & très-sérieusement ce sujet, & de n'avoir pas été séduit par de mauvais plaisans qui ont eu assez d'injustice pour assimiler M. Mesmer à Toinette (1).

Observation sur la réduction d'une luxation de la cuisse, suivant la méthode de M. DUPOUY, par M. BONHOMME, Chir. à Villefranche, en Rouergue.

Vers la fin d'avril 1780, le nommé Joseph Daidon, Tisserand de cette ville, eut le malheur de faire une chute dans laquelle, entr'autres accidens il se luxa la cuisse gauche. Porté à l'Hôpital, je fus appelé pour le secourir. Dans l'examen que je fis des différens coups qu'il pouvoit avoir reçus, je reconnus aisément par la cuisse qui étoit plus longue, par les doigts du pied & le genou qui étoient tournés en dehors, & par la tumeur que formoit la tête du femur au pli de l'aîne que cette luxation étoit en bas & en dedans; mais son état m'empêcha de tenter la réduction. Je donnai mes soins aux accidens les plus pressans, & renvoyai l'opération au lendemain, si le malade n'avoit déjà succombé. A ma visite de ce jour, je le trouvai beaucoup mieux, & lui-même me pressa de procéder à la réduction de sa cuisse. Trouvant l'occasion de mettre en pratique la méthode de M. Dupouy, que je desirois depuis que j'en avois connoissance, je saisis le moment, & je priai M. Delpech, Doct. en Médecine & Chir. en chef du dit Hôpital, de s'y rendre. D'accord entre nous, nous procédâmes de la manière suivante.

Après avoir placé le malade sur son dos horizontalement, nous étendîmes la cuisse luxée, & l'approchâmes de la saine; un aide fut employé à soutenir le corps du malade, par le moyen d'une serviette placée dans l'aîne. Alors, un de nous appliqua ses deux mains sur le genou qu'il pressa fortement afin de tenir cette partie dans l'extension la plus exacte, & j'embrassai d'une main le cou du pied, de l'autre le talon; je tirai vers moi très-médiocrement sans lever la partie en aucune façon, & suivant exactement la méthode indiquée par Monsieur Dupouy;

(1) Voyez le Malade imaginaire.

j'eus la douce satisfaction, ainsi que M. Delpech & les spectateurs, de voir la conformation parfaitement rendue en peu de tems & sans la moindre plainte de la part du malade. Pour m'en assurer davantage, je tentai & je réussis à faire faire à la cuisse le mouvement d'extension, ainsi que tous les autres mouvemens de circonvolution. J'appliquai le bandage ordinaire, & sous peu de jours j'ai vu cet homme promener dans la salle, agir & sortir de l'Hôpital pour reprendre ses travaux ordinaires.

Le goût que j'ai pour mon état, & l'amour de l'humanité, me feront toujours saisir & préconiser les découvertes utiles au public. Je me persuade que mes confrères également animés de ces sentimens, approuveront mon zèle, & loueront avec moi M. Dupouy d'avoir trouvé une méthode si simple, si essentielle & si facile. Elle me semble devoir faire époque dans l'histoire de la Chirurgie.

Signé, BONHOMME, Maître ès-Arts & Chirurgien-major en survivance de l'Hôpital général de Villefranche.

RÉPONSE de M. VARNIER, Médecin de l'Hôpital de Vitry-le-François, au mémoire à consulter du N°. 22.

On se rappelle qu'il y est question d'une douleur fixe à la région de l'estomac, mais qui augmente par intervalles, ou accès avec plus ou moins de violence & qui est suivie d'une jaunisse passagère lorsque l'accès est un peu trop long. M. Varnier croit être fondé à établir que cette douleur & cette jaunisse sont deux symptômes pathognomoniques qui annoncent la présence des calculs biliaires dans la vésicule du fiel. Il rapporte pour confirmer son opinion, l'observation suivante.

Une Dame de Vichy, se plaignoit toujours de maux qu'elle rapportoit à l'estomac; elle vivoit sobrement, avoit fait quelques petits remèdes sans succès. Elle fut fort surprise le matin d'une nuit qu'elle avoit passée couchée sur le côté droit, de se voir jaune presque sur toute la surface du corps, & sans avoir éprouvé de douleur. La nuit suivante, le hazard ou le mieux être la fit coucher sur le côté gauche; à son lever l'ictère jaune étoit dissipé entièrement; ce qui arriva alternativement plusieurs jours de suite. Surprise de toutes ces alternatives, elle

me fit appeler. Sur son récit je jugeai qu'elle portoit une pierre dans la vésicule du fiel, qu'en se couchant sur le côté droit cette pierre fermoit l'orifice du canal cystique & ne permettoit pas à la bile de couler dans le duodenum; que cette bile déjà filtrée, élaborée étoit, à raison de l'obstacle, resorbée dans le courant de la circulation & qu'étant pour le sang une matière hétérogène, celui-ci en faisoit le dépôt sur les yeux, le visage &c. & qu'en se couchant du côté gauche, la pierre retombant de ce côté, la bile avoit la liberté de couler &c, pendant la nuit.

Pour remédier à cet état, je lui fis faire usage à-peu-près des remèdes de Mlle. Stephens, mais corrigés, & d'une tisane faite avec sel de Tachenius un gros, une once de racine de garance concassée & de réglisse à volonté, le 3e. ou 4e. jour une purgation ordinaire, puis l'opiat savoneux trois fois par jour, à la dose de deux gros chaque fois en plusieurs bols, ce qui faisoit six gros par jour à-peu-près. La malade a continué cette méthode près d'un mois avec abstinence en rigueur de vin, de vinaigre & d'acides en général, dans la crainte d'obstacle ou de neutraliser l'alcalinité des remèdes que je prescrivois. Elle a été purgée en finissant comme la dernière fois. Les douleurs se sont dissipées pour toujours, & il y a lieu de croire que ce calcul bilieux s'est fondu. En tout cas, la jaunisse n'est plus revenue depuis.

Ma réponse donc à M. Ferrières, est que la malade a une ou plusieurs pierres dans la vésicule du fiel, qui sont cause de tous les accidens qu'elle souffre & qu'il a très-bien décrits; qu'il doit la laver pendant trois jours avec une simple tisane nitrée, la purger le 4e. à l'ordinaire, puis le lendemain & de suite pendant un mois, la décider à l'usage des remèdes lithontriptiques Anglois, de la manière que je viens de le dire, en évitant les acides surtout. Je crois être fondé à croire que la malade guérira sûrement, parce que ce remède est le plus grand fondant connu dans ce cas. L'opiat doit être fait avec une livre de savon d'alicante, une once de sel de chardon-beni, une once de coquille d'œufs calcinée à blanc, une once de rhubarbe & suffisante quantité de syrop de nerprun qu'on mêle & qu'on paltrit à force de bras, pour lui donner une consistance molette.

Signé, VARNIER, D. M.

De l'Imp. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 16 Juillet.

S. CXVII.

TEMPÉRAMENT SANGUIN.

NATURA pingues isti sunt, atque jocantes,
 Rumoresque novos cupiunt audire frequentes.
 Hos Venus & Bacchus delectant, fercula, risus,
 Et facit hos bilares & dulcia verba loquentes.
 Omnibus hi studiis habiles sunt, & magis apti:
 Qualibet ex causa non hos facile excitat ira.
 Largus, amans, hilaris, ridens, rubique coloris,
 Cantans, carnosus, satis audax, atque benignus.

L'homme de nature sanguine
 Volontiers plaisante & badine;
 Gros & charnu suffisamment;
 Il est curieux de nouvelles.

Toujours passionné pour le vin, pour les belles,
 Il brille en compagnie, & par son enjouement,
 D'une table il fait l'agrément.
 A quelque étude qu'il s'applique,
 On est surpris de ses progrès.

Il ne se fâche point pour de petits sujets,
 Et malaisément on le pique.
 Il est bon, libéral, hardi, point querelleur,
 Amant vif, amant franc, voluptueux convive,
 Prêt à rire, à chanter, toujours de bonne humeur:
 En lui d'un teint vermeil la couleur saine & vive
 D'un naturel sanguin dénote la vigueur.

OBSERVATIONS sur le magnétisme animal,
 par M. DESLON, Docteur en Médecine,
 &c. A Londres, & se trouve à Paris,
 chez Didot le jeune, Saugrain, Clou-
 sier, Libraires, 1780. in-12. de 151
 pag.

Nous ne nous sommes pas trompés,
 lorsque nous avons dit que M. Mesmer
 étoit le plus habile Thaumaturge qui ait
 existé. Le livre que nous annonçons en
 est encore une preuve. Le spectacle des
 guérisons opérées chez M. Mesmer cause
 la surprise, l'admiration, l'enthousiasme
 & même le délire. C'est ce qu'on voit

dans cet ouvrage. L'Auteur y expose
 tous les miracles dont il a été témoin,
 & auxquels il a même donné lieu, car
 il peut dire,

quæque ipse miserrima vidi
 & quorum pars magna fui.

Le faiseur de miracles qu'on a vu à
 Paris, il y a quelques années, rue des
 Moineaux, & chez lequel les malades se
 rendoient par milliers, comme chez M.
 Mesmer(*), n'eut pas l'avantage de celui-
 ci. Ses miracles ne furent point célébrés.
 Il guérissait bien les sourds, les muets, les
 aveugles, redressoit les boiteux, par le
 simple attouchement, quelquefois même
 sans toucher les malades; mais il ne sa-
 voit se servir ni de l'harmonica à propos,
 ni de la crème de tartre, ni du sirop de
 quinquina &c; & d'ailleurs manquant de
 logique, il fut étourdi tout-à-coup de ce
 dilemme qui lui fut proposé par un Com-
 missaire: « Ou vous rendez la vue aux
 » aveugles, lui dit-on, ou vous ne la
 » rendez pas; dans le premier cas, il y
 » a une maison (celle des Quinze-Vingt)
 » où vous pouvez exercer vos talents &
 » alors les récompenses sont au bout de
 » la réussite; dans le second, souffrez
 » qu'on vous mette à l'abri de l'importu-
 » nité des malades, & que votre absence
 » de Paris débarrasse un peu la rue des
 » Moineaux ». L'argument étoit pressant.
 L'expérience, dit-on, fut faite aux
 Quinze-Vingt, en présence de témoins.
 Notre Thaumaturge prit le parti d'a-
 bandonner la Capitale. Quelqu'un avoit
 rédigé ses miracles par ordre chronolo-

(*) Voy. pag. 31.

gique & alphabétique ; cent personnes les attestoient ; mais toute réflexion faite, ils ne furent point imprimés. C'est dommage, car il y en avait deux ou trois plus surprenans encore que tous ceux de M. Mesmer.

Celui-ci doit donc être bien satisfait. Les siens sont imprimés, & qui plus est, attestés par un Médecin. Il n'y a donc pas de ville plus heureuse à cet égard que Paris, qui possède un M. Mesmer. On dit cependant que Londres a aussi le sien, dans la personne de M. Graham⁽¹⁾. On ajoute qu'il pourroit même le disputer au nôtre, car outre qu'il joue de l'harmonica, il a de plus des lits célestes magnético-électriques dans lesquels il enchaîne les hommes impuissans & les femmes stériles par des liens magiques, prolifiques, &c. L'effet en est ordinairement miraculeux, & la postérité s'en ressentira vraisemblablement tôt ou tard. Il paroît que l'idée des lits célestes n'est pas encore venue à M. M. En attendant, examinons l'ouvrage de M. Desson.

Cet Auteur expose d'abord les motifs qui l'ont fait écrire & parmi lesquels l'intérêt de la vérité est, sans contredit, le plus puissant. On a dit que M. M. guérissait par la vue & par l'attouchement. M. Desson explique ce phénomène en disant que ces deux sens sont les conducteurs du magnétisme animal. On avoit bien rendu raison de l'histoire de la dent d'or⁽²⁾, des effets mortels de la vue du basilic, mais personne n'avoit expliqué ces sortes de phénomènes aussi heureusement que M. Desson. Le magnétisme, dit-il, se communique par les glaces, par le son, & lorsqu'un homme, (v. p. 15) » portant face raisonnable, avance de pa- » reils faits, il faut l'écouter pour profi- » ter de ses lumières ou pour le déclarer » fou... Nous avouons que ce dilemme est » sans réplique.

On agit ensuite la question de savoir si M. Mesmer apporte de l'or, on ne dit pas, ou s'il en reçoit. Dans tout état de cause, la question reste insoluble. On expose ensuite la théorie de M. M. p. 33.

De même, y dit-on, qu'il n'y a » qu'une nature, qu'une vie, qu'une » santé, il n'y a qu'une maladie, qu'un

» remède, qu'une guérison. La nature » subordonnée à l'impulsion qui lui a été » donnée par la main créatrice, porte en » nous, par mille canaux divers, l'action » de la vie. Son libre cours constitue la » santé ; son dérangement ou les obstacles » à ce cours forment les maladies. Les » efforts de la nature sont les crises... » Quoique ces accidens aient reçu diffé- » rens noms, la cause est unique. Rendre » à la nature son véritable cours, voilà » la seule médecine qui puisse exister. » Ainsi que la médecine est une, le remède » est un, & tous les remèdes usités n'ont » obtenu du succès qu'en ce qu'ils ont servi » de conducteurs au magnétisme animal.

Telle est la théorie brillante de M. M. ou de M. Desson. Tout est bien, à l'exception des principes qu'on conteste. Cependant, à la rigueur on peut les soutenir. Ne peut-on pas dire, par exemple, quoiqu'il y ait différens genres de maladies bien distincts, attribués à des causes différentes, qui sont combattues tous les jours avec succès par divers secours ; n'a-t-il pas pu se faire que tout le monde se soit trompé, & que, puisqu'il n'y a qu'un seul remède qui convient à tous les maux, il ne doive y avoir aussi qu'une seule maladie, une seule cause, un seul système, une seule guérison. Que Rabelais eût été content, s'il eût pu annoncer à ses bienheureux lepreux, enragés, vérolés, pestiférés &c, une semblable Médecine. Il leur eût dit : mes bienheureux vénériens ! tout est changé aujourd'hui. Il n'y a qu'un principe de maladie, il n'y a qu'un remède ; vous serez guéris au son de l'harmonica. Les écoles de magnétisme vont s'ouvrir. Réjouissez-vous bienheureux galeux, cancéreux, scrophuleux, paralytiques, &c. &c.

Le magnétisme monte la tête, dit-on, donne du courage, rend l'homme précoce, conduit à l'immortalité. Voy. dit-on p. 38, cet enfant de deux ans, aveugle de naissance, qui se cramponne déjà à un conducteur. Pourquoi M. D. ajoute-t-il, » hélas ! le pauvre enfant ne fait ce que » c'est que voir ; il est bien à craindre » qu'il ne le sache jamais. Pourquoi des prédictions si tristes, quand tout semble lui promettre un avenir plus heureux.

On a soin d'avertir, p. 36 & 37, que dans la nouvelle méthode, pour bien guérir les fous, par exemple, il faut leur donner des accès de folie, &c. Cela posé ; voici le tableau des cures miraculeuses

(1) Voy. le Courrier de l'Europe du 30 Juin, numéro 52, an. 1780.

(2) Voy. Horstius, de aureo dente maxillari pueri silesii.

opérées par le magnétisme de M. M. & rapportées par M. Deslon. On laisse ignorer, il est vrai, le nom de tous les malades; mais on doit s'en rapporter entièrement à ces Messieurs. Nous allons exposer fidèlement ces cures.

Marsine à la suite de la fièvre miliaire.

Sur un mal d'estomac, de la fièvre, un agacement de nerfs, des tremblemens des extrémités, M. Deslon annonce une fièvre miliaire, du 11 au 14. jour de la maladie; en effet, l'éruption a lieu. (M. D. ne parle point de sueurs; c'étoit peut-être une fièvre mil. particulière, une fièvre sans sueurs). Le malade conduit jusqu'au 45. jour, est dans cette espèce de l'éthargie avant-coureur de l'agonie & de la mort; il est touché par M. Mesmer, mis dans un bain; le soir même il mange une écrevisse & boit du vin de champagne. On ne doit pas demander s'il est guéri. (Voy. p. 44).

Jeune Demoiselle étendue dans son lit, sans connoissance, en convulsion depuis 5 jours.

Elle est couchée sur le dos; elle n'appuie que de la tête & des talons, sur son lit. M. M. la voit le soir, (ordinairement il se met au lit avec ses malades) (p. 97); cette fois la partie est remise. » La nature, dit M. D., renvoyée au lendemain, par nécessité, eut la bonté d'attendre l'heure de M. Mesmer, (voy. p. 49). M. Mesmer n'est cependant pas le seul qui ait ainsi maîtrisé la nature.

Blaise voyant à l'agonie
Lucas qui lui devoit cent francs,
Ça, payez-moi vite, il est tems.
Laissez-moi mourir à mon aise,
Lui répond foiblement Lucas.
Oh! parbleu vous ne mourrez pas
Que je ne fois payé, dit Blaise.

Cancer occulte.

Il n'est point question de guérison ici, mais à la pag. 55, on en voit un autre de même nature & compliqué de goutte seréine d'un œil. Vingt-une glandes sont détruites, dit-on, par l'effet du magnétisme. Le Médecin qui parle ne dit pas ce qu'elles devinrent après leur destruction. Il y a apparence qu'elles restèrent dans le sein à côté d'un noyau dont il est question, ou que la personne a 21 glandes de moins. Quoiqu'il en soit, elle voit aujourd'hui des deux yeux.

Taie sur l'œil droit avec ulcère & hernie, engorgement de glandes &c.

Le sujet de cette observation étoit

aveugle. De deux yeux qu'il avoit, l'un étoit enfoncé dans l'orbite, & fondu vraisemblablement, dit-on; l'autre étoit très-saillant & presque hors de l'orbite. M. Mesmer avance l'un, recule l'autre, les met tous les deux de niveau; en cinq semaines la personne est guérie, p. 58.

Une Dame dont l'estomac & les humeurs étoient dans un état déplorable & au sein de laquelle il se forma, dit-on, des glandes à l'âge de 36 à 40 ans, est magnétisée; elle pleure, elle rit, reste quelquefois 6 heures sans connoissance, enfin elle est guérie.

De tous les faits rapportés dans cet écrit, il n'y en a pas de plus extraordinaire que celui qui a pour objet un laquais aveugle, dont les yeux étoient atrophiés, & qui se fit conduire par un favoyard des Thuilleries, chez M. Mesmer. Il fut introduit par M. Deslon. M. Mesmer touche ses yeux, l'aveugle devient clairvoyant, p. 63. Le lendemain il adresse une harangue à M. M. (voy. la harangue p. 64) toujours voyant, pour le prier de lui rendre la vue & de le loger dans son grenier (*ibid.*) Au bout de quelques semaines de traitement, il y voit (p. 65). Cependant M. M. juge à propos de continuer le traitement, comme s'il étoit toujours aveugle (pag. 65.) C'est dommage qu'on n'ait pas mis le public à portée de connoître ce laquais, il seroit curieux à voir & à consulter.

Jaunisse & pâles couleurs.

M. Deslon dit qu'on ne guérit pas ces maux à Paris, mais qu'une demoiselle nubile depuis 3 ans, en a été très-bien guérie par M. Mesmer.

Flux hépatique.

Suivant M. Deslon, ce nouveau sujet rendoit dans son flux hépatique ce que d'autres rendent dans la dysenterie, c'est-à-dire, des matières mêlées de sang & de glaires, qu'on ne guérit pas mieux ici que la jaunisse. M. Mesmer, cette fois par un singulier hazard, s'est trouvé en défaut.

Epilepsie.

Une jeune personne épil. magnétisée, prédit ses accès, ce qu'elle n'avoit jamais pu faire. Le mal parvient au plus haut degré, enfin elle se pâme; ses parens alarmés des moyens usités par M. Mesmer, ne lui donnent pas le tems de la guérir.

Paralyse.

Une personne paralytique de la moitié du visage, ne parle que de la moitié de

la bouche, ne respire que par une narine, ne voit que d'un œil, n'a le front ridé que d'un côté; la figure est tombante faute d'élasticité dans les muscles destinés à la soutenir. En 4 jours M. Mesmer la guérit, ensuite il lui dit, pag. 74: « Vous avez éprouvé un accident très-grave, mais vous ne l'avez éprouvé que parce que vous êtes vaporeux, & vous n'êtes vaporeux que parce que vous êtes rempli d'obstructions; il auroit pu ajouter: vous n'êtes rempli d'obstructions que parce que vous êtes malade. Après l'avoir guéri, M. Mesmer lui conseille de se faire traiter de nouveau, p. 74. Ce sujet dit-on, sentit toute la vérité & la nécessité de ce conseil, & se retira chez lui pour ne plus revenir.

Paralyse avec atrophie de la jambe & de la cuisse.

La malade âgée de 10 à 11 ans, est jugée incurable aux écoles de chirurgie. Les chairs étoient desséchées, les os plus courts; elle ne marchait qu'en jetant la jambe en avant. Les os ont grossi dans le traitement; le pied gauche jadis le plus court est aujourd'hui le plus long. Cela nous rappelle le quatrain que fit Made. la Duchesse du Maine sur un savoyard à-peu-près dans le même cas, qui présenta requête à l'assemblée des convulsionnaires.

Un Décrotteur à la royale,
Du pied gauche estropié
Voudroit par grâce spéciale
Être boiteux de l'autre pied.

Vient après le traitement de deux paralytiques, *vraiment paralytiques*, dit-on, dont l'un écrit de la main paralytique, & l'autre ne veut pas continuer le traitement. « Les choses, dit-on, auroient été encore mieux, si le chagrin n'eût pas traversé ce traitement.

Surdité.

Un militaire est sourd, dit-on p. 78, de l'une ou des deux oreilles, (c'est comme il vous plaira). Avant le traitement, il entend, (p. 79), enfin au bout de trois semaines, il entend encore, mais on est obligé de lui faire appercevoir qu'on lui parle. Un autre sourd, auquel il ne manquait rien, dit-on p. 79, y entend aujourd'hui très-bien, quoiqu'on ne donne pas son traitement pour une cure; tant on est circonspect à raconter ces merveilles.

Rhumatisme dans la tête.

Ce sujet ne peut pas se résoudre à être malade. Il avoit perdu, dit-on, l'habitude de fuir. M. Mesmer le touche & il sue. Il

ne souffroit que d'un côté, il souffre de toute la tête, qui est toujours, dit-on, grandement organisée. Il ne sent plus rien dans le sommeil; à son réveil il est guéri. Cependant, il revient de tems en tems se faire traiter, p. 83.

Contre-coup à la tête.

M. Mesmer annonce que le nez coulera & que le front sera pelé. L'humeur âcre qui découle des narines du malade, l'avertit qu'il faut se moucher. « Les pronostics de M. Mesmer se réalisent jusqu'à l'évacuation par le nez inclusivement. « Il fait usage d'une poudre capitale ». Les prophéties Mesmeriennes s'exécutent. C'est ici qu'on dit, p. 87, qu'il faut à M. Mesmer des tempéramens bien délabrés, des masses de sang bien viciées, p. 88, des moyens à soulager, des proyes à arracher au tombeau &c. (voy. le Malade imaginaire).

Traitement de l'Auteur.

M. Deslon avoit une douleur d'estomac provenant, dit-il, d'une obstruction au petit lobe du foie. (C'étoit une obstruction douloureuse). Il avoit en outre un embarras dans la tête avec un froid à la tempe droite. M. Mesmer joue en faveur ses maux, de l'harmonica, de l'instrument que M. D. appelle *Piano-Forté*; à chaque fois, il demande grâce à M. Mesmer. Enfin, ils demeurent d'accord qu'il prendra tous les jours une moitié, un quart, un huitième de traitement (ce sont ses expressions). Il eût ses crises, ses évacuations, ses douleurs au foie, ses tourmens à la tête: son front se pela; mais M. Mesmer lui prouva qu'il ne pouvoit être guéri, & ses raisons lui parurent sans réplique.

Traitement de M. Mesmer.

Enfin M. Mesmer se tâta un jour lui-même. Il se trouva rempli d'obstructions. Il se traita, sans doute, en ami (dit M. Deslon), car dans l'espace d'un mois, il eut cinq cens évacuations. Il chanta après la chanson:

Ah! bon Dieu, que je l'ai échappé belle!

Vient ensuite le tableau de l'assemblée des malades & de la maison de M. Mesmer. Dès les 6 heures du matin, elle est prise d'assaut, dit-on, c'est un théâtre des scènes les plus bizarres; l'un rit, l'autre pleure, celui-ci crie, un autre bâille. Le délire, les pamoisons, les contorsions de toute espèce viennent tour-à-tour orner la scène.

M. Mesmer, dit M. Deslon, admet la saignée & les vomitifs, non comme remèdes, mais comme propres à dégager les

premières voies. Pour une fluxion de poitrine, on lui voit ordonner deux saignées & la limonade ; enfin il se couche auprès de son malade, & le fait suer du front. La famille inquiète, & hors de Paris, vole à son secours ; mais le malade la devance, il étoit déjà sur pied le quatrième jour. Il n'y a point eu de convalescence dans cette maladie.

M. Deslon termine enfin le tableau des Cures de M. Mesmer, par l'histoire d'une demoiselle de vingt-un ans, atteinte d'une fièvre maligne. M. M. la voit le vingt-troisième jour où elle étoit encore dans le délire ; mais elle revient à elle en demandant ce qu'on lui a fait ; elle proteste avoir senti une main qui se glissoit au bas de l'estomac, qui prenoit son mal & le lui ôtoit, &c. (voy. p. 98 & le rôle de Martine dans le *Médecin malgré lui*).

En voilà assez pour donner une idée de l'ouvrage de M. Deslon. Le public verra, sans doute, avec plaisir, combien notre siècle est fécond en prodiges de tout genre. Nous ne pouvons pas quitter cette matière, sans faire mention d'une inexactitude qui nous a échappé dans la dernière feuille. Nous avons dit que le secret de M. Mesmer, que Jeanot auroit découvert, étoit à la page 141 du *Traité de Medicina Magnetica* de Maxuel ; nous nous sommes trompés, c'est aux pages 136 & 137, que l'on trouve tous les détails de cette préparation magnéticomagique avec laquelle on fait des miracles.

A propos de miracles, nous allons exposer ceux que fait, mais dans un autre genre, M. Martinet, Curé de Soulaines. Ils sont exposés dans un ouvrage qui vient de paroître, & qui a pour titre : *Expériences nouvelles sur les propriétés de l'alkali-volatil-fluor*, par M. MARTINET, Curé de Soulaines, près Bar-sur-Aube. A Paris, de l'Imprimerie de MONSIEUR, & chez Didot, le jeune, Libraire. in-8°. de 41 pages, prix 10 sols.

Jamais la partie Typographie n'a été traitée comme elle l'est aujourd'hui. On ne peut s'empêcher d'admirer la beauté du caractère & du papier de cet écrit. Il y a de plus une très-jolie vignette, en tête, où l'on voit des amours, dont les uns soufflent le feu des fourneaux, les autres pilent dans un mortier, &c. c'est extrêmement agréable & analogue au sujet.

Il n'est question dans cette brochure que de l'acide phosphorique qu'on marie,

pour le neutraliser, avec l'alkali-volatil-fluor qui remédie à toute espèce de brûlures, au lait épanché, à la rage, à la dysenterie, &c. &c.

On y indique les combinaisons ou sels ammoniacaux cristallisables & déliquescents qui résultent de l'union de l'alkali-volatil-fluor avec les acides minéraux & végétaux, avec l'acide phosphorique, surtout celui du feu qu'on considère d'après M. Sage, comme l'acide phosphorique particulièrement modifié. On est tout étonné du langage manière & des connaissances chimiques de M. Martinet. Ce Curé, pour s'assurer de l'efficacité de l'alkali-volatil-fluor, n'a pas hésité de se faire une brûlure avec un gros charbon de feu très-ardent qu'il a mis sur le dos de sa main gauche ; il a eu la constance de l'endurer tout le tems nécessaire, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'odeur de chair grillée se fit sentir, (voyez page 3,) Alors il a appliqué l'alkali-volatil-fluor, qui a neutralisé, comme de raison, l'acide phosphorique igné, & fait cesser sur le champ la douleur, en prevenant toute espèce d'inflammation. Le trait de Mucius Scévola, qui se brûla la main, n'est pas plus fort. Mais ce n'est pas le seul exemple de constance, de fermeté & de courage que donne M. Martinet pour éprouver les vertus sans pareilles de l'alkali-volatil-fluor. Il se brûle une seconde fois la main avec l'huile de vitriol ; ce n'est pas tout, il se brûle la langue avec la même huile, qu'il neutralise avec l'alkali-volatil, qui réussit toujours à miracle, enfin il se donne la mort, .. (*) mais une mort apparente ou une asphyxie, avec la vapeur du soufre, en se bouchant toutefois le nez, de peur de blesser, dit-il, les nerfs olfactifs, pour avoir le plaisir de se ressusciter avec l'alkali. En effet, M. Martinet vivant n'a pas plutôt donné ce remède à M. Martinet mort à demi, que soudain celui-ci ressuscite & revient à son premier état. Quel force d'esprit ! Quel stoïcisme ! Tout autre que M. Martinet ne seroit pas cru.

On lit dans cette brochure que l'alkali-volatil a été donné avec le plus grand succès dans une dysenterie épidémique, aux doses requises, c'est-à-dire à 12 ou 15 gouttes sur un gobelet d'eau. Nous sommes obligés, en qualité de Médecins, de faire observer à ce sujet, à M. Marti-

(*) Voy. p. 22, 23 & 24.

net (sans prétendre nier ce fait avancé parmi tant d'autres aussi incroyables & aussi extraordinaires) que la maladie qu'il a observé étoit vraisemblablement une dysenterie d'un genre particulier, dans laquelle l'alkali-volatil-fluor convenoit, mais que dans toutes les autres il ne seroit pas applicable; que le plus sûr moyen de faire naître la dysenterie ou un flux de sang, c'est d'employer l'alkali-volatil, & que de tous les remèdes à mettre en usage dans ce cas, l'alkali-fixe ou volatil est peut-être le plus dangereux. Si l'occasion se présente encore de traiter de pareils malades, nous conseillons à M. Martinet de suivre une autre méthode. Celle qui consiste principalement dans l'usage des mucilagineux, des cataplasmes avec les plantes émollientes sur le bas-ventre, & des lavemens gras, mucilagineux, indiquée par M. Dieuleveut, est préférable. Nous osons l'assurer que les malades s'en trouveront infiniment mieux, & qu'il en sera plus satisfait lui-même. D'ailleurs, une personne qui n'est pas de l'art, qui n'a pas l'habitude des maladies, quelque Chymiste qu'il soit, risque de se tromper & de tromper les autres. C'est ce qui arrive à tous ceux qui n'ont pas la moindre idée de la Médecine.

REFLEXIONS sur les écrits de MM. MAJAUT & CROHARÉ, contre l'ouvrage des contre-poisons de feu M. NAVIER; par M. NAVIER, D. M. P.

Les hommes qui ont en vue les progrès des sciences, qui sont en état d'y coopérer & d'en écarter les erreurs, ont toujours recours à l'expérience & aux faits; ils examinent les nouvelles découvertes, ils vérifient les procédés, ils confrontent les faits avec d'autres faits pour s'assurer de la vérité. Cette marche que prescrit la raison n'est pas celle que MM. Majault & Croharé ont jugé à propos de suivre en attaquant l'ouvrage des contre-poisons de l'arsenic de feu M. Navier, Médecin aussi célèbre qu'habile Chymiste, & dont la mémoire sera toujours en vénération parmi les savans. Mettons les lecteurs en état d'en juger.

M. Navier examine dans son ouvrage la nature de l'arsenic, il observe les rapports que peut avoir cette substance avec le soufre, avec les alkalis, les terres absorbantes, le fer, le savon, &c. Il dé-

couvre que l'arsenic est susceptible de décomposition par la voie des doubles affinités; il juge que le principe acide de ce poison peut être enchaîné par des substances alkales & terreuses, tandis que sa partie métallique se combine avec le soufre & avec le fer. M. Navier établit ensuite un traitement méthodique où il propose successivement l'usage du lait, de préférence aux huiles, de l'eau alkalisée, de l'eau de savon, des différens *hepar-sulphuris*, des eaux minérales sulphureuses, des bains pris dans ces eaux; il cite des guérisons radicales opérées par les eaux sulphureuses naturelles ou chargées d'*hepar-sulphuris* factices; il combat l'usage de la limonade, du vinaigre, de la thériaque & d'autres alexipharmiques de ce genre auxquels on recourt quelquefois aveuglément; en un mot M. Navier présente un travail raisonné, suivi & appuyé sur autant de faits qu'il lui est possible d'en recueillir. On ne trouve dans aucun endroit de son ouvrage qu'il veuille proposer de faire prendre intérieurement le soufre seul & moins encore l'orpiment comme antidotes de l'arsenic. Cependant M. Majault & d'après lui M. Croharé, font de cette opinion, que n'a jamais eue M. Navier, la base de sa doctrine. Le soufre, disent-ils, uni à l'arsenic forme de l'orpiment ou du réalgar; or le réalgar & l'orpiment qui sont des poisons beaucoup plus foibles que l'arsenic sont encore très-dangereux; donc ce Chymiste s'est égaré sans s'en douter; donc ses assertions sont les plus dangereuses qu'on ait jamais imaginées en Chymie, &c. &c. Cette conclusion prouve que ces Messieurs n'ont pas la moindre notion de l'ouvrage qu'ils censurent. Il est à présumer qu'ils auront au moins tenté quelques expériences propres à combattre victorieusement la doctrine & les moyens de M. Navier. Malheureusement elles n'ont pas encore vu le jour. En attendant qu'ils donnent cette satisfaction au public, les personnes instruites & impartiales peuvent-elles se refuser d'ajouter foi au rapport fait à la Faculté de Médecine par MM. Malouin, Macquer, Desseffarts & Bucquet, où ils disent, qu'ils ont répété avec soin la plus grande partie des expériences de M. Navier & qu'elles leur ont paru parfaitement exactes; & dans un autre endroit, que ce Médecin a été guidé dans ses recherches par les lumières de la plus saine Chymie & par la pratique la plus éclairée. Signé, NAVIER, D. M. P.

De l'Imp. de la Veuve B A L L A R D & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

N^o. 30.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 23 Juillet.

S. CXVIII.

TEMPÉRAMENT MÉLANCOLIQUE.

*RESTAT adhuc cholera tristis substantia nigra,
Quae reddit pravos, pertristes, pauca loquentes.
Hi vigilant studiis, nec mens est dedita somno.
Servant propositum, sibi nil reputant fore tutum.
Invidus & tristis, cupidus, dextraque tenacis,
Non expers fraudis, timidus, luteique coloris.*

Reste l'humeur atrabilaire,
La mélancolie autrement.
Cette humeur ordinairement

Fait les hommes pervers, sombres, prompts à
mal faire,

Taciturnes, sournois, fermes dans leurs propos,
De tristes passions leur ôtent le repos.

Chagrins, jaloux, de tout avides;
Ce qu'ils ont, ils le tiennent bien.
Soupçonneux, il ne faut qu'un rien
Pour allarmer leurs cœurs timides;
Ils ont l'esprit rusé, trompeur,

De ce tempérament le jaune est la couleur.

LETTRE de M. CROHARÉ, aux Auteurs de
la Gazette de santé, pour servir de réponse
aux réflexions de M. NAVIER, insérées
dans la feuille précédente.

Un ami m'a prié, MM., de répondre
pour lui à ces deux questions (1), savoir
si les acides étoient les contre-poisons
de l'arsenic, & si ce minéral est présent
dans l'étain. J'avois résolu de ne m'oc-
cuper que de la dernière, la première ayant
été traitée d'une manière neuve & très-
satisfaisante par le célèbre M. Majault,
dans deux assemblées publiques de la
Faculté de Médecine. Ce Médecin ha-
bile, en prescrivant les acides & les soies-
de-soufre du traitement de ceux qui sont
empoisonnés par l'arsenic, a indiqué la

meilleure méthode (2) que l'on connoisse
encore de remédier aux effets de ce mi-
néral. Les accidens auxquels j'ai eu le
malheur d'être exposé moi-même, en
traitant l'arsenic, m'ont engagé à con-
courir avec M. Majault à tenir le public en
garde contre les ouvrages qui contien-
nent sur cet objet une fausse doctrine.
Celui de feu M. Navier est malheureuse-
ment dans ce cas.

M. Navier fils m'accuse de ne pas con-
noître le livre de M. son père, intitulé :
Contre-poisons de l'arsenic, &c. Hélas ! je ne
le connois que trop. On y propose de
détruire dans l'économie animale l'arse-
nic, en unissant l'acide de ce minéral
avec l'alkali du foie-de-soufre, & la par-
tie métallique avec le soufre. J'ai déjà
fait observer que ce principe erroné sert
de base à la partie théorique & prati-
que de cet ouvrage. Qu'est-ce qu'une
partie métallique de l'arsenic sans son
acide ? L'Auteur ne savoit peut-être
pas que ce minéral bizarre a été regardé
jusquici comme indécomposable, & qu'il
décompose lui-même toutes les substances

(2) Cette méthode consiste principalement dans
l'usage des mucilagineux, des substances émul-
sives & des sudorifiques les plus doux & en mé-
me temps pénétrants, c'est-à-dire, les plus ca-
pables de chasser les restes de ce minéral par les
voies de la peau. Le sudorifique le plus convenable
dans ce cas est l'huile essentielle d'anis. Cette
méthode d'ailleurs s'accorde avec les observations
qu'on a sur les moyens mis en usage avec succès
dans de semblables circonstances, c. à d. en em-
ployant les sudorifiques doux. (Voy. de quelle ma-
nière C. Borgia fut rappelé à la vie). (Note des
Rédacteurs).

(1) Voyez affiches & annonces pour la Province,
du 21 & 28 juin 1780. Gazette de Santé n^o. 27.

qu'on lui présente. Ces faits sont certains.

À la page 157 du 1er. vol., M. Navier dit: « J'ai fait voir que l'hepar agissoit sur l'arsenic par sa partie sulfureuse & phlogistique, & que son soufre se combinait aussi intimement avec ce poison par la voie humide qu'il le pouvoit faire par la voie sèche & sublimatoire. Il résulte, à la vérité, de ces combinaisons même humides, des espèces d'orpiment ou de réalgar; mais ils sont si surchargés de soufre, & tellement adoucis par la manière intime dont l'arsenic y est combiné, qu'ils sont hors d'état de nuire ».

Par cette combinaison, l'arsenic cesse-t-il d'être poison? C'est-là le point de la question. Il falloit au moins faire des essais sur des animaux, & MM. Navier n'en ont point fait. J'ai éprouvé les symptômes de l'empoisonnement par l'arsenic réduit en vapeurs, & j'avoue que je ne les ai pas reconnus à la page 149 du premier volume. Il est vrai qu'ils peuvent varier à raison des parties attaquées; mais il y a lieu de croire que cet Auteur avoit peu vu en ce genre. En effet, la ville de Châlons seroit bien malheureuse, si dans un petit nombre d'années M. Navier y avoit observé lui seul plus d'empoisonnements, que 150 Médecins n'en observent en 30 ans à Paris.

Les bornes de votre feuille m'obligent de renvoyer à une autre occasion le soin d'examiner les autres découvertes étonnantes & extraordinaires de M. Navier, telles que l'æther d'or, d'argent, d'étain, de cuivre, &c. &c. ses travaux infatigables pour obtenir un sel neigeux, par l'union du mercure avec le vinaigre, dont on trouve un procédé exact imprimé il y a 120 ans dans la Chymie de Lefebvre; la combinaison qu'il fait du mercure avec l'acide animal, ainsi que ce qu'il appelle ses recherches sur les moyens d'unir le mercure au fer, en mêlant ensemble du vitriol, du vinaigre & du mercure, tripotage que Poterius a décrit plus de 150 avant M. Navier.

J'ai l'honneur d'être, &c. CROHARÉ.

Nota. La Faculté de Médecine, dans son assemblée d'hier 22 juillet, a décidé par un décret, qu'elle s'entenoit, quant à la doctrine sur les contre-poisons de l'arsenic, à ce qui a été publié dans sa séance publique tenue le 9 décembre 1779, & qu'elle improuvoit l'ouvrage de M. Navier. C'est ainsi que toutes les Compagnies savantes devroient agir, lorsqu'elles s'aperçoivent qu'elles ont été induites en erreur par leurs Commissaires. (Note des Rédacteurs).

REMARQUES sur les réflexions de M. LE RAY, au sujet des hernies, par M. PÉREY, Médecin, un des Chirurgiens de la Gendarmerie de France.

Rien, sans doute, n'est plus louable que le motif qui a dicté à M. le Ray ses réflexions sur l'observation de M. Mariques insérée dans votre Gazette No. 16. Mais rien aussi n'est moins conforme aux principes reçus que ces mêmes réflexions; & par cette raison peut-on les laisser passer? Peut-on ne pas éclaircir l'obscurité qu'elles offrent, & relever les fautes dont elles sont parsemées? Que M. le Ray ne se fâche point. J'admire son zèle, & je respecte tellement ses vues, que je cherche à les remplir, en répandant la vérité sur les endroits de son écrit qui en sont dépourvus.

Une hernie inguinale ou crurale formée par un gros intestin seroit bien le phénomène le plus nouveau & en même tems le plus étonnant possible. M. le Ray prétend cependant en avoir été témoin & en parle comme d'une chose fort ordinaire. Il avance qu'une fille qu'il a guérie d'un anus artificiel, suite d'une hernie gangrenée à l'arcade crurale droite, n'auroit point été susceptible de guérison, si cette hernie n'eût été d'un des gros intestins. Comment le croire? MM. Arnaud pere & fils, Reneaume, de Lannay, & tous ceux qui se sont occupés de la Chirurgie herniaire, n'ont jamais annoncé cette sorte de hernie, & vraisemblablement ils ne l'avoient pas vue. En effet la profondeur, les attaches fixes & multipliées & l'espèce d'immobilité dont jouissent les gros intestins doivent, ce me semble, les empêcher de s'échapper de la cavité abdominale & conséquemment de faire hernie. Le colon tout au plus le pourroit; encore ce ne seroit que du côté gauche, & non du droit, où étoit la hernie que cite M. le Ray. Il seroit superflu de donner les raisons anatomiques de cette différence. Le cœcum court, volumineux, caché sous le rein & couvert par les circonvolutions de l'ileum, est bien loin de pouvoir sortir ni par l'anneau, ni par l'arcade, ou d'y parvenir pour y être pincé. Le rectum n'est sujet aux hernies que depuis qu'on appelle de ce nom sa chute & son renversement.

Si, ce qui n'est pas encore parvenu à ma connoissance, il s'est vu des hernies crurales & inguinales bien & certainement formées par quelqu'un des gros intestins, une conformation particulière & une position étrangère à ces intestins y avoient donné lieu; & comme *rara non sunt artis*, il seroit aussi inutile que dangereux d'asseoir des préceptes sur cette singularité. Je ne serois pas surpris de trouver une hernie des gros intestins dans quelque point de leur trajet ou de leur emplacement. Y auroit-il de l'impossibilité par exemple, qu'à la région lombaire gauche il en existât une du colon? Mais d'après ce fait, qui sort de la règle commune, je me garderois bien d'indiquer les moyens de reconnoître dans une hernie ordinaire la présence d'un intestin gros ou grêle.

Ce qui a pu porter M. le Ray à penser que celle qui fait le sujet de sa première observation étoit produite par un gros intestin, c'est le passage des lavemens par l'ouverture que la gangrène y avoit faite. Cette circonstance, il faut l'avouer, forme une présomption. Mais voici à la fois de quoi la détruire, & montrer que la valvule du cœcum ou le *nec plus ultra* n'est qu'une limite qu'on a gratuitement assignée aux lavemens. Il n'y a assurément point de gros intestins dans la région ombilicale. Le jejunum l'occupe toute entière. Cependant, le nommé Saint-Amant, concierge de nos prisons, rend ses lavemens par une plaie fistuleuse qu'il porte en cet endroit depuis deux ou trois ans. Il en a donné le spectacle à tous les Chirurgiens du Corps & nommément à M. Saucerotte, un de ces Chirurgiens supérieurs. Je les ai vus sortir par un anus artificiel qu'avoit un soldat du Régiment d'Auvergne, à qui on avoit retranché la longueur de 10 pouces de l'ileum. Ce dernier fait, qui paroît inexplicable aux Maîtres sous lesquels j'étois alors, je le rendis palpable sur le cadavre; & plusieurs fois j'ai réussi à pousser une liqueur colorée jusques dans les intestins grêles en franchissant l'obstacle mécanique qu'opposent la valvule de Bauhin & ses accessoires. Dans la passion iliaque on a vu, dit-on, des malades rendre par la bouche des suppositoires; d'autres vomir l'huile dont on s'étoit servi pour leurs lavemens. C'est une nouvelle preuve de ce que j'avance, quoi- qu'elle soit puisée dans un état contre-

nature (1). Ainsi on ne peut donc pas conclure que ce soit un gros intestin que renferme une hernie, parce qu'une portion de lavement sera sortie par l'ouverture dont la gangrène l'aura percée; & cette raison fortifiée par celle de la manière d'être de ces intestins dans le bas-ventre, rend pour ainsi dire chimérique l'existence des hernies crurales & inguinales formées par leur présence.

L'exemple cité par M. le Ray, qui n'a pas saigné la femme qui fait le sujet de sa 2^e. observation, parce qu'elle avoit ses menstrues, est-il un exemple à suivre? Dans les accidens d'un étranglement inflammatoire respecter cette évacuation! Outre le besoin général de saigner en cette fâcheuse conjoncture, il en est un particulier tiré de la circonstance même des menstrues, & indiqué par l'état de pléthore locale de tout l'appareil de la génération; pléthore dont se ressentent nécessairement les viscères du voisinage. On ne sauroit croire quelle influence peut avoir sur l'esprit d'un jeune praticien une retenue de ce genre de la part d'un maître qui paroît d'ailleurs éclairé. Je prie de nouveau M. le Ray de ne point m'en vouloir; il a trop à cœur sans doute son état & le bien de l'humanité pour se plaindre que j'aie cherché à rapprocher de ces deux objets ce qu'il a dit.

L'idée que M. le Ray paroît avoir sur la formation des hernies n'est rien moins que vraie. Ce n'est plus que dans Gorgias, Meges, Roger de Parme, Gentilis, Fulginas, Scophius &c, c'est-à-dire dans les Auteurs des tems les plus reculés, qu'on lit que les hernies sont produites par la rupture du péritoine. Si des modernes l'ont répété, c'est qu'ils ont copié les anciens, & qu'ils n'ont jamais vu des hernies. En est-il une effectivement qui n'ait son sac, & en auroit-elle si le péritoine eût été divisé? Il n'est pas impossible cependant que cette rupture arrive; mais sur cent hernies, dit M. Arnaud, elle ne se trouvera peut-être pas une seule fois, & M. le Ray la suppose si commune qu'il croit qu'il n'y a que les hernies formées par rupt. que la gangrène menace, & que celles qui ont été produites par relâchement, surtout lorsqu'elles paroîs-

(1) M. Winslow semble avoir cru à la possibilité de la transmigration des liquides des gros intestins aux grêles. Exp. anat. Tom. III, page 193, paragraphe 376.

sont au-dessous de l'arcade, en sont absolument exemptes. Qu'il seroit à souhaiter pour l'intérêt des hommes que la chose fût ainsi! Il faudroit à coup sûr des siècles pour voir une hernie avec gangrene. Non, encore une fois, ce n'est point par rupture que se font les hernies, & tout ce qu'enseigne M. le Ray pour reconnoître si elle a eu lieu ou le relâchement est aussi vain que sa théorie est erronée. Je ne vois pas pourquoi il assure que si les accidens le montrent aussitôt que la tumeur herniaire, c'est un signe certain de rupture. S'il a opéré de semblables hernies, la rencontre d'un sac a dû lui faire connoître qu'au lieu de se rompre, le péritoine n'a fait que se prêter à l'impulsion des intestins.

Voilà comme les préjugés se perpétuent; voilà comme les erreurs se ferment. Il n'en faut cependant aucune en Médecine non plus qu'en Chirurgie, & le premier devoir de celui qui professe l'un ou l'autre de ces états est autant de les corriger lorsqu'il les découvre, que d'annoncer la vérité lorsqu'il la connoît.

Signé, PÉREY, Méd. & un des Chir. de la Gendarmerie Française.

LIVRES NOUVEAUX.

TRAITÉ des scrophules, vulgairement appelées écrouelles ou humeurs froides, par M. LALOUËTE, Docteur - Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & Chevalier de l'Ordre du Roi. A Paris, chez Didot le jeune, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins. 1780. in-12 de 333 pag.

Nous rendrons compte de cet ouvrage à l'ordinaire prochain.

EXTRAIT d'un procès-verbal fait à Menil-le-Roy, près S. Germain-en-Laye, au sujet d'une manœuvre employée dans l'enfantement, dont les suites ont été funestes.

M. Alphonse-le-Roy, D. R., Professeur d'accouchemens & de chirurgie française aux écoles de la Faculté de Médecine de Paris, ayant été appelé la nuit du vendredi 14 juillet 1780, au village de Menil-le-Roy, pour y accoucher la nommée Bertin, femme d'Henri Dufour, qui avoit déjà accouché de trois enfans, dont un seul étoit venu vivant au monde à raison du prodigieux allongement de la tête & n'avoit vécu que quelques instans, apprit à son arrivée le samedi, qu'elle étoit en travail depuis le mardi; que la Sage-Femme avoit annoncé, le jeudi, qu'elle ne pouvoit l'accoucher, & que le même jour la mere ayant senti son enfant remuer, avoit appelé M. *** Chirurgien breveté, lequel s'étoit retiré après avoir employé le forceps, puis le crochet & vidé

le cerveau de l'enfant sans avancer le travail; que M. Grandhomme, Maître en Chirurgie, juré aux rapports, à Saint-Germain-en-Laye, avoit été aussi appelé; que celui-ci n'avoit voulu rien entreprendre seul, & que dans cette circonstance les personnes notables de ce lieu avoient demandé du secours à Paris. Voici ce qu'observa M. Alphonse-le-Roy.

A son arrivée, il trouva la femme oppressée, la vue presque éteinte, le pouls petit, précipité, les extrémités froides, un bassin de 2 pouces & demi de diamètre du pubis au sacrum, le crâne de l'enfant vidé, une portion de l'intestin colon à l'orifice de la matrice & dans le vagin; ce qu'il fit voir à MM. Hamilton, le Cointre, Docteurs en Médecine, & Grandhomme, Maître en Chirurgie.

Ayant annoncé que la perte de cette femme étoit inévitable, parce que la matrice étoit percée, les mêmes personnes, pour donner à ce fait toute l'authenticité nécessaire, jugèrent à propos d'appeler M. Yvon, Méd. de Mgr. le Comte d'Artois, à S. Germain-en-Laye, qui, après l'examen de cette femme, porta le même pronostic que M. le Roy. Elle mourut en effet le même jour sur les 2 heures après midi.

On fit l'ouverture de son corps en présence d'un grand nombre de personnes. On reconnut l'extérieur une portion d'intestin. Le diamètre du bassin de devant en arrière se trouva exactement de 2 pouces & demi, comme M. Alphonse-le-Roy l'avoit annoncé.

Il fit en leur présence la section du pubis. Après une légère incision faite à la peau, il coupa la symphyse; les pubis furent écartés l'un de l'autre de 3 pouces & faisoient saillie en devant sous les tégumens. On pratiqua ensuite l'opération césarienne. L'examen de la matrice fit voir d'abord à son col attenant le vagin, du côté droit, une ouverture dans laquelle étoit introduite une portion considérable du colon. A l'intérieur, on trouva l'occiput de l'enfant tourné du côté droit de la mere, le cerveau vidé & dans le lieu correspondant à l'ouverture de la tête; il y avoit tant au col de la matrice qu'au vagin une ouverture à y introduire quatre doigts, par laquelle s'étoit précipitée une portion de l'intestin colon, détachée du mésocolon.

L'entendue du diamètre du sacrum à chacun des pubis, écartés de 3 pouces l'un de l'autre, étoit de 3 pouces & demi; d'où il suit qu'outre l'écartement de 3 pouces, le diamètre de devant en arrière s'étoit aggrandi d'un pouce, & cela sans la moindre lésion aux symphyses postérieures.

A Menil-le-Roy le 15 juillet 1780. Signés, YVON, D. M. ALPHONSE-LE-ROY, D. M. P. HAMILTON, D. M. LE COINTRE, D. M. MACHENZIE, D. M. GRANDHOMME, Chir.

Il est aisé de voir, par ce procès-verbal, à combien de dangers l'on expose les femmes, comme nous l'avons déjà fait remarquer plusieurs fois, lorsqu'on porte des instrumens meurtriers dans leur corps en pareille circonstance. Dans le cas où l'accouchement naturel est de toute impossibilité, (ce qui est rare à la vérité) il nous semble que la section du pubis est l'opération où il y a le moins de risques & pour la mere & pour l'enfant, surtout lorsqu'il paroît démontré qu'on peut gagner d'abord jusqu'à 3 pouces d'écartement d'une branche du pubis à l'autre, & en second lieu, un pouce au moins dans le diamètre de devant en arrière.

De l'Imp. de la Veuve B A L L A R D & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 30 Juillet.

S. CXVIII.

*Cum peccat sanguis, facies rubet, extat oculus,
 Instantur genæ, corpus nimiumque gravatur.
 Esque frequens pulsus, plenus, mollis, dolor
 ingens
 Inprimis frontis; fit conspiciat ventris,
 Siccæque lingua siti; sunt omnia plena rubore.
 Dulcor adest sputi, sunt acris dulcia quæque.*

Si c'est le sang, l'œil fort, le visage est enflé,
 Le poux est fréquent, plein, la langue est altérée.
 Comme à coups de marteau le front est ébranlé,
 D'un rouge vif la peau par-tout est colorée,
 Le ventre est constipé, ce que l'on crache est doux;
 L'acre, l'amer n'ont plus leurs véritables goûts.

TRAITE des scrophules vulgairement appelées
 écrouelles ou humeurs froides, &c. annoncé
 dans la feuille précédente.

Cet ouvrage est le fruit d'environ cinquante années d'observations suivies sur ces maladies, comme M. Lalouette l'annonce dans son introduction. Ces maux, dit-il, étoient livrés précédemment à l'empirisme ou à des opérations chirurgicales cruelles. Le fondant de Rotrou étoit le plus puissant remède qu'on connoît. Dès 1730, M. Lalouette forma le projet sous les yeux de son beau-père, M. Ledran, chirurgien, de suivre cette partie de l'art de guérir, si négligée jusqu'alors. Il annonce qu'il a trouvé enfin des moyens de guérison beaucoup plus doux & plus heureux que ceux qui avoient été mis en usage.

Son ouvrage est divisé en deux parties. La première est destinée à la description, à la distinction des scrophules & de leurs divers caractères; la 2^e. au traitement. Dans la première, on

voit la marche, le développement & les progrès du vice scrophuleux dans les sujets relativement à l'âge, aux circonstances & aux parties que ce vice attaque. Ce qui met l'Auteur dans la nécessité de faire plusieurs classes ou divisions, fondées sur les différentes phases que cette maladie présente. Ainsi, à raison de l'âge des sujets, de la nature de ces maux & de leur siège, il est obligé de les distinguer en scrophules du premier & du second âge; c'est-à-dire, des deux temps principaux de la dentition; en scrophules bénignes & malignes, internes & externes, cutanées, adipeuses, osseuses, &c. Il a cru même nécessaire de les subdiviser, relativement aux différens os particuliers qu'elles attaquent, comme en scroph. des os du col, de la tête, de l'épaule, de la poitrine, du bras, de la main, &c. Enfin, par rapport à d'autres circonstances, on trouve encore une subdivision de scrophules en héréditaires, contagieuses, vermineuses, scorbutiques, dartreuses, rachitiques, vénériennes, &c. Leurs crises sont également exposées dans cette même partie, ainsi que leur pronostic.

Malgré le grand nombre de divisions & de subdivisions qui ont paru nécessaires à l'auteur, mais qui rendent la lecture de cet écrit fatigante, on ne peut s'empêcher d'avouer que cette partie de l'ouvrage ne soit neuve à certains égards & très-intéressante, qu'elle ne jette le plus grand jour sur le diagnostic, qui est toujours la chose essentielle d'un ouvrage de Médecine. Elle annonce un Praticien qui a beaucoup vu de ces sortes de maux.

Mais on peut reprocher à l'Auteur d'avoir multiplié un peu les êtres sans nécessité, d'avoir fait des distinctions vicieuses comme celles de scrophules vermineuses, scorbutiques, vénériennes, &c. Le virus scrophuleux est un. Les vers, le virus vénérien, le scorbut, peuvent bien se compliquer avec le premier; mais ils ne produisent jamais par eux-mêmes de véritables scrophules. Le vice de lymphe qui leur ressemble le plus, mais qu'il faut bien distinguer encore, est celui qu'on observe si fréquemment parmi les enfans, surtout à la suite de la petite-vérole inoculée & qui se montre tantôt sous la forme d'engelures d'un mauvais caractère, en hiver surtout, tantôt sous celle de véritables scrophules aux glandes du col & ailleurs.

Cette partie que nous aurions désiré de voir traitée dans cet ouvrage, & qui y manque entièrement, eut pu fournir à M. Lalouette un article très-intéressant, & il est étonnant qu'un Praticien qui a tant vu dans ce genre, n'ait pas fait mention d'une maladie qu'on observe aujourd'hui si fréquemment parmi les enfans. Les uns l'attribuent aux restes de la petite-vérole, lorsque la dépuration des humeurs n'a pas pu se faire complètement, & qu'on n'a pas mis en usage assez fréquemment les purgatifs, les apéritifs, &c. Les autres au développement du vice scrophuleux, qui dans le tems de la dentition, n'ayant pu se faire jour ou manquant d'activité pour se montrer, se manifeste dans cette circonstance. Quoiqu'il en soit, cet article valoit bien la peine d'être traité, & nous invitons M. Lalouette à le faire dans la suite de l'ouvrage qu'il promet.

La seconde partie a pour objet le traitement & la cure des scrophules. L'Auteur, après avoir indiqué en général les remèdes qui ont eu le plus de célébrité & parlé de leur insuffisance; après avoir exposé les secours auxiliaires tant internes qu'externes dont il se sert dans la cure des scrophules, comme de sucs d'herbes, des antiscorbutiques, des préparations de mars, de gayac, des purgatifs, des topiques &c, renvoie pour la guérison radicale de ces maux, à un remède anti-scrophuleux, composé principalement de pilules résolatives, laxatives & toniques & dont l'Auteur seul a connoissance. Malgré les éloges infinis qu'il prodigue à ce remède, on voit qu'il n'a de

succès qu'autant qu'on y joint différents autres moyens variés suivant les circonstances & qui sont ceux que les Praticiens emploient tous les jours. Mais le traitement indiqué par M. Lalouette & fondé principalement sur ce secret, est si difficile, si compliqué, qu'il semble qu'il n'y a que celui qui l'a imaginé qui puisse en tirer avantage. Nous osons le dire à M. Lalouette; ce n'est point ainsi qu'on sert le public. On s'attendoit à trouver dans son ouvrage des moyens curatifs simples. Il semble que l'Auteur n'annonce les siens & ne donne son adresse pour les débiter, que pour avoir le droit exclusif de traiter ces sortes de maux, & des occasions de vendre ses pilules. Alors on traitait qu'on publie est plutôt une affiche qu'un ouvrage. Il est vrai qu'on annonce qu'on le publiera un jour, mais qu'on a des raisons pour ne pas le faire connoître aujourd'hui. Quelles qu'elles soient, nous sommes fâchés d'être obligés de faire observer que cette réserve est déplacée dans un Médecin qui a véritablement à cœur le bien de l'humanité.

On est encore étonné de voir dans cet ouvrage, que M. Lalouette veuille faire de son spécifique un remède efficace contre beaucoup d'autres maux, tels que les maladies lamenteuses que les Médecins habiles guérissent parfaitement, soit avec les plantes apéritives, nitreuses, soit avec les purgatifs, & contre beaucoup d'autres maux dont on peut voir la liste dans cet écrit.

*Réponse à la Lettre de M. C. D. V. insérée dans le Journal de Paris, du 24 Juillet, N°. 206, 1780; par M. * * *.*

Aux Rédacteurs de la Gazette de Santé.

Je commence à croire, MM., que le magnétisme animal n'est plus un être de raison, depuis qu'on vient d'annoncer & de conclure au commencement d'une lettre insérée dans le Journal de Paris, du 24 juillet, que ce n'est point une chimère; qu'il y a un Médecin qui a suivi ses effets pendant un an, qui l'assure. Il est vrai qu'il est seul de cet avis; mais qu'importe, s'il a raison. D'ailleurs, ce n'est pas la première fois qu'on a vu des Médecins soutenir de semblables prodiges. En 1692, Garnier, Médecin de Lyon, fit un ouvrage pour prouver les miracles de Jacques Aymar, qui suivoit les voleurs à la piste, découvroit l'eau, l'argent caché, les bornes

transplantées, &c. avec une baguette de coudrier. Son livre (*) approuvé de trois ou quatre Philosophes du temps, fit une telle sensation dans la Capitale, qu'on y appella ce Jacques Aymar. On le fit procéder à la découverte d'un trésor qu'on avoit caché chez M. le Prince de Conty. Il lui prit malheureusement une foiblesse au moment de l'opération, qui la déranger entièrement, & sa baguette le servit mal. Un hydroscopie du Dauphiné la reprit en 1772. Un Médecin du canton prit vivement sa défense. Il auroit été cru même de tout le monde, si à la vérification des faits celui-ci n'eût été aussi malheureux que J. Aymar. Un Savant (1) accoutumé à lire dans le ciel, se crut obligé de faire appercevoir ce qui se passoit dans la terre. Les *Ahuris* d'Espagne ont passé pour avoir la vue encore plus perçante que les hydroscopes du Dauphiné. Ils appercevoient les mines d'or à travers les rochers, à des profondeurs étonnantes; mais il faut tout dire aussi, ils avoient les yeux rouges & étoient nés le Vendredi-Saint, privilège qui n'est pas accordé à tout le monde. C'est ce qu'un célèbre Auteur Espagnol, Martin Delrio leur défenseur, a très-judicieusement fait remarquer.

Il y a donc des êtres privilégiés en tout genre; il faut en convenir, & il est vraisemblable que si les Médecins de Paris eussent prévu que M. Mesmer alloit guérir tous les maux incurables, tels que la jaunisse, les pâles couleurs; que tout alloit changer, que les vomitifs, les purgatifs ne seroient plus de remèdes, &c. ils ne se seroient pas tant empressés à le fêter aussi souvent qu'ils l'ont fait, à lui procurer leurs propres malades; les Compagnies savantes se seroient dispensées de nommer des Commissaires pour suivre les effets du magnétisme, surtout si elles eussent pu imaginer que lorsqu'il faudroit représenter les malades,

(*) Voy. *Dissertation physique en forme de Lettre à M. de Seve, Seigneur de Flecheres, Conseiller du Roi &c.* dans laquelle il est prouvé que les talens extraordinaires qu'a Jacques Aymar de suivre avec une baguette les voleurs à la pisle, de trouver de l'eau, de l'argent caché, les bornes transplantées, &c. dépendent d'une cause très-naturelle & très-ordinaire; par Pierre GARNIER, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, Agrégé au Collège des Médecins de Lyon. A Lyon, 1692. in-12. Cet ouvrage est approuvé de trois ou quatre personnes, dont les unes prennent la qualité de Philosophes.

(1) M. de Lalande.

M. Mesmer seroit dire que ce n'étoit pas possible, & que le privilège de les voir ne seroit accordé qu'à M. Deslon.

Voilà ce que j'avois à dire à l'Auteur si véridique de cette lettre. Pour ce qui est des persécutions qu'ont essuies, de la part de leurs contemporains, ceux qui ont annoncé les premiers, les phénomènes de l'aimant, de l'électricité, qui ont mis l'opium, le mercure en usage, j'ai laissé une place dans mes tablettes pour y consigner le nom des martyrs & des persécuteurs, pour y noter tous ces grands événements dont on parle dans cette lettre, & dont M. C. D. V. voudra bien nous instruire. En attendant,

J'ai l'honneur d'être, &c.

BAUME () du sieur Robert, pour la préparation des bas de peau**, présenté à la Faculté de Médecine de Paris, le 15 Juin 1778, par M. COSNIER, l'un de ses membres, & approuvé par un décret de cette Compagnie le 20 Janvier 1779, sur le rapport de MM. DE LEPINE, COSNIER, MAIGRET & BOURRU, nommés Commissaires.*

Prenez mélisse, romarin, roses de Provins, vulnéraires Suisses, de chaque trois poignées; armoise, hyssoppe, thim, bugle, fanicle, marjolaine, absynthe, sauge, de chaque 2 poignées; véronique, angélique des bois, menthe, verge d'or, pervenche, lierre terrestre, basilic, fenouil, brunelle, lavande, laurier franc, marguerite, millepertuis, millefeuilles, toute-bonne, horvalle, matricaire, euphrase, betoine, benoiste, camomille simple, ca-

(*) La recette de ce Baume est due originairement à M. Fagon, prem. Médecin de Louis XIV; il la donna à feu M. Robert, qui en a été longtemps possesseur. Depuis sa mort, un particulier qui a reçu pendant 35 ans & qui reçoit encore un soulagement notable de l'usage des bas de peaux préparées à sa manière, a eu, par reconnaissance du bien qu'il en a éprouvé, la générosité d'acheter la vraie composition de ce Baume & d'en faire présent au public. M. Cosnier, l'un des Commissaires nommés par la Faculté, a fait exécuter fidèlement sous les yeux les procédés qu'on emploie, soit pour la composition du Baume, soit pour la préparation de ces peaux, les a comparées avec celles du sieur Robert, a suivi les effets des unes & des autres, & il a trouvé entr'elles une parfaite conformité & une égalité de succès. La Faculté, d'après l'examen & le rapport, a fait imprimer la recette pour que chaque maître en Pharmacie de Paris & des principales villes du Royaume, en ait un exemplaire, & a arrêté de plus qu'elle sera insérée dans la première édition qui sera faite de son codex ou dispensaire.

** La peau de chien est celle qu'on préfère.

momille romaine, sariette, myrthe, de chaque une poignée; graine de genievre, un litron (mesure de Paris).

On fait enforte que le tout soit cueilli dans un temps sec & dans la floraison des plantes & maturité des graines. On doit en prendre seulement les feuilles, fleurs, graines & sommités, à l'exception de l'angélique des bois, du fenouil, de l'euphrase, & de quelques autres qui ont peu de tiges, que l'on emploie entières.

On met le tout dans une cruche de grais, de grandeur suffisante pour contenir les plantes aisément. On remplit la cruche d'eau-de-vie de premiere qualité, de maniere qu'elle surnage les plantes. On l'expose bouchée d'un double parchemin, au soleil pendant les mois de juillet, août & septembre. On a soin pendant ce temps, d'entretenir la cruche pleine d'eau-de-vie. On la retire à la fin de septembre pour la laisser dans un lieu sec, environ trois mois, sans y toucher. Au bout de ce temps, on verse le tout avec la précaution de ne pas presser les plantes, dans des terrines de terre neuve & vernissées. On verse par-dessus les plantes environ un tiers d'eau - de - vie aromatisée. On remplit les terrines d'huile d'olive de la premiere qualité, en observant qu'elles ne soient pas remplies jusqu'au bord. L'huile fine est la meilleure; elle doit surnager les plantes; l'on remue bien le tout avec un bâton. On les ferme exactement avec leurs couvercles de terre luttés, avec une pâte faite de son & de farine de froment. On les expose en cet état pendant une nuit dans un four modérément chaud.

Lorsque le tout est refroidi, on passe le Baume à la chausse, on le met dans des bouteilles, dont on laisse environ un huitieme de la capacité vuide, & qu'on remplit au besoin de l'eau-de-vie aromatisée. On exprime les plantes à la presse; on conserve la liqueur qu'on en retire sous le nom d'eau rouge & vulnéraire propre à divers usages.

Préparation des Peaux.

Pour préparer les peaux, il faut choisir celles qui sont bien parées, les savonner dans une eau de riviere, où l'on aura battu des jaunes d'œufs, pour enlever aux peaux la chaux qui s'y trouve. Ces peaux ainsi lavées, étendues & séchées, on les travaille pour en faire des bas, des gands & autres ouvrages.

Après ce premier procédé, on verse sur l'intérieur seulement des peaux, du

Baume dans lequel on n'a point ajouté d'eau - de - vie aromatisée; on le verse goutte à goutte dans toute leur étendue; on fait enforte de l'étendre également avec la main. On ploye & on tord fortement les peaux; on les arrose une seconde fois du même Baume; on répète cette manœuvre cinq à six fois, pour donner le tems au Baume de pénétrer les peaux. On les met alors pendant 24 heures dans un linge légèrement mouillé d'eau de riviere. On presse le tout, pour conserver les peaux souples & molletes.

Lorsqu'on veut avoir des peaux préparées d'une maniere plus active, on se sert du Baume dans lequel on a ajouté un tiers d'eau-de-vie aromatisée; on recommence le procédé ci-dessus, c. à. d. on verse ce Baume goutte à goutte, &c. Ces peaux se conservent molletes pendant un an & plus, si on a soin d'entretenir le linge humide, & de graisser de temps en temps les peaux, surtout avant de les appliquer sur quelque partie malade. On peut les préparer ainsi, soit avant d'en faire des bas, soit après les avoir cousues.

Usage des Peaux.

Ces peaux ainsi préparées, disent les Commissaires, joignent à l'avantage d'être souples & douces comme un gant, celui d'avoir la fermeté d'une toile neuve qui ne leur permet pas de s'élargir ou de s'allonger. Cette propriété les rend utiles & quelquefois suffisantes dans les enflures ou œdematies simples des jambes provenant d'un trop grand relâchement de la peau & de la foiblesse du tissu, & lorsque d'ailleurs il n'y a aucun vice cutané.

Ces Médecins ont prévu l'objection qu'on pourroit leur faire touchant le nombre de plantes dont cette recette paroît surchargée. Mais ils ont crus devoir soumettre tout raisonnement à l'expérience qui dépose en sa faveur, & porter sur cette composition la même réserve, que sur la thériaque pour laquelle on a des exemples qui prouvent que lorsqu'on a voulu changer ou supprimer quelques-uns de ses ingrédients, l'effet n'a pas été à beaucoup près le même.

Le sieur Marin, Apothicaire, rue S. André-des-arcs, qui, dès l'année 1773, a préparé le susdit Baume pour l'usage du donateur même de la recette, avertit le public qu'il en a réservé pour en fournir à ceux qui lui en demanderont.

De l'Imp. de la Veuve B A L L A R D & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 6 Août.

S. CXIX.

*ACCUSANT cholera dextera dolor, aspera
lingua,
Tinnitus, vomitusque frequens, vigilantia multa,
Multa sitis, pinguisque ejedio; torio ventris,
Nausea fit, morius cordis, languescit orexis.
Pulsus adeft gracilis, durus, veloxque, calefcens.
Aret, amaretque es, incendia somnia fingunt.*

Si c'est l'ardent amas d'une humeur bilieuse
Qui dérange votre santé,
Vous avez de maux de côté,
La langue aride & raboteuse,
D'oreilles un brouillement;
Soif, colique, insomnie, éjection glaireuse,
Nausée & maux de cœur avec vomissement.
Le poulx est mince, dur, bat vite & fréquem-
ment.
On a la bouche sèche & pleine d'amertume,
Et cette bile qui s'allume,
En rêve ne fait voir que feu, qu'embrasement.

PRÉCIS d'un mémoire sur la maladie de
M. Teng. D. Ch. ouverture de son cada-
vre; cause de sa mort & conseils préserva-
tifs pour son fils, lu dans une assemblée de
la Faculté, le 1er Août 1779; par M.
ALPHONSE LE R^{me}, D. M. P.

M. T. né de parens bilieux, très-
bilieux lui-même, entra au service à 13
ans, passa sa jeunesse dans un climat
chaud, eut des fièvres intermittentes
qu'il combattit par beaucoup de quin-
quina, des érysipèles, des dartres qu'il
répercuta toujours par l'eau froide & les
astringens, &c. N'ayant jamais abusé
de son tempérament, il se maria à 35
ans & entra dans la judicature. Il dige-
roit mal, la bile couloit peu, le ventre
étoit serré, ce qui portoit souvent à la

tête des fluxions qu'il regardoit comme
des rhumes. Le foie étoit trop étroit pour
contenir toute la bile dont il faisoit se-
crétion; aussi cette humeur produisoit,
lorsqu'elle étoit en excès, engourdisse-
ment aux mains, embarras à la langue:
un émétique qui la faisoit couler en
quantité énorme étoit le remède chéri
de M. T. La nature tenta quelquefois
de débarrasser le foie par les hémorroï-
des, mais elles couloient trop peu. En
1778, après l'usage d'un émétique qui
fit vomir de la bile pendant un jour
entier, le malade voulut le lendemain
y recourir encore, il vomit encore beau-
coup; mais le soir le poulx devint petit,
serré. Alors la toux convulsive, le ho-
quet, l'impossibilité d'avaler aucun li-
quide sans être provoqué au vomisse-
ment, firent craindre pour la vie. Les
saignées, les mucilages, les bains, ra-
menerent le calme; la convalescence fut
longue, mais jamais elle n'a été com-
plette. En 1779, M. T. se transplanta à
Paris. Chargé de sa santé, je reconnus
un état de marasme bilieux que je cher-
chai à combattre par les nitreux & les
remèdes appelés apéritifs, &c. Le malade
tomba en une mélancolie noire; sans
cesser il prédisoit sa mort prochaine; tan-
tôt une jambe, tantôt une autre extré-
mité devenoit froide, puis en la même
partie survenoit une chaleur extrême, sans
qu'on pût en connoître la cause, car la
langue étoit belle, le ventre molet, le
poulx naturel. Les bains que je conseillai
presque froids affoiblirent, causèrent des
accès de chaleur plus fréquens, & allu-

merent les urines. On employa en vain les calmans de tout genre, les remèdes réfrigérens, les diurétiques, &c. &c. Enfin après plusieurs bains, après la diète la plus sévère, la langue étant pâteuse, limoneuse, on donna un doux laxatif qui en un instant produisit d'énormes évacuations de matières stercorales: une heure après la bile conla par haut & par bas avec une abondance incroyable, tout entra en convulsion. Les extrémités foibles, couvertes de sueur gluante, la face hippocratique &c. tout annonça un vrai cholera-morbus & la mort. Les eaux distillées, les narcotiques à petite dose, soulagerent. La tympanité survint, puis le hocquet, puis de moment à autre des vomissemens d'une énorme quantité de bile, tantôt jaune; tantôt verte, tantôt érugineuse, & ce d'un instant à l'autre. Au 2^e jour la tympanité ayant un peu cédé au pompement de l'air avec une seringue, le malade rendit des excréments blancs comme le *gracum album*, avec un peu de bile jaune. MM. Majault, Bouvard & Maloette, appelés en consultation, désespérèrent du malade. On revint aux bains, & comme ceux d'eau simple avoient nui, on ajouta à ceux-ci le camphre & le nitre. Il se présenta un phénomène bien singulier. L'eau du bain où nageoit un thermometre devenoit quelquefois plus chaude de deux degrés, malgré l'évaporation, & alors le malade dont il sembloit qu'en ce cas la chaleur étoit soustrée, éprouvoit du froid. Un jour qu'on supprima le nitre & le camphre, le bain rappella les vomissemens, les hocquets & tous les accidens que les bains nitrés calmoient. On voyoit du bas-ventre partir des ondoyemens convulsifs. La matière bilieuse qui étoit en orgasme se faisoit jour tantôt à travers le poulmon, alors des crachats bilieux, tantôt par la peau, alors des sueurs safranées. La fièvre devint dévorante, la paume des mains rougit au point qu'on croyoit que le sang alloit se faire jour à travers le tissu spongieux. La mort termina dans la 55^e année de son âge, cette scène de douleurs dont le tableau varioit sans cesse. Il falloit faire la Médecine à l'œil, & la guerre aux symptômes. Il n'est sorte de secours qui ne fût employé sans oublier la saignée, les sangsues &c. Ce tableau n'est qu'un léger esquisse de tous les accidens.

Ouverture du cadavre.

La nature avoit prolongé les extrémités aux dépens du tronc. Cette conformation frappa à l'ouverture du cadavre. La poitrine étoit très-haute, très-petite, le ventre avoit peu d'ampleur. M. T. avoit eu la faculté de retenir très-longtems sa respiration. Les poulmons étoient sains. Le bas-ventre ouvert, on vit l'épiploon adhérent au péritoine, aux intestins. Le foie étoit très-petit & plus dur que de coutume; la vésicule du fiel, le pancréas, l'estomac, étoient dans l'état naturel; mais depuis les reins jusqu'à la symphise du pubis, il s'écoula une énorme quantité de pus qui avoit son siege entre les deux lames du péritoine sur le mesentere; la vapeur qui s'en exala me causa un serrement vers le pécordia, je me trouvai très-mal, & ne fut soulagé qu'en vomissant.

Cause de la mort.

Cette maladie qui a offert des symptômes si variés & si extraordinaires, étoit l'effet d'une suppuration du bas-ventre, qui probablement se formoit depuis la maladie arrivée un an avant. Dans le jeune âge, le travail de l'accroissement, du développement, se porte vers le poulmon; cet organe est alors exposé aux suppurations, mais dans le retour d'âge il se fait dans le bas-ventre; & si quelques-uns des viscères qu'il renferme ne sont pas en proportion nécessaire, alors il arrive des désordres. A cet âge les suppurations se font tantôt au foie & si elles peuvent se faire jour au dehors le malade guérit, tantôt aux reins, dans ce cas les urines charient le pus & le malade soutient longtems ce désastre, tantôt dans le mesentere, alors on les a vu percer les intestins, & donner long-tems de selles purulentes, &c. &c. Ces sortes de maladies du bas-ventre, propres au retour d'âge, pourroient s'appeller phthisies du foie du reins du bas-ventre, &c. & il n'y a souvent pas plus de moyen d'en arrêter les progrès que de celle du poulmon, sur-tout lorsqu'elles dépendent d'un vice organique, ou acquis ou héréditaire. M. T. avoit le foie trop étroit, le bas-ventre trop peu ample pour le travail de la nature. De-là ces redondances de bile &c. ses ancêtres & ses freres sont morts vers le même âge & avec des symptômes communs procédans probablement de la cause que j'indique.

Conseils préſervatifs pour M. T. ſils.

La foibleſſe de l'abdomen, ſurtout le vice du ſoie, paroiffent héréditaires dans cette famille. Tous meurent dans le moment de la vie où le développement ſuccéſſif des organes ſ'accomplit vers le bas-ventre. On demande comment conſerver & prolonger la vie d'un jeune enfant qui reſte ſeul de cette ancienne famille. Déjà à dix ans il annonce le même tempérament. Le ventre eſt étroit, il a des conſtipations fréquentes, des maux de têtes, des éruptions à la peau, des crampes, enfin les mêmes incommodités qu'avoient ſon pere & ſes oncles à cet âge. On ne peut le purger par les médicamens ordinaires. Voici les moyens que nous croyons propres à faire changer dans cet enfant, & dans ſa poſtérité la conſtitution héréditaire. On l'aſſujettira à une diète douce humide & bien réglée. Très-ſouvent on le baignera dans l'eau tiède juſqu'à la poitrine. Deux fois l'année au printemps, à l'automne, on lui fera prendre pendant 15 jours au moins des apoſèmes apéritifs & évacuans. L'art de l'igiènné doit avoir ſans ceſſe en vue ici de développer le ſoie & le bas-ventre, & de ſ'oppoſer à la conſtitution bilieuſe; on lui donnera un état qui l'éloigne du cabinet. On l'exercera à des jeux qui développent le corps; on le fera monter à cheval, & pour écarter de lui la conſtitution ſi funeſte à ſa famille, on le fera voyager au fond du nord pendant pluſieurs années, ſurtout dans le temps de la puberté; & comme les enfans participent du tempérament qu'avoient leurs parens lorsqu'ils les ont engendrés, on le mariera de bonne heure afin que le tempérament bilieux n'étant pas encore prédominant, cette diſpoſition héréditaire change dans ſa poſtérité.

Observations & réflexions ſur l'uſage des lavemens.

Madame de C*** d'un tempérament bilieux, avoit toujours joui juſqu'à ſa première couche d'une bonne ſanté. Depuis cette époque, le canal inteſtinal ſit mal ſes fonctions, elle avoit des aigreurs, des ventofités; les garde-robe devinrent très-rareſ, à peine une en huit jours. Deux autres couches ne firent qu'accroître ces indiſpoſitions; des fleurs blanches parurent. On ne ſ'attacha qu'à la conſtipation, on conſeilla des lavemens; la

malade en ſit abuſ, au point d'en prendre 3 à 4 par jour. Elle tomba dans la langueur, le maraſme; elle devint d'une pâleur jaune qui annonçoit que le ſoie faiſoit mal ſes fonctions; elle a ſuccombé à cet état. Appellé pour ouvrir le cadavre, j'ai trouvé tous les viſcères très-sains, mais le ſoie pâle, & la bile décolorée.

C'eſt principalement dans les grandes villes que les femmes, ſurtout ſédentaires, font uſage de lavemens pour remédier à la conſtipation qui, chez elles, n'eſt que l'eſſet de l'inertie du canal inteſtinal. Cette conſtipation eſt toujours accompagnée de langueur d'eſtomac. Dans les deux extrémités du canal inteſtinal, les alimens ſubiſſent deux décompoſitions différentes qui diſpoſent d'un côté à l'acéſſence, de l'autre à l'alcaleſcence, & ces deux états ſe manifeſtent d'autant plus à ces deux extrémités qu'il y a plus de débilité; cette même débilité fait que la récompoſition ne ſe faiſant pas en raiſon de la décompoſition des alimens; de l'air, des vapeurs, des gas (comme on voudra) ſ'échappent du bol alimentaire, ne ſ'y recombinent pas, & ces ſubſtances vaporifiées vont infecter différentes régions, différens viſcères. Il eſt bien difficile de faiſir le premier chaînon de ces déſordres, à moins de faire attention à l'état de débilité du canal inteſtinal, & aux différens eſſets de cette débilité dans les différentes régions de ce canal. C'eſt d'après ces vues, que développe M. Alph. le-Roy dans ſes leçons ſur la nutrition d'une manière bien intéreſſante, que j'ai eu l'avantage de remédier quelquefois à des langueurs d'eſtomac, à des conſtipations habituelles. Pendant 12 à 15 jours je preſcris chaque jour le matin un grand verre d'eau de rhubarbe, & ſ'il ne donne pas de garde-robe, un autre à midi avant le repas; je paſſe à l'uſage du vin de quinquina préparé en la manière ſuivante qui le rend très-agréable. En une pinte de bon vin blanc, laiſſez infuſer une once de bon quinquina, une once d'eau-de-vie; paſſez à travers le papier joſeph; ajoutez une once de ſyrop de guimauve; la doſe eſt deux à trois cuillerées avant la ſoupe. Les aſtringens en donnant du ton au canal inteſtinal, remédient pour même raiſon aux conſtipations; c'eſt pourquoy on a preſcrit avec ſuccès dans des ventofités, l'alun, la noix-de-galle, qui ſouvent même alors ont bien purgé. On

peut conseiller aux femmes de déjeuner avec le pain rôti & trempé dans l'huile.

J'ai eu occasion de voir une autre femme qui remédioit à la constipation par les suppositoires; leur usage habituel a excité une chute de rectum pour laquelle M. Juville, expert herniaire, chargé de la fourniture des troupes, a inventé un bandage très-ingénieux.

Il est d'autres malades qui se refusent à l'usage des lavemens, parce qu'ils ne peuvent les recevoir. Chez ces sujets, le rectum fait des circonvolutions telles, que la canule ne peut entrer, & lorsque dans ce cas on l'a poussée trop fort, il est arrivé de percer l'intestin, d'où s'est suivi la gangrene & la mort. Une garde intelligente doit dans ce cas prendre une canule très-longue, & la contourner selon les circonvolutions, jusqu'à ce qu'elle les ait franchies. Pour de semblables cas on fait faire des canules dont le bout est semblable aux sondes élastiques; ce bout trouvant obstacle d'un côté, se porte de l'autre, & la personne la moins intelligente peut facilement & sans danger servir un lavement. Un moyen plus facile encore, c'est d'employer en ce cas une canule grosse comme le doigt. On peut dire avec raison de ces petits détails:

Exiguus multis grandis à cervus erit.
Ovid.

Signé, LE COINTRE, D. M.

Réponse au mémoire à consulter du
N°. 25; par M. CAZAUBIEL,
D. M. à S. Hubert.

On se rappelle qu'il y s'agit d'une Dame qui éprouve à la région de l'estomac une douleur qui a augmenté par gradation, qui est devenue très-vive, qui a été suivie d'une teinte jaune & qui est accompagnée d'une tumeur circonscrite de la grosseur d'un œuf de poule.

M. Cazaubiel conseille les bains très-peu chauds, le petit-lait, l'eau de veau, l'infusion de bourrache, de caille-lait, de tilleul, enfin des moyens capables de faire cesser la sensibilité, avec un régime humectant & adoucissant, ensuite les eaux minérales ferrugineuses ou celles de Vichy seules ou coupées avec le petit-lait &c, après quoi la terre foliée de tartre, enfin les pilules savonneuses faites récemment, & observant de modérer la sensibilité, en cas qu'elle ait lieu, par les bains, & de les faire prendre ou concurremment ou alternativement avec les fondans.

Nous croyons que les précautions que M. C. indique pour l'usage des fondans, sont très-sages & les remèdes très-bien indiqués, mais d'après les observations pratiques de M. Varnier, Médecin à Vitry-le-François, & celles de M. Durande, Médecin à Dijon, les plus puissans lithontriptiques des calculs biliaires sont ou les lessives alkalinées ou l'éther vitriolique combiné avec l'huile essentielle de thérebentine.

AVIS.

Nous croyons devoir prévenir le public que la Société Royale de Médecine n'a point approuvé la poudre anémorrhagique du sieur Faynard, & qu'elle n'a point été satisfaite des expériences tentées à ce sujet par ses Commissaires. On ne peut que déplorer le sort du public perpétuellement en butte aux pièges que lui rendent de tous côtés les Charlatans, toujours protégés. Il est certain qu'ils n'ont qu'un tems, & qu'on rougit après d'en avoir été la dupe; mais en attendant le public en souffre, & le tems qu'on perd à les démasquer, pourroit être employé plus utilement. D'après un calcul qu'on croit exact, le nombre des Charlatans de toute espèce pour la guérison des maladies, qui se sont succédés dans la Capitale depuis dix ans & qui sont aujourd'hui parfaitement connus, c'est-à-dire oubliés, a été porté à plus de huit mille. On ne conçoit pas comment dans un état policé on souffre de pareils abus. La plupart sont des gens sans aveu, sans connoissances, des joueurs de gobelets, des gens sans ressource qui ne sachant que devenir, disent: je me fais Charlatan ou imposteur public, & ils le sont. Il est un gouvernement auquel un de ces Charlatans propose un remède antivénérien réchauffé & insuffisant, remède que le public a rejeté malgré les efforts faits pour l'accréditer. Le prétendu possesseur demande trois millions, & dit: c'est ainsi qu'il faut demander pour se faire écouter & pour obtenir. Obtiendra-t-il? D'autres ont proposé d'écarter le scorbut de nos vaisseaux, en les fournissant d'une bière merveilleuse. Renvoyés par un Ministre éclairé à la Faculté, les Commissaires nommés n'ont vu ni la boisson, ni les prétendus fournisseurs. L'œil de l'intégrité effarouche la cupidité & la friponnerie.

De l'Imp. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 13 Août.

S. CXX.

*P*HEGMA Supergradiens proprias in sanguine
leges,*Os facit insipidum, faldia crebra, salivas;
Costarum, stomachi, simul occipitisque dolores.
Pulsus adest rarus, tardus quoque, mollis, inanis.
Præcedit fallax phantasmata somnus aquosa.*

Si du flegme chez vous la dose est excessive,
Le palais abreuvé d'un torrent de salive,
Des meilleurs mets est dégoûté,
On sent maux d'estomac, de tête & de côté,
Le poulx est foible, rare, & sa marche est tardive;
Et cette aqueuse humeur, la nuit vous fait songer,
Que vous voyez une eau prête à vous submerger.

*Observations sur la préparation du kermès
minéral, par M. LE COINTRE,
D. M.*

Chargé de seconder le zèle d'un Mé-
cin qui donne ses soins à un grand nom-
bre de malheureux qui le requierent, j'ai
reconnu dans la pratique de la Médecine
que la préparation des médicamens n'est
pas uniforme dans la capitale, quoique
les Pharmaciens soient engagés par ser-
ment & par honneur à n'en suivre d'au-
tre que celle indiquée dans le codex de
la Faculté de Médecine de Paris. Le ker-
mès, par exemple, est un médicament
dont j'ai vu les Praticiens faire le plus
grand cas. C'est un fondant très-efficace,
mais j'ai été souvent étonné de voir qu'il
produisoit deux effets bien différens dans
les mêmes circonstances. Sur des sujets
je l'ai observé vomitif à la plus petite
dose, même à un quart de grain, & sur
d'autres il ne produisoit aucun effet bien
sensible, donné même à plusieurs grains.

La variété des tempéramens, leur idio-
sincrasie particulière ne pouvoient être,
dans les cas que j'observois, la cause de ces
différens effets. Je m'attachai au médica-
ment, & j'observai constamment que
le kermès d'un Apothicaire faisoit vomir,
tandis que celui d'un autre ne produisoit
pas cet effet. Depuis que la Pharmacie a
été érigée en Collège, j'ai souvent en-
tendu dire aux nouveaux Professeurs
qu'il falloit reformer le codex; mais j'ai
été bien en garde contre cet esprit d'in-
novation par les effets incertains & dan-
gereux auxquels des changemens incon-
sidérés pourroient donner lieu. Les di-
verses préparations du kermès vont prou-
ver ce que j'avance.

Le codex de Paris prescrit, pour faire
le kermès minéral, de prendre quatre
livres d'antimoine de Hongrie concassé,
une livre d'alkali du nitre & huit livres
d'eau de pluie, de faire bouillir dans un
vaisseau de terre vernissé, pendant deux
heures, à un feu doux & modéré, de
filtrer les deux tiers de la liqueur,
d'ajouter au tiers restant cinq livres d'eau
de pluie, douze onces de nitre fixé, de
faire bouillir comme dessus, de filtrer en-
core les deux tiers, d'y ajouter cinq
livres d'eau de pluie, & huit onces d'al-
kali du nitre, de faire bouillir encore
deux heures, de filtrer toute la liqueur
chaude, de laisser reposer 24 heures, de
décanter la liqueur. La poudre qui reste
sur le papier est le kermès, que l'on lave
& qu'on conserve pour l'usage.

Quoique l'antimoine soit un minéral
de bas prix, comme il n'en est pas de

même des alkalis, il arrive que le kermès, pour être bien préparé, exige un peu de temps & de la dépense. L'usage que les Praticiens font de ce médicament, a déterminé quelques Pharmaciens à faire de cette opération, (une des plus importantes de la chymie) un objet de commerce & de spéculation. Il part tous les ans de la Capitale plusieurs centaines de livres de kermès, mais avec elles part le désastre & la mort. La cupidité a réduit presque à rien les soins & les frais qu'exige la préparation de ce médicament. Pour cet effet, on fait fondre dans un creuset de l'antimoine & de l'alkali-fixe, & pour obtenir un produit plus considérable, on y ajoute du soufre. Le produit de cette opération a l'apparence trompeuse du kermès; aussi l'appelle-t-on *kermès par la voie sèche*. Comme j'ai été moi-même le témoin de ces infidélités, je crois être obligé d'en démontrer le danger.

Le véritable kermès, le kermès fait par la voie humide, est un foie-de-soufre avec excès de soufre & avec le moins d'alkali possible, & en même temps uni au moins possible de particules métalliques. Le kermès se tient en dissolution dans la liqueur tant que l'alkali forme un foie-de-soufre; mais quand la plus grande portion de cet alkali se porte sur l'eau, à raison d'affinité, ce n'est plus qu'un soufre un peu alkalisé & uni à une infiniment petite portion de régule. Il n'en est pas de même du prétendu kermès appelé kermès par la voie sèche. Celui-ci est un vrai foie de-soufre qui tient en dissolution la plus grande quantité possible de parties métalliques. Ainsi, rien n'est plus diamétralement opposé au kermès par la voie humide que le prétendu kermès par la voie sèche, quoiqu'on le lave. Aussi ce dernier cause de la sécheresse, de l'irritation, de la fièvre par sa partie alkalino-hépatique & vomissement par sa partie métallique. Il agit sur les premières voies sans porter à la peau, tandis que l'autre n'irrite presque pas, & comme le soufre il porte à la diaphorèse & décharge d'autant les viscères sur lesquels s'est reportée par quelque cause cette même diaphorèse.

Voilà les raisons que je me suis rendu de deux effets si différens de deux remèdes, dont l'un provoque les crises dans les maladies chroniques, & à la fin des inflammatoires, & l'autre les arrête &

peut causer des ravages, la mort même. Il est bien certain que la partie réguline de l'antimoine est ici dissoute en bien moindre quantité que par la voie sèche. Si encore ces Pharmaciens se contentoient d'une légère torréfaction, ce médicament détestable seroit moins dangereux; mais la cupidité, le désir d'avoir une énorme quantité de ce prétendu remède, leur a fait encore ajouter du soufre pour faire plus de foie-de-soufre & par conséquent plus de dissolvant de la parrie réguline. Ajoutez que cette même cupidité leur fait employer l'alkali de la potasse, c'est-à-dire un alkali impur & à vil prix. J'ai cherché les moyens de reconnoître une semblable fraude, & j'y suis parvenu. Celui que j'ai trouvé m'a convaincu que la partie réguline est plus abondante dans le prétendu kermès. Sous un volume égal au premier, il est beaucoup plus pesant. C'est pour moi un indice certain pour le reconnoître, & je ne doute point que la sagacité des Médecins, auxquels on peut faire le reproche honorable de ne pas assez présumer la fraude, n'en recherchent & n'en découvrent d'autres. Déjà Angelus Sala & bien d'autres avoient voulu introduire dans la Médecine cette mauvaise préparation que la Faculté a justement proscrite.

On se plaint de l'incertitude des observations de Médecine, & on ne dit rien de l'infidélité des préparations. J'ose assurer que la Pharmacie enseignante & raisonneuse comme elle le devient aujourd'hui, nuira plus aux progrès de la Médecine qu'elle ne lui fera utile. En 1778, MM. les Démonstrateurs en Pharmacie proposèrent des problèmes chymiques sur la manière de faire le soufre doré & le kermès. (Voy. Gazette de Santé 1778, n°. 36, 37, 38 & 39). Rien de plus contraire aux saines notions de la Chymie que la définition qu'on donna alors de l'une & de l'autre substance. Je ne fatiguerai point le lecteur en rappelant les singulières solutions à l'ombre desquelles ces Chymistes cachèrent leur science & induisoient en erreur. Voici à quoi on peut réduire leur découverte.

Ces MM. ont cru faire du soufre doré & du kermès en exposant l'émétique, l'antimoine diaphorétique ou le besoard minéral à la vapeur du foie-de-soufre; mais ils n'ont fait que colorer ces chaux métalliques, & comme ces substances ainsi

colorées ressemblent, quoiqu'imparfaitement, au kermès, au soufre doré, ils les ont appellées kermès, soufre doré, sans avoir égard à la manière différente dont ils sont produits & à leur pesanteur spécifique. C'est ainsi que Margraff a pris pour du réalgar la chaux d'étain colorée par le soufre. C'est ainsi que toutes les chaux métalliques, les terres calcaires & autres unies au soufre, en ont imposé par leur apparence, ainsi que l'a prouvé M. Croharé dans son mémoire sur l'étain. C'est ici le cas de dire : *heu ! nimium ne crede colori.*

Si ce petit essai est reçu favorablement du public, je pourrai prouver, je l'espère, qu'on a souvent fait au Codex des changemens préjudiciables, & que la théorie la plus saine en apparence en a souvent imposé. C'est donc avec raison que les Apothicaires sont engagés par serment à ne faire aucun changement aux préparations qui y sont indiquées. Je suis bien éloigné de regarder ce même Codex comme un ouvrage qui ne peut recevoir aucun degré de perfection ; mais il importe à la vie des citoyens qu'on n'y fasse aucun changement, à moins qu'une pratique éclairée n'en ait démontré l'utilité & la nécessité. Je crois que le seul moyen de donner à cette précieuse collection toute la perfection possible, seroit de réunir toutes les observations chimiques & pratiques adressées à la Faculté, & de les soumettre à l'analyse la plus rigoureuse & la plus réfléchie pour en tirer le parti le plus avantageux.

Signé, LE COINTRE, D. M.

Lettre aux Auteurs de la Gazette de Santé, sur les maladies qui ont régné dans le Bas-Poitou, aux mois d'Avril, Mai, Juin & Juillet 1780 ; par J. G. GALLOT, D. M. M. Médecin à S. Maurice-le-Girard.

Puisque j'ai commencé, MM., à l'occasion de l'épidémie dysentérique de l'année dernière, à vous faire part des maladies régnantes du canton que j'habite, je continuerai, si vous l'approuvez, à vous en informer dans chaque saison, afin de recourir à vos lumières, & à celles de tous les Praticiens éclairés qui daigneront concourir au soulagement des malheureux habitans des campagnes, auxquels je consacre entièrement mes soins, & pour lesquels j'implore sans cesse les secours publics ; parce

que tant qu'on ne s'en occupera pas sérieusement, les maladies ordinaires & les épidémiques feront toujours des ravages considérables.

L'épidémie catarrhale qui a régné pendant l'hiver & le mois de mars, a continué pendant ceux d'avril & de mai. La maladie est devenue plus rare sur la fin de ce dernier mois, mais elles n'ont pas disparu entièrement, car il y a eu en juin & juillet, des rhumes & coryza. Toutes ces affections, occasionnées par les variations subites de la température de l'air qui, très-humide & froide en avril, a été alternativement fraîche & très-chaude en avril & mai, pareille à-peu-près en juin & juillet, & toujours très-secche pendant ces trois mois. Une constitution aussi irrégulière devoit être bien mal-saine, les gradations du froid à la chaleur n'ayant pas été assez lentes, & les retours au froid ayant été trop subits ; les brumes ont de plus été contraires à la salubrité de l'air ; en conséquence les maladies sont devenues de plus en plus fréquentes.

Après les catarrhales, les affections les plus répandues ont été les rhumatismes, les fiev. d'accès, les fiev. éruptives, surtout les rougeoles & p. véroles, les érysipeles, les fievres tierces, doubles-tierces, bilieuses, putrides & même malignes. Ces dernières ont eu lieu en juin & juillet, & continuent de se multiplier ; enfin les dysenteries ont commencé à paroître dans ces derniers temps.

On n'a rien observé de particulier dans ces différentes maladies, seulement a-t-on remarqué que le quinquina étoit indispensable dans toutes les fievres où il y avoit quelque intermittence ; mais il falloit le donner à très-forte dose. Les boissons acidulées ont été toujours avantageuses pendant les chaleurs ; les crûes les plus salutaires dans la plupart des fievres ont été les sueurs qu'il falloit favoriser par les moyens connus.

La triste expérience de l'année dernière devoit bien engager à prendre des précautions d'avance contre l'épidémie dysentérique qu'on a lieu de craindre pour l'automne, & dont on sent déjà les avant-coureurs. La disette totale des fruits de toute espèce ne contribuera pas peu aux progrès de cette maladie ; & si on ne fournit pas de bons alimens, des secours aux pauvres malades des campagnes, on doit s'attendre à une mort-

lité plus grande peut-être que celle de l'année dernière. Je crois donc en qualité de Médecin & de citoyen, devoir rappeler ces observations, & inviter tous les gens de l'Art à proposer leurs avis, & engager tous les amis de l'humanité, toutes les âmes honnêtes & sensibles à solliciter des secours du gouvernement pour le soulagement des pauvres, surtout de ceux des campagnes, non-seulement dans les épidémies, mais même dans les maladies régnantes de chaque saison, & qui font toujours beaucoup de ravages parmi le peuple.

Je crois aussi, MM., devoir vous informer que le charlatanisme regne plus que jamais. Envain on s'étoit flatté de le voir anéanti. Nos campagnes sont infestées de misérables coureurs, qui trafiquent impunément de la vie & de la santé des hommes. Le Médecin ne peut que dénoncer ces abus & désirer qu'on les fasse cesser. Vous avez souvent, MM. formé le même vœu & exposé à l'indignation publique cette foule de médecins qui font la honte & l'opprobre de notre Art, & qui, au mépris des loix & des réglemens, continuent à abuser le public.

C'est surtout dans les épidémies que les remèdes secrets & les prétendus spécifiques sont les plus dangereux. Un traitement méthodique sagement administré, approprié aux causes & aux symptômes des maladies, sera toujours préférable aux arcanes, aux recettes mystérieuses annoncées par l'empirisme & l'avidité, & adoptées par l'ignorance & la crédulité du peuple, toujours partisan du merveilleux, & toujours dupe de la confiance qu'il donne au premier imprudent qui promet de le guérir. Je vous invite beaucoup, ainsi que tous les Médecins honnêtes, à vous élever avec force contre de pareils abus, & à concourir de tout votre pouvoir à la restauration de la Médecine, & par-là au bien général. Il seroit très-avantageux pour le public, de le convaincre une bonne fois, qu'autant les vrais Médecins sont utiles, autant ceux qui ne le sont pas sont dangereux.

J'ai l'honneur d'être &c. GALLOT.

OBSERVATION sur une marche singulière d'une maladie à la suite d'un accouchement, naturel, précédé d'une fièvre double-tierce.

Je fus appelé le 27 septembre 1777, pour voir la femme du nommé Nicolas

Trumet, âgée de vingt-sept ans, grosse de neuf mois, qui se trouva tout-à-coup surprise par une fièvre double tierce accompagnée d'un vomissement bilieux, ce qui me détermina à lui donner l'émétique en lavage, qui produisit quelques selles bilieuses, lesquelles parurent soulager la malade, sans diminuer la fièvre. Le lendemain je la saignai du bras, je lui fis prendre beaucoup de limonade, & quelques lavemens simples qui calmèrent les accidens pendant vingt-quatre heures. Les accès suivans furent bien plus supportables & continuèrent ainsi jusqu'au trente, jour où la malade sentit des douleurs d'enfantement. Elle accoucha effectivement d'un enfant à terme bien portant, & en moins de dix minutes tout fut terminé, on ne peu plus heureusement. Cependant la fièvre continua comme auparavant, les lochies se supprimèrent, le cerveau s'embarassa, & la fièvre putride se déclara par des symptômes effrayans. Le délire devint furieux, la chaleur considérable; il y avoit soubresaut dans les tendons, éréthisme dans toute la capacité du bas-ventre, suppression presque totale des urines. Cet état dura quatre jours, pendant lesquels je saignai d'abord la malade du bras, je lui fis prendre un lavement de trois heures en trois heures, & pour boisson ordinaire, des émulsions nitrées, de l'eau de poulet farci des quatre semences froides qu'elle prenoit de deux en deux heures. La chaleur devint bien moins considérable, & l'éréthisme se dissipa; mais la tête étoit toujours prise. Je me déterminai pour lors à une saignée du pied, que je réitérai le même jour. La malade sortit de cet état le cinquième jour pour retomber dans un autre non moins dangereux, puisqu'il lui survint un assoupissement létargique qui dura trois jours, j'appliquai pour lors les vésicatoires au cou & aux deux jambes, & donnai par ordonnance d'un Médecin, une potion avec le safran oriental, qui fit reparoître les lochies, mais en petite quantité, & rétablit en partie le cours des urines; je continuai en même temps les lavemens & des boissons nitrées jusqu'au quatrième jour, où de nouveaux accidens parurent sur la scène.

La suite à l'ordinaire prochain.

De l'Imp. de la Veuve B A L L A R D & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 20 Août.

S. CXXI.

*HUMORUM pleno dum sax in corpore regnat ;
Nigra cutis , pulsus durus , tenuis & urina ,
Solicitudo , timor , tristitia , somnia terra .
Aescunt rudus , sapor & sputaminis idem .
Lavague prae pue tinnit vel sibilat auris .*

La peau noire , un poulx dur , une urine mal cuite ,
Des grossières humeurs sont la funeste suite .

Quand le sang en reçoit la loi ,
On est triste , inquiet , agité , plein d'effroi .
En rêve sous ses pas on voit la terre ouverte .
Tout s'aigrit dans la bouche , & par d'aigres rap-
ports

L'estomac avertit du levain , qui du corps

A la fin causera la perte .

L'oreille gauche tinte , & ce bruit sans douleur ,
Marque dans un viscere un défaut de chaleur .

*Observation & réflexions de M. DE LA-
CROIX , D. M. sur les hernies .*

Les réflexions critiques de M. le Ray à l'observation de M. Marigues , n^o. 21 , ayant donné lieu à plusieurs remarques , dont la plupart ont été insérées dans nos feuilles , nous avons beaucoup regretté de ne pouvoir faire usage en entier de celles de M. Lacroix . Cet Auteur cherche à établir & prouve que les réflexions critiques qu'a fait M. le Ray à l'observation de M. Marigues , ne sont pas fondées ; que les lavemens peuvent sortir par une plaie des intestins & même par la bouche , sans qu'on en puisse conclure que ce soient les intestins gros qui se trouvent herniés ; que le colon ne peut former une hernie parfaite par aucune ouverture du bas-ventre , surtout par l'anneau , l'arcade ou le trou ovalaire , mais qu'il est possible

✕ qu'une de ses cellules ou appendices s'en-
gage & soit pincée à l'ombilic ; ce qui
est conforme à l'observation des plus ha-
biles Chirurgiens & que M. Lacroix cite .
Cet habile observateur , pour répondre
encore aux objections & demandes de
M. le Ray , entre dans des détails pour
faire voir quel intestin étoit pincé dans
l'observation de M. le Ray , & pour assi-
gner les différences qui existent entre la
manière dont un liquide donné en lave-
ment sort par la plaie , en cas de hernie
gangrenée des intestins gros , & celle
dont il sort par la plaie des intestins grê-
les . Il fait voir que dans le premier cas ,
le liquide doit sortir à plein jet , tandis
que dans le second , c'est goutte à goutte .
Pour prouver la possibilité de la sortie des
lavemens par la bouche , & ce qui se passe
dans le corps dans ces circonstances , cet
Auteur rapporte l'observation suivante .

Observation .

✕ Le 15 mai 1777 , je fus appelé pour
voir au fauxbourg des Guillotieres , la
nommée Vallée , âgée de 60 ans , atta-
quée d'une ancienne hernie crurale du
côté gauche avec étranglement . Elle
étoit grosse comme le poing , & se por-
toit du côté de la face interne des gran-
des levres . Il y avoit deux ans qu'elle
avoit éprouvé les mêmes accidens , dont
quelqu'un la traita par l'application de
l'eau froide . Je fis appliquer des cata-
plâmes émolliens & donner des lave-
mens avant de tenter la réduction . Quel
fut mon étonnement d'apprendre , à ma
visite du soir , qu'elle avoit rendu en en-
tier le lavement par la bouche ! Une des

assistantes me dit, ainsi que la malade, que la tumeur étoit devenue plus grosse dans le temps qu'on lui donnoit le lavement. Pour m'en assurer, j'en fis donner un de lait tout pur, & je portai la main sur la tumeur que je sentis augmenter. Elle le vomit un quart-d'heure après, mêlé de matieres stercorales, & la tumeur diminua ensuite. Les accidens d'étranglement ayant augmenté, & cette femme n'ayant pas voulu se laisser opérer, mourut quelque mois après. M. Hachard de la Liboudiere, célèbre chirurgien de cette ville, & moi, nous fîmes l'ouverture du corps.

Après avoir coupé les tégumens, & ouvert le sac qui étoit très-épais, nous vîmes une portion d'épiploon gangrenée, & l'intestin avec des adhérences plus fortes du côté du cœcum que du côté de l'autre portion de l'intestin qui n'étoit pas encore perforé. En poursuivant nos recherches, nous reconnûmes que la hernie étoit faite par cette portion de l'ileon qui part de gauche à droite transversalement dans la région hypogastrique pour se terminer au cœcum, & il étoit intéressant de connoître la cause du vomissement du lavement, &c. Toute cette portion & un peu de celle qui est au-dessus, étoit boursoufflée, très-enflammée & distendue au-delà du diamètre ordinaire. Ainsi, la valvule de Bauhin par sa partie flottante, ne s'adaptant plus aux parties latérales de l'ileon vers lequel elle étoit retirée, laissoit un espace assez grand pour permettre l'entrée des lavemens dans cette portion de l'ileon, & dans les autres. La portion étranglée qui étoit épaisse dans le sac, avoit un conduit très-étroit; le cœcum & l'ileum furent ouverts à deux-pouces de distance de la valvule, afin de nous mieux assurer de cet état.

Reflexions.

Il n'est donc point surprenant qu'en pareil cas, les lavemens & les matieres fécales sortent également par la bouche & par la plaie de l'intestin. Sitôt que cette portion de l'ileon sera descendue dans l'aine, elle sera distendue au-delà de son diamètre; par conséquent la valvule de Bauhin faite des tuniques musculaire, & de la nerveuse, ne peut être tirillée, qu'elle ne puisse plus fermer exactement l'entrée de l'ileon dans le cœcum. Les mêmes accidens arriveront dans un volvulus de cette portion, si la partie infé-

rieure est rentrée dans la supérieure. Cela n'arrivera pas dans le volvulus opposé. J'atteste avoir vu ceci plusieurs fois, & dans une hernie avec gangrene & perforation, sortir un lavement par gouttes qui se suivoient de très-près. Il est donc inutile d'admettre des hernies des gros intestins pour expliquer ce phénomène; il est certain que les hernies de MM. Marigues & le Ray, qui donnoient issue aux matieres fécales & aux lavemens, étoient faites par cette portion de l'ileon.

Signé, DE LACROIX, D. M.

Suite & fin de l'observation sur la marche singulière d'une maladie à la suite d'un accouchement.

La malade qui fait le sujet de l'observation, ouvrit les yeux & regarda avec un air effaré, tantôt riant, d'autre fois pleurant, voulant à chaque instant sortir de son lit pour aller se promener, poussant de grands cris de temps en temps. Ses yeux étoient toujours en mouvement, cependant le pouls étoit assez tranquille & peu févreux en apparence. J'ai cru pouvoir caractériser de folie ce nouvel état, & j'insistai sur les lavemens & les purgatifs, qui produisirent un effet avantageux par les déjections de matiere brune, & d'un verd poracé. Je pansois les vésicatoires deux fois tous les jours, & j'avois grand soin d'entretenir l'écoulement avec le basilicum. La boisson étoit une eau d'orge édulcorée avec le sirop d'œillet, dans laquelle je faisois bouillir auparavant deux gros de crème de tartre par pinte. Elle a enfin recouvré la liberté du ventre, qu'elle avoit presque entièrement perdue pendant le cours de sa maladie, qui a duré l'espace d'un mois, & qui s'est terminée par une plaie gangreneuse à la cuisse droite. Avant son apparition, cette malade avoit éprouvé une faim canine qui a été portée à un point, qu'elle arrachoit le cataplasme avec lequel je pansois les vésicatoires du col, & l'avalait rempli de pus. Je fis cesser cette dernière maladie, en permettant à la malade de manger deux, trois, jusqu'à six soupes par jour. Je pansai la plaie gangreneuse avec l'eau d'arquebuse miellée en lotion, & par-dessus un emplâtre d'un onguent, qui consolida la plaie, & mit le sceau à la guérison de tous les accidens énoncés ci-dessus. Signé, PATEROSTER, Chirurgien.

Mémoire à consulter.

Le pere d'une nombreuse famille, âgé de 42 ans, d'un tempérament pituiteux, fut attaqué en 1774 d'une fièvre continue, qui fut suivie d'un engorgement considérable des glandes axillaires gauches qui, après trois mois de vives douleurs, s'abcéderent, suppurerent abondamment pendant deux ans, & se cicatriserent enfin. Mais la santé fut très-dérangée. L'année suivante, les axillaires droites subirent le même sort, c'est-à-dire qu'ayant été engorgées pendant longtemps avec de vives douleurs, elles s'abcéderent de même, suppurerent pendant environ deux ans, & se cicatriserent. Il survint comme une fonte d'humeurs purulentes par l'uretre. Le malade rendoit des urines fort épaisses & avoit un écoulement purulent.

Depuis environ un an, cette humeur reconnue scrophuleuse, a attaqué le testicule droit, qui s'est gonflé & enflammé, & a formé adhérence avec le dartos. Le scrotum s'est abcédé & a formé un ulcere. Quelque temps après, le testicule gauche s'est enflammé & abcédé de même. Depuis cette époque, les testicules ont resté engorgés, douloureux & suppurant toujours abondamment. Depuis quelques semaines, la douleur & l'enflure ont beaucoup augmenté, ainsi que les ulcères de la partie inférieure du scrotum, qui sont actuellement de la largeur d'environ un écu de six livres chacun, avec des bords relevés & comme chancreux, douloureux à l'excès. L'enflure & la douleur s'étendent jusques aux aines; le malade est fort affoibli, extenué, a un peu de fièvre. Les jambes & les cuisses sont œdemateuses, surtout le soir. Il y a peu de sommeil, ainsi que d'appétit.

Nota, que ce malade a pris divers remèdes dans le cours de sa maladie, soit fondans, purgatifs, altérans, mercuriels, &c. à l'intérieur. Les anodins, émolliens, résolutifs & un cautere à la cuisse, ont été employés à l'extérieur, & le tout presque sans succès. Il n'est cependant pas notoire que les parens du malade aient été atteints d'humeurs scrophuleuses.

Aujourd'hui le Médecin & Chirurgien qui ont suivi cette maladie depuis environ 4 ou 5 ans, c'est-à-dire dans les temps de redoublement ou augmentation d'accident, car ce malade n'a pas été suivi & traité exactement; aujour-

d'hui dis-je, le Médecin & Chirurgien proposent la castration comme le seul remède pour sa guérison. Le Chirurgien soussigné, qui a vu le malade depuis huit à neuf mois trois fois seulement, n'est point de cet avis, eu égard à l'extenuation du sujet. Il objecte que son sang étant infecté du virus scrophuleux, il ne seroit pas guéri quand on lui amputerait les parties affectées, en supposant même qu'il pût le supporter. Les vaisseaux spermatiques paroissent engorgés. On demande les conseils des maîtres de l'Art. Signé, RIONDEL, Chirurgien-major de l'Hôpital Roy. de Roeroy.

R. En attendant des avis plus éclairés, le nôtre est qu'on ne doit point entreprendre cette opération; que les fondans & les purgatifs mariés ensemble & donnés sans relâche, ainsi que les antiscorbutiques, sont les secours les plus puissans à administrer. Nous invitons nos maîtres à parler.

Nouvelles questions sur l'état d'une personne atteinte, en 1778, d'une tumeur cancéreuse au sein & d'une fièvre intermittente, & pour laquelle on a donné des avis dans le N°. 37 de la même année.

M. de Lacroix, habile Médecin, à la Ferté-Bernard, qui a dirigé le traitement de cette personne, nous marque qu'on a employé les remèdes qui furent indiqués dans le temps, que la malade est guérie totalement de la tumeur cancéreuse qu'elle avoit au sein, qui est aujourd'hui dans l'état naturel; qu'elle eut la dysenterie l'année passée, dont elle fut bien guérie, mais que la fièvre intermittente subsiste toujours avec le même caractère, malgré l'usage du quinquina & des autres secours usités en pareil cas. Elle a toujours le cautere au bras; la fièvre intermittente subsiste depuis trois ans. Cette personne paroît d'ailleurs se porter très-bien; elle a le visage vermeil, & fait bien toutes ses fonctions, mais les accès ne manquent jamais d'arriver comme à l'ordinaire. M. de Lacroix seroit porté à croire que le pancréas est obstrué, parce que la malade ressent de temps en temps des douleurs vers l'endroit de son attache; ce qui semble favoriser le sentiment de Sylvius de le Boë, qui regardoit ce viscere comme le siege des fièvres intermittentes. Cette observation nous paroît très-intéressante par la singularité des symptômes de la maladie qui résiste à tout sans causer des dé-

sordres sensibles dans l'économie animale & par ce qu'elle fait entrevoir sur le véritable siège des fièvres intermittentes & sur la régularité de la circulation des humeurs & de leurs retours périodiques ou de leur action sur les mêmes viscères.

Quant aux nouveaux secours à employer ; nous invitons les personnes de l'Art les plus instruites à donner leur avis. Nous croyons que les principaux moyens de guérison & peut-être les seuls, sont le changement d'air, de sol & de nourriture ou le déplacement joint à l'usage de quelques eaux minérales, telles que celles de Vichy.

LIVRES NOUVEAUX.

REMARQUES sur la cataracte, par M. P. CUSSON, Docteur en Médecine de l'université de Montpellier, membre de la Société Roy. des sciences de la même ville, de la Société Royale de Médecine, de l'Académie de l'Institut de Boulogne &c. A Montpellier, de l'Imprimerie de Jean Martel, Imp. &c. 1779. in-4°. de 43 pages.

M. Cusson, élève & émule de feu M. de Sauvages, Professeur en Médecine de la Faculté de Montpellier, suit les traces de son illustre Maître, dans la description & la distribution des maladies. On sait qu'il a été son coopérateur dans son grand ouvrage sur la nosologie, & qu'on lui doit plusieurs articles. Ses remarques sur les différentes espèces & variétés de cataractes ne peuvent que jetter le plus grand jour sur le diagnostic de cette maladie. On peut partir d'un principe certain ; c'est que toutes les productions de M. Cusson, marquées au meilleur coin, sont le fruit de l'expérience, de la réflexion & d'un jugement exquis. On ne peut pas mettre plus d'ordre, de précision & de clarté, qu'on en trouve dans ce traité.

DISSERTATION sur les maladies de l'uretre, avec des réflexions sur la méthode qu'ont employé jusqu'à présent quelques Praticiens, par M. GUERIN, ancien Chirurgien-major de Marine, Maître en chirurgie à Rouen, & membre du Collège de S. Côme de cette ville. A Paris, chez l'Auteur, rue d'Argenteuil, chez Durand & Didot, Libraires. 1780.

in-12. de 319 pages, suivi d'un traité sur la gonorrhée, formant 88 pages.

L'Auteur de cette dissertation donne le tableau des maladies de l'uretre, maux très-communs depuis que la maladie vénérienne existe. Il n'est malheureusement que trop vrai que cette partie en général a été livrée jusqu'à présent à des méthodes empiriques, dont les Auteurs se sont fait même un certain nom. M. Guérin met M. Daran à leur tête. Il essaie de prouver que ce Chirurgien n'a pas assigné aux rétentions d'urine, aux difficultés d'uriner & aux différens obstacles du canal de l'uretre les véritables causes en général qui les produisent ; qu'en publiant même son secret, il n'a pas marqué toutes les précautions nécessaires pour la composition de ses bougies &c. Il le relève sur une infinité de points de doctrine & de pratique très-intéressans. Cet ouvrage nous a paru fait d'après les meilleurs principes & mérite des éloges. Nous aurions désiré que l'Auteur l'eût distribué par chapitres ou sections, pour en rendre la lecture moins fatigante & plus utile.

MEMOIRE sur l'électricité médicale, & histoire du traitement de vingt malades traités & la plupart guéris par l'électricité ; par M. MASARS LE CAZELES, Docteur en Médecine de l'Université de Montpellier, Aggrégé à la Faculté de Toulouse &c. A Paris, chez Méquignon, Libraire, rue des Cordeliers, & à Toulouse, chez Duplex, Lib. &c. avec approbation & sous le privilège de la Société Roy. de Médecine. in-12. de 122 pages. Prix 18 tols.

L'Auteur, d'après l'exposition des faits, conclut que l'électricité, administrée concurremment avec des remèdes qui employés seuls n'avoient pas produit d'effet ou n'en avoient produit que très-peu, a donné à ces mêmes remèdes une énergie qu'ils n'avoient pas. D'où il suit que quand bien même l'électricité n'auroit pas l'avantage de guérir seule certains maux très-difficiles à vaincre, elle a du moins celui de donner de l'activité aux autres secours, & de faciliter la guérison de la plupart des maladies qu'on regardoit comme presque incurables.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur MEQUIGNON, Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.

De l'Imp. de la Veuve B A L L A R D & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 27 Août.

S. CXXII.

*DEUS septenus vix phlebotomoni petit annus.
Spiritus exit enim nimis per phlebotomiam,
Spiritus ex vini potu mox multiplicatur,
Humorumque cibo damnum lente reparatur.*

Avant la dix-septième année,
Ne vous pressez jamais d'ordonner la saignée.
Elle ôte trop d'esprits. Craignez l'épuisement
Qu'elle cause à coup sûr dans un âge si tendre.
Il est vrai que bientôt le vin peut les lui rendre ;
Mais les humeurs par l'aliment
Se réparent plus lentement.

OBSERVATION sur une épingle à friser in-
troduite dans le canal de l'uretère ; par
M. ALTEYRAC SAUVEUR, Lieutenant du
premier Chirurgien, pensionné &c. à Beau-
mont-sur-Oise.

La partie de la Chirurgie qui concerne
l'extraction des corps étrangers, quelque
perfectionnée qu'elle soit, n'a pas pu tout
prévoir. Il est des cas où le plus habile
dans les préceptes sera encore arrêté dans
la pratique.

Un jeune homme s'introduisit dans le
canal de l'uretère, une épingle à friser de
la longueur de deux pouces quatre lignes.
Elle tomba au fond du canal. Les vains
efforts que fit ce jeune homme pour l'ôter,
furent suivis des plus vives douleurs. Le
sang coula ; l'inflammation survint ; la
honte & la timidité l'empêchèrent de
confesser son accident. Les urines s'arrê-
terent ; le bas-ventre se gonfla ; les vais-
seaux spermatiques s'enflamèrent. Un Chi-
rurgien appelé fit quelques efforts pour
extraire le corps étranger. Voyant qu'ils
étoient inutiles, il fut assez prudent pour

ne les point continuer. D'autres Chirur-
giens ne furent pas plus heureux. Tous
ceux qui ont quelque connoissance de
l'art s'empresèrent de secourir le blessé.
On l'avoit mis dans les bains, même
froids, & la partie dans le lait coupé avec
une décoction d'herbes émollientes, à la-
quelle on avoit ajouté une demi-once
de sel marin.

La tuméfaction commençoit déjà lors
que j'arrivai, (c'étoit le commencement
du quatrième jour). Après avoir examiné
l'état des parties, & m'être assuré de la
position de l'épingle que je reconnus
avoir la tête en haut, c'est-à-dire du
côté des prostates ; je demandai ce que
l'on avoit conseillé. L'on me dit qu'on
ne voyoit d'autre moyen que de faire
une incision entre les corps caverneux,
& que l'opération auroit été déjà faite,
si je ne fus point arrivé, car on avoit
le bistouri à la main. Sans m'opposer à
cette opération que je croyois nécessaire,
je demandai un peu de délai, & dis
que j'entrevois un moyen plus simple ;
on m'accorda une demi-heure. Alors je
me mis en devoir d'exécuter l'instrument
dont j'avois besoin. Je pris une lame de
fer blanc très-mince de 7 pouces de long,
avec laquelle je formai dans le moment
une sonde creuse, (ce qui ne me fût pas
bien difficile, sachant manier le marteau,
la lime & le burin). Je la fis de la gros-
seur de nos petits algalis, avec un filet
de fil de fer de 9 pouces de long, dont
la pointe étoit mouffe quoiqu'allongée.

Muni de cet instrument, j'arrivai chez
le blessé, & je propose mon opération,

qui consistoit à introduire l'épingle dans la sonde, à presser avec le stilet l'épingle contre les parois de la sonde, & à retirer ainsi l'épingle qui ne manqueroit pas de suivre. Pour y parvenir, j'assujétis d'une main la partie dans la direction verticale, tandis que de l'autre je soulevois la partie supérieure en faisant quelques mouvemens pour dégager la pointe de l'épingle, ce qui ne me fut pas tout-à-fait bien aisé. Ayant introduit la sonde dans l'uretre & l'épingle dans la sonde, j'y introduisis le stilet & je ramenai l'épingle, à la grande satisfaction des assistans. La cause étant ôtée, la cure fut bien simple. Je fis cependant faire une saignée au malade, baigner & envelopper la partie avec un linge trempé dans l'eau végéto-minérale, animée d'un peu de sel & d'eau-de-vie camphrée.

Signé, ALTZYRAC SAUVEUR, Chir.

Mémoire à consulter.

Un homme d'un tempérament phlegmatique & sanguin, âgé de 38 ans, eut à l'âge de 21, quelques jours après un commerce impur, une légère inflammation sur le gland & au prépuce. Les urines en coulant lui faisoient éprouver un sentiment douloureux lorsqu'elles touchoient au prépuce. Le Chirurgien auquel il eut recours, après l'avoir saigné & purgé, lui fit prendre des bols qui dissipèrent l'inflammation.

Environ 18 mois après, ce malade, sans avoir vu d'autres femmes, sentit de légères douleurs dans le canal de l'uretre. Dans le cas de tension, elles étoient plus sensibles. Il y avoit aussi une douleur passagère au bas des lombes dont le malade se plaignoit quelquefois, & quelques petits boutons rouges sur le gland. Il but de la tisane, fut purgé, & prit douze ou quinze grains de sublimé dissout dans une pinte de liqueur. On toucha les boutons du gland avec la pierre de vitriol, & il usa pendant quelques temps des bougies de M. Daran. Ce traitement laissa subsister le sentiment douloureux dans un point du canal de l'uretre pendant l'état spasmodique de la partie, ainsi que la douleur des lombes. Depuis l'époque de l'inflammation au gland & du traitement fait par le Chirurgien, la sécrétion de l'humeur séminale a très-sensiblement diminué de quantité, & cette humeur n'a pu être dardée.

En 1770, ce malade se maria; les cinq premières années du mariage furent stériles; il eut ensuite deux enfans. Depuis la dernière couche de la femme, qui date de trois ans, il s'est aperçu d'un écoulement d'humeur mucilagineuse & blanchâtre qui rachoit son linge, & d'une rougeur sur le gland, qui augmentoit lorsqu'il faisoit quelques excès & surtout quand il buvoit des liqueurs.

Ces accidens auxquels le malade étoit habitué ne l'inquiétoient plus, parce que sa femme ne s'étoit jamais plainte de rien.

Cette Dame qui est vive, sanguine, haute en couleur, grasse & replette, dit avoir quelquefois éprouvé pendant les grandes chaleurs des étés, lorsqu'elle faisoit de longues promenades à pied, un sentiment de chaleur aux grandes levres, accompagné d'ardeurs d'urine, mais que le repos & une onction faite avec l'huile d'olives dissipoient ces symptômes.

Il faut remarquer que depuis environ deux ans, ce sujet vit avec une autre personne; que l'écoulement ou le suintement a précédé ce commerce; que depuis le 19 du mois de mai dernier, jour où il connut cette personne, il ne s'étoit aperçu d'aucun changement dans son état jusqu'au 20 du mois suivant, où il éprouva des ardeurs en urinant; que deux jours après l'ayant encore vue, le gland avoit été douloureux & l'écoulement habituel plus abondant. Depuis ce dernier commerce, la partie extérieure du gland est très-visiblement enflammée, les urines sont cuisantes, & il sort du canal de l'uretre une liqueur épaisse & gonnorrhéique.

Postérieurement au commerce du 19 mai dont on a parlé, M... a vu sa femme une seule fois. Depuis quelques temps, cette Dame buvoit les eaux de Chateaudon, dans l'intention de se rafraichir. 20 ou 25 jours après en avoir commencé l'usage, elle s'aperçut d'un écoulement qu'elle prit pour des fleurs blanches. Cependant comme les urines étoient cuisantes & que les parties extérieures de la génération étoient douloureuses, surtout lorsqu'elle marchoit, elle discontinua l'usage de ces eaux auquel elle attribuoit la cause de ces accidens: car il faut noter ici que l'année dernière elle eut aussi un petit écoulement avec des urines ardentes, en buvant les mêmes eaux;

que cet écoulement avoit disparu avec la cessation des eaux. Le même effet s'est répété cette année; la discontinuation des eaux a fait cesser l'écoulement.

Tel étoit l'état de la malade lorsque j'ai été consulté. Les eaux de Chateldon que je lui ai fait reprendre ont rappelé l'écoulement, l'ardeur des urines & l'inflammation des parties génitales.

Le mari boit les mêmes eaux; il ne les a commencées que long-temps après sa femme, & ce n'est que depuis leur usage que l'écoulement, l'ardeur d'urines & l'inflammation du gland ont augmenté. La femme se plaignoit des fleurs blanches & des autres symptômes dont j'ai parlé, avant que son mari se fût aperçu d'aucun changement dans son état habituel, état que j'ai dit durer depuis trois ans. Il faut pourtant observer que l'écoulement de la femme a été postérieur à sa dernière cohabitation avec son mari, & que cette cohabitation est postérieure à celle que le mari a eu avec l'autre personne.

On demande si la maladie dont les deux époux sont actuellement atteints, provient du commerce qu'a eu le mari avec la fille, qui étoit peut-être infectée, ou si les eaux minérales de Chateldon ont mis en évidence un virus qui restoit caché dans l'homme depuis 1762. Dans cette supposition, le mari l'auroit communiqué à la femme pendant leur mariage, sans qu'il se fût manifesté chez elle jusqu'à l'époque où elle prit l'année dernière les eaux de Chateldon.

On voudroit savoir aussi si les enfans peuvent être soupçonnés atteints du virus dont leurs peres sont infectés, & s'ils doivent être traités comme s'ils l'étoient? L'un de ces enfans est sujet à des maux d'yeux qui paroissent dépendre de la constitution vicieuse de ceux de la mere.

R. En attendant d'autres réponses, la nôtre est qu'il est très-vraisemblable que tous les maux dont on parle viennent originairement du mari, dont l'ancien virus n'avoit pas été radicalement détruit, & qui s'est réveillé dans les circonstances où il a été échauffé; que les eaux de Chateldon sont contraires à cet état; qu'il seroit très-prudent de faire subir un traitement méthodique au mari & à la femme, & de faire prendre un peu de mercure doux ou le mercure doux à très-petite dose aux enfans.

OBSERVATIONS sur la parfaite guérison de huit sujets atteints d'écrouelles ou humeurs froides à la suite de la petite-vérole, de la gale, &c. regardés comme incurables.

Pendant l'année 1774, je fus mandé pour traiter les fils & filles des nommés Justin, Coquerelle, Jolly, Lambert, Chassereau, Fevre, Fidele, & Demeureau, dont le plus jeune avoit douze ans, & le plus âgé pouvoit en avoir quinze. Ils étoient tous de bon tempérament, d'ailleurs bien constitués, fort & vigoureux. Ils avoient un plus ou moins grand nombre de glandes engorgées & en suppuration; c'étoit les amygdales, les maxillaires & les jugulaires. Parmi ces malades, il y en avoit trois qui avoient été traités tant chez leurs parens que dans un hôpital pendant près de 4 ans, d'autres pendant 5 à 6, & d'autres pendant 7 à 8 années par le moyen des remèdes généraux, mais chacun d'une manière particulière & sans avoir reçu du soulagement.

Chargé du traitement de tous ces malades, je commençai par les émétiser avec le tartre stybié en lavage, six jours de suite. Après quoi, ils prirent deux lavemens à jeun, composés d'une infusion de racine de patience (ou parelle) de bardane & de squine, pendant douze jours de suite, à une heure de distance l'un de l'autre. Pendant tout ce temps & durant le traitement, les malades ne mangerent que de la soupe & très-peu de pain commun & du fruit; leur boisson ordinaire étoit de l'eau de fontaine chargée pour les plus jeunes, d'un demi-grain par pinte, de tartre stybié & d'un grain pour les autres. Les plus jeunes prenoient tous les soirs avant de souper, un bol composé de 4 grains de mercure doux & de 5 grains de jalap, incorporés avec une quantité suffisante d'eau de fontaine. Tous ces malades furent baignés dans de l'eau de rivière chaude, une fois le jour, pendant deux mois le soir avant l'heure du souper. On leur faisoit des frictions seches au sortir du bain.

Les glandes engorgées & les ulcères serophuleux furent lavés avec de l'eau de rivière froide tous les matins à jeun, & l'on couvrit les ulcères avec un peu de charpie rapée.

Je fis couper les cheveux à tous ces malades, au bout de six mois de traitement; ensuite je leur appliquai à chacun

un emplâtre vésicatoire sur la nuque du col, ou pour mieux dire à la partie inférieure de l'occiput. Je ne levois cet emplâtre qu'au bout de trois jours, ensuite j'étuvois la plaie avec de l'eau tiède. Leur tête fut frottée ensuite tous les matins à jeun pendant un quart-d'heure, avec une brosse un peu rude durant un mois. Cela fut suivi de frictions locales sur les glandes avec la pomade napolitaine, & l'on continuoît à couvrir les ulcères d'un peu de charpie rapée fine & bien propre.

Parmi ces sujets, il y en a qui ont été guéris au bout de huit mois, d'autres au bout d'un an, & tous au bout de dix-huit mois de traitement. Plusieurs autres enfans ont aussi été traités de la même manière, & sont parfaitement guéris. Je ne rapporte pas les noms de ces derniers, parce que leurs parens ne me l'ont pas permis. Il est nécessaire d'observer que les personnes scrophuleuses ont besoin de coucher seules & d'être entretenues bien proprement & très-peu couvertes pendant la nuit.

Depuis plusieurs années, je continue de traiter des enfans depuis l'âge de deux ans jusqu'à sept, qui ont les glandes maxillaires & amygdales engorgées. J'ai toujours commencé à les traiter par des frictions humides avec de l'eau chaude, faites sur les parties glanduleuses, par des bains une ou deux fois par semaine, par l'usage de la tisane légère de patience & de squine, & il arrive presque à tous que leurs glandes se mettent en suppuration, & guérissent sans avoir recours à d'autres remèdes. *Signe*, DUDON, ancien Chirurgien Aide-major dans les Hôpitaux des armées, Chirurgien Juré, à Niort en Poitou.

LIVRES NOUVEAUX.

Gymnastique médicale & chirurgicale, ou essai sur l'utilité du mouvement ou des différens exercices du corps, & du repos dans la cure des maladies; par M. TISSOT, Doct. en Médecine & Chirurgien-major du quatrième Régiment des Chevaux-Légers. A Paris, chez Bastien, Lib. rue du Petit-Lyon, quartier du Luxembourg. 1780 in-12. de 406 pages. Prix 2 liv. 10 s. broché.

Cet ouvrage a pour objet, comme l'Auteur l'annonce, « d'exposer les effets du mouvement en général, des différens exercices du corps & ceux du re-

pos; d'assigner les indications suivant lesquelles on doit en prescrire l'usage dans la cure de quelques maladies internes & externes ». Ce plan est précédé de l'histoire abrégée de l'origine & des progrès de la gymnastique médicale jusqu'à nos jours.

Il nous a paru que l'Auteur avoit rempli son objet. Son ouvrage renferme d'excellens préceptes peut-être trop négligés en général; & dont on peut tirer le plus grand parti, surtout dans la cure des maladies chroniques. On y voit avec plaisir le tableau raccourci de ce qui a été fait & écrit en ce genre, le degré d'influence des différens exercices & des jeux usités parmi nous, & l'avantage qu'ils nous offrent, soit pour fortifier le corps, soit pour remédier à plusieurs affections, en donnant plus de jeu aux solides, en facilitant la transpiration, &c. L'Auteur ne nous a pas paru partout également heureux dans les explications & raisons qu'il donne des changemens qui peuvent s'opérer dans le corps à la suite de certains exercices. Il nous semble qu'il n'a pas encore assez distingué les diverses positions où peuvent se trouver les sujets. Tel genre d'exercice réussit dans un climat, dans telle situation, dans tel air, qui ne réussit pas dans un autre. Un exercice un peu fort pris à la campagne au milieu des plantes en végétation, produit un effet tout différent de celui qu'on fait dans une ville, aux environs des marais où il n'y a point d'arbres. La partie de la gymnastique appliquée au rakis, par exemple, qu'on trouve dans cet ouvrage, nous a paru encore faiblement traitée. C'est en vain qu'on se flatte d'obtenir du succès dans cette maladie par des moyens mécaniques les mieux indiqués, si on ne les joint à des moyens physiques très-puissans, à des topiques capables de causer des révulsions, des dérivations d'humeurs &c; & c'est précisément dans cette doctrine des révulsions, des dérivations qu'a consisté le principal mérite des anciens, pratiquant la gymnastique. Il nous a paru que l'Auteur en général & dans sa théorie & dans sa pratique, avoit trop de confiance en la doctrine des Mécaniciens. Cela n'empêche pas que son livre ne soit très-estimable & ne puisse être extrêmement utile.

De l'imp. de la Veuve B A L L A R D & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 3 Septembre.

S. CXXIII.

LUMINA clarificat, sincerat phlebotomia
 mentes & cerebrum, calidas facit esse medullas.
 Viscera purgabit, stomachum ventremque caret,
 Puros dat sensus, dat somnum, tædia tollit,
 Auditus, vocem, vires producit & auget.

Une saignée à propos faite,
 Rend la vue, & plus forte, & plus vive, & plus
 nette,

Soulage l'estomac, dégage le cerveau,
 Désopile un viscère, échauffe la moëlle.
 Donne à l'ouïe, à la voix, une force nouvelle,
 Procure un doux sommeil, ôte un triste bandeau,
 Et même de la Parque allonge le fuseau.

OBSERVATION sur une mort subite par l'effet
 de la fumée des tiges de pavots à moitié
 sechées avec lesquelles on chauffoit un four;
 communiquée par un Membre de la Société
 Royale de Médecine.

Le nommé Pierre Guenet, Jardinier
 de M. Devienne demeurant à Morsant
 près Savigny-sur-Orge, âgé d'environ 50
 ans, ayant été le matin 21 juillet de la
 présente année, faire l'estimation des lé-
 gumes d'un autre Jardinier du même
 village, rentra chez lui vers les qua-
 tre heures du soir, après avoir arrosé dans
 son jardin pendant quelque temps. Il
 mangea de la soupe. Il avoit déjeuné avec
 le Jardinier dont il a été question plus
 haut; ils avoient bu environ deux à trois
 bouteilles de vin entre eux deux. Après
 qu'il eut mangé de la soupe, il prit soin
 d'un four qu'on faisoit chauffer avec des
 tiges entières de pavots à moitié seches.
 Au bout d'environ un quart-d'heure, se
 trouvant incommodé par la fumée de

cette plante, il rentra dans le jardin pour
 boire de l'eau fraîche. Après avoir bu, il
 tomba mort entre deux arrosoirs qu'il te-
 noit, & en disant à son fils, je me trouve
 mal. On alla chercher sur le champ M. le
 Curé qui le trouva sans poulx; il essaya
 de lui faire reprendre ses sens avec des
 eaux de senteur & du vinaigre.

Tous ces moyens furent sans succès.
 On recourut à Savigny-sur-Orge, à un
 quart de lieue delà, chercher un Chi-
 rurgien. Celui-ci étant arrivé une heure
 environ après l'accident, trouva cet
 homme sans aucun signe de vie. Les la-
 vemens avec la fumée de tabac, l'alkali-
 volatil-fluor introduit dans le nez & dans
 la bouche, les fomentations avec le vi-
 naigre, tous ces secours furent inutiles.
 On eut la précaution de ne l'enterrer
 qu'au bout de quarante-huit heures, &
 pendant tout ce temps il ne donna au-
 cune espérance de le rappeler à la vie.
 Telles sont les circonstances de cette
 mort subite. Nous les tenons de M. le
 Curé de Morsant qui nous les a marquées,
 & de la bouche même du Chirurgien de
 Savigny-sur-Orge. Nous observerons que
 la femme de ce Jardinier n'a point été
 incommodée.

On peut faire deux remarques impor-
 tantes sur cette mort; la première rela-
 tive aux causes qui ont pu la déterminer;
 & la seconde au traitement qu'on pour-
 roit employer dans des cas semblables,
 si le Médecin ou le Chirurgien étoient
 appelés à tems.

1°. Il est difficile de croire que la fumée

de pavots eusse produit une mort aussi prompte, s'il ne s'étoit pas joint à cette cause des circonstances capables d'en augmenter l'énergie. Nous croyons donc que le vin que le Jardinier avoit bu auparavant, la chaleur du jour, les alimens qu'il avoit pris, ont été des causes concurrentes avec celle de la fumée de pavots capables de produire un coup de sang, ou une apoplexie sanguine. Nous ne nions pas cependant que la fumée de pavots ne puisse être très-nuisible, mais nous ne croyons pas qu'elle puisse tuer aussi promptement. Un des effets principaux de l'opium est celui de produire une raréfaction du sang très-considérable. Cette raréfaction jointe à celle du vin, dont l'opium augmente encore la force enivrante, a très-bien pu causer l'apoplexie que les auteurs appellent *ab ebrietas*, & la rendre beaucoup plus grave & plus promptement mortelle.

2°. En supposant que la fumée des tiges de pavots puisse causer la mort, nous sommes persuadés que les effets meurtriers qui pourroient résulter de cette vapeur, ne seroient pas d'une violence capable d'ôter toute ressource à l'Art. En conséquence nous croyons que les moyens suivans pourroient être mis en usage avec succès. Si le poulx étoit plein, embarrassé & gêné dans ses mouvemens, il faudroit commencer par faire une saignée du pied ou plutôt de la jugulaire; ensuite on feroit avaler de tems en tems quelques demi-verres d'eau dans lesquels on délayeroit une cuillerée de vinaigre. Ces secours pourroient être rendus plus efficaces, si on versoit de l'eau froide sur le corps mis à nud & exposé en plein air, si on exposoit surtout la tête à la vapeur du vinaigre, & si l'on faisoit par tout le corps des frictions avec des linges ou flanelles exposés à cette même vapeur. On est fondé à croire, d'après des expériences analogues, que de tels moyens ne seroient pas employés inutilement.

Quoiqu'il en soit de nos conjectures tant sur la cause de cette mort que sur le traitement qui nous semble le plus approprié, nous ne doutons pas qu'il ne soit très-important d'avertir les gens de la campagne de ne pas brûler dans des lieux fermés & peu spacieux, les plantes dont la vapeur ou la fumée peut être nuisible à la santé, telles sont la jusquiame, les pavots, la pomme épineuse, &c. &c.

De Beaumont-sur-Oise, le 20 Août 1780.

Le 13 de ce mois, Madame Delancuville, habitante de cette ville, accoucha heureusement d'une fille bien portante, à laquelle on a remarqué deux dents incisives à la mâchoire supérieure, dont la sortie a été suivie, trois jours après, de deux autres de chaque côté de celles-ci; ce qui fait le nombre de six. Cette enfant est morte, à ce qu'il paroît, des convulsions qu'a causées la sortie de ces dents précoces. Le fait a été vérifié par Mademoiselle de Vandeuil, Seigneur de Dieudonne, où l'enfant étoit en nourrice.

Questions faites aux Rédacteurs de la Gazette de Santé.

On demande 1°. quels sont les secours qu'on doit administrer aux noyés. 2°. Quels sont les signes d'une grossesse réelle? Ce qui donne lieu à la première question, c'est l'aventure malheureuse d'un jeune homme de Niort en Poitou, qui s'est laissé tomber dans l'eau, dont il a été retiré presque sur le champ & sur lequel on a tenté tous les moyens connus, sans pouvoir le rappeler à la vie.

Il semble que pour répondre à cette première question, il suffiroit de renvoyer aux écrits nombreux qui ont été publiés de nos jours à ce sujet, de rappeler surtout le tableau des ressuscités par différens moyens que M. Pia, ancien Echevin de Paris, met sous les yeux du public presque tous les ans, depuis l'établissement des secours en faveur des noyés fait dans la Capitale. Ces principaux secours se réduisent à des stimulans & à des moyens capables de réchauffer le corps, qui est dans une espèce d'engourdissement & dont la circulation des humeurs se trouve suspendue. Ces moyens sont l'esprit volatil de sel ammoniac, le tartre stybié, la fumée de tabac, les frictions seches avec des flanelles, &c. Il y a encore un grand nombre d'exemples de noyés rappelés à la vie au moyen d'un lit de cendres un peu chaudes & du sel ordinaire dans lequel on met le sujet. On irrite en même temps la membrane pituitaire & la gorge avec la barbe d'une plume; on met sous le nez & dans les narines l'esprit de sel ammoniac ou alkali-volatil; on tâche de faire avaler une dissolution de tartre émétique; on intro-

duit la fumée de tabac dans le fondement, enfin on électrise, on saigne même si l'on a quelques indices que le sujet soit tombé de bien haut, le soit donné quelque coup, a été long-temps la tête penchée, a fait des efforts capables de causer quelque engorgement au cerveau ou à la poitrine, s'il a la face d'un rouge violet, &c. Pourvu que le cœur batte, de quelque manière qu'on s'y prenne, on a atteint le but & il y a la plus grande espérance de retour à la vie.

Mais il ne suffit pas de la rappeler. Le sujet est encore en danger de la perdre, si l'on s'y prend mal. Pour l'ordinaire la fièvre succède à cet état d'engourdissement & de froideur dans lequel il s'est trouvé, & la chaleur qui survient à ce froid est d'autant plus forte, que le sujet a été long-temps sous l'eau. Lorsqu'il commence à donner quelques signes de vie, on doit suspendre, ou modérer au moins, l'usage des stimulans, donner du thé, du bouillon léger, des lavemens, le tartre stybié très-étendu dans l'eau, faciliter le jeu des vaisseaux par des saignées modérées & toujours relatives à l'état du pouls, & aux autres circonstances. Mais si la saison est très-froide; si le corps a été long-temps sous l'eau, s'il y a un coagulum marqué & presque concret dans les humeurs; c'est en vain qu'on tenteroit de le rappeler à la vie. Quand même il en donneroit quelques signes, nous croyons qu'il la perdrait par la fièvre putride & gangreneuse qui en seroit la suite. Du reste, on doit toujours tenter; & dans cette fièvre, les acides végétaux sont les principaux secours.

Quant aux signes de grossesse; il n'est pas aussi facile de les assigner qu'on le pense. Des Accoucheurs habiles y ont été souvent trompés, & cette considération doit rendre bien circonspect lorsqu'on prononce sur cet état. Le mouvement même de la matrice peut en imposer. Nous avons été témoins d'un mouvement spasmodique & répété de cet organe, joint à une suppression de règles, à un gonflement du sein & à un état du col de la matrice qui a induit en erreur. Cependant lorsque ces signes se trouvent réunis, & que par le toucher on s'assure de l'état pâteux du corps de la matrice, il doit y avoir peu de doutes sur la grossesse. On doit même dire qu'aujourd'hui les Accoucheurs habiles ne s'y trompent

pas. Mais, les nausées, les vomissemens, les douleurs aux lombes, la suppression des règles, les lassitudes, la grosseur du ventre, le gonflement du sein, l'état du col de la matrice &c, peuvent devenir dans quelques circonstances autant de signes équivoques. En attendant que les vrais signes caractéristiques de cet état, qu'un habile Accoucheur nous promet, soient tracés, nous conseillons de ne pas hasarder une décision absolue.

OBSERVATION sur une hernie complète d'un volume considérable, accompagnée de toux &c. par M. JUVILLE, Expert Herniaire, reçu au Collège Roy. de Chirurgie de Paris, chargé de la fourniture des bandages pour les troupes du Roi.

Il arrive souvent que les hernies ou descentes causent des accidens qu'on attribue à d'autres causes qu'à celle qui les produit. Le déplacement des intestins donne lieu à des toux qui sont l'effet du tiraillement du diaphragme, à des coliques dépendantes de la difficulté qu'ont les alimens à descendre librement dans le tuyau intestinal. On a vu des fièvres habituelles accompagnées de maigreur, d'exténuation du corps qu'on ne sa voit à quoi attribuer, dont le sujet même ignoroit la cause, cesser tout-à-coup par la découverte d'une hernie à laquelle on remédioit sur le champ. Je ne citerai qu'un exemple de ces sortes d'accidens.

Le nommé Evrard, âgé d'environ 36 ans, soldat réformé de la Légion de Lorraine, attaqué du côté droit d'une hernie inguinale complète du volume d'une bouteille de chopine accompagnée d'une toux continuelle & des plus laborieuses, d'une respiration fort gênée, avoit été pendant plusieurs années d'hôpital en hôpital, & chez tous les gens de l'art où la pitié pouvoit lui procurer l'accès pour solliciter des secours. Il n'en avoit obtenu aucun; au contraire il étoit dans le plus grand dépérissement, & d'une maigreur extrême. Il avoit la plus grande difficulté à marcher, le corps plié en deux sans pouvoir se redresser, lorsqu'il trouva le moyen de pénétrer chez le Ministre de la Guerre, pour lui demander un azile où il pût être secouru.

Il étoit muni de certificats de Chirurgiens recommandables, qui constatoient que sa hernie avoit résisté aux bandages, à cause d'une toux très-forte & continuelle qu'on avoit caractérisé d'asthme.

C'est en cet état que le Ministre me fit adresser ce malheureux, vers la fin de l'année dernière. Après l'avoir examiné de bout & couché, je réduisis sa hernie assez facilement à l'exception d'une portion de la grosseur d'un gros œuf de pigeon qu'il me dit qu'on n'avoit jamais pu faire rentrer, & qui avoit été prise par des Chirurgiens pour un 3^e. testicule. En pressant cette tumeur dans mes doigts, & sur la réponse que me fit le malade que je ne lui faisois aucun mal, je conclus que c'étoit une portion d'épiploon qui avoit pris cette forme. Je la réduisis sans peine, au grand étonnement du malade, qui confessa l'avoir toujours sentie depuis son enfance. J'appliquai mon bandage qui contint parfaitement cette hernie, quoique jusqu'alors elle n'eût pu l'être un quart-d'heure. Le malade se redressa peu à peu, & je restai persuadé par la diminution sensible de la toux qu'elle n'avoit été excitée que par le poids énorme & le tiraillement des parties qui formoient sa hernie. En effet, elle diminua sensiblement tous les jours. Le malade s'est redressé entièrement, a repris de l'embonpoint, enfin s'est trouvé en état en peu de temps de faire de longues courses. Je le renvoyai à Versailles au bout de trois semaines pour faire ses remerciemens au Ministre qui a eu la bonté de lui accorder la paye d'invalides dont il jouit en Lorraine où il est très-bien portant.

Il résulte de cette observation, que ce malade avoit une hernie qui l'auroit conduit infailliblement au tombeau en très-peu de temps s'il n'eût été secouru, que son prétendu 3^e. testicule étoit une chimère, & que sa toux étoit l'effet de la hernie.

NOUVELLES EN MÉDECINE.

La Société Royale de Médecine a tenu le mardi 29 Août 1780, sa séance publique (au Louvre) dans l'ordre suivant.

M. Vicq-d'Azyr, Secrétaire perpétuel, a annoncé la distribution & les programmes des prix.

M. Hallé a lu un exposé des expériences qu'il a faites, conjointement avec MM. de Jussieu, de Lalouette & Jean-roi, pour déterminer la préparation & les effets de la plante appelée *dentelaire*, (*Plumbago Europæa* Lin.) pour le traite-

ment de la gale, dans laquelle elle agit promptement & avec succès.

M. Vicq-d'Azyr a lu l'éloge de feu M. Leroy, Professeur émérite de l'université de Montpellier, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, associé ordinaire.

M. Andry a lu un mémoire sur le traitement qu'il a administré conjointement avec MM. Desperieres, Vicq-d'Azyr, de Lalouette & Thouret, à 16 personnes mordues par un chien enragé à Senlis, & sur un nouveau plan de traitement proposé pour cette maladie.

M. Thouret a lu un mémoire sur les propriétés médicales de l'aimant, objet que la Société l'a chargé de suivre avec M. Andry.

M. Vicq-d'Azyr a lu l'éloge de feu M. Bucquet, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, de l'Académie R. des Sciences, associé ordinaire.

M. Cornette a lu un Mémoire sur une nouvelle manière de préparer les savons acides & sur leur usage en Médecine.

Nouvelles questions à la réponse insérée dans le numero 17, page 66.

On se rappelle qu'on demandoit des conseils pour une personne dont le genre nerveux est très-irritable, sujette à avoir par accès irréguliers l'exercice de l'entendement troublé, quoique la faculté du bon sens & de la raison subsistât. On avoit ordonné des bains, des délayans, des points d'irritation à la peau, des purgatifs répétés, la tranquillité d'esprit, un exercice modéré, du lait ou du petit-lait, l'usage des fruits & de l'eau. On demande aujourd'hui plus de développement à cette réponse.

Les délayans dont on a voulu parler sont l'eau de veau, les tisanes ordinaires avec l'orge, la chicorée, le chiendent, la réglisse, le petit-lait &c; les points d'irritation à la peau sont les frictions sèches & un peu rudes, l'application des rubéfians, des synapismes, des exutoires faits avec le bois de garou, les cantharides, les setons, le cautère; les purgatifs les plus convenables sont les pilules de Belloste, la poudre cornachine, prises aux doses ordinaires & habituellement.

De l'Imp. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 10 Septembre.

S. CXXIV.

*EXHILARAT tristes, iratos placat amantes
Ne sint amentes phlebotomia facit.*

La saignée adoucit le courroux, la tristesse,
Et les transports dangereux,
Dont une fatale ivresse
Agite un cœur amoureux.

EXPERIENCES sur les végétaux, spécialement sur la propriété qu'ils possèdent à un haut degré soit d'améliorer l'air, quand ils sont au soleil, soit de le corrompre la nuit, ou lorsqu'ils sont à l'ombre; auxquelles on a joint une méthode nouvelle de juger du degré de salubrité de l'atmosphère; par M. INGEN-HOUZ, Conseiller aulique & Médecin du corps de Leurs Majestés Impériales & Roy. de la Société Roy. de Londres &c; traduit de l'Anglois par l'Auteur. A Paris, chez Didot le jeune, Imprim. Lib. quai des Augustins. 1780. in-8°. avec figures, de 302 pages, sans compter la préface.

L'écrit que nous annonçons est un des plus importants ouvrages du siècle, en ce qu'il met en évidence une foule de vérités utiles, dont quelques-unes avoient été aperçues, mais auxquelles il manquait le sceau de la démonstration. Le résultat des principales expériences qui y sont contenues est, que presque toutes les plantes donnent un air déphlogistique, (c'est-à-dire un air très-pur, privé de phlogistique) qui s'échappe principalement de leurs feuilles, pendant le jour surtout au soleil; qu'elles ont la propriété de corriger un air qui seroit vicié par la présence soit de l'air fixe ou

méphitique ordinaire, soit de l'air inflammable, le plus dangereux de tous; que les feuilles agissent principalement sur le premier & les racines sur le second; que cette propriété des feuilles de répandre un air pur & par conséquent de corriger celui qui est altéré, n'a point lieu pendant la nuit, ni dans les lieux trop ombragés, & que dans ces deux circonstances, au lieu de donner un air pur, elles en fournissent un capable de nuire; qu'en général les racines, les fleurs & les fruits exhalent une vapeur pernicieuse capable de corrompre le meilleur air; que celui de la mer est en tout beaucoup plus pur que celui de la terre; qu'enfin un air putride ou phlogistique, bien loin d'être nuisible aux végétaux, leur est avantageux.

On sent, d'après cet exposé, tout le parti qu'on peut tirer de ces expériences & l'application utile qu'on en peut faire dans une infinité de circonstances intéressantes pour la vie des hommes & des animaux. Cette lumière acquise en physique; on trouve la raison d'un grand nombre de phénomènes dont la cause étoit inconnue. On voit évidemment le secours mutuel que les règnes animal & végétal se prêtent. On entrevoit l'utilité dont peuvent être les végétaux qui passaient, relativement à nos connoissances, pour être nuisibles ou parfaitement inutiles; enfin l'on devine aisément l'usage qu'on peut faire de ces grandes vérités, dont l'Auteur indique souvent, avec beaucoup de sagacité, les conséquences qu'on en peut

tirer, l'application heureuse qu'on en peut faire.

Du moment, par exemple, qu'il est démontré que toutes les fleurs en général, même les plus agréables, tous les fruits répandent une odeur qui peut être nuisible, corrompent l'air en tout tems, on doit être plus attentif au danger de leur influence, à leurs exhalaisons surtout dans les lieux clos, les petits appartemens où il y a une atmosphère bornée, & dont l'air se renouvelle difficilement. Toutes les plantes en général ne méritent pas moins d'attention. Leurs feuilles sont bien capables de purifier l'air d'un appartement qui reçoit la lumière du soleil ou qui est très-éclairé, mais elles peuvent le corrompre dans la nuit & à une trop grande obscurité. Ces expériences servent encore à expliquer comment l'ombre de certains arbres peut être nuisible, même pendant le jour.

L'Auteur se livrant, avec raison, à la satisfaction de faire des applications heureuses de ses découvertes, a cru qu'on pourroit employer utilement cet air pur des végétaux pour la guérison des maladies. Il entre à ce sujet dans des détails, soit sur les vaisseaux capables de le contenir, soit sur la nature des tuyaux, des ustensiles propres à le porter dans la bouche du malade. Cette partie de l'ouvrage, qui est l'effet d'un enthousiasme bien excusable sur les avantages qu'on peut tirer de vérités aussi utiles, a le défaut ordinaire des applications qu'en veulent faire leurs Auteurs, qui ne prévoient jamais tous les inconvéniens auxquels elles exposent. Sans avoir recours, par ex. à des ustensiles embarrassans, il y a des moyens plus simples de tirer parti de l'air que répandent les plantes en végétation, & nous invitons le public à en profiter. Pour cela, il suffit de les laisser pendant le jour dans un appartement exposé au soleil, & de les retirer la nuit.

On pourroit tirer encore parti de cette propriété qu'ont les plantes de purifier l'air, en multipliant les plantations d'arbres dans l'intérieur des villes & aux environs (comme c'est l'usage dans l'Inde & la Perse) aux bords des marais, des cimetières, aux environs de tous les lieux dont on redoute les exhalaisons infectes ou pernicieuses.

En général, cet ouvrage nous a paru bien fait, bien distribué, bien écrit,

& d'une manière claire & intelligible, très-propre à honorer son auteur & à devenir extrêmement utile dans une infinité de cas.

Prix distribués & proposés par la Société Royale de Médecine, dans sa séance publique, tenue au Louvre le Mardi 29 Août 1780.

La Société, d'après le vœu d'un Militaire distingué, avoit proposé en 1778, pour sujet d'un prix de la valeur de 300 livres, d'indiquer la meilleure méthode pour guérir promptement & sûrement la Gale contractée par communication, comme il arrive dans les Casernes, les Ateliers, les Hôpitaux, & les Prisons.

La Compagnie a annoncé dans la Séance publique qu'elle a tenue le Mardi 31 Août 1779, qu'un seul Mémoire paroissoit satisfaire à la question proposée, si l'effet répondoit aux promesses de l'Auteur. Elle a suspendu son jugement, jusqu'à ce qu'un nombre suffisant d'expériences ait constaté l'efficacité & la sûreté du remède.

Ces expériences ont été faites à Paris & à Versailles, par des Commissaires que la Société a nommés. Quoique l'effet n'ait jamais été aussi prompt que l'Auteur l'a avancé, cependant le succès en général a répondu à leur attente, & a été exempt de dangers auxquels la répercussion & les accidens qui en sont la suite, auroient pu exposer. D'ailleurs ce remède paroît l'emporter sur ceux qui sont connus, par la propreté de son action, & par le peu d'appareil qu'il exige.

Il consiste dans une préparation particulière de la racine de Dentelaire, *Dentellaria Rondelii*, J. B. 2. 940. *Lepidium Dentellaria dictum*. C. B. Pin. 97. *Plumbago quorundam*. Clus. Hist. cxxxiii. *Plumbago Europæa*, Lin. L'Auteur prescrit de prendre deux ou trois poignées de la racine, de la piler dans un mortier de marbre, de jeter dessus une livre d'huile d'olive bouillante, qu'on agite pendant trois ou quatre minutes avec la racine; enfin de passer le tout au travers d'un linge & d'exprimer fortement. On forme un nouet avec la racine restée sur le linge. Pour faire usage du remède, il faut que l'huile soit bien chaude. Alors on y trempe le nouet avec lequel on agite le dépôt qui s'est formé

au fonds de l'huile, & on s'en sert pour frotter un peu fortement toute la superficie du corps. On doit réitérer les frictions de douze en douze heures, & les continuer tant qu'il y a des restes de gale.

L'effet de ce remède est d'exciter l'éruption des boutons galeux, & de les dessécher sans occasionner de rétropulsion; ce qui, dans les cas ordinaires, paroît dispenser de l'usage des remèdes & des préparations intérieures. Cet effet confirmé, d'après l'affertion de l'Auteur, par une observation suivie & par un usage de quarante années, a été encore remarqué dans les épreuves faites par les Commissaires de la Société, quoiqu'avec des progrès plus tardifs & une marche plus lente; elle a même été obligée, vu l'état de la racine qui lui a été envoyée, de faire de légers changemens à la préparation & à l'administration de ce remède, auquel elle pense qu'on peut donner encore un nouveau degré de perfection. Elle publiera ses expériences à ce sujet.

Déterminée par ces motifs, elle a cru devoir accorder ce Prix à M. Sumeire, Docteur en Médecine, à Marignane en Provence, auteur du Mémoire dont ce procédé est extrait, & qui a été envoyé avec deux épigraphes dont l'une est, *Necessitas Medicinam invenit, experientia perfecit.* Bagliv.

La Société ayant annoncé dans la Séance publique qu'elle a tenue le Mardi 20 Octobre 1778, divers sujets de travaux sur la Topographie médicale du royaume, sur l'analyse & les propriétés des eaux minérales, sur les maladies des Artisans & sur celles des Bestiaux; elle a eu la satisfaction de voir les Médecins & les Physiciens les plus habiles s'en occuper avec autant d'empressement que de succès, & elle a couronné dans sa Séance publique, tenue le 31 Août 1779, ceux qui s'étoient le plus distingués dans ces recherches. Ayant réuni depuis cette époque un grand nombre d'observations sur les mêmes objets, elle a ouvert un nouveau Concours.

Le premier Prix d'encouragement, consistant en un double jetton d'or, a été donné au P. Cotre, Curé de Montmorency, Associé régnicole. La description qu'il a faite du pays qu'il habite, peut être regardée comme un modèle.

Le second Prix d'encouragement, consistant également en un double jetton d'or, a été décerné à M. Gattellier, Associé régnicole, à Montargis. La nature & les productions du sol de cette contrée y sont déterminées d'une manière qui mérite des éloges.

M. Maret, Secrétaire de l'Académie de Dijon, Associé régnicole, a mérité le troisième Prix d'encouragement, consistant en un jetton d'or. La Société a sur-tout remarqué ce qu'il dit des mœurs & de leurs rapports avec la santé des habitans, qu'il divise en cinq classes, dont il expose le tempérament & les maladies.

Parmi les Mémoires admis à ce Concours, la Société en a remarqué cinq qu'elle croit dignes d'être cités honorablement dans l'ordre suivant.

Le premier est M. Desbret, Médecin à Cusset en Bourbonnois, il contient des détails intéressans sur les maladies aiguës auxquels les habitans de ce canton sont sujets.

Le second est de M. France, Associé régnicole à Besançon. Ses réflexions sur les divers tempéramens des habitans de la Franche-Comté, ont principalement fixé l'attention de la Compagnie.

Le troisième est de M. Retz, Médecin, ci-devant à Arras, & maintenant correspondant à Rochefort. Dans son Mémoire sur la Topographie médicale d'Arras & de l'Artois, il donne des détails curieux & qui méritent d'être conservés sur les maladies des Artisans.

Le quatrième est de M. Aufauvre, correspondant à Vichi, que la Société a déjà couronné dans sa Séance publique du 31 Août 1779. Ses remarques sur les Eaux de Vichi annoncent un Praticien sage & éclairé.

Le cinquième est de M. Bouvier, Médecin, actuellement à Versailles. Il a apprécié les vertus des Eaux de Sainte-Reine d'une manière qui mérite d'être distinguée.

La Société avoit demandé un Tableau des maladies aiguës & chroniques auxquelles les bestiaux de toute espèce sont exposés dans les différentes parties du royaume. Parmi les Mémoires qu'elle a reçus à ce sujet, un seul a rempli ses vues. L'Auteur de ce Mémoire est M. de Villaine, Chirurgien à Champagnolle; la Compagnie lui a accordé un Prix d'encouragement, consistant en un jetton d'or.

La Société propose pour sujet d'un premier Prix, qui sera distribué dans la Séance publique du premier Mardi de Carême 1782, la question suivante :

Quelles sont les femmes qui doivent s'abstenir de nourrir elles-mêmes leurs enfans ?

Les avantages de l'allaitement maternel ont été développés dans les meilleurs ouvrages de Médecine, de Physique & de Morale, & la nature les a toujours fait sentir ; mais il ne suffit pas que cette loi, imposée par elle à toutes les mères, soit connue pour être exécutée. Jusqu'à ce que l'on sache de quelles exceptions elle est susceptible, on ignorera toujours combien & dans quel cas elle est obligatoire. Il y a ici plusieurs méprises à éviter. Souvent un attachement peu éclairé exagère les inconvéniens de l'allaitement. Parce qu'une femme est d'une santé délicate, on s'oppose à ce qu'elle remplisse le plus doux & le plus sacré des devoirs. En suivant le parti contraire, on l'expose à un grand nombre de dangers, & on la prive du plus pur de tous les plaisirs. Lorsqu'on ne cherche qu'un prétexte pour se soustraire à la loi, on le trouve aisément dans les motifs que l'ignorance & la prévention suggèrent. D'un autre côté, n'est-il pas à craindre que des femmes sensibles, séduites par l'attrait que ce devoir leur présente, ne s'y livrent dans des circonstances telles que leur santé & celle de leurs enfans puissent en souffrir ? N'y a-t-il pas d'ailleurs des soins & des précautions capables de rendre l'allaitement maternel possible, lorsque plusieurs obstacles semblent s'y opposer. Il est donc important de déterminer les cas dans lesquels une mère doit s'abstenir de nourrir elle-même ses enfans.

Ce sont les exceptions à la règle générale, qui doivent former la réponse à la question proposée sur l'étendue & les limites de ce premier devoir. L'observation & l'expérience doivent servir de base aux Mémoires des concurrens.

Ce Prix, de la valeur de 300 livres, est dû à un des Membres de la Société. Les Mémoires seront remis avant le premier Janvier 1782.

La Société propose pour sujet d'un second Prix, qui sera distribué dans la Séance publique du premier Mardi après la Fête de Saint-Louis 1782.

D'exposer la nature, les causes, le mécanisme & le traitement de l'Hydropisie, & sur-tout de faire connoître les signes qui fixent d'une manière précise les indications des différens genres de secours appropriés aux divers cas & aux diverses espèces d'épanchement.

Quoique cette question paroisse très-étendue, on ne demande point un traité complet de l'Hydropisie ; on desire seulement réunir une nouvelle suite d'observations sur ce que la nature & le traitement de cette maladie présentent de plus difficile. Les personnes assez instruites pour s'occuper de ce travail, connoîtront aisément quels sont les points qui ont besoin d'être éclaircis.

Il importe sur-tout d'avoir les idées les plus positives sur les remèdes qui doivent être employés dans les différens cas. Les indications peuvent seules fixer ce choix. C'est donc vers la distinction des diverses espèces d'Hydropisie & de leurs complications ; c'est vers la recherche des signes capables d'en déterminer la nature que l'on doit principalement diriger ses vues.

Ce Prix, de la valeur de 300 livres, est dû à M. Menuret, Associé régnicole à Montélimart. Les circonstances qui accompagnent ce bienfait méritent d'être connues. M. Rast, Associé régnicole à Lyon, avoit proposé un prix de la valeur de 300 livres, que M. Menuret a remporté, sur une question très-importante, relativement à la manière dont les maladies contagieuses se propagent. Content de la préférence dont il s'est rendu digne, M. Menuret n'a point accepté la somme qui lui étoit destinée, & il l'offre aujourd'hui pour la valeur du prix dont nous avons publié le Programme, tel qu'il nous a été remis de sa part.

Les Mémoires seront envoyés avant le premier Juin 1782, à M. Vicq d'Azyr, Secrétaire perpétuel de la Société Royale de Médecine, rue du Sépulcre, à Paris.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur Miquignon, Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.

De l'Imp. de la Veuve B A L L A R D & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 17 Septembre.

S. CXXV.

*S*ANGUINE detracto sex horis est vigilandum,
Ne somni fumus lædat sensibile corpus.

Après la veine ouverte, il faut, s'il est possible,
Six heures résister aux charmes du sommeil.
Ses vapeurs agissant sur le corps trop sensible,
Pourroient bien attirer un funeste réveil.

*Réponse à un des articles du Journal de
Paris; du 17 Septembre 1780, au
sujet des reproches faits à M. Maret.*

Nous avons cru pouvoir nous défendre, lorsqu'on nous attaquoit, & faire jaillir le ridicule sur celui qui cherchoit à le jeter sur nous. Nous croyons qu'il étoit permis de relever des infidélités, dont l'existence & la preuve ont été fournies au Magistrat fait pour juger ces sortes de différens. Un des Rédacteurs du Journal de Paris, celui qui juge en dernier ressort de toutes les matières de sciences, n'est pas de cet avis. Sans doute il prétend qu'il y a des Auteurs sacrés, qui ont le droit de tout dire, & aux ouvrages desquels il n'est pas permis de toucher. Si l'on a relevé M. Maret sur plusieurs points de doctrine, si on lui a reproché des infidélités &c, c'est, dit-il, parce qu'il avoit fait l'éloge de l'inoculation; & comme un autre Domquichotte, prenant le parti & de cet agresseur & de cette méthode, il ne voit pas que personne ne combat aujourd'hui l'inoculation; qu'il n'est plus question de savoir si cette opération est utile ou non, mais s'il est nécessaire d'avoir la petite-vérole? L'inoculation n'a été pour rien dans

les reproches faits à M. Maret, & lorsqu'un homme se présente avec un ouvrage estimable, qu'il soit inoculateur ou non, *trōs rutulūve fuat*, il a des droits à notre estime & à nos éloges. On en peut voir la preuve dans l'analyse de l'ouvrage de M. Ingen-Housz, Inoculateur, dont nous faisons l'éloge, le jour même qu'on nous faisoit injustement ce reproche.

Nous ne convoquerons pas, comme M. Maret, une assemblée académique, pour décider des questions de fait qui ont été agitées entre nous, & que tout homme qui fait lire est en état de juger. Ce seroit faire insulte au public. Par la même raison, nous ne mettrons pas sous ses yeux, en deux colonnes, d'un côté les propres paroles de l'Auteur attaqué qui a fait connoître les voies de communication d'un mal, & de l'autre, des absurdités qu'on lui suppose & qu'on donne pour l'équivalent.

Notre intention étoit de ne plus revenir sur cet objet; mais puisqu'on nous y force; que le nouvel agresseur sache qu'on n'a fait aucun reproche à M.M. qu'il n'eût mérité, soit sur la doctrine, soit sur l'interprétation donnée aux passages qu'il cite; qu'on pouvoit lui en faire encore d'autres qui auroient été également fondés. Croit-il qu'il soit permis de jouer, de tromper le public dans une affaire qui intéresse l'humanité entière? Il l'est encore moins à un coopérateur d'un Journal quelconque de s'immiscer dans les choses qu'il n'entend pas; de s'ériger en Juge suprême dans ce qui ne le concerne pas. Qu'il fasse ressortir à son tribunal

en même temps la danse, la musique, la peinture, la pharmacie, la chymie, la médecine, l'inoculation, les pièces de théâtre, les talens des Auteurs, des Acteurs, des Actrices, la boulangerie, l'astronomie. &c. &c. Peut-il encore injurier les citoyens, traiter de fou avec un ton & une audace que rien ne justifie, un projet utile qui n'a d'autre but que le bien public, qu'il n'a jamais réfléchi, qu'il ne connoît ou qu'il ne conçoit pas? Sont-ce donc des fous que les Magistrats qui préservent les Villes de la petite-vérole, ceux qui se disposent au même acte de bienfaisance?

Supposons un homme raisonnable qui n'auroit jamais entendu parler de la petite vérole, à qui l'on demanderoit de quelle manière on doit traiter partout un mal contagieux, épidémique; il répondroit sans doute qu'il n'y a pas d'autre parti que d'arrêter les progrès de la contagion, la communication du mal, comme on fait tous les jours dans des maladies semblables; qu'il y a lieu de croire qu'en multipliant les précautions, on parviendra peut être à le faire cesser totalement, comme on a fait cesser la peste, la lepre, le mal des ardents &c., qui avoient la même origine, mais sur lesquels il n'y avoit pas heureusement les mêmes préjugés. Et si cet homme étoit plus instruit, s'il savoit qu'en tout temps il n'y a qu'un quart des lieux habités en France qui soit atteint de la petite-vérole, ne pourroit-il pas assurer qu'au moyen d'un règlement général pour tout un Royaume, au lieu de préserver six villes, on en préserveroit vingt, cent, &c. Quelqu'un de raisonnable diroit, cela est si simple, si naturel, paroît si vraisemblable. Un homme à systèmes, à préjugés, entre en fureur lorsqu'on dit qu'il faut fuir les maux contagieux, & traite de fous ceux qui conseillent de se précautionner contre leurs attaques. C'est ainsi que les infections en tout genre prennent racine, sont si difficiles ensuite à détruire. Mais il n'y en pas de plus dangereuses que celles de l'esprit.

Considérations définitives sur l'inoculation, par M. SUMEIRE, Docteur en Médecine, à Marignane en Provence.

Il n'y a que l'expérience qui apprécie bien le pour & le contre de toutes les ins-

titutions & inventions que produit l'esprit humain. En découvrant tous leurs rapports, elle déceleur bons & leurs mauvais effets, & en décidant la plus grande somme des uns ou des autres, elle fixe le jugement qui doit prononcer sur l'usage que l'on en doit faire. J'applique cette maxime à la cause de l'inoculation, pour arrêter enfin la véritable opinion que l'on doit avoir sur cette méthode.

Le raisonnement a d'abord saisi les avantages évidens que la petite-vérole artificielle a sur la petite-vérole accidentelle. Le choix de la qualité de la matière variolique & de toutes les bonnes conditions dans l'âge, dans la constitution, dans la disposition du sujet, dans les circonstances de la saison &c., donne à la petite-vérole inoculée une préférence incontestable sur la petite-vérole accidentelle. L'inoculation est par conséquent décidément utile au particulier qu'on inocule, s'il n'y a aucun obstacle au succès dans la constitution ou dans la disposition individuelle. Cette conséquence en avoit amené une autre qui paroïsoit très-certaine; c'est que l'inoculation devoit être généralement pratiquée. On déplorait que le préjugé du peuple s'opposât à la propagation de cette méthode salutaire, & on desiroit qu'une loi politique, en y soumettant tous les sujets, fit le bien général de la société & de l'Etat. Aujourd'hui on apperçoit que ce même bien exige que cette pratique soit interdite dans tous les lieux où les hommes sont rassemblés en grand nombre. On a vu qu'elle entretient & perpétue la contagion de la petite-vérole accidentelle, parce qu'il est bien prouvé par l'expérience, que la petite-vérole se communique, & de-là il résulte que l'inoculation est nuisible à l'Etat, parce qu'elle est préjudiciable à la population. Elle expose continuellement à la contagion, non-seulement tous les sujets auxquels les avantages de cette pratique sont refusés par leur constitution ou autres dispositions diverses, habituelles ou actuelles, & auxquels la petite-vérole sera probablement funeste; mais encore tous ceux qui étant proposés à en profiter, peuvent être atteints de la maladie avant qu'ils aient eu le temps de se la donner, c'est-à-dire, dans des circonstances défavorables relativement à l'âge, aux diverses condi-

tions de la santé, à la saison & au caractère du miasme, & conséquemment avec tous les dangers que l'on se propose d'éviter par l'inoculation. On ne peut donc qu'applaudir à la sagesse des réglemens qui viennent de proscrire la pratique de l'inoculation dans les enceintes fort peuplées. Mais on doit la permettre & la conseiller même beaucoup dans les situations isolées, où la communication n'est point à craindre; parcequ'on ne peut pas ne pas admettre les raisons claires & certaines qui prouvent que le risque de la petite-vérole artificielle est infiniment moindre que celui de la petite-vérole accidentelle, & par conséquent que l'inoculation est toujours & bien décidément avantageuse à tous ceux qui n'ayant aucune raison exclusive, n'ont qu'à mesurer les inconvéniens de la petite-vérole artificielle avec ceux de la petite-vérole ordinaire.

Signé SUMEIRE, D. M. à Marignane en Provence.

De Montauban, le 16 Juin.

On vient de publier dans cette Ville une Ordonnance de Police du 10 de ce mois, qui défend d'inoculer dans la ville de Montauban & ses faubourgs. Cette sage Ordonnance est conçue en ces termes:

» Par Me. Poncet-Delpech, Avocat en Parlement & Procureur du Roi de l'Hôtel-de-Ville, a été dit qu'il est de l'intérêt public de prévenir les accidens qui peuvent altérer la santé des habitans ».

» Que les Officiers de Police doivent veiller surtout à ce que les maladies épidémiques & contagieuses ne s'introduisent dans la Ville ».

» Que la petite-vérole, toujours dangereuse pour l'adolescence, l'âge mûr & la vieillesse, est ordinairement mortelle, dans ces époques de la vie, lorsqu'on n'est point préparé ou disposé à la recevoir ».

» Que si l'inoculation est une des plus belles découvertes modernes, il paroît néanmoins très-essentiel d'empêcher que cette pratique utile aux personnes qui en usent, ne devienne nuisible par contagion à celles qui ne peuvent ou ne veulent pas l'adopter ».

» Qu'on a vu plusieurs fois les voisins d'un inoculé contracter inopinément le levain contagieux, & en devenir les tristes victimes ».

» Que des particuliers ne prévoyant pas sans doute les dangers de la communication de ce mal terrible, laissent aller dans les rues & jouer avec d'autres enfans, leurs enfans inoculés ».

» Que ces imprudences pourroient porter l'épidémie dans tous les quartiers de la Ville ».

» Que plusieurs Tribunaux du Royaume, justement alarmés de pareils abus, ont déjà publié différentes loix pour les réformer ».

» Que par son Arrêt du 29 Août 1772, le Parlement de Toulouse, en tolérant la pratique de l'inoculation, fit défenses à toutes personnes de se faire inoculer dans la ville de Toulouse, avec injonction à celles qui voudroient se livrer à cette opération, de se retirer pour cela à la campagne en des lieux suffisamment reculés & solitaires, & d'y rester jusqu'à leur parfaite guérison ».

» Qu'il importe au bien général & particulier de faire pour les habitans de cette Ville un réglemant conforme à cet Arrêt. A ces causes &c.

» Le Conseil de Police faisant droit sur les requisitoires du Procureur du Roi, a fait inhibitions & défenses à toutes personnes quelconques, de se faire inoculer dans l'enceinte de la ville & faubourgs de Montauban. Enjoint au contraire à celles qui voudront se livrer à cette opération, de se retirer pour cela à la campagne, en des lieux suffisamment reculés & solitaires, à peine contre les contrevenans, de cent livres d'amende, qui ne pourra être réputée comminatoire, de laquelle amende les peres & meres, les tuteurs & curateurs demeureront responsables pour leurs enfans, pupiles ou mineurs, ainsi que les maîtres pour leurs domestiques ou les gens de leur maison. A fait pareillement défenses à tous Chirurgiens & autres gens de l'Art, de faire ladite opération dans l'enceinte de la présente ville, à peine de cent livres d'amende contre chacun des Chirurgiens ou autres gens de l'Art, qui auront travaillé ou coopéré à l'inoculation dans l'enceinte de ladite Ville & ses faubourgs; laquelle amende ne pourra pareillement être réputée comminatoire; & pour que la présente Ordonnance soit connue de tous les habitans, elle sera lue, publiée & affichée par-tout où besoin sera, &c ».

Réponse au numero 34 de la Gazette
de Santé.

Si j'avois à traiter un sujet tel que celui dont il est question au N°. 34, bien éloigné de songer à entreprendre l'opération, je dirigerois entièrement mes vues à détruire le vice bien connu, qui produit tous les maux dont il est attaqué. Voici comme je conduirois.

Je donneroix deux fois par jour, deux cuillerées de la solution de sublimé-corrosif (1), (huit grains par pinte d'eau distillée) deux fois de l'extrait de cigue bien préparé, commençant par 4 grains & augmentant, tous les quatre jours, de 2 grains, deux fois aussi un verre de décoction de deux onces de quinquina concassé par pinte d'eau.

Je prescrirois le matin la cigue, le quinquina se prendroit une heure & demie avant les repas, & la solution se donneroit bien mêlée dans la soupe de midi & du soir.

Je purgerois tous les dix à douze avec manne & sel, de façon à produire cinq à six selles seulement. Je ferois observer un régime léger & analeptique.

Plusieurs observations motivent mon avis; je ne citerai que celle-ci.

Un jeune homme de 20 ans avoit une carie considérable à la seconde phalange du gros orteil (pied droit) le métatarse présentoit un ulcère plein de trous, durs & calleux; la sonde dans différens point (sans forcer ni faire de fausses routes) pénétoit jusques sous le pied. Le pied étoit énormément gros & hideux à voir. Le pere dont j'étois ami, me força de m'en charger. Tout bien examiné, je ne pus reconnoître de cause plausible que le vice écrouelleux. J'avois lu les bons effets de ce remède Anglois dans le Journal de Médecine depuis peu de temps. Je fondai mes espérances à le diriger sagement. Effectivement dans cinq mois le

(1) Ce remède est regardé par quelques grands Médecins, comme un poison lent & meurtrier, qui tôt ou tard produit les accidens les plus graves. Je l'ai beaucoup employé, & je suis persuadé que ses mauvais effets sont dûs au peu de prudence, que l'on a mis souvent dans son application comme dans son usage.

malade a été parfaitement guéri. C'étoit à la vérité au mois de mai que je commençai le traitement. Le seul inconvénient que j'aye jamais éprouvé dans le temps, comme depuis, de la solution, a été des coliques d'estomac, que j'ai dissipées chaque fois, en diminuant la dose, & par degrés insensibles. L'intérieur a été pansé convenablement.

Signé, CAZAUBIEL, Médecin du Roi.

LIVRES NOUVEAUX.

Cours de pathologie & de thérapeutique chirurgicales; ouvrage posthume de M. SIMON, ci-devant Professeur Roy. au Collège de Chirurgie de Paris &c. revu, mis en ordre & considérablement augmenté par M. HAVIN, Professeur Roy. de Chirurgie, Conseiller, premier Chirurgien de feu M. le Dauphin, & premier Chirurgien de Madame, Inspecteur des Hôpitaux militaires &c. A Paris, chez Méquignon, l'ainé, Lib. rue des Cordeliers. 1780 in-8°. de 690 pages. Prix 7 liv. relié.

L'Auteur, ainsi qu'il l'annonce, ne prétend à d'autre mérite qu'à celui d'avoir su rassembler sous un même point de vue les connoissances acquises jusqu'à ce jour, & éparées dans un grand nombre d'ouvrages sur les causes, les signes & les symptômes des cinq principaux genres de maladies chirurgicales, qui sont les tumeurs, les plaies, les ulcères, les fractures & les luxations, dont il traite successivement, & sur leur curation la plus méthodique. Il a puisé tous les dogmes & les différens préceptes qui en font la base, dans les écrits des Observateurs les plus éclairés & les plus judicieux; mais il consulte surtout l'expérience décisive des vrais Praticiens qu'il a eu la satisfaction de voir souvent confirmée par la sienne propre. Au reste, cet ouvrage formé uniquement pour l'instruction des étudiants de différens Collèges de Chirurgie par un homme célèbre & d'un mérite généralement avoué, aura le double avantage de les dispenser de lectures suivies, de recherches multipliées dans un grand nombre d'Auteurs tant anciens que modernes, & d'épargner à la plupart d'entre eux des acquisitions répétées & dispendieuses.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur MÉQUIGNON, Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.

De l'Imp. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 24 Septembre.

S. CXXVI.

SANGUINE non carpas, purgatus, protinus
escas
 Omnia de laide vitabis, rite, minutè;
 Et vitet potum phlebotomatus homo.
 Frigida vitabis, quia sunt inimica minutis.
 Interdictus eritque minutis nubilus aer.
 Omnibus apta quies; & motus sæpe nocivus.

Ne mangez point d'abord; surtout point de laitage;
 Ne prenez point de froid; nul excès de boisson,
 C'est après la saignée un dangereux poison.
 Si vous allez à l'air, qu'il soit pur, sans nuage.
 A tout homme en tel cas le repos est très-bon;
 Et le moindre travail peut faire un grand dom-
 mage.

MÉMOIRE concernant un nouvel établisse-
 ment où seront reçus & traités gratuitement
 dans leurs maladies, les anciens Militaires
 & les Ecclésiastiques indigens. in-4^o. de 8 p.
 A Paris, de l'Imprimerie Royale.

Tandis qu'il y a une classe d'hommes
 qui semblent s'être ligüés, d'une manière
 même indécente, contre toute propo-
 sition qui tend au bien général, soit parce
 qu'ils ne conçoivent pas la possibilité de le
 faire, soit parce que leur intérêt ne s'y trou-
 ve pas; il est bien consolant pour l'humani-
 té qu'il y en ait un autre, bien respec-
 table qui, dévouée au service des mal-
 heureux, réclame sans cesse des secours
 en leur faveur. Nous voulons parler des
 Religieux de la Charité, dont le zèle ne
 sauroit être suspect & qui méritent tous
 nos hommages. Ces hommes infiniment
 précieux à la société, voyant que les as-
 les ouverts à l'indigence fixent plus que
 jamais l'attention d'un Ministère bienfai-
 sant, demandent qu'il leur soit permis
 d'élever leur voix en faveur des anciens

Militaires & des Ecclésiastiques indigens,
 qu'une répugnance plus forte que le be-
 loin éloigne presque toujours des maisons
 publiques où les malades de tout état se
 trouvent confondus. Dans cette vue, ils
 ont proposé un projet d'établissement de
 vingt-six lits & d'une nouvelle salle à la
 Maison de la Charité de Paris, où les Offi-
 ciers & les Ecclésiastiques puissent avoir
 un traitement particulier & un asile com-
 mode absolument séparé de celui des
 autres. Sa Majesté à qui ce projet d'éta-
 blissement a été présenté, a daigné l'ap-
 prouver & a assuré en conséquence les
 fonds nécessaires pour la dotation de
 vingt-six lits.

Une décoration simple distinguera la
 salle des Officiers & des Prêtres; un petit
 jardin y sera attaché, & les distributions
 seront faites de manière que le service
 de cette salle n'aura rien de commun
 avec celui des autres, & ne communi-
 quera point avec le reste de l'hôpital. Pour
 concourir à cette belle œuvre, les Reli-
 gieux sacrifient tout ce qui dépend d'eux,
 leurs commodités personnelles, leur
 asile propre &c. Mais quelque effort
 qu'ils fassent, il ne peuvent pourvoir
 aux frais de construction qu'exige cette
 salle, dont la fondation des lits est assu-
 rée par le Roi, & ils implorent pour cet
 effet la pitié de toutes les personnes cha-
 ritables. Il est certain qu'un bienfait dans
 ce genre ne sauroit être mieux placé.

Questions faites aux Auteurs de la Gazette.

Le 27 du mois dernier, à 2 heures
 après midi, je fus voir un Prêtre âgé

d'environ 45 ans ; qui se croyoit à peine malade , parce que rien ne lui faisoit mal. Il étoit dans un accablement général ; son visage étoit pâle & défait , la respiration entre-coupée , sa voix foible , son poulx petit , misérable & très-irrégulier ; il avoit le regard fixe & étonné ; il étoit en connoissance , mais il exprimoit difficilement sa pensée. Il découloit de son visage une sueur presque froide. Il y avoit quelque temps qu'il ne dormoit point. Il étoit sujet à des ardeurs & des incontinenes d'urine qui se renouelloient fort souvent depuis l'opération de la taille qu'il avoit essuyée. Quelqu'un qui l'avoit vu avant moi , prenant cet état pour une fièvre inflammatoire , avoit mis le malade à la diète , aux rafraichissans , & aux lavemens qu'il lui faisoit prendre régulièrement quatre ou cinq fois par jour. Il suivoit cette méthode , depuis huit ou dix jours ; je lui ordonnai des analeptiques , comme le riz passé , de 4 en 4 heures , de la décoction de quinquina dans l'intervalle , & une boisson faite avec la décoction de chicorée amère acidulée.

Le 28 , l'état étoit le même , à l'exception de l'ardeur d'urine qui avoit disparu. Le malade continua la même nourriture , avec la décoction de quinquina , & l'eau de veau à laquelle on ajoutoit la menthe en infusion , en place de l'eau de chicorée. Il prit ce soir-là une décoction de tête de pavot.

Le 29 , après avoir passé la nuit à-peu-près comme les autres , il dormit le matin , ou du moins fut dans une espèce d'assoupissement jusqu'à midi. Il eut des défaillances qu'il attribua au pavot , & pour lesquelles on lui donna du vin pur. J'en fis ajouter à la décoction du quinquina. J'ordonnai un blanc-manger à prendre par cuillerées. Le poulx commençoit à devenir plus mauvais ; il se perdoit ; les sueurs étoient plus considérables ; le ventre se rendoit ; la difficulté de respirer augmentoit , les forces diminuoient.

Le 30 , il étoit dans le même état , mais le ventre étoit plus gonflé.

Le 31 , les forces étoient si débiles , que le malade n'eut pas la force de quitter le lit. L'enflure du ventre augmentoit , & comme l'oppression étoit en raison du météorisme , la respiration plus gênée & la déglutition difficile , les sueurs

continuoient ; le poulx étoit perdu. Le soir on lui donna une potion cordiale faite avec la confection d'hyacinthe , l'infusion de camomille , le suc de limon &c. , à prendre par cuillerées. On réitéra les lavemens ; on fit des fomentations sur le bas-ventre , mais le mal empira toujours , & le malade mourut le lendemain à huit heures.

Depuis son enfance , où il avoit souffert l'opération de la taille , il étoit sujet à une incontenance d'urine qu'il a gardée jusqu'à la mort. Il avoit souvent des palpitations de cœur qui l'incommodoient beaucoup. Il avoit été sujet à des hémorrhagies du nez fréquentes , à des crachemens de sang , & en dernier lieu à la goutte.

On demande si ce malade a péri par la violence d'une inflammation ? On croit que fatigué depuis longues années par les fonctions pénibles de son ministère , par le jeûne , le travail , les insomnies continuelles & les maux qui l'avoient épuisé , il y a enfin succombé.

Signé, ROUCH, D. M.

R. Nous croyons , ainsi que M. Rouch , d'après la description de la maladie mise sous les yeux du lecteur , que ce sujet n'a point éprouvé les symptômes qui annoncent un état inflammatoire. Il se peut que l'humeur gouteuse portée sur les voies urinaires ait occasionné une irritation très-vive sur ces organes ; mais rien n'indique une inflammation décidée à ces parties.

De Lyon , le 7 Septembre.

L'Académie des Sciences , Belles-Lettres & Arts de cette Ville , a tenu le 29 du mois dernier , sa séance publique.

M. de Montluel , Directeur , a ouvert la séance par un discours dans lequel il a proclamé le prix des arts qui a été décerné à M. Bertholon ; il a ensuite annoncé les sujets nouveaux que l'Académie propose.

1°. Pour le prix d'histoire naturelle fondé par M. Adamoli , & qu'elle distribuera à la S. Louis 1782 ; il s'agit d'examiner quels ont été & quels sont les alimens des grands peuples dans les différens climats ? Quels en ont été & quels en sont les effets relativement à la santé , à la force , à la durée de la vie & à la population ?

2°. Pour le prix de physique , fondé par M. Christin , & qu'elle distribuera de

même à la séance de la S. Louis 1782 : *L'électricité de l'atmosphère a-t-elle quelque influence sur les végétaux ? Quels sont les effets de cette influence , & s'il y en a de nuisibles , quels sont les moyens d'y remédier ?*

M. le Directeur a fait ensuite l'annonce de deux prix extraordinaires dont M. l'Abbé Raynal a proposé de faire les fonds, & dont l'un est relatif au commerce, l'autre de 1200 liv. a pour objet la découverte de l'Amérique & l'influence que cette découverte a dû avoir sur le physique du genre humain. Cette annonce a été suivie de la lecture d'un écrit de M. Bertholon sur l'électricité de l'atmosphère & particulièrement sur les principaux effets qu'elle produit relativement à l'économie animale.

De Tours, le 2 Juin 1780.

J'ai l'honneur de vous adresser, MM., les détails d'une maladie qui embrasse une étendue de près de 18 ans, & que, pour plus de clarté, j'ai divisée en plusieurs époques.

La première commence à une chute faite dans le temps de la menstruation qui en fut arrêtée sur le champ, & ne reparut dans les périodes ultérieures & pendant le laps de sept ans, que dans une quantité très-médiocre, quelquefois suivie d'un léger écoulement en blanc, alors fort clair. Les accidens de cette époque furent des hémophthysies aux renouvellemens des saisons, des douleurs divagantes à la poitrine, des cardialgies, la perte d'appétit, & différens mouvemens nerveux, comme étouffemens, palpitations, tremblemens, affections tristes de l'ame, &c.

La seconde époque date d'un effort que fit la malade pour lever un fardeau dans un temps où ses regles couloient. Elle sentit alors un craquement douloureux vers la partie lombaire de la colonne vertébrale; les regles furent beaucoup plus abondantes que de coutume. Le mois suivant l'écoulement fut encore plus considérable, & cette progression eut lieu pendant six mois. Alors il survint un suintement presque continuel qui dégénéroit en perte à chaque révolution menstruelle. Le suintement s'arrêta ensuite, même les regles diminuèrent, au point qu'elles tachoient à peine le linge. Dans cette époque disparurent tous les symptômes qui auparavant affectoient la poitrine, excepté ceux relatifs à la mobilité

nerveuse, qui même se renforcèrent. Les fleurs blanches revinrent aussi plus abondantes & plus épaisses, l'inappétence plus considérable, les digestions plus laborieuses.

Dans la troisième époque, les regles reparurent & conservèrent leur marche ordinaire, mais toujours & pendant sept ans, avec une abondance allarmante & tous les symptômes de la seconde époque prirent de l'intensité.

Les trois dernières années forment la quatrième & dernière époque. Pendant tout ce temps, les pertes toujours soumise à une marche périodique, ont été plus fortes que jamais. Elles ont surtout été excessives par les grands chauds ou les grands froids, & leur durée laissoit à peine quelques jours d'intervalle entre la fin d'une menstruation & le commencement d'une autre. Pendant cette époque, les palpitations ont été plus fortes & plus fréquentes qu'antérieurement; les moindres impressions morales ont suffi pour remuer l'ame. La malade a paru, comme elle paroît encore, en tout plus irritable. Lors des palpitations, les urines sont claires & le pouls inégal; dès qu'elles sont passées, les urines deviennent épaisses & le pouls est bien réglé. Les fleurs blanches, plus abondantes que par le passé, & continuelles depuis le mois d'août dernier, sont variables en couleur & en consistance; les forces sont accablées, l'appétit languissant, les digestions pénibles, le ventre très-resserré. La malade est âgée de 43 à 44 ans.

On a attribué les palpitations à un polype au cœur; je les croirois plus volontiers nerveuses. Je n'ai vu qu'une fois la malade, & je trouvai alors que ses prétendues palpitations n'étoient autre chose qu'un battement qui, de l'épigastre où il étoit plus fort, se distribuoit dans toute l'étendue du ventre qui étoit soulevé d'une manière sensible, sans que la poitrine parut en rien intéressée dans ce phénomène. La malade m'apprit aussi que quelquefois ces battemens étoient bornés à l'hypocondre droit ou gauche, & qu'il étoit bien rare qu'elle en ressentit à la région du cœur. Le siège de ces battemens ne seroit-il point dans l'artère coeliaque, & les variations qu'ils présentent ne dépendroient-elles point d'une cause tantôt commune à toutes les dépendances de l'artère, tantôt bornée à une ou plusieurs de ses branches ?

L'hémorrhagie utérine dépendroit-elle de la rupture de quelque vaisseau, d'un squirrhe ou d'un polype? Toutes ces causes ont eu des partisans; aucune ne paroît fondée. L'examen auquel la malade s'est soumise, a écarté toute idée de squirrhe & de polype, & quant à la rupture de quelques vaisseaux, les phénomènes ne paroissent pas favoriser cette supposition. Quelle seroit donc la cause de ces pertes fréquentes? C'est une question, MM., que je livre à vos lumières, ainsi que celles que je pourrais faire sur les moyens curatifs.

J'ai l'honneur d'être, &c. L. D. M.

R. En attendant d'autres avis, nous croyons avec M. L. que les palpitations que la malade éprouve sont nerveuses; que tous les maux auxquels elle est exposée dépendent d'un fond de maladie nerveuse, dont l'intensité augmente dans la circonstance où la malade se trouve, & dont le foyer ou le siège principal est à la matrice. Nous pensons qu'après l'usage des délayans, des humectans, des adoucissans, des bains, & lorsque les hémorrhagies utérines auront cessé, les toniques, tels que le quinquina & les eaux minérales ferrugineuses sont les plus puissans remèdes à cet état.

Aux Auteurs de la Gazette de Santé.

Le temps juste du décuvage des vins est un point si important, si peu connu & si difficile à saisir, que tout ce qui peut y répandre un nouveau jour ne peut qu'être intéressant & utile; & c'est pour-quoi j'ai cru vous faire plaisir, MM., de vous communiquer les instructions que j'ai données à différentes personnes qui m'avoient demandé des éclaircissemens sur cette matière.

Première indication, ou explication de celle que j'ai donnée dans le problème sur le décuvage des vins.

Après que le marc s'est élevé, & qu'il est resté plus ou moins longtems à son plus haut point d'élévation, il baisse successivement & par degrés, ensuite de quoi, descendu plus ou moins bas, il s'arrête, marque peu de mouvement,

& ne descend plus ou ne descend que très-lentement & à force de temps.

C'est du moment qu'il s'arrête ainsi avec peu de mouvement, soit plus haut, soit plus bas, (n'importe où, dès qu'il s'arrête ainsi) qu'on doit le regarder comme affaîlé, & que soit de prendre le point d'indication pour decuver le vin, 12, 24 ou 36 heures après, suivant les années. (Voy. le problème).

Seconde indication.

On decuvera le vin quand il sera fait, quand le mout ne sera plus du mout, qu'il aura entièrement perdu sa douceur, sa saveur sucrée ou de mout, & qu'il sera vin bien caractérisé & parfaitement vin. Il vaudroit mieux, principalement quand on veut avoir un vin ferme & de garde, decuver le vin 12 heures après qu'il paroît fait, que deux heures avant; mais il est bon de ne pas le tirer plus tard, & surtout beaucoup plus tard. (Voy. les pages 25 & 26 du procédé).

On peut opter, de ces deux indications, celle qui paroîtra la plus facile à saisir. Par l'une comme par l'autre, on évitera également ces deux excès, la précipitation du decuvage, & le trop long cuvage. Mais comme je l'ai dit ailleurs, ce n'est pas assez de decuver les vins à propos, il faut encore les bien faire, & ils seront bien faits si on exécute bien mon procédé dans tous les points, l'expédition du foulage, la perfection du foulage & tout le reste.

On arrosera le marc pour la première & la seconde fois, ainsi qu'il est expliqué dans le procédé, auquel il faut se conformer en tout si on veut avoir des vins d'un plus grand prix & des succès complets.

J'ai l'honneur d'être &c. MAUPIN.

Errata du N^o. 38 de cette Feuille.

Pag. 156, prem. col. ligne 9, comme je conduirois, lisez, comme je me conduirois.

Lig. 32, le metarase, lisez, le metatarse. 2e. col. lig. 8, l'intérieur, lisez, l'extérieur.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur MÉQUIGNON, Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.

De l'Imp. de la Veuve BAILLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.



ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 1^{er}. Octobre.

HYGIENE.

Fourneau de Cuisine.

L'ART de préparer les alimens tient à la Médecine. Il nous manque un traité de cuisine chimique, c'est à dire fondée sur des principes. En attendant, voici un instrument capable de donner une idée de l'action de l'eau combinée avec le feu sur les alimens.

Le sieur Nivert, d'une santé délicate, & Cuisinier, pour se mettre à l'abri des accidens auxquels l'exposoit fréquemment la vapeur du charbon, s'est avisé d'un moyen pour faire cuire les alimens, qui lui a réussi, & auquel les maîtres ont gagné. Il a imaginé un fourneau portatif, composé d'un foyer, avec un tuyau de cheminée pour donner issue à la fumée, & d'une cuvette ou bassin de cuivre étamé, surmonté d'un couvercle de fer ou de cuivre qui s'adapte juste à cette cuvette. On y place un bocal ou vaisseau de verre, de porcelaine ou de crystal, dans lequel on met les alimens qu'on veut faire cuire, & on couvre le tout. On allume une lampe dans le foyer. L'effet de la chaleur qui en résulte & dont le degré est celui de l'eau bouillante, est tel qu'au bout du temps ordinaire pour la cuisson, les alimens s'y trouvent parfaitement cuits, dans leur propre jus, sans aucune addition d'eau ou de bouillon, à moins qu'on ne veuille y faire le pot-au-feu, ou y cuire des substances seches & farineuses, telles que du riz.

Nous avons cru appercevoir dans ce fourneau, de nouvelle invention, une infinité d'avantages, dont le principal est le vrai point de cuisson qu'on obtient facilement par ce moyen (1), & celui de conserver aux alimens toute leur saveur, sans qu'il y ait à redouter ni mauvaise odeur, ni goût de brûlé, ni les effets du vert-de-gris &c. Après leur cuisson, on les sert dans les mêmes vaisseaux qui ont servi à les faire cuire. On ne doit point craindre qu'ils le soient trop, puisque le feu de lampe ne dure que le temps nécessaire, & qu'il est suivi d'une douce chaleur qui les conserve chauds pendant long-tems. On ne doit pas appréhender non plus qu'ils aient contracté quelque goût de fumée, puisque celle du lampion s'échappe par un tuyau de cheminée, sans pouvoir pénétrer dans l'intérieur de la cuvette où ils sont contenus. C'est une espece de bain formé par le suc des alimens, qui étant réduit en vapeur, les pénètre, les divise & les cuit. Si cet appareil étoit hermétiquement fermé, ce seroit la machine de Papin.

On conçoit de quelle utilité, de quelle commodité peut être un pareil fourneau pour l'appât des alimens, dont la cuisson n'exige ni entretien de feu, ni soin, ni dépenses, ni attention, & qu'on peut abandonner soit dans unâtre de cheminée, soit dans une cour & toujours avec la certitude qu'ils seront cuits au point convenable. En général il faut une heure

(1) L'Auteur fournit des lampions de plusieurs fortes, avec la liste des alimens qui exigent tel degré de chaleur.

ou une heure & demie pour la volaille, le veau, le gibier &c, embarras dont on est encore dispensé par les lampes que l'Auteur fournit. On doit ajouter que ce fourneau est construit de manière qu'il est fermé à clef, qu'on emporte avec soi.

Nous avouons que nous n'aurions ajouté qu'une faible confiance à un pareil fourneau, s'il n'étoit qu'un objet de curiosité ou le fruit de quelque théorie physique ingénieuse; mais, nous étant convaincus que c'est le résultat de plusieurs essais faits par un homme intelligent & du métier, & en ayant voulu avoir enfin nous-mêmes l'expérience, nous pouvons assurer que les alimens apprêtés de cette manière, ne peuvent être ni mieux cuits, ni meilleurs. Déjà plusieurs personnes du plus haut rang font usage de ce fourneau, & s'en trouvent bien. Il nous semble qu'il est très-économique & qu'il offre les plus grands avantages surtout à la campagne, dans les armées, sur mer, &c.

La demeure de l'Auteur (le Sr Nivert) est maison de M. Dumas, rue & vis-à-vis du Cherche-Midi, Fauxb. S. Germain.

De Grenoble, le 3 Septembre.

La sécheresse a été si forte en Dauphiné cet été dernier, que le 3 août, l'air du marais de M. le Baron de Vente-rol, entre la Mure & Ponsonnas, s'enflamma. On voit évidemment que c'est l'air inflammable des marais qui a pris feu. Ce feu s'est étendu sur plus de 1900 toises quarrées. Les racines ont été brûlées jusqu'à deux pouces de profondeur.

Nous apprenons de la même Ville, que les Communautés de Barret-le-Haut, & de Barret-le-Bas, dans le Comté de Ribiers, ont été frappées d'une maladie épidémique qui s'étoit manifestée dans le Haut-Dauphiné, au commencement de cette année. La manière dont elle s'est communiquée à ces deux paroisses est importante à connoître. On en doit les détails à M. Nicolas, Méd. des épidém. pour cette Province. Un homme qui étoit allé visiter un de ses parens à Eoures, lorsque le mal y faisoit le plus de ravages, l'a communiqué à son retour à ces paroisses. L'imprudence d'un seul, dit M. N. a coûté la vie à plusieurs chefs de famille, & a déterminé M. l'Intendant à accorder les secours nécessaires dans de semblables circonstances. Nous regrettons beaucoup de n'avoir pas la description

de cette maladie qui étoit essentiellement la même que celle d'Eoures. On dit seulement qu'il s'est fait des dépôts critiques à la gorge & aux parotides.

Quant aux précautions que l'on a cru devoir prescrire; la consultation de M. Nicolas porte » qu'il est essentiel de veiller à ce que les maisons où il y a eu » des malades, soient désinfectées par des » parfums, avec des plantes aromati- » ques ou du vinaigre répandu sur une » pelle rougie au feu; qu'il faut allumer » des feux autour des habitations, &c; » laisser les portes & les fenêtres ouvertes, » surtout du côté du nord; qu'il n'est » pas moins nécessaire que les conva- » lescens parfument leurs habits avec du » vinaigre, avant de fréquenter ceux » qui n'ont point encore été malades, » qu'on devroit même les obliger à une » espèce de quarantaine avant de fréquen- » ter les autres, avant de les admettre » dans les églises, &c.

Ces précautions nous paroissent on ne peut pas plus sages.

Les mêmes nouvelles annoncent qu'il y a une espèce de charlatans qu'on appelle *maiges*, qui habitent le village de Montbrun, d'où ils se répandent comme un torrent dans cette Province. Ce sont des bergers ou gens de la lie du peuple, sans principes, sans connoissances, qui se disent envoyés au secours des malades & qui sous ce prétexte, extorquent impunément l'argent des pauvres misérables & leur apportent la mort. On ne peut pas rendre à quels excès ces sortes de fripons portent leurs brigandages; & voilà cependant les hommes qui séduisent le peuple, qui trouvent même des prôneurs, des protecteurs; qui à la faveur d'un langage particulier, se font passer pour *maiges*, c'est-à-dire pour magiciens ou sorciers. Envain les hommes éclairés font des efforts pour faire connoître le vrai, les sources de nos maux, les voies de communication, les moyens de s'en préserver & de les guérir. Ils doivent s'estimer heureux, si les détracteurs de toutes les vérités utiles se bornent à les contrarier.

De Bordeaux, le 9 Novembre.

L'Académie Royale des Belles-Lettres, Sciences & Arts de cette Ville, avoit trois prix à distribuer dans la séance du 25 août de cette même année, deux sur la physique, & un 3^e. sur l'état de Bordeaux sous l'empire Romains.

L'Académie n'a rien reçu sur ces différens sujets, qui mérite d'être couronné; elle renonce aux questions pour lesquelles ils étoient destinés; mais elle a cru devoir encore remettre le troisieme sujet, & dans les mêmes termes, pour 1783.

Pour 1781, elle a déjà annoncé, & elle rappelle qu'elle aura cette année, deux prix à distribuer.

1°. Un prix extraordinaire qui a pour sujet: *quel est la meilleure méthode & en même temps la plus économique, de suppléer au lait de femme, pour la nourriture des enfans &c.* qui a été annoncé, il y a quelque temps.

2°. Un prix de la valeur de 300 livres qu'elle destine à cette question: *Quels sont les insectes qui attaquent les différentes especes de vignes, soit dans le temps de la durée totale de cette plante, soit dans les différentes époques de sa végétation? Et quels sont les moyens les plus simples & les plus efficaces de les détruire, & de remédier à leurs effets destructeurs?*

Pour 1782, elle aura également deux prix à distribuer.

1°. Un prix de 600 liv. réservé de 1779, pour lequel elle a proposé ce sujet: *Existe-t-il quelque indice sensible qui puisse faire connoître aux Observateurs les moins exercés, le temps où les arbres, & principalement les chênes cessent de croître, & où ils vont commencer à dépérir? Et ces indices (à supposer qu'il y en ait) ont-ils généralement lieu, & affectent-ils ordinairement les arbres venus dans toutes sortes de terrains?*

2°. Un prix ordinaire qu'elle destine à l'éloge de Montesquieu.

En outre, cédant aux instances d'une mere de famille allarmée sur le sort dont elle voit menacées des filles qu'elle chérit, par une incommodité jusqu'ici rebelle à tous les remenes, & convaincue que rien de ce qui peut tendre au soulagement de l'humanité n'est indigne de fixer l'attention d'un Corps Académique qui embrasse le cercle entier des Sciences dans l'objet de ses travaux, cette Compagnie annonce que cette mere a consacré une somme de 300 liv. pour être délivrée, au jugement de l'Académie, comme prix extraordinaire, en 1782, à l'auteur du meilleur mémoire, où l'on indiquera les ouvrages qui traitent du *lecti minctio* (incontinence d'urine pendant la nuit); *quelle est sa cause, ou manifeste ou cachée; quels sont les principes de cette infir-*

mité, qu'elle soit habituelle ou par périodes régulières, ou à des intervalles inégaux; quels sont les différens remedes qui ont été proposés pour la guérir, & ceux enfin qu'une expérience constante peut faire regarder comme spécifiques?

Elle ajoute, en se conformant toujours aux conditions qui lui ont été tracées, que si quelque personne assez amie de l'humanité, pour vouloir la secourir, sans attendre la couronne académique, donne dans l'intervalle de ces deux années qu'on accorde aux Auteurs qui voudront travailler sur ce sujet, la recette d'un remede, que des Commissaires qui seront désignés par l'Académie, auront jugé efficaces, & dont l'emploi, par leurs soins, aura été suivi d'un heureux succès sur une de ces filles infortunées, il lui sera donné une somme de cent cinquante liv., sans que cela diminue en rien le montant du prix proposé à l'échéance du délai, quel que soit l'Auteur qui vienne à l'obtenir.

Les Auteurs qui voudront concourir pour ces différens prix, sont avertis que, passé le premier avril des années pour lesquelles ils sont assignés, l'Académie ne recevra point leurs ouvrages; qu'elle rejette les pièces écrites en d'autres langues qu'en françois ou en latin; qu'elle n'admet point non plus au concours celles qui se trouvent signées de leurs Auteurs. Elle les prie de ne point se faire connoître; & pour cela, de mettre seulement une sentence au bas de leurs ouvrages, en y joignant un billet cacheté sur lequel la même sentence sera répétée, & qui contiendra leurs noms, leurs qualités & leurs adresses, &c. Les paquets seront francs de port & adressés à M. de Lamontaigne, Conseiller au Parlement & Secrétaire de l'Académie à Bordeaux.

LIVRES NOUVEAUX.

OBSERVATIONS théoriques & pratiques sur la maladie épidémique de Montfort-Lamaury, par M. DE MONTPLANQUA, Docteur en Médecine de l'université de Montpellier, de la Société Roy. des Sciences de la même ville, Médecin employé pour les épidémies, &c. A Amsterdam, & à Paris chez Didot, le jeune, quai des Augustins. 1780, in-12. de 75 pages. Prix 1 liv. broché.

L'Auteur, chargé par les ordres de M. l'Intendant de la généralité de Paris, de suivre la maladie épidémique qui affligea plusieurs cantons de l'Élection de

Montfort, à la fin de 1778 & au commencement de 1779, rend compte au public des observations qu'elle lui a donné occasion de faire.

On lit d'abord la description topographique détaillée des lieux où cette maladie a régné, & qui sont Montfort-Lamaur, Galluis, S. Leger, les Clais. L'Auteur, après bien des recherches, n'a pu lui découvrir d'autre cause que la constitution chaude & humide de l'atmosphère qui eut lieu pendant l'automne de 1778, & qui succéda à un été fort chaud & fort sec. Il explique comment ce genre de constitution altère les humeurs.

Cette maladie attaquoit indistinctement hommes, femmes & enfans. Elle a paru être une fièvre putride maligne, qui se malquoit, dans le commencement, sous les apparences d'une fièvre catarrhale, mais dont les symptômes graves ne tardoient pas à se développer. Il y avoit ardeur fébrile, soubresauts dans les tendons, redoublemens violens, affection soporeuse, suivie de surdité, irrégularité dans le pouls, hémorrhagies, sueurs fœtides, délire, noirceur à la langue, mélériorisme, diarrhée colliquative. Ces derniers symptômes annonçoient une mort prochaine. Plusieurs avoient des vers. La maladie étoit très-contagieuse & se communiquoit de proche en proche. On observoit ordinairement plusieurs malades dans la même maison.

L'Auteur a suivi un traitement varié suivant les circonstances & propre à remplir les indications. La saignée, le tartre stibié, les vésicatoires, les boissons acidulées, le quinquina allié avec les purgatifs, les vermifuges &c, ont été les principaux secours mis en usage pour combattre cette fièvre. Sur environ 30 malades traités ainsi, on voit qu'il en est mort sept.

M. Montplanqua a observé de plus, des fièvres méenteriques qui ont succédé à celle-ci, sur la fin, & dans lesquelles il prescrivoit la décoction de tamarins dans le petit-lait, pendant tout le cours de la maladie. On trouve à la suite, 27 observations détaillées, des remarques sur ces observations, des généralités sur les maladies intercurrentes observées pendant cette constitution épidémique, enfin une lettre de l'Auteur adressée à un Médecin de Province, sur un phénomène arrivé au port de Cette en 1777.

Précis d'une nouvelle théorie sur les maladies chroniques, particulièrement les purulentes, scorbutiques, nerveuses, dartreuses, & généralement sur toutes celles qui proviennent de la décomposition du sang; par M. DE LA BASTAYS, Doct. en Méd., gradué en France & en Espagne, Méd. de l'Hôpital municipal & militaire de la ville de l'Orient. A Amsterdam, & à Paris, chez le même Lib. ci-dessus. 1780. in-12. sans compter l'Épître dédicatoire de 23 pages.

Le titre seul annonce la théorie de l'Auteur. Ces maladies dépendent, selon lui, d'une décomposition des humeurs, particulièrement du sang. Pour qu'elle s'opère, il est nécessaire qu'il se fasse une fermentation; pour que la fermentation ait lieu, il faut des agens, des ferments. Eh! bien, qu'on imagine un jeune Médecin, sortant de l'école, avec les connoissances ordinaires sur la manière dont s'exécutent nos fonctions, qui rend raison de tout, qui remplit un livre d'explications, qui nous dit à-peu-près & au hasard, comme on l'a souvent fait, de quelle manière on dort, on veille, on digère, on transpire; qui entre dans des détails physiologiques sur toutes les fonctions, qui d'après les notions les plus communes de la Chymie, expose les différentes fermentations, enfin admet l'alkaline ou putride pour celle du corps humain, & fabrique sur ce fondement une théorie sur la formation des maladies chroniques, & on aura une idée juste de l'ouvrage de M. de la Bastays.

Si cet Auteur ne l'a composé que pour prouver qu'il étoit Médecin, qu'il en emploie la langue, il a atteint son but. Mais s'il a cru nécessaire de faire un volume de 360 pages pour dire ce qu'on fait, il s'est trompé. C'est parce qu'on a reconnu l'abus des théories multipliées & du temps qu'elles font perdre, qu'on n'en veut plus. Pour trouver un jour celle de la nature, qu'on n'a jamais deviné, il ne faut que des faits, des observations exactes & bien détaillées. Pour bien observer, on désire que les Observateurs soient dépouillés de tout système, de toute théorie même. L'ouvrage de M. de la Bastays est du nombre de ceux qui ne peuvent servir ni aux Médecins, auxquels il n'apprend rien, ni à ceux qui ne le font pas, auxquels il apprend trop.

De l'imp. de la Veuve B A L L A R D & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins,

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 8 Octobre.

AVIS.

ON ne finiroit pas, s'il falloit répondre aux sarcasmes, à tout ce qu'on dit dans certains Journaux au sujet de l'extirpation de la petite-vérole. Comme ceux qui traitent cette matière ne veulent que s'égayer, ne sont pas instruits ou feignent de ne pas l'être, & qu'ils ont toujours soin d'éviter la question principale; nous croyons devoir les y ramener, en annonçant qu'on ne répondra plus sur cet objet, qu'elle ne soit résolue. Voici à quoi elle se réduit:

Est-il nécessaire d'avoir la petite-vérole?

Quelqu'un doute-il que cette maladie ne soit contagieuse?

En la faisant cesser dans un lieu par des précautions convenables quelconques, n'est-il pas à présumer qu'on la fera cesser dans tous ceux où l'on emploiera les mêmes moyens?

OBSERVATIONS sur des hernies inguinales & crurales, où de grandes portions de l'intestin colon se sont trouvées engagées; par M. MARIQUES, Chirurgien-major de l'Hôpital Roy. de Versailles, Lieutenant de M. le premier Chirurgien du Roi &c. &c.

Dans la remarque, MM., qui suit les réflexions de M. le Rey (1) sur l'observa-

tion d'une hernie avec gangrène que j'ai publiée, N^o. 16 de la Gaz. de Santé, vous mettez en question, s'il est possible que de gros intestins puissent former une hernie. Les Observateurs ont recueilli plusieurs faits, qui démontrent clairement cette possibilité. On ne peut donc raisonnablement former des doutes à cet égard. Cependant deux Praticiens distingués, MM. Perey & de Lacroix, l'un Médecin, & l'autre Chirurgien, révoquent formellement cette vérité pathologique, qui dans notre temps ne devoit plus faire de problème. Le premier dans le N^o. 30 de votre Gazette, prétend qu'une hernie inguinale & crurale formée par un gros intestin, seroit le phénomène le plus nouveau & le plus étonnant possible. Le second dans le N^o. 34 du même ouvrage périodique, dit que le colon ne peut former une hernie parfaite par aucune ouverture du bas-ventre, surtout par l'anneau, l'arcade & le trou ovalaire. M. Perey ajoute, que MM. Arnaud pere & fils, n'ont jamais annoncé cette sorte de hernie; probablement M. Perey n'a pas lu l'ouvrage de ce dernier sur les hernies de l'épiploon; autrement une observation de M. Boudou, p. 575, & une de M. Duphenix, p. 630, lui auroient fourni des exemples du contraire.

Le sujet de l'observation de M. Boudou, est une hernie qui occupoit toute la bourse du côté droit; elle étoit formée par une portion d'épiploon & par une anse de l'intestin colon. L'opération fut faite sans succès à cette hernie, & à l'ouverture du cadavre, M. Boudou trou-

(1) Gazette de Santé, 1780, n^o. 21.

va l'estomac, le canal coledoque & la vésicule du fiel déplacés par le tiraillement que les parties incarcérées avoient exercé sur ces viscères.

On lit dans l'autre observation, qu'à l'ouverture du sac herniaire d'une grosse hernie inguinale du côté droit, M. Duphenix trouva non-seulement beaucoup d'épiploon, mais encore l'intestin cœcum, son appendice, & une grande quantité de l'intestin colon. Ce cas de Chirurgie donna occasion à M. Duphenix de rapporter un autre fait de Fontagus, tiré du sépulchre anatomique de Bonnet. On y voit qu'une hernie scrotale étoit formée par l'épiploon, lequel avoit entraîné avec lui tout l'arc du colon: les parties étranglées donnèrent lieu à des accidens qui firent périr le malade.

On voit par ces observations, que la profondeur, les attaches fixes & multipliées, & l'espece d'immobilité dont jouissent les gros intestins, ne les garantissent pas toujours de s'échapper de la cavité abdominale, par les ouvertures inférieures, & si M. Percy veut jeter un coup-d'œil sur la page 600 de l'ouvrage de M. Arnaud, il y verra la manière dont cet Auteur explique le mécanisme de la sortie des gros intestins dans la formation des hernies dont il s'agit.

Le 16 novembre 1777, je fis d'après une consultation, à un homme de 40 ans, l'opération d'une hernie complète d'un très-gros volume qui occupoit toute la bourse du côté droit; cette hernie qui n'avoit été contenue que par un bandage très-mal fait, sortoit fréquemment & rentroit avec assez de facilité par la situation & l'action des mains du malade. Cette fois-ci elle ne rentra pas, parce que sa sortie étoit l'effet d'un effort violent qui avoit poussé plus de parties dans le sac herniaire, d'où résulta l'étranglement & les accidens qui en sont les suites ordinaires, qu'aucuns moyens ne purent maîtriser. Le sac herniaire ayant été ouvert, je trouvai une grande quantité d'épiploon & une anse très-grosse de l'intestin colon que je reconnus à son volume & à ses bandes ligamenteuses. Ces deux parties s'étant trouvées saines, furent reportées dans le ventre après que l'anneau eut été suffisamment dilaté. Le malade fut d'abord soulagé, mais des accidens ultérieurs le firent périr le quatrième jour.

A l'ouverture du cadavre, je trouvai

tous les intestins dilatés, très-boursoffés par l'air, & enflammés dans une grande partie de leur étendue. Le colon étoit renversé & descendu obliquement de gauche à droite, de manière que l'angle qu'il fait naturellement dans l'hypochondre gauche étoit la partie qui s'étant insinuée dans l'anneau, s'étoit glissée jusqu'au fond du sac herniaire, qui remplissoit la cavité droite du scrotum. C'étoit-là que conjointement avec l'épiploon qui l'avoit précédé & attiré peu-à-peu, cette partie du colon constituoit la tumeur. Cette portion d'intestin fut trouvée au-dessus de l'anneau avec l'épiploon, & nous reconnûmes très-bien cet endroit pour être la partie qui forme l'angle gauche de l'arc de cet intestin. L'estomac qui avoit suivi cette partie par le même traitement qui l'avoit amenée peu-à-peu dans la région inférieure du bas-ventre, étoit déplacé de telle manière que son fond beaucoup plus bas que son orifice inférieur, descendoit jusqu'à l'ombilic. MM. Hevin, Jobart, & Michaut, mes confrères, ont été témoins de ce fait.

Harderus a décrit dans les Ephemerides d'Allemagne decade II, année 6, obs. 101, une hernie formée par l'intestin colon. Un homme de 60 ans, dit cet Auteur, portoit depuis plusieurs années au côté gauche, un enterocèle duquel il mourut. A l'ouverture du cadavre on trouva dans la tumeur la portion gauche du colon avec le mésentère qui la soutient.

Olaus Jacobæus parle aussi d'une hernie du colon dans les Actes de Copenhague. Cet intestin s'étoit fait un passage par un des anneaux & étoit descendu jusques dans le scrotum.

Ces exemples démontrent évidemment que l'intestin colon, aussi bien que les intestins grêles, peut, par diverses circonstances & par divers efforts, descendre dans la région la plus basse de l'abdomen, se glisser indifféremment dans l'une des ouvertures qui y sont placées, & former des hernies inguinales ou crurales, suivant que les unes ou les autres de ces ouvertures sont plus disposées à lui livrer passage, ou, suivant que la portion correspondante du péritoine se trouve dans un état de relâchement plus considérable. Les raisons anatomiques que M. Percy invoque pour établir l'impossibilité de ces hernies, ne peuvent

rien contre des faits qui sont certains.

Les observations précédentes n'offrent que des exemples de hernies inguinales où le colon s'est trouvé la partie principale; en voici un où cet intestin s'étoit fait passage par l'arcade crurale pour former une tumeur au pli de la cuisse, nous le devons à M. Martin, Maître en Chirurgie à Bordeaux; il est inséré dans le Journal de Médecine d'août 1768. Une femme, dit le Praticien, portoit une hernie crurale du côté gauche; cette tumeur contenoit en même temps, le grand épiploon, l'ileon, la partie du colon qui forme l'S romaine & la portion d'épiploon qui y répond; l'opération faite à cette hernie fut sans succès; à l'ouverture du cadavre, on trouva l'estomac déplacé & descendu dans la région ombilicale.

Quoique ce fait soit en tout surprenant, on ne peut pas le supposer exagéré, parce qu'il est des circonstances où les ligamens qui soutiennent les intestins, sont dans un tel état de relâchement qu'ils laissent aller librement ceux-ci, où les différens efforts du corps les portent; il ne doit donc pas paroître plus extraordinaire que celui rapporté par M. Mery dans les mémoires de l'Académie des Sciences pour l'année 1716; on y lit, qu'il mourut à l'Hôtel-Dieu un vieillard qui portoit une descente monstrueuse. A l'ouverture de cette tumeur, qui occupoit le côté gauche du scrotum, on y trouva presque tous les intestins grêles, le cœcum, avec le commencement du colon; l'estomac avoit été entraîné par les intestins, de manière que décrivant une ligne droite, il tomboit perpendiculairement du diaphragme dans la partie inférieure du ventre.

Ces exemples suffisent pour démontrer contre les assertions de MM. Perey & de Lacroix, que le colon peut par son déplacement former des hernies inguinales & crurales, quoique moins communément que les intestins grêles, & qu'il n'est pas aussi inutile, que le dit M. Perey, d'asseoir des préceptes sur cette singularité. Mais ce n'est point ici le moment de les établir; il me suffit d'avoir donné la solution de la question proposée & de démontrer que les hernies du colon n'ont rien de chimérique.

OBSERVATIONS sur les effets avantageux du sel de saturne, par M. VINCENT.

L'expérience nous confirme tous les

jours les plus heureux succès de l'extrait de saturne & de ses préparations sagement administrées extérieurement; bien loin qu'elles aient des effets dangereux, comme le prétend M. Rouch, Doct. en Médecine, dans son observation du 17 octobre 1779, insérée dans la Gazette de Santé. L'exemple de la jeune personne qu'il cite & qui mourut percluse de ses membres, à la suite d'une enflure au genou, sur laquelle on avoit appliqué l'extrait de saturne, semble le déterminer à proscrire ce remède, comme dangereux dans tous les cas. Cependant l'expérience a confirmé à plusieurs Maîtres de l'Art son heureuse efficacité. D'ailleurs quel est le remède, même le plus benin, qui ne devienne pas dangereux lorsqu'on en abuse, & qu'on l'administre inconsidérément & sans principe? Les effets qui sensuivent ont quelquefois coûté la vie à plus d'un malade.

Si l'on s'en rapporte aux observations consignées, soit dans le Journal de Médecine du mois de décembre 1767, soit dans le troisième volume des prix de l'Académie; dans l'un, on voit qu'un malheureux gouteux perdit la vie par l'application d'un cataplasme anodin sur les parties douloureuses; dans l'autre, c'est un jeune homme de 18 ans atteint d'un érysipelle à la jambe sur lequel on avoit fait plusieurs onctions d'huile rosat, & qui mourut des suites de cette application. Ce n'est donc pas toujours à la nature des remèdes qu'il faut attribuer les suites fâcheuses de leur usage, mais plutôt à l'administration mal entendue que l'on en fait. Par conséquent l'exemple de la jeune personne, cité par M. Rouch, est insuffisant pour l'induire à proscrire l'extrait de saturne comme dangereux dans tous les cas. Bien loin qu'on doive le proscrire, on peut être assuré que toutes les fois qu'on l'emploiera sagement modifié suivant les indications, il répondra toujours à l'espérance de ceux qui s'en serviront, comme il est prouvé par maintes observations & par les suivantes.

M. le Comte de . . . Capitaine de Dragons, me pria de lui donner mon avis sur deux bubons vénériens qui lui étoient restés squirreux après l'usage des grands remèdes; les fatigues d'un voyage de long cours, & les excès de tous genres auxquels il s'étoit livré pendant la route, en augmentèrent le volume & l'accrois-

fement. Des douleurs vives & profondes traversoient ces tumeurs qui, en changeant de forme, avoient pris par degrés une figure angulaire & inégale. Ces angles devenoient chaque jour plus aigus, plus éminens & plus rouges à proportion de la tension qu'éprouvoit la membrane qui les recouvre. Enfin une insomnie cruelle, & un abattement général accompagnèrent tous ces symptômes. Je fus d'avis de la saignée; elle fut répétée plusieurs fois, & il fut mis à l'usage ordinaire d'une boisson délayante & tempérante, comme eau de poulet, petit-lait altéré de quelques plantes apéritives; les narcotiques, tels que le sirop de diacode, lui étoient ordonnés chaque jour à petite dose dans les juleps; enfin je réduisis le malade aux bouillons, & pour toute nourriture à quelques légers potages & crème au ris, &c.

Ces remèdes ainsi administrés ne furent pas sans effet. Ils diminuèrent d'abord la violence des symptômes, rappellerent le sommeil, & calmerent les craintes du malade sur la disposition cancéreuse de ces tumeurs. Comme l'expérience m'avoit appris plusieurs fois l'insuffisance du mercure dans la cure des tumeurs squirreuses, surtout lorsqu'elles ont acquis un certain degré d'endurcissement comme dans le cas dont je parle, cette raison me détermina à lui conseiller l'usage des cataplasmes faits avec l'eau-végéto-minérale si vantée par M. Goulard & d'autres Praticiens qui l'ont employée avec un heureux succès dans ces sortes de cas. Son effet fut secondé par un régime analogue à son traitement; cinq semaines s'écoulèrent & dissipèrent entièrement les douleurs. La fluctuation que j'observai ensuite au centre de ces tumeurs, me fit juger de la nécessité d'en continuer l'usage, & la bonne idée que j'avois de son efficacité fut confirmée.

Ces tumeurs s'ouvrirent & donnerent issue à une matière purulente par des ouvertures presque insensibles; mais comme les adhérences subsistoient encore à leur circonférence, ainsi que leur dureté, je fis continuer l'usage topique de ce remède; par ce secours continué, j'eus la satisfaction de voir fondre & suppurer insensiblement ces bubons carcinomateux, & la malade a guéri dans

l'espace de trois mois, sans qu'il soit survenu ni fistule ni aucun accident.

Le nommé Trécour, employé aux Fermes du Roi, étant à la poursuite d'une bande de contrebandiers, reçut d'un de ces derniers un coup de pistolet qui lui traversoit le poignet de la main droite. Les accidens qui suivirent le délabrement des parties tendineuses firent craindre pour le bras du pauvre malade, qui ne pût avoir des secours que 48 heures après la blessure. Il fut confié à mes soins. Je n'eus rien de plus pressé que de faire des incisions profondes dans la partie pour débrider les étranglemens & remédier aux engorgemens qui s'étoient faits. Je trempai des compresses dans l'eau-végéto-minérale, légèrement animée d'eau-de-vie camphrée; & par ce moyen je vis disparaître les accidens & tomber l'escarre en fort peu de temps. Une suppuration douce & régénérante qui succéda & qui se soutint sans altération pendant tout le traitement, acheva de consolider la playe parfaitement dans l'espace de 27 jours sans aucun accident.

Les nommés Noel & Nicolas, Chevaux-Léger du 6e. Régiment, portoient depuis deux mois des engorgemens aux glandes parotides & maxillaires qui leur étoient survenues sans aucune cause apparente. Le sieur Branchu mon aide-major, prit soin du traitement, il employa les émolliens, les résolutifs, tantôt seules, tantôt combinés avec les frictions mercurielles & les pilules fondantes. Enfin ces engorgemens glanduleux résistèrent aux remèdes les mieux administrés. Je lui conseillai pour lors de changer de remèdes, vu l'insuffisance de ceux qu'il venoit d'employer. L'usage constant des cataplasmes faits avec l'eau végéto-minérale terminèrent ces engorgemens dans l'espace de 32 jours.

Ces observations jointes à tant d'autres semblent être suffisantes pour justifier l'usage des préparations de plomb, qui remplissent constamment & sans inconvénient les indications pour lesquelles on doit s'en servir, surtout si on a l'attention de modifier l'action de ce remède, suivant l'exigence des cas.

Signé, VINCENT, Maître en Chirurgie & Chir. major du 6e. Régiment des Chevaux-Légers.

De l'imp. de la Veuve B A L L A R D & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 15 Octobre.

RÉFLEXIONS & observations sur
les maladies nerveuses, par M.
MATHA, D. M. à Marnay.

JE pense comme les Auteurs de la Gazette de Santé, & comme M. L., que tous les accidens & les phénomènes morbifiques énumérés à la page 159 & suiv. de la Gaz. N^o. 39, & divisés en plusieurs périodes, ne sont que des symptômes de cette maladie nerveuse si commune de nos jours, qu'on peut appeler *caconévrose* (mauvaise disposition des nerfs). Comme il y a en général plus de spasme que de relâchement dans cette espèce de cachexie, on l'a rangée dans la classe des maladies convulsives, qui tiennent à l'érethisme, à la tension, à la rigidité, à l'irritation, à la crispation, &c. Cependant, en considérant qu'il y a des sujets attaqués de cette bizarre maladie, dont les solides sont habituellement plus distendus qu'agacés, & que dans presque tous les cas une partie est trop relâchée, tandis qu'une ou plusieurs autres sont dans un spasme réel & incommode, enfin que quelques malades ont en certaines circonstances plus de parties relâchées que de parties tendues; relativement à cette dernière observation surtout, la maladie nerveuse paroît susceptible de plusieurs divisions (1).

(1) Si je ne craignois de renouveler les divisions scholastiques, je distinguerois la *caconévrose*, l'*orgonévrose*, l'*argonévrose*, dont la seule étymologie grecque indique la signification.

J'observerai néanmoins que le plus souvent il y a plus de rigidité que d'inertie dans cette maladie, & que tous ceux qui ont le malheur de voir leur carrière empoisonnée par cet état désastreux du système nerveux, sont plus ou moins affectés d'inquiétudes, de mélancholie, & toujours infiniment plus sensibles, plus irritables que les autres hommes. Les obstructions se compliquent quelquefois avec cette maladie. Les uns ont habituellement l'urine crue & trop abondante, d'autres l'ont au contraire ordinairement ardente & en petite quantité; enfin une troisième sorte passe alternativement de l'un de ces états à l'autre, &c.

J'ai eu occasion de traiter un grand nombre de ces malades; & ma manière de les conduire, le plus souvent heureuse, m'en procure tous les jours de nouveaux. Je dois ajouter, pour exciter la confiance des lecteurs, que j'ai été moi-même plus vivement attaqué de cette maladie que tous ceux qui ont jugé à propos de recourir à mes ressources. Le zèle pour le bien des hommes me détermine enfin à communiquer mes réflexions & mes remèdes contre cette sorte de poison lent.

En général, les remèdes préliminaires, ou qui précèdent le traitement de la plupart des maladies chroniques, n'ont pas un grand succès dans la maladie dont il s'agit, ou du moins leur usage doit être très-moderé & très-limité. La saignée & les purgatifs sont le plus souvent nuisibles. Les délayans simples énergent, lorsqu'on les continue trop long-

tems (ils sont cependant utiles dans les commencemens;) les apéritifs, comme le savon, les sels incisés, ne produisent qu'un mieux être momentané, une cure palliative; les échauffans irritent; les bains soulagent quelques sujets & nuisent aux autres, &c. Malgré cela ils sont le plus souvent favorables, pourvu que l'on n'insiste pas trop longtems sur leur usage.

Les vrais remèdes sont les toniques tempérés par les antispasmodiques, & éguillés des minoratifs, lorsque le malade est contipé. La meilleure manière de les administrer est la forme d'opiate ou de pilules, parce que les grands lavages augmentent la foiblesse des fibres nerveuses & le volume d'une humeur glaireuse ou lymphatique, fade & insipide, qui est toujours & essentiellement surabondante chez ces malades. Lorsque le sujet à qui l'on a affaire, est déjà trop relâché, on sent bien qu'il est plus qu'inutile d'associer les minoratifs à ce remède; mais dans les cas analogues à celui dont il est question, je ne vois rien de mieux que l'opiate que je vais décrire.

Prenez quinquina fin, crème de tartre, rhubarbe du levant, subtilement pulvérisées, æthyops martial, de chaq. six gros; poudre d'arum composée, & gomme ammoniac, de chaque deux gros; gomme gutte dissoute dans le vinaigre, un gros; extrait de fleurs de chicorée sauvage, conserve de fleurs de millepertuis, de tilleul, poudre de roses rouges, de chaque demi-once; électuaire lenitif, une once.

Faites, selon l'Art, une opiate de consistance moyenne, en ajoutant suffisante quantité d'elixir de propriété. La dose est d'un gros le matin, une heure avant le déjeuner, & autant le soir, une heure avant le souper, en buvant de l'eau par-dessus.

Ce remède est utile pour rétablir la menstruation; il est également propre à arrêter les fleurs blanches; il ramène en général les sécrétions & évacuations quelconques à un milieu naturel.

OBSERVATION sur une hydropisie de l'ovaire, par M. T. D. M.

Une femme qui avoit fait plusieurs enfans, étoit attaquée depuis quelques années de douleurs au bas-ventre qui se renouvelloient tous les ans. Le ventre

étoit tuméfié; il y avoit de plus une descente de matrice. Vers la quatrième année de sa maladie, le bas-ventre devint d'une grosseur prodigieuse & telle, que le malade ne pouvoit plus marcher. Les douleurs continuoient. Il y avoit difficulté d'uriner causée par la chute de la matrice. Les urines étoient si acres qu'elles excorioient le vagin, & vers les derniers temps de la maladie, il se faisoit par cette partie un écoulement purulent. Les extrémités inférieures étoient cedémateuses, & les supérieures très-maigres. La fluctuation des eaux étoit à peine sensible; ce qui nous donna des doutes sur le genre d'hydropisie. Enfin la malade succomba à ses maux, la 4e. année de sa maladie. La grosseur du ventre étoit énorme.

On en fit l'ouverture en présence de plusieurs Chirurgiens de la Ville que j'habite. Après une incision sur la ligne blanche, il sortit d'abord 36 livres d'eau trouble & sédimenteuse qui n'avoit point de mauvaise odeur, en suite vers la fin elle se trouva mêlée de filamens jaunâtres & comme fibreux qui sortoient par paquets; l'ovaire droit étoit le sac dans lequel ces eaux étoient contenues. Ses membranes étoient fortes & étoient en partie adhérentes au péritoine. Cependant toute la grosseur du ventre n'avoit pas disparu. Nous aperçûmes au fond de la première cavité un autre sac, qui étant percé, rendit encore quelques livres d'eau. L'ouverture de celui-ci en fit découvrir d'autres, & il s'en trouva plus de dix séparés par des cloisons & qui rendirent plus ou moins d'eau, de façon qu'il en sortit près de cent livres qui étoient contenues dans le seul ovaire droit.

L'ovaire gauche & l'utérus étoient à peu de chose près dans leur état naturel. L'intérieur du vagin se trouva purulent dans quelques points. La vessie urinaire étoit en contraction, rapetissée, livide à l'intérieur & en partie en suppuration. Les intestins parurent d'un moindre volume que dans l'état naturel. Le foie étoit pâle & durci, la bile à-peu-près comme à l'ordinaire.

Cette observation donne lieu à plusieurs réflexions & questions. On peut demander, par exemple:

1°. L'hydropisie enkistée, ou l'hydropisie des ovaires a-t-elle des signes particuliers si univoques, & évidens, qu'on

puisse la distinguer toujours de l'ascite, comme la fluctuation peu sensible semble l'indiquer? 2°. L'effet de la ponction pratiquée dans ce cas étant incomplet, est-il prudent, après avoir plongé le trois-quart & vidé par exemple un premier kiste, d'en percer un second? Le mauvais état du foie dans ce cas est-il la cause ou l'effet de l'hydropisie? Les filamens qui nagent dans les eaux sent-ils l'effet de l'érosion des tunique par la présence des eaux, ou celui des suc nourriciers ainsi épaissis?

Recette contre la phthisie pulmonaire, ulcères des reins & de la vessie, & en général contre tous les ulcères internes; par un Médecin retiré.

Quoique tous les vrais Médecins fâchent à quoi s'en tenir sur la valeur de toutes ces recettes dont les livres fourmillent, nous croyons faire plaisir au public de lui en communiquer une qui dans quelques cas a paru produire des effets avantageux, surtout lorsqu'un malade atteint d'un ulcère interne est abandonné des Gens de l'Art, & livré pour ainsi dire à la providence. Il se voit dépérir, la résorption du pus qui se fait continuellement dans la masse du sang, & qui l'infeste, l'expose soit à des sueurs continuelles qui l'épuisent, soit à un dévoiement colliquatif qui lui ôte non-seulement ses forces, mais pour ainsi dire la faculté de vivre. Alors on a cru remarquer que l'usage de ce remède agissant comme un puissant tonique, détersif & dessicatif, étoit capable de soutenir les forces, de corriger l'infection de sang & de déterger l'ulcère. On le donne comme très-convenable dans les dysenteries purulentes, dans le premier & 2°. degré de la phthisie pulmonaire, dans les ulcères des reins & de la vessie. Nous le donnons tel qu'il nous a été remis. On nous assure qu'un Médecin se propose d'en prouver l'efficacité dans un ouvrage qu'il doit publier à ce sujet; en attendant il n'a pas cru devoir le celer plus longtemps en faveur de l'humanité souffrante. Voici en quoi il consiste.

Prenez chaux vive bien pure, trois onces; mettez-la dans deux livres d'eau de fontaine, de pluie ou de rivière. Au bout de vingt-quatre heures, versez par inclinaison & laissez-la reposer quarante-huit heures. Ajoutez douze cueillerées

de vin d'alicante. La dose est de deux ou trois cueillerées, le matin à jeun, dans un verre de décoction de fleurs de mauve ou de violettes, dont on a mis une pincée pour un demi-septier.

Nous croyons devoir faire remarquer qu'en l'associant à une décoction mucilagineuse, comme on le voit ici, on corrige un peu son activité. Car ce remède est très-échauffant. Il seroit peut-être même plus convenable pour certains malades, que la décoction qu'on lui associe fût plus mucilagineuse. Alors il seroit plus avantageux de le donner dans une décoction de racine de guimauve, ou dans une eau chargée de gomme arabique & d'un peu de sucre.

De Metz, le 26 Septembre.

OBSERVATIONS sur l'eau-de-vie des marcs de raisins, lues à la Séance publique de l'Académie de cette Ville, par M. LE PAVEN, pere.

Exempts de toute jalousie lorsqu'il s'agit du bien de notre Province, nous croyons devoir la faire profiter non-seulement de nos propres découvertes, mais encore de celles qui nous sont en quelque sorte étrangères. A Metz, nous ne faisons guères d'eau-de-vie que de marcs de raisins; or elle a toujours une mauvaise odeur & un goût désagréable, parce qu'elle est distillée à feu nud, & qu'une grande partie des marcs va se brûler au fond & contre les parois de l'alembic. C'est cette mauvaise qualité qui la rend incapable de servir à la plupart des usages auxquels l'eau-de-vie est employée, & qui en restreint si fort le commerce. M. Baumé, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, a trouvé le moyen bien simple de donner à l'eau-de-vie de marcs toutes les bonnes qualités de celle de vin, & il le rapporte dans son mémoire qui a remporté le prix proposé par la Société d'Emulation, sur la meilleure manière de construire les alembics. Ce moyen a été d'abord de distiller les marcs au bain-marie; l'eau-de-vie qu'il a obtenue par-là, étoit si semblable à l'eau-de-vie tirée immédiatement du vin, qu'il étoit impossible de les distinguer.

Mais il s'est bientôt aperçu que les marcs distillés au bain-marie à l'ordinaire, lui rendoient un tiers moins d'eau-de-vie que lorsqu'ils étoient distillés à feu

nud. Pour recouvrer ce tiers, M. Baumé a percé à jour & de toute part ce même vaisseau qu'on appelle le *bain-marie*; en sorte que l'eau bouillante de l'alembic pût y pénétrer sans que les marcs qu'il renfermoit pussent aller à fond ou toucher les parois de l'alembic, & dès-lors il a tiré autant d'eau-de-vie de marcs, en tout semblable à celle de vin, qu'il en eût tirée des mêmes marcs distillés à feu nud.

Nous avons eu les premiers l'industrie de tirer de l'eau-de-vie des marcs de raisins, & ce n'est qu'à notre imitation que dans la plupart des vignobles du Royaume, on en tire actuellement. Il faut tâcher de ne pas être les derniers à profiter de la découverte importante de M. Baumé; elle est évidemment le moyen simple & facile de tripler la valeur de nos eaux-de-vie, d'en étendre le commerce au loin, & ce moyen est bien sûr, puisque M. Baumé a répété ses expériences plusieurs années de suite, & qu'il a toujours eu les mêmes résultats. Les Adjudicataires des marcs, qui ne paroissent pas jusqu'à présent avoir fait attention à ceci, qui ne semblent pas même en avoir été instruits, pourront en faire dès cette année la matière de quelques spéculations; ils pourront du moins dès cette même année, faire des essais bien essentiels pour le commerce de cette partie du produit de nos vignes.

Je ne dois pas leur dissimuler qu'il faudra faire la dépense d'un nouvel alembic; car je ne vois pas comment, dans leurs alembics en poires, dont le haut est beaucoup plus étroit que le bas & le milieu, ils pourroient faire entrer un bain-marie percé, qui seroit propre à loger assez de marcs pour la peine de l'opération. Il faut que l'alembic soit carré, carré long ou cylindrique, le chapiteau de même, & le bain-marie percé encore de même. Pour lors, ce dernier vaisseau, quoique d'une grande capacité, & ayant seulement quelques pouces de moins que l'alembic, y entrera aisément.

Au reste cette dépense n'est point à regretter, puisque dans un alembic sous l'une de ces formes, la liqueur présentant au chapiteau le plus de surface possible, les distillations, soit au bain-marie percé, soit à feu nud, se font en au moins

la moitié moins de tems & avec la moitié au plus de bois; c'est encore ce que l'expérience a démontré à M. Baumé.

On peut, la première année, faire le bain-marie percé en osier ou panier qui ne durera pas long-tems, il est vrai, mais qui probablement durera l'année & donnera le tems d'en faire faire un en fil de laiton.

Certificat qui constate les effets avantageux de la pomade épispastique du sieur THIERRY, Apothicaire à Caen.

Je soussigné, Capitaine de Cavalerie, & Lieutenant de la Maréchaussée, certifie qu'étant attaqué depuis 6 mois d'engorgement d'humeurs ou d'un état, tel que j'étois quelquefois cinq ou six heures sans pouvoir proférer un seul mot, & d'ailleurs ayant constamment un embarras dans la langue qui m'empêchoit de me faire entendre, j'ai commencé le 7 de ce mois l'usage de la pomade épispastique du sieur Thierry. J'ai appliqué un emplâtre de la largeur d'un écu de six livres à la nuque. Il est incroyable la quantité d'humeurs qu'elle m'a tirée, sans me causer de douleur. On me panse deux fois par jour, & à chaque pansement on met une compresse de huit linges en double l'un sur l'autre, & par-dessus un gros mouchoir en huit doubles. Tous ces linges se trouvent traversés deux fois le jour. J'ai commencé cette pomade le 7 Octobre; nous ne sommes qu'au 18, & ma plaie coule encore avec la même abondance. Je parle aujourd'hui avec la même facilité que je le faisois avant mon accident, & je compte en continuer l'usage encore un mois, &c.

A Alençon, le 18 Octobre 1780.

Signé, AUBOIN.

LIVRES NOUVEAUX.

OBSERVATIONS sur la nature & le traitement de la rage, suivies d'un précis historique & critique des divers remèdes qui ont été employés jusqu'ici contre cette maladie; par M. PORTAL, Médecin-Consultant de MONSIEUR, &c. 2^e édition. A Yverdon, & à Paris, chez Didot le jeune, 1780. in-12 de 204 pages.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur MEQUIGNON, Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.

De l'Imp. de la Veuve BAILLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 22 Octobre.

REFLEXIONS sur divers ouvrages de M. MITTIÉ, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris &c. touchant les maladies vénériennes, par M. FABRE, Professeur Roy. du Collège de Chirurgie &c. nouveau supplément à son traité des mêmes maladies. A Paris, chez Didot le jeune, quai des Augustins. 1780. in-8°. de 64 pages.

C'ÉTOIT & c'est encore une grande question parmi les Gens de l'Art, de savoir comment le mercure introduit dans le corps fait saliver. Les uns ont attribué ce phénomène aux parties hétérogènes, telles que des molécules de plomb, d'arsenic &c, dont ce minéral peut être chargé; les autres à sa pesanteur spécifiques; d'autres à l'irritabilité des glandes salivaires causée par sa présence, à raison de son affinité avec ces organes ou de son action stimulante; enfin d'autres à une tendance qu'a la nature à produire une crise par cette voie dans ces circonstances. Mais toutes ces théories n'étant pas assez satisfaisantes pour M. Mittié, il leur en a substitué une autre qui lui a paru plus probable, mieux fondée, & qu'il a exposée dans l'ouvrage qui a pour titre : *Etiologie nouvelle de la salivation, ou explication de la manière dont le mercure fait saliver*. Voici en quoi elle consiste.

M. Mittié suppose & met en fait, qu'il existe un acide tout formé dans le corps humain qu'on appelle *acide animal*; que ce sel se combine avec les alkalis-volatils dont le corps abonde, d'où il résulte une espèce de sel ammoniacal connu sous les noms de *sel fusible*,

ou *essentielle d'urine*, de *sel phosphorique* &c. Il suppose encore qu'il existe une très-grande affinité entre le mercure & l'acide de ce sel; que de leur union intime résulte un sel métallique qui est le *sel mercuriel animal*, qui se forme par la décomposition du sel fusible, laquelle a lieu lorsque ce minéral une fois introduit dans le corps & circulant avec nos humeurs, vient à rencontrer le sel fusible. L'acide animal s'empare du mercure, abandonne l'alkali-volatile qui, devenu libre, donne lieu aux principaux phénomènes de la salivation, sans qu'on ait soupçonné jusqu'ici cet alkali d'en être la cause principale. L'irritabilité des glandes salivaires en est la cause éloignée; la présence du sel mercuriel animal, la cause occasionnelle & déterminante; & celle de l'alkali-volatile, la cause procatactique. Tel est le précis de l'étiologie de la salivation, donnée par M. Mittié. Ainsi, d'après cet Auteur, le mercure n'agit que dans un état salin. Mais cet état lui donne des craintes, & il essaye enfin de le bannir de l'usage de la Médecine dans ce cas, pour lui substituer celui des végétaux, afin qu'on n'ait pas à appréhender tous les effets du mercure, de ses combinaisons & de ses décompositions.

L'examen de cette doctrine de M. Mittié, & la question de savoir si le mercure est préférable aux végétaux dans le traitement des maladies vénériennes, forment l'objet de l'ouvrage que nous annonçons, & dont l'Auteur est M. Fabre, déjà connu avantageusement par

ses écrits sur ces maladies. Il rappelle ce qu'il a déjà avancé sur le phénomène de la salivation qu'il considère comme une crise ou excretion déterminée sur les glandes salivaires avec le mercure, par une cause semblable à celle qui détermine les sudorifiques à agir du côté de la peau, les diurétiques sur les voies urinaires, les emmenagogues sur la matrice, les purgatifs sur les intestins, c'est-à-d. par l'affinité que tel remède peut avoir avec tel ou tel organe. Mais quand il s'agit d'examiner la théorie de M. M. qui est toute chymique, se méfiant de ses propres lumières, il a pris le parti de consulter un habile Chymiste, M. Croharé, pour savoir de quelle manière le mercure se comporte surtout avec l'acide animal, & ce qu'on peut penser de l'éthiologie de la salivation donnée par M. Mittié. Cela a donné lieu à un travail précieux qui se trouve inséré dans l'ouvrage de M. Fabre, & dont le public nous saura gré sans doute de lui avoir donné connaissance.

M. Croharé, après avoir exposé en général les différentes qualités attribuées à l'acide phosphorique, le rôle immense que lui font jouer, dans les trois regnes, certains Chymistes modernes, & l'opinion de M. Mittié sur la combinaison du mercure avec cet acide, fait part dans sa lettre de plusieurs expériences capables de jeter du jour sur une matière aussi obscure. Il pose d'abord en fait que l'acide qu'on nomme *acide animal*, n'existe point tout formé dans le corps vivant; que de quelque substance qu'on le retire, il est toujours le produit du feu ou de la putréfaction, ou des autres moyens employés pour l'obtenir; que cet acide ainsi obtenu n'a pas plus de rapport ou d'affinité avec le mercure que les acides minéraux, & que la combinaison qui en résulte ne résiste pas plus à l'action des moyens connus que l'union du mercure avec les autres acides.

Pour prouver toutes ces assertions, M. C. rapporte plusieurs faits & expériences dont voici le précis. D'abord, on fait que l'urine à l'instant de sa sortie du corps ne présente aucun des caractères qui appartiennent même aux sels, qu'elle n'est ni acide ni alcaline, mais que peu de temps après, surtout si elle est exposée à une chaleur de 50 à 60 degrés, elle s'altère, se décompose, donne de l'alkali-volatil, & à l'exception du

sel marin, presque aucun des autres produits obtenus par l'évaporation, la cristallisation &c, ne peut exister qu'après la décomposition de l'urine. M. Croharé la compare au raisin dont on retire le tarte ou sel essentiel, sans qu'on puisse découvrir dans le suc de ce fruit aucun indice d'esprit ardent.

Pour mieux s'assurer si l'acide phosphorique existe dans les substances animales, voici les expériences qu'il a faites. Sur 12 onces d'urine fraîche, il a versé 2 gros de dissolution de mercure par l'acide nitreux. A l'instant du mélange, l'urine s'est troublée, & huit heures après, elle avoit déposé un précipité de couleur ocreuse. Il a fait évaporer ensemble la liqueur & le précipité jusqu'à consistance d'un extrait sec, & pour en détruire la partie muqueuse & extractive, il a mis cet extrait ainsi desséché dans un creuset qu'il a fait rougir légèrement. Le mercure s'est volatilisé; le résidu en petite quantité qui a resté, avoit la couleur du tarte martial. On n'a trouvé dans ce résidu aucun indice d'acide phosphorique. Une chose digne de remarque dans cette expérience, c'est que l'acide nitreux s'est dissipé en répandant l'odeur & la vapeur de l'acide marin. Répétée sans mercure, elle a offert le même phénomène. Cette modification ou transformation apparente d'un acide en un autre est un fait très-curieux en Chymie.

Dans une autre expérience, M. Croharé a mêlé du sublimé-corrosif, dissout dans l'eau distillée, à de l'urine fraîche. Ce sel l'a décomposée & a occasionné un précipité aussi considérable que la dissolution mercurielle par l'acide nitreux; il a fait bouillir aussi dans de l'urine fraîche du mercure revivifié, le turbith minéral, le mercure doux &c, mais aucune de ces expériences n'a donné aucune indice de la présence de l'acide phosphorique dans l'urine.

Après s'être assuré que l'acide phosphorique n'existe point dans l'urine, M. Croharé passe à l'examen des chairs des animaux. Pour cet effet, il s'est servi de trois bocaux dans chacun desquels il a suspendu, dans l'un 12 onces de tranche de bœuf, dans un autre autant de chair de veau, & dans le 3e. la même quantité de chair de mouton. Il a versé sur ces chairs presque palpitantes & bien dégraissées, une dissolution de sublimé-corrosif dans l'eau distillée. 24 heures après, il a trouvé

au fond des bocaux un précipité blanc, plus considérable dans celui qui contenoit la chair de bœuf, que dans celui de la chair de mouton, & dans celui-ci beaucoup plus que dans celui de la chair de veau. Il a mêlé ces précipités, les a sublimés & a obtenu un véritable mercure doux parfaitement indissoluble. Il n'a trouvé aucune trace d'acide phosphorique, ni même cette poudre rouge (1) qui reste après les sublimations ordinaires du mercure doux & de la panacée. Les chairs étoient devenues moins volumineuses, plus fermes, d'une couleur plus vive & se sont conservées plusieurs jours (c'étoit en été) sans s'altérer & sans changer de couleur. On en peut conclure que l'acide surabondant du sublimé-corrosif a un rapport infiniment plus grand, plus marqué avec les substances animales qu'avec le mercure, & que rien ne sert à prouver l'existence de l'acide phosphorique tout formé dans les substances animales.

A l'occasion du sel fusible qu'on retire de l'urine, notre Chymiste rapporte le procédé indiqué par Margraf pour l'obtenir, & on voit que sur 120 ou 130 pintes d'urine putrescente, on retire 3 ou 4 onces de ce sel très-pur; ce qui peut donner lieu à bien des doutes sur son origine.

M. Croharé pense que ce qui a induit en erreur M. Mittié sur l'affinité qu'il suppose exister entre l'acide animal & le mercure, fondée sur la pesanteur spécifique de cet acide, c'est d'un côté l'expérience de Stahl, par laquelle on opère la décomposition du tartre vitriolé par l'addition d'une dissolution nitreuse mercurielle, & de l'autre la combinaison intime supposée de l'acide phosphorique ou animal avec le mercure, & que rien, dit-on, ne peut détruire. Mais notre Chymiste prouve 1°. qu'il y a un sel formé par l'acide vitriolique qui n'occasionne ni n'éprouve aucun changement par l'addition d'une dissolution nitreuse mercurielle, ni par celle du sublimé-corrosif; (c'est le sel d'Epsom ou sel cathartique amer d'Angleterre, purifié par une nouvelle cristallisation); 2°. que le sel fusible n'éprouve ni n'occasionne de même aucun changement par son mélange avec

une dissolution nitreuse mercurielle; qu'il n'en est pas de même lorsqu'on le mêle avec une dissolution de sublimé-corrosif; qu'il se fait alors une décomposition de ces deux sels, que l'acide marin abandonne sa base métallique pour s'unir à l'alkali-volatil du sel fusible, & que l'acide de celui-ci s'empare du mercure avec lequel il tombe sous forme de précipité, mais que ce précipité, qui est en effet l'acide phosphorique uni au mercure, est un sel indissoluble & qui se décompose par l'action du feu. Lorsqu'on l'y soumet, l'acide phosphorique, qui est fixe, reste au fond de la cornue sous la forme de verre transparent, & le mercure se sublime sous celle de sublimé-corrosif.

M. Croharé donne ensuite la raison pourquoi la dissolution mercurielle nitreuse ne décompose pas le sel fusible de l'urine, tandis que le sublimé-corrosif produit cet effet. La raison qu'il en donne est que la dissolution mercurielle nitreuse, c. à d. l'acide nitreux ne décompose pas en effet les sels ammoniacaux, lorsqu'ils sont bien purs, quoique presque tous les Auteurs l'aient avancé.

Il résulte principalement du travail précieux qu'on vient d'exposer, 1°. que l'acide animal ou acide phosphorique du sel fusible ne se trouve point dans l'état naturel; 2°. qu'il n'est pas démontré que ce soit à raison de sa pesanteur spécifique qu'il s'unit au mercure dans la décomposition qui se fait en mêlant le sublimé avec ce sel; 3°. que l'acide surabondant du sublimé-corrosif, c'est-à-dire l'acide marin a un rapport infiniment plus marqué, plus grand, avec les substances animales qu'avec le mercure; 4°. que le sel fusible de l'urine, ainsi que d'autres sels ammoniacaux lorsqu'ils sont bien purs, ne sont pas décomposés par l'acide nitreux; 5°. que le sel phosphorique mercuriel, c. à d. celui qui résulte de l'union du mercure avec l'acide du sel fusible lors de sa décomposition avec le sublimé-corrosif, est indissoluble, & que l'action du feu le décompose; faits qui ne s'accordent pas parfaitement avec les principes qu'avoit avancés M. Mittié.

M. Croharé, en poursuivant l'examen des phénomènes occasionnés par la présence de l'acide phosphorique, rapporte le procédé indiqué par M. Schéele, pour le retirer des os. Il examine ensuite cette importante question: L'acide phos-

(1) M. Croharé attribue cette poudre rouge aux vaisseaux qui ont servi à broyer le sublimé-corrosif, & non à la décomposition partielle du mercure, comme quelques Chymistes l'ont fait entendre.

phorique est-il dans les os, ou bien est-il produit par l'acide vitriolique ? Il nous paroît résulter de ses expériences, que lorsqu'on ajoute de l'acide vitriolique aux os, on en retire de l'acide phosphorique, mais que lorsqu'on n'en met point, on ne retire pas un atome de cet acide. D'où il paroît raisonnable de conclure que ce qu'on appelle acide phosphor. retiré des os, n'est autre chose qu'une modification particulière de l'acide vitriolique. Nous sommes d'autant plus portés à tirer cette conséquence du travail exposé, que personne peut-être, n'a tant travaillé sur l'acide phosphorique, & ne connoît mieux ses effets & son origine que le Chymiste habile dont nous parlons. Il étoit si important de faire connoître ces vérités, que l'acide phosphorique, que M. Croharc fait, comme on dit, de toutes pièces, est le pivot sur lequel roule toute la théorie de la Chymie moderne.

Après ce travail, que nous invitons ceux qui sont jaloux de connoître le vrai à consulter, M. Fabre fait quelques réflexions sur le sort qu'éprouvent en général les systèmes, les conjectures en Médecine, surtout celles qui résultent de l'application des phénomènes chymiques à ce qui se passe dans le corps animal. Cet Auteur rapporte ensuite des observations qui tendent à confirmer quelques principes qu'il a établis pour le traitement des maladies vénériennes. Il a observé, par exemple, que lorsque les symptômes vénériens sont la suite des ulcères chancereux, c'est avec la plus grande facilité qu'ils cèdent au traitement ordinaire; qu'il n'en est pas de même lorsqu'ils succèdent à une gonorrhée mal guérie. Enfin, il termine son ouvrage par des réflexions qui tendent à affaiblir les principes de M. Mittié; à prouver que le mercure est préférable aux végétaux par la guérison des maladies vénériennes en général, quoiqu'il avoue que le syrop dont se sert M. Mittié, a guéri des malades manqués par d'autres méthodes, c'est-à-dire qui avoient déjà pris beaucoup de mercure.

Il y auroit beaucoup de choses à dire & de réflexions à faire dans ce conflit d'opinions. Nous désirerions aussi que M. Mittié déposât dans le sein de la Faculté les découvertes qu'il peut avoir fait sur la vertu des végétaux dans le traitement

des maux vénériens. Quoique sa théorie soit fautive & vraisemblablement faite après coup, il peut se faire que l'efficacité des végétaux dans certains cas de maladies vénériennes, n'en soit ni moins réelle, ni moins constante.

LIVRES NOUVEAUX.

TRAITE' sur les maladies des gens de mer; 2e. édition, revue, corrigée & augmentée, par M. POISSONNIER DESPERIERES, Ecuyer, Chevalier de l'Ordre de S. Michel, ancien Médecin ordinaire du Roi, &c. A Paris, de l'Imprimerie Royale, & chez Didot le jeune. Lib. quai des Augustins. 1780. in-8°. de 508 pag. Avec cette épigraphe: Quod vidimus, testamur.

TRAITE' des fievres de l'Isle de S. Dominique, avec un mémoire sur les avantages qu'il y auroit à changer la nourriture des gens de mer; nouvelle édition, par le même Auteur. A Paris, de l'Imprimerie Roy. & chez Didot. 1780. in-8°. de 312 pag.

ORDONNANCE DU ROI, concernant les Hôpitaux militaires & ceux de Charité, au compte de Sa Majesté. A Paris, de l'Imp. Roy. 1780, in-8°. de 116 pages.

AVERTISSEMENT.

Nous nous croyons obligés envers nos Souscripteurs, de leur rendre compte des causes qui ont occasionné le retard de cette feuille. Il n'y en a pas d'autre que la maladie d'un des principaux Rédacteurs qui n'a pu se livrer à ce genre de travail, qu'il ne pouvoit confier à personne. On s'est engagé à fournir 52 Gazettes & une Table chaque année. Le public doit être assuré qu'on sera très-fidèle à cet engagement; mais comme les nouveautés qu'on annonce dans cette feuille ne sont pas du genre de celles qui n'ont que le mérite du moment, le public est prié de vouloir bien excuser ce retard, qui d'après les précautions qu'on vient de prendre, n'aura plus lieu dorénavant.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur MÉQUIGNON, Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.

N^o. 44.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 29 Octobre.

LETTRE aux Auteurs de la Gazette de Santé, sur les anthrax ou charbons ; par M. SUMEIRE, Docteur en Médecine à Marignane en Provence.

Tout n'est pas encore vu dans l'art de guérir, & tout ce qui est observé n'est pas écrit. Il y a lieu d'être surpris que nos livres de Chirurgie qu'on a tant multipliés, que ceux même qui sortent des meilleures mains laissent à désirer la description & le traitement des maladies chirurgicales les plus fréquentes.

On connoît assez bien le charbon *benin* & le *ch. malin* ; mais on ne parle presque pas d'un autre, d'un caractère inférieur, très-commun en Provence & qu'on appelle *charbon provençal*. M. Lieutaud est, je crois, le seul qui en fasse mention. Celui-ci ressemble au charbon *benin*, & il n'en diffère qu'en ce qu'il est moins considérable, qu'il s'étend moins & que ses accidens sont moins vifs. La fièvre l'accompagne rarement, & ses progrès sont plus lents. Quoique les peptiques (maturatifs) doux, émolliens & digestifs puissent suffire pour le guérir, le vitriol paroît être le plus sûr & le plus prompt secours.

On sait que le sieur Bonnet, Chirurgien du lieu de Rougiers en Provence, communiqua en 1764, aux Etats du pays, ce remède qui est même efficace pour le véritable charbon ; & on doit s'étonner de ce que Messieurs les Chirurgiens semblent l'ignorer dans les

livres qu'ils ont publiés. On n'imagine pas pourquoi on ne le conseille point dans les livres de Chirurgie qu'on a faits pour le peuple, tels que le Dictionnaire de Chirurgie, ou tome III du Dictionnaire de Santé, &c.

A l'égard du vrai charbon ou *ch. malin* ; son caractère est encore très-imparfaitement exposé dans cet ouvrage. On ne l'y donne qu'à l'*anthracose* ou charbon des paupiers, & on n'applique le traitement, qui consiste dans les scarifications ou dans l'application des caustiques, qu'à cette espèce. Le remède de Provence ou le topique de vitriol dispense souvent, pour ces sortes de charbons, de la méthode des scarifications ou des autres caustiques, & il convient d'en tenter d'abord l'usage avec l'attention de ne pas y insister, si la vertu paroît trop foible pour arrêter les progrès de la tumeur & pour produire une bonne escarre. Dans ce cas, il faut employer l'usage très-efficace des scarifications ou de la pierre à cauter, si elle peut y suppléer. Pour ce qui concerne le charbon *benin* ; le remède du vitriol suffit toujours, & il n'en faut pas chercher d'autre (1). C'est un remède si précieux, qu'il mérite d'être universellement connu.

D'où vient que les Auteurs de Chirurgie ne parlent pas non plus de cette espèce de charbon *malin*, qu'on observe assez fréquemment dans ce pays, & que

(1) Note des Rédacteurs. Nous aurions désiré que M. Sumeire fût entré dans quelques détails sur la préparation du remède du vitriol ; qu'il eût dit si c'est le vitriol bleu, ou vert, ou blanc &c. &c.

j'ai eu occasion de voir quelquefois. Ce charbon que j'appelle *occulte* ne fait point de bouton; il gonfle, enflamme & tend la partie où il naît. Il vient le plus souvent au grand angle de l'œil. On éprouve à l'endroit où siège son principe, un picotement douloureux auquel succède l'enflure avec rougeur & tension. La fièvre s'y joint, & elle est de plus en plus très-vive. La tumeur ne fait que des progrès lents pendant trois ou quatre jours, ensuite elle augmente prodigieusement & enfle tout le tissu cellulaire de proche en proche, au point que le malade périt suffoqué au bout de sept à huit jours. On employe en vain des saignées, l'émétique, le vitriol dans cette espèce de charbon; tout est pour l'ordinaire inutile. On ne peut pas y pratiquer avec succès des scarifications, parce qu'il n'est pas possible de connoître le point juste du charbon ni d'y atteindre, parce qu'il est trop profond.

Il y a environ deux mois qu'un jeune homme de Vitrolles avoit ce charbon au grand angle d'un œil, & qu'on avoit pris pour un éréthèle, comme cela n'arrive que trop souvent. Un homme de Ventabren, village voisin de Vitrolles, qui s'est appliqué à la cure des charbons, lui appliqua un topique qui réussit parfaitement, quoique le malade fut dans la situation la plus triste, ayant le délire & des convulsions, &c. Au bout de quelques jours, ce malade étoit presque sans fièvre; la tumeur étoit fort diminuée, & le point principal du charbon avoit été fixé. Le grand angle de l'œil où étoit son siège, étoit comme cerné, & en soulevant l'escarre on remarquoit la chair vive tout autour & une bonne suppuration. La maladie fut conduite à parfaite guérison dans quelques jours. Je ne fais quel remède employe ce guérisseur; mais il est certain qu'il a réussi dans un cas où les méthodes connues échouent. J'en ai eu l'expérience, il y a quelques mois. Un Berger étranger, jeune & vigoureux, fut attaqué de cette espèce de charbon, & il en périt malgré tous les secours ordinaires. Cet homme de Ventabren fait un secret de son remède, mais il le communiqueroit, si on lui donnoit une récompense tant soit peu satisfaisante. Si ce remède n'est ni le vitriol, ni aucun caustique connu, ce seroit un présent précieux à faire à l'humanité.

J'ai encore un petit reproche à faire

aux Chirurgiens, sur ce qu'ils ne disent mot d'une pustule maligne qu'on appelle en Provence *belugo*. C'est un bouton qui paroît tout-à-coup avec un cercle rouge & la pointe bleuâtre. L'ardeur & la douleur qui accompagnent cette tumeur, sont des plus vives. La pointe ne tarde pas à percer, & il en découle une sérosité claire, brûlante & déchirante pendant plusieurs jours. Cette tumeur attire beaucoup d'enflure & d'inflammation aux environs, & la violence des accidens dure souvent près d'un mois. Les meilleurs remèdes sont des cataplasmes anodins ou des fomentations de cette qualité. La mauve y est employée avec beaucoup de succès. Je n'ai pu calmer les douleurs vives qui restent sur la plaie que par l'onguent saturnin. Cette pustule est très-fréquente en Provence, chez les gens de la campagne qui se sont trop échauffés par le travail & qui ont usé de mauvais alimens.

OBSERVATION sur une fistule à l'aine, à la suite d'un dépôt laiteux, par M. ALTEYRAC SAUVEUR, Lieutenant du premier Chirurgien, & pensionné adjoint de l'Hôtel-Dieu, à Beaumont sur-Oise.

Un dépôt à l'aine, causé par un lait répandu jetté sur cette partie, après avoir longtems suppuré, demeura fistuleux. Les vents, les matieres d'un gris cendré, d'une odeur de matiere fécale, des noyaux de cerises, des pepins de raisin, qui sortoient par la plaie, douze, quinze & même vingt-quatre heures après que l'on avoit mangé de ces fruits, ne laissoient aucun doute sur la perforation de quelque intestin grêle. Leur membrane formoit adhérence avec les levres de la plaie, & donnoit lieu à cet anus artificiel. L'incommodité qu'il causoit à la malade alloit au point que cette femme ne pouvoit se trouver dans aucune assemblée, pas même dans l'Eglise, pour ses devoirs de religion. Il y avoit plusieurs années qu'elle étoit dans cet état, portant toujours un tampon de linge qu'elle étoit obligée de changer deux ou trois fois par jour, plus ou moins selon que les matieres étoient abondantes. Lorsque j'en eus connoissance, je promis de la guérir par le moyen d'une opération à laquelle elle se soumit.

Après l'avoir préparée, pendant quelques jours, par la diete, des lavemens, & une légère médecine, je fis, en pré-

fence de plusieurs personnes, une espee de gastrophie (cuture au bas-ventre) à-peu-près de la même maniere que l'on pratique le bec de lievre à l'Hôtel-Dieu de Paris. Après avoir rafraichi les levres de la plaie sur une carte pliée en plusieurs doubles, principalement les angles (car elle étoit un peu allongée) je passai une épingle-à-la-reine à travers l'une & l'autre levre près l'un des angles, une autre un peu au-dessous, une 3e. un peu plus bas, & une près l'autre angle (1), ensuite les fils en les croisant. La suppuration fut peu abondante. J'employai le vin chaud avec le sucre & un emplâtre divin. La malade resta sur le dos pendant la réunion, attendu que dans cette position il ne sortoit rien par la plaie, qui n'auroit pu se réunir si le sujet eût tenu d'autre position. Le régime fut le même que celui qu'on employe dans l'opération du bubonocèle.

Pour plus grande sûreté, je fis porter pendant quelque temps une compresse pliée en plusieurs doubles, soutenue d'un espee de bandage, & au bout de six mois, cette femme reprit les pénibles exercices de la campagne qu'elle avoit quittés depuis près de sept ans. Il y a encore aujourd'hui à Beaumont une femme qui depuis plus de cinq ans est dans le même cas, ne voulant pas se soumettre à l'opération, & une autre à Villiers-Adam.

Aux Auteurs de la Gazette de Santé, au sujet des Vinaigres du Sr. Maille, par M. GUENON, Doct. Méd. de Montpellier.

Il est bien étonnant, MM., que dans le 18e. siecle, que nos philosophes regardent comme beaucoup plus éclairé que tous ceux qui l'ont précédé; il est bien étonnant, dis-je, que ceux qui sont chargés de veiller aux intérêts du public ne se soient pas encore occupés de le prémunir contre l'avidité d'un homme qui, abusant du vain titre de Vinaigrier du Roi, répand dans tout le Royaume une liste

(1) L'on dira que j'aurois dû mettre une carte roulée à laquelle on auroit tenu un fil à chaque bout, qui auroit sorti par la plaie. Cela est vrai; si je l'eusse fait, j'aurois peut-être évité le rétreissement de l'intestin à quoi j'attribue les coliques, & les douleurs que l'on ressent à l'endroit de la cicatrice, lorsque les intestins sont remplis de vents.

aussi longue qu'absurde de tous les objets de charlatanisme contenus dans son magasin.

Appelé dans la Capitale pour des affaires de famille, j'allai il y a quelques jours chez l'homme dont je viens de parler; je lui demandai l'explication de quelques-unes de ses compositions, telles que le vinaigre vert, le vinaigre à la rouille, le vinaigre métallique, &c. autres dont les noms étoient bien faits pour me donner de l'inquiétude. Ses réponses confirmèrent mes craintes, & je le quittai rempli de l'effroi que doit inspirer à un Médecin, un ignorant à qui on permet de fabriquer, soit pour l'usage des malades, soit pour celui de la table ou de la toilette, des compositions qui peuvent avoir les suites les plus dangereuses. Vous trouverez dans cette liste répandue avec autant de profusion que d'indécence, des titres capables de blesser la pudeur, du vinaigre de Vénus à 96 liv. 5 s. la bouteille, qui n'est autre chose que du vinaigre concentré retiré du vert-de-gris, & qui maladroitement employé, peut être aussi corrosif que les acides minéraux; du vinaigre bleu préparé avec le même vert-de-gris, & quelques gouttes d'alkali-volatil, du vinaigre itiprique, &c. enfin du vinaigre alkalisé, préparation aussi ridicule qu'inutile.

Je ne vous parlerai point du vinaigre philosophique, *essencié & anthosaste* qui, à raison d'un si beau nom, se vend 8 liv. 5 s. Je ne finirois pas, MM., si j'entreprendois de vous citer tout ce qu'il y a d'absurde & de repréhensible dans ce catalogue. Je le joins ici afin que vous en jugiez vous-même. J'aurai rempli mon but, si la Faculté de Médecine ou la Communauté des Apothicaires usant de leurs droits, cherchent les moyens de garantir la bourse & la santé du public de l'ignorance & de la cupidité du particulier qui fait l'objet de cette lettre.

J'ai l'honneur d'être, &c. GUENON, Doct. en Méd. de la Faculté de Montp.

LIVRES NOUVEAUX.

De l'électricité du corps humain dans l'état de santé & de maladie; ouvrage couronné par l'Académie de Lyon, dans lequel on traite de l'électricité de l'atmosphère, de son influence & de ses effets sur l'économie animale &c; par M. l'Abbé BERTHOLON, de S. Lazare, des Académies des Sciences de Montpellier, Beziers, Lyon, &c. A Lyon,

chez Bernusset, Libraire, rue Merciere ; & à Paris, chez Didot le jeune, Lib. quai des Augustins. 1780. in-12. de 541 p.

L'Académie de Lyon avoit proposé en 1777, pour sujet d'un prix, cette question de physique médicale : *Quelles sont les maladies qui dépendent de la plus ou moins grande quantité de fluide électrique dans le corps humain, & quels sont les moyens de remédier aux unes & aux autres ?* La solution de cette question est le principal objet de l'ouvrage que nous annonçons, distribué en 3 parties, dont la 2e. est formée par le mémoire couronné par cette Compagnie.

On remarque depuis quelque temps, que, quoiqu'il y ait des Facultés destinées à l'enseignement & à la perfection de tout ce qui a rapport à l'art de guérir, les Sociétés académiques choisissent souvent dans les divers objets de cet art, les sujets des prix qu'elles proposent. Cette incursion sur le terrain de la Médecine est bien excusable sans doute, & trouve toujours son excuse soit dans le motif, soit dans le choix des matières, soit dans les rapports qui existent entre les fonctions de l'économie animale & les objets de physique spéculative ou expérimentale, qui sont tous du ressort des Académies.

Mais ne pourroit-on pas leur objecter que les Facultés fussent pour connoître de tous les objets de physique médicale ou de Médecine physique dont les Académies s'occupent; que la plupart des dissertations couronnées ne font que surcharger la littérature médicale, & que vu le très-grand nombre de ces sortes de productions, il est à craindre que l'Art ainsi surchargé ne fasse pas les mêmes progrès qu'il feroit, si les couronnes étoient plus rares, ou si ces sujets de prix étoient dictés par les Facultés de Médecine, ou plutôt proposés par elles-mêmes, comme elles le font. Personne ne connoît mieux ses besoins que soi-même; & les corps qui s'occupent essentiellement & uniquement d'un objet, sont censés en connoître mieux les défauts que tout autre. Nous ne prétendons désigner ici aucune Compagnie en particulier, ni aucun mémoire couronné. Nous n'en sommes que sur les droits des Facultés, & sur les progrès des sciences.

La question, par exemple, proposée par l'Académie de Lyon, est si intéressante,

qu'une Faculté certainement n'auroit pas mieux choisi. En effet, après toutes les découvertes relatives à l'électricité, il étoit intéressant de connoître tout ce qui a rapport à cet objet, de quelle nature est l'électricité du corps humain, celle de l'atmosphère, l'influence que celle-ci peut avoir sur nos corps, comment & par quelles voies elle y pénètre, enfin le parti qu'on peut tirer de l'électricité artificielle contre nos maux. Il falloit recueillir sur cette matière les faits isolés, les expériences, pour ainsi dire, perdues & former un ensemble, un corps complet de doctrine ou de Médecine électrique sur lequel on pût compter. C'est ce M. l'Abbé Bertholon, écrivain très-estimable, vient de faire dans cet essai.

Après avoir solidement établi qu'il y a une électricité atmosphérique, qui a des rapports avec celle du corps humain, il parcourt, d'après la méthode de M. de Sauvages, les différentes classes de maladies où l'électricité artificielle peut être utile. On y voit que ces maladies sont 1°. les cutanées, 2°. les fébriles, 3°. les inflammatoires, 4°. les convulsives, 5°. les dyshnoïques (avec difficulté de respirer,) 6°. les paralysies, 7°. les douleurs vives, 8°. les folies, 9°. les évacuations immodérées, 10°. les cachexies.

Notre Auteur a été assez heureux de trouver assez de faits pour établir que l'électricité peut convenir dans tous ces cas. On sera étonné de voir que l'électricité, dont la matière est semblable à celle du feu, c'est-à-dire un stimulant vif, puisse convenir, par exemple, dans les maladies inflammatoires, où il semble qu'il y a trop de chaleur, trop de feu; mais l'étonnement cesse, lorsqu'on fait attention qu'il y a deux sortes d'électricité, l'une positive, l'autre négative, l'une qui donne la chaleur, l'autre qui la reçoit, & que c'est cette dernière qui convient dans ces sortes de maux. Du reste, cette seconde partie, qui est celle dont le suffrage de l'Académie de Lyon garantit & assure le succès, nous a paru très-bien faite, remplie de recherches & de faits curieux & intéressans. On trouve encore des observations suivies jour par jour sur l'influence des points lunaires dans quelques maladies, &c. C'est en général un traité qui mérite d'être recherché & qui fait honneur à son auteur.

De l'Imp. de la Veuve B A L L A R D & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 5 Novembre.

LETTRE aux Auteurs de la Gazette de Santé, au sujet d'une prétendue nouvelle poudre antivénérienne.

IL est bien étonnant, MM., qu'on fasse tous les jours des efforts pour trouver des remèdes nouveaux ou pour en remettre d'anciens en vigueur, dans la vue d'opérer la guérison d'une maladie, qui est la seule pour laquelle la Médecine se félicite d'avoir un spécifique assuré, je veux parler des maux vénériens. En effet, à peine y a-t-il une panacée oubliée qu'elle se trouve sur le champ remplacée par une autre.

Tel est le remède qu'on vient d'essayer sur des soldats atteints de maladies vénériennes, désigné sous le nom de poudre de G. & connu pour n'être autre chose que la Poudre de vie, qui se trouve à la page 90 d'un Livre imprimé en 1743, qui a pour titre, *Dictionnaire Médicinal*, à Paris, chez d'Houry. Comme mon objet n'est pas d'examiner aujourd'hui si cette poudre est efficace, ni dans quelles circonstances elle peut convenir, je me bornerai à vous donner ici les doses des ingrédients de ce remède, & l'extrait du procédé décrit dans l'ouvrage que je viens d'indiquer.

Composition de la poudre de vie.

Prenez mercure revivifié du cinabre ou du sublimé-corrosif, & passé par une peau de chamois, deux onces.

Eau-forte double, deux onces.

Sel marin gris ou sel de cuisine ordi-

naire, décrépit sur une pelle presque rouge & broyé, demi-once.

Mettez le sel marin avec l'eau forte dans une bouteille de verre. Remuez le mélange jusqu'à ce que le sel soit presque tout fondu. (Il faut se garantir de la vapeur qui est très-nuisible). Versez doucement cette liqueur, mais sans le marc qui a resté au fond, sur le mercure que vous aurez mis dans une bouteille de verre, de deux ou trois pintes. Remuez le mélange jusqu'à ce que vous voyez une fumée rouge sortir de la bouteille à plein gouleau. Alors, mettez cette bouteille sans la boucher sous une cheminée où vous laisserez reposer la liqueur vingt-quatre heures.

Au bout de ce temps, versez cette liqueur sur une dissolution de sel marin, (une poignée de sel sur environ une pinte d'eau) & de manière à ne rien laisser dans la bouteille, dont on rince le fond avec un peu d'eau. Laissez reposer encore le tout pendant vingt-quatre heures; après ce temps, versez par inclination l'eau qui surnage la poudre blanche qui doit être au fond de la bouteille. Remettez de nouvelle eau; brouillez le tout; laissez-le reposer pendant trois heures, & videz l'eau qui surnage. Répétez la même opération & réitérez ces lotions jusqu'à douze fois, en observant de mettre trois heures d'intervalle de l'une à l'autre.

Après la 12^e. lotion, versez le mercure ainsi préparé dans une écuelle de terre, & faites le sécher sur les cendres chaudes, en observant qu'il ne bouille pas, & en remuant avec une spatule de bois. Lors-

qu'il est bien sec & sans grumeaux, on y verse dessus de l'eau de la Reine de Hongrie ou de l'eau des Carmes, ou bien de l'esprit de vin bien déphlegmé; on y met le feu avec du papier, & on remue la matière avec un bâton de canelle un peu long, jusqu'à ce que la flamme s'éteigne. On répète cette opération trois fois & la poudre est parfaite. On la garde dans des flacons de verre.

L'Auteur dit que la dose de cette poudre est de 14 grains pour les adultes, & de 5 ou 6 pour les enfans qui ont des obstructions, des convulsions ou des vers; qu'elle convient dans les fièvres intermittentes, les écouvelles, les vieux ulcères, le cancer, l'épilepsie & les maux vénériens.

Cette poudre préparée ainsi est d'un gris cendré & quelquefois avec une teinte jaune, mais on conçoit combien il est aisé de lui donner une nuance plus ou moins forte de ces couleurs, en faisant brûler dessus plus ou moins de canelle dont le charbon la colore.

J'ai l'honneur d'être, &c. DESBOIS DE ROCHEFORT, D. R. de la Faculté de Médecine de Paris.

Réponse aux critiques qu'on a faites au sujet de l'observation sur une hernie, insérée dans le numéro 16 de la Gazette de Santé, par M. LE RAY, Chirurgien à Couëron.

Des réflexions de M. Marigues, insérées dans le N°. 26, & des observations de M. Lacroix N°. 34, on peut conclure un fait qui paroît incontestable, c'est que dans bien des cas où la valvule du cœcum est dérangée de son état naturel, un lavement peut passer outre. Mais en conclure que la valvule est une limite qu'on a gratuitement assignée aux lavemens, comme l'avance M. Perey, N°. 30, & regarder comme chimérique la sortie d'un gros intestin par l'anneau, ou l'arcade crurale; ce sont des conséquences qui ne peuvent être tirées que par M. Perey. Il s'en sert cependant comme de principes fondamentaux pour répandre à ce qu'il dit, la lumière & la vérité sur les endroits de mon mémoire qui en sont dépourvus. Je suis très-étonné que ce Chirurgien ait porté un jugement précipité sur des questions que les personnes les plus éclairées regardoient au moins comme problématiques. Il faut croire

qu'une autre fois il sera moins tranchant dans ses décisions.

Je ne dissimulerai pas que j'ai pu me tromper dans l'exemple de la hernie avec gangrene rapporté dans le N°. 16. Aussi l'avois-je regardé comme un fait extraordinaire qui me donnoit lieu de penser que dans l'observation rapportée par M. Marigues, un gros intestin auroit pu être pincé, puisque c'étoit du côté gauche.

Quoiqu'il en soit du sentiment de M. Lacroix, & de la critique de M. Perey; il me reste toujours le doute si ce n'étoit pas un gros intestin qui étoit perforé, en me rappelant la grandeur de l'ouverture qui étoit aussi grande que s'il y eût eu tout le diamètre d'un intestin grêle. Quoique le cœcum soit peu volumineux, sa sortie sous l'arcade crurale dans le cas de constipation, & lorsqu'il est dilaté par l'air n'est pas plus difficile à concevoir que celle de la vessie, de la rate, dont on a des exemples dans plusieurs Auteurs, entr'autres dans Fabricius Hildanus.

M. Perey dit qu'une hernie crurale ou inguinale formée par un gros intestin, seroit un phénomène nouveau. C'est un fait avancé contre le sentiment de tous les Auteurs qui ont traité des hernies. Si j'ai suivi leurs traces, c'est que j'en ai vu un exemple, dont voici l'histoire.

Un homme âgé de 65 ans, portoit depuis plusieurs années une hernie inguinale du côté gauche, qui dans les premières années étoit fort petite, rentrant toujours difficilement. Dans les dernières années, l'intestin étoit parvenu à descendre dans les bourses, de la longueur de près de 5 pouces. Il rentroit quelquefois assez facilement, lorsqu'il étoit au lit. Un jour revenant d'une foire, à cheval, en se mettant au lit, il trouva sa tumeur plus grosse que de coutume. Il fit les tentatives ordinaires pour faire rentrer l'intestin, mais sans succès, jusqu'au lendemain, où le vomissement commença. Il appella le Chirurgien du lieu, qui tenta la réduction inutilement pendant cinq jours. Il fit usage de cataplasmes, de lavemens, de bains. Les parens voyant que le malade étoit toujours dans le même état, m'envoyèrent chercher deux jours après (c'étoit le 8e. de sa maladie) sans me dire qu'ils avoient eu un autre Chirurgien. En arrivant, je trouvai que l'intestin étoit prolongé dans

les bourses, non en paquet, mais comme une grosse corde molle. Je pouvois placer mes doigts dans le pli de l'intestin en faisant obéir les bourses. Le malade recevoit en partie les lavemens; il vomissoit tout ce qu'il prenoit, à l'exception quelquefois d'un peu de vin, & d'autre fois d'un peu de lait froid. Ce qu'il rendoit lui paroïssoit amer. Il avoit des borborigmes. La tumeur n'étoit pas sensible; le ventre étoit un peu douloureux; mais une saignée calma les douleurs. Je fis toute sorte de tentatives pour la réduction; j'employai la compression, les lavemens de tabac, le sel d'Epsom &c. Comme le malade s'affoiblissoit, que le ventre devenoit tendu; la tumeur ne rentrant point, je me décidai à l'opération le 10^e jour, en faisant appeler le Chirurg. qui avoit vu d'abord le malade.

Après l'ouverture du sac, nous reconnûmes une portion du colon, celle qui forme le S, prolongée de la longueur de près de cinq pouces, ce qui faisoit plus de dix pouces d'intestin qui étoit distinct par les bandes, le petit épiploon, le cul-de-sac. Nous en fîmes la réduction, & une heure après le malade rendit une grande quantité de matières en partie durcies. Il fut bientôt rétabli.

Remarques sur cette observation.

Pour qu'une pareille hernie ait lieu, faut-il absolument dans le sujet une disposition extraordinaire, comme le dit M. Perey? Ne fait-on pas que dans bien des sujets les SS du colon se prolongent quelquefois, surtout lorsque le corps est fléchi en avant.

M. Perey dira peut-être qu'il ne paroît jamais une partie du colon assez longue pour sortir de la longueur de plus de cinq pouces. Mais n'est-il pas possible que dans un prolongement qui se fait lentement, le méocolon prête dans certaines attitudes, & permette enfin la chute & l'issue de l'intestin à ce point?

D'après ces réflexions, avois-je tort de penser qu'on a lieu de soupçonner la présence d'un gros intestin pincé sous l'arcade, surtout s'il n'y a pas d'épiploon, si la tumeur est plus grosse qu'une noix, & si le cours des matières par l'anus n'est pas interrompu.

Le sujet de mon observation ne vomissoit qu'un peu de bile. Si la valvule n'eût été qu'une limite gratuitement assignée aux lavemens, comme le dit M. Perey, ce sujet n'auroit-il pas vom-

des matières qui auroient eu l'odeur des matières fécales.

M. Perey croit être fondé dans son opinion sur ce qu'il a fait passer des lavemens dans les intestins grêles sur le cadavre. M. Faget avoit également réussi sur le cadavre; mais sur le sujet vivant il n'a pu vaincre l'obstacle formé par cette barrière, ce qui n'est pas difficile à croire, puisqu'elle fait, outre la fonction de valvule, celle des sphincters, qui n'ont d'action que sur le vivant. Les deux observations qu'il cite, où les lavemens sortoient par les intestins grêles, ne sont pas concluantes, parce que les sujets peuvent avoir la valvule dérangée, soit par le tiraillement de l'ileum à l'endroit de l'étranglement, soit par quelque adhérence, comme dans l'exemple cité par M. Lacroix, où le cœcum étoit retreci.

J'ai fait deux expériences sur des chats vivans, en leur coupant l'intestin ileum à deux doigts du cœcum. J'ai ensuite injecté de l'eau tiède par l'anus. Je n'ai pu parvenir à faire passer le liquide au-delà de la valvule, qu'en comprimant le cœcum doucement en divers sens, & une fois dans une secousse convulsive. C'étoit en forçant extraordinairement l'obstacle, ce qu'un homme en santé ne pourroit souffrir. Lorsque la liqueur passoit par la plaie, ce n'étoit pas goutte à goutte, mais par jets.

Si je n'ai pas saigné la femme qui a fait le sujet de ma 2^e observation & l'objet de la critique de M. Perey; ce n'est pas que j'ignore que la saignée ne puisse être avantageuse dans ce cas, mais je doute que les menstrues n'en eussent été dérangées; & s'il a une maladie semblable à traiter dans les mêmes circonstances, & que l'étranglement ne dépende que d'une adhérence, je lui conseille de respecter la nature comme j'ai fait. Il aura un pareil succès. S'il s'écarte de ce principe, il courra risque de faire plus de mal que de bien.

Aux Auteurs de la Gazette de Santé, sur la taille par le haut appareil.

Comme vous vous êtes fait une loi volontaire, MM., de vous intéresser à la conservation de l'espèce humaine, je me fais un devoir de mon côté d'y contribuer par le même motif & de vous instruire des progrès dont j'ai été témoin dans l'art de guérir. Vous vous rappelle-

rez aisément l'extrait que vous fîtes dans la Gazette de Santé an. 1779, d'un ouvrage qui a pour titre : *Nouvelle méthode de tirer la pierre par le haut appareil dans la taillie, sans aucune collection de fluide pour tendre la vessie, dans l'un & l'autre sexe.* Vous y avez dû observer qu'on y rapporte l'exemple de 46 sujets en femmes taillées par cette méthode, dans le nombre desquelles on en cite depuis l'âge de deux ans & demi, jusqu'à celui de 72 ; & parmi les hommes, trente-six sujets de tout âge, taillés de même.

Le Frere Côme, à qui l'Art doit cette espèce de découverte d'ouvrir la vessie sans collection de fluide, peut joindre à ce nombre de 46 femmes, dont la dernière opérée étoit dans sa liste, publiée en 1779, du 1^{er} Novembre 1778, douze observations nouvelles faites sur autant de sujets de ce sexe taillés de la même manière. Au nombre des hommes taillés ainsi, il peut en ajouter six autres, ce qui fait monter sa liste à 42. Mais parmi ces derniers, il vient d'en tailler & guérir quatre des plus remarquables & dont la cure mérite d'être connue. Il y a deux hommes & deux femmes.

Le premier sujet est la veuve Donneri, âgée de 58 ans, mariée deux fois, & mère de plusieurs enfans. Cette femme souffroit depuis longues années & avoit une incontenance d'urine avec un tennement très-fréquent & douloureux. Elle étoit réduite à l'impossibilité de marcher & de faire le moindre exercice. Dans cet état, elle a été transportée à Paris, sur une petite charrette ou cariole matelassée. On s'assura de son état. La pierre parut très-volumineuse, remplissant toute la capacité de la vessie dont elle défendoit l'entrée d'une sonde médiocre. Elle fut opérée le 5 Octobre 1780. Après l'ouverture de la ligne blanche & de la vessie, on s'aperçut que le corps de la vessie étoit collé, par sa surface interne, si exactement à celle de la pierre qui étoit raboteuse, qu'elle paroïssoit inséparable. Il fut très-difficile de pouvoir y glisser les pinces d'une tenette ou forceps fort mince, pour l'embrasser & la soulever en l'ammenant à foi dans la vue d'en dépouiller la vessie qui paroïssoit toute saignante lorsqu'on la séparoit de la pierre. Cette malade a été

guérie en cinq semaines, sans avoir eu le plus léger mouvement de fièvre, & retient aujourd'hui ses urines comme si elle n'avoit jamais eu de mal. Sa pierre fort spongieuse pesoit sept onces & demi ; mais à la vue on auroit estimé qu'elle pèsoit 12 onces.

La seconde malade, Madlle Vifar, âgée de 73 ans, demeurant à Auteuil près Paris, a été opérée le 17 Octobre 1780. Elle a été guérie en 15 jours, quoiqu'elle parut exténuée tant par l'âge avancé que par des souffrances continuelles que lui causoit une pierre tuberculeuse comme une truffe en plusieurs endroits de sa superficie ; très-dure & du volume d'un gros œuf de poule. Elle étoit du genre des pierres qu'on nomme communément *murales*. La malade n'a éprouvé aucune espèce d'accident ni de mouvement de fièvre. Son incontenance d'urine a cessé avec la cure en moins de trois semaines. Elle forme la 58^e. de la liste du Frere Côme.

Le troisième sujet est M. de Genest, âgé de 81 ans, Prêtre & Doyen du Clergé de la paroisse S. Paul à Paris. Il a été taillé le 26 Août 1780, par le haut appareil à cause de son grand âge. On lui a trouvé deux pierres, chacune du volume d'un maron ordinaire. Il a été parfaitement guéri en 26 jours.

Le quatrième sujet est un père de famille âgé de 68 ans : c'est M. Auvry de S. Denis. Il a été taillé par le haut appareil le 20 Novembre 1780, & délivré de deux pierres, dont l'une étoit grosse comme un maron, figurée en bateau, & l'autre du volume d'un œuf de poule d'inde, aplatie & ovale. Il est hors de tout danger & entrain de guérison.

J'espère, MM., que ceux qui s'intéressent au soulagement de l'humanité & aux progrès de l'Art, ne verront point avec indifférence le tableau des cures & des succès obtenus par cette nouvelle manière d'opérer du Frere Côme. Je ne parle point d'ailleurs de ses charités qui le rendent cher & recommandable à tous les hommes. Je serois au comble de mes vœux, si je voyois sa méthode généralement adoptée par MM. les Chirurgiens.

J'ai l'honneur d'être, &c. GRAULLE, élève en Chirurgie.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur Miquignon, Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'Abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols, port franc par tout le Royaume.



ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 12 Novembre.

LETTRE aux Auteurs de la Gazette de Santé, sur l'abus & le danger de la Taille en deux temps.

IL y a déjà plusieurs années, MM. qu'on s'efforce, dans les écoles de Chirurgie en France, d'établir à titre de principe de pratique dans la Lithotomie, qu'il est préférable de diviser cette opération en plusieurs temps, c'est-à-dire, de ne point tenter l'extraction du calcul le même jour qu'on fait l'incision, à moins que ce calcul ne se présente comme de lui-même dans l'instant de l'opération, & de renvoyer l'extraction à quelques jours de distance pour que la suppuration de la plaie favorise le passage de la pierre.

On cite Franco, ancien Lithotomiste, comme l'Auteur de cette découverte dont on exalte la sagesse & qu'on renouvelle dans ces derniers temps. Malgré l'extraordinaire distance de l'époque de cette découverte, déjà oubliée, jusqu'à nos jours, tous les Lithotomistes attentifs & expérimentés ont toujours regardé comme un accident très-fâcheux d'avoir été obligés de se retirer, après l'opération, sans avoir extrait le calcul, soit en entier, soit même les fragmens, lorsqu'il s'étoit brisé.

Néanmoins, cette doctrine enseignée dans la Capitale, gagne les provinces, & il est important de désabuser les élèves sur cette méthode. Un Auteur de Dijon n'a pas fait difficulté d'en publier les avantages; il cite même des expériences d'après lui-même. On produit divers

instrumens pour cette incision préliminaire. Il en est qui s'en tiennent au cystitome de M. le Cat; d'autres y ajoutent en partie celui de M. Pouteau de Lyon; mais le goût dominant adopté par quelques Lithotomistes de la Capitale est le gorgeret tranchant par l'un de ses bords, inventé par le célèbre Haukins, Chirurgien du Roi d'Angleterre.

Je n'examinerai point quels sont les instrumens qui méritent la préférence. Je me bornerai à faire voir combien cette méthode est vicieuse en elle-même, quoique l'espece d'instrument tranchant puisse y contribuer.

Je vais citer pour certains & incontestables quelques faits qui autoriseront ma réclamation contre l'erreur que je me suis proposé de combattre, avant de finir cette lettre.

Il y a environ dix ans que M. Duvalon, Chevalier de S. Louis, qui logeoit rue du Champ-Fleuri, à Paris, à l'Hôtel d'Anghien, fut taillé le 28 Octobre (Fête de S. Simon). Sa pierre se brisa; l'Opérateur remit aux jours suivans le soin de la retirer pour faire l'opération de la taille en plusieurs temps. Le malade très-robuste & bien constitué, eut le bonheur de guérir.

Voilà l'exemple d'une opération, forcée ou méditée, qu'on propose pour modèle à suivre dans la suite. Mais il s'en faut bien qu'on ait été toujours aussi heureux. Le 13 Novembre 1778, on tailla M. Havard, Chanoine régulier de Sainte Genevieve, âgé de 55 ans, sans lui tirer de pierre. L'extraction fut remise

à un autre temps; mais toutes les tentatives furent inutiles; le malade y succomba le 25 du même mois. Il fut ouvert & on trouva la pierre dans la vessie.

Vers la fin de cette même année 1778, ou au commencement de la suivante, on en a été taillé un autre dans la salle de l'Infirmerie fondée par le Roi au Collège de l'Ecole de Chirurgie à Paris, dont on ne tira point la pierre. Cette extraction fut renvoyée à un autre moment; mais le malade mourut. Le corps fut ouvert, & la pierre fut trouvée sans adhérence dans la vessie. On tient ce fait d'un Maître en Chirurgie qui ouvrit lui-même ce corps, & qui l'a dit publiquement à ses nombreux élèves qui font des cours chez lui.

Le 22 Juin 1779, M. le Baron d'Ecland fut opéré en Franche-Comté dans son château, à quelque distance de Besançon, par un Lithotomiste d'une Capitale de province, qui est dans le même système de faire cette opération en plusieurs temps. Il ne tira point de pierre le jour de l'incision; l'extraction fut remise à quelques jours; alors il tira quelques fragmens, & laissa la partie principale du corps étranger pour y retourner dans un autre temps. Mais le malade mourut le 2 Juillet suivant.

M. le Comte de Marcouville, âgé de 51 ans, a été taillé le 29 Juin 1780. On ne tira point de pierre le premier jour; l'extraction fut remise à un autre temps où l'on ne réussit pas mieux; la mort du sujet qui survint le 24 suivant, dispensa d'autres tentatives. Le corps fut ouvert, & la pierre fut trouvée libre dans la vessie.

M. Douefan, Négotiant à Tours, fut taillé à Paris, chez M. Rouleau, son ami, quai d'Anjou, Isle S. Louis, le 7 Juillet suivant. On lui laissa également la pierre dans l'espérance des circonstances plus favorables; mais il mourut le 14 suivant. On ignore s'il fût fait d'autres tentatives. Le corps fut ouvert, & la pierre trouvée très-libre dans la vessie. On assure que ce malade fut très-affecté de ne point voir sa pierre, après avoir souffert l'opération, & qu'il répéta plusieurs fois, je n'en reviendrai point.

Je tiens d'une personne digne de foi, qu'elle a été témoin d'un semblable fait arrivé à M. Havard de Jully en 1740, auquel un célèbre Lithotomiste, après avoir tiré une pierre en l'opérant, en

laissa une autre qu'il devoit extraire quelques jours après, (quoiqu'alors la méthode en plusieurs temps ne fut point reconnue pour être fondée sur les bons principes de pratique). Ce malade, comme le précédent, ne cessa de répéter après chaque pansement, deux fois le jour, & en soupirant profondément, *encore une pierre!* ce qui dura jusqu'à sa mort arrivée le dixième jour de l'opération. Il fut ouvert, & on ne trouva pas d'autre cause de mort; ce qui fit dire à celui qui l'avoit opéré, que ce sujet étoit mort de peur.

Quand il n'y auroit que ces deux exemples, en faudroit-il davantage pour rejeter à jamais une pareille méthode? Un malheureux malade pierreux n'est-il pas assez à plaindre de subir cette opération une fois, & le Lithotomiste assez humilié d'être obligé de retourner à la charge une seconde ou plusieurs fois, par des circonstances quelquefois inévitables, sans en faire un point de doctrine & de pratique nécessaire.

On assure que l'ouverture de la vessie de M. Douefan, lorsqu'on l'ouvrit, parut si médiocre qu'elle fit douter aux assistants de l'entrée des instrumens dans sa capacité. Cette médiocrité d'ouverture fut remarquée de même dans la vessie de celui qui mourut à l'Infirmerie de l'Ecole de Chirurgie, quoiqu'on y fut revenu le dixième jour de l'opération. Or, si c'est ce gorgeret venu d'un pays étranger, ou bien la situation inclinée du malade & la taille en plusieurs temps, pratiquée dans l'Ecole de France qui ont failli, comment, après de tels faits qui se sont suivis de si près, des Lithotomistes impartiaux pourroient-ils avoir recours à aucun de ces moyens? On fait que dans l'opération de M. le Baron d'Ecland, l'Opérateur s'est servi du gorgeret cystitome de M. le Cat.

L'erreur sur cette taille en deux & trois temps, a tellement gagné dans les Ecoles, qu'elle est également préconisée dans le 2e. volume in-4°. nouvellement publié des mémoires de la Société Royale de Médecine, page 248. On y rapporte, d'après M. Beauvais de Préau, Correspondant de cette Société, à Orléans, qu'au mois de Juin 1770, on tailla en deux temps, à trois lieues de Bourges, une jeune fille domestique de 16 ans, attaquée de la pierre depuis environ deux ans; mais on y laisse à deviner quel

a été le succès de cette opération. A la page 582 du même ouvrage, on y exalte aussi l'incision *conique* pour extraire la pierre de la vessie, & dont la pointe du cône est au col de cet organe & la balle au périnée. «Telle est la manière, dit l'Auteur, aussi simple que certaine de préparer une issue au calcul».

L'idée de ce *cône*, pour former le trajet de la plaie, ne peut tout au plus se concilier qu'avec les tégumens du périnée; l'étendre au-delà, au lieu d'une section uniforme de tout le trajet de la plaie, ne seroit-ce pas croupir encore dans l'ancienne ignorance & s'exposer au déchirement forcé & pernicieux, pour ne rien dire de plus, du col de la vessie & des prostates par le grand appareil, plutôt que de les en préserver par une incision plus ou moins ample relativement au volume présumé du corps qui doit y passer.

Remarque importante.

On cite Franco pour l'inventeur de la taille en deux temps, comme il s'en flatte lui-même. Mais l'erreur de cette doctrine ne vient-elle pas plutôt de la situation dans un plan incliné que présente tous les Lithotomistes ont donné au malade pour le tailler. J'ai observé constamment que tous les Lithotomistes que j'ai suivis tant à Paris qu'ailleurs, ont placé le patient, pour ce moment, dans une situation plus perpendiculaire qu'horizontale, c'est-à-dire, dont la pente forme un angle d'environ 45 degrés, sur une table préparée exprès. On conçoit aisément que les extrémités du sujet dont on assujettit les mains & les pieds, font courber alors le tronc du corps en devant & forcent le paquet intestinal, qui flotte dans la cavité du bas-ventre, à se porter contre le corps de la vessie, qui se vuide de son urine, s'il s'y en trouve, dans le moment que l'incision l'ouvre. Les cris du malade joints à cette impulsion des intestins poussent le fond de la vessie qui se présente à l'ouverture interne de la plaie. Si la pierre plus ou moins volumineuse ne devance pas dans cet instant le fond de la vessie à l'ouverture interne de la plaie, & qu'elle se rencontre plutôt dans les côtés où elle se trouve fortement comprimée & retenue par la même force d'impulsion; l'Opérateur qui n'a que la ligne droite pour sa tenette, la cherche inutilement

& d'autant plus inutilement, qu'il ne peut ouvrir les pinces de cet instrument sans morceler ou blesser un paquet flexible qui s'y glisse & qui les suit toujours partout, dans les différens sens qu'on leur donne. Ce paquet s'oppose capitalemment à la recherche & même à la prise de la pierre, quand même cet instrument la rencontreroit.

Il s'ensuit de cette difficulté, qui paroît insurmontable dans ce moment, que l'Opérateur se rebute alors & se lasse d'une longueur qui excède son malade; il prend le parti de le délier & de le coucher dans son lit avec l'espérance qu'on fera plus heureux une autre fois, c'est-à-dire quelque'un des jours suivans. Ce jour désiré arrive en effet. L'Opérateur retourne à la charge sans déplacer le malade, qui reste couché horizontalement sur son dos; il cherche la pierre, qui se trouve d'abord; il la saisit & la tire dans l'instant. Ce procédé, qui a paru très-facile, a fait illusion en même temps à l'Opérateur; il s'est flatté qu'il devoit cette facilité à ses retards, au lieu de la rapporter à sa véritable cause, à la situation horizontale qui laissoit les intestins à leur place, & la vessie en possession de la sienne, qui permettoit à la pierre de tomber par son propre poids à la partie la plus déclive de la vessie qui se présente à l'embouchure de la plaie.

Vu cette facilité de rencontrer la pierre & de l'extraire, l'Ecole de Chirurgie de France dans ces derniers temps, a cru qu'on devoit attribuer cette espèce de triomphe à la pluralité des temps, sans faire attention que la difficulté de l'extraire d'abord n'étoit due qu'à la position inclinée du sujet pendant l'opération, &c. (1).

Le Lecteur, curieux de trouver plus de détails au sujet de la situation du malade, dans ce cas, peut consulter le *Recueil des pièces importantes sur la Taille*, chez d'Houry, Lib. Imprimeur, rue de la Vieille-Bouclerie, page 186 & suiv.

Signé, DE CAMBON, Chirurgien du corps de Saute Son Altesse Royale Madame la Princesse, & actuellement son Pensionnaire, à Mons.

(1) Note des Rédacteurs. Ce principe simple nous paroît mériter toute l'attention des gens de l'Art. Il arrive souvent que la guérison de plus grands maux ne dépend que d'une circonstance d'une simplicité qui étonne, qui ne semble rien & qui fait tout.

M. Sallin, Doct. Régent de la Faculté de Médecine de Paris, a prononcé pour l'ouverture d'un cours de Physiologie & de Pathologie, un discours dont le sujet étoit la *manière d'étudier Hippocrate* (1). Ce discours, dans lequel cet habile Médecin a fait voir la nécessité de joindre aux devoirs de la profession les principes & la pratique d'une saine morale, a fait la plus vive sensation sur l'esprit de ses Auditeurs. On y a admis surtout le serment que faisoit faire Hippocrate à ses élèves, lorsqu'il les initioit dans les mystères sacrés de l'Art, & que M. Sallin, a rapporté en entier au commencement de son discours. En effet, il y a peu de choses écrites qui aient autant de dignité, qui renferment une morale plus pure, des sentimens plus dignes d'une profession telle que la Médecine. Ce serment qu'on devoit de temps en temps remettre sous les yeux, & consigner même dans les statuts de la Faculté, est fait pour servir de modèle en tout temps. En voici le début.

» Je jure par Apollon, le Dieu de la
» Médecine, par Esculape & ses filles
» Panacée & Hygée; je prends tous les
» Dieux & Déeses à témoins, que j'ob-
» serverai en entier ce que j'affirme
» aujourd'hui & atteste par écrit. J'au-
» rai de la vénération & de la recon-
» noissance pour le maître qui m'a ap-
» pris l'art de guérir; je le regarderai
» toujours comme un père, & je lui serai
» dévoué en toute occasion, ainsi qu'à
» ses descendans, auxquels je promets de
» rendre gratuitement le même service
» que j'ai reçu, &c.

Le reste du serment a pour objet la pratique des principaux devoirs des gens de l'Art auprès des malades, & des vertus capables de rendre un Médecin recommandable, telles que la candeur, la bonne foi, la probité, la discrétion, la décence, la modestie, les bonnes mœurs, &c. &c.

(1) Ce discours a été prononcé le 26 Novembre. On prie le Lecteur de ne point faire attention à la date de la Gazette, qui est en retard, & de s'en tenir à celles qui peuvent être indiquées dans le corps de la feuille. Cette remarque est d'autant plus nécessaire, que dans la Gazette qui précède celle-ci, il y a des événemens postérieurs à la date de la feuille, qu'on doit toujours indiquer par le même mot.

Dictionnaire de Physique, par M. SIGAUD DE LAFOND, Professeur de physique expérimentale & Membre de plusieurs Académies. A Paris, rue & Hôtel Serpente, 1781. 4 vol. in-8°. avec fig. Prix 20 liv. broché, 24 liv. relié.

M. Sigaud de Lafond s'étoit déjà fait connoître par plusieurs écrits estimés sur la physique. Il a cru obliger le public de réunir dans un Dictionnaire les diverses connoissances & découvertes modernes sur cet objet, & nous sommes persuadés qu'il y a réussi. En effet, personne n'étoit mieux en état que ce Physicien, de rendre intéressans & palpables une infinité de faits curieux & nouveaux, qu'il a vérifiés lui-même & qui sont aujourd'hui l'objet de la curiosité d'une infinité de personnes. L'examen de plusieurs objets d'histoire naturelle, celui des météores, des gas, les phénomènes de l'aimant, de l'électricité, ceux qu'offre la torpille, &c. sont comme on le présume bien, les principaux articles de ce Dictionnaire, & forment autant de sujets d'admiration & de recherches pour les Physiciens. L'Auteur a puisé dans les meilleures sources, comme l'indication des écrits qu'il cite le prouve. Il ne nous est pas possible, vu nos bornes, de donner même une idée de cet ouvrage; mais nous ne pouvons nous empêcher de témoigner notre surprise de ce que les Physiciens de nos jours paroissent dédaigner les connoissances des anciens sur plusieurs points même les plus intéressans de la physique. Nous ne citerons qu'un exemple, celui de l'électricité.

Il paroît qu'elle ne leur a pas été entièrement inconnue, du moins si l'on en juge par l'usage qu'ils savoient faire des conducteurs de l'électricité & par le talent qu'ils avoient de se défendre de la foudre & de l'attirer. Ce dernier moyen étoit connu des anciens Romains, & fut mis plusieurs fois en usage par leurs premiers Rois, par Numa, Porfenna &c; & l'histoire porte que Tullus Hostilius ayant voulu les imiter, fut frappé de la foudre (1). C'étoit celle que les Romains appelloient *Jupiter elicius*, & qui a fait dire à Ovide,

*Eliciunt cælo te, Jupiter! undè minores
Nunc quoque te celebrant eliciumque vocant.*

(1) Voy. Plin., *hist. nat.* Liv. II, chap. 53 & suivans.

De l'imp. de la Veuve BAILLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 19 Novembre.

*Aux Auteurs de la Gazette de Santé,
par M. MITTIE, D. R. de la Fac.
Paris le 29 Novembre 1780.*

PERMETTEZ-MOI, MM., de vous témoigner ma surprise du jugement que vous avez porté de mon aitiologie de la salivation, dans la Gazette de Santé du 22 de ce mois, où vous rendez compte des réflexions de M. Fabre, Professeur Roy. du Collège de Chirurgie, sur mes divers ouvrages.

Le désir que vous devez avoir, MM., de ne point passer pour donner au public votre opinion avec légèreté & partialité sur les ouvrages nouveaux, vous engagera sans doute à revoir mon travail, sans prévention, & à revenir sur votre jugement. Je le désire autant pour vous, MM., que pour l'utilité publique.

En attendant ma réponse à MM. Fabre & Croharé, dans la crainte que les personnes peu instruites en Chymie, dupes de l'affertion fautive de M. Croharé, ne se préviennent contre mon ouvrage, & craignant aussi que vous-même, MM., ne partagiez le reproche que mérite l'erreur de M. Croharé, j'ai cru devoir la relever,

M. Croharé nie l'existence de l'acide phosphorique dans l'économie animale. Cet acide sert de base à mon hypothèse de l'aitiologie de la salivation; il conclut qu'elle est fautive, & prétend que l'acide phosphorique, que l'on retire des os ou de l'urine, n'est jamais que le produit du feu ou de la putréfaction.

Pour détromper ceux qu'il auroit in-

duits en erreur par sa fautive affertion & par le jugement inconsideré qu'il porte de mon aitiologie, je me contenterai ici, pour infirmer ce qu'il avance avec tant d'affurance, de rapporter seulement les expériences que M. Rouelle a faites sur l'urine humaine, publiées en partie dans le Journal de Médecine des mois de Novembre 1773, & d'Avril 1777, où il dit :

» L'urine fraîche distillée ou évaporée
» à l'air libre, réduite à consistance de
» syrop clair, mise à cristalliser; les pre-
» miers cristaux que l'on obtient, sont
» l'espece particuliere de sel connu par
» les Chymistes sous le nom de sel natif
» ou essentiel d'urine, sel fusible de
» l'urine, sel phosphorique, sel micro-
» cosmique; c'est celui qui contient l'a-
» cide propre à faire le phosphore, &c.

Le précis de ces expériences est rapporté par M. Macquer dans son Dictionnaire de Chymie, dernière édition, autorité de poids qui confirme les expériences de M. Rouelle.

M. Croharé dit, qu'à l'exception du sel marin, presque aucun des autres produits recueillis par l'évaporation, la distillation & l'exciccation, n'existoit point & ne pouvoit exister qu'après la décomposition de l'urine qui s'altère à une chaleur de 50 ou 60 degrés, se décompose, donne de l'alkali-volatile. Cela est vrai quant à l'alkali-volatile, pour l'obtenir. Mais l'urine évaporée au degré moyen de l'eau bouillante, n'est point altérée par le feu. Réduite à consistance d'extrait, mise à cristalliser, elle ne prend point le mouvement de putré-

faction, & donne cependant du sel phosphorique. De plus, cet extrait récent lavé, étendu d'eau distillée, filtré, évaporé, donne du sel phosphorique.

Quand bien même l'assertion de M. Croharé seroit vraie, que le feu ou la putréfaction seroit nécessaire pour obtenir le sel fusible, cela ne suffiroit pas pour nier son existence; ce'a indiqueroit plutôt un moyen de se le procurer. Si l'acide phosphorique n'existoit pas implicitement dans l'urine, le feu ou la putréfaction ne le produiroit pas. Il y a tant d'autres raisons & d'expériences qui prouvent le contraire de ce que M. Croharé avance si affirmativement, que je n'en dirai pas davantage, me réservant d'entrer dans des détails en répondant à M. Fabre.

Quant à mes expériences, que M. C. a répétées, il les a mal faites. M. Croharé s'est servi de l'acide phosphorique retiré des os, tandis que j'ai employé l'acide phosphorique comme étant le plus pur, retiré du phosphore décomposé à l'air libre. J'ai dissous le mercure avec cet acide, combinaison qui est une de mes découvertes. J'ai obtenu un sel mercuriel le plus soluble & le plus doux de tous. Par cet acide, j'ai décomposé tous les sels mercuriels faits avec les autres acides.

Quant à la décomposition des sels mercuriels par le sel fusible de l'urine; M. Croharé n'a suivi en aucune manière mes procédés, dont il est vrai, je n'ai pas donné la forme, le précis que j'ai publié ne le permettant pas. En attendant que je le fasse, je certifie que M. Croharé s'est trompé dans bien des choses, en a confondu d'autres, & que plusieurs de ses expériences viennent à l'appui de ce que j'ai avancé. Ses moyens sont spécieux, ses explications mauvaises & ses conséquences fausses. Je contracte ici avec M. Croharé & avec le public, l'obligation de le prouver incessamment.

Quant à sa conclusion; M. Croharé me permettra de lui observer qu'il a outre-passé sa mission, en disant à M. Fabre: *Vous pouvez considérer maintenant l'hypothèse de M. Mitté comme un simple Roman, fait avec assez d'art. Je connois trop le danger qui peut résulter en Médecine d'une pareille illusion pour avoir hésité de vous seconder pour la détruire.*

Mon hypothèse peut être nuisible, j'en conviens, à la méthode des frictions que M. Fabre pratique. Voilà le seul

inconvenient que ses partisans de mauvaise humeur peuvent lui trouver, parce qu'elle donne à connoître les dangers attachés à l'usage du mercure; mais d'un autre côté, cette hypothèse sera utile à toute l'Europe; lorsqu'elle sera plus connue, elle défabulera des préjugés que l'on a sur le mercure.

Je prie M. Croharé, en supposant même que mon hypothèse soit fautive, de s'expliquer sur quoi il est fondé à dire, « qu'il connoît trop le danger qui peut résulter d'une pareille illusion », & je lui demande quels sont ces dangers. Quand on écrit sur un sujet de Médecine, c'est dans la vue ou d'instruire, ou de garantir d'erreurs dangereuses. Ainsi lorsqu'on blâme une chose sans en dire les raisons, on s'expose à la honte d'être accusé de l'inculper faussement. M. Croharé sera justement exposé à cette imputation, jusqu'à ce qu'il ait prouvé en quoi & comment mon hypothèse sur l'aitiologie de la salivation peut être nuisible en Médecine.

Vous trouvez, MM., qu'il y auroit beaucoup de choses à dire dans ce conflit d'opinions. Pourquoi donc, sans aucune appréciation de mes moyens, me jugez-vous? D'où concluez-vous, que *mon hypothèse est fautive & faite après coup*? Quelles sont vos raisons? Sur quel fondement le dites-vous & le croyez-vous? Qu'entendez-vous, MM., par *faite après coup*? Tout ce que j'ai publié est fondé sur des principes appuyés de raisonnemens, confirmés par des exemples. Pour les refuter fust-il de dire cela est faux.

Un jugement comme le vôtre, MM., en qualité de Médecins & de Journalistes, doit être motivé, afin que le public voye qu'il est rendu avec connoissance & sans partialité.

Nous désirerions que M. Mitté déposât dans le sein de la Faculté les découvertes qu'il peut avoir faites sur les vertus des végétaux dans le traitement des maux vénériens. Peut-on demander plus que j'ai fait! N'ai-je pas prévenu vos desirs? Flatté de tenir à un Corps tel que la Faculté aussi distinguée par son savoir, que recommandable par son zèle, je n'ai rien eu tant à cœur que de lui plaire & de l'honorer. J'ai cru remplir son but & mes vœux en faisant imprimer le précis de ma théorie & de ma pratique. J'en ai envoyé un exemplaire à tous nos Confrères, afin que chacun en fût instruit,

& me fit ses objections (1). J'ai voulu aussi (mes découvertes intéressant l'humanité) qu'au moyen de cette voie, les Médecins étrangers les connussent & en profitassent.

Je vous prie très-instamment, MM. & Confrères, de vouloir bien insérer ma lettre dans votre première Gazette. Je l'attends de votre honnêteté & des égards qu'on se doit réciproquement, alors même qu'on se combat pour des opinions contraires.

J'ai l'honneur d'être, &c. MITTIE,
D. R. de la Faculté de Médecine.

RÉPONSE DES REDACTEURS. Nous sommes un peu étonnés que M. Mittié tienne si fort à une théorie qui vraie ou fausse, (eh ! y en a-t-il une de vraie en Médecine) ne fait rien à la question essentielle & principale, qui est de savoir si la méthode végétale suffit pour guérir les maux vénériens, & doit être préférée à l'usage du mercure ? C'est principalement d'après l'aveu de M. Gervais, dont personne ne respecte plus que nous les lumières & le témoignage, & d'après celui de M. Fabre, que nous avons rendu à M. M. la justice que nous croyons lui devoir, en insinuant que sa méthode peut être très-efficace, & en l'invitant à n'en faire aucun mystère au moins vis-à-vis de sa Compagnie. Il nous répond qu'il en a assez dit, qu'il a prévenu nos desirs. Nous sommes forcés d'avouer que nous ne sommes point entièrement satisfaits à cet égard, & que s'il est permis de faire le mystérieux quelquefois vis-à-vis du public, souvent ingrat, ou plutôt de lui celer le principe par lequel on le sauve, on ne doit rien avoir de caché pour sa Compagnie. Quant à l'anthiologie de la salivation, de M. Mittié ; voici une pièce qui peut servir à en faire connaître la faiblesse ; & nous persistons toujours à croire que sa théorie a été faite après coup, c'est-à-dire, à posteriori, comme toutes les autres. On a observé des effets, on a voulu les expliquer par un raisonnement quelconque. C'est là l'histoire de toutes les théories.

(1) Je n'ai encore reçu que des offenses, sans aucune discussion raisonnée. Cependant, j'ai la satisfaction de voir & d'apprendre que beaucoup de Médecins sont de mon avis, & ont adopté ma méthode, entr'autres M. Gervais notre confrère, qui dans l'assemblée du *prima mensis* du mois de Septembre dernier, a dit qu'il avait traité avec succès d'après mes principes, plusieurs malades ayant des symptômes très-graves. Un de vous aussi, M. P. a été présent quand M. Gervais m'a réitéré ses remerciemens, pour l'avoir désabusé de son préjugé sur le mercure. Ceux qui connaissent le savoir & le caractère de M. Gervais, ne suspecteront pas son témoignage.

De sel microcosmique & de la salivation ; par M. LORINET, Doct. en Méd. de l'Université de Montpellier.

Je viens de lire avec intérêt, la petite brochure Chirurgico-chymique de MM. Fabre & Crohare, & je dis :

Les corps organisés sont pénétrés de forces secrètes si constamment actives, que leur manière d'être élude la plus prompte inspection de nos sens. C'est un archée, une ame, une nature qui les crée, qui les montre, qui les dérobe. Si je demande comment le fait leur accroissement ; les Physiciens me disent que leurs organes, sous un volume infiniment petit, étoient contenus & symétriquement arrangés dans le germe : & sans s'étonner du développement simultané de leurs facultés, ils assurent que leurs progrès ne sont que l'addition ou l'interposition d'une matière analogue. Si je les questionne sur la décomposition, ils ne me satisferont pas davantage. Au lieu de me montrer l'objet, au lieu de me faire observer la nature, ils me font entrer dans leurs laboratoires. Dieux ! Quel monde nouveau ! Quel arsenal ! Il faut que je dévore les productions de l'Art, que j'en sache le jargon, que j'en débrouille le chaos. On m'a donné le change.

Pour m'apprendre l'analyse des substances animales ; on prend ou de la chair, ou du sang, ou des os, ou de la bile, ou du lait, ou de l'urine ; on les combine, on les tourmente avec le feu, avec des liqueurs concentrées, avec des chaux, avec des sels de tous les genres. Après tous ces efforts, on s'en tient à des résultats grossiers. On en a obtenu des huiles fétides, des matières gélatineuses, fibreuses, vitreuses, des cristaux très-curieux & très-artificiels ; & voilà, dit-on, ce qui circuloit dans les vaisseaux de l'animal vivant. Tant qu'on croira qu'il n'y a dans la nature que des élémens, qu'il n'y a dans un concert que des instrumens ; on fera grand cas de la Chymie menstruelle, scholastique, académique ; mais elle ne fera qu'un art vain, un art qui n'imitera point la nature, une science nominale ; & l'on ignorera toujours la différence des corps, on vilipendera la Chymie philosophique.

J'admirerai, si l'on veut, les sciences de convention ; mais ce qui n'est qu'instrumental & de manipulation, n'a rien

de commun avec la nature & la vie. Qu'on examine séparément les humeurs, les parties du corps vivant; les produits chimiques ne ressemblent à rien de ce que fait la nature. Ces fruits de l'art peuvent orner un cabinet, mais ils ne représentent rien de ce qui est. Lorsque vous avez appliqué vos menstrues violens à l'urine la plus fraîche, elle n'étoit plus urine, elle n'étoit plus du domaine de la nature. Elle étoit marquée à votre coin, l'ordre de la décomposition naturelle est troublé. Ainsi le vin n'est plus le suc de raisin, le vinaigre n'est plus le vin; ainsi le mort n'est plus le malade: le produit même de l'analyse naturelle n'étoit pas dans l'animal lorsqu'il vivoit, lorsqu'il s'approprioit & combinait à son profit les élémens, qu'il se révertoit de substance organique.

M. Croharé a bien pressenti cette vérité. L'évidence & le sens intime la présentent à l'esprit; & comme la nature ne se dément jamais elle-même, il pouvoit se dispenser de la constater par des faits chimiques. Mais il a pris cette peine en faveur de M. Mitié, Méd. de la Faculté de Paris, qui pour expliquer la manière dont le mercure fait saliver, a eu le malheur d'imaginer que ce minéral introduit dans les humeurs, décomposoit le sel fusible de l'urine; que l'acide phosphorique, comme le plus pesant des acides & le plus avide de phlogistique, quittoit l'alcali fixe ou volatil pour s'unir au mercure comme au métal le plus phlogistique; & que ce mercure animal irritant les glandes de la bouche, déterminoit la salivation.

Il m'a suffi de lire l'ouvrage fait contre la doctrine de M. Mitié, pour reconnaître en ce Médecin beaucoup d'esprit & de talent. Je répugne à croire néanmoins que ses erreurs soient de mauvaise foi; mais on l'inculpera d'une manière quelconque. Employant avec mystère dans le traitement des maladies vénériennes, une méthode qui lui est propre, il veut être novateur & faire une réforme sans rien indiquer. Décritant le plus pré-

cieux remède du regne minéral, il propose vaguement de recourir aux plantes.

Je me bornerai à rappeler à M. Mitié un principe. Les faits qui servent de base à une théorie, doivent avoir du rapport avec les phénomènes que l'on veut expliquer. Le sel fusible se trouve dans l'urine; donc il circuloit dans le sang; cet argument répugne. L'urine n'est pas le sang, ni dans le sang. Une même sorte de sel ne sauroit être à la fois partie constituante & excrément.

La nouvelle étiologie de la salivation, moins faite pour l'Art que pour l'Auteur, ne pouvoit manquer d'être combattue, soit par un Chymiste, soit par un Physiologiste, soit par un Logicien. M. Croharé lui a enlevé des fondemens qui ne lui convenoient pas, ou plutôt la Chymie & la nature elle-même les lui ont refusés; oui, refusés, car l'acide phosphorique se trouve encore dans l'urine des vérolés soumis à l'action du mercure & salivans, & ne se trouve pas dans leur salive. D'autre part, l'urine des vérolés traités par extinction, & qui ne salivent pas, ne fournit point le sel mercuriel animal, mais le sel fusible ordinaire. Cette réfutation est directe.

Je conclus avec M. Croharé que l'acide phosphorique n'existe pas tout formé dans l'urine fraîche, non plus que l'esprit ardent dans le suc de raisin; que ces deux corps sont le produit, l'un du feu, l'autre de la fermentation spiritueuse. Mais le sel fusible existât-il tout formé dans l'urine fraîche, il ne s'ensuivroit nullement qu'il existât dans le sang, ni dans aucune autre humeur, & que le mercure pût le rencontrer & le décomposer dans les organes de l'homme vivant. La saine physiologie réprouve cette hypothèse, & la réfute plus sûrement que ne le peut faire la Chymie. Car M. Mitié pourroit défendre sa théorie contre les opérations des Artistes qui, s'il le vouloit, lui deviendroient étrangères. C'est donc comme physiologiste que je scrute ici sa doctrine.

La suite à l'ordinaire prochain.

AVERTISSEMENT.

MM. les Souscripteurs de la *Gazette de Santé*, dont l'abonnement expire à la fin de Décembre, sont priés de le renouveler incessamment, afin qu'il n'y ait aucun retard dans l'envoi de ces Feuilles. Le prix de la souscription est de 9 livres 12 sols pour l'année.

De l'Imp. de la Veuve B A L L A R D & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 26 Novembre.

HISTOIRE de la maladie & du procès-verbal, après la taille de M. AUVRY de Saint-Denis, âgé de 68 ans ().*

CE malade attaqué de la pierre depuis quelques années, se détermina à l'opération qui lui fut faite le 20 Novembre 1780. Mais il avoit reçu jadis un coup de pied de cheval sur le côté gauche de la poitrine, qui lui avoit laissé des ressentimens de douleur qui revenoient périodiquement, & dont le siège étoit vers le milieu des deux dernières vraies côtes, & sous les deux suivantes des fausses. Depuis cette époque, il avoit fait une chute qui lui avoit causé une maladie considérable. Il paroissoit néanmoins en état de supporter l'opération lorsqu'il se présenta pour être taillé. Comme la sonde & l'examen de son état firent connoître que la pierre étoit volumineuse, on se détermina de préférence à l'opération par le haut appareil.

On tira d'abord une pierre du volume d'un maron de chataigner, ayant la figure d'un croissant dont la partie concave sembloit être le chaton d'une autre

grosse pierre ovale & à demi-plate du volume d'un œuf de poule-d'inde à peu près. L'opération sembloit promettre le meilleur succès à tous égards; mais du 5 au 6e. jour, le malade se plaignit d'un point de côté précisément à la partie sur laquelle avoit porté le pied du cheval lorsqu'il en reçut le coup. Aussitôt après le poulx s'éleva avec crachement de sang accompagné de difficulté de respirer, pour lequel on lui fit deux saignées qui le soulagerent. Mais le hoquet s'y joignit malgré les secours les plus appropriés. Les crachats se conservèrent rouillés & purulents, & il succomba à cet état le 4 Décembre à 8 heures du soir. Il fut ouvert le 5, on trouva ce qui suit:

L'extérieur du corps étoit dans l'état naturel.

L'ouverture du bas-ventre n'offrit rien de particulier. On ouvrit ensuite la vessie par son fonds & par l'angle postérieur de la plaie, dont tout parut bien conditionné; quoique le corps fut très-épais par le racornissement que les pierres y avoient causé.

Le rein gauche, quoique en apparence dans l'état naturel, n'avoit que le quart du volume ordinaire, dont le tiers étoit occupé par une hydatide du volume d'une pomme d'api; l'intérieur étoit graveleux & purulent; le rein droit étoit dans l'état naturel, tout le reste n'avoit rien de remarquable, excepté la rate qui étoit très-molle dans toute sa substance.

Dans la poitrine, le poulmon gauche étoit adhérent, à la partie qui répondoit à l'endroit blessé, tant au diaphragme qu'à

(*) *Note des Rédacteurs.* Cette piece vient de nous être communiquée par le R. F. Côme. Ce respectable F. est si jaloux de la vérité, qu'il s'empresse de la faire connoître au public, aussi-tôt qu'il en a connoissance. Ce M. Auvry est le sujet de la quatrième observation rapportée dans le n^o. 45. Il s'est glissé une faute d'impression dans le même n^o. à la même page. On a mis Mademoiselle Vifar, lisez, Mademoiselle Vitasse.

la pleure, avec suppuration & gangrene. La cavité de la poitrine étoit pleine d'eau & de pus, ce qui formoit un mélange très-bourbeux. Le lobe du côté droit étoit gangrené à sa partie postérieure inférieure. Le ventricule droit du cœur occupé par un polype charnu & blanc, entrelassé dans les cordages nerveux du ventricule, lequel se prolongeoit de plusieurs pouces dans l'artère pulmonaire dont il occupoit les trois quarts du diamètre. Son volume en total étoit d'un des plus gros œufs de poule.

Il a paru évident que le désordre de la poitrine & de la partie du diaphragme intéressée, avoit été la cause principale du hoquet & de la mort de ce sujet.

A Paris, le 5 Décembre 1780, en présence de sept témoins de la profession.

Avis des Rédacteurs de la Gazette de Santé.

Si nous devons, en qualité de Médecins, faire connoître les dangers de certains remèdes ou compositions qui peuvent altérer la santé, nous devons aussi revenir sur nos pas, quand nous avons été induits en erreur, & que les informations les plus complètes nous ont fait connoître l'imposture. Alors nous ressentons une vraie satisfaction à la démasquer, à détromper le public & à rendre justice à qui elle est due. Nous nous empressons de prévenir le public, par exemple, que séduits par une lettre signée *Guenon*, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, nous l'avons insérée dans le N°. 44 de notre Gazette.

Le charlatanisme, l'ignorance & ab-surdités qu'on y impute au sieur Maille, Distillateur-Vinaigrier du Roi, tendroient à faire croire que ses vinaigres sont préparés avec des substances pernicieuses & que leur application au corps humain pourroit être très-nuisible à la santé.

Les reproches de différentes personnes d'une probité reconnue, nous ont déterminés à nous éclaircir plus particulièrement des imputations faites par cette lettre au sieur Maille.

Notre première démarche a eu pour objet de découvrir le sieur Guenon qui ne nous étoit connu que par sa lettre, & les qualifications qu'il a prises; mais n'ayant pu trouver sa demeure, sa lettre nous a paru plus que suspecte, ce qui nous a engagés à nous transporter chez le Sr.

Maille, que nous avons reconnu si éloigné de vouloir tromper le public, qu'il a soumis à notre examen & à la dégustation tous les vinaigres qu'il compose, soit pour l'usage ordinaire de la table, soit comme préservatifs, soit comme moyens de propreté; & nous croyons que ces vinaigres, quoiqu'en très-grand nombre, ne contiennent rien de contraire à la santé.

Le sieur Maille nous a paru d'ailleurs un artiste trop attentif, trop intelligent, trop circonspect pour exposer le public à des méprises ou à des emplois qui pourroient produire de mauvais effets. Il jouit au surplus d'une réputation qui doit lui être trop précieuse pour la compromettre si aisément, surtout dans un Art où la moindre impéritie peut avoir les suites les plus fâcheuses.

Il compose, il est vrai, des vinaigres métalliques; mais ils ne sont point destinés pour le corps; ils ne sont employés que dans les arts.

Nous croyons ne pouvoir mieux finir cet article qu'en relevant une des principales inculpations faites par M. Guenon au sieur Maille, relativement au vinaigre qu'il appelle *vinaigre à la Rouille*. L'erreur de M. Guenon dérive de ce que l'Imprimeur de la liste des vinaigres du sieur Maille a mis un *e* muet à la fin du mot, au lieu d'un *é* fermé. Ce vinaigre n'a été nommé *vinaigre à la Rouille*, que parce qu'un Ministre de ce nom, feu M. Rouillé, en faisoit un fréquent usage.

D'après l'éclaircissement de cette première bévue de M. Guenon, ou de celui qui auroit emprunté ce nom, on doit juger du cas qu'on doit faire des fausses imputations qu'il a répandues contre un Artiste, dont la probité & les talens répondent à la réputation qu'il s'est acquise, & qui nous a mis à portée de lui rendre la justice qu'il mérite.

Mémoire à consulter, pour une Demoiselle âgée de 17 ans.

La malade qui fait le sujet de ce mémoire, fut attaquée dès l'âge d'un an, d'une oppression de poitrine accompagnée de fièvre qui duroit environ 24 heures, & qui pour lors se terminoit par des vomissemens. Ces accidens suivoient à-peu-près des périodes marquées. On doit observer que cette malade avoit de la répugnance pour les liquides qu'elle vo-

missoit fût-elle les prenoit. Plus elle a avancé en âge, plus les accidens ont augmenté depuis deux ans. L'oppression est considérable; les mouvemens convulsifs sont violens & la fièvre très-forte. Je l'ai vue dans cet état 48 heures. Pour lors il survenoit des vomissemens qui terminoient la crise des souffrances. Dans quelques-uns de ces accidens, j'ai vu quelquefois des crachats rousâtres qui feroient soupçonner un engorgement aux poulmons & qui me déterminoient quelquefois, lorsque le poul étoit dur, à faire une saignée. Des demi-bains, des lavemens, un régime doux & humectant, voilà les remèdes que la malade a pris pendant un an, des purgatifs de temps en temps, & par fois l'ipécacuanha. Depuis un an, les regles ont voulu paroître, mais foiblement, quoiqu'elles suivent cependant des périodes marquées, ce qui faisoit espérer un grand soulagement pour la malade. Voyant le peu d'évacuation, je conseillai d'appliquer les sangsues au siege, de la purger ensuite. Je lui fis prendre les demi-bains, le lait de chevre & la teinture de mars; tout cela n'a point produit l'effet que nous attendions.

La malade vient même d'éprouver un accès. On observera qu'elle ne se plaint d'aucun malaise avant l'accès, qui la saisit subitement pour l'ordinaire pendant le sommeil. Hors ce temps, elle jouit d'une très-bonne santé, étant bien constituée, d'un bon tempérament, aucune nourriture ne lui faisant mal, étant fort gaie, & issue d'un pere & d'une mere qui jouissent d'une parfaite santé. Elle ne ressent aucune douleur dans la poitrine que dans le moment de ses accidens.

Je prie Messieurs les Auteurs de la Gazette de Santé de vouloir bien me faire part de leur façon de penser à ce sujet.

Signé, D R Y, Maître en Chirurgie.
A Evron par Mayenne, Bas-Maine,
le 19 Novembre 1780.

Réponse des Rédacteurs. Il y a plusieurs choses remarquables dans cette maladie; son ancienneté (elle date de la première enfance) sa ténacité, sa périodicité, l'état de parfaite santé hors le temps de l'accès & l'horreur des liquides, ou plutôt la répugnance pour les boissons, symptôme observé par Hippocrate dans quelques maladies & qui ne sauroit être confondu avec la véritable hydrophobie.

En attendant des avis plus éclairés,

nous pensons que s'il est possible de remédier à cet état par des remèdes ordinaires, on ne peut y parvenir que par l'usage de l'opium combiné avec le quinquina. Les eaux de Vichy, le cautère, le changement d'air, le mariage, pourroient causer quelque révolution heureuse dans cette maladie.

Suite de la piece de M. LORINET,
sur le sel microcosmique & la
salivation.

Les élémens qui constituent l'acide phosphorique donnent la solidité aux os, la vigueur au corps. C'est principalement des parties les plus dures, les plus animalisées qu'on le retire.

Or s'il est vrai, comme le dit M. Mitié, que le mercure enleve à l'économie animale un principe aussi nécessaire, comment, loin d'être regardé comme spécifiquement curatif dans les maux vénériens, loin d'avoir jamais pu les guérir, n'a-t-il pas au contraire carié lui-même les os? Comment n'a-t-il pas conjointement avec le virus siphylitique, fait l'œuvre de poison, & démolit, triture la charpente & toute la mécanique du corps humain?

Ne faut-il pas, d'après cela, que M. Mitié révoque & abjure ses imputations contre le mercure & qu'il abandonne son étiologie.

Dans cet ouvrage, M. Fabre a eu l'intention d'établir que la salivation étoit une crise artificielle, à l'aide de laquelle se faisoit l'excrétion de la matière morbifique. Cela peut se dire à l'égard de ceux qui sont guéris par cette méthode, mais c'est le cas le plus rare. Que M. Fabre regarde comme crise toute évacuation sensible ou insensible de la matière morbifique dans les maladies chroniques comme dans les maladies aiguës, je le veux avec lui; mais une crise artificielle ne juge point nécessairement la maladie, elle n'est que la crise ou l'expulsion du remède avec telle ou telle humeur qui est son véhicule, le malade n'est point sauvé. Tous les vérolés sous l'action du mercure, ou salivent, ou éprouvent par différens émonctoires tous les effets évacuans de ce métal, mais tous ne sont pas guéris. Plusieurs en salivant voyent avec horreur les symptômes s'aggraver, tandis que d'autres, sans évacuation sensible, se trouvent guéris, purifiés, délivrés du virus.

Signé, LORINET, D. M. M.

LIVRES NOUVEAUX.

ŒUVRES de M. BOSCH DANTIC, Docteur en Médecine, Médecin du Roi par quartier, ancien Correspondant de l'Académie Royale des Sciences &c; contenant plusieurs mémoires sur l'Art de la verrerie, sur la fayancerie, la poterie, l'art des forges, la minéralogie, l'électricité & la médecine. A Paris, rue & Hôtel Serpente, 1780. 2 vol. in-12. avec fig. Prix, 6 liv. relié.

Nous n'aurions pas annoncé ce recueil des Œuvres de M. Dantic, comme on l'imagineroit, s'il ne contenoit plusieurs pièces relatives à la santé & à l'Art que nous professons. Ces pièces, dont quelques-unes ont déjà été insérées dans nos feuilles, & qu'on trouve dans le 2e. vol. de cet ouvrage, sont 1°. un examen chimique des eaux thermales de Chaudes-Aigues en Auvergne, envoyé aux Académies des Sciences de Paris & de Dijon; 2°. une lettre sur la cause des asphyxies, adressée à l'Auteur des Mémoires littéraires, critiques, &c; 3°. une lettre adressée aux Auteurs de la Gazette de Santé (ann. 1778), sur les inconvéniens de la vaisselle & batterie de cuisine ordinaire; 4°. un mémoire sur la cause de la peste & des épizooties; 5°. une pièce contenant une idée de deux mémoires de M. Bergmann, sur l'air fixe & les affinités chimiques, (voy. Gaz. de Santé ann. 1778); 6°. un mémoire sur la guérison radicale & sans le secours des bandages, des hernies, par la méthode du sieur Maget (on fait que cette méthode consiste dans l'application des caustiques); 7°. un mémoire sur les différens états de l'acide dans l'économie animale. Le reste de l'ouvrage renferme plusieurs pièces, avec des notes ajoutées, sur l'art de faire & de perfectionner le verre, la fayance, la poterie, sur la manière d'exploiter certaines mines; de classer les différentes sortes de fer &c, & parmi celles-ci la plus importante & la plus considérable, est un mémoire enrichi de notes couronné il y a plusieurs années par l'Académie Royale des Sciences sur cette question: *Quels sont les moyens les plus propres à porter l'économie & la perfection dans les verreries de France?* mémoire qui a fait beaucoup d'honneur à M. Dantic.

On ne peut refuser à cet Auteur, d'un mérite distingué, beaucoup de connoissances en Physique, en Chymie, & surtout dans l'art de la verrerie dont il s'est spécialement occupé. Nous croyons que ce recueil sera accueilli favorablement du public, & qu'il peut lui être extrêmement utile.

MÉMOIRE sur l'usage des narcotiques dans les fièvres intermittentes, ou nouvelle méthode de traiter les fièvres d'accès, par M. DUCHANOT, Doct. Régent de la Faculté de Médecine de Paris. A Paris, chez Méquignon l'ainé, Libraire, rue des Cordeliers, 1780. in-12. de 35 pages.

M. Duchanot est déjà connu dans la littérature médicale par un *Essai sur l'art d'imiter les eaux minérales* &c, qui a eu du succès & dont nous avons rendu compte dans le temps. Son objet aujourd'hui est de prouver dans ce mémoire, que l'opium ou plutôt le laudanum peut être mis à côté du quinquina pour la cure des fièvres intermittentes. Il rappelle à ce sujet le même remède qu'avoit proposé dans cette vue M. Berrayat, dans le 2e. vol. des Savans étrangers. Plusieurs observations viennent à l'appui de cette nouvelle doctrine. Nous croyons que le laudanum n'est point un remède à négliger ni indifférent dans la cure d'un genre de maladies qui cèdent quelquefois si difficilement au meilleur traitement. Mais il paroît en même temps très-essentiel de distinguer les espèces de fièvres intermittentes où ce secours peut convenir. Il est évident, par exemple, qu'il seroit nuisible dans les fièvres intermittentes soporeuses, si dangereuses par elles-mêmes & pour lesquelles il y a un traitement connu qui réussit. Ce remède sur lequel on doit suspendre encore son jugement doit aller de pair avec celui qu'a proposé, il y a quelque temps, M. Desbois de Rochefort, D. R. de la Faculté, & qui consiste dans l'usage de la liqueur minérale anodine d'Hoffman, qui a été employé avec succès dans ces maladies, après avoir fait précéder les évacuans. Il est avantageux d'avoir, au besoin, plusieurs armes pour combattre un ennemi souvent très-rebelle.

AVERTISSEMENT.

MM. les Souscripteurs de la *Gazette de Santé*, dont l'abonnement expire à la fin de Décembre, sont priés de le renouveler incessamment, afin qu'il n'y ait aucun retard dans l'envoi de ces Feuilles.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 3 Décembre.

DISSERTATION sur le charbon malin de la Bourgogne, ou la pustule maligne; ouvrage couronné par l'Académie des Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon, le 14 Janvier 1780; par M. THOMASSIN, Maître en Chirurgie à Dole, & Chirurgien-major du premier Régim. des Chasseurs à cheval. A Dijon, chez Benoît; à Besançon, chez Lefpaignez, & à Paris, chez Didot le jeune, Libraire, 1780. in-8^o. de 88 pag. Prix 1 liv. 4 s.

CETTE dissertation a partagé avec une autre, dont l'Auteur est M. Chambon, le prix extraordinaire proposé par l'Académie de Dijon sur ce sujet, *déterminer la nature du charbon malin connu en Bourgogne sous le nom de pustule maligne, en désigner les causes & établir sur l'observation la méthode la plus sûre dans le traitement.* Cette Compagnie désiroit & disoit dans son programme, « qu'après une bonne théorie sur cette maladie, on en désignât les causes & qu'on établit le traitement d'après la pratique, &c. »

M. Thomassin paroît avoir saisi son esprit, & rempli jusqu'à un certain point son objet. En effet, après une description très-détaillée de la pustule maligne qu'on observe en Bourgogne, il en expose les causes qu'il croit toujours externes. Il en décrit les accidens qu'il considère sous trois points de vue pour établir une méthode curative. Il présente cette tumeur dans ses commencemens, dans son état & son déclin, c'est-à-dire, d'après sa manière, dans l'état d'irritation ou d'inflammation vive, pendant que l'escarre se

forme & lorsqu'elle est dans un état d'ulcère succédant à sa chute.

Sa théorie est simple. Un point d'irritation vif & brûlant à une partie, cause à raison du tiraillement, de l'irritation, d'abord l'inflammation, enfin la gangrene que la nature semble, selon l'Auteur, méditer dans cette maladie. M. Thomassin considère par conséquent le mal comme une affection locale. Il cherche à établir en outre une sorte d'analogie entre les effets du venin de la vipère & ceux de la pustule maligne. Mais cette analogie ne nous a paru ni fondée ni heureuse.

Il nous semble encore que l'Auteur n'a pas rempli parfaitement l'intention de l'Académie, qui en témoignant qu'elle désiroit qu'on déterminât la nature, c'est-à-dire, le caractère de la pustule maligne, a sans doute entendu demander les signes diagnostics auxquels on doit la reconnoître, & la distinguer de toute autre pustule ou espèce d'anthrax analogue. Cette distinction, si essentielle dans tous les traités ou dissertations sur les maladies, manque absolument dans celle-ci, ainsi que le pronostic. Une omission semblable est néanmoins d'autant plus importante, que l'Académie des Sciences de Dijon, en refusant la couronne à un savant Praticien qui a beaucoup vu & traité de charbons, a dit dans l'extrait de sa séance du 14 Février, que ce Praticien avoit eu souvent occasion de voir des charbons malins essentiels & symptomatiques, mais très-rarement des pustules malignes; ce qui donne à entendre que

le charbon de Bourgogne n'est ni essentiel, ni symptomatique.

Voilà ce que nous aurions désiré de voir consigné & développé dans quelque écrit, surtout dans une dissertation couronnée sur cet objet. Cela auroit évité peut-être les méprises sur les différentes espèces de charbons, & la dissertation de M. Th. en auroit été plus instructive & plus claire. Car, du moment que cet Auteur admet, pour produire la pustule maligne en Bourgogne, les mêmes causes qui produisent le charbon ailleurs, telles que le contact du sang des animaux, le maniment des chairs de ceux atteints ou morts de charbons ou de maladies semblables & la piquûre des insectes, il est très-probable que la pustule ou le charbon qui résulte partout ailleurs de pareilles causes, est le même que celui qu'on observe en Bourgogne, à moins qu'il n'y ait dans cette province un genre de malignité particulière ou des insectes vénéreux inconnus ailleurs, ce qui reste à examiner.

Quoiqu'il en soit, nous aurions vu avec plaisir ce développement & les différences réelles entre les charbons, prises *ex ipsius rei intuitu*, au lieu de ces distinctions fuites & vaines de charbons, dont on parle dans quelques livres, en essentiels, en symptomatiques, &c.

On fait, par ex. que l'escarre gangreneuse du charbon pestilentiell ordinaire, paroît presque aussitôt que la tumeur; que cette croûte est d'un noir rougeâtre, accompagnée quelquefois d'une phlyctène noire & entourée d'une tumeur circonscrite d'un rouge livide qui devient bientôt noire & luisante comme de la poix; que ce charbon est très-contagieux, très-dangereux & accompagné toujours, à moins qu'il ne soit seul & placé aux extrémités, d'une fièvre d'un très-mauvais caractère; que le charbon malin ordinaire, très-bien décrit par M. Fournier, & très-connu en Languedoc, lui ressemble à bien des égards, mais que son apparition est bien moins subite & ordinairement marquée par une pustule ou phlyctène rouge entourée d'une tumeur également circonscrite & qui devient livide; que celui-ci n'est pas contagieux comme le précédent, ni accompagné de symptômes aussi graves; qu'il y a en outre un autre charbon pestilentiell érysipélateux dont la tumeur n'est pas circonscrite, qui est aussi contagieux & aussi dange-

reux que le premier; qu'il regne de plus en Provence une autre espèce d'anthrax ou de furoncle dont le centre noircit & forme une escarre bien moins dangereuse que les autres, & qui y est connu sous le nom de *Belugo*; que le bouton d'alep est de la même famille; qu'indépendamment de ces espèces d'anthrax, il y a ce qu'on appelle la *pustule maligne* qui n'est pas particulière à la Bourgogne, mais qu'on observe également en Provence & ailleurs; qu'enfin le charbon ou plutôt la tumeur érysipélateuse maligne accompagnée de plusieurs phlyctènes, qui résulte du contact du sang des animaux, est une autre espèce d'anthrax qui a une forme & un caractère particuliers, &c. &c. Toutes ces tumeurs méritoient d'être distinguées, & malheureusement leur distinction, que les vrais Médecins désirent, ne se trouve nulle part dans ces dissertations couronnées.

Nous avons été surpris encore de voir dans celle de M. Thomassin, qu'on y admet pour cause de la pustule maligne, le contact des chairs des animaux malades, & qu'on y rejette ou du moins qu'on y met en doute que l'usage interne de ces mêmes chairs puisse produire le charbon; tandis qu'il y a des observations incontestables, dans les sources mêmes citées par cet Auteur, qui prouvent qu'il y a un cas très-fréquent de maladie où l'usage de ces chairs produit de véritables charbons, non-seulement externes, mais internes & qui sont toujours mortels.

Tous ces doutes sur les faits les plus importants & les mieux constatés, prouvent de plus en plus la nécessité de bien distinguer les maladies, de marquer leurs différences spécifiques, afin qu'on ne confonde pas toujours les espèces en tout genre, & qu'on ne tire pas de cette confusion, avouée par des suffrages académiques, des inductions qui peuvent devenir funestes au genre humain. Cela nous confirme aussi dans l'idée où nous sommes depuis longtemps que, sur des matières aussi délicates que celles qui concernent la vie des hommes, sur certaines questions difficiles relatives à l'art de guérir, qui exigent des connoissances profondes & l'examen le plus réfléchi, il n'y a en général que les corps qui s'occupent spécialement de cet objet, tels que les Facultés de Médecine, qui soient en état de prononcer.

Quant au traitement que l'Auteur indique pour les trois états qu'il a distingués dans la pustule maligne; il nous a paru très-méthodique & très-propre à remplir en général les indications qu'offre la maladie. D'abord des cataplasmes anodins, ensuite des scarifications sur les parties gangrenées qu'on anime avec des antiseptiques & des aromates alexitères, enfin des détersifs puissans pour traiter l'ulcère.

M. Thomassin s'élève contre la méthode de l'extirpation de la tumeur, conseillée par beaucoup d'Auteurs. Il lui préfère, dans la vue d'éviter les grands délabremens, ainsi que les douleurs, l'irritation &c. qui en sont les suites, les scarifications peu profondes & répétées s'il le faut. Il bannit en général du traitement externe l'usage des onguens, & fait consister principalement son succès dans l'art de durcir l'escarre ou les parties gangrenées & d'empêcher la résorption du pus, en lui facilitant une issue. Il conseille pour le traitement interne les vomitifs, les boissons acides & légèrement cordiales, telles que la limonade, ou bien les sudorifiques, les stimulans & les alexitères, lorsqu'il y a des signes évidens d'affaiblissement, lorsqu'il s'agit de réveiller, de ranimer le ton des fibres engourdies.

La méthode des scarifications préférée à l'amputation de la tumeur, en général dans le charbon, forme encore pour nous le sujet d'un problème qui n'est pas résolu, & sur lequel nous prions le lecteur de suspendre son jugement, jusqu'à ce que cette matière soit plus éclaircie.

Aux Rédacteurs de la Gazette de Santé, au sujet des dissolvans des concrétions bilieuses; par M. DURANDE, Doct. en Méd. à Dijon.

M. Varnier annonce dans la feuille N°. 28, que le remède de Mademoiselle Stephens est le plus grand fondant des concrétions biliaires. Il seroit bien étonnant que le même dissolvant pût agir sur les pierres calcaires & sur la bile épaisse. M. Varnier peut aisément s'assurer du contraire. Qu'il mette des pierres biliaires dans la dissolution du remède qu'il recommande, il verra que ce dernier n'a pas plus d'action sur ces pierres que sur la résine élastique; mais qu'il les

place dans un mélange d'ether & d'esprit de thérébentine, il les dissoudra promptement.

Ce remède a été publié dans la Gaz. de Santé, dans les Elémens de chimie de Dijon, les mém. de la Soc. de Méd. Je me suis empressé de le communiquer. Le soulagement de l'humanité souffrante est la récompense la plus flatteuse que le Médecin puisse retirer de ses travaux. J'ai depuis ce temps, donné ce mélange à quatre malades, entr'autres à une Dame de Maçon qui souffroit depuis dix ans, avoit été traitée par de très-habiles Médecins, avoit pris tous les prétendus fondans des pierres biliaires; elle jouit depuis deux ans d'une santé qu'elle n'osoit plus espérer. J'ai vu l'année dernière, avec M. Maret, un malade dont les coliques d'abord suivies de jaunisse, étoient devenues si cruelles, qu'elles le mettoient tous les deux jours aux portes du tombeau. Le cas étoit pressant, il ne nous permit point de préparer le malade par un long usage de bains, de délayans, de rafraichissans, de légers apéritifs. Cependant le remède calma les coliques; après plusieurs mois elles ont reparu, mais avec moins d'intensité & sans jaunisse. Nous avons pensé qu'elles provenoient de la disposition inflammatoire du foie. En effet elles ont cédé aux saignées, aux bains, au lait d'ânesse; le malade revient sensiblement à la santé, tandis que toutes les personnes qui le connoissoient le croyoient perdu. Je désire beaucoup que ce remède soit employé, s'il peut être utile, comme d'après son action sur les concrétions biliaires, & son effet sur les malades, j'ai lieu de le présumer.

Signé, DURANDE.

Mémoire à consulter.

Un homme, âgé d'environ 40 ans, laboureur d'état, d'une constitution vigoureuse & d'un embonpoint convenable, fut attaqué d'une fluxion à la tête il y a environ un an; il lui resta un grand mal de tête & une soif inextinguible. Le mal de tête se dissipa par une saignée; mais la soif continue encore d'une manière étrange. D'abord, un Médecin-Chirurgien avoit ordonné les bouillons de laitue, bourache, veau, &c. Ces bouillons, après quinze jours, ayant abbatu le malade & lui causant de l'œdème aux jambes, il les abandonna. Pour apaiser sa soif il boit jour

& nuit. Il s'est apperçu qu'il rendoit encore bien un tiers d'urine de plus qu'il ne buvoit. Cet été dernier, quand il ne contentoit pas la soif, il crachoit le sang. Ses urines sont très-limpides & semblables à de l'eau de roche. Après qu'elles ont déposé, elles teignent un peu en rouge les parois du vase. Quand l'air est beau & clair, la soif est plus modérée que par un temps humide & dans les brouillards. Il a les mains si sèches, par le défaut de transpiration, qu'il ne peut seulement tenir un outil de son état. Il en est de même des levres & du gozier. Quand il a travaillé une journée à la campagne, il éprouve une lassitude insupportable. Il a continuellement une douleur aux bras vers le poignet. Enfin il dépérit peu-à-peu & se trouve dans le plus mauvais état. C'est sur cette affection singulière que l'on vous prie de donner votre avis & de répandre quelque jour.

Signé. LE TESSIER.

De S. Cyr-en-Pail, Province du Maine.

Réponse des Rédacteurs. En attendant des avis plus éclairés, le nôtre est qu'il y a des points d'irritation & d'engorgement dans l'intérieur qui s'opposent éminemment & au cours des fluides dans certaines parties, & aux sécrétions surtout à celle de la sueur dont la matière se jette sur les voies urinaires. Nous croyons être très-fondés à croire que les saignées répétées sont le premier & le principal secours qu'on doive administrer d'abord, ensuite quelques bains domestiques, pour en venir à l'usage des apéritifs & des savonneux doux & délayans suivis des sels apéritifs, parmi lesquels la terre foliée de tartre minérale, c'est-à-dire à base d'alkali minéral, dont la composition est due à M. Majault, Doct. Régent de la Faculté de Médecine de Paris, est un des plus puissans secours qu'on connoisse.

NOUVELLES EN MÉDECINE.

M. Alph. le Roy a prononcé aujourd'hui 3 Décemb., pour l'ouverture d'un cours de Chirurgie françoise, aux Ecoles de Médecine, un discours qui a fait la plus vive sensation sur un auditoire très-nom-

breux. Ce Professeur distingué s'étoit proposé de traiter de l'enseignement de la Médecine dont la Chirurgie n'est qu'une branche. Ce discours étoit divisé en trois parties. Dans la première, il a traité de l'enseignement de l'Art de guérir chez les anciens Egyptiens, chez les Grecs, chez les Romains & en France. Dans la seconde, il a examiné les causes des vices de l'enseignement, celles de la scission de la Médecine & de la Chirurgie, & les effets malheureux qui en ont résulté. Dans la troisième, il a exposé les moyens de remédier en général aux vices de l'enseignement.

On a vu avec plaisir dans la première partie, non-seulement un tableau historique de l'enseignement, mais l'Auteur y a prouvé d'une manière frappante, que les sciences, surtout celle de la Médecine, ont fleuri plus ou moins selon que les Gouvernemens ont favorisé plus ou moins l'enseignement, en accordant aux corps enseignans les plus beaux privilèges & la plus grande considération.

En examinant, dans une autre partie, les causes de cette scission dans l'Art, l'Auteur a démontré que l'enseignement actuel est incapable de faire un grand nombre d'excellens sujets.

On a surtout admiré la manière forte avec laquelle l'Auteur s'est élevé contre l'abus des livres, & a démontré que non-seulement les gros livres, mais en général les Compagnies savantes, les Académies avoient peut-être plus nuï que servi aux sciences, en faisant perdre de vue l'enseignement. En cela, l'Auteur paroît avoir rectifié l'opinion de Jean J. Rousseau qui s'étoit élevé à tort contre les sciences, tandis qu'il ne falloit blâmer que la manière dont elles ont été divulguées & enseignées. M. le Roy a présenté des idées sur le parti qu'on pourroit tirer des hôpitaux, pour l'instruction tant en Médecine qu'en Chirurgie. Nous croyons que ce discours qui mérite les honneurs de l'impression, & dont on ne peut donner une idée juste, est très-propre à faire sentir à tous les Gouvernemens la nécessité de favoriser & de protéger l'enseignement.

AVERTISSEMENT.

MM. les Souscripteurs de la *Gazette de Santé*, dont l'abonnement expire à la fin de Décembre, sont priés de le renouveler incessamment, afin qu'il n'y ait aucun retard dans l'envoi de ces Feuilles.

De l'Imp. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins



ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 20 Décembre.

REFLEXIONS & observations sur la véritable cause du battement des artères & du défaut de pulsation des veines, par M. FOURNIER, Doct. en Médecine de la Faculté de Montpellier, premier Médecin de l'Hôpital de la Marine au Port de l'Orient. in-8°. de 45 p. sans indication de lieu, de date, ni de Libraire, mais nous savons que l'ouvrage est imprimé de cette année.

LES MM. Fournier sont à-peu-près en France ce qu'étoient autrefois les Asclepiades en Grece. Le génie médical paroît héréditaire dans leur famille, & les Médecins de ce nom se distinguent tous par leurs talens. L'Auteur de cette dissertation est le fils de celui qui réside à Dijon & qui dans ses vieux ans nous donne le fruit de ses observations & de sa longue expérience. C'est le seul Médecin existant qui ait été témoin des ravages de la peste de Marseille. C'est au même que nous sommes redevables d'un excellent mémoire sur le charbon malin, publié à Dijon en 1769, sous le titre d'observations & expériences sur le charbon malin, avec une méthode assurée de le guérir; d'une dissertation sur les fièvres malignes, & d'une autre sur la peste de Marseille dont on a rendu compte dans la Gaz. de Santé.

La dissertation que nous annonçons a pour objet de rechercher la véritable cause du battement des artères & du défaut de pulsation des veines. L'Auteur, après avoir exposé le sentiment des Physiologistes sur cette cause, & sur le mouvement du cœur, surtout l'opinion de

Weibrecht, celle de l'Auteur des recherches sur la cause de la pulsation des artères &c, qu'on trouve dans les mémoires de l'Académie des Sciences, ann. 1765 &c, enfin ce que Harvée, Lower, Ferrein ont écrit à ce sujet, rapporte deux observations, dont il résulte que dans quelques cas les veines battent comme les artères. Il en conclut, d'après un raisonnement qui paroît solidement établi & d'après des principes & des faits, que le défaut de battement dans les veines ne vient point de la foiblesse de leurs membranes ni de leur peu d'élasticité, comme on l'avoit cru, mais de la continuité & de l'uniformité du cours du sang dans les tuyaux veineux, & que lorsque le sang y aborde par accident, par secousses & d'une manière alternative comme dans les artères, les veines sont susceptibles de battement comme les tuyaux artériels; ce que l'Auteur a eu occasion d'observer deux fois. Il nous semble que c'est un nouveau jour jeté sur un point de physiologie intéressant. L'Auteur combat encore le sentiment de M. Ferrein sur la cause du battement du cœur, qu'il attribuoit à un mouvement de conversion de cet organe dépendant de la résistance du sinus pulmonaire, & que M. Fournier dérive uniquement de la percussion.

OBSERVATION sur la gelée de Coralline de Corse; par M. RÉAL, Apothicaire à Chaumont en Bassigny.

Il y a peu de maladies qui aient autant exercé les Médecins & les Gens de

L'Art de tous les pays, que celles qui sont produites par les vers, & contre lesquelles on ait imaginé autant de remèdes différens. Mais il est de fait que l'insalubrité des eaux peut rendre en certains lieux ces maladies encore plus communes.

La ville de Chaumont en Bassigny, par sa situation très-élevée, se trouve parfaitement dans ce cas. Les habitans sont contrainsts de faire usage des eaux de citernes, qui ne peuvent manquer de devenir malfaisantes, 1°. par leur long séjour dans ces sortes de réservoirs souterrains; 2°. par la multitude de corps étrangers qu'elles y entraînent & qui les gâtent; 3°. enfin par une prodigieuse quantité d'insectes vivans qui s'y multiplient.

On a employé avec succès la décoction de coralline de Corse. Mais la préparation & le goût de cette boisson qui répugnoient à la plupart des personnes qui en faisoient usage, surtout aux enfans, m'ont fait sentir l'avantage d'avoir ce remède tout préparé sous une forme plus agréable;

Je soupçonnai d'abord que la coralline de Corse pourroit fort bien me donner une gelée par décoction. J'en fis bouillir à cet effet une demi-poignée dans de l'eau, que je fis rapprocher, & j'eus effectivement, sans y avoir mis du sucre, une gelée assez ferme. Je répétai mes expériences sur diverses quantités, qui me réussirent également, & j'ai observé que les proportions que j'indiquai m'ont donné constamment une très-belle gelée.

Faites bouillir pendant une demi-heure, une once de coralline de Corse dans une livre d'eau; passez avec expressif; ajoutez à la colature une once de sucre, clarifiez le tout selon l'art, avec douze grains de colle de poisson. Faites rapprocher la liqueur sur un feu doux jusqu'à pellicule: il faut alors la couler dans le vase où elle doit refroidir. On peut l'aromatiser si on le juge à propos.

Cette gelée, comme on le voit, ne se clarifie pas, de même que celle qu'on retire de la corne de cerf. J'ai remarqué que le blanc d'œuf détruit presque toute la partie colorante, & beaucoup de la gélatineuse. Je n'emploie pas non plus le vin, parce que cette substance s'oppose entièrement à formation de la gelée. J'ai vu avec surprise la quantité de gelée que fournit le lemithocorton, tan-

dis que l'autre coralline blanche n'en fournit pas du tout.

J'ai fait part de ma petite découverte à M. de la Rivière, Doct. en Médecine de la Faculté de Montpellier, & Méd. à Chaumont, dont les heureux succès répondent si bien à la haute réputation que son mérite lui a acquis, qui l'a adoptée dans sa pratique.

Tel est, MM., le nouveau remède que vous avez préconisé & dont nous voyons tous les jours de bons effets, & pour lequel je prends la liberté de vous écrire & de vous demander une place dans votre feuille. *Signé, RÉAL, Apothicaire à Chaumont en Bassigny.*

Réponse aux observations de M. SUMEIRE, Doct. Med. à Marignane en Provence, insérée dans le N°. 44 de la Gazette de Santé, ann. 1780.

Vous vous plaignez, MM., avec raison, des progrès lents des découvertes dans l'art de guérir. Cela ne viendrait-il pas quelquefois du mépris que l'on fait de ce que l'on appelle secrets, parce qu'il n'y en a point en Médecine. Il y a cependant certains maux pour lesquels on a employé constamment avec succès des remèdes dont l'usage est entièrement oublié, quoiqu'ils dussent être conservés. Tel est celui du payfan de Ventabren près Vitrolles, dont parle M. Sumeire. J'ai vu vingt fois le fait, & fait l'expérience du prétendu secret. Je suis charmé de trouver l'occasion de me rendre utile au public en le publiant. Voici de quelle manière je l'ai découvert.

Lorsque je demurois à S. Marseille de Carciret, il y avoit un payfan nommé Bonot, qui pour me témoigner sa reconnaissance de quelques services que je lui avois rendus, me donna cette recette, en me priant de n'en rien dire, & ajoutant qu'il ne me la donnoit que parce qu'il voyoit bien que je ne devois pas rester dans son village, &c.

Il s'agit de bien connoître le mal pour lequel on l'emploie & qui consiste en une enflure légère, mais sans changement de couleur à la peau, à l'exception d'un point sensible à celui qui est placé au centre de la tumeur que cause une piquûre d'abeille, & qui étant comprimé avec le doigt, offre une résistance à-peu-près semblable à celle d'une épingle qui seroit plantée jusqu'à l'os. Le

malade est dans l'affoipissement, mais sans fièvre, & fait assez bien les fonctions d'ailleurs. Cela ne l'empêche pas de manger. Si on lui donne le remède le premier jour, il est guéri en 24 heures. Si c'est le second jour, il s'en ressent plus longtemps; passé le troisième, il n'y a plus de ressources, le malade y succombe. Chacun peut vérifier le fait; c'est la poudre de crapaud desséchée au four ou à l'ombre, à la dose d'une dragme dans un verre de vin pour les plus robustes. On diminue la dose pour les hommes foibles, délicats, pour les femmes, les enfans &c. On panse le charbon avec un jaune d'œuf, du sel & du verre pilé. On étend le jaune d'œuf en forme d'emplâtre fenêtré pour mettre au centre de la tumeur le sel & le verre. On préfère les crapauds pris dans des endroits élevés. J'ai vu traiter le même mal dans le Bas-Languedoc, par un homme nommé Azema de Montarnaud, qui donnoit tous les matins un bol de soufre avec du miel pendant trois jours, qui réussissoit de même. La saignée & les purgations sont constamment nuisibles, ainsi que les rafraichissans. On fait éviter aux malades l'usage de l'eau, & le grand air pendant neuf jours. Les lavemens sont également contraires.

Voilà, MM. de quoi il s'agit. Ceux qui emploient la poudre de crapaud, s'en servent, disent-ils, avec le même succès dans le cas de morsure de la vipère, dans quelques cas d'anasarque.

Les bornes d'une lettre ne me permettent pas d'exposer des observations que j'ai faites sur ces maladies, non plus que sur les maux vénériens que j'ai guéris avec de l'eau dans laquelle j'avois fait bouillir du mercure crud, à la dose d'une demi-livre sur quatre pintes d'eau réduites à moitié. Je pourrai les publier dans une autre occasion.

Signé, DE LACHAULME, D. M.

NOUVELLES EN MÉDECINE.

La Médecine vient de perdre la première personne de son ordre, M. Lieutaud, Conseiller d'Etat, premier Médecin du Roi, de l'Acad. Roy. des Sciences, &c. Cet Archiatre, aussi recommandable par son savoir que par ses vertus, & auquel la Faculté de Médecine de Paris avoit donné le bonnet de Docteur-Régent, est auteur des ouvrages suivans:

Essais anatomiques. Paris, 1742, in-8°.

dont il y a eu trois éditions dont la dernière est de 1776, 2 vol. in-8°.

Elementa physiologia. Paris. 1749, in-8°.

Précis de Médecine-pratique. Paris, 1760, 1 vol. in-8°. dont il y a eu quatre édit. La dernière est de 1776. 2 vol. in-8°.

Synopsis universæ Medicinæ practicæ. Amstelod. 1765, 2 vol. in-4°. réimprimé à Paris en 1770, & augmenté d'une matière médicale.

Historia anatomico-medica sistens numerosa cadaverum humanorum extispicia, &c. Paris, 1767, 2 vol. in-4°. On trouve plusieurs observations anatomiques du même Auteur, consignées dans l'histoire de l'Académie Roy. des Sciences, des années 1736, 1737, 1738, 1752 & 1754, sur la vésicule du fiel; sur de l'eau contenue en grande quantité (deux livres environ) dans les ventricules du cerveau d'un sujet mort phrénétique; sur une quantité extraordinaire de pus trouvé dans les sinus frontaux, sphénoïdaux, maxillaires d'un homme qui crachoit du pus, & dont on trouva les poulmons très-sains; sur un corps osseux trouvé dans le cervelet d'un jeune homme mort d'épilepsie; sur la grosseur indéterminée de la rate; sur un écu de six livres avalé, retenu dans l'œsophage & poussé dans l'estomac avec une bougie; sur une maladie singulière occasionnée par le chagrin, & guérie par le bruit inattendu d'un coup de fusil; sur une suppression de règles causée par une peur, & sur des hydatides formées à la suite de cet accident dans la glande thyroïde; sur la formation de polypes dans le larynx.

Ses mémoires consignés parmi ceux de l'Académie Roy. des Sc. sont:

1°. Relation d'une maladie de l'estomac avec quelques observations concernant le mécanisme du vomissement & l'usage de la rate, année 1752.

2°. Trois mémoires contenant des observations anatomiques sur la structure du cœur en général, sur celle du trou ovale, des oreillettes & du canal artériel, ann. 1753 & 1754.

3°. Observations anatomiques sur la structure de la vessie, an. 1753.

LIVRES NOUVEAUX

Vues physiologiques sur l'organisation animale & végétale; par M. DE LA METHERIE, Docteur en Médecine. A Amsterdam, & à Paris, chez Didot le jeune, Libraire,

qual des Augustins, 1780. in-12. de 407 pages.

L'Auteur a eu pour objet dans cet écrit, de faire voir que la nature quoique variée à l'infini dans ses productions, est uniforme dans l'emploi d'un très-petit nombre d'instrumens dont elle se sert pour opérer les merveilles de ce monde ; qu'elle suit des gradations insensibles, des nuances presque imperceptibles dans le passage de l'une à l'autre, depuis la matière inanimée jusqu'à l'homme. Ce système qui n'est pas nouveau, a néanmoins le mérite d'être mieux développé & beaucoup plus riche en faits & en raisons dans cette exposition que partout ailleurs.

L'examen des principes primitifs ou des élémens, & le rôle qu'ils jouent dans l'économie animale, forment la principale partie de cet ouvrage. L'Auteur a heureusement appliqué au corps animal les connoissances modernes sur les gaz & les combinaisons chimiques les plus récentes ; de manière qu'en parcourant les différens articles de cet écrit, on est étonné de voir naître pour ainsi dire sous les yeux une physiologie nouvelle, fondée sur les connoissances chimiques modernes & sur la plus fine anatomie, avec des idées ou vues nouvelles sur presque tous les points de cette partie de la Médecine. L'Auteur considère par exemple la formation du fœtus comme une espèce de cristallisation, ce qui sert, comme on voit, à rapprocher beaucoup, du moins par un point, les extrêmes dans les regnes, c'est-à-dire, la nature morte de la nature très-vivante. L'analyse du sang nous a paru exacte & très-curieuse. Nous avons trouvé partout un ton d'honnêteté, de modestie & une philosophie douce qui attache à la lecture de cet écrit. L'Auteur nous a paru encore d'ailleurs très-recommandable par son savoir. Les lecteurs trouveront dans cet ouvrage, des connoissances, de la modestie & du génie.

Avis sur une momie d'Egypte.

Madame la veuve Tilliard & Fils, Libraires, rue de la Harpe, au coin de

celle Pierre-Sarrazin, viennent de recevoir une superbe momie d'Egypte très-bien conservée. C'est le corps d'un enfant entouré de ses bandelettes qui lui servent d'étui, lequel n'a souffert aucune altération, quoiqu'il y ait peut-être plus de deux mille ans que cette momie existe. La partie des bandelettes qui répond à la figure, est un masque doré, qui a été fait sans doute pour représenter, comme un portrait, les traits de l'enfant. Il y a de plus trois bandes très-fortes de toile peinte, sur l'une desquelles on voit des hieroglyphes, dont les caractères n'ont presque pas souffert. Ces bandes, placées selon la longueur du corps, ne sont assujetties que par d'autres bandelettes dont on admire encore la fraîcheur & dont les deux extrémités sont nouées derrière le corps.

À propos de momies & d'embaumement des corps, nous ferons observer que le secret de Ruisch, qui consistoit dans une injection très-fine des parties, n'est pas perdu, ou du moins qu'il a été remplacé par un autre, dont feu M. Hérissant, Doct. Régent de la Faculté & membre de l'Académie des Sciences, étoit possesseur, & qui est peut-être supérieur à celui de Ruisch. Madame la veuve Hérissant est en possession encore d'un enfant préparé, il y a une vingtaine d'années, par feu M. son mari, qui conserve sa couleur naturelle & presque toute sa fraîcheur. Il est dans un berceau, & on le prendroit pour un enfant qui dort. On pourroit appliquer à M. Hérissant ce que M. de Fontenelle disoit de Ruisch, que les Egyptiens avoient bien trouvé le secret de prolonger la mort, mais que cet Anatomiste avoit trouvé celui de prolonger la vie. Ce secret admirable de M. Hérissant n'a pas été assez apprécié en France. Si quelqu'un étoit curieux d'avoir des renseignemens plus positifs sur ce dernier objet, il est possible de les fournir & de convaincre de ce qu'on avance. On peut s'adresser aux Rédacteurs de la Gazette de Santé, chez le sieur Méquignon, Lib. rue des Cordeliers.

On prie ceux qui auront quelque observation de Médecine ou quelque chose de relatif à la santé à faire insérer dans cette Gazette, d'adresser leurs lettres & leurs paquets, francs de port, au sieur Méquignon, Lib. rue des Cordeliers, chez lequel on s'abonne. Le prix de l'abonnement pour l'année, est de 9 liv. 12 sols ; port franc par tout le Royaume.

De l'Imp. de la Veuve BAILLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 17 Décembre.

MÉDECINE VÉTÉRINAIRE.

IL vient de s'élever parmi les Gens de l'Art, une question importante au sujet du caractère & de la contagion d'une maladie des bestiaux, qui a donné lieu à la réfutation d'un écrit de feu M. de Haller, par M. Schueller (1), D. M. à Fribourg en Suisse. Nous avons cru faire plaisir à nos lecteurs de leur donner une idée de cette réfutation, ainsi que de ce que viennent de publier MM. Vitet & Petetin, Médecins de Lyon, sur une maladie du même genre observée dans les paroisses de Brindas, Irigny & Oullins. Nous ajouterons quelques remarques à cet exposé.

Le but de M. Schueller est de détruire un préjugé, selon lui, généralement reçu en Suisse, qui établit que toute maladie inflammatoire des poulmons des bestiaux est la pulmonie. Pour en désabuser le public, il cite l'exemple d'une maladie épi-zootique, qui se déclara sur les bestiaux 1778, au mois de Décembre. dans le canton de Fribourg, & qui fut prise par deux empiriques pour la pulmonie; ce qui décida à faire assommer toutes les bêtes qui en étoient atteintes. Mais M. Schueller qui croyoit avoir de fortes raisons pour penser que c'étoit une inflammation simple des poulmons, c'est-à-dire une vraie péripneumonie, ayant fait observer aux Magistrats qu'on négligeoit les vrais secours & qu'on avoit été induit en erreur sur le caractère de cette mala-

die, reçut ordre de se transporter sur les lieux, & de faire les observations sur la nature de cette épidémie.

Il remarqua d'abord dans une étable, qui contenoit trois bêtes à coraes, dont deux étoient malades, qu'une de celles-ci avoit la tête & les oreilles basses, les cornes chaudes, la respiration difficile, cependant sans ralement & sans excré-tion purulente. Elle touffoit souvent; les naseaux étoient trémés & douloureux, contenant un peu de morve. La bouche qui étoit sèche, avoit plus de chaleur que dans l'état naturel; l'haleine étoit peu fétide, mais la fiente l'étoit beaucoup. Il jugea qu'elle avoit des épreintes en urinant, par les mouvemens spasmodiq. de l'urètre & de la vulve. Son poil étoit hérissé, ses yeux pâles, le pouls fort & fréquent. Elle ne bavoit point. La rumination ne se faisoit que par intervalles, & l'animal souffroit lorsque le bol alimentaire remontoit dans la bouche. Il fallut user de force pour lui faire quitter sa place, & chaque pas qu'il faisoit paroissoit lui causer de la douleur & augmenter la maladie. Il y avoit un léger battement de flancs. Cette vache ne mangeoit plus depuis deux jours; il y en avoit huit qu'elle étoit malade. Elle fut assommée.

On en fit l'ouverture. Le sang avoit la consistance ordinaire. Le lobe droit des poulmons étoit enflammé. Le gauche étoit à sa partie supérieure & un peu à la partie inférieure. Les poulmons étoient couverts d'une graisse figée qui venoit de la fonte du tissu cellulaire; leur surface étoit adhérente à la plevre & au

(1) Voy. Journal de Méd. de Décembre 1780.

médiastin par tous les points enflammés. Il n'y avoit point d'ulcère dans leur substance. On trouva les viscères du bas-ventre parfaitement sains.

L'ouverture d'une genisse de la même étable, maigre & de mauvaise figure, qui fut tuée, n'offrit qu'une légère phlogose à la surface de la partie supérieure du lobe droit des poulmons, sans aucune trace d'inflammation dans leur substance. Dans cette ouverture, deux Artistes vétérinaires prirent les glandes bronchiales pour un effet de la maladie, ce qui donna lieu de croire qu'ils avoient d'abord jugé attaquées de ce mal des bêtes qui ne l'étoient pas.

La troisième vache de la même étable ne fut point affommée sur la demande de M. Schueler, qui la fit saigner, retrancha le fourage ordinaire, & lui fit boire de l'eau pendant quelques jours. Cela suffit pour la conserver. Elle fit depuis le veau qu'elle portoit alors, & vécut plus de quinze mois.

L'Auteur conclut des faits exposés, 1°. que la maladie est la péripneumonie & non la pulmonie; 2°. qu'elle n'a point été maligne ni contagieuse; 3°. que toutes les précautions ruineuses qu'on prend, telles que la démolition des creches, des étables &c., pour empêcher la maladie de se communiquer, sont en pure perte; 4°. qu'on auroit préservé de la mort une bonne partie du bétail qui avoit été sacrifiée. M. Schueler ajoute que l'essentiel est de bien connoître la maladie dès le commencement, dans tous les cas d'épidémie.

M. Viter, consulté pour lors, jugea de même que celle-ci n'étoit pas la pulmonie, mais une inflammation de poitrine bien caractérisée. Il fonda principalement son opinion sur ce qu'on n'avoit point observé d'excrétion purulente par les naseaux, surtout pendant la toux, ce qui est, selon lui, un des symptômes pathognomoniques le plus caractéristique de la pulmonie. Il conseilla la saignée, la diète la plus sévère, les six premiers jours, l'eau blanche ou de son, édulcorée avec du miel, les lavemens émolliens & nitrés répétés jusqu'à quatre fois le jour, l'onguent de scarabées, c'est-à-dire, les vésicatoires appliqués aux deux côtés de la poitrine, avec soin d'entretenir l'ulcère qui en résulte; le 3. jour une once de nitre, quinze grains de camphre dissous dans une livre d'eau, dans

laquelle on délaye deux jaunes d'œufs, & de répéter ce remède de douze en douze heures; après le septième, un peu de foin, enfin quelques autres remèdes simples, suivant les indications & le vœu de la nature, en évitant tous les médicaments chauds, surtout ceux qu'on donne à titre de sudorifiques. Quant aux remèdes préservatifs; il conseille la saignée, la diète, le grand air, ou un air exactement renouvelé, la propreté. Il estime que lorsqu'une maladie est contagieuse, il faut séparer les bêtes saines d'avec les malades, & consacrer les étables; mais il regarde comme abusives & ruineuses les précautions que l'on prend d'enterrer le bétail mort & le malade sans l'écorcher.

MM. Viter & Schueler s'accordent à dire que dans l'épidémie la plus terrible, il suffiroit de laver les creches, d'enlever tout le fumier, de laver le pavé ou le plancher avec de l'eau pure, d'exposer pendant un temps les ustensiles à l'action de l'air libre, & de faire jouer l'air dans les étables au moyen de quelques feux clairs, & de manière qui puisse se renouveler exactement.

Mais le principal objet du mémoire de M. Schueler est l'examen rigoureux de quelques assertions consignées dans un écrit de feu M. de Haller, publié en Allemand sur la pulmonie, & cela parce que cet écrit sert de règle à la conduite que suit la République de Berne dans tous les cas où les maladies de poitrine parmi les bestiaux se manifestent dans ce canton, dont l'exemple entraîne ordinairement celui des autres.

Ces assertions de M. de Haller sont les suivantes: Cet Auteur dit,

1°. *Que cette maladie est la pulmonie, parce qu'elle affecte les poulmons.* M. Schueler le relève d'abord sur cette proposition à la vérité trop vague, & allègue pour principale raison, que dans la description de la maladie donnée par M. de Haller, il n'est pas fait mention de l'excrétion purulente par les naseaux, ni de l'excoriation de leurs parois internes, symptômes caractéristiques de la pulmonie, suivant MM. Viter & Bourgelat, qui en fait de termes, dit M. Schueler, ne peuvent pas avoir tort.

Sans révoquer ici l'infailibilité en fait de termes, de MM. Viter & Bourgelat, dont personne ne conteste le mérite, il nous semble que M. Schueler

porte un jugement bien précipité sur M. de Haller, dont l'autorité en Médecine est bien capable de contrebalancer un peu celle de MM. Vitet & Bourgelat.

Pour mettre le lecteur en état de juger & de prononcer sur cette question, M. Schueler auroit bien dû lui mettre sous les yeux la description de la maladie par feu M. de Haller, qui pour se conformer vraisemblablement au langage du vulgaire, ou peut-être pour de meilleures raisons, la caractérise de pulmonie. Il a pu en effet lui donner cette dénomination rigoureusement, si l'expérience a appris que cette affection des bestiaux débutant d'abord comme toutes les autres, avec un appareil inflammatoire ou d'irritation, accompagné de toux & d'une excrétion par les naseaux d'abord muqueuse &c, ensuite purulente, continuée par la toux, l'amaigrissement, la fonte du corps grasseux, & finit par faire périr l'animal d'un ulcère aux poulmons. Il n'est pas surprenant que dans une pulmonie commençante on trouve les poulmons phlogosés. Il est certain que parce qu'une maladie affecte les poulmons, il ne s'enfuit pas que c'est la pulmonie. Mais si la nature de celle-ci est telle qu'elle finisse toujours par un ulcère aux poulmons ou par l'étiisie de l'animal, il nous semble que M. de Haller étoit fondé à la caractériser ainsi.

D'ailleurs, il y étoit autorisé par l'exemple de quelques Auteurs, entr'autres de Cothenius qui avoit observé en 1746, une maladie de cette nature, qui se terminoit constamment par un ulcère aux poulmons (1). En outre, M. Schueler nous permettra de lui dire en passant, qu'une excrétion purulente par les naseaux, jointe à la toux, n'est pas toujours un signe de pulmonie parmi les bestiaux, comme on l'observe tous les jours, plus fréquemment encore parmi les chevaux. La fièvre, l'amaigrissement, la toux & le battement de flancs en sont les principaux symptômes.

Mais M. Schueler ne se contente pas de faire entendre que M. de Haller s'est fortement mépris sur le caractère de la maladie, il dit qu'on peut inférer de son raisonnement que toute fièvre dont les poulmons sont le siège, est maligne, contagieuse, pestilentielle, & qu'elle est la même que celle

qui a ravagé l'Italie, le Dannemark, la Flandre, &c.

Nous ignorons si l'on peut tirer cette conséquence des écrits de M. de Haller, ou s'il a cru même qu'on pourroit la tirer. Il faudroit savoir d'abord quelles sont les maladies indiquées par cet Auteur, qui ont ravagé les pays qu'il cite, ou si son intention n'a pas été de grossir un peu les objets pour effrayer le peuple & le porter à une conduite qu'il croyoit utile, & en second lieu, ce que M. Schueler lui-même entend par fièvre maligne, contagieuse, pestilentielle, & s'il est d'accord sur ce point avec tout le monde, ou au moins avec M. de Haller qu'il attaque.

Pour ce qui concerne le premier point de la question, il ne peut être éclairci par le peu qu'on expose. Quant au second, on peut savoir l'opinion de M. Schueler. Il déclare, d'après le Rédacteur de Berlin, que les moyens de distinguer si une fièvre est contagieuse ou non, sont de s'assurer, par l'ouverture des bêtes malades, si la maladie s'étend sur plusieurs viscères, si la bile a sa consistance ordinaire? Il ajoute, si le sang est dissous & si la couleur des chairs est vermeille ou livide?

Si M. Schueler n'eût pas fait ainsi sa profession de foi, à la fin de son mémoire, on ne l'auroit certainement jamais compris, ni lui ni le Rédacteur de Berlin, qu'il cite pour son autorité. Mais il ne doit pas se flatter que tout le monde soit de son avis. Ce n'est point par l'état des viscères, ni par la consistance du sang, ni par la couleur des chairs, qu'on juge si une maladie est contagieuse ou non, c'est-à-dire si elle peut se communiquer d'un individu à l'autre. Cette faculté de se transmettre, quoiqu'elle suppose toujours un état maladif, une altération quelconque dans le corps, ne tient pas au danger de la maladie, ni à la nature de l'altération même des organes, mais à celle du principe ou levain contagieux qui en résulte & qui est capable de produire le même mal sur un autre individu. Une maladie très-dangereuse, parmi les hommes comme parmi les animaux, peut n'être pas contagieuse, comme une très-légère affection peut l'être.

Ainsi, les reproches que fait M. Schueler à M. de Haller, au sujet des conséquences qu'on peut tirer de son raisonnement, portent d'abord à faux sur ce point, à moins que M. de Haller n'ait

(1) Voy. Acta physico-medic. Acad. Cæsar. Ecce. N. C. vol. IX, Noriberg. 1752.

été dans la même opinion que M. Schueler à cet égard, ce qui ne paroît pas vraisemblable. Quoiqu'il en soit, la nature même des expériences que M. Schueler rapporte d'après M. Claret, Médecin, pour établir la non-contagion de la maladie dont il parle, en la prouvant jusqu'à un certain point, prouve en même temps la vérité de ce qu'on avance, & donne l'idée qu'on doit se former de la contagion. Ces expériences de M. Claret nous ont paru bien faites & instructives; les voici.

Ce Médecin dit dans une lettre adressée à M. Schueler, que sur la fin de 1778, il regnoit à la Bastia, village dépendant de Martigny, dans le pays de Valais, une maladie inflammatoire qui enleva d'abord quarante vaches (1), & que voulant reconnoître sûrement si la maladie étoit contagieuse, il tenta les expériences suivantes.

Il fit tremper d'abord des feuilles de choux dans de la sanie des poulmons d'une genisse morte la veille, qu'il fit avaler, en présence de la justice du lieu, à une autre genisse saine. Il lui fit encore avaler un morceau de poulmons abscedés de la même bête. Il plaça cette genisse vis-à-vis d'une vache malade, qui périt le lendemain, & si près que leurs mufles se touchoient. Il lui fit de plus une incision au fanon, dont il baigna la plaie avec la même sanie & à laquelle il cousut un morceau du même poulmon abscedé. Il la plaça dans l'étable où depuis peu de temps trois vaches étoient mortes & à côté de celle qui étoit aux abois. Il la fit nourrir avec le foin que celles-ci avoient laissé. Au bout de vingt-quatre heures, il leva l'appareil sans y rien substituer. Quinze jours après, il se forma au fanon une tumeur qui pouvoit contenir environ une pinte & demie de matière & sur laquelle on ne fit aucune application. Le trentième jour de ces expériences, cette tumeur fut resoutte sans aucun secours. Cette genisse se porta très-bien pendant tout l'hiver & l'été suivant.

M. Schueler ajoute qu'il n'est pas pos-

(1) On n'a jamais la satisfaction de voir une description bien détaillée de la maladie dont on parle. On peut juger néanmoins à sa rapidité & à l'état des poulmons, que c'étoit en effet une maladie inflammatoire de poitrine qui se terminoit par un absces à cet organe.

sible de faire des expériences qui répandent plus de jour sur le caractère non-contagieux de l'inflammation de poitrine &c. Nous croyons que c'est trop dire. Si celle-ci ne l'est pas, il y en a d'autres de ce genre qui le sont; & ces expériences, quoique bien faites, ne nous paroissent pas encore assez concluantes pour exclure la contagion même de celle-ci. Un animal, quoique de la même espèce, peut n'être pas susceptible de l'action d'un virus dans un temps ni dans aucun, sans qu'on puisse dire que le mal n'est pas contagieux. En second lieu, une plaie, faite au fanon & qui forme un absces, peut réunir dans un point toute l'action d'un virus introduit dans le corps, & détruire ainsi son effet par la suppuration. Nous avouons cependant que cette expérience donne une forte présomption pour la non-contagion dans la maladie, seulement observée par M. Claret. Mais si elle étoit répétée sur plusieurs animaux, & que l'événement fut le même dans une maladie parfaitement semblable, nous la regarderions comme une preuve péremptoire de la non-contagion. En attendant, il y auroit de l'imprudence de s'en tenir à ce seul fait, pour négliger les précautions convenables en pareils cas.

M. Schueler continue l'examen des assertions avancées par M. de Haller & les refute par des raisons qui nous ont paru solides. Voici ces propositions combattues.

L'on doit désespérer de guérir cette maladie, même lorsque dès le commencement on y apporte des remèdes appropriés. — Des faits authentiques constatent que le bétail qui aspire l'haleine d'un autre atteint de cette affection, la contracte en peu d'heures. — Cette maladie reste longtemps cachée dans le corps des animaux sans se déclarer; les vaches bondissent, mangent, donnent du lait comme lorsqu'elles sont en santé; les bœufs travaillent sous le joug avec leurs forces ordinaires, portant partout le germe de la maladie, &c. — On a vu périr des animaux deux mois après avoir été séparés d'avec les malades. — Le vulgaire raisonne mieux sur cette maladie que l'homme instruit, &c. — Il n'y a point d'autre moyen pour arrêter les progrès de la contagion, que de circonscrire les étables & les pâturages où elle regne, de fermer toute communication & d'assommer les troupeaux entiers.

La suite & la fin à l'ordinaire prochain.

De l'Imp. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

ANNÉE 1780.

GAZETTE DE SANTÉ,

Du Dimanche 24 Décembre.

Nous voici enfin arrivés au terme de nos engagements avec le public. Nous avons éprouvé dans le cours de cette année, plus que dans toute autre, combien il est difficile d'établir des vérités utiles & combien est grand & dangereux le nombre de leurs détracteurs. Nous avons eu à lutter contre eux, contre le charlatanisme le plus raffiné & le plus puissamment protégé, contre les ennemis naturels de la Médecine, contre les nôtres & contre les brigues. On nous a tendu des pièges. On nous a suscité plus que de tracasseries. Il a été nécessaire plusieurs fois de démasquer l'imposture.

Dans la Chymie, on a vu plusieurs principes lumineux s'établir, une des plus belles découvertes du siècle, le regne de l'alkali - volatil - fluor finir, celui de l'acide phosphorique déjà entamé, & les apparitions de l'ombre de Glaferquelquefois nécessaires.

Dans la partie de la Médecine, le charlatanisme dévoilé & faisant toujours de nouveaux efforts pour se reproduire; quelques vues nouvelles sur les causes des maladies; des questions très-difficiles, discutées & éclaircies; celle de l'inoculation, si elle n'est pas résolue, du moins très-près de l'être; l'extirpation de la petite-vérole encouragée d'une part & suivie, parce qu'elle est dans la nature, & combattue de l'autre par l'intérêt & la passion réunies & toujours aveugles; beaucoup de choses sur les charbons, ou anthrax de différente espèce; des observations sur la taille par le F. Côme; X

enfin des détails sur les maladies des bétiaux, &c. &c.

Dans la Physique, quelques découvertes nouvelles que le temps seul peut apprécier; des travaux sur l'électricité, sur les phénomènes de l'aimant, des observations sur les effets singuliers du tonnerre, &c. &c. Nous ferons en sorte de montrer désormais autant de courage à combattre l'erreur que nous en avons mis à établir les vérités qui nous ont paru utiles. Puissent nos ennemis se persuader enfin que nous ne sommes animés ni par la passion, ni par l'intérêt, ni par l'envie de nuire, & que nous sommes très-disposés à avouer nos torts & à témoigner notre reconnaissance à quiconque nous les fera connaître, avec cette franchise & cette honnêteté qui conviennent aux Savans qui s'occupent véritablement de la recherche de la vérité & qui ont à cœur le bien public.

Avis sur la peste.

On fait que cette dernière année, la peste, à laquelle sont condamnés tous ceux qui habitent les pays soumis à la loi de Mahomet, a dévasté Constantinople & surtout Andrinople, où en quatre mois de temps elle a enlevé près de 8000 habitans sur 40000 auxquels on évalue la population de cette ville. Un accident vient de la faire passer en Pologne.

On écrit de Krzemenia qu'elle s'est manifestée sur les terres du Comte de Moczynski, & qu'on a fait sur le champ environner par des troupes la petite ville de Porochnia & le village de Woloszi-

zika. Les payfans ayant appris par une triste expérience les moyens les plus prompts qu'on peut employer pour arrêter le mal, se sont d'abord rassemblés dans les environs. Ils ont contraint les habitans des maisons infectées, de les quitter sur le champ, après quoi ils ont brûlé les meubles & les hardes les plus capables d'entretenir le mal. Voici de quelle manière on raconte que cette maladie a été apportée dans ces cantons.

» Un négociant de Balta, petite ville sur les frontières de la Turquie, voulant se rendre en Pologne, fut attaqué & dévalisé par des voleurs dans les déserts qui séparent les deux États. Les brigands vendirent ensuite leur vol à des Juifs domiciliés à Wolosizika. Ces effets étoient sans doute infectés, puisqu'aussitôt qu'on les débatta pour les vendre en détail, la peste s'est manifestée, & en peu de jours elle a emporté vingt-neuf personnes ».

» Le Gouvernement a fait prendre aussitôt les mesures les plus efficaces pour empêcher le fléau de s'étendre, & on espère que le froid le fera disparaître ».

Ces sortes de voies de communication ne sont que trop réelles. Cela est vrai pour la peste; cela est vrai pour la petite-vérole, &c. Mais comment se résoudre à bannir de chez nous cette chère petite-vérole, par exemple, qu'on aime tant & qui trouve tant de protecteurs. Chaque pays a ses préjugés, les idées favorites qu'on caresse & qu'on chérit. Il y a dans le Royaume de Calicut des serpens énormes pour lesquels on a tant de respect & de vénération qu'on leur accorde le privilège de venir étouffer & dévorer les enfans sous les yeux de leurs mères. Si quelqu'un s'avisait de dire qu'il faut détruire ces horribles reptiles, on le livreroit aussitôt aux serpens.

Tel est le sort de ceux qui ont osé dire qu'il falloit se défendre de la petite-vérole. On les a livrés aux bêtes venimeuses, & il n'y a pas jusqu'aux plus petits insectes qui n'aient cherché à les piquer. Ils ont appris par expérience que le plus grand tort qu'on puisse avoir, c'est d'avoir trop raison. Personne n'a encore répondu à la question à laquelle on a été forcé de ramener les détracteurs des vérités utiles. Elle a été exposée dans le N°. 41, & nous ne pouvons pas douter que ceux qui ont cité la Gazette de Santé, dans le Mercure de France, ne lisent cette Gazette. Voilà

encore une fois cette question que nos justes & doux législateurs du genre humain, en matière de sciences, n'entameront pas & ne voudront jamais entendre.

Est-il nécessaire d'avoir la petite-vérole ?

Quelqu'un doute-t-il de la contagion de cette maladie ?

En en préservant une ville par des précautions convenables quelconques, n'est-il pas à présumer qu'on préservera toutes celles où l'on emploiera les mêmes moyens ?

Ils ne répondront rien, ces Messieurs, mais ils diront : des hommes comme nous peuvent-ils se tromper ? En voilà assez sur cette matière.

Claudite jam rivos pueri, sat prata biberunt.

Il y aura quelque jour des hommes !

Suite & fin de l'article sur la Médecine Vétérinaire.

M. Schueller fait en général sur les maladies pour lesquelles on affomme les bestiaux, une remarque qui nous a paru frappante. Il dit : « une maladie ne doit pas être réputée incurable, parce qu'on ne fait pas la guérir ; il faut qu'il existe une impossibilité physique de remettre dans leur état naturel les solides & les fluides viciés. »

A l'exception de la rage, nous ne connoissons aucune maladie aigue parmi les bestiaux, dans laquelle il n'y ait quelque espoir de guérison, & où l'on ne puisse obtenir, sans les sacrifier, tous les avantages qu'on a prétendu retirer de l'affolement. Cela a été prouvé dans les *Recherches sur les maladies épidémiques*, & sur ce point nous sommes entièrement de l'avis de M. Schueller, qui veut qu'avec des précautions on essaie différentes méthodes. Voici le détail de la maladie observée par MM. Vitet & Petetin, avec quelques remarques.

Détail d'une maladie inflammatoire de poitrine dont les bœufs ont été atteints dans les paroisses de Brindas, Irigny & Oullins ; par MM. VITET & PETETIN, Médecins à Lyon.

Ces Médecins disent, qu'on est dans la persuasion qu'une vache de la paroisse de Brindas, achetée proche Villefranche, a communiqué la maladie aux bestiaux d'Irigny & d'Oullins, & qu'elle se propage avec assez de promptitude. Voici de quelle manière elle se manifeste.

Dès le premier jour de la maladie, les yeux de l'animal sont un peu enflam-

més, presque fixes & larmoyans. Pour l'ordinaire, il y en a un plus rouge & plus larmoyant que l'autre. La sérosité qui en découle est un peu visqueuse quoique limpide, ou tirant quelquefois sur le jaune. Les naseaux sont très-humectés & il en découle un peu d'humeur sereuse limpide. L'animal touffe rarement. Le mouvement des flancs est presque insensible. L'appétit est diminué, mais la rumination n'est point interrompue. La chaleur de la peau, surtout celle des oreilles & des naseaux, est plus considérable que dans l'état naturel. Les urines sont plus colorées; la fiente ne présente aucun changement; le lait ne se tarit point. L'animal se soutient sur ses jambes, il allonge un peu le cou. La bouche est médiocrement chaude, la langue blanchâtre & un peu sèche sur le fond. Le pouls est dur & fréquent. Les pulsations vont jusqu'à 50 par minute. Voilà ce qu'on observe en général le premier jour.

Le second jour, les yeux sont plus enflammés & les larmes plus abondantes, ainsi que la sérosité qui découle des naseaux. A cette époque, cette sérosité est rarement jaunâtre & visqueuse & lorsqu'elle se montre telle, l'animal touffe, mais par intervalles très-éloignés. Le pouls est plus fréquent, le dégoût est le même, mais l'animal rumine; il marche plus difficilement, balance beaucoup la croupe & porte la tête plus basse.

Le troisième jour, ces symptômes se soutiennent à-peu-près les mêmes, mais le battement des flancs est plus sensible.

Le quatrième, il l'est encore davantage & quelquefois accompagné de sons plaintifs. Les yeux sont plus enflammés, plus fixes, la marche est plus lente & moins assurée; l'animal se couche ordinairement ce jour-là, & s'il n'est pas couché, il appuie par intervalles sa tête contre la mangeoire. Le dégoût est plus fort, la chaleur de la peau plus considérable, les urines en moindre quantité, & le lait est sensiblement altéré; il est plus sereux, en moindre quantité & la partie butyreuse s'en sépare un instant après qu'il a été tiré. Ce lait a un coup-d'œil bleuâtre, & le beurre battu est presque blanc & d'une saveur peu agréable.

Le cinquième jour, ces symptômes se soutiennent à-peu-près les mêmes, mais les forces du tronc & des extrémi-

tés sont diminuées. Le garot est sensible, lorsqu'on le comprime.

Le sixième jour, les forces sont plus abbatues, le battement des flancs plus considérable, l'animal peut à peine se soutenir. La langue est sèche, souvent d'un jaune noirâtre sur le fond; les naseaux toujours arrosés d'une sérosité plus ou moins copieuse, rarement épaisse ou colorée. La fiente & les urines d'une odeur forte, l'animal meurt quelquefois la nuit du 6 au 7^e jour.

Le septième jour, si les symptômes n'ont pas augmenté d'intensité pendant la nuit, ils se soutiennent souvent au même degré, tout le jour jusqu'au soir, où il survient un redoublement qui fait périr l'animal; s'il ne vient pas, il s'établit une suppuration. Alors, l'animal va jusqu'au onzième, & quelquefois jusqu'au quatorzième jour.

Dès le cinquième jour, si les symptômes commencent à diminuer, il y a lieu d'espérer une terminaison heureuse le sixième ou le septième jour; alors la crise est presque insensible, les urines sont plus abondantes, ainsi que la sérosité des naseaux. On en a vu périr un très-petit nombre le quatrième jour.

A l'ouverture des bêtes mortes ou assassinées le sixième jour, on a trouvé les poulmons enflammés & adhérens à la plevre par une matière blanchâtre & coëneuse; après le septième jour, plusieurs points de suppuration dans le même organe exhalant une odeur fétide. On trouve dans les estomacs beaucoup d'air fétide, & un peu de fourrage mal broyé; d'ailleurs, ils n'offrent rien de particulier, ainsi que les intestins, & les autres viscères du bas-ventre.

Les vaches qui ont mis bas leurs veaux dans les premiers jours de la maladie, ont été promptement guéries. Le veau maigrit un peu d'abord, à cause de la mauvaise qualité du lait, ensuite il reprend de la vigueur & de la graisse.

MM. Viter & Petetin conseillent de tenir les bêtes malades dans des endroits séparés, ouverts ou bien aérés, de supprimer le foin, de leur donner pour breuvage ou nourriture, une eau blanche ou une décoction de courge, auxquelles on ajoute un peu de farine d'avoine, les premiers jours; de saigner l'animal le premier jour, au col, ou à la face interne de la cuisse, & de leur tirer environ une livre, ou une livre & demie

de sang; de réitérer la saignée le soir, & dans l'intervalle, de donner un lavement avec une décoction de pariétaire nitrée; d'établir ensuite trois sétons, l'un au fanon, les deux autres aux parties latérales & inférieures de la poitrine; de parfumer l'étable avec de l'eau-de-vie & du vinaigre, exposés à un feu doux; de la nettoyer exactement & de la laver ensuite avec de l'eau pure, si elle est pavée; de traire les vaches pendant tout le temps de la maladie matin & soir, & de jeter le lait dans une fosse; de saigner encore le deuxième jour le matin, & de faire boire demi heure après une infusion, à la dose de 3 ou 4 livres, de feuilles & tiges d'hyssope édulcorée avec du miel, de réitérer l'après midi; de faire étriller ou bouchonner l'animal 2 fois le jour, de tenir tout propre & d'entretenir un courant d'air; de ne point couvrir les malades avec des couvertures de laine, de faire une autre saignée, mais moindre que les autres si le soir du 2^e. jour la fièvre est plus forte; de répéter le 3^e. jour les lavemens & le parfum, quand même l'animal n'aurait pas été saigné, mais de s'abstenir de la saignée qui seroit nuisible; d'agir d'ailleurs comme les premiers jours, mais de faire prendre l'après midi, un mélange de 12 grains de camphre, délayés dans du jaune d'œuf, & de 3 grains de kermès minéral dans un verre d'infusion de feuilles d'hyssope; d'agir de même le 4^e. jour, mais de réitérer ce mélange quatre fois; de s'abstenir de parfumer avec l'encens, le genievre, la poudre à canon &c, ou de moyens embarrassans pour leur faire respirer l'odeur ou la vapeur des plantes; d'animer les sétons le 5^e. jour; de rendre l'eau blanche moins nutritive, & de continuer les boissons & la mixture; d'en agir de même le 6^e. & le 7^e. jour, enfin de les faire assommer, si ces remèdes ne réussissent point, & de les faire enterrer après avoir tailladé leur cuir avec précaution. Pour préserver les bestiaux sains de l'épidémie, ils conseillent de

pratiquer un séton au col, de changer leur litière deux fois le jour, de laver leur demeure avec de l'eau pure, d'employer le parfum recommandé, de tenir les fenêtres ouvertes du côté du nord, de les étriller ou bouchonner, & d'éviter toute espèce de communication avec les animaux malades.

Tout cela nous paroît fort sage, surtout si la saison permet de tenir les portes & les fenêtres ouvertes du côté du nord. Mais s'il est permis de faire quelques observations; l'hyssope, le kermès ne paroissent-ils pas un peu trop échauffans pour un état inflammatoire? Ne croit-on pas que si l'on donnoit dans ce cas pour fourrage quelques plantes mucilagineuses, chicoracées & nitreuses, telles que la mauve, l'ortie grièche, la dent de lion, la bourrache, ces animaux ne s'en trouveroient-ils pas mieux? Il y a une observation assez constante, dans les maladies des bestiaux, c'est que les drogues proprement dites ne leur réussissent jamais. Il n'y a en général que les plantes appropriées & les laxatifs doux qui produisent quelque effet. La panse est un sac revêtu de tuniques très-épaisses, dans lequel tout tombe d'abord, & qui ne se vuide que par la rumination ou par l'action des purgatifs, qui sont presque toujours sans effet ou mortels, lorsque ce sac n'est pas entièrement débarrassé de son fourrage grossier; & cela ne peut avoir lieu que par la rumination dont le mécanisme consiste à le faire remonter dans la bouche pour le rendre propre par le broiement & la salive, à passer dans les autres estomacs. On ne peut pas dire combien on tue d'animaux avec les drogues; & dans une alternative aussi cruelle pour eux d'être médicamentés d'une certaine manière, ou d'être assommés, nous croyons que s'ils pouvoient se faire entendre, ce dernier parti est celui qu'ils préféreroient. Voilà sans doute pourquoi il a paru souvent assez indifférent de prendre un parti foudroyant & barbare, ou de suivre une ignorance funeste.

AVERTISSEMENT.

MM. les Souscripteurs de la *Gazette de Santé*, dont l'abonnement est expiré à la fin de Décembre, sont priés de le renouveler incessamment, afin qu'il n'y ait aucun retard dans l'envoi de ces Feuilles. Le prix de la souscription est de 9 livres 12 sols pour l'année.

De l'Imp. de la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins.

T A B L E

D E S M A T I E R E S

C O N T E N U E S

D A N S L A G A Z E T T E D E S A N T É ,

D E L' A N N É E 1780.

A

- A**BBALAEI (Jacob); sa réponse à un problème de chymie, pag. 76.
- Abfynthe*; ses propriétés, . 21.
- Accouchemens*; exposent aux mauvaises manœuvres, 46 & suiv. & 124.
- laborieux, & ouvrage de M. Alp. le Roy, sur cet objet, 77, 78, 79, 84 & 90.
- Acides* animal & phosphorique; ce qu'on doit penser de leur existence, 173, 174, 175 & 176.
- Aimant*; lettres de M. de Harfu, de Genève, sur ses propriétés, 13.
- de M. Gerbier, Avocat, 35.
- de M. l'Abbé le Noble, 41.
- de Madame Bronod, 49.
- Air inflammable* des marais; prend feu, 162.
- Alkali-volatil-fluor*, ses nouvelles propriétés, 119.
- Alphonse le Roy* (M.); son discours sur l'enseignement, prononcé aux écoles de Médecine, . 200.
- Amandes ameres*, quel est le principe qui les rends nuisibles, . 4.
- Amygdales squirreuses*, . 75.
- Remède à ce mal, . 88.
- Andrieux* (M.); son ouvrage analysé, 74.

Antidotes; réflexions à leur sujet; 43.

Arsenic; lettre de M. Crohaté, sur ses prétendus contre-poisons & sa présence dans l'étain, 107, 121, 122.

Décret de la Faculté sur ses antidotes, *ibid.*

Aurone; ses qualités d'après l'Ecole de Salerne, d'après l'analyse & l'expérience, . 5.

B

- B**AUME du sieur Robert, pour la préparation des bas de peau, sa composition, . p. 127.
- Belugo*, tumeur charbonneuse, 178 & 198.
- Bestiaux* (maladies des), question relative à la contagion & expériences tentées à ce sujet, p. 205 & suiv. jusqu'à 212.
- Leur assommement conseillé ne doit être employé que pour la rage, 210.
- Bouillons de viandes*; abus de leur usage exposé dans l'ouvrage de M. Laundun; analyse de cet ouvrage & réflexions à ce sujet, 11 & 12.
- Bouton d'Alep*, . 198.

C

- C**ACK-STOEL, ou chaise Hollandoise; ses avantages pour les enfans, p. 73.
- Sa figure, . 80.

- Calculus biliaires ; méthode de M. Varnier
contre cette affection, . . . 114.
Remède de M. Durande, . . . 199.
- Cataracte. Remarques sur la cataracte, par
M. Cusson, . . . 140.
- Catharrhes ; épid. catarrhales, 25, 26 &
33.
- Charbons malins &c. leur distinction. 177,
178 & 179.
Remède du paysan de Ventabren,
contre le charbon, 178 & 202.
- Châtaigne ; le pain qu'on en fait, . . . 59.
- Claveau des moutons, & moyens de guéri-
son, . . . 27 & 28.
- Consultation medico-légale sur l'effet de
l'approche de certains corps de la
bière en fermentation, . . . 53.
- Coralline de Corse ; gelée qu'on en pré-
pare, . . . 201.
- Cresson ; ses vertus, suivant l'Ecole de
Salerne, . . . 9.
- Découverte de quelques Chymistes mo-
dernes sur ses principes, . . . *ibid.*
- Distinction des cressons, ses effets sur
le corps & bière qu'on en prépare
avec les choux rouges pour le scor-
but, &c, . . . *ibid.*

D

- D**ANTIC (Bosc) ; ses Œuvres, p. 196.
- Décuvage des vins, . . . 160.
- Dentelaire ; effet de cette plante contre la
gale, . . . 151.
- Dents incisives observée à la naissance,
146.
- Deslon (M.) ; son ouvrage sur le magné-
tisme animal analysé, 115 à 119.
- Distillateur (art du), . . . 99 & 104.
- Douleurs ostéocopes des femmes en couche,
37.
- Dysenterie épidémique ; réflexions de M.
Hiriart sur cette maladie, 10.
- Ouvrage de M. Maret, . . . 22.
- de M. Vetillart sur le même sujet, 32,
36 & 70.

E

- E**AUX minérales ; essai sur l'art de les
imiter, par M. Duchanoy, 19.
— de Carlsbad, *thermæ Carolinæ*, 20.
- Eau de-vie des marcs de raisins, 171.
- Eclaire ou chélidoine ; ses vertus d'après
l'Ecole de Salerne & l'observation,
173.
- Ecrouelles ; voy. *scrophules*.
- Electricité du corps humain, atmosphé-
rique, &c, . . . 179 & 180.
- ses effets dans plusieurs maladies,
2 & 3.
- Emeraude, fonte de ces pierres, par M.
Croharé, . . . 14.
- Epidémies, catarrhale, . . . 135.
- observées en Dauphiné, 162.
- dans l'Élection de Montfort, 163.
- Épingle à friser introduite dans le canal
de l'uretère & retirée heureusement
par M. Sauveur Alteyrac, 141.
- Etangs ; mémoire sur les étangs, cou-
ronné à l'Acad. de Lyon, 13.
- Ethiops martial, suivant le procédé de
M. Croharé, . . . 24.

F

- F**ISTULE à l'aîne à la suite d'un dé-
pôt laiteux, . . . 178.
- Fourneau économique de cuisine, 161.

G

- G**ALLE ; topique pour cette maladie,
p. 151.
- Genièvre (eau-de-vie de) ; mémoire de
M. Daignan sur ses effets, 110.
- Gerbier (M.) sa lettre sur l'application de
l'aimant, . . . 35.
- Gingembre ; ses propriétés, . . . 29.
- Glafer (ombre de), . . . 69.
- Gourme des chevaux, . . . 63.
- Grippe ; ouvrage sur cette affection, 25 &
26. — lettre de l'Auteur, 33.

Grossesse réelle ; ses signes , 147.

Gymnastique médicale & chirurgicale ,
par M. Tissot, Méd. Chirurgien, 144.

H

HERNIE crurale avec gangrene, p. 61.
—réflexions de M. le Rey sur cette obser-
vation, 82.
—réponse de M. Marigues, 97 & 105.
—remarques à ce sujet de M. Perrey, 122.
—observations de M. de Lacroix sur les
hernies, 137.
—observ. de M. Juville, sur une hernie
d'un volume considérable, 147.
—observ. sur les hernies, par M. Mari-
gues, 165.
—réponse aux critiques faites à ce sujet,
par M. le Rey, 181.

Hevin ; son édition de l'ouvrage posthume
de M. Simon, Chirurgien, 156.

Hippocrate ; le serment qu'il fait faire à
ses élèves, 188.

Hospice pour les pauvres militaires &
ecclésiastiques, 157.

Inoculation défendue à Lyon & pratiquée
malgré la défense, suite de cette
imprudence, 21 & 22.

— pratiquée à Limoux en Lan-
guedoc, 94.

—Considérations définitives sur cette
méthode, 154.

J

JUPITER elicius ; ce que c'est, p. 188.
Jusquiam ; effets de la vapeur de sa graine
employée pour les dents, 81.

K

KERAS minéral ; observations de
M. le Cointre sur sa préparation,
p. 133.

L

LAVEMENS ; observations & réflexions
sur leur usage, p. 131.

Lieutaud, premier Méd. du Roi, sa mort
& ses écrits, 203.

Liqueur minérale anodine d'Hoffmann ; son
usage dans les fiev. intermitt. 196.

Luxation, de la cuisse réduite suivant la
méthode de M. Dupouy, 113.

M

MAGNETISME animal, 111, 115,
119 & 127.

Maiges, espece de charlatans, 162.

Main (amputation de la main) ; suivie
de réunion, 95.

Maladies spasmodiques, 6.

— pestilentiellles qui attaquent le
peuple, (ouvrage de M. Richard) 23.

Mercuré fixé, 76.

Meridienne, sentiment de l'Ecole de Sa-
lerne sur la méridienne, 33.

Mesmer (M.) ses miracles, 111, 115
à 119.

Météorologie appliquée à la Médecine ;
compte rendu de cet ouvrage, 35.

Métherie (de la) ; son ouvrage sur la phy-
siologie annoncé, 203.

Momie d'Égypte ; avis sur une momie &
remarques au sujet de l'art de con-
server les corps, 204.

N

NARCOTIQUES ; leur usage dans les
fievers intermittentes, p. 196.

Noyés, secours qu'on doit leur adminis-
trer, 146.

O

OR fulminant, p. 62.
Ovaire (hydropisie de l'), 170.

P

PAVOTS, une mort subite attribuée
à la fumée de leurs tiges, 145.

Peste (avis sur la), 209.

Phthisie ; secours proposé contre cette
affection, 52.

— pulmonaire ; recette contre
cette maladie, 171.

Physique (dictionnaire de), par M. Si-
gault de Lafond, 188.

Plenk, sa doctrine sur les maladies des
dents, 64.

Poivre ; ses effets sur le corps humain, 25.

Pomade épispastique de M. Thierry, Apoth.
à Caen ; les effets avantageux const-
ratés, 172.

Pommes de terre ; prix proposé au sujet
d'une maladie de cette racine, 56.

- Poudres d'Ailhaud* ; ses effets , 65.
 — anti-hémorrhagique du Sr. Faynard ;
 résultat des expériences faites avec
 cette poudre , 132.
 — anti-vénérienne dite de Goderneau ,
 n'est autre chose que la poudre de
 vie. Voy. la composition , 121.
Pouliot ; ses vertus suivant l'Ecole de Sa-
 lerne , ses principes & ses véritables
 qualités suivant l'observation , 1.
Prix ; annonces de prix , 4, 8, 15, 27,
 29, 43, 56, 150, 151, 158 & 161.
Pulsation des veines observée par M.
 Fournier , 201.
Pustule maligne de Bourgogne ; analyse de
 la dissertation de M. Thomassin sur
 cette affection , 197.

Q

- QUASSIS* ou bois amer de Surinam ;
 analyse chymiq. de ce bois & ses
 qualités , p. 12.

R

- RAGE* ; observation sur cette maladie ,
 p. 67 & 68.
Rob anti-syphilitique ; rapport sur ses effets ,
 81.
Rhume qui regne à Paris , 10.

S

- SALLIN* (M.) ; son discours sur la ma-
 nière d'étudier Hippocrate , p. 188.
Saturne (sel de) ; savoir si le voisinage
 d'une fabrique de sel de Sat. est dan-
 gereux , 58.
Saule ; propriétés attribuées à ce végétal ,
 17.
Scabieuse ; ses qualités d'après l'Ecole de
 Salerne & l'observation , 5.
Scorbut ; usage avantageux du sucre dans
 cette maladie , 48.
Scrophules ; vice scrophuleux , ouvrage
 de M. Chapot sur ce vice , & remède
 indiqué pour cette affection , 7.
 — ouvrage de M. Lalouette sur le même
 sujet , 115.
 — moyens de guérison pratiqués heu-
 reusement par M. Dudon , 143.
Sels , mercuriel animal , 173.
 — fusible de l'urine & manière de l'ob-
 tenir , 175.
 — le même ou microcosmique , par M.
 Lorinet , 191 & 195.

- de saturne , ses avantages , 168.
Société Royale ; séance du 29 Août 1780.
Symphise du pubis ; ouvrage de M. Alph. le
 Roy sur sa section , 77.
 Ses nouvelles observations , 124.

T

- TAILLE* par le haut appareil ; succès
 de cette méthode obtenus par le F.
 Côme , p. 124. Aveu de cet Auteur
 sur cet accident fâcheux , 192.
 — en deux temps ; ses abus & ses
 dangers , 185 & suiv.
Tempéramens ; leur différence , 103.
Tétanos ou mal de mâchoire , n'est pas par-
 ticulier aux negres , est général en
 Amérique ; est observé en Europe ,
 conjectures sur ce qui le produit , 1, 2.
 Réflexions sur le remède proposé par
 M. de Fourcroy contre ce mal , 15,
 16, 55 & 59.
 — des mulets & des chevaux , 60.
Thouvenel (M.) ; analyse de son ouvrage
 sur l'air & les airs , 85.
Tisane caraïbe ; ses ingrédients & ses effets
 éprouvés à Paris , par ordie du Ma-
 gistrat , 2.
Tonnerre ; ses effets sur les plantes & ce
 qui en est résulté , 97.
 Les anciens connoissent l'art de l'atti-
 rer , 188.

V

- VAPEURS* , & affections vaporeuses ;
 manière heureuse de les traiter , 169.
Variole ; ouvrage de M. Maret sur la va-
 riole annoncé , 96 ; & analysé , 100,
 101, 102 & 106.
Végétaux ; expérience de M. Ingen-Houfz
 sur la propriété qu'ils ont d'amélior-
 er l'air , &c. 149.
Vérole (petite) ; réglemens au sujet de la
 contagion de cette maladie , 57, 58,
 155. Récidives de cette maladie , 57.
 Réponse à un des Rédacteurs du Jour-
 nal de Paris au sujet des reproches
 faits à M. Maret , & de l'inocula-
 tion , 153. — question sur l'extirpa-
 tion de cette maladie , 165 & 110.
Vers sortis par l'oreille , 86.
Vertige des chevaux , 40.
Vinaigres du sieur Maille , 179 & 193.

FIN.